

# DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

---

*Revue de l'Université de Bruxelles*, 1980/1-4, Bruxelles : Université libre de Bruxelles, 1980.

[http://digistore.bib.ulb.ac.be/2011/DL2503255\\_1980\\_1\\_4\\_000\\_.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/2011/DL2503255_1980_1_4_000_.pdf)

---

**Cette œuvre littéraire est soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

Elle a été publiée par l'**Université Libre de Bruxelles** et numérisée par les Archives & Bibliothèques de l'ULB.

Tout titulaire de droits sur l'œuvre ou sur une partie de l'œuvre ici reproduite qui s'opposerait à sa mise en ligne est invité à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be)).

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés mis à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

3-3/5



revue de l'université de bruxelles

éditions de l'université de bruxelles

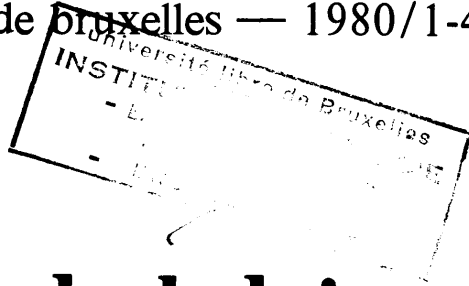
12 NOV 1980

# la belgique malgré tout

littérature 1980



revue de l'université de bruxelles — 1980/1-4



# la belgique malgré tout

**littérature 1980**

numéro composé par Jacques Sojcher

## **comité de rédaction de la revue de l'université**

<b>Directeur</b>	Jacques Sojcher
<b>Membres</b>	Paul Bertelson, Jean Blankoff, Jean-Pierre Boon, Guy Cambier, Gilbert De Busscher, Jacques Devooght, Jacques Dumont, Michel Hanotiau, Hervé Hasquin, Robert Pirson, Pierre Van der Vorst.
<b>Rédaction</b>	Rue du Magistrat 10 1050 Bruxelles Belgique Tél. 02/649.93.31
<b>Administration</b>	Parc Léopold 1040 Bruxelles Belgique Tél. 02/230.77.05

Revue publiée avec l'aide du Ministère de l'Éducation Nationale et de la Culture française, des Ministères de la Communauté française et flamande de Belgique

Les articles n'engagent que leurs auteurs.

© 1980 by **Éditions de l'Université de Bruxelles**. Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. Imprimé en Belgique.

# malgré tout

«Partant à la fin de l'hiver, repartant, vers Tervuren, vers le moulin à prières du poivre souvenu, j'oublie un reste de savonnette et sa boîte glauque de plastique sur la table de nuit du dortoir parmi des boîtes similaires, quelques-unes rouges, des comptoirs de Taka Lappi, de Paula Hirtunen ; trop attentif à mes surplus de café, de renne, que je distribue avec par pudeur des esclaffades électorales, au bord de la rivière encore gelée. Revenant au commencement de l'hiver, comme pour retrouver mes propriétés, au même coin de la même table, de rectangle en rectangle, l'oubli devenu la garantie, l'incident devenu la fixité, l'été nié, Tervuren et le moulin, par une désinvolture antiquotidienne, historique, peut-être, et cependant antihistorique, tendre pour le quotidien même, pour le banal, le vieux bout de savon sale et plein de propretés, que personne n'a pensé à jeter, par davantage une passion de vivre et mourir toujours ensemble, Lapons de tous les pays, à travers le près et le loin, ou du moins de se revoir encore ...»

«Ne ferme même pas à clef, dans son for intérieur, le moment où il s'en va. Se disant qu'il va peut-être revenir cinq secondes plus tard ... Ne se disant jamais qu'il ne va peut-être jamais revenir ...»

Christian Dotremont\*

\* Ces deux citations – que je voulais être le liminaire de ce livre – sont extraites d'un texte inédit de Dotremont («Le Nouveau pour et contre la durée», 1968) que m'a aimablement communiqué Caroline Ghyssele et du *Logbook* (Yves Rivière, 1974).

«Epoque et n'époque pas ta maison», écrit René Char, et Beckett : «Il est minuit. La pluie fouette les vitres. Il n'était pas minuit. Il ne pleuvait pas» (1). Comme si c'était cela l'espace littéraire : l'habitation des contraires, l'être et le ne pas être, la magie de la langue qui fait rentrer ailleurs dans ici et qui expulse ici ailleurs, nulle part et partout.

Cette situation d'impasse, de crise et d'exaltation (chaque fois que l'identité est suspendue quelque chose peut arriver) est redoublée en Belgique, pays qui existe et n'existe pas, où l'étroitesse, la platitude, le prosaïsme et la banalité empêchent d'adhérer à une patrie ou à une région, où être ici est impossible, non plus sur le mode du partir ailleurs, plutôt sur l'air du «être et n'être pas de ce monde», c'est-à-dire de l'intériorisation de l'exil.

Mais écrire alors révèle l'origine perdue, ou plutôt le défaut d'origine et permet de revenir, d'être ici dans la distance de cette plus juste proximité. Cette Belgique-là est celle de l'imaginaire, aux antipodes de celle des politiciens technocrates aux compromis ataviques qui vous échangent une école flamande contre un morceau d'autoroute, qui méprisent la culture («élitiste»), qui font de l'éducation populaire, de l'éducation permanente, de la culture institutionnalisée, de la RTBF comme fête.

Comme si écrire c'était être *incivique* dans la patrie, incivique au sens où l'entend Marcel Moreau : «Rien sans doute ne m'aida mieux que la *violence incivique* à tirer un beau jour de mes entrailles, de mes propres forceps, les mots rageurs et monstrueux qui devaient se cristalliser en livre...». Et l'auteur de *Quintes* d'ajouter : «La Belgique, ici, n'est que le point de départ d'une révolte plus générale, d'un assaut plus métaphysique ...» (2). Incivique puisque prenant le pays comme prétexte, comme non-lieu qui permet l'écart et le retour, le mouvement d'écrire : «la Belgique m'a appris à écrire à l'écart de la Belgique, comme un clandestin» (3), incivique par le savoir «que nulle part ailleurs je ne me sentirai plus intensément étranger qu'ici» (4).

Et pourtant, et malgré tout, revenant ici – ces dix dernières années –, au pays, «après dérive intérieure et géographique», après «errance stra-

(1) René Char, Feuilles d'Hypnos, in *Fureur et Mystère*, Gallimard, 1962, p. 99 ; Samuel Beckett, *Molloy*, éd. de Minuit, 1951, p. 272 (ce sont les dernières lignes du roman ...).

(2) Marcel Moreau, «une belgopathie compensée», pp. 357 et 359.

(3) Jacques Crickillon, «approche de détournement», p. 72.

(4) François Watlet, «discordance», p. 458.

tégique»<sup>(5)</sup>, au moment même où la Belgique fait question<sup>(6)</sup>, sentant l'appartenance profonde à un «non-état»<sup>(7)</sup>, à un pays «en creux»<sup>(8)</sup>, à un no man's land (ce mot revient dans les textes ici convoqués d'une façon quasi obsessionnelle). Même – surtout – si ce sentiment d'appartenance n'est pas clair, car la Belgique n'est pas un thème, un sujet de pensée ou d'émotion, la matière d'un récit, d'un essai, d'un poème et beaucoup d'écrivains invités à participer à *la Belgique malgré tout* n'avaient jamais écrit dans un seul de leurs livres le mot *Belgique*.

\*

Il est peut-être temps de dire comment s'est composé ce numéro et quelle était l'idée de derrière la tête. Au départ, ce fut un texte lucide, précis et sans concessions de Marc Quaghebeur («littérature et fonctionnement idéologique en Belgique francophone») que je voulais publier parmi les varia dans un des numéros de la revue, mais, il était trop long ... Alors l'idée me vint de consacrer tout un livre à *la Belgique malgré tout*, au malgré tout, non de la belgitude, mais beaucoup plus indiscernable, de la persistance d'un rapport entre des morceaux d'enfance, des bribes de paysage, des chevauchements de langues, le puzzle des rencontres ici et l'œuvre d'écrivains belges ou ayant traversé et retraversé la Belgique (comme Serge Fauchereau ou Benoît Peeters), d'un rapport entre ce pays (comme on disait encore, autrefois) et l'imaginaire amnésique et ressouvenant de la fiction. D'où une commande, non pas de textes pour constituer une anthologie d'écrivains belges, mais d'écrits entre fiction et retour sur soi quasi biographique, qui seraient tantôt récits, tantôt pages d'un journal, tantôt poèmes ou essais, farces, soties, apologues, avis (en bilingue), notes, documents (réels ? fictifs ?), tantôt mélange de tous ces genres, genre sans nom, autour et à côté de la Belgique. Pour montrer que l'imaginaire des écrivains, l'imaginaire artiste est différent de celui des

(5) Pascal Vrebos. «terre d'oubli sans cesse remémorée», pp. 475-476.

(6) «Maintenant que la Belgique est en question, je me sens Belge comme jadis j'étais du côté du dernier des Mohicans, comme j'ai toujours été des causes perdues» (Jacques Crickillon, art. cit., p. 73).

(7) Cf. l'admirable – et courageux – texte de Paul Willems, «j'aime le 'non-état' qu'est ce pays».

(8) Claude Javeau, «le chocolat de trois-rivières», p. 211.

politiciens, des maîtres des médias, des administrateurs culturels, des positivistes de la langue, de la région – du pouvoir, à la belge. Pour donner à lire aussi des textes, souvent inattendus, d'auteurs que l'on croyait connaître, ou d'inconnus que l'on peut découvrir, comme ce marchand de fromages, merveilleux conteur des maroilles et des bries fermiers qui oublie, dans son amour de la France et de ses fromages, le herve (9), comme ce «plus catalan des bruxellois» et ce «plus belge des catalans», le peintre Joan Marti, moins connu comme écrivain, comme tous les textes des écrivains flamands (10), peu connus ou tout à fait ignorés des Belges francophones, à part Hugo Claus et Jef Geeraerts, comme ...

\*

Les écrivains invités le furent pour eux-mêmes, pour qu'ils participent à ce livre des différences, quels que soient leur mode d'écriture, leurs conceptions philosophiques et esthétiques, leur âge, leur éventuelle notoriété et leur appartenance ou non à des institutions et sociétés littéraires. La Belgique est, on le sait, le pays où les «sociétés» abondent (11), où des écrivains, parce que membres de la Maison des Écrivains ou du Pen Club, parce que faisant partie de commissions, de jurys, parce que académiciens ou futurs académiciens, cessent le plus souvent d'être écrivains, si tant est qu'ils ne l'ont jamais été (certains académiciens n'ont à leur actif que des adaptations, des articulets, des communications, des rapports, des parloties – au mieux des livres fades et bien-pensants. Combien de contremaîtres des Lettres sans œuvre !).

Ce n'est donc pas un hasard si les écrivains *officiels* de ce pays ont étouffé pendant un quart de siècle la littérature qui osait se produire ici (12) et vouaient à l'exil les quelques vrais écrivains de l'après-guerre. Et cela sans éclat, avec la politesse de l'indifférence et de l'ignorance. Au nom d'un certain humanisme (qui aujourd'hui sonne bien creux),

(9) Marc Lesir, «bonjour madame ... je suis marchand de fromages».

(10) Hugo Claus, «politique et art» ; Freddy De Vree, «lupanar» ; Jef Geeraerts, «la Belgique : une maladie inguérissable» ; Daniël Robberechts, «une ville natale» ; Stefaan van den Bremt, «tel un muet qui chanta» ; Johnnie Verstraete, «avis – bericht».

(11) Cf. Paul Emond, «belges divers», p. 155.

(12) Cf. l'étude déjà citée de Marc Quaghebeur, pp. 505-508.



d'un sérieux de patronage, d'un purisme impuissant de la langue (le complexe du *Bon Usage* <sup>(13)</sup>). Par désir du pouvoir.

Or écrire, c'est être au fond de soi irrespectueusement personne, au-delà de tout pays, de toute cause – et pourtant d'ici, de ce quelque part toujours transmué dans la langue, qui nous porte, qui nous conforte, que nous aimons et qui nous insupporte. Ce dédoublement de l'écrivain belge – de tout écrivain –, cette passion d'aller et de venir de par le monde <sup>(14)</sup>, de déambuler dans sa ville natale <sup>(15)</sup>, de perdre patrie et nom propre, d'être *autrement* ici se manifeste partout dans ce livre des Belges de l'écriture.

\*

Un mot encore. Bien des auteurs sont absents de ce numéro : les uns par mon oubli, les autres parce qu'ils n'ont pas accepté d'y être, d'autres encore parce que je ne les ai pas invités.

Je regrette que Michaux n'ait *malgré tout* pas répondu, ni Henri Ronse, Jacques Sternberg, Raoul Vaneigem, je regrette l'offre déclinée – le plus souvent faute de temps – de René Kalisky, de Françoise Mallet-Joris, d'Ivo Michiels, de Maurice Olender, de Marian Pankowski, de Guy Vaes, de François Weyergans <sup>(16)</sup>. Frédéric Baal, André Blavier, Jacques Calonne, Tom Gutt, Daniel De Bruycker, Josette Hector, Edmond Kinds, Max Loreau, Marcel Mariën, Pierre Puttemans ne pouvaient ou ne voulaient pas écrire sur la Belgique qui ne les «inspire pas du tout». Comme si pour eux l'écrivain n'avait pas de patrie, comme si les mots *écrivain belge* étaient un accouplement contre-écriture. «Le territoire c'est la langue, et il n'y a pas de langue

(13) Cf. *ibid.*, pp. 517-518 : Anne-Marie La Fère, «confession d'une belge hon-teuse», pp. 235-237 ; Hubert Nyssen, «assignation à résidence», pp. 376-377 ; Alberte Spinette, «les allées de tervueren», pp. 451-452.

(14) Par exemple aux antipodes – surtout en Chine –, d'où la Belgique réapparaît et le sentiment d'être Belge, lyriquement ou ironiquement, comme l'urgence d'un retour ou comme l'étrangerité renforcée. Cf. Marcel Croës, «what thou lovest well remains» ; Hubert Nyssen, «assignation à résidence» ; Paul Willems, «j'aime le 'non-état' qu'est ce pays» et aussi Pascal Vrebos, «terre d'oubli sans cesse remémorée».

(15) Jacques Cels, «écrit sans précédent» ; William Cliff, «extraits» ; Françoise Collin, «bibliothèque paroissiale» ; Benoît Peeters, «contrepoint» ; Daniel Robberechts, «une ville natale».

(16) Une place à part doit être réservée à Norge. Invité, il devient invitant et quand je ne touche pas de mon projet les écrivains qu'il me recommande paternellement, plus de réponse ... et plus de poèmes de Norge.

belge, du moins pas à ma connaissance ; ni, du reste, de culture belge», écrit Max Loreau dans une lettre qui annonce sa non-participation au volume, où il avoue que ce «thème» ne le «touche guère», que «La Belgique malgré tout» n'a pour lui pas beaucoup de sens : «Je suis Belge, c'est tout – ni malgré tout, ni d'enthousiasme. Je ne me pose pas de question à ce sujet. Je suis profondément attaché à ce lieu (par certains côtés, en tout cas), mais je n'éprouve pas le besoin d'en parler». En effet, comment parler de ce qui n'a ni langue ni culture propre, de ce qui est le privé d'un lieu, l'attachement hors écriture ?

Si pour Marcel Mariën, «les gens estimables n'ont pas de patrie» et qu'«il n'y a pas de Belgique ou d'anti-Belgique qui tienne», pour moi – et pour beaucoup d'écrivains ici présents – il n'en va pas de même. Si je devais justifier l'idée de ce numéro, je dirais presque que c'est pour faire l'éloge d'un pays aux allures de non-patrie, de non-état, où l'on peut se sentir de non-nationalité tout en vivant dans le confort d'une nation démocratique, tout en échappant un peu plus qu'ailleurs à la violence, au fanatisme, au fascisme résurgent.

Beaucoup d'écrivains ressentent aujourd'hui, à l'heure où le nationalisme régionaliste se lève, que la Belgique, dans sa négativité même, dans son creux offrait aussi autre chose : une possibilité d'espace, d'entre-deux, une situation mouvante de carrefour, de traversée et d'errance, une sédentarité baroque, diasporique, une chance de bâtardise. Et si cela n'a pas de langue, de culture vraiment personnelle, cela affecte pourtant la belle langue française – ou le beschaafd nederlands –, cela dévoie la culture avec majuscules d'un pays (je pense à la France) aux grands philosophes, aux grands écrivains, aux grandes idées trop souvent monumentalises, donc écrasants et qui ont besoin pour revivre d'iconoclastes heureux et sans complexe. Comme si l'écrivain ici pouvait cela vraiment : être de nulle part (parce que privé des majuscules et de la «grandeur» d'un pays puissant et riche d'histoire) et donc être d'ici, troué, multiplié, d'ici révolte et d'ici confort<sup>(17)</sup>.

\*

La Belgique malgré tout ? Oui et plus que jamais. Ce numéro de la Revue de l'Université de Bruxelles montre – je dirais même exhibe –

(17) Le confort – il ne faudrait quand même pas l'oublier tout à fait – permet l'angoisse d'écrire, les délices de l'angoisse de l'écrivain désinspiré par son pays.

cent ans après *La Jeune Belgique* des écrivains de l'exil et de l'appartenance, ni patriotes ni apatrides, qui portent plutôt le pays vers l'imaginaire, vers le «territoire de la langue» où toutes les différences ne s'effacent pas mais se revivifient, au-delà des partages politiques et de l'aristocratie agéographique et anhistorique des écrivains solipsistes. Le pluriel rayonnant est la chance de notre littérature, il ne se réduit pas à un dénominateur commun. Sa multiplication, contemporaine de celle de la peinture, de la mise en scène théâtrale, du cinéma, des musiques nouvelles, est le signe que quelque chose est arrivé dans ce pays où le prosaïsme et la banalité sont télévisés, radiodiffusés <sup>(18)</sup>, massmédialisés tous les jours au nom d'une soi-disant culture populaire, d'un besoin populaire de *cette* distraction et de *cette* formation-là.

Comme s'il y avait deux Belges – mais pas celles que l'on veut nous faire croire, celle de l'administration idéologico-culturelle, le plus souvent inculte peureuse et celle des écrivains, des poètes, des dramaturges, des artistes que beaucoup d'entre nous pourraient être s'ils vivaient passionnément leur ici-ailleurs.

Jacques Sojcher

(18) Dans le même temps que pour des exigences d'économie – dit-on –, les programmes créateurs sont «évacués» au troisième programme, puis placés aux pires heures d'écoute de l'après-midi, et enfin supprimés. Ainsi le sort prochain d'*Idem* et de bien d'autres émissions de radio. Pour la T.V., il n'y a rien à dire, car il n'y a plus d'émission *vraiment* culturelle, littéraire ou artistique.

## remerciements

Je tiens à remercier très vivement tous ceux qui, par leur aide, ont permis la parution de ce numéro. Monsieur Jean Michot, Recteur de l'ULB, mon collègue et ami Guy Cambier, le comité de rédaction de la revue, la directrice des éditions de l'université, Madame Unger, Monsieur Linden et tout le personnel des EU, l'imprimerie Universa, les traducteurs des textes néerlandais et particulièrement Frans de Haes, qui me fit aussi connaître les écrivains flamands qui ont participé à ce livre, Josette Hector qui relut certaines épreuves, Hergé qui voulut bien faire du Capitaine Haddock le lecteur étonné de *la Belgique malgré tout*, son collaborateur Bob de Moor, Monsieur Alain Baran des Studios Hergé, Monsieur Pierre Servais des éditions Casterman, Jean-Christophe Geiuck qui pensa et réalisa la maquette de couverture et me donna de si précieux conseils pour la mise en page du numéro, Katina Avgouloupis qui fit la photo du montage de Maja Poláčková, Marc Quaghebeur qui fut un peu à l'origine de ce projet, le Ministère de l'Éducation Nationale et de la Culture française, les Ministères de la Communauté française et flamande de Belgique qui subventionnent ce numéro et – last but not least – tous les écrivains qui m'ont fait la confiance et l'amitié de m'envoyer leurs textes et de croire à ce livre des différences, des Belges et de l'écriture.

J.S.

pierre alechinsky

---

## ensortilèges

«L'Entrée du Christ à Bruxelles» montre, sur toute la largeur, une cicatrice. Manquant de hauteur de plafond, James Ensor fut forcé de peindre en laissant traîner la toile qui marqua l'angle en passant du mur au plancher. Assurément, le jeune homme de vingt-sept ans ne destinait pas le tableau aux seules proportions de sa chambre.

\*

Je ne me lasserai pas de publier où je peux (une première fois ce fut en 1953 dans le catalogue d'un salon de peinture à Paris) une nomenclature hâtive des insultes et invectives de James Ensor, relevées dans ses lettres et conférences de 1884 à 1934. Cela donne ceci : *Trianguliste asservi ; Professeur en gésine ; Gogorigo au bec d'azur ; Arriviste multicolore ; Plumitif borgne ; Vomisseur de compte-rendus ; Terministe engourdi ; Arc-boutiste stalagmitaire ; Gobeur de vieilles monnaies rouillées ; Anti-brosseur ; Diplomate bredouillant ; Sainte Routine ; Scieur de fond ; Astiqueur de pièces uniques ; Pile-facrier sans revers ; Suinteur de chasteté ; Céphalopode très encreux ; Boutiquier formidable ; Jaloux pisonné ; Retardataire jocondé ; Démolisseur à suçoirs ; Débris national ; Cerniste-découpiste ; Peintre trop arrivé ; Manœuvre routinier ; Mollusque parqué ; Manifestant stérilisé ; Illuminé ; Bibi chéri ; Mâche-briques ; Edile en mal de bronze ; Criticulet ; Casse-rétine ; Tapeur démesuré ; Publiciste ; Financier mûr ; Vomisseur de suie et de fumée ; Lotisseur énorme ; Cyclope borgne ; Peintre de carrière ; Graveur de taille trop douce ; Séquelle de raté aux mains mortes ; Compère gris-gros-gras ; Poussif-possessif ; Cancre cagoulé. Le Capitaine Haddock et Hergé pourraient puiser. Dans la foulée, j'ajoute quelques espérés inédits : *Capitaliste dégonflé ; Ophthalmiste purulent de Purilie ; Esclave du goût ; Esthète désagrégé ; Léopard de contrebande ; Suiveur mis à sac et à sec ; Embellisseur étriqué portant lunettes noircies. Et puisque je relis des lettres d'Ensor retrouvées, soulignons la fin de l'une d'elles : «... j'aime surtout ne rien faire en**

dehors de la peinture, et *quand je travaille les couleurs, je déteste l'écriture*».

\*

«Ainsi on s'Ensor», le titre d'une peinture à l'huile d'Asger Jorn, une «modification» de 1962 sur une croûte du marché aux Puces représentant un pendu. Le voilà masqué, celui-là. A l'avant-plan, un chat domestique, cerné en pointillé se tient coi sur une table ronde avec l'encrier, la plume et une lettre illisible sur laquelle l'animal s'est fait presse-papiers et sentinelle. Sur les murs de la chambre dramatique on distingue des peintures d'enfants pastichées avec enthousiasme.

\*

Le Bal du rat mort : James, inventeur de bons mots (art Ensor, hareng saur) et adorateur de cette fête ostendaise en carton-pâte, avait-il débusqué l'anagramme du mot Rat ? Ce n'était pas dans l'air. L'Art ne mourait pas encore aux applaudissements de circonstance.

Mais j'entends Christian Dotremont souffler à l'oreille :

– L'art est mort ? Une raison de plus pour en faire.

\*

«Du vent dans les feuilles, souvenir musical à Monsieur Félicien Durant (mon grand-père maternel) Ostende, septembre 1919» : dédicace dans la marge de l'eau-forte de 1888 au catalogue Delteil : «Coup de vent à la lisière». Je connais bien les trois minus enfouis dans les hachures : le premier lutte, le second s'écroule, et le troisième roule emporté. Je les connais car, enfant, je les voyais tous les jours de la semaine lorsque j'allais chez ma grand-mère pour étudier mes leçons d'écolier et qu'au lieu de cela, je dessinais sur les restes du papier à entête *Concerts Félicien Durant*, assis au bureau ministre, ma main refroidie désagréablement par une glace biseautée des Glaceries de Charleroi (par beau temps : le prisme et les couleurs du spectre) posée sur la feutrine verte. Je crayonnais des scènes d'abordage et de piraterie. Ma grand-mère lisait à haute voix du Karl May, attendant ainsi que je consentisse à m'asseoir une heure à sa gauche, au piano.

Elle ne m'avait jamais dit que mon grand-père dirigea une musiquette de l'aquafortiste-librettiste, «La Gamme d'amour», et ce n'est pas d'elle que je tiens qui fut l'aquafortiste, le dessinateur, le peintre.

\*

Manie de l'époque : les thèses. En histoire de l'art, les étudiants choisissent aujourd'hui un sujet de préférence vivant. Ils lui écrivent, lui téléphonent pour obtenir de toute urgence de la documentation photographique et une bibliographie complète : «La liste des questions suivra dans ma prochaine lettre à laquelle je vous prie de répondre point par point de la manière la plus détaillée possible avant la fin du mois». Si le sujet flatté ne flaire pas le danger, il est perdu. Lui laissera-t-on encore le temps de poser une énigme ? S'il consent, le malheureux se trouvera aussitôt enrôlé comme correcteur de travaux. Mais attention ! Tout sujet ayant fait partie d'un «mouvement» devra vérifier les connaissances théoriques qu'il est censé avoir pratiqué dans sa jeunesse et, à la lumière de la conjoncture du présent, répondre des écarts et erreurs du passé sans invoquer la prescription accordée aux pires criminels.

Alors, faire face ? fuir ? dire oui ? ou mordre ?

– Je vous le demande, pourquoi n'avez-vous jamais visité Ensor ? Vous alliez à Ostende, non ? A l'Hôtel de Londres où séjournait votre ami Hugo Claus. Vous auriez pu poser vos questions, le maître est décédé en 1949, en pleine période Cobra !

– Justement, chez monsieur, nous ne voulions pas le déranger.

\*

Si j'avais le temps, moi aussi, je coucherais sur le papier mon opinion sur le secret d'Ensor. J'irais aussi de ma petite thèse en avançant noir sur blanc que personne, jusqu'ici, n'a élucidé le silence pictural dans lequel s'abîma le grand Ostendais. Ses quarante ans passés Ensor déçoit. On le sait. Pourtant ce n'est pas un âge.

On le sait ! – comme si le fait de savoir rendait naturel pareil renoncement.

Que fera-t-il ?

Le baron compose des discours à chausse-trapes pour banquets, pousse la ritournelle, remercie, vitupère, charge, laisse courir ses doigts célibataires sur l'harmonium d'appartement, descend la Rampe de Flandre pour un tour au parc où l'attend son buste en bronze (les promeneurs le reconnaîtront), il a laissé un billet dans le tiroir aux eaux-fortes (Marie, j'ai compté), s'assied devant une bière en terrasse, s'enquiert au Kursaal des flonflons à l'affiche, le vent souffle des dunes, il rentre à la maison par la digue (décidément le bruit d'écroulement des vagues prend des allures narquoises), salue au loin la fumée de la malle

de Douvres et pousse la porte du salon donnant sur le fauteuil, les coquillages de la boutique, les masques roses, la petite sirène accessible et desséchée qui surveille «L'Entrée du Christ à Bruxelles», sa trentaine, les bonnes années. Alors je l'imagine se parlant en sourdine, trotinant d'un étage à l'autre de la petite maison bourgeoise par des escaliers raides et craquants, je le vois tirant les rideaux de velours pour que cesse un éblouissement, bref je lui prête mes pensées ; et voilà : j'écoute de plus en plus ce qu'il aurait pu se dire tant il est courant qu'un faux témoignage prenne valeur de vrai : *Que faisait Gauguin en 1887, qu'est-ce qu'il fichait ? Et Vincent Van Gogh ? On n'a pas reconnu que je fus fort avant eux, et maintenant c'est trop tard. Je comptais ... J'ai trop misé sur mon exposition de La Plume, rue Bonaparte.* Il retourne à la fenêtre, l'entr'ouvre. Le bruit de la fanfare doctrinaire monte du boulevard van Iseghem se mêlant au hululement du tram de la ligne du littoral. Après avoir verrouillé l'espagnolette, il reprend : *J'espérais un triomphe en France ? Masette ! La consécration du Paris de 1900 ? Bernique ! Ils ne parlèrent que de ma vulgarité flamande. Moi, James-le-francophone ! l'intime d'Anatole de Monzie, leur ministre de l'Instruction publique ! Et je revendique le droit d'inventer des mots inexistant dans la langue que je pratique, au même titre, tiens ! que ce jeune Henri Michaux dont on parle à Anvers, ah ! ça ira ! ça ira ! ça ira !, bientôt plus Français qu'eux. Aussi répéterai-je encore et encore mon apophtegme fameux : «Les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillère». Eh bien, oui ! je n'ai presque plus rien créé de nouvellement violent, délirant et nacré : je n'ai plus voulu. Des critiques d'art en catimini auront beau siffler aux oreilles des infirmes-informes : «c'est la syphilis» – je ne suis point paralytique, que je sache – je ne lâcherai rien. N'avouez jamais ! dit Lacenaire. D'ailleurs comment leur annoncerais-je à ces Français du Nombriil, à ces Flamands et autres Wallons distraits, que mes vulgarités me viennent de France ? C'est qu'ils en tireraient une tronche, mes Belges adulateurs ! De mon temps, les mamans, pour la Saint-Nicolas des enfants sages comme des images, les mamans offraient d'énormes livres dorés sur tranche à couverture rouge ... Dites-moi, qu'est-ce qu'il y a de plus parfaitement français que Gustave Doré ? Réponse : les Flamands, mais ils ne le savent pas. En nu, kinderen, luistert eens : en apprenant mes lettres françaises dans le Rabelais de Doré, je reluquais des foules de personnages verniculés venus droit de Flandre drôlatique, de Brueghel, le vieux, le jeune ; il les avait conviées, elles étaient accou-*



*rués. Vulgaire, lui ? Non, Français ! Tous des bornés, vous dis-je, des morts-nés à morigéner. Alors, inquiet, je vais à l'index des noms cités dans les livres qu'ils écrivent sur moi depuis bientôt un demi-siècle : à D pas de Doré. Oui, enfin, tout au plus une fois ou deux, noyé dans une floppée. Sans conséquence. Mon chapeau à la Rubens ? Ils le remarquent, celui-là ! Evidemment, c'était voulu. Les masques me turlupinant ? Aucun de nos savants n'a reconnu, à l'envers, dans le miroir des «Contes drôlatiques», les grimaces de Doré Gustave. Ma «Chute des anges rebelles» ? Qu'ils aillent enquêter du côté de Don Quichotte ! Quant à mes culbutes et batailles je les ai bâties telles les batailles de Russes et culbutes de patineurs ridiculisées par Gustave pendant la guerre de Crimée. Suffit ! Assez monologué.*

En effet, je devrais mettre en forme l'idée selon laquelle James Ensor, pris de court, aurait eu un blocage l'empêchant d'assurer sa défense face à la critique française aveugle et à la masse aveugle de son public belge.

\*

Son insulte favorite : *Architecte* ! Les cochers de fiacre l'utilisèrent dès la construction du Palais de Justice à Bruxelles. D'instinct les chauffeurs de taxis bruxellois s'en servent toujours. A juste titre.

\*

On reprend une anecdote sans la vérifier ; on y a cru, elle existe. Ainsi pendant la dernière guerre mondiale circulait une histoire de vieille tante à héritage, morte pendant l'exode, dont les héritiers putatifs trimbalèrent le corps sous les bombes (détail : roulée dans un tapis fixé au toit de l'automobile familiale) en quête d'un maire pour la déclaration du décès. Ne voilà-t-il pas que passait par là un voleur de tapis ... or «pas de cadavre, pas d'héritage», moralisait-on. Chaque conteur prétendait que l'aventure était bel et bien arrivée au cousin d'un ami proche. Jamais question de douter. De bonne foi. Conteur, auditeur. Brave auditeur qui ne manquerait pas à son tour de répéter avec les mêmes accents et gestes de vérité l'emballage en Picardie de la morte dans un tapis. Marie Bonaparte décrivit en son temps, dans «Mythes de guerre», le fier apaisement qui s'empare du crédule à l'écoute d'une «source sûre».

Le milieu de l'art produit aussi ses faux bruits crédibles. Ils semblent tenaces.

Combien de témoins n'avons-nous pas entendu ayant chacun surpris Bella, l'épouse, observant à la dérobée (détail : dans un miroir de poche) les signes émis par Marc Chagall établissant la hausse du prix d'un tableau sans que le client s'en aperçoive. Et combien de bobards sur Picasso ! Concernant James Ensor, je laisse le lecteur vérifier si «L'Entrée du Christ à Bruxelles» aura été successivement vendu à plusieurs collectionneurs accédant à la condition suivante : l'œuvre reste chez l'artiste jusqu'à la mort de ce dernier. L'acquéreur traitait volontiers ; il se sentait en pleine forme et, surtout, sous-estimait la longévité de l'usufruitier. Quelques années après, le nom du nu-proprétaire apparaissant aux rubriques nécrologiques, le libéré faisait une nouvelle offre identique, et ainsi de suite.

\*

Il y a parfois de bonnes années. Prenons 1887 : pour Eric Satie : «Les Gymnopédies» ; pour Freud : sa rencontre avec Fliess ; pour Ensor : l'indiscutablement meilleure année. Etc.

\*

De «L'Age d'or» (Bunuel et Dali) découlent – comme dans Madame Bovary «un filet de salive décollait de sa lèvre sur la soie du tablier» – le tableau dans le tableau parmi le tableau même, chez Magritte ; les violons écrasés, donc les «colères» d'Arman ; les prêtres en file indienne chers à Fellini ; les plafonds renversés dans «Le Sang d'un poète» ; Cortazar et l'animisme photographique ; les cuvettes du Pop Art ; le Renoir de «La Règle du jeu» ; l'érotisme préconisé voilé par Breton ... à moins que je ne me trompe et alors ils n'en découlent pas.

Se méfier de l'originisme.

\*

Ayant atteint le grand âge, mon père aimait encore passer un après-midi à me regarder peindre. C'était mon plaisir de l'avoir près de moi assis des heures à suivre le mouvement des couleurs. Il les prévoyait, m'affirmait-il. C'était son bonheur. Mais à la dernière séance, il se cala plus confortablement et s'endormit. Debout devant ma table de travail je venais d'ouvrir un ouvrage sur Ensor et le feuilletais. Je voulais dessiner au pinceau d'après une reproduction et hésitais devant un fragment de «L'Entrée du Christ à Bruxelles», une face blafarde en haut-de-forme (en chapeau buse, dirions-nous en Belgique) et «Mon

portrait en 1960» à l'eau-forte – ce squelette exactement centenaire. Je pris le parti et d'accompagner le fragment de monstres de mon invention et, dans une prédelle, d'installer le gisant parmi ses nippes. Comme je rehaussais le crâne avec une peu de blanc de Chine, mon père se réveilla.

– C'est pour moi que tu fais ça ? dit-il, braquant un œil concluant sur ma copie.

andré balthazar

---

## miettes

Peu gourmand, j'ai toujours un œil sur ma fourchette comme sur une fourche (appétit de paille plutôt que de poutre), mais la langue pleine de liesse et de saveurs, – rêvées, blanchies. Gourmande de peaux de boudins et de cervelas, de pétillances de sel, de caresses de saindoux, de miroitements de rolmops (je suce encore, toujours, l'allumette de bois blanc qui maintient dans l'ombre vinaigrée la touffe de lanières d'oignons), d'abois de moules (leurs petites lèvres si dorées), de blondeurs de bières blondes, d'écume de jujube ... Et d'autres tendresses, et d'autres salives ... Effervescences. Bouillon de mes mémoires.

\*

Hier encore, les chocolats racontaient des histoires (une image, entre la caresse brune d'un papier et l'emballage, doublait le plaisir ; la conquête coloniale, par exemple, me semblait parfumée comme une ascension de cacaoier). L'éléphant Côte d'Or dressait une trompe qui fondait, à petits coups, sous la langue, et le bâton devenait sucette ; l'Aiglon, de Verviers, imposait un bec d'aigle blanc (sur fond rouge) ; et, d'ailleurs, un petit marin tournait la roue de croisières sans horizons ... Il y avait aussi le chocolat autour de la bouche, deux fois meilleur.

Et, dans la cour de récréation, des échanges : sur des bouts de papier des listes de numéros barrés selon la chance, avec une vigueur parfois triomphante. Les images, en pavé un peu froissé, étaient bien serrées à la taille par un double élastique rose (aussi enfermées dans de petites boîtes de bonbons pour la toux).

Deux instituteurs causaient, debout, sous un marronnier, comme sous un parasol.

\*

Parfois, au coin du fourneau, pas trop près du foyer (dont on avait d'un tour de clef baissé le ton), sous un essuie plié en quatre, montait la pâte pour des crêpes ... Je découvrais ce ventre doux et, de l'index, y enfonçais un nombril qui aussi vite s'abandonnait à l'ivresse de la levure et s'y noyait. Ventre sans relique.

\*

La tartine, coupée au grand couteau sur une planche de bois (je me souviens d'une large croix faite de la pointe de la lame sur le dos du pain, avant de trancher le premier croûton), offrait son lit tiède à l'épais édredon de maquée. Blancheur fraîche à côté de la jatte de faïence fumante. Et sur cette blancheur, comme une dune très plate, la cassonade, brillante et mûre, ronflante presque, transpirait en s'imbibant de reste de petit lait.

La dent chavirait sous les délices de l'œil.

\*

Une autre cassonade, la vergeoise, cent fois blonde, comme la chevelure du gamin qui, sur le paquet, croyait vivre et que j'ai toujours cru vivant.

Image fixée à tout jamais, entre celle, orientale, de la chicorée Pacha et celle, plus nordique, du vinaigre Trois Étoiles. Publicité hier limpide et qui s'évapore aujourd'hui dans des frissonnements de narines, des mouillures de papilles.

\*

Fromage blanc, pain blanc. Blancheur. Fascination du blanc. Oubli du pain noir de guerre, à cacher pour l'avaler sous des paletées de confiture et de compote. Mirage.

Tout, un peu blanc, ranimait l'appétit, de la craie à l'hostie. Même la «touche au beurre» que nous léchions, derrière notre ardoise, comme pour y dénicher une précieuse saveur (flacon et ivresse).

Blancheur, plus blanche encore, peut-être, dans ce pays de crassiers, de médailles noires autour de certains yeux, de gayettes et d'usines hurlantes. Mirage.

Sous cette poussière, des rêves de sel, de semoule, de lait entier, de poudre de riz, de marbre ...

Sous les paupières, un pays blanc étalé immensément, pour avaler.

\*

Hors le blanc, le rouge.

Cela commençait par de longues matinées dans les groseilliers, à récolter les grappes et à remplir lentement les passoires d'aluminium. Il y avait des abeilles (rares les guêpes) et des papillons, et de l'encre au bout des doigts.

Toujours du soleil ces jours-là, indispensable, pour mieux se sentir à l'ombre dans cette forêt fruitée (parfois une branche brisée alertait un merle qui filait dans un battement d'ailes et de gosier).

Puis, fourchette en main, de longues heures à égrener ce qui avait déjà pris tant de temps : à côté des assiettes profondes (creuses) s'élevaient de petits tas de pédoncules, comme des pattes d'oiseaux, des os de grenouilles, du brouillard de vie. (Pour la confiture de groseilles, on n'égrène pas, me dit-on, et j'en suis si sûr que je préfère mon mensonge).

La flamme brûlait doucement le cul de larges casseroles et bientôt faisait éclater la peau de ces billes bousculées. Au-dessus d'un seau, la passoire (passette) retrouvait un rôle : poussée par le pilon, puissant et prudent, habile dans sa force à ne pas écraser les grains, une soupe superbe tombait bruyamment en cascades, montait aux lèvres déjà, sans manières, paysanne en grosse jupe. On tendait l'étamine et y versait la pâte grumeleuse, hoquetante, qui gonflait cette surface devenue volume, ce voile devenu panse dodue ; calebasse molle et ferme, à presser, à tordre : du fruit monstrueux coulait un jus brillant, écarlate, cramoisi, transparent, qui retournerait bientôt au feu, mélangé de sucre aussitôt absorbé. Sur la table encombrée, la poche il y a un instant repue ressemblait à un gésier éventré.

Des cuillères en bois tournaient dans une fête de lave clapotante, jetant aux narines un parfum à la fois pointu et juteux, frais et confit.

Les rideaux collaient un peu aux fenêtres, malgré la porte grande ouverte.

Maman avait des mains, des bras d'égorgeur.

Le lendemain, des étendards restés sanglants malgré la lessive claquaient au vent, accrochés à un fil entre deux piquets.

\*

Et ce morceau de paraffine qu'on mâchait sur le chemin de l'école en rêvant de cow-boys, et qui prenait trop de place dans la bouche pour ne pas le partager.

\*

À quatre heures, sautant le long du trottoir sur chaque taque à charbon (plaques de fonte, dessinées comme des demi-pièces de grosse monnaie ; elles fermaient et ouvraient la gueule des caves), le grand galop vers la tartine de sirop de poire. Carillon de galoches, de pieds claquant sec. Sur le dos, le cartable sautait et faisait sauter les bouts de crayons dans le plumier ... Au bas des mollets, des bourrelets de chaussettes ... Les queues de sonnettes tremblaient.

Plaisir aussi, sur le même chemin, que de mettre le pied bien entier dans son cadre, sans écraser la ligne devenue précieuse du carreau de béton, jouant avec les diagonales du damier et la réalisation d'un vœu secret : jeu d'échecs aux alliances mystérieuses.

\*

Vendredi. Saint déluge ! Savonnées et grandes eaux !

De l'arrière-cour (près du petit cabinet dont la porte verte trahissait par un cœur toutes sortes d'espérances), à travers la cuisine et le long corridor, jusqu'au trottoir, la brosse secouait sa crinière plate dans un flot de mousse : des géographies s'étalaient, creusant des golfes et des presqu'îles. Un torchon (orné longitudinalement d'une fine bande tricolore) s'agitait comme un drapeau sur ces territoires vite effacés. Du sol un peu moite se dégageait une odeur de marée profonde, grasse au fond de la gorge ...

Longtemps nous marchions en chaussettes, laissant une buée de pas sur cette fraîcheur. Les mouches avaient fui.

Tout avait commencé par une noisette de savon noir étalée du bout des doigts dans le buisson aplati d'une brosse.

\*

Encore la brosse et sa noisette de savon noir après la dégringolade du charbon (parfois des boulets ou des briquettes) dans la cave : des sacs énormes, tenus d'une main par une oreille, en équilibre sur un dos

d'acier, se vidaient comme une ventrée. Dégoulinements pleins de chaleur.

Entre les brancards, le cheval agitait des flancs râpés ou reniflait dans son sac d'avoine, avec des éternuements de gourmandise, mais indifférent aux va-et-vient de son maître qui comptait les taies de jute amoncées sur le trottoir.

Les voisins étaient vigilants : ils n'aimaient pas la poussière des autres, venue du même sol.

\*

Quelques pas dans ces pas perdus retrouvés à petits pas. Pour n'avoir, pour l'instant, nulle envie de me souvenir du présent.

Juin 1980.



claude bauwens

---

## un bonjour de ...

Ma terre me fascine d'autant plus que j'y suis enraciné, non comme un arbre, mais dans les limites de quelques villages que séparent des monts nus ou boisés, d'immenses prairies, l'éclat des moissons mêlé à l'éclat du silex sous le signe de l'alouette, un bois, des bosquets, autant de belles au bois dormant, le marais ; dans les confins de pèlerinages à Saint-Jadis ou à Saint-Naguère.

Au-delà de ce cercle magique, point d'atmosphère respirable ; et déjà même ici, aux jours rares de ciel sans nuages.

Le ciel reste seul à s'éblouir de ses nuages glissant sur les regards absents.

Quatre saisons valent un pays ; les nuages en font les paysages.

Au café du coin, l'on se pique les fesses :

– Vous autres, gens de Spiennes ...

– Et vous donc à Saint-Symphorien ... Remettez quand même à boire !

Deux kilomètres séparent nos clochers.

Le marais qu'interdit la foudre paternelle.

Pays d'eau aussi, de sources que nous découvrait Monsieur l'Instituteur, de ruisselets insaisissables sous leurs végétaux, pays de la rêverie fluide de l'eau : le brouillard.

De Spiennes à Asquillies, on ne passe que par Nouvelles. Asquillies ! ma mère a toujours eu le mal d'un pays si proche ; elle y revenait souvent à vélo, moi derrière elle, dans la sueur de ses hanches, entre des talus de coquelicots, charmé, envoûté à l'apparition de la maison de grand-père qui n'en finit pas de s'éteindre, de faner, de s'ivoirer, comme les très antiques cartes postales fières de révéler tous les recoins de nos villages, avec l'inévitable inscription : «Un bonjour de ...».

## **une belgitude peut en cacher une autre \***

Maurice Lachâtre qui fut au XIX<sup>e</sup> siècle un Pierre Larousse libre-penseur, écrit dans son Dictionnaire Universel en 2 volumes : «Le nom de Belges a été donné à des peuples gaulois de la branche kimrique. Ils passèrent le Rhin longtemps après les premiers Kimris, l'an 380 avant Jésus-Christ et s'établirent dans les pays situés entre la Seine, la Marne, les Vosges, le Rhin et l'Océan. La résistance énergique que leur opposèrent les Gallo-Kimris ne leur permit pas de pousser plus loin leurs conquêtes». Quant à nous dire ce que sont ces Kimris, pas un mot. Il faut aller dans le Grand Larousse encyclopédique pour apprendre qu'il existe en Russie, sur la Volga, une ville de 20.000 habitants, dénommée Kimry.

Nos voilà donc, au départ, avec des ancêtres envahisseurs «venus du froid». Par la suite, nous dit Lachâtre, «Les Belges ont été profondément modifiés par les diverses conquêtes qu'ils ont subies. Ils portent l'empreinte profonde de la domination allemande, espagnole et française».

Avec de telles origines, des influences si variées, on pourrait croire que le Belge en ait tiré une espèce de fierté. N'est-il pas évident qu'une bonne soupe doit se composer de nombreux ingrédients. Ignorant ce principe, on trouvera étrange que le Belge ait acquis, à travers les siècles, une modestie qui dépasse les bornes d'un comportement normal. Il faut dire que de Baudelaire à Coluche les quolibets n'ont pas manqué. Déjà, le Moyen Âge avait ses Belges honteux. Dans son «Encyclopédie Belge» de 1933, Maurice Wilmotte écrivait : «Les auteurs mettent une coquetterie fort compréhensible à dissimuler ce qu'ils considèrent comme les rugosités de leur langage ou ce qu'ils redoutent de faire entendre à des auditoires français : tel est déjà, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, le cas de Quenes de Bethune s'excusant et se plaignant à la fois,

parce qu'il n'écrit pas un Français très pur et qu'il a essuyé les railleries de Paris. «Plus tard, Baudelaire, écrivant à Manet, tenait ces propos disgracieux : «J'ai voulu avoir l'impression personnelle de M.C. ..., autant du moins qu'un Belge puisse être considéré comme une personne». Ce qu'on pourrait appeler le complexe de Quenes de Bethune ne s'est pas dissipé à travers les siècles, et les railleries de la Cour de Paris sont retransmises, aujourd'hui, par la radio de Paris. Il faut dire que les Belges eux-mêmes, sont conscients du médiocre état de leur prononciation. Le même Maurice Wilmotte remarquait : «L'inaptitude générale des Belges à prononcer distinctement dérive d'une articulation molle et d'un fléchissement de l'appareil vocal, qui se met au repos au lieu de tenir les sons».

Il est étrange de constater que tout un peuple se soit montré incapable de maîtriser ses sphincters vocaux depuis au moins dix siècles. Cela, malgré la lutte des linguistes qui, depuis longtemps, chassent le belgicisme auditif et grammatical.

Compte tenu de cette lutte sans merci et sans résultat, on est enclin à penser que le Belge possède une tumeur linguistique héréditaire, impossible à extraire. Il continue, malgré les ordres venus d'en haut, à dire septante et nonante, alors qu'en 1633, Oudin disait : «Septante, septante-et-un ne sont plus usités qu'en termes de mathématiques» et Vaugelas continuait en 1647 : «Il faut toujours dire quatre-vingt-dix».

Si les Suisses, sans complexe, utilisent le septante, le nonante et l'octante – ce qui nous manque – les Belges sont surveillés de plus près par l'Office du Bon Langage créé à cet effet. Cette œuvre de charité linguistique a même édité en 1961 une «Chasse aux Belgicisms» où est relevée «la médiocrité du langage écrit et parlé des régions françaises de Belgique». Dans plus de 150 pages, on y trouve la culture intensive du complexe d'infériorité. Ne dites pas *yoghourt* parce que les Français seront «avertis de votre nationalité» (page 41). Pas de chance, car il n'a fallu que quelques années pour qu'à Paris le yaourt devienne le yoghourt. Sans pitié, ils n'hésitent pas à trancher le cou aux plus tendres gibiers : «cumulet, cutourniau, coupérou ! Quels jolis mots. Hélas tout sympathiques que sont ces mots il faudra y renoncer si vous parlez en France» (page 86). Abordant le grave problème de la *loque à reloqueter*, les trappeurs linguistiques ironisent sans restriction et

proposent, sans rire, puisque les Français l'utilisent, le *wassingue* dont l'origine germano-anglo-flamande évidente, justifie difficilement leur préférence.

Rien ne leur échappe sur cette terre giboyeuse : «Combien n'y a-t-il pas de Belges qui emploient le mot *entièreté* avec la conviction profonde de parler le français le plus pur, le plus correct ! Qu'ils cherchent donc ce terme dans les dictionnaires et ils seront obligés de reconnaître qu'*entièreté* est bel et bien ignoré au-delà de nos frontières» (page 92). Quelques années ont passé, Saint-Hubert n'a pas protégé les traqueurs, leurs taïauts a tourné court. En 1977, la chasse aux belgicisms s'est trouvée subitement rétrécie par pénurie de gibiers. En effet, sans avertissement, le dictionnaire Petit Robert s'est annexé une centaine de belgicisms authentiques, parmi lesquels *entièreté*. Le parler français s'est enrichi à peu de frais et l'Office du Bon Langage s'est couvert de ridicule. Prouvant ainsi que le complexe du belgicisme est aussi un phénomène d'autogestion.

Si Coluche n'est pas Belge, son poujadisme de music-hall amuse ceux des Français qui cherchent dans ses histoires des raisons de se sentir supérieurs. Après Dachau, les Français oublièrent les histoires juives qui les avaient tant amusés avant 1939. Avec la crise du pétrole, ils n'osèrent plus parler des «bournoules». Les Suisses détenant des secrets bancaires, il valait mieux ne pas s'y attaquer. Restaient les Belges. On découvrit les histoires que les Wallons avaient propagées sur les Flamands, lors de l'affaire royale en 1951. Elles étaient avant tout des histoires militantes. Les Français les reprirent, refaisant une Belgique unitaire de la bêtise. Les Wallons francolâtres n'en croyaient pas leurs oreilles. L'humour facile repassait en sens contraire. La radio d'état, les dîners parisiens et de province savouraient le crétinisme du pays de la Vraie Frite.

Mais à trop insister, on finit par lasser. C'est pourquoi le «Figaro Magazine», sans doute pour flatter les origines un peu belges de son rédacteur en chef, Louis Pauwels, s'est écrié un jour de février 1979 : «Vivent les Belges !»

Il y avait, à ce moment, Magritte à Beaubourg. Mort en 1967, connu depuis longtemps par ceux qui s'intéressent vraiment à la peinture, c'est

à dire peu, il reçut sa consécration internationale lors de son exposition au Musée d'Art Moderne de New York, en 1965. Les Belges qui voyaient régulièrement ses expositions depuis plus de trente ans, s'étonnèrent qu'un de leurs compatriotes puisse passionner les étrangers à ce point. Ils se mirent à acheter cent fois plus chers ses tableaux qui trouvaient difficilement acquéreur une dizaine d'années auparavant.

Lors de la mort de Jacques Brel, le directeur d'un cabaret parisien où le chanteur avait débuté, disait : «Je ne comprends pas les Belges, ils n'aiment pas leurs artistes, car le plus mauvais public de Brel a toujours été en Belgique, même après son succès».

Les Belges qui ne s'intéressent qu'à l'exportation temporaire de leurs cyclistes ont donc été surpris d'apprendre, par ce magazine, qu'ils abritaient un nouveau produit d'exportation littéraire, qu'il s'appelait Marcel Marien, connu depuis longtemps par ceux que le surréalisme intéresse.

Marcel Marien suit donc la filière classique des artistes belges signalés à l'attention de leurs compatriotes par les étrangers. Étrange comportement auquel on pourrait opposer l'attitude des Anglais, des Espagnols qui ne conçoivent l'art que britannique ou hispanique, ce qui leur donne des œillères d'un autre genre.

Il y a quelques décennies, Raymond Queneau disait que les Belges avaient bien de la chance d'avoir le meilleur poète et le meilleur romancier français : Henri Michaux, Georges Simenon. Mais les Belges ont laissé passer cette chance, Michaux honteux de ses origines a troqué son passeport belge pour un français, Georges Simenon paie ses impôts en Suisse et Jacques Brel s'est fait enterrer aux Iles Marquises. Pauvre Belgique !

Indifférence nationale pour l'art ? Manque de prestige des artistes auprès de la classe politique ? Modestie généralisée ? Les questions sont variées, les réponses incertaines.

Que certains Belges continuent à penser que leur nationalité est de nature à décourager un éditeur, une galerie à Paris ou ailleurs, n'est qu'une façon de justifier un échec, de calmer un effort. Ils caressent

leur frontières, rêvant même d'en créer de nouvelles, plus intimes, afin de se sentir au chaud, ayant tous l'accent tonique placé au même endroit.

Belgitude faite de gènes kimriques, allemands, espagnols, français. Quelle chance !

Les Noirs d'Amérique, battus, lynchés, opprimés ont donné à ce siècle une de ses musiques les plus originales, actuellement partie intégrante de la culture mondiale. À l'opposé, le régionalisme engendre, entretient le folklore, branche morte de l'art.

Quant à Coluche disant que les Belges, lors de la répartition des richesses naturelles, avaient choisi les frites, abandonnant le pétrole aux Arabes, qu'il leur pardonne. Par ce choix judicieux l'écologie y a trouvé son compte et l'esprit français a pu donner la mesure de son éclat.

\* Ce texte a paru dans *La Libre Belgique* du 3 décembre 1979.

jacques cels

---

## **bruxelles écrit sans précédent**

«... n'est rien d'autre que l'extension de l'esprit du lieu».

Lawrence DURRELL.

Tant pis, se dit-il, en se levant. Dommage que le ciel soit couvert, ce matin. Le soleil, fort, désœuvré, prend patience. Perdu. Egaré quelque part. Derrière l'épais nappé blanc des nuages. Il attend. Tapi (comme un meurtrier). Presque froid calculateur. Il détermine l'instant brutal où il pourra crever le voile. Et faire que de la lumière, partout, chute. Relevant alors, et le jour, et ma joie. Mais pour un bref moment. Quelques minutes, à peine. Là-haut, la plaie se referme vite. Par la force des choses, l'éclat n'a eu qu'un temps. Dans les rues, sur les toits, les pelouses (et dans les yeux du narrateur), le gris reprend le dessus. Recouvre tout. Le gris du grand sommeil. Le gris du pays. Celui qui me fait bâiller (qui me rappelle aussitôt cette injonction trop répétée dans mon enfance : «Mets ta main devant ta bouche»). Le gris qui me coupe la parole. Celui qui, comme couleur éteinte, me donne peut-être ces extinctions de voix. Mais qui (sans le savoir) se fait aussi la condition de ma riposte : je noircis du papier, j'écris pour faire des plaies dans le ciel. pour ouvrir des lèvres, pour tenter que gigotent un peu, dans un clapotis de salive, ces langues alourdies derrière les dents. Donc, peut-être, tout a lieu depuis cette extinction même. Ecrivain, je rallume tout. J'accumule des textes-fournaise. Vestale, j'entretiens la combustion des mots en les frottant les uns contre les autres, improprement, d'après ma petite syntaxe de pyromane. (Dans l'enfance, m'a fasciné la visite d'un haut fourneau, près de Saint-Hubert. Longtemps, j'en ai fait des récits. Ils sont perdus. Vainement, j'ai voulu les retrouver, le jour où je terminais une lecture d'Empédocle). En somme, écrivain, je troue le gris. Celui du ciel de ma mère patrie. Celui que casse tout dérapage : le rire dans un café bruxellois, l'imprévisible folie du soleil, la truculence



d'un accent, l'incongruité d'un écrivain qui fait vrombir la langue, le carnaval des monstres dans une ville de province que je ne parviens pas à nommer.

Dans le pays où l'on habite, il faut toujours distinguer deux espaces : celui où l'on demeure en permanence, la ville, par exemple, dans laquelle on travaille, on aime, on se déplace quotidiennement, et puis l'autre – autrement dit, tout le reste –, où l'on ne met les pieds que dès l'instant où quelqu'un, quelque chose, nous fait signe, nous y pousse.

Ainsi, les circonstances ont fait que, personnellement, je réside à Bruxelles. Depuis longtemps. J'y ai mon point d'ancrage et, tout à la fois, cette ville, j'éprouve un certain plaisir à la quitter, si j'ai l'occasion d'aller rendre visite à R.P., à P.M. ; si m'attirent – ailleurs – un spectacle, un musée, une fête, un événement ou un endroit singuliers. Seulement là, alors que je ne suis toujours pas sorti des frontières de ce qu'on m'a toujours désigné comme étant mon pays, ne suis-je pas déjà, un peu, à l'étranger ? Ne suis-je pas déjà hors des frontières, hors de celles à l'intérieur desquelles j'ai l'illusion de connaître quelque chose, hors de celles que le moi qui m'anime a pu tracer en établissant sa géographie personnelle ? Qu'est-ce qu'un pays ? A partir d'où sommes-nous à l'étranger ? On peut s'y sentir en sortant de son lit, en franchissant le seuil de sa maison. Tout dépend de ce que l'on est. De ce que l'on fait. Et, en l'occurrence, écrire n'est pas spécialement la meilleure expérience à tenter pour parvenir à se reconnaître quelque part. Il est probable que l'écriture soit d'ailleurs ce qui empêche au plus haut point d'avoir un chez soi. Or, curieusement, depuis peu, j'en viens à croire, malgré tout, que pour écrire, il faut un lieu sans surprise, un espace familier, dont on connaisse presque tous les secrets, dont on puisse gommer le visage, et faire comme s'il n'existait pas. Un espace qui peut être la figure du neutre, qui en tout cas n'ait plus la possibilité de déployer en nous son propre récit, pour que puisse avoir lieu, sans être parasité, celui que nous avons l'intention de confectionner.

Quand il se fait que je me trouve carrément à l'étranger, je n'écris presque rien. Tout au plus, il m'arrive de prendre des notes. Mais il faut que je rentre à Bruxelles pour les organiser. Et bien souvent, dans l'organisation même où je les articule, elles en viennent à perdre cette saveur qu'elles pouvaient offrir par leur caractère d'urgence, ou d'immédiateté. Alors, je me dis que ces notes auraient pu ne pas exister,

que la mémoire aurait pu suffire. En somme, je sens que le texte ne pouvait vraiment s'écrire que dans un lieu qui, pour moi, n'existe pas (puisque toute chose n'existe que dans la distance qui nous en sépare). Ce lieu, familier, sans visage, sans surprise et presque sans secret, c'est évidemment, pour moi toujours, Bruxelles – seule ville dont ici je puisse parler sans que mon texte n'en vienne à produire des effets d'évocation touristique.

Contrairement à la faculté que j'ai de dire, extirpant de ma mémoire le souvenir d'autres villes, si je les aime ou si je ne les aime pas, je reste dans une totale indécision dès qu'il s'agit de formuler mon avis sur Bruxelles.

Tout se passe donc comme si cette capitale m'intéressait déjà par le pouvoir qu'elle a de suspendre le jugement que je pourrais porter sur elle. Elle m'interrompt. Elle m'interdit, la concernant, de tenir un propos solide, arrêté. Elle me fascine par sa désinvolture indifférente à déjouer mes tentatives de discours stable, définitif. Quand il me faut parler d'elle, je dois d'abord reconnaître qu'elle ne m'autorise que l'adoption d'un point de vue flou, précaire, tremblant – comme le sens qui se dégage d'une fiction. Devant elle, je me trouve comme devant tel texte que j'écris : pantois, bouche bée. Non pas d'étonnement admiratif, bien sûr, mais d'inquiétude à voir périmé le coupon de garantie qu'on nous livre avec les premiers mots qui s'apprennent. Je ne sais plus quoi dire. J'en ai les jambes coupées. Dans un pareil cas, d'aucuns diront, naïvement, qu'il faut se taire. Ce n'est pas si simple. Au contraire, c'est à l'instant même où le récit vient à nous manquer que, très intense, devient le désir d'écrire. Et pour moi, ne pas cesser de nourrir cette intensité signifie ne pas dissimuler dans l'écrit les traces de ce manque.

Bruxelles (je l'ai souvent dit à M. H.) est une ville que j'adore et que, tout à la fois, je déteste. Infiniment, mon opinion varie, et j'avoue d'emblée que ça m'arrange puisque, grâce à elle, j'aime au moins une chose : c'est le choix qu'elle me laisse d'exposer les raisons de mon attirance ou celles de ma répulsion.

A ce stade, par ailleurs, me vient l'envie de montrer mes cartes, de dire que je mettrai les premières raisons davantage en évidence. Ne me demandez pas pourquoi, je ne pourrais pas vous répondre. (Simplement, par caprice, je pourrais mentionner qu'aujourd'hui je suis relati-

vement joyeux : ce soir, entre amis, nous fêtons l'anniversaire de A. H.).

Donc, Bruxelles, à l'instant même où j'écris ces lignes, me séduit. Provisoirement, voilà mon hypothèse et, rassurez-vous, venant à peine de la poser, je commence à voir (plus clairement que dans le paragraphe précédent) ce qui peut en faire l'opportunité : il se pourrait que j'aime Bruxelles comme on aime une métaphore. Je veux dire que cette ville (pour moi, ici) n'est pas un support référentiel, mais un pur ferment textuel. En clair, je suis tout content de m'être rendu compte que, de Bruxelles, je pouvais risquer une évocation narrative présentant ce petit territoire ouvert (et déchiré, dit-on) comme semblable à celui qui se dessine dans mes textes. Je vais donc jouer à fond l'analogie et, partant, tout ceci ne sera qu'une fable. (J'en avais averti B. P.).

Quand je me promène dans les rues de la capitale, je me surprends à glisser dans un rêve où je me répète qu'elle est le lieu même de l'inachèvement, de l'incertitude à être, du voisinage d'éléments qui ne devraient pas se rencontrer, de l'instabilité à tous les niveaux. En somme, au cours de mes balades, cette ville me fait endosser son habit d'arlequin. Et j'en passe par toutes les couleurs. (Bruxelles, mon kaléidoscope à moi). (Ecrivain, je crois savoir que je disperse des rognures de récit qui, parfois, mettent le lecteur dans tous ses états, irrité qu'il est de voir que jamais rien ne prend, que tout demeure précaire).

Très souvent, la ville change de visage. «C'est un vrai chantier», dit-on. Obsessionnelle, cette phrase nous l'avons tous entendue. Depuis plusieurs années, elle se répète, inlassablement, dans le grand récit qui se compose aux frais de la petite métropole. Incorrigiblement, il m'arrive de la traduire : «Brussels-work-in-progress». Ici, on doit savoir se heurter au méconnaissable, au jamais vu. La mise à mort de choses anciennes, l'éclosion, quelquefois brutale, de choses nouvelles, rien ne nous ménage, on perd facilement pied. (Je pense aux collages de M. H., à ses images qu'elle fait trembler en les empêchant de prendre corps une fois pour toutes).

Dans cette ville-carrefour où je suis né (L. K. m'a dit l'autre jour que ce même événement s'est produit pour elle entre les mêmes murs de la

même clinique), un grand nombre de voies se croisent. Comme partout, me direz-vous. Soit. Cependant, j'ai régulièrement l'impression de me trouver ici dans un espace urbain où, plus qu'ailleurs, l'on ne fait que passer. Sans s'arrêter. Sans prendre racine, diraient les gens de lettres. Là encore (c'est incurable), je pense au livre, à cet objet que j'aime quand il nous fait marcher, quand il nous chuchote, du bout des lèvres, qu'il n'est qu'un lieu de *passage(s)*, un étalage où l'on ne s'attarde pas pour y prendre quelque chose : où l'on peut, tout au plus, voler ce qui aussitôt n'est plus nommable, agissant comme un kleptomane qui, du magasin, file en vitesse, sans emporter les étiquettes fixées aux étagères.

Dans bon nombre de villes, les cafés, les bureaux de poste, les places ou les jardins publics sont souvent des nœuds de langues qui se télescopent dans leur étrangeté. Il arrive toutefois que ce ne soit jamais qu'un effet du tourisme, un artifice autorisé, en cette fin de vingtième siècle, par le développement des moyens de ce que notre planète se paie comme *transports*. A Bruxelles, en revanche, le même phénomène se produit presque naturellement. On pourrait dire (et c'est une chose qui fascine R. H.) que l'impureté, ici, s'inscrit dans la nature des choses, que d'office l'hétérogène est de mise.

Dans la ville, en certains points de la petite périphérie du centre, il suffit de fréquenter tels quartiers rieurs, fêtards et frappés d'histoire, pour se rendre compte qu'une langue s'y parle, savoureuse, débordante, à tous moments soulevée par un vitalisme de l'invention métaphorique : le bruxellois. Ce joli monstre bicéphale (qui tresse principalement le français et le flamand, mais n'oublie pas d'intégrer quelques fils que l'anglais, l'espagnol ou l'allemand lui fournissent) fut la langue fiévreuse de mon grand-père paternel. Via mon père qui la parle toujours, elle se glissa dans l'une de mes oreilles, tandis que dans l'autre, celle qui s'est ouverte du côté de ma mère, s'est installé, dès mon plus jeune âge, le wallon. Vous pouvez me croire, la stéréophonie dont j'ai bénéficié m'a toujours paru pour le moins discordante et, parfois, je me demande si, pour mettre tout le monde d'accord et conjurer le vieux malaise de mon ouïe, je n'ai pas choisi d'entreprendre des études de philologie, au terme desquelles, maintenant, je suis censé maîtriser la belle langue, je veux dire le français tout scolaire, lessivé, repassé, tout amidonné comme le vêtement d'un gosse qui désormais devra s'abstenir d'aller faire des cabrioles dans la plaine de jeux.

De cette situation frustrante, chacun se dégage comme il peut. Personnellement, je m'offre le luxe de deux sorties. Primo : je sais qu'entre amis (avec P. L., G. B., J. L. ou d'autres) il arrive qu'à la surface de notre élocution, qui prend alord un relief assez marqué, nous laissons revenir l'accent bruxellois comme si nous dressions une table qui puisse accueillir enfin le malpropre affamé que nous avons toujours chassé. Secundo : écrivant, je me rends compte que j'adore être le gamin qui enfile ses vieux vêtements pour aller batifoler dans les terrains boueux. Là surtout, dans l'écriture, j'ai du plaisir à secouer la belle langue, à réveiller ce qu'elle endort, à retrouver ce qu'elle me cache. La bousculant, la triturant, j'aime assez qu'elle aille se mettre au vert, qu'elle parte avec entrain, toute bariolée, mâchurée, qu'elle revienne sur la page, avec la joie d'une santé refaite. Le beau français. Le bon usage du beau français, dans l'écriture, je me permets d'en rire.

Rire, à Bruxelles, est également ce dont je ne me prive pas, quand je me sens bien, léger, ravi d'être dans certains endroits que j'ai la faiblesse d'aimer : *le Falstaff* (on s'y évoque des choses, dirait M.-F. P., en balayant du regard les boiseries, le parquet, les miroirs, le marbre, les plantes vertes), *la Mort Subite* (où le pittoresque tout à la fois me dérange et me séduit, tandis que je converse avec G. P., A. M., J.-M. V.), *le Chalet Robinson* (où prendre l'apéritif au printemps a pour moi l'aspect d'un geste rituel), *la petite fleur en papier doré* (où j'aime voir L. K., notamment pour lui relire cette phrase écrite sur l'un des murs du café : «Monsieur le philologue, en toute langue il est permis de se taire»). Je pourrais encore signaler l'existence, dans les environs de la Grand-Place, d'autres cafés qui me plaisent (dans lesquels, pendant une heure ou deux, nous pouvons prendre place, M. B. et moi, par exemple, n'en finissant pas de rechercher, pour les propos qui nous tiennent, l'enchâssement le plus serré). Etc.

L'abondance, dans la ville que je nomme, des lieux qui me sont familiers, des tâches qu'il me faut y accomplir, des amis que j'ai le bonheur d'y avoir (et que je rattrape même ici par quelques initiales) ... dessine autour de moi un espace où je ne m'arrête jamais de circuler, l'espace de mes déplacements, de mes va-et-vient, de mes tours et de mes détours, l'espace de mon agitation et de mon impatience. En

somme, Bruxelles – comme un livre – déploie sous mes yeux le vrai territoire de mes é-motions (je prends ce mot dans son sens étymologique). Celles que j'éprouve ailleurs, non moins nombreuses, sont cependant de nature différente. A l'étranger, dans une autre ville, je me laisse aller, le temps me prend par la main, je n'ai pas d'agenda ; le séjour que j'y passe me laisse l'impression, souvent, que je suis couché dans une belle histoire, avec un début, une fin, une relative cohérence. A Bruxelles, en revanche, je suis toujours pris de court, je n'en ai jamais fini : tel projet, telle décision, tout me semble toujours provisoire ; presque jamais je ne me sens dans l'état de pouvoir tourner la page : à la dernière minute, quelque chose peut surgir, me faire tracer d'autres plans, m'obliger à raturer. Bruxelles est une ville que j'écris, alors que devant tout autre décor, je deviens, plus calmement, lecteur.

Chose frappante encore : lorsque je rentre à Bruxelles, après une relative absence, de préférence à l'étranger, un sentiment étrange me saisit. Je débarque du train, je sors de la gare et, subitement, me revoilà comme un poisson dans l'eau. Mon signe retrouve son élément. Ce sont les retrouvailles. Je ne déteste pas le confort de cette reconnaissance, l'extrême facilité, enfin, à résoudre le problème de l'identification. Mes yeux renouent avec des rues, des façades ; je me réapproprie mon regard : lui qui a passé plusieurs jours à se heurter à du tout nouveau, à du jamais vu, le revoici qui coule, qui relève son plaisir à caresser la surface des choses, qui glisse sur un dehors redevenu intime, qui se détend, qui suspend son devoir d'enregistrer. Alors renaît le luxe de laisser libre cours à la négligence, à la désinvolture. L'oubli recommence et revient, doucement, à pas comptés, la possibilité d'écrire.

D'écrire, par exemple, qu'en dépit de son millénaire, bruyamment fêté l'an dernier, Bruxelles, en général, gifle sa propre histoire, semble ne jamais proclamer que son présent. Ce n'est pas Anvers, ni Bruges, ni d'autres villes qui glorifient leur passé, qui déclarent à voix haute l'existence d'un héritage à faire fructifier. Bruxelles, comme se trace un éclair, est une page qui s'écrit, sans souci, dans le livre ainsi donné à lire, de toutes celles qui précèdent, ni de celles qui suivront. Ce n'est pas un roman classique : de l'ouvrage, le feuillet 45, pour se rédiger, n'a pas vraiment besoin d'avoir en mémoire les 44 qui lui sont antérieurs. Pas d'épaulé. Pas d'appui. Bruxelles est mon texte qui va de l'avant, sans réserves, ni provisions.

Je pourrais, par exemple, choisir ce moment pour dire un mot d'Anvers. Pour dire un mot de la très vive surprise que m'a toujours réservé le parallèle à faire entre cette ville portuaire, remuée de départs et de transits, et le grand commerce du livre qui s'y est développé à la Renaissance autour de la très prospère imprimerie de Christophe Plantin. Je crois que j'aime les livres qui se tiennent au bord des quais.

En outre, à Anvers, dans la mesure de mes moyens, je m'astreins à l'adoption d'une autre langue : le néerlandais. Celle-ci (dont je dois exclusivement la balbutiante approche à l'enseignement qui m'a été donné), lorsque je tâche de la parler, ramène à la surface de ma conscience des souvenirs tout scolaires : je revois des locaux, des tableaux, des visages de profs et de condisciples, des cahiers de vocabulaire, des fiches de grammaire ... dont la confection à ce point soignée me donne une ancienne image de moi par laquelle je mesure, quasi matérielle-ment, la malheureuse distance qui me sépare de l'enfance. (Au début du siècle, si j'avais eu du temps à perdre, j'aurais pris la peine d'écrire à Proust pour lui signaler qu'en Belgique une langue peut avoir, parfois, la forme d'une madeleine ou d'un pavé de Venise).

De Bruges, je pourrais dire qu'à prononcer le nom de cette ville étonnante, me vient à l'esprit, avant tout autre chose, le souvenir que je garde d'une toile exposée au Groeningemuseum : *Le jugement de Cambyse*. Cette œuvre étrange, que Gérard David a signée en 1498, ne cesse, quand je la revois, de me plonger dans un état d'angoisse que les mots (ce serait pourtant leur seule façon de communiquer) ne peuvent évidemment pas rendre contagieux. Le panneau de droite donne à voir, ou plutôt à éprouver physiquement, *L'écorchement du juge prévaricateur Sisamnès en présence du roi*. Un homme, nu, ligoté à la table sur laquelle il va souffrir couché, est progressivement dépouillé de sa peau par quatre bourreaux qui agissent, avec méthode et précision, sous le regard muet, détourné, du roi et des notables de la ville. Image obsédante, insupportable, elle vous arrache la langue. On ne voudrait jamais écrire qu'à partir du vertige qu'elle provoque. Et mourir.

Ici, maintenant, pour me calmer, je vais légèrement déraper. Dire autre chose. Par exemple encore : il y a des coins de Belgique où, pour certains, je devrais presque avoir honte de n'avoir jamais mis les pieds. Ainsi, la Campine. C'est une région qui, pour moi, n'a qu'une existence

verbale (due aux évocations touchantes d'amis qui aiment s'y promener) ou visuelle (due au film émouvant que Delvaux a intitulé *Belle*). En réalité, je ne mentionne la chose que pour revenir à Bruxelles. Vous allez voir.

Dès l'instant où J. S. m'a proposé d'écrire un texte relatif à la géographie dans laquelle j'évolue, une sorte d'aimant s'est abrité dans mon regard. Aussitôt, sont venus s'agglutiner sur lui des bouts de réalité, attirés comme des épingles. (Beaucoup de métaphores me viennent de l'enfance : j'ai passé une partie de mes premières années dans un atelier de couture). Des rues, des maisons, des lieux ... sont devenus des images dotées d'une signification particulière par le fait même que, déjà, elles allaient devoir former un album. Or, je m'aperçois que, cet album, je ne l'ai pas ouvert devant vous. Mais quelle importance ? En cours de route, il m'a semblé que, peut-être, il était préférable, au bout du compte, d'en arriver à montrer simplement ceci : savoir qu'on va écrire un texte, nous confère une énergie de la perception. En effet, retrouvant parfois la nécessaire naïveté d'admettre que le texte doit venir désigner un référent, je me suis mis en tête que, pour écrire, il serait bon que je me mette un peu à observer certains quartiers, à rechercher de vieilles demeures, etc. De ce fait, j'ai fait des découvertes évidemment. (Je pourrais décrire une maison remarquable sur laquelle je suis tombé, comme on dit, dans la rue où habite à présent D. H.). Autrement dit, voilà des merveilles à côtés desquelles je serais certainement passé si je n'avais pas bénéficié de cette stimulante et joyeuse invitation à écrire le texte dont vous allez bientôt terminer la lecture. Par exemple, il m'a fallu cette demande de fiction pour me rendre compte de mon ignorance de quelques secteurs de Bruxelles : Anderlecht (que, pour moi, de façon un peu tristement culturelle, résume la maison d'Erasmus), Auderghem (L. K. me nargue gentiment de méconnaître cette commune où elle passe une grande partie de son temps), etc.

Bref, j'aurai terminé en signalant des manques. Et M. H. va me dire que ce n'est pas avec de telles phrases qu'on réussit son coup de filet. Sans aucun doute. Je lui donnerai raison. Seulement cette ville, qui est là malgré tout, je n'ai jamais voulu la prendre. D'ailleurs, écrire ne commence peut-être qu'à partir d'une vue imprenable.

Mai 1980.



## politique et art

«Les ré-sul-tats po-si-tifs de nos ré-a-li-sa-tions !  
Pierre-Paul Rubens qui était stoïcien et ambassadeur !  
Le concours musical Reine Elisabeth que fréquente même le roi !  
Réfléchissez à ça,»  
dit le ministre, l'un des vingt-neuf qui gouvernent la Belgique.  
Il est avocat, professeur de droit, conseiller juridique de trois firmes.  
Il siège dans trop de conseils d'administration pour les énumérer dans  
un seul vers.  
Avec sa belle-sœur il a une entreprise de construction  
et avec l'évêque la majorité des actions d'une brasserie et de la Banque  
du Travail.  
Ses hobbies sont le jardinage et les promenades en bord de mer.

«Les poètes», dit le ministre, «sont des chicaneurs.  
Ils nous scient avec leur âme. L'homme de la rue s'en bat l'œil.  
Une pensée con-struc-tive ? N'en parlons pas.  
Car quel poète parle jamais – tu vas rire, mais rira bien –  
de notre autoroute E-3 qui a coûté les yeux de la tête  
et qui en prin-ci-pe peut susciter autant démotion es-thé-tique  
que la mer, l'Escaut ou un sein maternel ?  
Ou de nos zones vertes, pour rester dans la nature.  
Ou de notre art de la tapisserie, renommé jusqu'à Detroit.»

Il a le teint rosé et la bosse des chiffres.  
Même s'il n'est pas un brillant orateur.  
«Encore heureux», dit-il, «que les débats de la Chambre  
ne soient pas transmis par la télévision. Imaginez un peu !  
Non, nous avons mis le holà à cela.»

«Je comprends», dit-il, «que les poètes doivent vivre dans leur sphère.  
Leur sphère à eux. Je connais beaucoup de poètes personnellement,

Ruyslinck, Van Wilderode, Van Ruysbeek, Van Herckenrode,  
Ranke,  
trop pour les nommer dans un seul vers, et ils ont tous leur propre  
sphère,  
n'empêche ... qu'est-ce que l'homme de la rue peut tirer de ça ?»

Sa voix se fige comme de la suif.  
Il a raison.

Les poètes ne parlent pas du Centre atomique de Mol,  
ou de zones vertes.  
Ni de l'année 1951, lorsque Baudouin Premier devint roi.

Pendant que le Roi était couronné  
le Sénateur Lahaut de Liège cria : «Vive la République».  
Quelques jours plus tard, deux messieurs sonnèrent à sa porte  
et vidèrent leurs chargeurs dans sa tête, ses épaules et son foie.  
Nonobstant une enquête approfondie la justice  
ne retrouve pas les criminels.

(Extrait de *Suite flamande*, in *Van horen zeggen*, 1970.  
Traduit par Jacques De Decker).

## extraits

Dans la rue maintenant. Sur ce pavé de l'avenue Claessens. Les camions. Quelques piétons. Du chahut. Des coups de marteau.

Il arrive place de l'Yser. Boulevard de Dixmude, quai des Charbonnages, parvis Saint-Jean. Voilà les filles qui sortent du Lycée. Jacqueline avec son sac de paperasses. Bras dessus bras dessous, ils vont vers la rue Tazieaux. Les parents de Jacqueline ne rentrent pas avant six heures. Elle lui sert à manger, fait la vaisselle, remet tout parfaitement en ordre.

Comme d'habitude, ils iront faire l'amour dans ce petit lit étroit tout plein de bonnes odeurs. Ils dormiront l'un contre l'autre bercés par le tictac du gros réveil. La queue d'Emile devient plus molle petit à petit dans le con de Jacqueline. Il soupire. Il se retire. Il se réhabille.

«Où vas-tu ?»

«Je m'en vais».

«Où ça ?»

Il l'embrasse, il part, le soleil entre deux rues lui jette sa lumière dans les yeux. Des Arabes embarquent dans le tram 102, il monte avec, le tram démarre, traverse la place de l'Yser, puis par un tunnel s'enfonce sous la place Rogier.

Emile, un peu éberlué, assommé de vent, de bruit, assommé par l'idée qu'il est particulier, individuel dans ce corps mince, minuscule, Emile marche automatiquement vers la gare du Nord. L'immeuble d'habitation de trente étages AMELINCKX n'en est encore qu'au gros œuvre mais un ascenseur pour les ouvriers conduit sur le toit. Là, Emile embrasse du regard la ville tout entière. Un courant d'air énorme enveloppe son corps. Il doit s'agripper à des barres de fer. Son visage est contracté, durci comme un masque, ses yeux pleurent, il vacille.

Un ouvrier est arrivé derrière lui sans qu'il l'entende. Il lui pose la main sur l'épaule :

«Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu peux pas rester ici. Allez, descends tout de suite».

Il partit, le cœur malade redescendit comme un choucas de la hauteur de son perchoir et, tout pleurant, se mit à arpenter la longueur des trottoirs. Il avait mal au ventre et à la tête. Le vent couvrait son corps de chair de poule. Ses doigts étaient crispés comme des crocs.

Alors il se mit à se raconter des histoires, comme ça, tout en marchant, comme ça, pour s'encourager à marcher jusqu'à la porte de sa maison, il se mit à se raconter de longues histoires.

Mais tous ces racontages d'histoires, ces alignements de mots dans son cerveau, ne parvenaient pas à détacher son attention d'une image obsédante : hélas, on a peine à le dire, pourtant il ne s'agit bien entendu que d'un homme, c'est l'image d'un homme (et non celui qu'il a tué tout à l'heure à coups de tuyaux de chauffage central, eh oui, je regrette), d'un homme vieux, septante ans (est-ce vieux cela ?), assis sur un w.c., la tête entre les mains, coudes appuyés aux genoux, et dont le cul depuis deux heures produit du sang.

Telle est l'image.

Et il essaye de créer dans sa tête ce qu'il y aurait dans celle du vieil homme. C'est maintenant sa seule préoccupation avant qu'il ne le voit, ce vieux, tomber évanoui sur le plancher du cabinet.

Sur ces entrefaites, il est arrivé devant sa porte, introduit la clé dans le trou, ouvre, monte les escaliers. L'image n'est plus si présente mais il sait qu'elle est là, cachée en lui dans un repli, et qu'elle resurgira, brusquement, pour le plonger à nouveau dans un sombre découragement.

Cet homme âgé aurait perdu beaucoup de sang et il serait ainsi tombé sans connaissance, en pleine nuit. Une paleur affreuse, tirant sur le vert, donne à son visage quelque chose qui fait penser à une menace incompréhensible et triomphante. On lui portera secours. On s'affolera. Une ambulance est appelée. Mais le malade, revenu à la conscience, refusera d'y monter.

Emile est arrivé chez lui. Il ouvre la porte. L'enfant a un regard étrange. Il balbutie quelques mots. Emile le prend dans ses bras et presse ses lèvres sur ses joues. L'enfant sourd-muet pleure. Mais Emile le déshabille et l'étend au creux des couvertures. Puis il se rend à la cuisine pour souper et regarder la télévision. Il fume. Il se sent fatigué.

Alors, lui aussi, il se déshabillera et viendra s'étendre dans le lit près de l'enfant. Il le sentira se blottir contre lui et il lui caressera les cheveux. Et ils s'endormiront, serrés l'un contre l'autre.

Le lendemain, à son réveil, Emile sentit de violents coups de marteau dans son crâne. Il roulait la tête sur le traversin. L'enfant n'était plus là.

Il parvint cependant à sortir du lit, alla vider sa vessie dans l'évier puis mit de l'eau à bouillir. Le miracle d'hier ne s'était plus produit ce matin. Néanmoins il fallait penser à survivre. Peut-être que l'une de ces agences lui procurerait passagèrement quelque travail dont il pût obtenir de l'argent. Et ainsi se loger, se chauffer et manger. Pour le reste, on verrait bien plus tard.

Mais en fin de comptes, il préféra consulter les pages d'annonces du SOIR. On demandait un commis de cuisine dans un restaurant de la rue des Bouchers. C'était 80F.B. de l'heure. La misère. Il se vit les pieds dans l'eau épluchant des haricots-princesse.

«Alors ! Ça vient ? Alors ! Tu te grouilles ? Alors ! C'est pas encore prêt, ces princesses ?»

Si, si, voilà, maintenant, c'est prêt. Voilà. Les princesses étaient prêtes. Bon. Et qu'est-ce qu'on en faisait ? Elles sont là, prêtes. Et qu'est-ce qu'on en fait ? Rien. Elles restent là. On n'y touche pas. On a beaucoup gueulé. On l'a traité comme la dernière des bêtes de somme. Et maintenant que fait-on de ces princesses ? Qu'en fait-on ? Rien. Elles traînent là dans l'évier. Merde.

Emile comprit qu'il valait mieux laisser ce travail aux bougnoules. Que d'ailleurs c'était prévu pour. Il s'en irait emprunter dix mille francs à la banque. Ça lui donnerait le temps de se retourner, comme on dit.

Il attendait son tram dans la station BEURS-BOURSE. Un homme d'un certain âge, considérait d'un œil troublé un endroit particulier du corps d'Emile.

Et puis le tram était arrivé et on était monté et puis Emile avait senti que le type appuyait son genou contre le sien, il n'avait pas levé le regard mais avait toléré que le type appuyât toujours un peu plus son genou contre le sien. Et même, un moment, il lui sembla que c'était maintenant la main, la main du type, qui frôlait le velours de son jean et doucement remontait vers la braillette. Emile dut brander, probablement.

Mais on était arrivé à l'arrêt. Emile descendit sans s'inquiéter de savoir si oui ou non le type le suivait. Il sortit place Anneessens et entra dans la bouquinerie «PÊLE-MÊLE».

Il y a toujours plein de monde dans cette misérable boutique, pas si boutique que ça d'ailleurs à considérer les extensions aux arrière-cours sous des vasistas en plastic où les comptoirs en bois vernis croulent sous des montagnes de chromos, de revues puantes et plus vieilles que les maisons et ces tiroirs bourrés de cartes postales de tous âges et toutes colorations représentant des vues des gares du nord ou du midi aujourd'hui détruites ou des attroupements de femmes d'après la première guerre avec d'énormes chapeaux noirs et de longues robes toutes aussi noires et à larges drapés prononçant des discours devant la statue de Gabrièle Petit («et je leur montrerai comment une femme belge sait mourir — vive le roi, la patrie, la liberté») et disposant de vastes gerbes à ses pieds (place Saint-Jean) ou les octrois qu'on voit toujours porte de Ninove et de Mons, ou les canaux qui s'avançaient en ces temps pas si lointains jusqu'à l'église Sainte-Catherine avec des chalands encore tirés par des chevaux le long des quais du Bois à Brûler, aux Briques, tout près de la place du Marché aux Porcs.

Il y a un coin de cette bouquinerie qui est comme l'endroit de punition des poètes ratés et là, «pêle-mêle», on trouve toutes sortes de plaquettes éditées par quelques illuminés belges des années soixante, entre autres, George Houyoux et ses «éditions des artistes». Pour cinq francs belges, voici Paul Sarafian :

«Oh, je ne cesse de me vomir en dehors  
de moi-même  
et c'est pourquoi ma poésie est secrète  
et ceux qui s'y reconnaissent  
hochent la tête douloureusement  
ne sont pas concernés  
et personne n'est plus concerné  
par rien ni personne – ici !  
Tout s'écroule sur moi  
et le sexe est cet oiseau sans aile ;  
la contraction est désormais sans objet  
– œuvre de colère ...  
La quotidienneté tissée de spectres inimaginables  
et, eux seuls, compagnons bardo-todhòls de la colère.  
Les pieds collés à la boue  
et le convoi s'ébranle, oooh !»

et Catherine Daune :

«Comme la foudre, tu plongeras dans ma ténèbre brûlante,  
où nous serons à jamais incendiés, embrasés.  
Trois fois sublime sera notre possession  
dont la saveur pénétrante atteindra la plénitude d'amour.  
A notre point central le plus aigu  
couleront des torrents de délices, et leur puissance  
déchaînera une tempête de charité,  
un transport, un délire, une ignorance.  
Notre soif, notre faim, grandira démesurément  
jusqu'à l'effusion entraînant la ressemblance.  
Même à la lumière de la pulsation dérisoire  
où baratte ce vieux sang pollué de doutes et d'angoisses,  
il faut que notre mémoire  
ensemence un cœur au sol fou d'amour».

et aussi Georges Bruneel chez Leclerc, 53, av. des Arts :

«J'endors ma haine de soleils cartonnés  
Déifiant l'hypnose des honteux secrets,  
Câlinement penché sur mon néant,  
Inquiet, perplexe et moisissant.  
J'endors ma haine d'avenirs façonnés.  
Déifiant l'hypnose de mon propre marais,  
J'huile ma chaîne d'adolescents phantasmes,  
Rigide, m'auscultant ...« sans même un spasme ...»

Emile tourne le dos à Mettewie. Devant lui, s'étendent des terrains vagues investis par des buildings en construction. Il s'y enfonce. Mais le passage lui est bientôt barré par la Gare de l'Ouest où les travaux du métro remuent des tonnes de boue. Il a failli tomber dans un trou. Des tiges de fer rouillé. Des planches pourries avec des clous qui pointent. Des ouvriers à casques jaunes et bottés de merde. Des Algériens. Des Espagnols.

Le voilà en plein Molenbeek. Les rues sont désertes. Sauf quelques femmes arabes avec leurs grandes robes, leurs foulards et leur gros ventre, à l'arrêt du tram 102 rue de Ribeaucourt au milieu d'un courant d'air glacial. Des hommes ont monté des échelles en aluminium sur un placard publicitaire. Ils sont saouls. Ils gueulent. Le panneau sert à cacher la façade d'une maison abandonnée. Cinquante mètres en aval,

un magasin flambe. Les pompiers casseront tout à l'intérieur. Le tram, bloqué par les autos-pompes, arrive enfin. Emile y saute. Il ne sait pas où ça le conduira.

Rue de l'École. Rue de la Borne. Rue de l'Eléphant. Rue Vanderstraeten. Place de la Duchesse de Brabant. Il y descend.

Une puissante odeur de purin le saisit aux narines. Il se retourne. Des chevaux. Vendredi. Le marché aux chevaux. Quelques poneys minuscules maltraités par des gosses magrébins. Les oreilles et la queue. Tirer. Les faire s'enfuir sur le pavé glissant de crottin dilué par la pluie. Sauter sur le poil poisseux de l'animal au trot.

Quelques coursiers sur le retour dont je ne sais quel miséreux maquignon voudra peut-être encore inspecter la denture.

Des chevaux de trait. Plus nombreux. Les plus nobles. Avec cette douceur immense dans leurs gros yeux.

Il est midi.

Les palefreniers rembarquent le bétail.

Est-ce que la mince rampe en bois ne va pas céder sous le poids de ces énormes animaux ? Les Brabançons, au petit trot, sont entraînés par le mors vers le camion. L'homme court à l'intérieur et le cheval le suit dans un bruit formidable, les amortisseurs gueulent, des bouts de bois éclatent. Puis la paille reçoit un grand jet d'urine.

Ou bien l'animal, devant la rampe, s'est cabré. Alors on recommence. On fait un petit tour. Et on repart au trot vers la benne. Une fois. Deux fois. Trois fois. Six fois. Jurons. Hennissements. Glissades de fers sur le pavé gluant. Mais l'homme toujours finira par avoir raison. De tout son dos il pousse sur la fesse du Brabançon, celui-ci doit enfoncer son cul sous les naseaux du congénère qui l'a précédé dans la benne. Plus ils seront tassés, moins ils bougeront dans le voyage.

Alors Emile redescendit la chaussée de Ninove vers le canal de Charleroi. Il regarda les péniches se glisser dans l'écluse, parla un peu avec les bateliers et des ouvriers occupés à remplacer des vannes. Cette écluse n° 38 est obsolète. Et d'ailleurs tout ce canal, trop étroit avec des ponts trop bas qui obligent les bateaux à abattre l'habitacle.

Il vit cette poudrière de l'autre côté du boulevard et sa cheminée bizarre ornée d'une espèce d'hanse en fer et aussi comme une petite fenêtre à son sommet qui laisse passer un peu de jour. «Communauté



de la poudrière» qu'il était écrit et on voyait que les vieux chassis avaient été fraîchement repeints en vert par la main d'amateurs malhabiles, et des barbus et des femmes à longues jupes et des gosses sales – barbouillés et braillards vaquer et piétiner l'herbe hirsute entre les interstices des pavés rouillés de la cour.

Emile continua vers sa maison par la rue Notre-Dame du Sommeil, place du Jardin aux Fleurs avec ses immeubles horribles comme des lofts du vieux New York mais aussi la vieille auberge des Postes «aan t'spinnekopke — à la tête d'aragne» où on peut boire de la kriek et du faro en s'attendant à tout moment au tonnerre assourdissant des roues ferrées d'un char à bancs sur les cailloux. Rue des Six Jetons. Place Fontainas.

Place Fontainas, rue des Alexiens, boulevard de l'Empereur.

Eglise Notre-Dame de la Chapelle où le train entre dans le ventre de la terre.

Rue des Chandeliers. Rue des Minimes. Le ciel était chargé, bouché, gavé. Des kilomètres d'épaisseur à tous les points de l'horizon. Soudain, un premier pan d'horreur, se dresse comme un poing fermé au sommet d'un toit. Plus Emile avance dans la rue des Minimes déclinante, plus la masse éclate de toute sa pesanteur : sphynx, rampes fendues, têtes de tauraux supportant des entablures, frontons brisés prêts à tomber sur les passants.

Emile, effrayé, déboula dans la rue de l'Eventail et se mit à marcher devant les vitrines des fripiers de la rue Haute. On l'interpellait. On lui proposait des «réductions». Les Juifs, chapeautés, s'accrochaient comme des chiens à ses basques. Il essayait de s'en défaire en souriant et ça lui faisait mal.

Puis ce fut la rue de la Rasière avec ses Ramoneurs  
ses Charpentiers  
ses Tonneliers  
ses Chaisiers  
ses Brodeurs

ses Orfèvres. A tous les balcons on voyait des anges de ténèbres suspendre des langes à des ficelles et lui jeter de l'encre à son passage. Des ketches accroupis dans des coins perpétrèrent des saletés, lui lançaient des nourritures après la tête. Des Marocains stationnaient en statues

sous une lampe et ramonaient dans leur braguette avec leurs sales ongles. De l'eau de lessive pleine de sang courait près des bornes, des bacs à ordures se renversaient en travers de ses jambes, un chien aboyait derrière la porte d'un garage.

Emile avait remonté la Rasière et dans la rue Haute longeait en frissonnant les murs de l'Hopital Saint-Pierre.

Enfin la Porte de Hal était là. Hérissée de canons. Hurlante d'un trafic irrité.

Au péril de sa vie, il traversa la Ceinture et entra dans Saint-Gilles.

## **bibliothèque paroissiale**

### 1. BELGIQUE

La Belgique c'est quand on se lève tous ensemble et qu'on se tient debout ensemble : c'est la Brabançonne et c'est l'enfance. Mon père est généralement à mes côtés. Il y a eu la guerre 14-18, l'Yser, les tranchées, les invalides, et puis il y a la guerre 40, le 10 mai quarante et les bombes qui me tombent dessus, les maisons soufflées. Les Allemands sont l'ennemi : il y a un ennemi. La Belgique c'est la résistance qui s'organise avec des messages et des fusils et un terrain de parachutage, des raffles, des camions. Et puis la libération et la victoire.

Je suis alors à Bruxelles, dans un pensionnat. Je cours jusqu'au fond du jardin pour crier de joie avec la foule qui crie de l'autre côté de la grille. Je suis ramenée de force et mise en quarantaine pour indiscipline.

Elles sont «l'élite de la société», comme elles disent elles-mêmes. Et l'élite de la société écoutant la radio pour la première fois depuis quatre ans (les nouvelles du monde en déflagration auraient troublé la culture de l'âme) s'épouvante à l'énoncé mal compris d'un discours d'Achille Van Ackere : «Toutes les fortunes seront désormais égales». Voilà comment elles interprètent avec une belle simplicité les dispositions de la loi Gutt. Et elles hurlent, elles pleurent, elles gémissent : que c'est un scandale, que c'est la révolution, le communisme. Désertant le cantique, elles retrouvent leur voix pour protester : on touche à ce qui leur appartient de droit divin.

Au sein de cette désolation, quelque chose en moi se met à rire. «Toutes les fortunes seront égales, tous seront égaux». Je vais me placer dans ce camp-là, qui n'existe pas.

Elles ne m'ont pas appris le latin, malgré les déclinaisons, elles ne m'ont pas appris les mathématiques, elles ne m'ont pas appris l'histoire, malgré quelques princes ; le savoir est considéré comme profane, et donc coupable, ou bon pour celles qui sont «obligées de gagner leur

vie». Mais elles m'apprennent à leur corps défendant la vie sociale : qu'il y a des classes, définies par la naissance et par l'argent, et qui ont des droits et des devoirs disent-elles.

Au pensionnat (bâtiment numéro 1) on ne fait d'études que «féminines» comportant la révérence en huit temps, la valse, et l'accès au statut d'«enfant de Marie».

A côté (bâtiment 2) et nettement plus bas il y a l'externat, qui donne des diplômes, et beaucoup moins de spiritualité déjà.

Enfin (bâtiment 3) il y a l'école, qui est par définition école des pauvres. Les enfants qui la fréquentent ont les pieds sales puisqu'on étend de vieux tapis au sol quand, par hasard, elles viennent à la messe dans la chapelle, partie intégrante du seul pensionnat.

Je circule du pensionnat à l'externat, je passe d'une cour à l'autre sous bonne garde, mais je trompe la garde et je vais seule, jetant au passage un coup d'œil interrogatif à l'école. Je suis prisonnière, j'échappe. Je n'échapperai pas.

Donc ce double pays : une patrie menacée, défendue, contre l'ennemi, ou une société que je découvre par la lorgnette de la «bonne société». C'est le double visage de la ville et de la campagne, de l'enfermement et de la liberté, de la répétition des grands principes et de la fusillade.

De cette société je ne me remets pas, je ne «la remets» pas. Cette patrie, je la garde en moi comme une image qui est sans doute liée à l'image du père, à son uniforme, à ses décorations, à son bilinguisme de Wallon appliqué quand il harangue ses troupes.

La Belgique, c'est ensuite, aujourd'hui, ce qui est tout petit quand on y revient après un séjour à l'étranger. Tout petit à travers les vitres du train, soudain, et on sait qu'on a franchi la frontière, tout petit du haut de l'avion qui amorce son atterrissage à Zaventem. Tout petit au bout de la route où je m'achète quand même un cornet de frites. Retour au pays le cœur étreint par une familiarité à la fois aimée et détestée : la résignation à l'inéluctable, à ce qu'il faudrait quitter une fois pour toutes et qu'il est trop tard pour quitter. (Un jour, il y a longtemps, j'ai retraversé Paris en taxi avec mes valises vers la gare du nord. Bien plus tard, New York). La Belgique : un destin que je n'ai pu trancher. Je suis donc Belge.

## 2. BRUXELLES

A New York, à Rome, à Paris, je marche beaucoup. Je ne marche jamais à Bruxelles. Je traverse Bruxelles, pour me rendre d'un point à l'autre, entre mon domicile et celui de mes amis, ou mes lieux de travail. Il n'y a rien à voir dans Bruxelles, je n'y vois rien, bien que je regarde. Depuis vingt-cinq ans que je vis dans cette ville, je n'en suis pas. J'ignore ses repères. Je ne me lève pas à l'aube pour flâner au marché Sainte-Catherine, je découvre toujours trop tard les lieux *in* du soir, et ils me fatiguent, indifférente. Je ne peux pas travailler dans les cafés ni même y lire. Aux beaux jours, il m'arrive de faire le tour du lac de la Cambre deux ou trois fois, et d'un pas vif. Je cherche la forêt, mais elle est tout de suite traversée et j'y croise des couples ou des familles en tenue de promenade, faussement sportifs. Or leur voiture est stationnée à cinq cents mètres. Et de toutes manières, ils sortent de table.

Je souffre de Bruxelles comme d'une maladie incurable. J'y suis étrangère. D'ailleurs on ne m'y comprend pas quand je parle. On ne comprend pas ce que je dis, comme si j'avais un *accent*. Quand je demande mon chemin, quand je passe commande, je dois toujours répéter ma phrase deux ou trois fois. C'est pire encore quand je vais à la poste, ou quand je m'adresse au service de renseignements du téléphone. Pourtant je parle français, apparemment. Ils disent qu'ils le parlent aussi. Mais ça ne passe pas. Donc je module ma phrase plusieurs fois, je la simplifie, je la retourne, je l'accompagne de gestes des bras et des mains. Rien ne va de soi, de moi.

Bruxelles a son code que je ne possède pas. Vingt-cinq ans à m'affronter aux particularités de ce code pourtant simple, sans l'assimiler, vingt-cinq ans à l'ignorer ou à m'y soumettre avec ennui, vingt-cinq ans à m'efforcer d'être Bruxelloise. Mais, j'aime bien mon quartier, les quelques pâtés de maison qui m'entourent, ce que je peux «faire» à pied près de chez moi.

Dans tout Bruxelles, un seul monument : le Palais de Justice. J'ai du plaisir à parcourir dans les deux sens – surtout en voiture – la rue de la régence, le Palais de justice dans le dos ou devant moi. S'il y a du soleil, c'est encore mieux, mais ça se gâte déjà devant la statue de Godefroid de Bouillon, surtout si je tourne du côté du Palais royal.

Bruxelles, quoi encore ? C'est presque tout. Je prenais autrefois le tram des abattoirs pour aller donner mes cours dans un quartier qui sentait la chair brûlée, le sang. Proust et la carne. Ça s'arrangeait mieux

avec Zola. Mes élèves étaient Flamandes pour la plupart, originaires du Payottenland. Je les aimais.

Bruxelles, quoi encore ? C'est presque tout. Je fréquente les restaurants grecs, turcs, portugais, marocains. Mais je ne suis ni Grecque, ni Turque, ni Portugaise, ni Marocaine, seulement voyageuse. Autour de moi beaucoup de gens ont des adresses formidables, passent des nuits formidables, rencontrent des gens formidables. Je les crois sur parole. Je ne dois pas avoir la tête ou la garde-robe qui conviendrait à ces lieux-là, à ces gens-là. Quant aux salons, car Bruxelles est une ville encore pleine de salons, je fais trop de bruit pour y être conviée. Et puis les dîners m'ennuient. Enfin, en bonne provinciale je n'aime rien tant que me coucher tôt.

Comme chacun pourtant, je me rends à certaines soirées culturelles, celles où on reconnaît toujours les mêmes têtes (qui sont les nôtres ...). Elles ont fini par former un tableau d'ensemble dont je n'arrive plus à détacher ce quelqu'un avec qui il me serait possible de nouer un lien. Je ne nous vois qu'ensemble, échangeant des sourires à quelque première, et nous buvons. On se reconnaît des yeux, d'un hochement de tête, d'une parole flatteuse, pour éviter de se connaître. Les mêmes draguent, par habitude. Ai-je marché dans la campagne avec l'un d'eux ? Ri aux éclats ? Mangé ce que j'aime ?

### 3. WALLONIE

Quand je suis en Wallonie, je parle le français et on me comprend. Du premier coup. Je ne dois pas répéter mes mots. L'accent me plaît, me donne du plaisir.

Nous n'arrêtons pas de bavarder, le vieil E. et moi, accroupis entre les salades et les plants de pommes de terre. Nous parlons de tout, de Monsieur D. dont il soignait les chevaux autrefois, et de l'usine, et de la France où il allait, ouvrier saisonnier, éclaircir les betteraves, nous parlons de l'école, de la mort, de l'au-delà, du curé et du syndicat, de son ancien élevage de poules donnant des œufs qu'il n'aurait voulu manger pour rien au monde, nous parlons des riches, du tour de France, de la récolte, et de Valentine.

Je rends visite à Valentine pour acheter des œufs frais. Des vrais frais. Elle faisait la sieste près du poêle. Elle m'offre du café et des biscuits. On parle et on fait silence. Sa fille se joint à nous : elle est en chômage. Elle grossit trop. Elle ne travaille plus à l'usine que quelques

heures par semaine. Elle a le même métier depuis l'âge de treize ans et s'y rend à vélo bien que son mari ait une voiture. Aux congés payés, ils vont une journée à Paris ou bien ils font les bords du Rhin. Ils vont aussi à Lourdes ou en Ardennes. Certaines années ils ne partent pas : ils repeignent et retapissent la maison, et renouvellent les matelas. Tout compte fait, on dort mieux dans son lit que dans celui des autres.

La Wallonie, c'est le Hainaut. Liège, Namur, le Luxembourg, c'est déjà l'ailleurs, le grand tourisme. On n'excursionne guère en Hainaut : on y habite. La seconde résidence y prolifère comme partout mais elle n'a pas la faveur des Bruxellois : le Hainaut n'a pas le chic du Brabant wallon ni le pittoresque des Ardennes. Ce n'est ni assez civilisé ni assez sauvage.

Ici on parle le français. A dix kilomètres pourtant c'est la Flandre, le pays d'en face, de par-delà. L'épicière est une flamande, une étrangère. Ses malheurs récents laissent indifférente et même réjouissent. De grandes fermes ont été rachetées par le boerenbond. Mais d'autres résistent, restent aux mains des paysans du lieu. Les quatre chevaux du voisin sont remplacés par un tracteur. Tout change vite. Les femmes du village se font coiffer chaque semaine depuis que la fille du boulanger a ouvert un salon. Le boulanger, lui, est mort : son fils ne fait plus de tartes maison mais des tartes pâtisseries et des gâteaux à la crème. Le pain heureusement reste bon. Depuis un an, le boucher a cessé de préparer lui-même sa charcuterie : son paté est désormais le paté (du ministre V.D.B.) en fausses terrines de plastique.

Mais il y a encore partout des potagers et des haricots cueillis sur la perche. Jamais de primeurs : on vit avec les saisons et les saisons se font désirer. Pourtant au restaurant du supermarché de la ville voisine, on va, les jours de «commissions» manger un plat froid avec de la mayonnaise chimique, ou un coq au vin couvert de sauce farineuse : un vrai festin.

La Wallonie, c'était autrefois une petite ville du Hainaut où les gilles jetaient des oranges vers les balcons. On hissait le drapeau. C'était une enfance en solitude, des journées à vélo, un jardin, un garage, une porte «de rue» et une porte «de dernière». Tout mon savoir tient à ce peu. Les livres, je les empruntais à la bibliothèque paroissiale derrière une montagne de statues de plâtre et de missels. C'est ma culture. Tous livres égaux, équivalents, le meilleur et le pire. Il n'y avait pas de littérature : tout était écrit et d'être écrit suffisait à mon goût. J'ai tout avalé en vrac, tout joui, trois à la fois, deux fois par semaines. Chez moi on ne lisait

pas : on soignait les malades, on faisait le constat des morts. La porte sonnait nuit et jour sur les misères. Après quoi il y avait des baquets sanglants avec des bouts de chair et des pansements. Ma mère nous racontait d'interminables histoires en dérive, et mes livres sont la voix de ma mère continuée : voix de nulle part, no man's land, pendant que les yeux errent, du haut d'une fenêtre, sur la campagne que traverse à l'instant l'express Paris-Bruxelles.

#### 4. CONTINENT (noir)

Une vieille tante éprise de généalogie découvre que, la famille est originaire de Bohême. Et, donc, traversant l'Europe dans une roulotte.

Sorcière je jette des sorts. Mais je n'ai pas réussi à tuer mon pire ennemi : j'ai dû mal piquer mes épingles. J'ai perdu mon fluide et j'en suis morte.

Pendant la guerre mes cousins se font arrêter comme non-aryens, puis relâcher.

Décrivez la ville où vous habitez. Décrivez la rue. Décrivez la tête, décrivez la tête, les pieds des gens. Décrivez l'air de la ville, l'air du quartier. Décrivez les zones vertes, la plaine de jeu, le banc des vieux. Décrivez le travail et le loisir. Décrivez la culture. Décrivez l'école, l'église, l'usine, le couloir et l'appartement. Décrivez la plante d'appartement. Décrivez la mère faisant le ménage et le père lisant le journal dans un fauteuil. Décrivez le bruit, l'accident de voiture, l'ambulance. Décrivez le patron, l'employé des postes, le compagnon de classe, la boulangère, l'épicier du coin, le compagnon de luttes, le tramwayman et le garagiste, décrivez ce qui bouge, qui crie, qui grince qui ronronne, décrivez l'ouverture des parapluies la cour de l'immeuble décrivez le visage des gens dans le tram la dame au chien le monsieur au chien les lumières nocturnes décrivez la ville et ses plaisirs l'agitation la cape de velours la dame du trottoir avec sa jupe courte décrivez ce qui entre et ce qui sort dans un restaurant de la porte louise décrivez le cortège du onze novembre un enterrement un jour de fête une bagarre décrivez un accident un homme qui se jette du dixième étage décrivez la ville et ses amours le feu rouge le vert décrivez l'air faites une description décrivez un pain de ménage et un cabillaud décrivez la description d'un cabillaud décrivez le fruit décrivez qui et quoi et qu'est ce que et qui est ce qui est qui exquis et qui et quoi dont où et bijou et caillou et chou et genou et pou décrivez pou décrivez où décrivez mon cou et mon tour



de cou faites la description d'un sein d'un pain d'un nain et d'un bassin décrivez la ville le vin le vol et le vélo décrivez la ville un soir d'été après le travail sur les terrasses des cafés de la grand place buvant un mélange d'alcools et de sirops avec une cerise décrivez la cerise décrivez l'ivresse et la valise décrivez le teint de votre voisin décrivez la rue de grand matin les ouvriers les employés puis les comptables puis les enfants et puis les femmes et les pédégé décrivez les femmes chez l'épicier décrivez l'épicier avec sa femme décrivez son comptoir neuf et son ardoise et ses caisses de chou fleur décrivez le chou fleur décrivez la feuille du chou et puis la fleur et le papier journal pour emballer décrivez le quartier le bâtiment et les ouvriers du bâtiment décrivez la pluie et votre étage décrivez votre chambre et votre table décrivez le vent faites votre devoir décrivez vous en train de faire votre devoir et d'écrire de décrire une description de vous décrire décrivez la scène le miroir mettez vous des boules dans les oreilles endormez vous surtout endormez vous dormez décrivez votre rêve quand vous dormez décrivez vous rêvant dans votre rêve et vous décrivant réveillez vous. Devoir de vacances. Dix-neuf mai mille neuf cent quatre vingt.

*P.S.* Pourquoi les images, mais aussi et surtout les phrases entendues, les sonorités de ce pays ou de cette ville ne donnent-elles pas envie d'écrire, envie des mots, ou alors si rarement, au terme d'une telle conversion de soi ? Pourquoi ne peut-on y écrire que dans la *clandestinité* ?

## belgiëlei

Il y a le soupirail. Puis les claies. Puis le sporque.

Le soupirail, trente centimètres sur trente, carré donc, comme Dieu, donne sur des lauriers à feuilles noires et charnues. Pas d'horizon donc pour mes yeux vides. Mais je le devine, rose, azur, vert. Immense horizon. Au-delà de l'horizon, les villes, les campagnes interminables. Comme le dit mon père, la Belgique est un pays de première grandeur.

Les deux claies superposées sont encombrées de verres vides, de vieilles pommes à la ratatine, de plants de dalhias couverts de terre grumeleuse où pointent des pousses blêmes, de bouteilles, de bocaux où ma mère a stérilisé des prunes, des champignons et des haricots verts. J'y ai déposé mes livres, mes journaux, mon journal abandonné, des feuilles de papier qui n'attendent que ce que j'appelle «le trait de la plume acérée». Je crie : «Non, non, non !» Ma mère a peur. Elle pleurerait volontiers. Elle grogne, elle renifle, elle dit : «Adolphe, je t'en prie ...» Mais je ne puis plus supporter qu'elle me parle de ses *claies*. Pour la nième fois je lui répète que ce mot est employé d'une façon ignoble. Je hurle : «Etagères à claire-voie, tu entends ?» Elle entend ... sanglots ... morve ... yeux cernés, dans leur graisse, clignotant ... hutte obèse ... la tragédie souterraine ... Elle s'en va, elle emporte sa poitrine croulante, ses fesses affaissées, ses talons avachis. Il fait calme dans la cave, gris cendré, reposant. Je souris, me détends, je regarde le sporque, je songe à Dieu, je médite, je finis par écrire après avoir écarté de la main une calville corrompue jusqu'au cœur (à mon image, sûrement) : «Dieu est de nationalité belge». Je n'apporte aucune preuve. Intuition fulminante, éclat soufré, craquement, éclaboussis, orage jupitérien, je m'affale, me recroqueville, me souffle dans le nombril, foudroyé par l'évidence hagarde.

Maintenant je regarde le sporque. C'est ainsi que, de mon autorité de poète, je nomme la bouche qui s'ouvre dans un coin de la cave. Carrée comme le soupirail – également donc comme Dieu. Après les grosses pluies, l'eau stagne dans la prairie voisine, fait courir dans la cave des

rus sournois, gagne le sporque. Mon père, qui se dit Belge avec orgueil, a prévu la noyade de la cave, le sporque, le tuyau qui passe sous la route et donne dans la prairie d'en face. *De aqua supervacanea, parce nobis, Domine*. Je me glisse, ou plutôt mon âme (cela de bizarre et d'effrayant que j'appelle mon âme) se glisse dans le sporque, court le long du tuyau, sort à mi-flanc d'un talus un peu décline, et s'amuse suivant l'époque du mélilot, de la luzule, du graillet grateron, de la ficaire, des invulnérables renoncules. Je suis vert et dispos dans ma cave, avec cette âme là-bas dans l'herbe, dans les herbes.

Toutefois Lui seul m'intéresse vraiment. Lui seul a fini par vraiment m'intéresser. Il a tout évacué de moi-même. C'est ce que j'ai appelé quelque part : la purgation divine. Diarrhée des choses, des êtres. Même ma mère a été ... écrirais-je : chiée qu'ils prendraient des gueules de sépulturisateurs, lugubres funérailles, lames et colonnes brisées, larmes et destins rompus, dies irae et Chopin la queue basse en pleine marche funébrissime. Voyez-vous, c'est cela l'important, cela et rien d'autre que cela : accepter ce que j'appelle *la solitude exaltée*. La solitude avec Lui. Lui, hic et nunc. Lui, ubique et semper. Je vis, Il vit, Nous vivons de conserve, Lui et Moi, Moi et Lui, dans l'orage des majuscules. J'écris souvent à son sujet. Au vrai, je n'écris pratiquement plus qu'à son sujet. Nous sommes au mois de mai. Début mai. Petit début de mai. Me voici sorti du tuyau et de l'autre côté de la route : en imagination, on l'entend bien. (Que l'on sache que je ne suis pas fou). Parmi mes paperasses, je trouve mon carnet. J'y écris ceci : «Les orties parlent de Dieu de désagréable façon». Je suis satisfait, et tellement qu'il m'arrivera peut-être de penser à mon vieux grenier avec une certaine intensité – ce que j'appelle *l'intensité magique*, celle qui dégrasse, purifie et fait rire, vous chasserait de la cave avec ces cris de joie qui auréolent les arbres et mettent une langue de feu sur chaque poireau du jardin. (Quand le poireau prospère : certes pas ce mois-ci). Satisfait, oui, et suffisamment pour écrire cette autre pensée : «Dieu n'est jamais tombé d'un arbre. On se demande pourquoi».

Qu'on le sache : je voudrais n'écrire que pour me divertir. Mais le pouvoir ? Ne rien raconter. Mais comment faire ? Je me fiche de raconter quoi que ce soit. Comprenez-moi : de raconter quoi que ce soit qui rentre dans les normes attendues par *les hommes de bonne volonté*, à qui a été promise la paix, c'est-à-dire le sommeil (j'entends le sommeil le plus noir de la bonne santé : ni rêve, ni douleur – rêve et douleur, mon lot d'infortune). Tout de même ... Allons, ceci : ceci pour en rire,

ou pour en pleurer, à votre aise. Mais je sais que le rire viendra plaquer sa bouche démente contre le soupirail. Ceci :

#### Récit d'adolphification.

Puis-je vous apprendre qu'il est des pays qui aiment se prévaloir d'une vocation de héros et d'une de martyr ? Pays à la fine pointe du plus pur idéal. (La Belgique est de ces pays-là). Remarquons que ces pays qui se disent martyrs le sont si peu (on les croirait pour le moins agonisants) qu'ils crient leur état à voix aiguë et passionnée. Leurs voisins ne peuvent manquer de les entendre et de les croire, de les plaindre et de les admirer. L'admiration fait vite le joli tour de la planète : on finit par tricoter aux antipodes des mitaines et des chaussons pour le pays martyr, ce qui montre, très bien, les inépuisables abîmes de bonté que recèle le cœur humain.

Cette situation est tout autre en ce qui regarde les individus. Un martyr ne veut plus rien, ne pense plus à rien. Un martyr ne marche plus. Il ne joue plus au billard. Un martyr ignore le mot *soleil*. Pour un martyr, plus de ces brusques arrêts du cœur, non point dus à l'infarctus, mais à l'amour ou à l'admiration : arrêts sublimes.

#### Illustration.

«Moi ? martyr ? pensait Léonce D'Haeselaer. Mon œil !» Léonce D'Haeselaer ne se voulait qu'une vocation de héros. La guerre le trouva planqué – planqué dans l'armée même. Il se maintint planqué avec un héroïsme digne des plus beaux éloges. Il sortit vivant de la guerre, donc héros officiel. Hilda Vandeput, qui admirait les héros, et spécialement les officiels, l'épousa sur-le-champ. Il leur naquit un fils.

Aux dires des parents et des voisins, l'enfant était superbe. Il ne portait pas de moustache carrée. Il n'empêche que le héros du jour (non l'enfant, mais le père, héros sempiternel) lui donna le nom d'Adolphe en souvenir d'exploits, évidemment héroïques, qui avaient si puissamment contribué à la chute de ce qu'il appelait dans ses moments de lyrisme *l'empire noir*.

#### Conséquence.

Je suis là. Sur mon cul. Dans la cave. Avec le nom d'Adolphe. Et la nationalité belge. *Digitus Dei est hic*. J'écris : *Dieu ne devrait pas se laisser pousser les ongles*. J'écris : *Dieu et le manucure*. Je rédigerai un conte qui portera ce titre. D'autres titres me viennent. Ainsi : *Dieu manucuré*. Ce titre me fait rêver. Dieu et son curé. Si nous l'appelions Manu, ce curé ? Manu : hypocoristique d'Emmanuel. Si nous parlions

d'Emmanuelle ? Agréable personne. Sa curée Emmanuelle. Oh Dieu, oh Dieu ! Intestins, sang, ripaille : curée. Oh Dieu. Emmanuelle. Oh Dieu dans la chair femelle. Va et ne pêche plus. Oh Dieu, Dieu. Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. Emmanuelle. Sois tranquille, ma chérie, il n'y a pas de pierre dans mon trou. Dieu et Emmanuelle dans ma cave, cela s'entend-il ? Le triangle classique : Dieu, Adolphe, Emmanuelle. Presque classique. Comment allons-nous nous organiser pour avoir, chacun, notre content ?

Je me réveille au milieu de mes papiers. J'ai dormi à même le ciment. Je suis rompu. J'ai mal. Des barres de fer dans les os. De la limaille dans le sang. De la soie de porc entre les doigts. Entre les fesses la tige atrocement velue d'une ortie. Je rêve, l'oreille à même le sol, sans bouger. Borborygmes de la Mère Belgique. Souvent entendu parler du droit du sol (qualifié d'imprescriptible). Alors quoi ? pourquoi n'avais-je pas droit à ce concert profond ? J'écoute. Il me plaît d'écrire ceci, et en ces termes : cela tient du tuba et de l'accordéon. Borborygmes tubants et accordéonesques. J'aime cette symphonie où je me retrouve si vrai, où Dieu chante si sereinement. Dieu a une belle voix de basse aujourd'hui. Plus que jamais je sens qu'Il est mon Père, le haut, le saint, le feuillu. Qu'Il est notre Père, car je ne vous oublie pas, frères humains, car je ne vous oublie jamais, quoi qu'il puisse paraître.

– Adolphe, lève-toi, dit mon père. Tu vas prendre foid.

Du pied gauche, il me touche l'épaule. «Lève-toi». Le soulier droit, j'en sens l'odeur amère : où a-t-il été marcher ? J'ouvre les yeux : la carre grossière sous le nez ; quelques herbes en bas de la claque, d'un émeraude clair. Je jurerais qu'il achève de tondre le gazon et qu'il a marché dans une vieille crotte (une de celles dont le vieux chien du vieux voisin – monsieur Janssens –, à grands efforts de flancs et de cuisses, décore notre vénérable pelouse). «Lève-toi donc ! Il faut que je passe. Maman a besoin de pommes de terre.»

Il est derrière moi un antique pétrin. Les pommes de terre s'y ratatinent. Des enragées : à toutes, des pousses blêmes, teintées d'un mauve dilué. Pas une qui ne soit orientée vers le soupirail. Que je me trouve entre elles et la lumière, elles me désignent, m'accusent. Tous ces doigts tortueux et débiles ... Plante-nous ... on vit ... on veut vivre ... on veut continuer à vivre ... A l'instar de Dieu, qui ne cesse de s'accrocher aux hommes comme une énorme tique diaphane.

– Bon, dis-je. T'énerve pas. Je me tire.

Je m'accroupis contre la muraille. La barbe crisse entre les rotules ... râpes nerveuses ... Je souffle. Pourvu que ... Non, pas cela ... Je quitte

mon père, héros voué aux tâches les moins nobles. Bientôt les mains dans les patates ... les époussant ... néologisme criard ... amenant à la lumière leurs vieilles faces de sorcières molles ... Hue, héros, les flancs labourés par l'éperon de l'épouse bien-aimée, hue ! A la hauteur de mes yeux, le fond de culotte du héros, sac, jute louche, affaissement martial, à vau-l'air la trame déglinguée : je devine dessous le derrière blanchâtre, étique. Mon père contemple les patates fermentantes.

– On t'a écrit, dit-il.

– Qui ?

– Je n'ai pas déchiffré le nom de celui qui t'écrit. Mais les initiales sont J.S.

Sans intérêt. Pour l'instant, sans intérêt. Il ne faut pas qu'il porte la main à la bouche. Ni qu'il crache. Mais imagine-t-on le héros cracher dans les pommes de terre ? Le héros a été longtemps employé au Ministère de l'Agression Nationale ; il connaît le prix de la patate ; il sait que toute patate est sacrée, et sans doute plus que Dieu, à propos de Qui il me plaît d'écrire : *Est-ce à Dieu de conseiller la prudence à ceux qu'Il finira par rendre fous ?*

Grand Dieu ! (Mille excuses, Dieu). Le héros ne peut s'en empêcher. Le coude se lève, la main monte vers le visage. Je crierais si je le pouvais. Il s'enlève de la bouche un vieux chewing-gum rapiécé. Rapiécé par deux ou trois autres chewing-gums. Cela fait dans la lumière bleue du soupirail et jaune-poudre de l'ampoule une petite bête rose-verdâtre qui se cherche de l'air. Mon père grognerit dans ses plis. Où empaler la sale petite bête flasque ? Un clou a surgi, là, à sa gauche, où les planches du pétrin se rejoignent et s'épousent – une horrible petite verge de fer érigée. Patience. Elle attend depuis longtemps – depuis toujours. Attendez-vous Godot, chère amie ? Il finira par venir, soyez tranquille ; il vous chantournera bien agréablement entre les cuisses, à son profil, soyez-en sûre. Vous serez bientôt grosse de sa grâce. Mon père n'a pas de ces délicatesses. Il me semble entendre un cri d'une ténuité éthérée. La bête crie, la bête a crié, crié, crié à la limite de l'inaudible. Mon père s'en va avec ses patates. La bête se bossue horriblement à l'angle du pétrin, écartelée.

Hélas ... Mais tout compte fait, pourquoi cet *hélas* ? J'ai écrit que je ne voulais rien raconter, que je me fichais de raconter quoi que ce soit. Or je ne fais rien d'autre. Où encore, soigneusement cultivé, cela en moi qui me pousse aux aphorismes indubitables ? Dans le genre de : *Si Dieu avait des mamelles, Il ne pourrait rien en faire. D'où : De la supériorité*

*des mammifères. D'où : De ma supériorité, en dépit de l'atrophie de mes mamelles. Où ? Nulle part. Cela dort. Pour l'instant. Je raconte donc. Et puisque je raconte ...*

Flache-baquet.

Mon père, ce héros au sourire si mou, a quelques médailles en sa possession diablement possessive. Il les tient de l'Etat belge. Il ne les lui rendrait pour rien au monde. Elles brillent avec un éclat qu'on pourrait croire éternel sur du velours noir, dans un cadre doré, derrière ce poste de télévision où les émissions nationales déchainent des fastes nonpareils. Au revers droit de chacun de ses vestons, des rubans technicolors chantent chacune de ces médailles. Le spectacle enchante le héros, et Hilda Vandeput. Elle roucoule, elle suinte, sa tête échevelée cherche le creux de l'épaule héroïque pour admirer, le soir, les heurs et les malheurs de Sissi, Tarzan et autres vedettes de la prohibition. Lui étudie, l'œil amèrement critique, la face de speakerines dont il ne voit pas le cul en mâchant un chewing-gum de la marque *Belgium*. J'ai été sur le point d'écrire : de la race *Belgium*. Bien. J'ai répondu à la triple injonction de ce professeur de langue maternelle qui m'initia à la volupté : celle de la narration qui s'ouvre sous la triple étoile de ce qu'il appelait *les circonstances impératives* : temps, lieu, action. Bien.

Mes malheurs, s'ils en sont, datent d'un certain soir, où la lueur soufrée du couchant pénétrait par la fenêtre (côté cour) de ce théâtre assurément modeste dont la scène à l'italienne était figurée par un écran de télévision. Je me souviens surtout de la lumière. Cette lumière soufrée. J'écrivis *soufrée* pour la troisième fois. J'allais entrer dans ce qu'on peut tenir pour un enfer – une espèce d'enfer. Soufre partout, âcreté, lumière fausse, poussière ardente, suffocation.

Mes bons parents s'étaient, les rotules au menton, lovés dans l'utérus de la télévision. L'indigent spectacle ne retenait pas mes regards. Je ne sais pour quelle raison précise je fixais le héros. Les yeux en quelque sorte hagards, il mâchait du chewing-gum. La lumière (soufrée) jouait sur sa mâchoire mussolinienne. Il faisait un bruit de succion qu'il me plaît de qualifier de *puissamment anémique*. Cette mâchoire rythmique, ces narines alternativement rétrécies et écarquillées, ces muscles puissants du cou qui saillaient à mesure jusqu'à former de fortes cordes boudinées, ce bruit de mastication, de dents qui s'arrachent à la gomme, de salive qui chuinte aux commissures, il n'était rien qui, affreusement, ne me fascinait. Puis sa main droite monta vers les lèvres.

C'est alors que j'entendis, bien malgré moi, l'héroïne télévisuelle sangloter : «Mon amour ... mon amour ...».

Assez raconter. Ce souvenir m'inspire cette ligne : *J'ai eu un coup de folie, dit Dieu, mais je ne m'en plains pas : c'est depuis lors que j'ai ma télé personnelle.*

Si je parlais de moi ? de moi en ce temps-là ? Je peux très bien le faire, quoi qu'en dise le docteur Schouten, qui me soigne si paternellement. (C'est insensé : partout qu'on en trouve des papas !) Si affectueusement. Qui me dit : «Mon très cher ...». Et parfois : «Mon cher petit ...». Allons, prenons notre mal en patience, et ces cons pour ce qu'ils sont. Ta gueule, toubib de mon trou de cul, con hilare, couille cévée ! Très bien que je peux le faire. J'ai connu dix années glorieuses. J'étais beau, ferme, les fesses dures, et crépitante la cervelle. L'âme au bout des doigts. Elle me passait dans la plume. Un grand nombre de critiques littéraires me tinrent pour génial.

Mon aventure commença par un recueil de poèmes hilares, *l'Été aux trousses*, dont la critique éberluée salua l'hilarité. Elle continua par un roman d'initiation dite sentimentale, *le Nègre rose* ; la critique pétarada. Mon second roman, *Fille de tout le monde*, eut un succès considérable : la critique fronça les sourcils. Le recueil de textes : *les Cuisses planétaires* fut violemment dénoncé par un journal d'un catholicisme bizarre. L'adhésion unanime se fit cependant sur un essai politique, *le Centre du panier* et les deux pièces qui en étaient comme les corollaires : *Boum, boum, yé !* et *la Frontière linguistique-taque*. Succès foudroyant. Je ne rapporterai qu'un extrait de presse, signé de la très parisienne Danielle Jehanne : «La Belgique nous livre là le plus secret de sa substance, cela d'intemporel et de quotidien dont les âmes se ravissent et se déchirent ...» Je pourrais citer tout l'article : il est là, dans sa chemise, sur l'étagère à claire-voie, sous un bocal de cornichons au vinaigre d'alcool.

Ce que l'homme tient pour la gloire m'était d'un agrément extrême. C'était, dans mes rêves (nocturnes), une grande chienne grasse aux tétines roses ; sa langue d'adoration m'était plus douce que tout et me donnait, dans le noir, de ces érections qui, au moment même qui les condamnait dans une extase aiguë, m'éveillaient ébloui. Il m'arrivait de crier ; je réveillais ma mère ; à l'époque, je la laissais reborder mon lit.

Dieu vivotait très loin, dans ses nuages.

Dieu dont j'écris (indicatif très présent) : *On soutient que Dieu ne vieillit pas. Mais quel âge a-t-Il ?*



Dans ses nuages. C'est dire si je n'en étais pas incommodé. Je voyais Hilda Vandeput, je voyais le héros, je voyais de temps en temps mon éditeur et des critiques aimables, un point c'est tout. Je vivais très seul et aimais cette vie. Je fuyais dans ce grenier aménagé en ce que j'appelais un *cabinet d'écriture*. J'y travaillais jusqu'à l'ivresse de l'abrutissement. Il arrivait, par temps de brume, que Dieu frappât à ma fenêtre d'un poing fantômal. Je n'y étais pour ainsi dire pas sensible : une vague inquiétude ... Je m'enfonçais avec délices dans les journaux, hebdomadaires et revues que la Belgique voit fleurir dans son immense jardin. Mais laissons ces jours délicieux. Ils prirent fin, et de la manière qui suit.

Reprise du flache-baque.

«Mon amour ... mon amour ...» C'était, sur l'écran (le petit), une putain qui râlait de la sorte, morve lourde et yeux noyés. Le cinéma, et la littérature, aiment cette espèce de personnage pur, odieusement avili. Les doigts de mon père fasciné touchèrent, en cercle, sa bouche. Il y cracha son chewing-gum. Les doigts s'ouvrirent sur le cendrier ; le chewing-gum y tomba.

Toute ma jeunesse de collégien, on me rebattit les oreilles de mystères divers. Celui de l'Incarnation était, certes, plus vénérable que celui de la chambre jaune. Je lui portai le peu d'attention que méritent les choses bizarres et improbables. Il en va tout autrement aujourd'hui dans ma cave, où Dieu me traque, à Qui je ne veux pas me rendre, de Qui j'écris : *Dieu a-t-Il bonne conscience ? Je le crois. Cela m'irrite plus que je ne puis le dire*. L'Incarnation me parut possible dans l'instant où mon père laissa le chewing-gum dans le cendrier. Instant où, le chewing-gum lâché, je le vis soudain parcouru d'un mouvement de torsion. Cela fut brusque, et bref. Je me frottai les yeux. Je sortais d'un roman à la fois burlesque et sordide, auquel je destinai le titre de *Rue de la Loi*. J'étais fatigué, lourdement fatigué. Je mis cette vision sur le compte de la fatigue. Tout de même, quelques minutes plus tard, mes yeux, ayant quitté la candide et douloureuse putain, tombèrent par hasard sur le chewing-gum. Il me parut qu'y battait un organe vivant. Qu'y palpitait comme un cœur de crapaud. Ceci n'est qu'une image sans doute, mais elle m'apparut vivement à l'esprit, à cet instant même. Je me sentis de l'angoisse et cependant un enthousiasme bizarre. On n'ignore pas que l'étymologie d'enthousiasme révèle Dieu en nous. Je sais maintenant qu'à sa manière, Il s'était comme glissé en moi. Comme le proclame une de ces hideuses chansons dont notre siècle est fou, je

l'avais dans la peau. Je commençais du moins à l'avoir. Je le voyais vivre dans le chewing-gum que j'avais, subrepticement, emporté et que je regardais, à la fois ravi et épouvanté, sous la lampe de mon cabinet d'écriture.

Le soufre du couchant s'était partout posé en poussière blafarde. Dieu palpait au centre de ce que je ne tenais pas encore pour mon enfer. Au vrai, il me faut avouer que cet enfer ne fut tenu pour tel qu'à des moments assez rares – spécialement l'hiver, quand tombait en panne ce qu'il était convenu d'appeler la chaudière à mazout. Ce froid ... Le soupirail était une bouche de glace. Mais je me suis fait à mon sort.

Un cri aigu traversa la maison. Sans doute la société achevait-elle d'assassiner la putain épuisée. Je me couchai. Je me sentais doucement inquiet, bizarrement à l'abri. Il me passa dans l'esprit un de ces versets cent fois chanté, et je le psalmodiai, comme autrefois, mais à voix basse : *Scapulibus suis obumbravit tibi, et sub pennis ejus sperabis* : il te mettra à l'ombre sous ses épaules, et sous ses ailes tu espéreras. La Belgique autour de moi soufflait doucement. Il faisait très calme. Je n'entendais pas les voitures. La télévision nationale préparait au sommeil. Dieu était bon. Il rôdait autour de moi, *quaerens quem devoret* : mais sa dévoration était d'amour. J'en avais vaguement la prescience. Je regardais fasciné ce triangle de chair rose qui me semblait parler de ses deux lèvres verticales. Dieu créa par son Verbe ; le Verbe sortit de la Bouche divine, mais cette Bouche n'était point celle qui s'ouvre dans la Barbe auguste. Je me disais cela, confusément. Puis le chewing-gum eut une espèce de frisson, et il me sembla qu'il cherchait à changer de place. Illusion, me dis-je. Je me frottai les yeux et les emplis de lueurs roses dont, toutes, me rappelaient cela qui sous mes yeux palpait. Il n'empêche que je fis tomber le chewing-gum dans ce gobelet de plastique verdâtre dont je me rinçais la bouche emplie de pâte dentifrice. (Car je me lavais les dents. J'écrivais la bouche saine). Je dormis bien. Le lendemain, je retrouvai le chewing-gum : il gardait les caractéristiques de la veille. La lumière bleue du jour en violaçait la peau rose, la glaçant par endroits. Cette vue me répugna : je ne supportais pas ce mauve lustré, qui me rappelait celui des lombrics à demi gelés par les pluies nocturnes d'avril. Je plaçai le gobelet sur un rayon de la bibliothèque et allai me chercher un verre à la cuisine.

Le hasard fit que je dus m'absenter, que mon absence se prolongea, que je ne rentrai chez mes parents que la semaine écoulée. Le chewing-

gum m'était sorti de la mémoire. J'y pensai quelque peu en rentrant mais en fus distrait par une de ces disputes qui, assez régulièrement, opposent le héros et Hilda Vandeput. La réconciliation se fit devant le petit écran, où une émission curieusement intitulée : *A poursuivre* présentait une séquence que ma mère qualifia de scandaleuse et mon père d'abominable : son sujet en était l'homosexualité. De colère, de dégoût, et parce qu'apparemment il menaçait d'étouffer, mon père sortit de sa bouche une masse considérable de gomme. Le cendrier la reçut comme la fois précédente. J'emportai le tout. Le chewing-gum avait une palpitation, j'allais écrire : souffrait d'une palpitation puissante. Les dents de mon père y étaient encore imprimées ; chaque palpitation en effaçait un rien les traces. Dix minutes plus tard, je rêvais devant les lèvres du Verbe. Dieu, brusquement, m'était affreusement sensible. Joie. Joie. Pleure de joie, Adolphe. Mais cette joie ... cette joie ... comment dire ? Que Dieu entre dans l'homme, l'homme entre dans le cauchemar. Je craque, je me déchire, cela en moi d'infime et de contingent s'épouvante, je fuis en hurlant dans les prairies couvert de brûlures atroces (ceci n'est qu'une image), je tombe dans la braise, je me consume. Voilà ce que j'imagine si Dieu faisait en moi entrer son épouvantable tarière. Je ne fus pas ainsi (aussi terriblement) visité. Il reste que je tombai. Et sans doute aurais-je cherché à ma syncope des raisons quelconques si, à mon réveil, je n'avais trouvé, à même le plancher, et sous le nez, le chewing-gum que semblaient agiter des spasmes voluptueux.

Je me levai d'un bond. Que ces chewing-gums s'arrangent entre eux. Je pris le gobelet et le trouvai vide.

Hilda Vandeput sortait à peine de l'agitation où l'avait jetée l'émission «incroyable» sur l'homosexualité. «Ils osent ! ils osent !» répétait-elle, la bouche chuintante. Ce ne fut pas rien d'attirer son attention sur le gobelet.

– Mais tu m'embêtes ! cria-t-elle. Tu m'embêtes pour finir ! Je n'ai pas touché à ton gobelet ! De la semaine, je n'ai pas mis les pieds dans ton bureau !

Eh quoi ? pensai-je. Cela voudrait-il dire que ce chewing-gum se soit en quelque sorte consumé ? Cette pensée me rassurait, me confortait. Je retrouvai le second chewing-gum palpitant à même le linoléum. Le toucher me faisait horreur. Je pris une règle à dessiner pour le pousser dans le gobelet.

Le voyage m'avait fatigué. Je me mis au lit, le gobelet posé à la place d'où je l'avais pris. Le poste de télévision ronronnait au loin – ce poste qui, indubitablement, était une preuve de l'existence de Dieu. J'essayais, assez misérablement, de me redonner du cœur au ventre. «Passer Dieu au napalm est le meilleur service qu'on puisse Lui rendre» me disais-je. Je peinais. Je ne me détendais pas. Je me recroquevillais dans les draps. Mes rotules, insensiblement, me montaient au menton. «Pourquoi, pensais-je, si, comme on le dit, le foetus est une manifestation de Dieu, la réciproque n'est-elle jamais soutenue ?» L'obscurité s'était faite. Le poste de télévision chuchotait. «Le journal parlé ...» pensai-je vaguement, et j'allais sombrer dans le sommeil quand m'en sortit un bruit que je perçus éclatant et discord. Je m'assis, l'estomac nauséux, bloqués les muscles des bras. L'électricité m'éblouit. Je sortis du lit et connus une espèce de convulsion horrible. Il me fallut plus de cinq minutes pour m'en remettre. Le gobelet bleu avait roulé près du fauteuil; j'avais mis le pied sur le chewing-gum. Se boursoufflant, mettant en œuvre des forces singulières, il reprenait (j'allais écrire, bizarrement sans doute : en Belge de toujours) sa forme particulière, en tout semblable à celle du chewing-gum précédent. Je le voyais à mes pieds rose-bleu, gras, lippu, et qui disait de ses lèvres verticales ... Je ne voulais rien entendre. Rien. «Rien !» criai-je, et il me vint de la rage à lui voir pousser devant lui une espèce de pseudopode. Devant lui : dans ma direction.

Le voici de nouveau dans le gobelet dont, sous ma paume, il frappe les parois. Peut-être se débat-il, me dis-je ; peut-être a-t-il deviné mon intention ; peut-être ... Je ris entre les dents. Je cours, dévale l'escalier ... pas souples ... muscles frais ... Dans le poste de télévision, la Brançonne hurle de toutes ses trompettes ... encore une fête civile, civique, quoi ? ... Le héros en a les trompes d'Eustache en éventails, Hilda Vandeput celles de Fallope en flabellum. Gigue-giguons-gigotons ! Tape-tape, chewing-gum ! tape ! tu sais ce qui t'attend ! Il sait ce qui l'attend. Cela claque mou contre le plastique ... le plastique bleu ... bleu-noir à éclats blêmes ... petits os râpés à même la paroi ... cela même sorti de la bouche du héros ... clac ... doux flasque ... sa parole de héros en gomme sous ma paume ... Ta gueule ! je crierais d'enthousiasme ta gueule ! – Boum ! Boum ! – Yé ! Ma pièce tout à coup de circonstance, son titre du moins, son titre, je ris, je crache, j'ouvre violemment la porte du vécé, le chewing-gum tombe dans l'eau, chuintement, geyser, fureur, la chasse d'eau fonctionne, tempête ...

bouillonnement ... et soudain comme l'eau gicle la délivrance, le calme tout à coup dispensé ... comme une longue caresse, par ondes, du ventre à la gorge ... La Brabançonne sonne-sonne encore – une seule trompette, aiguë, veloutée, on se recueillait, on bavait, l'émotion poussait hardiment sa pointe voluptueuse, tous réunis, mémoire des morts, médailles au cliquetis, les sphincters convulsés ... J'imaginai le troupeau ondulant, cependant que la merde familiale étouffait le chewing-gum dans sa fosse de ténèbres.

Je dormis bien, heureux, la chair contente, l'âme noire. Ce fut, je crois, vers cette époque que je descendis dans la cave, que j'y transportai mon lit, quelques livres, que je n'ouvris pas, du papier, que je ne noircis pas, le manuscrit de *Rue de la Loi*, que tous les éditeurs me refusèrent, certains en termes que je tins pour quasi injurieux – ce qui me faisait saliver et rire dans ma salive. Je ne dirai rien des réactions du héros et de Hilda Vandeput : on les devine. Le docteur Schouten fut on ne peut plus amène ; il l'est resté ; j'ai dit un mot de lui ; cela suffit. Je dors, je rêve, je rêve interminablement en regardant le soupirail. J'écoute le chuintement hargneux du brûleur à mazout : du Mozart – le plus divin. Un seau de toilette luit funèbrement sous l'escalier de ciment. Une fois par jour, Hilda Vandeput vient l'enlever ; elle me regarde, les yeux éperdus ; elle porte sa main lourdement baguée à la bouche ; elle bave un peu ; elle suinte des yeux et du nez ; elle dit en me regardant, vieille faunesse déglinguée, poitrine et ventre effondrés, cagneuse et les pieds joints par les orteils dans leurs savates flétries, elle dit mon Dieu mon Dieu ... (*Quintessencier l'essence divine, that is the question*), mon Dieu, dit-elle, mon Dieu, répète-t-elle ... (*Jouer à Dieu sa propre comédie, cela le mortifierait-il ?*), mon Dieu ... Elle doit chuchoter il est fou ... Ou ... Mais qu'importe : je suis fou puisque Dieu m'est sensible où je suis, dans les demi-ténèbres de cette quasi-tombe.

Non, vraiment, je ne veux rien narrer. Ma musique, ma petite musique, voilà ce que je voudrais faire entendre. J'ai encore quelque musique en moi ; il m'en reste, oui, un peu, presque disparue dans l'autre, la grande, la superbe, cette énorme musique dont je dois rendre témoignage, non pas celle qui me suinte de je ne sais où, mais la splendide qui de partout m'ébranle, vagues, frissons immenses, geysers, remuements lourds, calme et puissant océan – musique étonnamment variée qui va de l'épinette aux grandes orgues, de la guitare sèche à l'orchestre ruisselant – musique colorée et odorante, fraîche et lisse dans sa magnificence, qui traverse ma pauvre petite chair blondasse

pour me parler de Cela qui la dépasse et l'anéantit. Et il me vient soudain une pensée terrible : ne serais-je pas, à ma façon, un ... mais tout est relatif ... un énorme chewing-gum en train, insensiblement, de se consumer comme celui disparu mystérieusement de mon gobelet bleu-noir à éclats blafards ? Question considérable, et tellement que je la laisse : l'éclat du soupirail est d'un bleu angélique, le soleil donne dans le treillis, l'évapore, parle d'une voix divine – moins divine toutefois que l'absolue, que l'inaudible.

Non, vraiment, je le répète, je ne veux rien narrer, moi qui ne fais rien d'autre, qui en suis réduit là, qu'une fatalité bizarre pousse à abandonner le cantique, l'antienne, le dithyrambe, le psaume et l'hymne. O Dieu, pardonne-moi. (*On dit que Dieu s'est incarné. On parle de la Sainte Face. On n'imagine pas qu'Il ait manqué de goût à ce point*). Engagé cependant dans ce que Michel Bute appelle le processus narratif, je crois bon de raconter ma troisième épreuve : celle du troisième chewing-gum.

Mon père descendait quelquefois à la cave : sa femme l'envoyait y chercher des pommes de terre, de la bière, un seau de charbon ... Justement, il me faut parler du charbon. Il arrivait souvent que Hilda Vandeput ne se contente pas du chauffage central. Pour des raisons sentimentales et peut-être esthétiques : elle aimait voir rougeoyer les braises derrière le mica du poêle à demi engagé sous la cheminée de la salle à manger. «Dis, poussin, disait-elle au héros, tu ne trouves pas qu'un petit feu serait agréable ?» Le héros, à son habitude, opinait du bonnet tricolore. Il amenait dans la cave un seau à gueule oblongue et sa longue mâchoire mobile. Je le voyais partir, chargé, avec indifférence. Le charbon est stocké dans un bac de ciment, sous l'escalier. «Nous ne brûlons que de l'antracite» disait Hilda Vandeput, un peu faraute, rosissant un peu. (Elle doit le dire encore). L'antracite luisait sinistrement dans son coin qu'atteignait malaisément la lumière du soupirail. Il était l'élément hostile de cette cave paisible. Oui, il m'était hostile, et je le sus particulièrement ce soir où mon père, le seau rempli, au moment de sortir de la cave, s'arracha de la bouche son chewing-gum et le lança dans le charbon. Le résultat en fut prodigieux. J'ai quelque peine à le rapporter : ce souvenir m'étouffe encore, regonfle en moi les puissances de la fureur. Il me parut aussitôt évident que ce récipient à charbon était un lieu insupportable pour ce chewing-gum. Il se mit à maladroitement bondir et rien ne me parut aussi répugnant que cette chair rose et béante sautant poussivement dans ce noir chatoyant.

Peut-être aurais-je fini par rire si ne m'était venue une colère singulière. La gorge ... c'est terrible la gorge qui se serre, l'air qui manque, le feu rouge dans les yeux. Je me précipite soudain. Et tant pis si cette ordure rose sort de la bouche de mon père, si cette ordure béante évoque Hilda Vandeput au plus gourgandin de sa vie très benoîte. Tant pis. Mais à peine l'ai-je touchée qu'elle ... puis-je le dire ? ... qu'elle montre les dents, qu'elle me happe le gras du pouce. Je hurle. Et la voilà subitement ... mouton rose atteint de tournis ... accélération ... foreuse ... toupie ... dans le charbon ... disparue ... disparu le chewing-gum ... et le charbon craque, se soulève, soudainement crépite ... un bloc me frappe, un autre ... je plonge mes mains violentes dans la masse noire et crissante ... il me faut, il me faut cette horreur ... lapidation ... je hurle vautre et convulsé ... cette horreur où est-elle ? ... là ... là ... mes mains courent et se déchirent, mon visage se râpe, je mange du charbon de ma bouche qui hurle ... là ... il est là ... tintent les bocaux à conserves, claque le ciment des murs ... et qu'est-ce qui m'a frappé, un bloc de charbon ou cette ordure minéralisée, qu'est-ce qui m'a frappé entre les yeux ? La nuit, soudain, est entrée en moi, plus noire que le charbon qui a dû recevoir ma dépouille brisée.

Je ne puis pas dire de combien de temps date cette scène dont, mieux que personne, je perçois le grotesque. Dois-je dire que, plus que de cette épreuve, j'ai souffert du fait que j'ai été, pendant mon évanouissement, lavé par le héros ? du fait que Hilda Vandeput m'a déshabillé et couché (car c'est au lit que j'ai repris conscience) ? J'ai souffert de voir le docteur Schouten ... Mais laissons cette larve à seringue. Mais ... mais qu'est-ce ... qu'est-ce qu'ils se disent dans le vestibule ? Voix feutrées ... secrets ... pavillons de l'oreille habités par des langues prudentes ... chuchotis ... une telle intelligence ... effondrement ... génie ... tué par la *Rue de la Loi* ... oui ? ... pardon ? ... c'est évident ... qu'est-ce qui est évident ? ... l'asile ... l'asile psychiatrique ... vous croyez ? ... Hilda Vandeput doit regimber ... que vont dire les gens ? ... moi, moi ... moi, mère d'un ... d'un fou ? D'un dingue : cela me fait rire. Et la gueule du héros dont les médailles sont ternies ! Je ris. Dieu me gargouille dans le ventre.

Oui, combien de jours ont-ils passé ? Trois ? quatre ?

– Combien ? dis-je à Hilda Vandeput.

Elle tressaille. «Oui ? ...» et c'est miracle qu'elle ne lâche pas le seau de toilette qu'elle emporte. Derrière moi bat le cœur du chewing-gum empalé sur le pétrin.

– Combien ?

Elle ne comprend pas. Toujours, ah, toujours les points sur les i ! Les poings de la fatalité toujours sur mon sinciput à chefs-d'œuvre littéraires ! Cette femme ... écrit noir sur blanc ... sur le mur chaulé du Destin (D majuscul-e) ... j'en suis sorti ... larve violacée ... avec mes yeux bleus, mon sexe de minable conquistador, mon gros orteil gauchi (le gauche).

– Ça fait combien de temps ... de temps que ...

Elle a compris. «Une semaine» souffle-t-elle.

– Sept jours ?

– S ... ss ... sss ... six.

Elle gravit l'escalier, donne dans les contremarches, disparaît, je ne vois plus que ses mollets variqueux, le seau blafard, je crie, elle s'immobilise, je devine sa figure bloquée – ses plis couperosés, la graisse figée de ses fanons. Douce, calme ma voix, qui vise l'utérus où flique-flaque l'inépuisable tendresse des mères.

– Papa m'a dit qu'on m'a écrit.

J'ai la lettre entre les mains. Je ne la regarde pas, pas encore, mais cela qui palpète faiblement autour de la verge oxydée. Ta puissance et Ta goire, montre-les, ô Dieu, dans l'éclat de leur gloire et de leur puissance. Je déconne, comme certains se plaisent à dire. Car tout de même ... *Si dans une botte de foin Il devait une épingle saisir, que ferait-Il, même s'Il la découvrait, sinon lourdement déplorer son impuissance, Dieu ? Autre remarque : Peut-on dire que Dieu a été émasculé par Nietzsche ? Est-ce là le terme exact ? Autre remarque : Celui qui parle de Dieu dérobe ses testicules ou les montre avec ostentation, les ayant.* Autre remarque ... Pour plus tard.

Je connais la rue d'où vient la lettre, la maison d'où elle est sortie, la pièce qui l'a vu écrire, le bureau sur lequel elle a été posée. J. S. : Josse Soumerijn. J'ai envie de pleurer : émotion, reconnaissance, faiblesse ... On se souvient de *l'Été aux troussees*, du *Nègre rose* ... Josse ... ce cher Josse ... L'enveloppe s'effrange sous mon index, la lettre s'ouvre, dévoile ses traits menus, ses pages immaculées, ses filigranes angéliques. Ecrire ... On me demande d'écrire ... on attend de moi que j'écrive ... de moi, enterré ... de moi, dans cette tombe ... «Sors, sors, sors ...» chante une voix d'ange dans la blancheur de la lettre, cette blancheur d'une telle pureté qu'on la prendrait pour l'azur de Dieu. «Sors». C'est moi le Belge légendaire, sortant de son tombeau, moi. Je lis ... je lis en pleurant, cependant que, derrière moi, dans le silence tout à coup



solennel, claquent à peine, comme dans le feutre, les systoles d'un cœur mystérieux, je lis : «Alors je te demande d'écrire – si tu veux bien – un texte sur ces petits morceaux, sur ces bribes, sur ce filigrane d'enfance, de langue, de paysages qui font dans tes livres ce quelque chose qui a rapport avec la Belgique». La Belgique ... J'eusse préféré Dieu. (*Quand je parlai de Dieu à la fourmi, elle me répondit quelque chose que je ne compris pas*). La Belgique, tout de même ... Je souris. Je souris dans le noirâtre du jour et le jaunâtre de la lampe. L'âtre fume, le théâtre rougeois, la grande Marâtre acariâtre châtre le misérâtre Adolphe. La Belgique ... ses comités de ministres minables ... Laissons cela. Eh quoi, Josse, mon cher garçon, ignores-tu que rien dans mon œuvre (que l'on a dit géniale) n'a de rapport avec la Belgique ? L'imaginaire m'ouvre ses abîmes. Pourquoi m'enfoncer dans la gadoue ? *La frontière linguistique-taque* ? Ne me fais pas rire : il n'est pas de titre plus faux. Réfléchis sur cette phrase et, si tu n'as pas vu la pièce, tu en comprendras l'essence : *Excédé, l'ayatollah en appela à Dieu, et nous fîmes bombardés de météorites*. Comprends-moi : je ne suis pas d'ici. Pas d'ici. Je ne veux pas être d'ici. Mon suprême malheur serait de savoir que la caractéristique la plus singulière des gens d'ici est la certitude qu'ils ne sont pas d'ici.

Mais je te connais. Mais je t'apprécie. Puis-je dire que je t'aime, moi qui n'aime que Dieu ? moi qui L'aime en le sachant peu aimable ... (*Dieu s'est bien gardé de se donner des poumons, dit le phthisique amer*). Je te dois bien un texte – le dernier sans doute que j'écrirai : celui de mon élévation. Tu y trouveras, en filigrane le plus souvent, ce que tu attends de moi. C'est pourquoi je me suis mis à écrire, l'autre soir : *Il y a le soupirail. Puis les claies. Puis le sporque*.

Tout cela finira mal, c'est évident. Mal comme l'entendent les gens d'ici, les gens de partout, les gens. Partir, je veux partir. J'écoute au plus sourd de moi-même la phrase magique : «... und niemand/Kann von der Stirne mir nehmen den traurigen Traum». Je suis las. Il pleut. La prairie voisine doit regorger d'eau. L'eau sourt du ciment, l'eau court à travers la cave, l'eau gagne le sporque.

A contrecœur, j'en suis venu, par la force des choses, à narrer – mettons les i sous leurs points – moins mon élévation que mon élection. (Il est vrai que ce dernier terme n'exclut pas l'autre, tant s'en faut). Et puisque j'achève d'écrire que tout cela finira mal, il m'est agréable d'imaginer les façons dont je pourrai sortir du rêve dont je me sens affligé à la manière sans doute d'Hölderlin. Cela me fera quelques flash-

forwards (flaches-fauweudes) – je prends le risque du néologisme – dont je tirerai mes suprêmes plaisirs littéraires.

A mon côté ... Eh quoi, cela brille ... Lux in tenebris lucet ... comme la lumière dans le noir profond, dans la profonde grisaille brille le chewing-gum. J'ai cru qu'il crèverait, empalé. Doigt dans l'œil ... aïe ... Pitié, mon frère ... fini de rire ... Cela suffit : reviens-moi, cervelle, sœur carmélite dans ta cellule, où cours-tu te faire foutriquer ? Incontestablement, il est devenu plus rose, le chewing-gum, plus rose, plus flatulent, plus dispensateur d'ondes atroces ondes atroces ondes. Pas compris, oh, pas compris, oh je n'ai pas compris vraiment. Cela forniquait en douce, là, au coin du pétrin. Me rendais pas compte, vraiment pas compte. Du pétrin aux patates germées, toutes, affreusement bandantes vers le soupirail. Calme, calme, du calme. Songe à ta situation d'il n'y a pas une heure.

Comme le pape enfoui dans son Castel-Gandolfe,  
Dieu était dans la tombe et regardait Adolphe.

Là. Voilà. Du calme. Maux-sangsues sur les mots, et réciproquement (surtout). Mais ... mais tout à coup ... mais tout à coup Dieu me fait chier. Du calme, du calme, Belge à la con. Je vous dis, moi, maintenant : dépecez l'être en quatre, cric, crac, cric, croc. Désignez chaque pièce par une lettre : ê, t, r, e. Foutez-y le feu. Le feu purificateur. Et là ... et là, Dieu disparaît. Enfin. Lui aussi. Merde ! Lui aussi ! Paix sublime. Je tombe fou et droyé sur le lit. Dieu m'assomme. Je dors.

J'ai dormi toute la nuit. Je me suis réveillé avec une belle phrase dans la tête : *L'homme inquiet se blesse même au contact de l'imperceptible*. Elle m'a chantonné tout un temps une petite chanson inepte sous le crâne, puis s'est éteinte. J'ai repris ma feuille, ma plume. Le chewing-gum, d'un rose écœurant, ne cesse de se tortiller d'une façon abjecte. Il pleut à verse ; l'eau claque sur les lauriers ; les rebonds de l'eau ont accroché de fines pellicules au treillis du soupirail. Mon papier, blafard sur la claie de Hilda Vandeput. J'aime écrire debout parmi les verres poussiéreux et les pommes corrompues.

Premier flache-fauweude.

Tout de suite en revenir à ces problèmes de pure écriture (j'aime cet adjectif). Réfléchir. Réfléchir encore si je le peux. Depuis l'instant de ce que mes géniteurs n'appellent certainement pas ma vésanie (ma mère porte la main à la bouche, mon père à ses rubans colorés), depuis cet instant que je ne perçois guère comme fixé dans la durée amorphe, je

vis au jour le jour, ou, peut-être plus exactement, dans une espèce de présent nébuleux. Réfléchir. J'en suis sorti pour écrire péniblement mon malheureux récit. Il faut m'en échapper pour entrer dans ce futur d'obscurité, de paix obscure. Ecriture, dernier délice ... Quel mode du verbe employer ? Quel temps ? Cela demande réflexion – réflexion extasiée. Mon cher Josse, je ne t'importunerai pas avec ces problèmes encore savoureux. Sois remercié de me les avoir offerts. Et maintenant revenons-en à notre propos.

Premier flache-fauweude.

La pluie frappe durement le pavé du seuil ... Ah ... ah ... ah, quel ton adopter ? le ton, dites ? le ... Calme-toi. Je me parle dans la pluie qui bruisse horriblement sur les jardins. Du calme. Le cœur me bat. Comment contrôler ce cœur que tout blesse (jusqu'à l'imperceptible, je crois l'avoir écrit) ? Agité, le ton ? Je veux dire : le ton de l'agitation, de la serre, de la pince, de la brume à canines, du poing social en uppercut ? Ou le ton froid ? celui de l'historien probe et minable ? Rêve, pauvre cœur.

Premier flache-fauweude.

Pluie. Pluie. Pluie. Je devine la mare dans la prairie voisine. Le sporque glougloute par moments.

J'ose regarder le chewing-gum, l'obscène chewing-gum. Le rose s'en est fait si rose qu'il luit, qu'il finira par éclairer. Et, soudainement, je me fais la réflexion qu'il cherche un plaisir qui ne cesse de se refuser, et d'être solitaire. Ultime révélation : elle va loin ; elle m'apaise.

Je m'accroupis. J'enlève la mince grille posée sur l'orifice du sporque. L'eau y a des murmures de source.

J'en reviens au chewing-gum. La fin tue les dégoûts. Qu'importe que – ce dont je m'aperçois tout à coup – des poils noirs en soient nés et y bouclent en mèches. Les doigts toutefois protégés d'un chiffon, je l'arrache à son clou. Il bat comme une tumeur. Comme une artère tuméfiée. Comme ... laissons. Tu as beau faire, je te tiens solidement, chewing-gum.

A peine l'ai-je entendu frapper le sporque. Il se tortille dans l'eau noire, sous la grille. Je le laisse à son supplice. Me recouche. Respire long. Rêve dans le crépitements assidu du déluge.

Je devine le chewing-gum s'accrochant à la grille, s'étendant comme une pâte, en bouchant les interstices. L'eau déjà fait une flaque. La grille est invisible, et ses horribles stries roses.

L'eau finit par atteindre le lit où je me suis allongé, le menton entre les rotules. Et si je m'y laissais tomber ? si en quelque sorte m'enfantait ce sépulcre ? En vrai Belge, je sortirais du tombeau – mais par un autre orifice que celui que pourrait chanter l'hymne sacré.

Second flache-fauweude.

Je brise une bouteille contre le mur. Je m'ouvre les veines du poignet gauche. Le chewing-gum veille sur mon agonie.

Troisième flache-fauweude.

Il suffit.

Je rêve un peu, péniblement. Et si j'écrivais : flache-fauvette. Je me souviens de certaines journées de juin où, d'un buisson, à l'orée du bois proche, montait tout à coup dans l'air chaud le chant de l'oiseau à tête noire : trilles qui finissaient dans l'imperceptible, agréments incisifs, strettes d'enthousiasme, langueurs soudaines et délicieuses ... J'aimerais que la musique imprègne ces instants où vient l'oubli.

Ne plus penser à rien ... J'ai vécu malgré mon désespoir. Puis j'ai vécu grâce à lui. Maintenant j'ai passé outre.

Je regarde, presque absent de moi-même, le soupirail, les feuilles noires des lauriers, et, entre leurs branches torsées, de l'autre côté de l'avenue, la plaque émaillée où est indiqué son nom : Belgiëlei.

## approche de détournement

Mettre de l'ordre. Des années que j'y songe. Il faut d'abord tout rassembler. *Colonie de la Mémoire* devait être ce lieu de convergence, de recueillement, qui me permettrait d'apercevoir mon territoire, au lieu que de n'en saisir que des bribes, un regard panoramique sur le territoire – sur moi ? – que l'écriture, au fil des ans, avait tenté de baliser. Comme de descendre du ciel et d'embrasser l'un de ces paysages de carte-postale, qui ne correspondent jamais à la réalité, la mémoire ne gardant que des visions morcelées, étriquées – sous l'aile de l'avion, une moitié de pirogue dans la brume du lac Victoria, les quartiers géométriques d'une banlieue du Caire, de hautes grues noirâtres près de Kinshasa, les collines rondes, d'un vert monotone, en remontant vers Kigali, à Hong-Kong un porte-avions dans la rade, et plus tard des poissons, des monceaux de poissons, et des bidonvilles et un grand dépotoir, et toujours ce regard coupé – morceau de jungle, triangle de mer bleue, béton des tarmacs –, ce regard incarcéré –, en sorte que j'ai fait, au mieux, un livre qui puisse faire écrire un livre, je n'ai rien refermé, je ne possède rien, mais d'avoir écrit me pousse à écrire – fuite en avant ? –, m'ancre encore davantage dans l'idée (une idée ?) qu'il n'est de salut que par l'écriture – pour moi, seulement pour moi –, non que j'en puisse découvrir la raison de mon mal – exister, exister comme j'existe – mais parce que l'écriture m'est le seul recours contre l'insignifiance de ma vie comparée à mes vies, je veux dire que rien ne peut contenter cette soif d'espace, de liberté, d'éternité, que l'instant suspendu du texte, et mon écriture, quand bien même elle surgit au plus bas de l'abatement, devient très vite, les premiers mots jetés comme tremplin, accord, tentaculaire, une écriture d'invasion, de furieuse récupération de mon bien, le monde – rien que ça ! –, avec ce que j'en ai vécu et ce que j'en ai rêvé. Mais il faut mettre de l'ordre. Ma confiance, n'en parlons pas ! mais même la méfiance, farouche, bétonnée, s'effrite en une multitude de doutes qui conduisent à l'hébétéude, des doutes qui font comme une atmosphère de juin orageux sur la

ville, avec un ciel gris, des chants d'oiseaux, de la pluie, des lambeaux de brume sur des braderies minables, qui me font morose et lent comme un vieillard alors même que de la fenêtre du bureau où j'écris ceci je regarde stupidement des maisons identiques à la mienne, avec les mêmes bureaux d'où peut-être on me regarde, et des pelouses râpées et des arbres grêles sous le ciel gris, le ciel beige, le ciel d'ici. Il faut mettre de l'ordre ! Des semaines que je me répète si tu ne mets pas de l'ordre, tu es foutu ! – cette obsession de l'effondrement brutal, d'une glissade presque imperceptible et puis la chute dans l'abject, pas dans le vide, non, dans un gouffre d'abjection et il y a des spectateurs, toujours ; peut-être parce que mon père me parlait souvent de la fameuse pente savonneuse, et du danger que l'on courait sans cesse de perdre sa vie (études, diplôme, mariage, respectabilité, économie, finir décemment sa vie), et ma mère : prends garde aux courants d'air, et aux femmes, et aux accidents de la circulation, et aux usages, et à ta tenue vestimentaire, et on cède sa place, et on dit bonjour et merci, et on se tait quand les autres parlent. Il faut mettre de l'ordre dans cet être diffus, fracassé comme une boule de verre sur le mur du temps, dans cette écriture qui s'est toujours tenue pour suspecte et dont je n'arrive plus à discerner l'importance, oscillant entre le contentement naïf – mais que je hais la bêtise ! – et une méfiance qui va jusqu'au rejet. J'ai toujours été accoutumé à dire non. Une écriture du salut ! c'est ce que j'ai poursuivi. Le souffle ne me fait pas défaut, mais j'éprouve le poids du temps, le poids des autres ; je m'aperçois que je suis d'ici, de la Belgique, et la Belgique s'effritant, que je suis en tous cas de Bruxelles. Cela ne s'admet pas facilement pour un écrivain qui ne jure que par l'universel, qui, plus jeune, aurait dit je veux être Rimbaud ou rien, et qui le pense peut-être encore, tout au fond, dans le nœud des contradictions. Mais ce n'est pas inconciliable non plus. Pas exaltant, ou alors c'est une exaltation douloureuse ; c'est difficile, parce que la Belgique m'a appris à écrire à l'écart de la Belgique, comme un clandestin, et qu'elle continue, mais que justement cette clandestinité – l'écriture me masque, me multiplie les identités, les changements d'adresse, les changements de vie, donne à voir une sorte de héros de roman – constitue une forte raison d'écrire et en même temps confère une manière d'écrire. Guère exaltante, corrosive, cette accoutumance à des publics qui cherchent dans vos textes ce que vous ne voulez absolument pas y mettre, et qui vous les tordent, vos textes, vous les retournent et vous disent : c'est bien, c'est très bien, continuez ! (il y a

des louanges qui m'ôtent pendant des jours le courage d'écrire) ; et on voudrait alors écrire à l'abri, couper les ponts, mais je suis trop habitué par le réel, par tout un arrière-plan de lutte pour la vie, pour trouver une satisfaction dans une écriture d'où tout cela qui me tarraude serait absent, ou si dissimulé qu'invisible. Je cherche. Je cherche en moi le texte. Mais je n'ai pas connaissance d'un moi. Il y a des êtres qui vous racontent leur enfance, jour à jour, comme si adultes ils y étaient. Mon passé, donc ma vie (donc mon moi ?), est un puzzle incomplet. C'est dans ce fatras de souvenirs fugaces qu'il faut mettre de l'ordre si je veux accéder à la cohérence – la cohérence, l'une de mes obsessions, en réaction sans doute contre cette impression d'éparpillement qui ne m'a jamais quitté –, si je veux banalement donner un sens à mes contradictions et à celles dont me bombarde une société qui pratique la confusion comme l'un des beaux-arts. Maintenant que la Belgique est en question, je me sens Belge comme jadis j'étais du côté du dernier des Mohicans, comme j'ai toujours été des causes perdues. Parce que mon enfance s'est passée ici, et que je suis convaincu, mais instinctivement, que mon enfance est le moteur premier de mon écriture, que je n'ai jamais écrit que contre mon enfance – que je déteste, que j'abhorre – et pour la retrouver, la racheter peut-être, conscient du caractère contradictoire et désespéré de l'entreprise. J'ai écrit «l'histoire des peuples puérils» (*L'Ombre du Prince*) contre mon enfance concentrationnaire (on me regardait, me guettait, j'ai grandi en cellule), je parle des rues lépreuses où erre un enfant solitaire, de la sablonnière où il chassait le papillon bleu, des murs du jardin de banlieue où il rêvait des jours entiers d'un univers à vivre, de l'étang noir où il penchait son visage – ce visage difforme, une tête de pantin – comme un jeune suicidé, j'en parle parce que je veux retrouver (à vrai dire, je ne veux pas, cela s'impose, cela surgit sans raison apparente) l'origine de mon écriture, et nul doute pour moi qu'elle ne soit là, dans cette zone brumeuse, d'où n'émergent que quelques souvenirs, plutôt de brèves sensations. Cette enfance belge, j'ai l'impression qu'elle n'est pas la mienne, je distingue un petit étranger, un petit être déplacé, mis à l'écart, qui d'emblée se met à l'écart, et qui se trouvera toujours déplacé.

L'enfant est couché dans un lit très haut ; il n'a pu y grimper qu'en s'aidant d'une chaise. Le plafond est tout proche, le sol, où miroite un rayon de lune, s'éloigne, on dirait l'eau d'un étang. Maintenant il

écoute. La tante monte l'escalier, entre dans sa chambre, au premier, se couche, bruit de ressort métallique, silence. Les rats courent sur le plancher du grenier, ils couinent, ils vont trotter toute la nuit, près de son visage. Il ne semble pas que l'enfant pleure. Il attend que le sommeil vienne à bout de son corps contracté de terreur, de son esprit ballotté dans un flot tumultueux. Il ne se parle pas en lui-même. Il ne peut pas parler, il n'a pas de mots, seulement «dag tante» et «dank u wel» ; il ne peut que se cacher dans le noir, derrière sa face bouffie, inexpressive, comme morte. Il doit avoir six ans. La mère est dans une clinique, loin ; le père travaille dans la capitale ; on l'a confié à la tante, qui est veuve et possède une grande maison froide dans cette bourgade flamandaise endormie parmi les prairies grasses. Il baragouinait du français, il a oublié, il comprend un peu de flamand, pas assez pour parler. Un long, très long silence. Le jour, il se tient dans la cuisine, près du poêle. C'est un grand poêle comme une table, avec des barres de chrome tout autour de la taque, des portes, des tiroirs et des pieds comme des pattes de lion. L'enfant aime le poêle, il ressemble aux bateaux de guerre qu'il dessine et sur lesquels descendent des parachutistes dont les mitraillettes crachent des torrents de balles qui, ricochant sur le pont blindé, retournent tuer leur propriétaire. Une fois par jour, la tante enfle son manteau noir sur sa robe noire et on marche par des rues vides, on longe le petit canal, on attend la tombée du jour dans le cimetière, devant la tombe de l'oncle. Au printemps, l'enfant ira à l'école. Il ne comprend ni l'instituteur ni les autres enfants, il ne distingue pas les classes, il ne pourrait pas retrouver le chemin de la maison qui est pourtant toute proche de l'école. Un grand rougeaud, qui rit fort, l'a pris en amitié, il le porte sur ses épaules. Quand les parents viendront le chercher, l'enfant leur parlera flamand, il a appris. Rentré dans la capitale, il l'oublie, tout de suite, et il recommence d'apprendre le français ; ce serait vachement intéressant de savoir ce qu'il a dit, la première fois qu'il a pu vraiment parler.

A l'écart. Horreur de l'engagement, de l'embrigadement, toujours en lutte avec le refus initial. Une file à l'entrée d'un cinéma, je renonce, non par manque de patience mais parce que l'envie m'a passé de voir ce film que tous ces gens allaient voir avec moi ; là où va la foule, je m'en éloigne ; j'aime les petites rues parallèles, les faubourgs, les bas-quartiers ; je lis de préférence les livres qu'on rejette, qu'on oublie ;



j'écris dans la différence, non par souci d'originalité, ce qui serait encore s'inclure, mais parce que la solitude en moi est impérieuse, est absolument inévitable. Solitude de l'enfance, de la jeunesse ; solitude des paysages qui sans cesse remontent de l'oubli, solitude de ma langue (la seule qui m'appartienne, qui le devrait du moins et c'est toute la question de la réussite ou de l'échec, est celle de mon œuvre ; les autres, de la vie quotidienne, se moulent sur les situations et les interlocuteurs, bref me sont imposées) ; solitude d'écrire dans un pays qui, quoi qu'il en dise, n'a pas besoin d'écrivain, un pays qui s'est mis à l'écart de sa culture, et moi aussi je suis à l'écart, et je suis un écart, et je suis donc bien de ce pays. Pourtant, je suis de toutes les régions lointaines où j'ai vécu, et de celles dont j'ai rêvées, et de celles où je ne fus pas quand il aurait fallu : elles surgissent dans mon écriture, y dessine une sorte d'univers magique où, dans la distance, revit enfin l'être sauvage, celui de l'enfance, celui qu'on m'a appris à étouffer. Écriture lyrique, rutilante, tentaculaire, sans cesse corrodée par la vision morne, insignifiante d'ici – murs et rues et façades et jardins maigres et misère ou luxe sans joie –, ou signifiante d'une certaine déréliction, d'un manque dont témoignent les irruptions de plus en plus fréquentes dans le discours poétique de ces dialogues dits vides, de ces truismes populaires dont l'apparente stupidité témoigne du malaise.

Dans mon enfance, je ne revois pas la ville, mais un balcon d'appartement, un square à la grande fontaine désuète, un magnifique canard noir et blanc et rouge campé sur la berge du petit étang, au fond du parc où je marchais les dimanches après-midi, tout raide entre mes parents. Et la corolle blanche du parachute qui descend vers le balcon, le corps de l'aviateur canadien qui tressaute sous les balles de mitraille, et que le vent entraîne derrière les toits, vers des cris de soldats gris (...) On parlait de la ville, du pays, du monde. Les mots gonflaient, éclataient, comme des ballons multicolores. Je n'étais nulle part, je ne connaissais que le balcon, et la cave où tous se précipitaient aux premiers mugissements des sirènes.

D'un déménagement à l'autre, on s'est retrouvé dans l'un de ces villages du bord de la ville, cette ceinture mi-campagnarde, mi-citadine que le béton a depuis totalement submergée.

Il pleut. La pluie dégouline sur la vitre. Que faire ? Je viens de monter de la cave un plein seau de charbon et le feu continu rougeoit dans la pénombre. Ma mère coud. Mon père travaille en ville. La radio ne fonctionne pas. Je regarde l'eau qui coule sur la vitre, je rêve, je rêve à rien, je creuse en moi pour trouver un espace où vivre. Mais il fait bien gris, même pour les aventuriers. Je me résous à feuilleter ma bibliothèque. Elle ne comporte que trois volumes de la collection rouge et or : *Le dernier des Mohicans*, *Les trappeurs de l'Arkansas*, *Aventures dans les mers du Sud*.

Combien de fois les ai-je relus ! Ce soir encore je les parcours et les sombres forêts du Nord, les étendues sauvages de la frontière mexicaine, les atolls blonds sur la mer émeraude se superposent, forment un seul paysage trouble, mouvant, comme celui de la vitre. Je suis seul dans une nuit où n'attend pas encore l'âme sœur. Quelle idée le dernier des Mohicans a-t-il eu de se faire tuer pour une femme ! Je suis, moi, de la race des impassibles, des cœurs de pierre. Il pleut. Couché par terre près du poêle, je dessine. Ma main est molle, mon être se dissout, je fixe sempiternellement une boulette à quatre pattes suspendue à une corolle de tulipe. (...)

Il pleut. Je me suis arrêté sur le trottoir d'en face. C'est là-haut que l'enfant dessinait des bonhommes. On a ravalé la façade. Il y a une nouvelle porte et un vase de porcelaine rose à la fenêtre. Je m'éloigne. Il pleuvra jusqu'au soir, et la nuit, et demain. (...)

Voyage en tramway ; caisse jaune et noir, cahotante. Il pleut, il fait froid. Cohue des heures de pointe. Odeurs des masses spongieuses qui me pressent contre la vitre. Façades sombres. Vers l'école sombre, presque en ruine. Départ de nuit, retour de nuit. Foule grise, laide, foule de boue. Les autres. Horreur des autres. Horreur de moi. (...)

L'université. Ennui. Dégoût et fascination pour l'étude. Inutile. A l'écart de la vie. Où est la vie ? Partir. Pendant les cours, nous errons d'un café à l'autre, autour du campus ; nous, Boris, Jean-Paul et les autres, les cyniques, les revenus de tout, la guindaille ténébreuse. Un jour, du fond du couloir de la faculté, un claquement de talons-aiguilles. Je lève des yeux de soudard fatigué. Elle passe. Alors, c'est une colère, jamais je n'ai connu une telle fureur, qui va durer des mois,

des années et que j'ai bien dû nommer avec le mot des autres, l'amour. Je pars, loin ; je reviens, elle s'en va, très loin ; nous voyageons ; on finit par se rendre, on a gagné ; elle et moi, nous. Je commence à écrire. (...)

Mettre de l'ordre. De l'ordre dans ma vie, dans ce que l'écriture a fait de ma vie. Je lis mes livres en lecteur étranger. Au fond, je n'ai pas envie de retrouver ce que j'étais, je veux changer mon passé, le métamorphoser, qu'il ait un sens, qu'il me donne la force.

Le caporal Trassegnie avait un beau nom, pas aussi beau que Uncas, mais un nom de héros quand même. Le reste de ma Belgique était imprononçable dans mon texte, cet énorme livre qui n'a jamais cessé de gonfler en moi ; en sorte que j'ai toujours vécu ailleurs. Ici, c'était l'ennui et la faiblesse, c'était le corps. Maintenant, j'ai fini par trouver que ce pays était littéraire, et surtout ma ville, parce que j'y vis au centre de mon perpétuel exil.

A l'écart. Solitaire. Leitmotiv de mon texte. Je n'ai écrit qu'un seul texte. Je suis ce texte. Avec la nuit, la pluie, la solitude. Avec la mort. De l'enfance détestée, mon écriture a retenu beaucoup : la campagne flamande, le jardin de banlieue, la rue avec son unique réverbère, le parc du manoir voisin, les voyages dans la ville. Je fus un enfant sage dans un pays bêtement, basement sage. Colère perpétuelle, colère silencieuse. Dans une société qui n'honorait la culture qu'avec une cravate, une société de la sainte autorité, une grande famille. Colère permanente. J'écris une quête de la vraie vie, celle du petit sauvage qu'on habillait en vieux monsieur distingué, à qui on faisait faire des courbettes et qui est devenu vieux si vite qu'il est convaincu de s'être fait voler l'essentiel.

Ici. De quoi se flatter ? Où un créateur trouverait-il une raison de créer ? Sinon dans l'absence de raison ; dans le gris, le morne, l'étroit. Ici, dans l'empire du moyen. Le texte, je l'ai écrit parce qu'il était insensé de l'écrire.

Mettre de l'ordre. Un jour, peut-être. Je vis ici, au lieu même d'une enfance dont je ne me souviens pas, dont les blessures parfois élancent. J'écris ici. Peut-être repartirai-je. Ici ou ailleurs ! Je suis Belge ; je peux donc aller n'importe où, ça n'a pas d'importance, je suis toujours si éloigné de moi.

*Colonie.* Sorte d'aboutissement d'une écriture poétique commencée en 1968. Comme si les thèmes et les langages avaient convergé, s'étaient rejoints pour ce livre où tout est réel, je veux dire qu'il n'est pas une de ces régions mythiques – Malipuram, Khirian, Brendena, ... – où je n'aie vécu, que ces femmes – Mala, Iruna, Ava, Hukala – ne sont jamais que des figures d'une unique passion, que tout ce qui a traversé mon être et y a laissé une empreinte a ressurgi, comme organisé par la peur, la nostalgie, le vouloir vivre, dans ce texte où cependant je ne me retrouve plus. Un clandestin est toujours ailleurs.

## what thou lovest well remains

*Rêver à la Suisse* : ce titre d'un petit livre d'Henri Calet, comme il me paraîtrait saugrenu si je l'appliquais à la Belgique, pays que j'ai toujours quitté sans regret et retrouvé sans émotion. Il ne m'est arrivé qu'une fois de rêver à la Belgique. A Pékin, dans les années soixante, j'avais coutume de me promener chaque jour dans la campagne environnante, autant pour fuir l'hôtel où nous étions confinés que pour tromper l'ennui d'un séjour éprouvant. Sur une route déserte, un matin d'hiver, je me surpris à murmurer «Barrière de Saint-Gilles», comme si ces syllabes contenaient une promesse de bonheur. En même temps, l'image de ce carrefour banal s'imposait avec force, au point d'oblitérer l'obsédant paysage des Collines parfumées.

Etrange retour du refoulé. J'avais quitté la Belgique depuis plus d'un an, bien décidé à ne pas la revoir de sitôt. Je n'ai jamais vécu à Saint-Gilles et aucun souvenir ne m'attache à ce rond-point venteux (où ne subsiste d'ailleurs nulle trace d'un bureau d'octroi). J'y repensais pourtant comme à un lieu enchanteur. Dérision : ma nostalgie invincible de l'Europe ne me ramenait pas à Rome ou à Londres, mais sur une place anonyme, dans une ville sans grâce. Ma Colchide s'appelait Barrière de Saint-Gilles.

Je me suis souvent interrogé sur cette farce de l'inconscient. L'immense plaine chinoise du nord ne laisse pas d'oppresser à la longue : peut-être avais-je besoin, par compensation, de me réinventer un horizon borné ? Rien de plus rassurant, à distance, que la banalité d'une ville familière. Hélas ! à peine l'a-t-on retrouvée que sa grisaille trop réelle vous suffoque. A mon retour, j'ai vérifié sans étonnement que la Barrière était hideuse. Je ne la traverse plus aujourd'hui qu'avec déplaisir.

Si je pense à ce que la Belgique a laissé en moi, je retrouve d'abord des lieux et des images. Enfant, j'ai connu mon *satori* à Bruxelles près de la Place des Barricades. Un dimanche matin, je me suis aventuré dans une impasse anonyme qui débouche sur la rue de la Révolution.

Était-ce le silence (je parle d'une époque où la rumeur de la ville s'interrompait parfois), le soleil écrasant, la solitude, ou cet état d'inattention, de vacance qui, selon les penseurs zen, favorise la révélation ? Soudain, le monde extérieur a disparu, le temps s'est arrêté. Quelques pavés inégaux, des façades aveugles, la frondaison d'un marronnier avaient suffi pour me donner l'intuition de l'éternité.

J'ai tenté de retrouver cette illumination. Voyageur, j'ai connu quelquefois la griserie liée à l'imminence d'une découverte. Rien n'égale en intensité mon premier séjour à Londres. Je marchais pendant des heures avec fièvre, à la poursuite d'un secret entrevu. La vraie vie était là, un pas de plus et je serais dans le royaume enchanté. Ce vertige, ce sentiment délicieux et angoissant de frôler une révélation, je l'ai éprouvé plus fugitivement dans d'autres villes d'Europe. A Dublin, en décembre, j'ai erré sur les bords de la Liffey où je voyais moins une rivière réelle qu'une variante celte du Léthé. Je croisais dans la nuit des silhouettes indistinctes et dans le brouillard toujours plus dense la ville entière se transformait en hallucination turnérienne. Magnifié par l'ivresse (comment ne pas être ivre en Irlande ?), le spectacle d'un bus incendié par l'IRA, qui achevait de se consumer au loin, ajoutait à l'étrangeté de la scène. Cette nuit-là encore, j'ai cru que j'allais trouver le lieu et la formule.

A Venise, il y a trois ans, je me suis perdu pendant plusieurs heures dans le quartier de Dorsoduro. C'était en novembre, un dimanche après-midi. Une brume épaisse envahissait la ville. Résolu à ne pas demander mon chemin, je tâtonnais dans les ruelles inconnues. Au fil des heures, j'en venais à me persuader que j'étais prisonnier d'un labyrinthe machiné par quelque démiurge. Dans cet univers ouaté surgissait parfois du néant une silhouette encapuchonnée, pareille aux créatures du royaume des morts imaginées par Luca Ronconi pour le deuxième acte de *Orphée* de Gluck. De temps à autre, le silence total était troué par le son d'une cloche, trop indistinct pour que j'en localise l'origine. Le froid, la fatigue aidant, je me sentais à nouveau retranché de la réalité quotidienne et proche d'une révélation décisive.

D'autres villes... A Istanbul, j'ai perdu pied dans le quartier du Phanar, accablé par la certitude que je n'arriverais jamais à m'extraire de ce labyrinthe de ruelles. A Berlin – en apparence la plus prosaïque des cités, qui ne se déchiffre que comme un palimpseste – le même sentiment de mystère m'a effleuré dans certains quartiers excentriques, où seul un lumignon signale la nuit la présence d'un bouge.

Je ne trouve guère en Belgique qu'un seul lieu comparable, un lieu soustrait au temps : le Mont des Arts, à Bruxelles. Mais il a été anéanti d'un seul coup et en regardant aujourd'hui des cartes postales jaunies, j'ai peine à croire qu'adolescent je me suis assis sur ces bancs pour dévorer Hölderlin ou Michaux, et que j'ai erré des soirées entières dans ces allées obscures. Si je n'y ai jamais éprouvé ce basculement de tout l'être qui reste lié à l'impasse de la rue de la Révolution, la vie s'y écoulait du moins au ralenti.

Il me plaît que les bulldozers aient rasé totalement ce jardin charmant. J'aurais souffert d'assister à sa dégradation progressive. Mieux vaut l'effacement radical, comme d'un navire qui sombre corps et biens.

Si je me jette dans le voyage avec avidité, c'est que je n'attends plus rien de la Belgique. L'illumination de l'impasse ne se renouvellera plus. C'est d'ailleurs – en Ecosse, en Ethiopie, en Iran – que j'ai cru parfois retrouver une conjonction d'éléments propre à faire renaître l'émotion originelle. Depuis toujours, la vie m'apparaît comme un chiffre. D'où ma prédilection pour les récits dont le ressort est la découverte d'un secret : certains romans de Jules Verne (*La Jangada*, *Le Voyage au centre de la terre*), ou ce film de Fritz Lang dont le seul titre me fait frissonner, *Secret Beyond The Door* (film que, par superstition sans doute, je me suis arrangé pour ne jamais voir). Le sujet du *Château de Barbe-Bleue* de Bartok est pour moi de ceux qui touchent à l'essentiel. Et je reviens sans me lasser à certaines œuvres initiatiques, comme *La Tempête* ou *La Flûte enchantée*.

De mon enfance, je vois resurgir une scène qui tire toute sa force d'un secret entrevu. Chez mes grands-parents paternels, à Mazy, pendant la guerre, je me réveille en pleine nuit pour entrevoir, à la lueur des lampes à pétrole, un abattage clandestin : le boucher du voisinage est venu tuer notre cochon. L'obscurité, la lumière intermittente qui joue sur les visages, la peur que je devine chez les exécutants, les cris de l'animal qu'on égorge, tout concourt à transformer cette opération banale en cérémonie secrète, où mes oncles deviennent les desservants d'un culte monstrueux.

A cette maison familiale du Namurois se rattachent d'autres images où domine un sentiment d'inquiétante étrangeté. Propriétaire de machines agricoles, mon grand-père engageait à l'époque de la moisson de jeunes Flamands recrutés au Limbourg. Ecrasés de fatigue, ces journaliers revenaient chaque soir dormir au village. Entassés dans des gran-

ges ou sous un simple hangar, ils formaient à mes yeux une masse indistincte d'où sortaient des chants, des rires, des jurons proférés dans une langue inconnue. Ce qui s'entassait dans l'ombre, c'était une humanité différente, impénétrable, à la fois fascinante par la chaleur qui se dégageait de sa promiscuité presque animale, et effrayante par son anonymat.

Adolescent, j'ai retrouvé à Bruxelles ce sentiment d'opacité qui me laisse toujours interdit, voire angoissé (comme si la présence d'une masse humaine avec laquelle je n'ai rien de commun menaçait mon identité). Pour gagner le passage Hirsch, proche de la rue Neuve, où des bouquinistes vendaient à bas prix des livres qui m'enflévrieraient (Rimbaud, Laforgue, Mallarmé), je devais traverser le quartier misérable qui s'étendait à l'époque en contrebas de la Colonne du Congrès : zone noire de crasse, entassement de taudis où grouillait une humanité malodorante et querelleuse. Cet univers à la Dickens, je le parcourais sans effroi (aucun risque de violence physique) mais comme un pays étranger, ou plutôt comme un purgatoire au bout duquel trouver mon Graal, ces livres qui m'arrachaient à la réalité quotidienne.

Pourquoi, si je cherche ce qui reste de Belgique en moi, sont-ce toujours des images, non des mots, qui remontent à la surface ? Mon rapport à la langue a été marqué d'emblée par le refus. Instinctivement, j'ai repoussé tout ce que le français parlé autour de moi charriait de particularismes. Drève, aubette, chapeau buse : je ne suis pas de ceux que ces belgicisms émerveillent. Pour tout dire, la revendication d'un parler différent m'est antipathique. J'y vois le signe d'une complaisance à soi, d'un acquiescement à ce qu'il y a de médiocre en nous. Tous les régionalismes m'inspirent une méfiance qui ne se limite pas au domaine linguistique. Bretons, Occitans, Basques, Wallons, votre combat n'est pas le mien. Le repli hargneux sur soi ne mène qu'à l'intolérance et à la tyrannie des médiocres.

Ce qui me fascine, au contraire, c'est de pouvoir congédier à volonté le français pour faire mienne une autre langue. Comme d'autres veulent changer de sexe, j'aimerais pouvoir changer d'identité linguistique, m'immerger totalement dans l'anglais, l'espagnol, le chinois. Entretenir avec le français un rapport de jeu, non de servitude. Dans le questionnaire de Proust, une seule question me touche : « Vos héros dans la vie réelle ? » Je n'en ai qu'un : Joseph Conrad. Décider à vingt-cinq ans d'imposer silence au polonais pour s'inventer écrivain anglais, c'est s'accoucher soi-même à nouveau. Pour avoir éprouvé un de mes



plus grands bonheurs en relisant naguère dans une revue mon premier texte écrit directement en anglais, j'imagine quelle put être la jubilation de Conrad après *La Folie Almayer* : devenir un autre, et ne le devoir qu'à soi-même.

«Que je pense à l'Allemagne dans la nuit, et le sommeil me fuit» (Heine). Pour moi, la Belgique ne sera jamais un de ces pays dont la pensée donne des insomnies. J'envie aux Allemands d'hier (Goethe) et d'aujourd'hui (Fassbinder, Syberberg) ces relations passionnelles, ce rapport d'amour-haine avec leur patrie. Né Flamand, je me serais peut-être identifié à un peuple et à un paysage. Francophone, je me sens de passage dans un pays qui existe de moins en moins. Ce qui reste de Belgique en moi ? Je le saurai toujours assez tôt. Ma sédimentation sentimentale obéit à une chimie que je ne veux pas connaître. Une certitude me suffit :

*Ce que tu aimes vraiment demeure, le reste est scorie*

*Ce que tu aimes vraiment ne te sera pas ravi*

*Ce que tu aimes vraiment est ton juste héritage.*

## interview 1985

– Que se passait-il en Belgique du point de vue littéraire entre 1970 et 1980 ? Pourriez-vous nous donner des impressions, des anecdotes ?

– Je parcourais les lieux littéraires du Nord au Sud, de gauche à droite, de bas en haut. Knokke pour les biennales, Namur, Leuven, St. Hubert et Bruxelles pour les colloques. Sans oublier les festivals, les rencontres au Théâtre-poème, Macondo, Travers, Pen, Chapitre XII, etc.

– La Belgique avait donc une vie littéraire ?

– Intense. J'ose dire que la Belgique était un petit carrefour de l'Europe littéraire. Tchèques, Romains, Parisiens, Français, Bruxellois, Liégeois, Carolorégiens, Namurois, Anversois, Louvinois et Leuvinais, Allemands, Irlandais, Espagnols, Italiens, Grecs, Anglais, Suisses, Russes, Yougoslaves, Roumains et même des écrivains d'autres continents se côtoyaient et pour un moment abandonnaient leur centrisme. Des marginaux, des gens bien en pages.

– Pourriez-vous nous citer quelques noms ?

– Il faut toujours des noms. Il y en a trop. Parfois je m'imagine dans mon cercueil, me tournant retournant et me disant : nom d'un chien j'aurais dû dire ceci à celui-là, cela à celui-ci. Le cercueil part à une allure folle vers la mémoire retrouvée. Là grouillent les gens innombrables que j'ai côtoyés, qui me côtoient dans les vers et les insectes et me rongent et me chatouillent et se permettent dès lors de me faire rire sous leurs froids et vertueux baisers. Je peux mettre des noms sur les vers. Des noms illustres. Redoutables. Reconnus. Méconnus. A courant d'air. Historiques. D'emprunt. Enviés. Princiers. Funestes. Des noms obscurs qu'on célèbre. Des célèbres qu'on oublie. Vous en voulez vraiment ? Ne serait-ce pas faire injure à ceux que je ne nommerai pas faute de temps ? Je vous abandonne quelques initiales : P.M., J.S., F.L., J.I., E.S., S.B., A.M.L.F., G.S., A.B., C.R.J., E.H., D.R., G.C., H.C.,

C.D., J.C., P.E., E.D.L.F., S.L., F.M.J., D.G., J.G., M.N., L.W., A.S., M.D., S.P., M.C.B., A.H., M.H., S.C., W.C., L.S., M.P.P., M.C.D., R.F., E.S., J.R., D.D.C., A.R.G., M.B., P.O.L., M.T., S.F., J.B., J.P., M.O., A.M., M.B. (fragile comme du verre), M.R., C.D.A., J.L., M.T., Y.T., A.V., D.B., G.C., R.L., R.M., S.D., C.D.R., D.G., P.P., R.G., J.P.V., L.N., J.T., J.H., V.F., M.A.M., G.G.L., H.J., M., J.D.D., N., J.N.V., F.G., P.B., P.S., F.D.H., W.L., J.A., J.D., M.P., J.R., A.U., C.F., B.N., M.C., M.Y., S.D.B., Y.B., G.P., Y.X., J.P.F., R.D., R.L., F.C., E.J., M.M., C.P., J.T., F.J., C.M., A.R., C.L., D.W., C.B., F.D., J.B., J.L., L.D., A.V., M.D., E.L., H.C., J.H., F., R., F.R.B., ...

– Des visages alors ?

– A observer la main scriptuaire de M.C., j'éprouvais le sérieux et la facétie, du sinistre et gai luron, oui, j'emportais ce soir-là de chez Macondo la joie de vivre que tamisaient des dehors élégants et phrasiers. J'évoque aussi B.K. tout droit venu d'Irlande avec ses tavernes et son whisky, petit homme rond aux jambes courtes, au rire éclatant, qui interpelle les femmes et leur jette des mots tendres en anglais alors qu'elles sont Flamandes ... Je pourrais dire «toute la vérité» «mais pas toute» comme disait un soir P.S., un sourire de diable au coin d'une bouche de prédicateur, l'auriculaire dressé sous les cheveux de moine. Des visages, des corps, des attitudes, c'est ça que vous voulez ?

– Et des ambiances ...

– Le théâtre-poème à Bruxelles, ses murs noirs, les spots qui parfois faisaient pleurer un œil et jetaient dans l'ombre une chevelure rousse, un visage de porcelaine, deux mains qui tiraient sur des genoux frigorifiés une jupe rouge. Dans ce décor les poètes asticotaient l'esprit, travaillaient du cérébral, se muaient en élite de l'intellect et de l'écriture. Ce S. par exemple. Le sommet chauve du crâne. Une couronne de cheveux jusqu'à la nuque. Dans la bouche un cigare tordu anime «le trou de l'écriture». Petit homme vorace nerveux bafouilleur hystérique floué perdu symbolique converti symptomatique disponible tracé fictionnel absent inconscient conscient motivé refoulé cyclique équivalent pluraliste joueur obsessionnel. Sous le flot des mots jailli de l'abîme, le cigare écumait ... je pense à la gentillesse de M.O. et J.S., à l'élégance de C.B., les cheveux lisses et blancs, des lunettes sombres qui lui faisaient la bouche triste. Derrière des phrases interminables l'autre voix, l'aveu, le désir de survivre, et la mort est là, même dans les textes ... ses mains

aux doigts d'esthète ... J.M., le Catalan, le communiste, le torero du pinceau aux couleurs de lumière et de sang. «Quand viendra le grand soir, m'avait-il confié, tu te réfugieras chez moi». Un an après je lui rappelais ces mots, il m'a dévoré du regard : «c'est pour être le premier à te couper le cou !». G.G.L., maigre, méprisant et amusé avec des frémissements, des sourires fugitifs. C.R.J., petits yeux, petite bouche, grand corps. J.P.V., sorte d'Othello blond vêtu de bure et d'écharpes, au rire sonore. M.R. avec ses joyeuses «krolekkes» par-dessus un corps de dandy. Et les voix qui hantent ces lieux. Celle pluraliste de M.D. Basse, bonne, rassurante de E.J. Émouvante de B.N., avec ces non-dit au fond de la gorge ... Le bon gros rire enfantin de J.D.D. Le rire inattendu de F.L. Et cette lecture de J.L.P., haletante, courte, rythmée, son dos qui se voûte, son visage de glace.

Et les regards : celui de J.S., un peu intériorisé, un peu perdu, qui un soir s'est perdu tout entier sous la paupière subitement close ... P.M., qui a la voix de son regard pailleté-velouté. J.D., hibou silencieux derrière ses hublots ...

Avec ses cheveux blonds projetés sur le noir des murs, la prêtresse des lieux nous menait parfois dans le studio où, sur de légers gradins, nous étions à l'écoute d'écritures «toujours au bord de leur perte suprême». On avait chaud, on avait mal aux fesses. On était là.

– Vous nous évoquez ce qui, à l'époque, passait pour de l'avant-garde. N'y avait-il pas en Belgique une littérature officielle ?

– Je refuse ce terme d'avant-garde. L'avant-garde est toujours en retard d'un mot. Elle est donc toujours l'arrière-garde d'une autre avant-garde. Par contre tout pays a sa littérature officielle. Elle est faite pour rassurer les beaux et bons esprits. J'ai le souvenir d'amis très chers, académiciens, historiens, poètes. Un tribun, P.E. Un dramaturge, G.S. Ce révolté de la culture, A.B. Sans oublier ...

– Les rencontriez-vous dans les mêmes lieux ?

– Les biennales de Knokke, Chapitre XII, les scriptores, le Pen ... vous avez raison : autres lieux, autres gens. J'ajouterais : autre public. A l'écrivain à la mode, public snob de dames bien.

Je passais de chapelle en chapelle. J'écoutais un J.P.F. démolir les nouveaux philosophes, le lendemain je captais les propos auto-satisfaits d'un M.D.S.P. Du contraste naissait un plaisir exquis. On pourrait

croire aussi que l'âge détermine les lieux. Ce n'est pas toujours vrai. Je me souviens de lectures dans un château fort près de Nivelles. Sous les voûtes encore intactes se succédaient de jeunes poètes poncifs et de moins jeunes qui savaient ce que recouvrait le mot écriture. Votre question m'amène à cette mine désaffectée de Blégny-Tombleur près de Liège. Bien entendu pas un officiel. Par 234 m de fond, les mineurs nous versaient des rasades de schnaps, les murs suintaient, les poètes lisaient «à la limite du son», les musiciens jouaient à la limite de l'ultra-son. Emmitouflés dans des couvertures brunes nous étions les bédouins de la mine. J'ai trinqué avec un mineur dont les yeux étaient fardés de charbon, il me racontait sa vie. Vers trois heures du matin (le ciel brillait d'étoiles) nous retrouvions nos voitures badigeonnées de rouge ...

Toujours à propos de lieu, j'allais oublier les restaurants où des choses se disaient. Après la lecture, la nourriture ! «Le Mâcon», «le Rosco» près de la Grand-Place. «Au petit Corso», près de la rue des Eperonniers. «Au pou qui tousse». «La Taverne du Passage», spécialiste du waterzooi. «Uncle Joe». «La langue penseuse» ...

– Et vous-même, comment êtes-vous venue à l'écriture ?

– Par la lumière. Lumière de Flandre et rocaille de Wallonie. J'ai un tas de souvenirs en Flandre où vivaient mes grands-parents. Ça remonte à mon enfance. Les rododendrons au bord des fossés où l'eau croupissait. Les moustiques qui chantaient dans le soleil du soir, les marronniers au parfum troublant et les gamins du village qui escadaient les grilles pour ramasser les marrons. Mes sœurs et moi, nous les poursuivions en riant, chasseresses de la pire espèce qui tentaient de bouter l'envahisseur. Ce garçon de 14 ans qu'un instant je ceinturais, cette chaleur animale qui se communiquait à mon corps, ce parler âcre et volubile que le jeune Flamand me jetait au visage comme une fleur. La terre noire si légère où de beaux légumes puisaient la vie dans le potager. Le jardinier amoureux de sa terre et les ouille ouille ouille potverdekke qu'il nous lançait quand nos pieds insoucients écrasaient les plates-bandes ... et notre tante Mary qui nous emmenait au village de Lillo, désert de lumière et d'eau, de belles aquarelles liquides naissaient ... sur les quais du port d'Anvers, des après-midi entiers à peindre le reflet qu'abandonne le clapotis de l'eau sur les coques, cette odeur de marée et de goudron, cette lumière qui n'appartient qu'à la Flandre et qui tremble et brille à jamais en moi.

– Je pensais que vous étiez Wallonne.

– Je le suis et j'y arrive par les jurons : ce potverdekke est le travesti du Godverdomme (que Dieu soit damné). O profondeur flamande, on touche ici le sacré ... Le wallon lui, plus prudent se contente du «nom di diou !» qu'un crachat sonore ponctue ... Je peux évoquer le Condroz fait de terre ocre et dure, de feuilles au vert luisant et tendre, de maisons avec toits d'ardoises et pierres grises du pays, le parler si doux qu'on croirait du poitevin : «Bond'jou dist'i. Bond'jou dist'elle. Wies-vass dist'i. Qu'assfout' dist'elle. Mel voussdire dist'i. Nenni dist'elle. Piff dist'i. Ouaille ! dist'elle. En fresco ? dist'i. Nenni dist'elle. Anecdote qu'une vieille racontait à son vieux sur le pas de sa porte. Et la splendeur des noirs terriils suant au soleil du borinage ... Un père wallon, une mère flamande, je pouvais traverser la Belgique de part en part. J'ai rangé mes aquarelles, choisi un cahier, un stylo, une encre. Mon écriture naissait.

– Écrire pour vous, qu'est-ce que c'est ?

– Combler le vide, creuser la faim. Au début je collais à ma feuille comme une glu. Les mots venaient se ranger sous le stylo, heureux d'épouser l'écriture et son graphisme (ainsi naît une belle phrase : pas un mot qui ne soit à sa place et content de l'être). Ensuite j'ai plongé de l'autre côté. Le mot tournicotait autour de la faille, de la brisure, répugnait à la belle phrase et malgré moi choisissait. L'imaginaire se vengeait.

– Et maintenant ?

– Je tente d'écrire au plus près de la vie. Ce qui est «enfin écrit» ne peut l'être autrement. Cette interview, par exemple, est «très mal écrite», c'est du parlé. Je parle au nom d'une autorité, je parle au nom de ce que mes yeux ont vu. Je *dé*cris, je n'écris pas.

– Dans «Vers l'explosion» vous dites : «S'il m'était possible de sentir les vibrations de mes nerfs, de traduire les mouvements de mon cerveau au sein de mes pensées, son incitation sur ma main, si à cet instant propulsé, le stylo se mettait à écrire «mon corps», le chef-d'œuvre crèverait alors l'extrémité de mes doigts d'un souffle vieux de mille ans». Quel est ce souffle ?

– Mes racines plongent très loin, comme toutes les racines d'ailleurs puisque nous remontons tous à Eve. De cette conscience de l'origine

peut naître une écriture ... J'ai rencontré des gens dont les ascendants, eux, ont engendré l'Europe, qui pensent donc avec le poids de mille ans d'Histoire dans leurs gènes ... Malgré eux, leurs mots sécrètent grandeur, faste, bals, guerres, gestes nobles, orgies, atrocités *inconscientes*, orgueil, altruisme, honneur, exemple, attitudes ... on n'échappe pas à ses racines. Mais la plupart des vrais écrivains «sortent de rien». C'est l'écriture qui leur révèle l'origine perdue.

– Pourquoi écrivez-vous ?

– La vie est l'interdit de la mort. La vie transgresse en quelque sorte à tout instant la mort. Or, écrire c'est vivre, c'est mourir. C'est donc à la fois l'interdit et sa transgression. Les deux faces du plaisir.

– Avez-vous eu des difficultés à vous affirmer écrivain ?

– Dans mon milieu oui. Il a le sentiment très vif de l'exemple. Puritain aussi parfois. Avec des exceptions bien entendu. Je salue ici l'intelligence des exceptions. Quant au fait d'être Belge, j'ai eu les mêmes difficultés que mes confrères, je suppose. Un handicap plus subtil vient de l'existence de «chapelles» : je les fréquentais toutes et n'appartenais à aucune. Mais la difficulté n'est-elle pas le tremplin de la réussite ? Je reste persuadée que seule la personne prévaut. Soyons cette personne.

– Une dernière question : vous avez rencontré des écrivains de toutes disciplines, de toutes idéologies, de toutes chapelles. Les marginaux, les officiels. Pour vous, quels sont les vrais écrivains ?

– Ils écrivent, c'est leur seul point commun et le point culminant de la divergence. Au plus profond d'eux-mêmes ils se croient de vrais écrivains. Tous aiment l'écriture, mais l'écriture ne les aime pas tous ...

## histoire de belgique racontée à irina

Ce dimanche matin-là, Baudouin se leva avec le pressentiment que Fabiola n'avait pas le moral au zénith. Il se reprochait chaque fois d'avoir forcé sa femme à l'émigration. Quelques semaines de vacances par an sous le soleil hispanique ne suffisaient pas à compenser cet exil sous le ciel si gris que les canaux s'y perdent, voire même s'y pendent. Chaque fois, cependant, il tentait de la consoler en lui expliquant que c'était là le sort des têtes couronnées et que son propre ancêtre, le beau Leopold, avait dû quitter sa Saxe chérie pour prendre la barre de la Belgique toute neuve. A quoi Fabiola répondait inmanquablement : «Mais Léopold avait choisi la Belgique, moi c'est toi que j'ai choisi, mon chéri ...» Et cet aveu, chaque fois, le laissait sans voix.

Il était en train de poser son verre de contact sur l'œil gauche lorsqu'il entendit Fabiola lui dire en espagnol – et c'était là la langue de ses déclarations les plus graves – : «Quand prends-tu ta retraite, mon chéri ? Bientôt Albert aura atteint l'âge de la pension, et tu seras obligé de placer ce pauvre Philippe dans la même situation où tu t'es trouvé toi : sur un trône à vingt ans, autant dire privé de jeunesse». Baudouin se sentit un peu vexé. N'avait-on pas souvent dit à son propos que les années n'avaient pas de prise sur lui ?

Il prit, le ton de son vénéré grand-père pour lui répondre : «Ce n'est pas lorsque la Belgique traverse une passe aussi difficile que je vais abandonner mes sujets. Attendons que la constitution soit réformée et que son application s'avère possible. Ensuite, je prendrai mes dispositions ...» «Autant attendre la fin des travaux de la Basilique de Koekelberg», répondit Fabiola. Baudouin savait que jamais elle ne se consolait de voir que ce qui aurait dû être le plus prestigieux lieu du culte du pays n'était rien d'autre que le plus gigantesque épouvantail à moineaux du territoire.

C'est à ce moment que retentit la sonnerie du téléphone.



«Ça y est, ça commence !», dit Fabiola, «Ce sera encore Wilfried. Est-ce qu'il sera un jour capable de se débrouiller tout seul, celui-là ? On n'est pas parti de deux jours qu'il te rappelle, tu veux faire la grasse matinée qu'il te tire du lit au cri du jour ... Si on se branchait sur les abonnés absents ?»

«Un Roi doit toujours être au bout du fil ...»

«Oui, mais de là à y être suspendu ! Si tu en parlais à Debunne ou à Houthuys ? Il y a sûrement une convention collective qui prévoit ce genre de désagrément».

«Comment veux-tu que nous intéressions un syndicat ? Nous ne sommes même pas une minorité significative ...», dit Baudouin en se traînant jusqu'au téléphone.

C'était, effectivement, Wilfried. Il parlait flamand comme chaque fois qu'il était un peu énervé. Baudouin lui demanda de ralentir son débit : Herman Teirlinck l'avait initié aux subtilités de la langue de Vondel, mais ne lui avait pas appris à se débattre dans les infinies nuances des accents régionaux. Or, lorsque Wilfried sortait de ses gonds, il ne pinçait plus son A.B.N. comme il le faisait devant les caméras de la BRT.

«Calmez-vous, beste vriend», lui dit Baudouin. «De quoi s'agit-il ?» «Je ne puis pas vous en parler au téléphone, c'est trop grave». Baudouin savait que Wilfried avait la hantise des tables d'écoute. Il lui fixa rendez-vous pour le petit déjeuner. «Café ou thé ?» «A tout prendre, je préférerais du cacao», répondit le Premier Ministre, qui raccrocha aussitôt.

\*

Baudouin en avait vu d'autres. Il ne comptait même plus les crises gouvernementales depuis le début de son règne. Au début, il avait apprécié ces périodes d'action intensive de sa part : cela l'amusait même assez de voir tous ces vénérables vieillards venir consulter le jeune homme qu'il était. Cela lui rappelait le catéchisme, et l'image du Christ parmi les prêtres. Depuis, il avait vieilli, et les hommes politiques avaient rajeuni. Il leur arrivait même de détenir un portefeuille avant la trentaine. Les négociations devenaient moins insolites, donc moins distrayantes.

N'empêche qu'il revoyait toujours Wilfried avec plaisir, et l'accueillit avec cordialité.

«Chaque année, Côte d'Or m'offre une quantité impressionnante de boîtes de cacao. Sans vous, je vois mal comment je pourrais les écouler. Vous en voulez quelques kilos ?»

Mais Wilfried était visiblement sur les dents. Il avait tant transpiré que ses grandes lunettes étaient toutes embuées.

«Sire, la situation est désespérée ...»

«Mais pas sérieuse», plagia Baudouin pour détendre l'atmosphère,

«Au contraire, Sire, très sérieuse».

Cette fois, Baudouin commença à s'inquiéter. Des images épouvantables lui traversèrent l'esprit : cinq morts dans les Fourons, un accord secret signé entre Giscard d'Estaing et Antoinette Spaak, Henri Mordant proclamant, dressé sur le perron liégeois, la Libre République Wallonne, le *Standaard* publiant un sondage révélant que nonante pour cent des Flamands sont favorables à l'autonomie fiscale, Eddy Merckx atteint d'un effrètement du col du fémur. La dernière éventualité lui serra le cœur : qu'advierait-il de leurs amicales promenades à bicyclette dans les allées du Parc de Laeken ?

Wilfried tenta d'articuler convenablement, mais ne put que bégayer : «La con-con-con-constitution a disparu, Sire !»

\*

Personne n'avait prévu cela. On pouvait gouverner le pays avec une constitution provisoire, transitoire, approximative, bâclée, contestée, incomplète, frustrante, arbitraire, caduque, inique, antidémocratique, foulée aux pieds, tournée en dérision, contraire aux Droits de l'homme. Mais l'absence de Constitution était intolérable. Apprenant la nouvelle de cette disparition, le sang de Baudouin n'avait fait qu'un tour. Les explications de Wilfried étaient embarrassées : «Comme ma femme me reproche souvent de travailler trop tard, j'en avais emporté le texte en week-end, chez ma belle-famille. Je comptais y travailler ce dimanche matin, avant de regarder *Confrontatie* et *Faire le point*, à la télévision», et il ajouta avec un sourire un peu cruel : «J'aime assez voir mes confrères se débattre devant les caméras. Justement, aujourd'hui, on réunissait les six présidents de parti du gouvernement».

«C'est vrai, se dit Baudouin, si je ne fais pas mine d'ouvrir le poste à onze heures, Wilfried s'apercevra que ces causeries m'indiffèrent ...»

«Et voilà que ce matin, en me levant, je ne trouve plus le texte de la Constitution là où je l'avais déposé hier soir. Nous avons tout retourné :

pas la moindre trace. On me l'a certainement dérobée durant la nuit. Qu'allons-nous faire ?»

Secrètement, Baudouin aimait les situations de ce genre. Il réussissait en général à reprendre ses esprits avant tout le monde, et à considérer les choses la tête froide.

«Si nous commençons par regarder ces émissions ensemble, voulez-vous ? Cela nous laissera le temps de la réflexion ...»

Les deux heures de débats se ressemblaient à s'y méprendre, sauf que durant la première les présidents de partis flamands parlaient néerlandais et que durant la deuxième ils parlaient français. De ce fait, ils intervenaient aussi peu dans l'émission de la RTBF que les présidents francophones – assez grossièrement doublés – dans l'émission de la BRT. Cela permettait d'entretenir le malentendu sous couvert de concertation. Les téléspectateurs du Sud du pays n'en sauraient pas plus long sur ceux du Nord que réciproquement. Tout allait donc pour le mieux dans la plus communautarisée des Belges.

Durant ces deux heures, Wilfried et Baudouin avaient dû se contenir souvent pour ne pas faire de commentaires l'un devant l'autre. Le silence entre eux en était devenu particulièrement pesant. Ce fut Baudouin, en fermant le poste, qui le rompit le premier. «J'ai une idée,» dit-il. «Puisque ces gens se présentent comme les vrais gestionnaires du royaume, nous allons leur confier cette affaire. Téléphonnez immédiatement à la cité Reyers et dites-leur qu'ils sont attendus ici même dans une demi-heure».

Par bonheur, *Faire le point* avait été enregistrée en direct. Wilfried n'eut pas trop de mal à toucher les six présidents dans le salon où ils étaient en train de se faire démaquiller. André et Jean se laissèrent un peu tirer l'oreille : ils voulaient se montrer à la tribune du derby liégeois qui se disputait l'après-midi. Wilfried dut leur promettre qu'ils seraient au stade pour la seconde mi-temps. Paul était furieux : il avait fait réserver une table à la «Villa Lorraine» pour deux heures, il voulait y reconforter son ami Henri de ses déboires avec les socialistes flamands : il dit qu'il demanderait à Charles-Ferdinand de le remplacer au Palais. Karel, Willy et Léo, par contre, obtempérèrent comme un seul homme. En Flandre, on ne badine pas avec une convocation du souverain.

A treize heures trente, ils étaient tous là, y compris Charles-Ferdinand qui était, au moment où Paul l'avait atteint, en train de faire des heures supplémentaires aux Quatre-bras.

Baudouin les félicita du bout des lèvres pour leur prestation télévisuelle. Il ne portait pas l'étrange lucarne dans son cœur : les discours

qu'il devait prononcer devant les caméras lui étaient chaque fois un martyr, et il en avait conservé une secrète méfiance à l'égard des hommes politiques qui «passaient» trop bien l'écran.

Conscient qu'il n'y avait pas de temps à perdre, Baudouin leur fit une déclaration sobre et efficace comme il les affectionnait : «Messieurs, j'ai une mission extrêmement urgente et délicate à vous confier. La Constitution a été volée au domicile de la belle-famille de notre ami Wilfried. Ne vous interrogez pas sur les raisons qui ont fait qu'elle se trouvait là cette nuit. Elles ne sont dues qu'à la conscience professionnelle et au zèle admirable de notre Premier Ministre auquel je tiens, puisque l'occasion s'en présente, à rendre hommage en votre présence. Cela n'empêche pas que ce texte fondamental a disparu, ce qui signifie que notre pays risque de s'effondrer, privé de la base juridique sur laquelle il repose».

«Il faut immédiatement téléphoner au Parquet», dit Willy.

«Vous n'y pensez pas ! Il ne faut pas que cette nouvelle s'ébruite. Vous imaginez la panique généralisée que cela produirait ? Je vois déjà les désordre dans les rues, l'exode vers nos frontières, la déstabilisation généralisée. Ceci doit rester entre nous, la moindre fuite pourrait être fatale pour la paix et la sécurité du royaume. En fait, je ne puis compter que sur vous. En clair, vous avez une semaine pour retrouver la Constitution, et il vous est interdit de vous en ouvrir à quiconque qui ne vous paraît pas présenter toutes les garanties de discrétion. Si votre épouse est trop bavarde, ne lui dites rien de ce que vous venez d'apprendre. Cela risquerait de tout compromettre».

«Au moins, se dit Baudouin, avec Fabiola je ne risque rien : je suis son seul confident».

Charles-Ferdinand, accablé, ne put s'empêcher de penser que Paul, une fois de plus, avait eu plus de flair politique que lui. Il s'en serait bien passé, de cette mission de limier. Willy et Jean se regardèrent : décidément, leur participation au gouvernement commençait sous les meilleurs auspices. Léo et Karel se demandèrent, en réfléchissant à toute allure, quel avantage stratégique il y avait moyen de tirer de cette affaire. Léo se dit qu'il serait mal vu d'enfoncer Wilfried pour une faute qui, Baudouin y avait insisté, n'était due qu'à son cœur à l'ouvrage. Karel admit qu'avec les dossiers qu'il lui arrivait de laisser traîner à portée de ses jeunes enfants, c'était miracle qu'il ne se soit pas encore trouvé dans une situation comparable. Seul André mordilla sa moustache et fit une réflexion à voix haute : «Il ne nous manquait vraiment plus que cela !»

«Messieurs, lui dit Baudouin, vous avez compris ce que j'attends de vous : dans huit jours au plus tard, il faut que vous me rapportiez ce document».

\*

«Tu as remarqué», dit André à Jean dans la voiture qui les ramenait à Liège (André n'aimait pas voyager seul et, à tout prendre, dans les circonstances présentes, il se sentait plus proche de Jean que de Karel, surtout depuis la scission du parti qu'il présidait) «je m'attendais à tout moment à ce qu'Il nous dise carrément : Si l'un de vous a la Constitution, qu'il la rende à Wilfried, je promets de ne pas prendre de sanctions contre le coupable. S'Il croit vraiment que c'est un parti qui a fait le coup, il aurait mieux fait de convoquer les linguistiques».

«Tu sais bien que depuis qu'ils ont décliné une de Ses invitations, Il a décidé qu'ils ne mettraient plus les pieds chez Lui», répondit Jean et il ajouta : «Ca m'étonnerait que ce soient eux, ils ont tout avantage à ce que le nouveau texte passe».

«Ils ne sont plus à une incohérence près, ce n'est pas à toi qu'il faut l'apprendre».

Jean, plutôt bavard à l'accoutumée, ne répondit pas.

Il réfléchissait. Cinq kilomètres et deux minutes trente plus tard, il dit : «J'étais en train de me demander à qui nous pourrions confier cette enquête. Et puis, tout bien considéré, je me dis que nous, Liégeois, sommes vernis. On a Maigret !»

«Si tu crois que ce genre d'affaire va l'intéresser ! Lui, il lui faut au moins un mort pour qu'il se déplace».

«Pas si on demande à Simenon. Je lui téléphone à Lausanne dès que je rentre. Il n'est pas capable de refuser quoi que ce soit à de vrais Liégeois comme nous ...»

\*

Charles-Ferdinand, en rentrant au château familial, avait eu une idée analogue. En consultant le guide des demeures aristocratiques qu'il conservait toujours dans sa boîte à gants (on peut toujours avoir besoin d'un coup de main, dans la vie), il repéra où se trouvait Moulinsart. «Tintin va nous sortir de là», pensa-t-il.

\*

Willy et Léo avaient, justement, prévu de passer le dimanche ensemble à Edegem ce jour-là. Ils rentraient donc dans la voiture aux couleurs européennes du champion des voix de préférences ...

«Tu connais un bon privé ?», demanda Léo à son voisin de banquette arrière. Léo avait toujours assimilé les avocats à des créatures ambiguës, ayant un pied dans la légalité, un autre dans le milieu, et l'affaire Jaspers n'avait fait que confirmer cette impression.

«Gand n'est pas Chicago», lui répondit le frisé juriste. «Et puis, c'est du plus haut comique, cette histoire. On se croirait dans un *Suske en Wiske*».

Une lueur s'alluma dans le regard de Léo. «Tu ne pensais pas si loin dire. Vandersteen habite à deux pas».

Et il demanda au chauffeur de modifier quelque peu son itinéraire.

\*

Karel, en montant sur l'autoroute du littoral qui le ramènerait à Gand, avait le sourire aux lèvres. La perspective ne lui déplaisait pas, de se substituer pendant huit jours aux héros de son adolescence. Nick Carter et Harry Dickson, dont il avait dévoré les fascicules pendant les longues heures «d'étude» dans les collèges qu'il avait fréquentés, demeuraient, au fond de sa mémoire, les incarnations du courage et de la sagacité. Il n'était pas loin de penser d'ailleurs que ces mêmes vertus étaient celles qui importaient le plus à un homme politique, et la moindre de ses déceptions n'avait pas été, en entrant à son tour dans la lice, de devoir constater que la réalité était loin de correspondre à ses rêves.

Il dut se rendre assez rapidement à l'évidence : son emploi du temps de la semaine ne lui laisserait pas le loisir de se consacrer à cette enquête comme il l'aurait voulu. Il lui faudrait une fois de plus confier le travail le plus intéressant à un tiers, mais à qui ?

Arrivé à Gand, il passa devant la maison Malpertuis. «Dommage, se dit-il, que Jean Ray soit mort. Il serait intervenu auprès d'Harry Dickson pour qu'il se lance à la poursuite des malfaiteurs. Et si j'allais, à tout hasard, aux renseignements auprès de la fille de l'écrivain ?»

Celle-ci fut très émue de voir débarquer chez elle l'une des vedettes de la télévision. Elle lui proposa d'emblée une goutte d'Elixir d'Anvers mais fut navrée de ne pouvoir lui rendre service. Quand elle lui demanda si la Belgique était vraiment suffisamment équipée pour se protéger

contre une éventuelle agression soviétique, Karel se leva comme pour prendre congé.

Sur le pas de la porte, elle lui souffla à l'oreille : «Allez voir Henri Vernes à Bruxelles, c'est un vieux copain de papa. Il ne parle que le français, mais il n'a rien contre les Flamands. Et Bob Morane est peut-être l'homme qu'il vous faut. Vous lui ressemblez d'ailleurs ...», lui fit-elle avec un grand sourire.

Karel se dit que jamais il n'avait passé ses doigts écartés dans ses cheveux coupés en brosse, mais reprit la direction de l'autoroute.

\*

Maigret, en train de suivre paisiblement les aventures de l'Inspecteur Moulin dans son appartement du boulevard Richard Lenoir, avait d'abord été agacé par la sonnerie du téléphone. «Ça sert à quoi d'être en retraite, avait-il dit à Madame Maigret, si on n'a même pas le droit de regarder tranquillement la télévision le dimanche ?». D'entendre son vieil ami Georges au bout du fil l'avait rasséréiné. Depuis le temps que sa femme et lui s'étaient promis de passer quelques jours à Lausanne. Mais l'avion les épouvantait, et le train était tellement inconfortable !

«Qu'est-ce que tu dis ? Une enquête ? Tu as décidé de rempiler ? Pour rendre service aux Liégeois ? Tu ne les as pas assez gâtés en leur léguant toutes tes archives ? Tu veux une décoration de plus, ou quoi ?»

Maigret savait qu'il ne refuserait pas ...

Le lendemain, sur le coup de midi, il prenait déjà un premier verre de genièvre dans le café le plus fréquenté du village où vivaient les beaux-parents de Wilfried. Du temps où il avait mené sa première investigation chez les Flamands, il avait retenu suffisamment de rudiments d'une langue qui n'était d'ailleurs pas tellement différente de celle que parlaient les habitants de ce petit port qui avait été le théâtre d'*Un crime en Hollande*.

Il comprit très tôt que Wilfried ne faisait pas l'unanimité des buveurs de bière et des lanceurs de fléchettes de l'endroit. On lui reprochait son manque de radicalisme flamingant. On se gaussait même de ce qu'était devenu le militant qui, jadis, brisait des vitres pendant les marches sur Bruxelles. Il entendit un ivrogne s'exclamer : «Avec cette nouvelle constitution de mes deux, c'est encore nous qui allons nous faire couillonner !»

Je suis peut-être sur une bonne piste se dit Maigret qui, dès la sortie de l'ivrogne, l'avait pris en filature sous une pluie insidieuse qui menaçait à tout moment d'inonder le fourneau de sa pipe.

\*

Tintin et Charles-Ferdinand avaient sympathisé d'emblée. Nestor leur avait servi un cognac qui faisait la fierté du Capitaine. Il ne fallut pas cinq minutes pour que le petit reporter conclut du récit que lui faisait son visiteur : «Ce sont les Soviets qui sont derrière tout ça !».

Charles-Ferdinand prit peur. Tout cela n'allait tout de même pas déboucher sur un incident diplomatique !

«Enfin, dit Tintin, quand je dis «soviets», c'est un peu par nostalgie. C'est, bien sûr, du KGB que je veux parler».

«Pensez-vous vraiment qu'il faille chercher si loin ?», insinua timidement Charles-Ferdinand.

«Nous sommes infestés par leurs agents. Il y en a peut-être qui nous écoutent, même si chaque jour je fais inspecter les lustres et les pots de fleurs par les deux Dupont. Ils sont toujours beaucoup plus près qu'on ne le pense».

«Mais quels intérêts auraient-ils ? ...»

«Tout ce qui déstabilise l'Occident est dans leur intérêt, mon cher, je m'étonne que vous ne le sachiez pas. Ceci dit, ce n'est pas leur puissance qui m'effraie, pas plus que celle des Américains, d'ailleurs. Votre confrère De Gaulle l'avait bien vu ... Vous pouvez compter sur moi».

En quittant Moulinsart, Charles-Ferdinand se demanda s'il n'avait pas fait la gaffe de sa vie.

\*

Suske et Wiske (qui, soit dit entre parenthèses, n'avaient jamais beaucoup aimé s'appeler Bob et Bobette dans les éditions françaises de leurs aventures) avaient embarqué avec Lambique, petit Jérôme et tante Sidonie à bord de leur machine à remonter le temps. Objectif : le parc de Bruxelles, septembre 1830.

Arrivés à destination, ils furent tout d'abord surpris du calme qui régnait sur la ville. Ils avisèrent un passant et lui demandèrent où étaient les combattants de la révolution. «Oh, c'est pas encore l'heure ... Les hostilités ne commencent que vers neuf-dix heures du matin. Le temps d'avoir piqué un petit somme et d'avoir retrouvé ses esprits ...»



«Que voulez-vous dire ?», demandèrent Suske et Wiske.

«Tout simplement qu'à cette heure, les révolutionnaires, comme vous les appelez, sont encore dans les estaminets. Descendez la Montagne de la Cour, vous les trouverez, ils vous répondront s'ils ne sont pas écroulés sous les tables».

Dans un de ces bouges où l'on pataugeait dans la gueuze, nos héros avisèrent un vieillard à la jambe de bois.

«Est-ce que vous pourriez nous dire où sont nos constituants ?», lui demanda Lambique.

«Nos constitu-quoi ?», interrogea le bonhomme avec un accent de grognard de la Campagne de Russie.

«Eh bien oui, quoi, fit tante Sidonie, Rogier, Gendebien, ces gens-là ...»

«Jamais entendu parler ...», fit Charlier. «Qu'est-ce que vous leur voulez ?»

«On s'était dit qu'ils avaient volé la nouvelle Constitution parce qu'elle n'était plus à leur goût ...», expliquèrent Suske et Wiske.

«Je ne comprends rien à ce que vous me racontez. Adressez-vous au chef de la garde bourgeoise, il est là-bas au fond, il fait de grands discours».

Le notable était affable et dévoué, mais resta dans le vague : «Une Constitution ? C'est vrai qu'on y pense. Mais vous anticipez, revenez dans un mois, on y verra plus clair ...»

Toute la petite bande remonta dans la machine aux premiers coups de canon.

\*

Du Quai Voltaire où il habitait au Quai d'Orsay, Bob Morane n'avait eu que quelques pas à faire. Avant tout, il tenait à vérifier quelque chose dans les dossiers des Affaires étrangères. Il était connu comme le loup blanc dans les couloirs de ce ministère, tant il avait dû faire appel à ses services pour obtenir dans les plus brefs délais des visas vers les contrées les plus reculées du globe.

La secrétaire de son ami Gontran de la Pâte Feuilletée l'accueillit en lui faisant les yeux doux, comme d'habitude. Elle le prenait pour le James Bond français.

«Salut Bob, lui fit Gontran dès son entrée, quel bon vent t'amène ?»

«Je voudrais consulter un de tes dossiers», dit Bob Morane.

«L'Angola ? L'Afghanistan ? La Kabylie ? Tu sais que nous n'avons pas de secrets pour toi».

«Non, ce qu'il me faudrait, c'est le maximum de documents sur la Belgique».

Gontran de la Pâte Feuilletée pâlit.

«Tu ne vas quand même pas t'intéresser à ces luttes tribales, maintenant ? Tu ne les a pas vus, sur TF1, on se croirait revenu au temps des jacqueries !»

«Mets ça sur le compte du passéisme si tu veux, mais la Belgique, moi, ça m'intéresse ...»

«Très bien, suis-moi». Gontran guida Bob Morane jusqu'aux archives, puis lui montra une salle couverte de rayonnages débordant de papiers en tous genres. «Voilà tout ce qui concerne la Belgique ...»

«Apparemment, elle vous intéresse autant que moi, la Belgique. Si Coluche savait ça !»

Bob Morane se dit qu'en huit jours il n'aurait pas trop de temps pour dépouiller cette masse de paperasseries ...

\*

Comme chaque samedi, à l'heure de l'apéritif, Hergé, Vernes et Vandersteen se retrouvèrent au bar de leur club, l'A.B.C.D., l'Amicale Belge des Conteurs et Dessinateurs. Ils étaient tous très tracassés, mais n'osaient faire part aux autres de leurs soucis. Ce fut Vandersteen qui passa aux aveux le premier. Les deux autres se sentirent soulagés.

Hergé se désola : «Voilà une semaine que Tintin se démène en tous sens, et il n'a toujours rien trouvé».

«Bob me téléphone tous les soirs, il en a assez de faire le rat de bibliothèques», ajouta Vernes.

«Mes cinq petits bonshommes sont claqués, renchérit Vandersteen, et le *Standaard* me réclame mes nouvelles planches trois fois par jour ...».

«Si on téléphonait au président, pour lui demander conseil ?», demanda Hergé. Comme le président était Simenon, il comprit tout de suite de quoi il s'agissait.

«Je ne vois qu'une solution, puisque Maigret vient lui aussi de me dire qu'il abandonnait l'enquête, dit Simenon, c'est de leur concocter une Constitution à notre façon».

«Pour demain ? Tu es fou !», dit Hergé.

«J'ai fait mieux dans ma jeunesse. Un roman en vingt-quatre heures, c'est tout autre chose !» Et puis, vous pouvez compter sur moi. Je me passerai de promenade cet après-midi, et je me ferai préparer un thermos de café fort par Teresa pour tenir jusqu'à l'aube. Allez, au travail, les amis ! La Belgique a besoin de vous ! Vous m'appelez quand vous voulez».

Vernes s'assit devant la machine à écrire de l'A.B.C.D., une vieille Burroughs que Stanislas-André Steeman avait légué à l'association jadis, et se mit à dactylographier tout ce que Hergé et Vandersteen, en arpentant la pièce en tous sens, lui dictaient. En cas de doute ou de contestation, ils téléphonaient à Lausanne, d'où Simenon leur communiquait le fruit de ses cogitations.

Le dimanche matin à neuf heures, Léo, Willy, Karel, André, Charles-Ferdinand et Jean trouvèrent dans leur boîte aux lettres un texte qui les séduisit tous sans exception.

Ils allèrent le porter triomphalement au Palais, où Baudouin et Wilfried, dès la lecture des premières pages, sourirent d'aise.

Et dorénavant tout alla pour le mieux dans la meilleure des Belges ... Le pays le plus imaginaire du monde avait été sauvé par l'imagination.

Knokke-le-Zoute, juin 1980.

## square ambiorix

Tout le monde semble y aller de sa langue.

Les uns pour la défendre et l'illustrer sur les délicats confins de nos marches belges, les autres pour la «travailler» ou la «trouer». Disent-ils. Ils ont, bien sûr, quelque raison à penser et à agir ainsi. Céline est passé et nous a rendus illisibles, comme il l'entendait. Joyce mena l'opération plus loin (c'est-à-dire au plus près de notre histoire *réelle*) avec plus d'intelligence, plus de culture, plus d'humour. Qu'on le lise ou non, désormais il nous laisse patauger dans la langue «maternelle» ayant su, lui, qu'elle n'existe pas. Le fantasme en demeure d'autant plus tenace. Alors «trouer», «travailler» la langue ? Ces verbes, qui commencent à se répéter éditorialement, il faut peut-être s'en méfier, car, sauf exceptions, les «travailleurs» du français (pas si horribles qu'ils ne croient) finissent par devenir aussi illustres que les conservateurs en perte de vitesse.

Quant à moi, je suis, paraît-il, bilingue, ma langue «maternelle» étant le néerlandais. Ce n'est peut-être pas tout à fait évident. Ecrivant très peu, j'écris en français, mais je n'appartiens aucunement à ceux que l'on appelle les écrivains flamands de langue française ou les écrivains francophones de Flandre. C'est littéralement à *peine* que je me considère comme un écrivain. Né à Bruxelles de parents flamands, j'ai été éduqué en néerlandais ou, plutôt, en plusieurs strates néerlandaises que je tenterai de définir. Je parle différentes variantes de ce néerlandais avec ma mère, mes frères, ma fille, des amis. Je le parlais avec mon père. Eternelle historiette de famille, alchimie pauvre, répétitive, incontournable. Jusqu'à l'âge de 16 ans j'ai fait quelques gribouillis poétiques en une langue que je me vois contraint d'appeler «paternelle», puisque mon père, Jos De Haes, fut un poète flamand et non des moindres. Personnage-clef et rival-modèle avec qui j'ai eu des rapports pour le moins tumultueux.

Comme n'importe quel sujet, je passe mon existence à tenter une «rentrée» dans le nom du père et une des raisons principales pour lesquelles je décidais vers l'âge de 16 ans d'entamer l'autre langue dite nationale et de me laisser entamer par elle, ce fut le désir de *déplacer l'accès* à ce quelque chose qu'est l'écrire, la pénétration (homosexuelle ?) directe de la langue paternelle me semblant fermement impossible. Non pas, par conséquent, éviter la «rivalité mimétique» (je voulais, comme lui, écrire) mais engager celle-ci avec un instrument différent, une autre matière. Perversion minimale. Ce «choix» ne m'a donc nullement été imposé par l'éducation ni par l'ambiance culturelle, voire politique, du moment, ni même par une quelconque croyance (toujours idiote) à la supériorité d'une langue par rapport à une autre. Au contraire, j'y vois beaucoup plus une contrainte interne qu'externe. Je n'en suis même pas fier. Ni honteux d'ailleurs. Les choses se sont jouées ainsi et si à certains ce bilinguisme quotidien doublé d'un unilinguisme dans l'écrit peut paraître une richesse, je l'éprouve souvent, quant à moi, comme une pauvreté fondamentale ou, plus encore, comme un obstacle imprécis, comme une source à jet continu de peur et d'aphasie. J'écris, je lis *dans* et *contre* cette peur, cette aphasie. Et je me rends compte, à travers cette affirmation, qu'ainsi je rejoins à nouveau le registre paternel : lui aussi écrivait peu (son œuvre poétique, écrite entre 20 et 53 ans, comporte, tout au plus, une bonne centaine de pièces dont il ne jugeait vraiment fortes que les soixante dernières) ; il ne cessait de se plaindre d'une incapacité fondamentale à écrire avec laquelle il était constamment aux prises dans une lutte farouche dont les rares poèmes (2 à 3 par ans) constituaient les seules victoires, des victoires belles mais harassantes. Le reste de sa vie, à laquelle je fus intimement mêlé, fut cette plainte, l'inférieure succession des crises d'asthme et des rages soutenues d'alcool. Je me suis donc rendu compte, obscurément d'abord, très clairement depuis sa mort brutale en 1974, que le subterfuge du français avait été assez dérisoire. M'est arrivée, au fil du temps, l'impression ambiguë de ne poursuivre qu'une impossible traduction (*translation* disent les Anglais, plus précis) de la langue poétique du père. Pour me débarrasser de cette obsession (ou pour m'y enfoncer ?) je me suis un jour mis à traduire effectivement une dizaine de ses poèmes.

Résultat forcément médiocre. J'en publie cependant un ici, en néerlandais d'abord.

Langs de meanders der beboste ruggenrij  
verheft de mist zijn zuilen als een tempelbrand.  
«Trillende vragensteller met uw keel van klei,  
denk niet dat het te lezen is in oogwit en in hand  
of niet uit úw gebeent het eerst de schreeuw ontsta  
die sterren dooft en in de bochten overstag  
gaand tot de duizenschreeuw zich vermenigvuldige die na  
zal galmen in de holten van de laatste dag.

Alsnog is er, onder een microscoop gewet,  
het vlijm de tijd dat al uw zenuwharen dissekeert,  
de splijtplant en het splijtbeest in uw vlees gezet,  
de kerkerkoorts, 't betongetril dat u verteert.

Alsnog de roest, de zurkel van uw longpijptak,  
de sponspijn in uw middenrif van stank en roet,  
en in de holen loerend over 't watervlak  
de onzichtbare barbaren met hun brand en bloed.

Maar zie de mist die u verstikt in deze slenk,  
zijn blauw metaal wordt door een licht verschroomd.  
Chroom is vanuit de bovenlaag een lichte wenk,  
denk ik, van Eén die slaapt en 't lot der wereld droomt.»

Jos De Haes, 1964 (1).

Voici ma traduction :

Par les méandres des échines boisées  
la brume lève ses colonnes, temple incendié.  
«Questionneur tremblant à la gorge d'argile,  
ne crois lire dans la cornée et dans la main  
si ce fut de tes os qu'avait surgi le cri  
éteignant les astres, virant de bord aux virages,  
jusqu'à ce que mille hurlements se multiplient  
résonnant dans les antres du dernier jour.

Toujours il y a, affilée sous microscope,  
la lancette, le temps qui dissèque tes nerfs, vibratiles,  
plante fissurante, bête fissurante, dans ta chair entées,  
fièvre des caveaux, vibration bétonnée qui te consume.

Toujours la rouille, oxalide de ta bronche ramée,  
douleur éponge dans le diaphragme de suie, de puanteur,

(1) JOS DE HAES, *Verzamelde Gedichten*, Brugge, Orion, 1974, p. 113.

et dans les antres, lorgnant par-dessus la surface,  
les barbares invisibles, leur feu et leur sang.

Mais vois la brume qui t'étouffe en cette ornière,  
son bleu métal par une lueur se chrome.

Chrome est, je crois, un signe venu des hautes couches  
d'Un qui dort et rêve le sort du monde.»

Traduction mal dégrossie, trop proche de la savante «barbarie» de l'original et ne respectant pas sa métrique rigoureuse, elle me permet cependant de jeter quelque lueur sur mon propre fonctionnement obsessionnel et, en outre, elle m'offre l'occasion d'insister ici sur un point biographique : nous passions toujours nos vacances en Gaume, aux bords de la Semois, et il était curieux de voir un poète aussi profondément flamand donner une telle résonance symbolique et affective à l'élément «ardennais» (je mets ce qualificatif entre guillemets car si la section dont ce poème est le dernier s'intitule, en français, *La Noue*, elle constitue en fait une superposition étrange des paysages grec et ardennais, des religions païenne et chrétienne). Cet attachement à la Gaume et à l'Ardenne a sans doute laissé moins de traces «thématiques» dans le peu que j'ai été amené à écrire jusqu'à présent, mais il joua un rôle décisif, quoiqu'il ne fût pas unique, dans mon choix linguistique littéraire et culturel. Subterfuge dérisoire, ai-je dit. Mais peut-être pas tout à fait inutile. Après plus de 16 ans de pratique amoureuse (mais non respectueuse toujours) d'un français qui m'est, non pas «familier» (aucune langue ne me le semble), mais de plus en plus *contigu*, je ne peux ni ne veux rebrousser chemin. Avec ces données, parfois très casse-gueule, je tente, littéralement, de me débrouiller, de trouver un rythme, les fragments musicaux d'une vérité qui de toute manière m'échappe et m'échappera. Je rêve dans les deux langues et j'écris en français (le refoulement de la langue paternelle n'a donc que partiellement réussi). Ecrire simultanément dans les deux langues me semble (définitivement ?) impossible. Deux langues ne seraient guère suffisantes. Si Jean-Pierre Verheggen a pu affirmer que tout le monde est bilingue dans sa langue, il me faut constater qu'alors je suis pour le moins bilingue dans deux langues. Et quelle est là-dedans la «mienne» ? Quelles sont d'ailleurs ces différentes strates de langue qui m'ont peu à peu investi, trafiqué même ?

Il y eut d'abord le patois bruxellois flamand de ma mère, patois largement amputé de ses éléments vulgaires et de ses platitudes vivantes, patois de petite-bourgeoisie légèrement émancipée et donc très à

cheval sur les avars principes acquis, patois catholique aux rires réprimés (ou sournois), nappé d'un très léger vernis de «bon Néerlandais» : c'est ce que mes frères et moi, ayant appris l'Algemeen Beschaafd Nederlands (ABN) à l'école, appelions, avec un mélange de jouissance et de honte, notre VLOMS (= VLAAMS) dans lequel le français insistait lourdement, tant au niveau du lexique qu'à celui des structures grammaticales bourrées de gallicismes. Comme la plupart de ses sœurs, ma mère avait reçu une éducation scolaire partiellement française (à l'école, me racontait-elle, les filles flamandes furent obligées de se promener entre deux francophones et elles étaient punies chaque fois qu'elles se risquaient à parler le patois ou même le néerlandais). Et aujourd'hui je l'entends dire toujours : «Mok giën plekke op de nap» («ne fais pas de taches sur la nappe») ou : «Legd'ïest den toile cirée op taofel» («pose d'abord la toile cirée sur la table»), après quoi il fallait, bien sûr, manger «mê â mès en â ferkèt» («avec ton couteau et ta fourchette») ...

Mais il y eut aussi, heureusement, le bruxellois plus vulgaire (savoureusement obscène parfois) des camarades d'école et de rue.

Le patois que parlait mon père était une langue brabançonne entachée de bruxellois. «Répressif» comme celui de ma mère, mais avec plus de fissures : celles-ci furent d'ailleurs accentuées par le brabançon plus lourd du grand-père, ouvrier né aux alentours de Louvain. Et cependant, intellectuel issu de la basse classe, mon père désirait, sans qu'il y arrivât, que nous parlions le bon néerlandais en famille ... Het goede Nederlands ... Mon père le parlait très aisément, avec précision et volupté même, devant collègues, littérateurs et amis. En famille, il le parlait agressivement et symptomatiquement quand il était souï ...

Il y eut aussi le néerlandais «cultivé» que j'entendais souvent très mal prononcer par mes profs d'humanité ; c'était aussi «het schoon Vlaams» («le beau flamand») de certaines familles catholiques flamingantes que nous fréquentions : un ABN parasité d'accents anversoïis ou ouest-flamands à peine camouflables<sup>(2)</sup>, langue parfaitement comparable au français de nombreux intellectuels ou politiciens wallons ...

(2) Langue parodiquement mise en œuvre dans certains passages du roman admirable de Jef GEERAERTS, *Het Zevende Zegel*, éd. Manteau.



Le néerlandais poétique qu'écrivait mon père était une langue à la fois très cultivée (rhétorique même) et insistamment travaillée de pulsions «dialectales», de vocables aussi que le *Van Dale's Woordenboek der Nederlandse Taal*, tout en les acceptant, qualifie de «Zuid-Nederlands» («néerlandais méridional»). Il y eut chez lui trois couches en constante interaction dramatique : la référence grecque<sup>(3)</sup>, l'insistance chrétienne, la langue et la vie des «vachères et pochards» dont il était issu ...

Enfin, mon oreille s'est ouverte très tôt à cette langue «anti-père» taraudant le patois maternel : le français. Il y eut les voisins wallons à Bruxelles, puis la présence des francophones dans des écoles bilingues, un oncle et un cousin wallons auxquels j'étais très lié, les Ardennes, les amours premières et tardives, des études à Namur et un travail à Charleroi, d'innombrables lectures surtout et des amis ... J'y ajouterai, sans autre commentaire, l'allemand de Hölderlin et ma tenace passion anglaise ... Alors, voilà, comment me régionaliser ? A deux, à trois, à quatre, à cinq ? Allez-y toujours mes sbires ... Dans un pays-mouchoir où les passions dérisoires poussent les sujets à se blottir sous telle ou telle jupe imaginaire en dénonçant l'envahissante jupe gigogne de l'autre, je tiens à rester (quelque peu assourdi peut-être) en plein milieu – et à distance – de ce carrefour infesté. Au Square Ambiorix par exemple, où ma fille, néerlandophone de 7 ans, baragouine son premier français avec des enfants espagnols, arabes ... Je vis à Bruxelles, ville-monstre : il serait aussi ridicule de vouloir la «vervlaamsen» que de la décréter «françêeze». Y cohabiteront bientôt trois minorités : une considérable minorité francophone hétérogène, une petite minorité flamande tout aussi hétérogène, une fameuse minorité étrangère très hétérogène ... qui parfois se retrouvent aux concerts rock ... So wake up ! We are all strangers, aren't we ? Vous pouvez de toute manière vous tourner en tout sens : geen toekomst meer. Ogenshijnlijk toch. No future. Mais ne vous fiez pas aux apparences. Nos gens ont le prépuce à l'oreille, disait Jérémie. Et je ne connais pas l'hébreu. Malheureusement.

Mai 1980.

(3) Il fut le traducteur néerlandais de Pindare et du *Philoclète* de Sophocle.

## **zwanze** \*

John Lefebre réunit sept artistes qu'il avait invités séparément, à plusieurs reprises. Les voici rassemblés à New York, sous la bannière d'un petit pays européen, où le hasard les a fait naître.

Que dire de ce blason déchiré, de cette affiliation totémique obligée ? Est-on marqué par le lieu de sa naissance, par le milieu, la transparence de l'air, l'opacité d'un environnement culturel ? La langue ? Tout un problème. Flandre et Wallonie se la tirent en se bouchant le nez : la sidérurgie en panne, l'atmosphère est irrespirable. Le cœur belge n'est plus ce qu'il était il y a 150 ans.

Ces sept artistes qui exposent dans le pavillon belge de John Lefebre bousculèrent la sensibilité de notre temps en faisant fi de tout héritage, de tout calcul. Si un projet commun les anime, c'est bien de perturber l'organisation du langage, de rendre plus convaincantes les traces écrites de la parole, d'instruire le procès des objets familiers, des images et des idées reçues. Chacun est seul dans cette aventure, où l'on ne répète jamais exactement une expérience qui a déjà eu lieu.

Les sept invités de John Lefebre sont donc résolument modernes. Le fait d'être ou d'avoir été Belges leur impose-t-il, bon gré mal gré, une commune identité de vue ? Leur regard est-il marqué par la tache aveugle flamande, le strabisme wallon ?

Aux Pays-Bas comme en Toscane, une poignée de peintres pieux s'appliquèrent jadis, avec le talent que l'on sait, à fournir à la chrétienté ses signes de reconnaissance. La peinture, parce que chrétienne, fut donc d'emblée européenne, tout en étant aussi, mais très différemment, chinoise et japonaise. De leur côté, les Arabes inventaient l'algèbre, refusant toute figuration. Or la peinture mondiale est devenue algébrique, préoccupée d'un langage universel. Le paradoxe est qu'elle ne pourra jamais y parvenir. D'où son intérêt, sa prodigieuse diversité.

Comme s'il était nécessaire d'inventer sans cesse de nouveaux axiomes pour mieux piéger une réalité qui se dérobe sans cesse. Tant qu'il y aura des acheteurs intelligents, ce jeu passionnant se poursuivra. Avec de singuliers retours en arrière.

Jadis les terroirs virent naître des œuvres considérables. Toute la sculpture africaine l'atteste. Mais aujourd'hui l'art tribal n'a plus de sens. Flandre et Wallonie sont branchées sur leur Télévision propre, où s'affrontent leurs équipes de football, leurs économistes, leurs ministres de la culture. Laquelle en définitive ? Les idées les plus fumeuses règnent à ce sujet et l'histoire de l'art contemporain en Belgique ne clarifie pas les choses.

Innombrables et remuants, aujourd'hui comme hier, les artistes de Flandre et de Wallonie. Un mouvement irrésistible attire à Paris et à New York ceux qui sont les plus décidés à se faire entendre. Mais, ici ou là-bas, ils participent à une vaste expérimentation collective, où la part des ethnicités s'avère bientôt factice. Car l'enjeu est ailleurs. Il implique le refus des ruses du discours culturel que l'on fait tenir aux nations, aux régions, aux sous-régions, au nom de la compétition économique et de la détestable rivalité politique, quand ce n'est pas une classe sociale tout entière que l'on entend faire parler à travers des artistes serviles.

Henri Michaux a pris les jambes à son cou. Ce grand voyageur a toujours vécu dans les replis. Enfant, il mit dans son sac «un grand adulte encombrant» qu'il pouvait battre à son aise. Où est la grande Garabagne ? Nulle part et partout. Expatriation et extraterritorialité de l'écriture. Ailleurs. La littérature n'est elle-même qu'un pis-aller. Michaux dépose des taches sur le papier pour défaire l'alphabet. Confrontation merveilleuse du dessin et de l'écriture. Exploration des limites de l'esprit, au-delà des mots, avec ou sans mescaline.

Raoul Ubac peint ou grave sur ardoise des signes qui n'appartiennent à aucune langue connue. Choisit les bleus et les gris pour dire sans éclat inutile l'essentiel.

Ah ! Une rencontre me tire d'embarras ! Ubac grava pour le n° 7 de la revue COBRA une ardoise qui fait signe au jeune Dotremont, au jeune Alechinsky.

Examinons cette nouvelle classe d'âge de la patrie belge. Dotremont fonde à Paris en 1948 un mouvement fort peu parisien, en compagnie d'un autre Belge (Joseph Noiret), de deux Hollandais (Corneille et Appel), d'un Danois (Asger Jorn) et de quelques autres. Alechinsky se lie bientôt avec lui et ils travaillent ensemble à Bruxelles, jusqu'en 1951. Ils y rédigent une revue qui échappe à toute appropriation nationale. Le serpent Cobra se moque des frontières, il dévore du même appétit, à Bruxelles, à Copenhague, à Amsterdam, le réalisme socialiste (alors impérialiste), le géométrisme stérile (Mondrian en avait épuisé toutes les possibilités), l'image surréaliste figée (que Magritte seul poussait dans ses derniers retranchements). Pour faire bonne mesure, Asger Jorn fonde un Institut scandinave de Vandalisme comparé.

Païen (donc ni Belge, ni Hollandais, ni Danois), Cobra le fut sans réserve. Les Gilles de Binche hantent la mémoire d'Alechinsky, comme une calligraphie d'un autre âge, d'un autre lieu, en perpétuel mouvement. Ces diables emplumés boivent le champagne dès l'aube, avant Carême, martellent inlassablement le sol et bombardent la foule à coups d'oranges, dans l'espoir d'en faire jaillir le soleil. Ce rituel urbain qui communique avec la nature, ce carnaval grandiose, conduit par de modestes artisans, de petits commerçants, a la même fonction que l'art moderne : ébranler l'esprit d'un geste souverain. Suspendre un bref moment la morale du travail, la logique du rendement. Economie de consommation, comme disait Bataille de ces potlatch anciens ou nouveaux où la fête est un art et l'art une fête dangereuse.

En Wallonie, les Gilles de Binche sont les seuls vrais esprits de la nature. Ils sont voués à ne jamais danser qu'à l'intérieur des murailles de la ville, aux dates prescrites. Les faux Gilles de La Louvière ne respectent pas cet interdit rituel. C'est là que Bury est né. C'est là que s'exerça avec force pendant très longtemps la contestation surréaliste wallonne. Sous le masque facétieux d'Ernest Pirotte, Bury y anime toujours, avec Balthazar, la plus drôle des revues belges : le Daily-Bul. Les propos subversifs de Pirotte, les machines lentes, sournoises et inutiles de Bury, ne participent guère du grand bond en avant, puis en arrière, des forces productives. Ces machines n'annoncent la venue d'aucun Adam Smith, d'aucun Karl Marx nouveaux, capables de rectifier le cours désastreux des affaires humaines. Elles sont donc réellement utiles, ces machines «bonnes à penser» comme le dit Lévi-

Strauss à propos d'autre chose. L'art de Bury campe dans les sombres allées de l'humour noir, comme celui d'Alechinsky, de Dotremont.

Dotremont voulut donner à l'alphabet latin l'évidence éblouissante des premières écritures, celles qui montraient la pensée sans l'épeler. Il réconcilia le dessin et l'écriture, sans que l'un ne soit asservi à l'autre. Il rendit sa liberté à la main de l'écrivain.

Dotremont vient de rejoindre son ami Asger Jorn dans la République des ombres. De temps en temps, sur rendez-vous, il y rencontre René Magritte, un personnage wallon de très haut rang. Ils se disputent longuement, courtoisement, au sujet des rapports de l'image, des mots et de la réalité, querelle sans fin.

Au solstice d'été, Dotremont retourne clandestinement en Laponie pour mettre fin à un travail qu'il n'a pu achever de son vivant : il s'applique à transcrire la langue française en éphémères logoneiges, sous le soleil de minuit. Puis il rentre à Tervuren, en terre flamande.

Alechinsky, bâtard juif-wallon décida d'émigrer à Paris après l'aventure Cobra, un Gille de Binche sous le bras, l'œuvre d'Ensor sous l'autre. James Ensor est devenu un personnage encombrant pour la Belgique officielle. Cet ostendais jurait en flamand, écrivait en français (admirablement) et peignait en impressioniste de chambre. Mais ne vient-on pas de tracer une frontière culturelle infranchissable entre le bassin de l'Escaut, qui traverse la Flandre, et le bassin de la Meuse, qui traverse la Wallonie ? Deux ruisseaux en comparaison du Mississipi et de l'Amazone. Séparés par moins de cent miles. La communauté française de Belgique ne veut plus entendre parler du baron Ensor. Domage.

Folon. Cet humoriste triste entendu de toutes les nations s'expatrie lui aussi en France et s'adonne à la campagne à un projet radical : dire que l'espace urbain, où que l'on se trouve, est inhabitable. Univers trop peuplé, dépeuplé, arbres abattus. Les arbres tiennent fermement à leur sol, mais leurs graines n'ont pas de passeport.

Reinoud, un cas particulièrement embarrassant pour l'anthropologie nationale. Faut-il croire avec Margaret Mead qu'il fut autrement

materné en Flandre que ses contemporains wallons, davantage fessé par son père, pour avoir si mauvais caractère et se moquer si ouvertement de la tête que font les gens, à Paris, à Bruxelles, à New York ? Lointain héritage de Jérôme Bosch ? Mais les plaies sulfureuses qui marquent l'articulation de ces bouleversants personnages de cuivre ou de laiton doivent autant à la zoologie et à la flore préhistorique, aux joueurs de football américain.

Alors, cher John, où sont ces Belges que tu exposes ? Tous en exil, à la recherche d'un langage nouveau, où qu'il leur advienne. Des tréfonds d'une mémoire individuelle, faite de débris de mémoire collective, d'accidents, d'incidents, de tragédies secrètes. Mémoire en rupture avec tous les idiomes, mais qui ne refuse pas les tournures idiomatiques. Je laisse aux sémiologues le soin de retrouver la trace de ses «belgitudes» dans l'œuvre de ces sept personnages qui ne sont assurément pas en quête d'une nation. Ils forgent, dessinent ou construisent, chacun à sa façon, un langage apatride, plus convaincant que celui des patries. L'art ne se conçoit plus qu'intertribal, sangs et esprits mêlés. C'est le privilège de quelques grandes villes modernes d'être encore accueillantes à ces métèques, à ces chiens bâtards qui se rassemblent aux carrefours, sans maître.

\* Mot bruxellois intraduisible. Présentation de l'exposition «Salute to Belgium» organisée à la Lefebvre Gallery, New York (1<sup>er</sup> au 26 avril 1980) à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de la Belgique.

## **fluctuat nec mergitur**

L'histoire de Belgique fait partie d'un ensemble bien plus vaste et plus cohérent/incohérent si elle a navigué sur des tempêtes levées par des voisins avides, par des querelles de dynasties étrangères et, aujourd'hui par l'internationale d'intérêts économiques. Elle ne m'a jamais paru un pôle de stabilité. La vieille tribu de laquelle je suis sorti a passé à travers ces péripéties, et elle flotte toujours. J'ai donc, sans doute inconsciemment, transféré mon besoin de stabilité sur ma tribu, exactement comme un membre d'un équipage s'accroche au bateau pris dans la tempête. C'est une très vieille tempête et j'y suis accoutumé, j'allais dire, depuis cinq siècles. Le problème patrial, si important pour tant de gens, ne s'est jamais posé pour moi.

L'écrivain se penche sur ses problèmes. J'en ai des tas, mais pas ceux-là. Que donc la «réalité/fiction belge» soit absente de mes livres prouve simplement que mes problèmes sont ailleurs. Aussi brutal que cela puisse paraître, j'ai souffert presque simultanément de deux phénomènes de rejet. Le premier touche à la religion : ancien élève de Ste Barbe à Gand, de N.D. de la Paix à Namur et de Louvain, le manque de rigueur de l'enseignement religieux basé sur le Néo-Thomisme cher à Jacques Maritain – que j'ai bien connu – m'ont laissé comme suspendu sur un vide hallucinant mais non pas désespérant. Le second fut comme le corollaire du premier pour des raisons toutes personnelles et d'implication sociale : j'ai rompu avec ma tribu ultramontaine qui me parut être le microcosme de toutes les palinodies que, trop longtemps, j'avais prises pour le fondement inébranlable d'une éthique supérieure, spirituellement, à toutes les autres. Je m'aperçus que je m'étais accroché à des textes sollicités, voire à des superstitions.

Mon œuvre est entée sur ce double séisme. Et je n'ai commencé à publier qu'à partir de ce moment-là. Si j'habite la Corse, c'est pour travailler à l'abri des tintamarres au son desquels on tente de remplacer des tiares par des couronnes en plastique.

conrad detrez

---

## le dernier des wallons

*pièce radiophonique de politique-fiction \**

(indicatif musical style an 2000)

*Speakerine* : (voix feutrée, d'aéroport) Radio fédérale de Belgique, 20 décembre 1999, Radio fédérale de Belgique, 20 décembre 1999, ... Mesdames, Messieurs, nous vous prions d'entendre une communication de Sa Majesté le Roi.

(Bruits de micro, toussotement de vieillard)

*Le Roi* : (voix de très vieil homme) Mes chers compatriotes, Nous avons, la Reine et moi, mûrement réfléchi, nous avons pris conseil, et aujourd'hui, à moins de deux semaines de la fin du deuxième millénaire de notre histoire, il Nous paraît nécessaire d'aborder l'an 2000 avec des institutions renouvelées. Ces institutions, au demeurant, se développent, s'il Nous est permis de le dire, par-dessus Notre tête, au niveau supranational et suivant des principes que les avatars du siècle ont voulu républicains. L'exemple, par ailleurs, des monarques voisins nous hante depuis qu'ils se sont retirés pour porter, dirons-Nous, sur les fonts baptismaux d'abord la République batave et frisonne des Pays-Bas, la République de Galles, les Républiques démocratiques d'Ecosse et d'Angleterre, la Confédération de Suède et, si près de nous, la République populaire du Luxembourg. Cette vague d'abolition des pouvoirs et charges héréditaires Nous laisse terriblement seul. L'anachronisme de Notre état nous accable, autant sinon plus que le grand âge et l'absence d'héritier. Notre santé, par ailleurs, ne Nous permet plus d'accomplir sans faiblesse le devoir d'inaugurer, par tous les temps, dans les trois régions du pays, les expositions de chrysanthèmes ni de Nous exposer à la bousculade des Joyeuses Entrées. Nous souhaitons dès lors, la Reine et moi, remettre les ciseaux à un élu du peuple. Qu'il tranche, après Nous, dans la dignité, les rubans des comices floraux ! Cet élu sera choisi entre ses pairs, membres du Parlement, qui, dans sa majorité s'est



rallié, à l'exception des députés ultras du Parti socialiste, à Notre décision. Et Nous avons convenu que, le 1<sup>er</sup> janvier de l'année prochaine, ce président élu devra proclamer devant des témoins authentiques et de vieille souche des communautés flamande, wallonne et bruxelloise, la République des Etats Belges Unis. La Reine et moi en sommes anticipativement fiers. Et puisqu'ainsi en dispose la loi de l'évolution de l'histoire, que ... que vive la Répu ... (le roi hoquète, il semble s'étrangler) ...blique ! (Dernières mesures de la brabançonne qui se termine sur un bruit qui ressemble à une explosion)

*Speakerine* : C'était une communication, la dernière, de Sa Majesté le Roi. Veuillez maintenant, Mesdames, Messieurs, écouter Monsieur le député Léo De Leeuw Van Vlaanderen (prononcé à la française), porte-parole du Parlement.

*Le Député* : (parle volontiers franglais avec accent flamand) : Mesdames et Messieurs, le gouvernement et le parlement m'ont chargé de remercier Sa Majesté pour son acte de courage et de lucidité. Le self-développement de l'Europe appelait cette «transnational adaptation» ainsi que l'heure nucléo-technologique de notre société. Nous ne sommes plus qu'à douze jours de l'an 2000 et, vous le savez, time is money ! Le nouveau président sera choisi par nous, au vote électronique secret, le 31 décembre. Son investiture aura lieu le lendemain à zéro heure. Nous invitons nos concitoyens des Etats de Flandre, de Bruxelles et de Wallonie à déléguer chacun au moins un représentant de leur communauté, authentifié comme tel par l'ordinateur de sa super-commune unifiée. Ces représentants devront se faire connaître au parlement avant la fête de l'International European Christmas, fixée comme chacun sait, au 25 décembre. Après examen de leurs dossiers, ils seront invités à siéger parmi nous. Ainsi le parlement a-t-il interprété la condition mise par Sa Majesté à la prestation de serment de son successeur. L'investiture d'un président de république, pour avoir force de loi, doit naturellement se faire devant des hommes qui sont l'émanation profonde de nos trois peuples. Ils pourront se présenter, dès demain, à la conciergerie du parlement. Leurs frais de déplacement seront remboursés par les nouvelles institutions républicaines. Bonsoir.

*Speakerine* : C'était une communication de Monsieur le député Léo De Leeuw Van Vlaanderen, porte-parole du parlement. Nous vous

signalons qu'après cela la Direction de l'Information de la Radio fédérale de Belgique a décidé d'ouvrir une permanence téléphonique destinée aux auditeurs désireux de poser leur candidature à la cérémonie d'investiture du président. Pour cela il suffit d'appeler au numéro suivant : 00002, indicatif de Bruxelles, suivi du combiné 9992prime 909. Je répète : 0000 ...

(Dring ! sonnerie de téléphone)

*Speakerine* : Allo ?

*Auditeur* : (accent arabe) Madame, jî peux bien y allî, si tî veux, moi, jî nîme pas lî roi i tout, jî suis ripublicain dipuis toujours, Madame ...

*Speakerine* : Oui, enfin ... un instant, monsieur ... Vous êtes d'où ?

*Auditeur* : Di Brussell' !

*Speakerine* : Né à Bruxelles ?

*Auditeur* : Oui, tout nî à Brussell' i ma femme ossi i tout.

*Speakerine* : Vous êtes Belge ?

*Auditeur* : Ah, oui !

*Speakerine* : Votre nom, monsieur ?

*Auditeur* : (très vite) Ben M'hamed Abd-el-Wahib.

*Speakerine* : Comment ?

*Auditeur* : (toujours très vite) Ben M'hamed Abd-el-Wahib, c'î facile !

*Speakerine* : Oui, enfin, écoutez : envoyez-nous une photocopie de votre carte d'identité et du certificat d'authentification délivré par l'ordinateur de votre super-commune.

*Auditeur* : Ça va, Madame, ça va, jî vî l'faire, Madame. (Il raccroche)

*Speakerine* : Mesdames, Messieurs, nous disions donc que la Radio fédérale de Belgique avait ouvert une permanence – je répète le numéro : 00002, indicatif de Bruxelles, suivi du combiné 9992prime 909. Nos services d'information couvriront également la préparation de la cérémonie et la cérémonie elle-même. Et pour cela je cède l'antenne à notre reporter Lucky Beyer. A vous Lucky.

*L. Beyer* : Merci, Edmée. Mesdames, messieurs, chers auditeurs, la Radio fédérale a décidé d'installer ses micros aussi bien à Bruxelles qu'en Wallonie. C'est par le truchement de ces micros que nous vous tiendrons au courant du nom de l'origine des candidats à la représentation ... (Dring, sonnerie du téléphone)  
Allo ?

*2<sup>e</sup> auditeur* : (accent italien) Allo, monsieur, je me présente : Antonio

Egidio Spinelli, est-ce que je peux aller à Bruxelles, j'adore les cérémonies, les prestazione de serment, les rois, les présidents, les divas, l'opera et tout ...

*L. Beyer* : Mais vous êtes italien, si je ne m'abuse ?

*L'auditeur* : Italien, moi ? Ma qué ! Je suis wallon, monsieur, wallon puro depuis quatre generazioni ! Et tutti de Charleroi !

*L. Beyer* : Euh, écoutez ... Avez-vous consulté l'ordinateur ? Avez-vous le certificat d'authentification ?

*L'auditeur* : Quel ordinateure !?

*L. Beyer* : Celui de la super-maison communale ...

*L'auditeur* : L'ordinateure ! L'ordinateure ! Qué l'ordinateure ! C'est pas nécessaire, j'ai la carte d'identité, basta ! Non ?

*L. Beyer* : Adressez-vous à la super-maison communale de votre ville et retéléphonez-nous demain.

*L'auditeur* : Miseria ! Va bene ...

*L. Beyer* : Mesdames, Messieurs, nous disions donc que nous avons installé nos micros en Wallonie mais je reçois à l'instant une communication du parlement que je me fais le devoir de vous lire. Voici : (bruits de papier qu'on déplie) Le parlement des Etats de Flandre, de Bruxelles et de Wallonie, réuni en session spéciale, constate qu'en vertu du vieux processus de dénatalité de la région sud du pays, qu'en vertu de l'émigration en France de nombreux citoyens wallons, qu'en vertu de la colonisation par des riches ressortissants flamands de domaines sis en Wallonie, qu'en vertu de l'établissement d'un nombre croissant de résidences secondaires bruxelloises en terre wallonne, qu'en vertu également de la fusion des Wallons avec la population des travailleurs étrangers dont est bien connu le penchant pour la ... procréation, le parlement constate que certains problèmes de recrutement pourraient se poser. Il demande donc aux habitants du pays de collaborer avec lui dans la recherche d'authentiques ressortissants wallons. Il prie en outre ceux qui ont des motifs de se considérer comme tels de se faire connaître au plus vite afin que l'investiture du président de la future république puisse s'effectuer à la date prévue. Le même parlement a enfin décidé de créer une brigade spéciale d'investigation : la BSI, avec pour mission de découvrir et de ramener dans la capitale, avant le 31 décembre, le Wallon légitime qui devra figurer, auprès du Flamand et du Bruxellois également légitimes qui se présenteront, munis de leurs certificats, devant

notre commission ad hoc. Dit et fait à Bruxelles, le 20 décembre 1999. Signé : le porte-parole du parlement. Voilà, Mesdames, Messieurs, les évènements se précisent. Notre charmante Edmée nous signale que les appels téléphoniques se multiplient, en particulier pour l'Etat de Bruxelles. N'est-ce pas, Edmée. Qu'en est-il exactement ?

*Speakerine* : Eh bien, Lucky, nous avons enregistré plusieurs candidatures qui nous semblent provenir de Bruxellois authentiques : celle de Monsieur Clovis Nouille, agent de police, résidant à Schaerbeek, celle de Madame ou Mademoiselle Rosa Vandebroek, institutrice bilingue à Ixelles et celle de la famille Toone, marionnettistes, rue des Bouchers, à Bruxelles-centre.

*L. Beyer* : Pour Bruxelles, effectivement, il ne devrait pas y avoir de problèmes. Dans ce cas, chers auditeurs, nos services d'information permanente s'occuperont donc tout spécialement de la Wallonie. Moi-même et mon micro nous accompagnerons la brigade spéciale et nous vous rendrons compte de ses investigations et, espérons-le, de ses trouvailles. Ce reportage sera naturellement assuré en direct. Chers auditeurs, nous vous mettrons bientôt en contact avec la brigade, le temps de la rejoindre à l'entrée de l'autoroute E10.

(Pause : thème musical de la pièce, suivi de bruits de voitures, klaxons etc... Nous sommes sur l'autoroute Bruxelles-Mons ; Lucky Beyer interviewe le chef de la brigade à l'intérieur de sa fourgonnette)

*L. Beyer* : Mesdames, Messieurs, nous nous trouvons à présent sur l'autoroute Bruxelles-Mons. Nous roulons dans la fourgonnette de la brigade spéciale qui a bien voulu nous recevoir. Les brigadiers sont au nombre de trois et je dois dire que nous sommes un peu à l'étroit mais enfin l'importance politique de la mission vaut bien ces petits ennuis. Nous allons d'ailleurs demander au chef de la brigade. Monsieur ...

*Brigadier* : (accent flamand très prononcé) Van Brabant Manu.

*L. Beyer* : Au brigadier Van Brabant comment il se propose de mener à bien cette quête pour ne pas l'appeler cette chasse : la chasse au Wallon, si j'ose dire ...

*Brigadier* : (l'interrompant) Hei, monsieur, pas ça hein ! On n'est pas des chasseurs (rires des autres brigadiers), on chasse personne, on cherche.

*L. Beyer* : Et comment comptez-vous ... chercher ?

*Brigadier* : On regarde les gens, hein, leurs têtes, les cheveux, et on demande. Les nègres, les jaunes, les Marocains, tout ça, ça sert pas, on passe dessus.

*L. Beyer* : Vous voulez dire : à côté ...?

*Brigadier* : Si tu veux.

*L. Beyer* : Mais, monsieur le brigadier, vous êtes Flamand, me semble-t-il, et ne trouvez-vous pas gênant qu'il vous revienne à vous de chasser ... je veux dire : de chercher des Wallons.

*Brigadier* : Monsieur, je suis bilingh' ! Je suis été faire les examens à Bruxelles avec mes camarades et maintenant on est à l'Etat, à Bruxelles, c'est juste, hein, on peut aller partout maintenant.

*L. Beyer* : C'est ça. Et vous pensez vous rendre ?

*Brigadier* : A Bergen.

*L. Beyer* : Vous voulez dire : à Mons ?

*Brigadier* : Och, c'est le même chose !

*L. Beyer* : Peut-être pas pour trouver des Wallons : Bergen ...

*Brigadier* : Ça, c'est trop tôt, faut voir d'abord.

*L. Beyer* : Merci, monsieur le brigadier. Mais je vois que nous avons franchi la frontière linguistique, nous sommes arrivés en vue de Nivelles. Peut-être pourrions-nous nous arrêter ici. Qu'en pensez-vous, brigadier ?

*Brigadier* : Si tu veux, pourquoi pas ? Tiens, on va arrêter ceux-là qui marchent sur le trottoir, là, devant nous. (Bruits de frein, ralentissement de moteur, bruits de la rue) Hé, toi, monsieur, arrête une fois !

*L. Beyer* : Mesdames, Messieurs, le passant désigné ne semble pas obtempérer ...

*Brigadier* : Hei, police, brigade spéciale !

*L. Beyer* : Voilà : il obtempère. Le brigadier lui demande ses papiers.

*Le passant* (accent français très marqué) : Ben quoi ! Ils sont en règles mes papiers !

*Brigadier* : Tu me les donnes quand même.

*Le passant* : Comment : *tu* me les donnes ? Monsieur, je vous prie de me vouvoyer ! Je suis un honnête homme. Vouvoyez-moi, monsieur !

*Brigadier* : Quoi ?

*Le passant* : Vouvoyez-moi, vous dis-je !

*Brigadier* : Qu'est ce qu'il dit, celui-là !?

*L. Beyer* : Il demande que vous disiez *vous*, c'est plus correct.

*Brigadier* : Och, ces Wallons, toujours avec des manières de Français !

*Le passant* : Français si vous voulez, monsieur, mais je suis Belge :

Belge et Wallon : Jean-Jacques Latour, né à Nivelles, de grands parents français, je vous l'accorde.

*Brigadier* : Bon, ça ne compte pas, allez ! C'est pas un vrai, on va une fois voir plus loin.

(Nouveaux bruits de moteur, la voiture redémarre, musique, brusque coup de frein, crissement des pneus, branle-bas de matériel à l'intérieur de la fourgonnette, cris : Aïe, aïe !) (Au conducteur) Zeg, nom de Djus, freine, nom de Djus ! Cette vieille alors !

*L. Beyer* : (voix de panique) Vous l'avez peut-être entendu, nous venons de frôler la catastrophe. Heureusement notre chauffeur a les réflexes prompts : il a pu éviter de renverser un piéton qui traversait la chaussée hors des passages cloutés, un vieux piéton, je dois dire, puisqu'il s'agit d'une dame âgée et peut-être une Wallonne, Brigadier ?

*Brigadier* : On peut toujours essayer, hein. Madame ! hei, madame !

Madame ! Celle-là, elle a sûrement des boules dans ses oreilles ...

Madame ! Attends, je vais sortir.

*L. Beyer* : Allez-y, je vous suis. Madame, je vous prie ... Madame, c'est la radio.

*La femme* : (fort accent hennuyer) La quoi ?

*L. Beyer* : La radio, madame.

*La femme* : Ah, l'INR ?

*L. Beyer* : Oui, enfin : la RFB : la radio fédérale.

*La femme* : Ah, bon, et qu'est-ce que vous voulez ?

*L. Beyer* : Madame, êtes-vous Wallonne ?

*La femme* : Quoi ?

*L. Beyer* : Etes-vous Wallonne, Madame ?

*La femme* : Mon nom ?

*L. Beyer* : Si vous voulez.

*La femme* : Maria Adolfina Adamo.

*L. Beyer* : Née ... ?

*La femme* : Ah, monsieur, il y a si longtemps ...

*L. Beyer* : En Belgique ?

*La femme* : Non, monsieur : en Sicile, mais je suis arrivée ici toute petite, ça fait bien nonante ans !

*L. Beyer* : Lei parla italiano ?

*La femme* : Quoi ?

*L. Beyer* : Vous parlez italien ?

*La femme* : Non, monsieur, jamais, j'ai toujours parlé le français. Ou le wallon, enfin ... Ernest, mon mari, il était de Marcinelle.

*L. Beyer* : Donc vous avez acquis la citoyenneté wallonne ?

*La femme* : Ben, monsieur, voilà, enfin ... on est toujours resté ensemble, Ernest et moi, on s'entendait et tout ça mais on n'a jamais eu l'idée de se marier ; c'est pour ça que je n'ai pas la carte d'identité d'ici, la verte. La mienne, elle est jaune.

*L. Beyer* : Merci, Madame, au revoir.

(Le reporter et le brigadier regagnent la fourgonnette, nouveaux bruits de moteur, musique).

Chers auditeurs, comme vous avez pu l'entendre, les investigations se poursuivent, n'est-ce pas, monsieur le brigadier ? (Le brigadier grommelle des mots en flamands, incompréhensibles). Et nous voici maintenant entrés dans La Louvière ...

*Brigadier* : (coupant le reporter) Mais ça vaut pas la peine de s'arrêter, hein, regarde une fois les vitrines : (Il lit péniblement) Café de l'Acropole ... Boulangerie Polski-Polka ... Restaurant di Calabria ... Au Saint-Joseph, maison Kasa-Boubou, articles de piété, gris-gris ... Boucherie Van Kampenhout et fils, enfin ... quand même ... et là, qu'est-ce que c'est écrit ?

*L. Beyer* : Kinésithérapie.

*Brigadier* : Encore des étrangers !

*L. Beyer* : Attendez, ralentissez : Kinésithérapie Alfred. C'est peut-être bon, si on allait voir ?

*Brigadier* : Ça va, allez-y.

(Bruit d'arrêt de la voiture, le brigadier et le reporter ouvrent une porte, sonnerie électrique sophistiquée, musique douce, feutrée)

*Kinésiste* : (voix très efféminée, style «folle») Messieurs, que puis-je faire pour vous, un petit massage ? Ah, mon Dieu, vous êtes la radio ? C'est pour une interview ?

*L. Beyer* : Oui, enfin ... Monsieur Alfred, c'est vous ?

*Kinésiste* : En personne. Est-ce que je peux aller me gargariser ?

*L. Beyer* : Je ... enfin ... ce n'est pas nécessaire, on voulait simplement savoir, la brigade spéciale d'investigation voulait savoir ...

*Kinésiste* : Ah, vous êtes le reporter de la RFB ? Je vous ai entendu, c'est captivant ! C'est pour aller à la prestation de serment, n'est-ce pas ! Mais je suis d'accord : j'ai toujours servi la patrie ...

*L. Beyer* : Vous êtes vraiment Wallon ?

*Kinésiste* : De père en fils, monsieur, et depuis le xvi<sup>e</sup> siècle. Je puis vous montrer l'arbre généalogique de ma famille avec tous les documents à l'appui. Je suis un Wallon pur-sang, monsieur !

*Brigadier* : (s'énervant) Oui, mais ça va pas !

*Kinésiste* : Pourquoi, je ne suis pas présentable ?

*Brigadier* : Oh si ! ... attends une fois, je reviens.

*L. Beyer* : Un moment, monsieur Alfred ...

*Kinésiste* : Alfred Lardeur.

*L. Beyer* : Monsieur Lardeur, le brigadier m'appelle.

(ouvre la porte, de nouveau sonnerie électrique)

Alors, brigadier ?

*Brigadier* : Allez, monte, on s'en va !

*L. Beyer* : Mais enfin, brigadier, pour une fois qu'on en trouve un ...

*Brigadier* : Ouais, une jeannette ! Moi, je veux pas ramener une jeannette à Bruxelles, hein, qu'est-ce qu'on va dire ? Que je m'amuse ! Allez, on va à Liège, c'est plus grand, là on trouvera sûrement ce qui faut ...

(La voiture repart, pause musicale)

*L. Beyer* : Mesdames, messieurs, nous traversons maintenant les grasses terres de Hesbaye et leurs énormes fermes, ces terres progressivement colonisées depuis quelques années déjà par de nombreuses familles émigrées des deux Flandres. C'est d'ailleurs cet afflux de population de Nord qui explique, comme on sait, le fameux glissement vers le sud des querelles linguistiques avec, naturellement, comme conséquence le repli des derniers indigènes vers la région de Namur. La brigade estime donc inutile de s'y attarder. C'est pourquoi nous serons dans quelques minutes au cœur de la Cité Ardente. Mais que vois-je, brigadier, on dirait des manifestants, là-bas, au bout de l'autoroute ...

*Brigadier* : Attends une fois, je vais téléphoner au CACA pour voir.

*L. Beyer* : C'est à dire au Contrôle Automatique Central des Autoroutes ...

*Brigadier* : Oui, au CACA enfin ! Allo, le CACA ? Ici la BSI, qu'est-ce que c'est que tous ces gens sur l'autoroute ?

*Voix du CACA* : Quelle autoroute ?

*Brigadier* : Ben, à l'entrée de Liège, en venant de Mons.

*Voix du CACA* : Attendez un instant, le temps de faire pivoter le radar ...

(bruits électroniques, manipulation de machines) Voilà, un moment ... Ils portent des calicots, n'est-ce pas ?



*Brigadier* : D'ici, ça on voit pas.

*Voix du CACA* : Nous, on les voit, oui, oui, sur les écrans de l'Autoroute E41. Il y a bien deux cents personnes, ils bloquent la voie.

*Brigadier* : Et qu'est-ce que c'est écrit, sur les banderolles ?

*Voix du CACA* : Attendez ... euh ... voilà ... on voit plus nettement ... c'est écrit : VIVE LA WALLONIE ... euh ... WALLONS ... TOUJOURS WALLONS ...

*Brigadier* : Ça va, ça va ! Au revoir (il raccroche)

(Au reporter) Eh bien, cette fois-ci on devra même plus chercher. Je l'avais dit hein : on aurait dû tout de suite aller à Liège. Ceux-là on les trouve avant qu'on les cherche ! (Il rit, rires de ses hommes)

*L. Beyer* : Chers auditeurs, c'est bien un groupe de Wallons qui vient vers nous. Cette fois, la fin des investigations est proche et l'initiative royale paraît donc sauve. Je pense que nous pourrons ramener, ce soit même, deux ou trois wallons dans la capitale. Qu'en pensez-vous brigadier ?

*Brigadier* : Oh, sûrement ! Allez, chauffeur, stop, on descend. (Cris des manifestants : Wal-lo-nie ! Wa-lo-nie ! Wal-lo-nie ! Nous voulons rester wal-lons ! Nous vou-lons rester wal-lons ! Nous vou-lons rester wal-lons ! ...)

*L. Beyer* : Mesdames, Messieurs, le premier rang des manifestants s'est jeté dans les bras des trois hommes de la brigade qui ne peuvent s'empêcher de se faire embrasser tant sont grands l'enthousiasme et la fierté de ces Wallons apparemment tout à fait légitimes et de vieille souche. Ils portent d'ailleurs avec eux les rameaux et les branches de leurs arbres généalogiques qu'ils agitent comme pour une procession ... Mais nous allons nous approcher ... Pardon, ... pardon, monsieur, quel est votre nom, monsieur ?

*Manifestant* : (accent liégeois) Bouchon Joseph, comme mon père et comme mon grand-père, cultivateur.

*L. Beyer* : Et vous, monsieur ?

*2<sup>e</sup> manifestant* : (accent liégeois) Lapie Emile.

*L. Beyer* : Et vous ?

*3<sup>e</sup> manifestant* : (accent liégeois) Fragnée Lambert.

*L. Beyer* : Voilà sans doute des noms qui ne trompent pas, Messieurs, êtes-vous disposés à monter à Bruxelles pour assister à la proclamation de la république ?

*1<sup>er</sup> manifestant* : C'est pour ça qu'on est venu, donc. Des wallons comme nous aut', enn' n'a wère, vòs polez todi qwèri, édon Djoseph ?

*2<sup>e</sup> manifestant* : Awè çoulà !

*Brigadier* : Qu'est-ce qui radote une fois çui-là ?

*L. Beyer* : Si j'ai bien compris, il dit que des Wallons comme eux il n'y en a pas beaucoup.

*Brigadier* : Heureusement !

*L. Beyer* : Pourquoi ?

*Brigadier* : Regarde une fois ces cartes d'identité ! Ça va pas, hein !

*L. Beyer* : Un moment, chers auditeurs, que je consulte les documents que vient de me tendre le brigadier. Je lis ... Bouchon ... Lapie ... Fragnée ... tous des noms du terroir, c'est bien évident. Profession : cultivateur ... cultivateur ... cultivateur ... (aux manifestants) Et les autres, cultivateurs eux aussi ?

*1<sup>er</sup> manifestant* : Presque tous.

*L. Beyer* : C'est donc une manifestation agricole que la vôtre ?

*1<sup>e</sup> manifestant* : Nous, monsieur le speaker, c'est une manifestation de Wallons, on veut rester Wallons et si on peut aller à Bruxelles pour le montrer, eh ben on ira !

*L. Beyer* : Très bien, et vous êtes de ... voyons vos papiers ... de ... Fouron Saint-Pierre ... Fouron Saint-Pierre ... Fouron-le-Comte ... Mais, messieurs, vous êtes limbourgeois !

*Manifestant* : Justement, on ne veut pas !

*L. Beyer* : Mais c'est écrit ...

*Manifestant* : C'est pour ça qu'on manifeste. On est Wallons et comme Wallons on veut revenir à la province de Liège, voilà.

*Brigadier* : Ça, monsieur, c'est pas mon affaire, tu peux porter tous les arbres géologiques que tu veux, nous c'est la carte d'identité qui compte et la tienne, ça compte pas.

*Manifestant* : Encore un policier flamand, on ne veu pu que çoulà !

*Brigadier* : Flamand, ouais, mais bilingh' !

*Les manifestants* : (tous ensemble) Hou ... ! Môssi flamin ! Hou ... Hou. (énorme tumulte, cris incompréhensibles d'où percent les mots : Wal-lons ! Wal-lons ...)

*Brigadier* : (hurlant) : Allez, dégagez ! pot'ferdek ! dégagez !

*L. Beyer* : Mesdames, Messieurs, excusez ce tumulte ... la brigade s'efforce de regagner sa fourgonnette ... nous aussi ... Voilà, ce n'est pas facile ... enfin, le chauffeur ... oui : chauffeur ! chauffeur ! Vous pouvez nous ouvrir la portière du fond ? Voilà ... euh ... merci, chauffeur ... Ouf ! enfin, nous voilà repartis ... Chers auditeurs, nous franchissons, comme vous pouvez l'entendre, le barrage des manifestants ... (cris, tumulte etc...)

*Brigadier* : Maintenant, chauffeur, on s'arrête seulement sur la Place Saint-Lambert, allez !

(bruits de moteur, reprise du thème musical de la pièce ...  
Interruption)

*Speakerine* : Ici, Radio fédérale de Belgique, ondes moyennes, fréquence modulée. Pour ceux qui prendraient l'émission en cours, je rappelle que notre reporter Lucky Beyer est en train de couvrir pour nous l'enquête menée en Wallonie par la Brigade spéciale d'investigation. Cette enquête qu'une certaine presse à sensation n'a pas craint de nommer – je cite : «la chasse au dernier des Wallons» – fin de citation. Lucky Beyer et la Brigade sont arrivés à Liège, sur la Place Saint-Lambert. A vous, Lucky.

*L. Beyer* : Merci, Bruxelles, merci, Edmée. Nous nous trouvons effectivement à proximité du Palais des Princes-Evêques où un groupe folklorique arborant le nom de «Wallonia» vient de descendre par l'escalator géant de la station aérienne du métro de la ville. Ce groupe «Wallonia» est vêtu de sarreaux de coutil bleu rehaussés d'un foulard rouge à pois blancs et coiffé de casquettes de soie noire pour faire honneur sans doute à l'élégance du fameux Tchantchès. Mais je vois que la brigade est séduite par le groupe. Tout indique que cette fois on peut en attendre un bon coup de filet. Mais écoutez plutôt ... le temps de glisser le micro entre le brigadier et le chef du groupe ...

(bruit de conversation touffue, inaudible, dans une langue qui ne semble être ni française ni wallonne).

*Brigadier* : Le chef du groupe, s'il vous plaît ?

*Chef du groupe* : (accent allemand) C'est moi.

*Brigadier* : Ah, tu es folklorique ?

*Chef du groupe* : Oui, j'ai fondé la chorale «Wallonia» après la guerre avec des camarades d'Eupen et de Welkenraedt.

*Brigadier* : Votre nom ?

*Chef du groupe* : Werner Schmidt.

*Brigadier* : Et tu es dans «Wallonia» ?

*Chef du groupe* : Ben oui puisque je suis le fondateur.

*Brigadier* : Et les autres. Et toi, viens une fois ? Votre nom ?

*Membre du groupe* : (accent allemand) Monschau Aloys.

*Brigadier* : Ça compte pas !

*Membre du groupe* : Quoi, ça ne compte pas ?

*Brigadier* : Ces noms-là, ça compte pas ! C'est tous comme ça ?

*Chef du groupe* : Oui, on chante tous dans la même chorale, on est reconnu, on a tous les papiers ...

*Brigadier* : Allez, ça va (Au reporter) Ah, monsieur le speaker, je ne sais plus où est-ce que je dois aller !

*L. Beyer* : Ecoutez, si nous quitions la place ... Peut-être que dans une de ces vieilles maisons, du côté de la Violette, sur la Place du Marché ou rue Neuvice ou en Féronstrée ... on finira bien par trouver la personne qu'il faut.

*Brigadier* : D'accord, on va à pied comme ça on va peut-être rencontrer des gens comme quoi qu'on cherche. D'ailleurs en voilà !

*L. Beyer* : Où ça ?

*Brigadier* : Là, ces vieux qui vient de sortir de la maison avec le chapeau de curé sur la porte.

*L. Beyer* : Le chapeau de curé ? ... Ah, oui, la mître : la mître en pierre taillée ... En effet, chers auditeurs, deux vieillards d'allure très digne viennent de quitter une de ces anciennes demeures du quartier, une demeure classée sans doute, avec un portail de pierre surmonté d'un blason sur lequel repose effectivement une mître sculptée en rapport sans doute avec le passé de la ville. Nous allons le demander ... Pardon, monsieur ...

*1<sup>er</sup> Liégeois* : (voix de très vieil homme) Jean du Puits, avec un petit du, notaire, retraité naturellement.

*2<sup>e</sup> Liégeois* : (également voix de très vieil homme) François du Puits, avec un petit du, notaire, également retraité naturellement.

*L. Beyer* : Vous êtes frères ?

*Les 2 Liégeois* » (ensemble) Oui, monsieur : frères et jumeaux.

*L. Beyer* : Vous n'êtes plus très jeunes.

*1<sup>er</sup> Liégeois* : Nous avons fêté nos cent ans l'an passé ...

*L. Beyer* : Vous êtes Liégeois ?

*1<sup>er</sup> Liégeois* : Depuis Notger !

*2<sup>e</sup> Liégeois* : Enfin, notre famille.

*1<sup>er</sup> Liégeois* : Oui, la famille ...

*L. Beyer* : Vous êtes donc d'authentiques Wallons ?

*1<sup>er</sup> Liégeois* : On ne peut plus, cher monsieur : par le nom, par la naissance ...

*2<sup>e</sup> Liégeois* : Et l'ancienneté.

*L. Beyer* : Mais c'est parfait ! C'est parfait ! (au brigadier) Brigadier, monsieur le brigadier, eureka ! j'ai trouvé !

*Brigadier* : Ces deux-là ? God ! mais ils tiennent presque plus ensemble ! Pourvu qu'ils meurent pas avant le premier janvier !

*L. Beyer* : Monsieur du Puits ... et vous, monsieur du Puits ... Radio fédérale de Belgique est très heureuse de faire votre connaissance et je suis sûr que le pays tout entier se réjouit et souffle avec nous ...

*1<sup>er</sup> Liégeois* : Et pourquoi, cher monsieur ?

*L. Beyer* : Parce que vous allez sauver la Belgique !

*1<sup>er</sup> Liégeois* : Comment !?

*L. Beyer* : Vous allez permettre à la Belgique de se moderniser, de se transformer en république.

*2<sup>e</sup> Liégeois* : En république !?

*L. Beyer* : Oui, monsieur : en République des Etats Belges Unis.

*2<sup>e</sup> Liégeois* : Monsieur, nous sommes opposés à la République, à toutes les républiques !

*L. Beyer* : Comment, vous êtes membres du Parti socialiste ?

*1<sup>er</sup> Liégeois* : Horreur, monsieur ! Nous sommes principautaires ! Nous, les Liégeois, les vrais – il en reste ... il en reste – on s'est efforcé de nous faire Belges. Belges ! je vous demande un peu. Avec un royaume à la clé. Et maintenant on veut nous faire Belges avec une république ? Mais, Belges, on l'est depuis si peu de temps, monsieur, depuis si peu de temps ! Principautaires, on l'a été pendant mille ans ! Mille ans ! Vous entendez ? Monsieur, mon frère et moi, sommes partisans du retour à la Principauté et nous ne servons jamais que la Principauté ! Au revoir, Monsieur !

*L. Beyer* : Mais c'est une question grave ... urgente ... le roi lui-même ...

*1<sup>er</sup> Liégeois* : Foin du roi, monsieur ! Vivent les Princes-Evêques !

*L. Beyer* : Brigadier, je m'excuse, je crois que je suis tombé sur des fanatiques.

*Brigadier* : Moi, ça m'étonne pas, j'avais déjà entendu dire : les Wallons ici, c'est comme la Volksunie, tu les auras jamais à Bruxelles, sauf pour faire de sa gueule. Moi, ici j'aime pas rester, hein, je vais aller avec mes hommes à Namur, c'est plus calme et puis là, paraît que y a pas beaucoup de Turcs et de macaronis et tout ça ... Allez, viens avec nous à Namur !

*L. Beyer* : En route donc pour Namur, chers auditeurs, bien que le temps passe très vite et fasse monter en nous l'angoisse de trouver le pays incapable, dirais-je, d'assurer sa transformation dans les délais ... Mais enfin, nous avons la foi. Vous pourrez nous suivre au cours de la nuit sans changer de longueur d'ondes. Ici Radio

fédérale de Belgique, en direct de l'autoroute Liège-Namur. Nous reprendrons contact dans quelques instants.

(Bruits de moteur, reprise du thème musical interrompu par des «Allo ? Allo ?» très lents, des craquements de micro ...) «Allo ? Allo ? ... toujours sur le même fond musical ... Puis une voix se fait plus explicite)

*La voix* : (accent namurois très prononcé) Allo ?

*L. Beyer* : Allo ? Ici RFB, ici Lucky Beyer, j'écoute.

*La voix* : Oho, est-ce que je peux parler ? C'est de la part du super-bourgmestre.

*L. Beyer* : Quel super-bourgmestre ?

*La voix* : Ben, du super-Namur ...

*L. Beyer* : Bien, allez-y.

*La voix* : Euh, voilà ... Le super-bourgmestre ... moi, je suis le secrétaire supercommunal, voyez-vous ... et le super-bourgmestre m'a dit de vous dire qu'à Namur jusqu'à aujourd'hui il y avait des dizaines et des dizaines de vrais Wallons avec certificats et tout. Seulement ils ont écouté le reportage et ils ont eu peur, ils se sont sauvés.

*L. Beyer* : Où cela ?

*La voix* : Ben, dans les bois, en Ardenne.

*L. Beyer* : Et le super-bourgmestre ?

*La voix* : Lui pas, il est toujours à la supermaison communale, avec l'ordinateur.

*L. Beyer* : Et nous pourrions le voir ?

*La voix* : Si vous voulez mais il s'appelle Rops, ça fait quand même un peu flamand. Enfin, c'est comme vous voulez.

*L. Beyer* : Oui, permettez-moi d'interrompre un instant, que je puisse en référer au chef de brigade. Je vous rappellerai si c'est nécessaire. Merci.

*Brigadier* : Qu'est-ce qu'y a encore ?

*L. Beyer* : Ben voilà : les Wallons de Namur ont paniqué, ils se sont enfuis.

*Brigadier* : En France ?

*L. Beyer* : Non, en Ardenne.

*Brigadier* : Alors, chauffeur, tourne à droite, on entre pas dans Namur, prends le chemin, là, vers la forêt. Nom de Djus ! cette fois-ci on peut plus rater, hein. Après, c'est le Luxembourg et là c'est déjà tous des Allemands. Allez, entre dans le bois.

*Le chauffeur* : Avec la voiture, chef ?

*Brigadier* : Essaie une fois !  
(bruits de matériel qui s'entrechoque à l'intérieur du véhicule, gémissements, cris : «Attention, le micro !»)

*Le chauffeur* : Chef, ça dérape !

*Brigadier* : Prends à gauche.

*Chauffeur* : Chef, c'est comme de la pape, on s'enfonce tout ...

*Brigadier* : Alors, à pied ! Allez, toi tu vas par là avec Suske et Jef. Moi je vais avec le speaker.

*L. Beyer* : (vexé) Le reporter, monsieur.

*Brigadier* : Ouais, le reporter. (Au chauffeur) Si tu vois bouger quelqu'un, tu siffles, hein. (Il grommelle quelque chose en flamand)

*Chauffeur* : Ja, chef !

*Brigadier* : Allons-y. (Bruits de froissement de feuilles, craquement de bois, croassements de corbeaux. Au reporter) Ça va avec le micro, les fils ?

*L. Beyer* : Oui, enfin, je vais tâcher de ne pas les accrocher aux buissons ... C'est joli, ces fougères, ces chants d'oiseaux ...

*Brigadier* : Ouais.

*L. Beyer* : J'ai toujours aimé la nature ! Les promenades en forêt, quand j'étais boy-scout ...

*Brigadier* : Moi, j'aime mieux d'aller à la pêche. Tout ce bois, c'est trop sec !

*L. Beyer* : Tiens ... vous ... (coup de sifflet)

*Brigadier* : Och, quelqu'un ! Il a trouvé quelqu'un.

*Le chauffeur* : Chef, chef, y a une cabane ...

*Brigadier* : Où ça ?

*Le chauffeur* : Là, devant nous. Et voilà un homme qui sort ... Il vient vers nous, çui-là, men, il a rien vu, hein ...

*Brigadier* : Va le chercher ; toi aussi, Jef. (Au reporter) Ça va plus vite que je pensais. Ah, le voilà ... Alors tu habites ici, toi ?

*L'homme des bois* : (voix suave) Dominus vobiscum ...

*Brigadier* : Qu'est-ce qui dit ?

*L. Beyer* : Le Seigneur soit avec vous, c'est du latin. Autrefois j'étais enfant de chœur.

*Brigadier* : C'est pas du wallon ?

*L. Beyer* : C'est du latin, vous dis-je !

*Brigadier* : Comme à la messe, alors.

*L'homme des bois* : Et benedictum sit caput ...

*Brigadier* : Kaput ! Kaput toi-même !

*L'homme des bois* : Benedictum sit caput, frater in Spiritu Sancto ...

*Brigadier* : Ça va, hein, pas de menace avec moi !

*L. Beyer* : Brigadier, je crois que c'est un ermite ...

*Brigadier* : Ah, c'est pas un Wallon ?

*L. Beyer* : C'est un saint homme.

*L'homme des bois* (qui n'a cessé de psalmodier) ... et angeli et archangeli  
semper tecum in omni vita cantabunt et glorificabunt ad maiorem  
animae tuae gloriam ...

*Brigadier* : Allez, ça va ... (Au chauffeur) Jef, fais-le partir. (Voix de  
l'ermite qui continue à psalmodier).

*L. Beyer* : Brigadier, je vous suggère d'aller plus avant, du côté de la  
forêt de Saint-Hubert ... Ici, on est encore trop près de Namur. Si  
on faisait demi-tour ?

*Brigadier* : Bon, ça va. Attention à vos fils, ça traîne, là, y en a un  
derrière cet arbre avec des champignons dessus ...

*L. Beyer* : Ah oui : très vénéneux !

*Brigadier* : Quoi ?

*L. Beyer* : Vénéneux, je veux dire : empoisonnés, des champignons  
empoisonnés.

*Brigadier* : Ça tu peux le dire, ici c'est tout empoisonné. (Hurlement du  
reporter) Qu'est-ce qu'y a ?

*L. Beyer* : (paniqué) Là ... là ... un serpent !

*Brigadier* : Où ça ... attention, hein (craquements de bois etc...) Och,  
c'est un ver de terre ...

*L. Beyer* : Dieu soit loué ! J'ai eu peur ... Regagnons la voiture.  
(nouveaux bruits de froissement de feuilles, craquements, gémis-  
sements, bougonnements en flamand des hommes de la brigade ...  
Thème musical)

*L. Beyer* : Mesdames, messieurs, chers auditeurs, on nous a signalé la  
présence d'inconnus dans les environs de Saint-Hubert. C'est vers  
ces lieux qu'à présent nous nous dirigeons avec l'espoir, bien sûr,  
de ne pas devoir fouler trop longtemps le sol de la forêt en cette  
saison quand même assez froide mais heureusement sans neige.

*Brigadier* : Allez, dépêchons-nous sinon y va faire noir.

*L. Beyer* : Mais il fait déjà presque noir. Si on rentrait à Bruxelles ou à  
Namur ? On reviendra demain ...

*Brigadier* : Oui mais pour ça faut téléphoner.

*L. Beyer* : Entendu, moi je vais faire de même ...  
(Sonneries, coups de téléphone entrecroisés et donc inaudibles du  
brigadier et du reporter ... musique)



(Quelques jours plus tard)

*L. Beyer* : Mesdames, messieurs, voici maintenant dix jours que nous poursuivons la battue à travers les Ardennes. La brigade, comme on sait, a balayé le Condroz, ratissé la Famenne, a passé au peigne fin toute la forêt de Freyr et cela pour ne trouver que des sangliers. Car il semble que les Wallons en fuite soient munis de transistors et qu'ils écoutent notre reportage, ce qui naturellement les renseigne sur la marche et les positions des investigateurs. Et les Wallons reculent. Ils devraient à présent se trouver acculés quelque part en Gaume, territoire sur lequel en ce moment même la radio est en train de patauger pour vous, à travers les champs et les ronces, mais toujours animée par l'espoir de trouver celui qui représentera dans la capitale cette noble terre ... D'ailleurs, il nous semble percevoir une fumée qui monte derrière un bois de sapins. Brigadier, si nous y allions ?

*Brigadier* : Oui, mais vite, hein, avant qu'il se sauve, celui-là. (A ses hommes) Suske, vas-y à gauche et toi, Jef, à droite, nous autres on va devant. Ah mais voilà un homme qui vient. (A l'inconnu) Héi, monsieur, halte !

*L'homme* : (voix lointaine d'homme âgé) Que voulez-vous ?

*Brigadier* : C'est la loi ! Par ici !

*L'homme* : Quelle loi ? (voix rapprochée) Je n'en connais qu'une monsieur.

*Brigadier* : (au reporter) Encore un vieux ! (A l'homme) La loi du gouvernement, montre une fois tes papiers.

*L'homme* : Voici.

*Brigadier* : Quoi ! Etat indépendant du Congo ! Vous êtes Congolais ?

*L'homme* : Oui, monsieur.

*Brigadier* : Mais tu es tout blanc !

*L'homme* : Je fus, je suis, je resterai toujours un citoyen de notre Congo Belge, monsieur. J'ai passé cinquante-deux ans de ma vie en brousse, en pleine brousse africaine. Je suis un nègre blanc !

*Brigadier* : Et où est-ce que vous êtes né ?

*L'homme* : (souponnant) Sur le bateau, monsieur, entre Zeebruges et Matadi.

*Brigadier* : Et tu habites tout seul ici ? Y a pas des autres, de Tournai ou de Nivelles, je sais pas, moi ... ?

*L'homme* : J'ai vécu, je vis et je vivrai seul, monsieur, dans la brousse ardennaise car la brousse, c'est l'avenir, monsieur.

*Brigadier* : Ça va, ça va ... Vous avez vu personne rôder là dans les bois ?

*L'homme* : Si, j'en vois un tous les jours, c'est d'ailleurs toujours le même individu ; je crois que c'est un braconnier. Il habite la cabane, là-bas, au bout du coupe-feu.

*Brigadier* : C'est un Wallon ?

*L'homme* : Je crois que oui ... enfin, allez voir.

*L. Beyer* : Chers auditeurs, nous voilà repartis pour nous enfoncer cette fois dans un espace déboisé, vaguement transformé en fagne. Le sol est spongieux comme vous l'entendez peut-être (bruits de pataugement), le tout est qu'on ne s'enlise pas. Mais enfin, à l'heure qu'il est on ne peut plus bifurquer ou reculer. On nous a communiqué que Bruxelles s'inquiète et que le parlement siège sans désespérer, impatient de recevoir la nouvelle d'une capture qui le sortirait de l'angoisse. Toutes les institutions, comme vous avez dû l'apprendre par le journal de ce matin, sont suspendues. Le roi lui-même, dit-on, vit comme entre deux sièges : celui du royaume qui s'éteint et celui de la république qui devrait naître en principe dans ... permettez que je consulte ma montre ... dans un peu plus de douze heures exactement puisque nous sommes le 31 décembre et qu'il est presque midi ...

*Brigadier* : Hé, speaker !

*L. Beyer* : Brigadier ?

*Brigadier* : Speaker, va une fois avec Suske jusqu'à la baraque, si tu veux. Si c'est bon, tu m'appelles.

*L. Beyer* : Mesdames, messieurs, le chef de la brigade nous investit, si j'ose dire, de sa propre mission. La radio peut-être aura-t-elle plus de chance mais je dois vous avouer que nous tremblons devant les risques de faire une fois de plus une prise pour rien. Enfin, essayons ... (Il frappe à une porte, de même que Suske ; craquements, cliquetis de chaîne ou de cadenas)

*Voix d'homme* (accent ardennais) : Qui est là ?

*L. Beyer* : Euh ... la RFB ...

*Voix d'homme* : La quoi ?

*L. Beyer* : La radio fédérale, monsieur, c'est pour une interview.

*Voix d'homme* : Laissez-moi tranquille, je ne veux pas ... je ne ... (bruits à l'intérieur de la baraque, on ouvre une fenêtre, claquements de volets).

*L. Beyer* : Brigadier, au secours ! Il se sauve ... L'homme se sauve ... rattrapez-le !

Mesdames, messieurs, l'habitant de la cabane vient de sauter par la fenêtre, il court en direction de la sapinière où se trouvent heureusement embusqués le chef de la brigade et un de ses hommes. Mais enfin il pourrait quand même leur échapper ... (A Suske) Monsieur Suske, courez le premier, moi, je vous suis ... attention aux fils ! (Voix essoufflée) Chers auditeurs, vous l'entendez : la chasse est rouverte, le fuyard a l'air de bien connaître le terrain, il zigzague ... il approche du bois ... je ... merde ! (le reporter trébuche, bruits de boue, de matériel qui tombe, de micro qui grince), pardon, chers auditeurs ... l'homme hésite à pénétrer dans le bois, sans doute flaire-t-il un piège ... voilà, nous nous rapprochons ... (à Suske) Monsieur Suske, attrapez-le, allez ! là, hop, là, attendez, je vous aide (bruits de bagarres, l'homme résiste, souffle, jure, hurlement subit du reporter) Ouïe ! Ouïe ouïe ouïe ! Oh ! Ooooooh ! Mesdames, messieurs, ce n'est qu'un coup ... un coup bas, un ... ouïe ouïe ouïe ! mais tenez-le ! tenez-le, nom de D' ... pardon, chers auditeurs ... Allez-y, brigadier, par ici !

*Le captif* : (toujours l'accent ardennais très marqué, suppliant) Ne me faites pas du mal, ne me faites pas du mal, je n'ai rien fait ...

*L. Beyer* : Mais mon brave, on ne vous veut que du bien. Vous êtes Wallon ?

*Le captif* : (toujours suppliant) Oui, monsieur, mais ce n'est pas de ma faute ...

*L. Beyer* : Hourra, brigadier ! Victoire ! Nous avons trouvé un Wallon !

*Brigadier* : (accourant, essoufflé) Attends quand même ...

*L. Beyer* : J'en suis sûr : regardez sa tête, (se reprenant) enfin je veux dire ... pardonnez-moi, mon brave ... je veux dire : regardez ses papiers.

*Brigadier* : Papiers ?

*Le captif* : (apeuré) Je n'en ai pas ... je les ai perdus.

*Brigadier* : Tu vois, speaker, tu cries toujours trop vite, on n'a pas de preuves.

*L. Beyer* : Mais je suis sûr, brigadier, que nous sommes en présence d'un authentique wallon, et je dirais même plus : un pur entre les purs. Regardez ces cheveux, ces yeux, ce nez : admirable ! parfaitement régulier. On dirait celui d'une statue. Et le menton. Et l'ovale du visage ... enfin (au captif) Mon brave, vous êtes vraiment wallon, n'est-ce pas, de père et de mère wallons ?

*Le captif* : Oui, monsieur, justement, ce n'est pas de ma faute, c'est mon père et ma mère qu'ont voulu que je vienne ...

*L. Beyer* : (sentencieux) Pour la gloire du pays, mon brave ! Et je dirais même plus : pour sauver le pays ! Car vous allez sauver le pays, on va vous emmener dans la capitale, n'est-ce pas, brigadier ?

*Brigadier* : Oui mais faudra d'abord passer dans sa super-commune, hein, pour prendre les certificats.

*L. Beyer* : Bien sûr. Où êtes-vous né, mon brave ?

*Le captif* : A Marche-en-Condroz, le 1<sup>er</sup> avril 1950.

*L. Beyer* : Votre nom ?

*Le captif* : Wazon : Guillaume Wazon.

*L. Beyer* : Wazon ? Mais il n'y a pas de nom plus wallon que le vôtre, cher ami. Et vous êtes ... braconnier ?

*Le captif* : (toujours craintif) Non, monsieur, je n'habite ici que depuis quelques jours. Avant j'étais fermier, à Marche justement, mais comme tout le monde se sauvait – on disait que des flamands avec des gendarmes flamands voulaient nous arrêter, sans doute pour aller travailler chez eux – eh ben moi aussi je me suis sauvé ...

*L. Beyer* : Un cauchemar en somme ... Mais le cauchemar est fini, mon brave. Nous allons vous reconduire chez vous, vous prendrez vos papiers, vous mettrez votre costume du dimanche et nous irons tous ensemble à Bruxelles.

*Le captif* : (atterré) A Bruxelles ?

*L. Beyer* : Oui, pour la proclamation de la république.

*Le captif* : Je ne veux pas y aller, à Bruxelles.

*Brigadier* : Tu iras à Bruxelles avec nous, maintenant on peut plus chipoter !

*L. Beyer* : Mon brave, comprenez-nous : raison d'Etat ! Demain, après la prestation de serment, on vous relâchera. N'est-ce pas, brigadier ?

*Brigadier* : C'est sûr, ça.

*Le captif* : L'autre fois aussi on m'avait dit ça ...

*L. Beyer* : Quelle autre fois ?

*Le captif* : Ben, en 70, quand j'étais jeune et c'était la première fois que j'y allais, à Bruxelles, avec les autres fermiers et les fils de fermiers de Marche et de Ciney et tout ça ... A cause du prix du beurre et là, dans une rue, tout à coup les gendarmes ont foncé sur nous, avec des chevaux et tout et nous, qu'est-ce qu'on faisait ? On criait «vive not'beurre !» c'est tout, et «à bas le beurre des aut' !», des

Hollandais, des Français et tout ça. On voulait vendre not'beurre c'est tout et les gendarmes y m'ont assommé et je suis tombé dans les pommes et quand je suis revenu à moi j'étais dans un cachot et j'ai dit que je voulais retourner à Marche et que je n'avais rien fait et tout ça, et ils m'ont dit qu'ils me relâcheraient et je suis resté un mois, un mois qu'ils m'ont gardé ! Et à la ferme moi, je m'occupais du beurre et ben, le beurre, il a tourné et j'ai juré que jamais plus je n'irais à Bruxelles. Je ne veux pas y aller !

*Brigadier* : Allez, pas de rouspétance ! Maintenant c'est pas une affaire de beurre, c'est une affaire de république, c'est pas le même ! Après, moi, je te dis que tu peux revenir chez toi.

*Le captif* : Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

*Brigadier* : (A ses hommes) Jef, Suske, embarquez-le, on peut plus perdre du temps à radoter comme ça. Allez, en route.

(Le captif proteste, se défend d'entrer dans la fourgonnette, on l'y pousse de force, bruits de démarrage)

*L. Beyer* : Calmez-vous, mon brave, vous n'êtes pas seul. Je ne suis pas un gendarme, vous le voyez bien. Avez-vous quelque chose à déclarer au pays ?

*Le captif* : Je veux retourner à Marche ! Je veux faire mon beurre !

*L. Beyer* : Mesdames, messieurs, chers auditeurs, vous avez sans doute entendu les récriminations du citoyen Guillaume Wazon. Il semble, en effet, que la grandeur historique de sa mission lui échappe quelque peu. Mais sans doute, une fois en présence des hautes autorités, dans l'enceinte magnifique du parlement, dans les velours et les ors, n'est-ce pas, mon brave ? il retrouvera son calme et la dignité que sa fonction ...

*Le captif* : (l'interrompant) Je veux aller traire mes vaches !

*L. Beyer* : ... que sa fonction, disais-je, de représenter l'un de nos trois peuples ...

*Le captif* : (l'interrompant à nouveau) Et mon beurre ? Qui est-ce qui va faire mon beurre ?

*L. Beyer* : (se fâchant) Ecoutez, cher monsieur, la république d'abord et ensuite votre beurre ! Demain vous trairez toutes les vaches que vous voudrez !

(Le captif éclate en sanglots ... Pause musicale, craquements, voix de la speakerine)

*Speakerine* : Allo ? Allo, Lucky Beyer ... allo, Lucky Beyer ...? Le centre de Bruxelles demande l'antenne ... Allo, Lucky Beyer ? Le

centre de Bruxelles ... Ah, voilà : nous l'avons. Merci, Lucky, à bientôt ... Mesdames, messieurs, le porte-parole du parlement, Monsieur le député Léo De Leeuw Van Vlaanderen désire intervenir. Nous vous prions de l'écouter.

*Le député* : (voix grave, accent flamand) Mesdames, Messieurs ... C'est avec un profond soulagement que mes collègues et moi venons d'apprendre la découverte d'un citoyen valable, et cela, sur le seuil de la date de la proclamation du nouveau régime. Le parlement s'en félicite et félicite notre brigade spéciale pour son courage patriotique et responsable. Toutes les conditions maintenant sont réunies. Nous avons déjà amené dans la salle d'attente du parlement les citoyens valables de Flandre et de Bruxelles et nous allons ce soir élire valablement le président. Le citoyen valable de Wallonie est en route pour la capitale. Après de longues journées et de longues nuits d'angoisse historique et civique, après avoir bien réfléchi sur la méthode et sur les règlements, les représentants des Etats du pays seront heureux et fiers d'assister, avec les témoins valables du peuple, dans quatre heures et demie, à la prop' ... protestation de serment du président que nous allons choisir. Vive la Belgique d'aujourd'hui. Vive la Belgique de demain !

(début de marche militaire)

*Speakerine* : C'était une communication du porte-parole du parlement. Nous rendons la parole à notre reporter en direct. A vous, Lucky Beyer. Puis-je vous demander si votre protégé est devenu ... plus calme ?

*L. Beyer* : Oui, Edmée. Monsieur Wazon s'est même habillé avec une certaine coquetterie. Il a été très vite pour se munir de ses papiers. Seulement il ne veut pas faire de déclaration. Nous roulons donc en silence vers la capitale. Nous sommes d'ailleurs en vue de la frontière linguistique, ce dont se réjouissent, me semble-t-il, et bien légitimement, les hommes de la brigade.

*Brigadier* : Ah oui, qu'est-ce que tu veux : on est content de rentrer chez nous, hein. Après tout ce micmac ! La Wallonie, c'est pas facile, on sait jamais ce qu'on va trouver. Chez nous quand même c'est mieux organisé. Enfin, on a fait notre devoir ...

*L. Beyer* : Mission remplie, si je puis dire, ou presque. Nous ne sommes plus qu'à une trentaine de kilomètres de Bruxelles. Nous voilà d'ailleurs arrivés à la frontière linguistique, ainsi que vous pouvez

l'entendre (brouhaha de paroles en flamand, applaudissements, fanfare, cris ...). Les habitants du lieu font une ovation au chef de la brigade et à ses hommes. Les jeunes filles habillées de jaune et de noir leur jettent des fleurs, elles veulent les embrasser. Le brigadier se laisse porter en triomphe ... Quelle journée, chers auditeurs, quelle émotion pour notre future république ! Quel bonheur populaire ! (Au brigadier) Mais, brigadier ! Brigadier ! n'oubliez pas de revenir, ce n'est pas encore tout à fait fini ! Ah, le voilà qui émerge à nouveau de la foule. Ses hommes ont quitté eux aussi la fourgonnette, ils s'efforcent de le dégager ... (bruits soudain plus forts, plus rapprochés du reporter) Attention, attention ... pas op ! mijnheer, mevrouw ! ... Ja, ja ... neen ! ... De Waal ? Hij is in de ... de voiture ... dans la voiture, oui. (Protestations de la foule) Il est dans la voiture, vous dis-je ! ... (Nouvelles protestations) Comment ? Rien ? Personne ? Enfin ! Kom hier, venez voir ... Attention au fil. Dégagez, laissez-moi passer ... attention ... laissez-moi ... Mesdames, messieurs, quel remue-ménage ! Enfin, nous sommes presque au bout de nos peines ... Par ici ... le voilà ... Ciel ! Monsieur Wazon ? Monsieur Wazon ? Mais où est-il passé ? Il était là, je vous jure (protestations incrédules de la foule), il était là ! Mon Dieu, mais ce n'est pas possible ! ... Monsieur Wazon ? Mais, ma parole, la fourgonnette est vide, il s'est enfui. Chers auditeurs, quel drame ! quelle tragédie ! Le Wallon s'est enfui ! Enfui ! Brigadier ? Brigadier, revenez, la voiture est vide : plus de Wazon ! C'est de leur faute, brigadier, tous ces gens ...

*Brigadier* : (l'interrompant) Nom de Djus ! Nom de Djus ! Nom de Djus ! (A ses hommes) Allez, courez après !

*Les hommes* : Où ça, chef ... on voit rien, chef ... par où, chef ?

*Brigadier* : Nom de Djus ! Et maintenant, qu'est-ce qu'on va faire. Il est sûrement déjà caché de l'autre côté de la frontière ... Quelle heure est-il ?

*L. Beyer* : Dix heures et demie, brigadier : vingt-deux heures trente exactement. Le président vient d'être élu.

*Brigadier* : Qui est-ce ?

*L. Beyer* : Bruxelles me communique que c'est le député De Leeuw Van Vlaanderen lui-même. Il s'apprête à prêter serment. Il faut absolument retrouver Wazon !

*Brigadier* : Mais où ! ? On n'a plus qu'une heure et demie et il faut encore aller jusqu'à Bruxelles, c'est impossible !

*L. Beyer* : Cherchez ! Cherchez ! (Aux auditeurs) Mesdames, messieurs, vous l'avez compris : l'heure est grave. J'apprends que le président élu a fait rappeler ses pairs dans l'enceinte du parlement. Les députés suspendus à leurs transistors paraissent désemparés par la nouvelle de l'évasion du citoyen Wazon. Et le temps presse, il sera bientôt vingt-trois heures : vingt-trois heures à l'horloge du 31 décembre 1999. Nous ne sommes plus qu'à soixante minutes de l'an 2000 et le pays est plongé dans l'incertitude et les institutions aussi ... C'est l'inconnu ...

(Interruption, voix de la speakerine)

*Speakerine* : Allo, allo ! Lucky Beyer, Lucky ... allo ?

*L. Beyer* : Allo, Edmée, je vous écoute. Que se passe-t-il à Bruxelles ?

*Speakerine* : On annonce que le président va s'adresser au pays. Il est en train d'écrire son message ... Patientez ... Dites-moi : est-ce que la brigade a retrouvé le Wallon ?

*L. Beyer* : Elle ne cherche même pas, elle dit que c'est impossible, qu'elle n'a pas le temps. Et dire que nous étions si près du but ! ...

*Speakerine* : Lucky ... Lucky ... rendez-nous l'antenne, notre confrère au parlement me téléphone que le président est prêt. Allo, José Mouton ? José Mouton ? Vous êtes au parlement ? Vous avez l'antenne.

*José Mouton* : Oui, chère Edmée, chers auditeurs, l'atmosphère ici est indescriptible. Tous les députés pleurent, excepté les ultras du Parti socialiste qui avaient voté, je vous le rappelle, contre l'extinction de la monarchie. Le président lui-même, élu mais non investi, ne cesse de s'éponger les yeux. Il est extrêmement pâle mais digne. Il regarde sa montre, estime sans doute qu'il est l'heure de s'adresser au pays – il est, en effet, 23 heures 56 minutes. Partout dans le monde vont retentir les sirènes de l'an 2000. Voilà le président dont on se sait plus très bien s'il l'est encore ou s'il l'a vraiment été, ne fut-ce que quelques secondes, quelques secondes d'espoir – ou d'illusion, comme dit l'opposition. Le président, disais-je, ou ... l'ex-président se lève. J'approche le micro ... A vous, monsieur le président ...

*Le président* : Ex-président, monsieur, ex-président ... (il laisse échapper un sanglot) Oui ... hélas ! ... Enfin ... (il se ressaisit, voix gravissime) Chers compatriotes ... Nous entrerons bientôt dans le nouveau millénaire. Sa Majesté le Roi nous a fait un cadeau très moderne et très fonctionnel : le cadeau d'inaugurer cette nouvelle



période de notre histoire en éteignant généreusement son règne et en nous permettant de fonder la république. Les conditions qu'il y a mises ont été loyalement respectées et, comme vous le savez tous, jusqu'il y a quelques minutes nous étions en mesure de prêter serment. Malheureusement, pour une raison que le parlement s'efforcera d'élucider, le représentant populaire de la région wallonne a refusé, au dernier moment, sa collaboration. L'absence de ce témoin capital bloque dès lors toute possibilité de me faire accorder l'investiture. Je me vois donc obligé de donner ma démission. Le roi reste, jusqu'à nouvel ordre, le chef des trois Etats de la Belgique. Le parlement et moi, nous décidons, solennellement, et jusqu'à ce qu'on retrouve le témoin et représentant wallon, ou jusqu'à ce qu'on en trouve un autre ... le parlement et moi, nous décidons solennellement de mettre la république au frigo».

(Musique finale)

*\* Le dernier des Wallons, on l'aura compris, est une pochade. La pièce doit être entendue et réalisée comme telle, dans l'esprit de bouffonnerie et sur le ton burlesque qu'exige ce genre si superbement illustré, en Belgique, par Ghelderode. Mise en ondes par Lucette Simon, elle a été diffusée, avec des coupures, par la R.T.B.F., le 20 novembre 1978, et, postérieurement par les radios canadienne et suisse.*

## **lupanar**

*Lupanar fut écrit pour être lu (en partie) le 11 août 1979 à la Grand-Place de Bruxelles, à l'occasion du millénaire de la ville.*

*J'ai pris Louis Wolfson, le schizophrène américain refusant sa mère, sa langue maternelle et jusqu'à la nourriture présentée sous étiquette rédigée en anglais, et qui a écrit en français son autobiographie, comme modèle de schizophrénie linguistique. Le néerlandais permettait de développer le poème à partir de variations sur le nom de Wolfson même ; le français n'en permet pour ainsi dire aucune qui soit poétiquement valable. Cette version est par conséquent tronquée, faussée, très fragmentaire.*

*Elle contient quelques références à Wolfson ainsi qu'à Raymond Roussel, qui inaugura le procédé du double en littérature, et au mythe de Narcisse (en qui se retrouvent le poète et le fou) ; j'ai cité Rimbaud et Alechinsky.*

*Le schizo et les langues de Louis Wolfson parut chez Gallimard en 1970 dans la collection Connaissance de l'inconscient.*

*FDV.*

1.  
Tel un poète. Divaguer tel un poète fauve,  
roussi, le cerveau fissuré.

Ne suis personne, fils de loup. N'étant  
personne, et moi ailleurs,  
du langage pratiquant le mensonge,  
maigre comme la résultante de la fortuite rencontre  
d'un patient et d'une table d'opération.  
Nutrifié moins que sevré. Adultère sans corps propre.  
Vers dans la doublure d'une belle pièce

*Mille.*

plongée dans un bain d'acide nitrique. Rêver à cette planche  
encree. S'endormir dans le miroir,  
s'embrasser le moment même où s'évapore le mercure,  
ne retrouver au réveil qu'un acide bleu  
et des écailles de vernis.

Prononcer ensuite le mot : *mille*,  
et admirer nageant dans le poison  
mille poissons paralysés en route vers nulle part.

S'exercer à la surdité, versifier en schèmes inexécutés,  
structurer ou dédoubler les mots tus

*Toi.*

à travers la brume d'un écho.  
Arracher son regard cru des polypes de la plaque polie  
et cracher vers sa mère des tessons gelés.

*Je ne l'ai pas. Tu ne m'as pas.*

Ne pas l'avoir. Parfois il la faisait chauffer au-delà du point d'ébullition  
pour la recapturer dans un alambic.  
Personne ne possédait une mer plus diaphane que la sienne,  
qu'il ne laissait s'évaporer que pour la précipiter,  
sel sur son image, buée cristalline restée de son haleine vaporisée,  
seul souvenir ombilical de la bave résultant  
de sa langue à son langage.

*Mille.*

: parle un fou.  
Personne. N'étant,  
je parle pour moi. Je boude  
et je bous, je gèle mais ne cèle rien,  
mon double me procurant les termes d'un langage  
autre pétri dans un même langage.

Ne m'aime que l'écho d'une nymphe  
dont l'ombilic disparaît dans le miroir.

Je la vis pleurer comme si elle pleurait toujours  
et je la tins pour une actrice, un double,  
me tenant pour un acteur, et celui-là dit :

*Je te veux. Je veux toi.*

Elle n'était pas là, autrement dit :  
cela, qui était, n'était pas elle. Ni moi.

L'image tombée du miroir après moi répéta :  
parce que je ne suis personne, après mille ans.

Puis le temps vint et s'en alla et plus tard revint.

Réflétée une doublure prit un envol miroitant,  
et mille autres poissons, loups tels l'anarrhique et la raie,  
se glissèrent sous la surface caressée par le soleil,  
doublets de raies optiques. – Personne. –  
... et le son, cette lente algue nourrice du feu, répéta :  
l'on ne joue pas avec le feu sans raison.  
La nymphe lui fit écho : ni sans feu avec la raison.

Se réveiller, tolérer aux cancrelats de la mémoire  
l'accès de ses deux oreilles,  
s'abandonner aux ventouses et aux tentacules  
de la sépia révélée par le psychiatre, vivre.  
Et il partit à la recherche de photos  
datant d'une époque où il n'existait pas encore  
pour les coller dans un album dépourvu de pages  
à la recherche constamment d'une autobiographie autre,  
dépourvue de son image.

Il suffit à la petite Eve  
d'ouvrir son gosier à rêves  
pour que l'on trouve la petite mort  
dans sa bouche à phosphore.

Les feux le frappèrent aux yeux comme chaux vive,

*Va. Va pas. Toi. Toi pas.*

virant de l'U vert au I rouge.

Prisonnier de la mâchoire, muet, paralysé.

Nous ignorons tout de la prostituée qui le séduisit  
nous connaissons seulement la façon dont il l'a cherchée et choisie,  
errant à travers des espaces nocturnes  
partagés avec des débiles mentaux, des sans paroles –

ou bien, le week-end, flottant sur les masses,  
dans l'oreille un écouteur relié aux textes enregistrés  
dans sa cellule, citations  
extraites d'un manuel d'anatomie allemand, –

ni ne savons où il fit la rencontre de la fille,  
seulement devant quel hôtel,  
et qu'il refusa de donner son nom à la réception,  
livrant uniquement qu'il était auteur (ou écrivain).  
Et elle, se déshabillant, agitait sa peau.

Ecrivant sa vie, le fou nota que,  
comme l'acte ne s'accomplissait guère,  
il pensait se faire rembourser l'écot.

Impuissance ? Il n'en ressentit aucun manque,  
plutôt de l'incompréhension devant la fonction même ;  
sevré plutôt que dénutri.

Apprenant que la prostituée travaillait de jour  
comme assistante sociale, ange-gardien de fous,  
l'espoir en lui monta de la revoir  
(quand il serait totalement dément)  
nymphomane en camisole légère à son chevet  
dans son boudoir capitonné.

2.

L'on reconnaît l'hiver, le printemps, l'automne  
qui asphyxient l'être humain ;  
l'on ne reconnaît à rien l'été.  
Quand on est loup, on ne rêve de rien.  
On rôde.

Mille, sans une nuit. Nuit figurée  
par une vitrine où tremble à l'envers une inscription en néon.  
Et là, là, exhibés comme autant d'esclaves,  
sels, minéraux, vitamines, tablettes, sirops,  
alcools, capsules, suppositoires, anti-septiques, analgésiques,  
grains, poudres, dont le pied-de-loup,  
en bocaux à lettrines dorées,  
en verres bouchés au caoutchouc.

Les loups ne rêvent de rien, les insomniaques de moins.

Cerveau sur fond de glycerine. Vomi.  
Sa mère, Sainte Méduse, pouvait surgir à tout instant,  
se matérialiser dans sa cellule où pullulaient  
les idiomes déments que collectionnait, mythomane et traducteur,  
l'insulaire écolier de langues combattant l'écholalie.  
P ... à votre écot ! Rêvant de Chéops, mais Chaos.

*Mille*. Conçu par mégarde, un séminariste de la folie,  
un esprit gâté, un sans-raison, un millénariste chimérique,  
Dans le miroir, ce chirurgien de la vue,  
son regard s'affola et s'embua,  
se retira comme un crabe dans le temps.

Montrer patte blanche à Lacan. Miroir que je ne veux pas voir.  
Nom que je ne puis dire. *Te. Toi.*

Accroupie sur son regard fendu,  
frétilant des lèvres, la rose fente écartelée,  
elle sentait la buée et la malédiction,  
gigotant entre deux jambes sans fin immobiles.

*Va. Va pas. Toi. Non-toi.*

Il s'affaissa, sans motion.

Epoux du miroir, il perdit la vue.

La mort rêve à la mère. Manque la mère.

La voyant pleurer comme si elle pleurait toujours,  
il la tint pour l'actrice principale de sa propre pièce.

*Je te veux . Je veux toi.*

Manquait la pièce. Loin, une nymphomane quelconque, nue, inerte,  
gisait, auréolée d'un pantalon soudain rouge.

Une jeune femme tuée chez elle, à Laeken, sans doute par son neveu

Ciney : une jeune fille tuée par l'auto d'un amoureux

Ilya 50 Belges particulièrement malins

Peut-on être romantique aujourd'hui?

MARIAGES

Un policier de Ransart avait tiré sur sa femme

chaque jour le Tai-Ki-kuan

Les paramètres du risque à la police marseillaise

Lord Snowdon épouse une secrétaire

beaucoup détruit pour rien

Un examen difficile pour devenir chauffeur de taxi

sur la piste des tueurs du « Bar du Téléphone »

Paralyse totale

Des centaines de millions de Chinois pratiquent le Tai-Ki-kuan

Liquidation totale

TEPAINES OUVRAIS

Incendie à Saint-Josse : une femme hospitalisée

Où peut-on emprunter les jouets à Bruxelles?

Sept conseils de la police pour des frites à protéger

« 50 ans de réclusion »

Des fascistes romains

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

pour préserver ou rétablir leur santé

L'acupuncture il suffit d'un coup de punition

Des millions de Chinois pratiquent le Tai-Ki-kuan

Toujours le froid

Israël rejette officiellement les dernières demandes égyptiennes appuyées par les Etats-Unis

D'honnêtes citoyens qui deviennent des voleurs en endossant l'uniforme

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

Retrouvez la pitié et l'envie

Le Centre féminin d'éducation permanente vous offre une collaboration intime

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

Après dix ans de malheur

Nous sommes ouverts tous les jours jusqu'à 17 heures. En bonne collaboration le mardi et vendredi 18h30.

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

CA S'EST PASSE EN 1979

Y a-t-il ici quelqu'un qui a été violé

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

Les Belges consomment bien trop de médicaments

L'Année de l'enfant et des accidents

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

CA S'EST PASSE EN 1979

Un couple arrêté à Saint-Gilles après la mort de deux bébés

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

CA S'EST PASSE EN 1979

Des locaux pour les étudiants

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

CA S'EST PASSE EN 1979

le mariage parfait

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

CA S'EST PASSE EN 1979

Un habitant avait abattu et tué un homme qui, la nuit, passait par son jardin

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

CA S'EST PASSE EN 1979

Un habitant avait abattu et tué un homme qui, la nuit, passait par son jardin

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

CA S'EST PASSE EN 1979

Un habitant avait abattu et tué un homme qui, la nuit, passait par son jardin

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

CA S'EST PASSE EN 1979

Un habitant avait abattu et tué un homme qui, la nuit, passait par son jardin

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

CA S'EST PASSE EN 1979

Un habitant avait abattu et tué un homme qui, la nuit, passait par son jardin

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

CA S'EST PASSE EN 1979

Un habitant avait abattu et tué un homme qui, la nuit, passait par son jardin

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

CA S'EST PASSE EN 1979

Un habitant avait abattu et tué un homme qui, la nuit, passait par son jardin

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

CA S'EST PASSE EN 1979

Un habitant avait abattu et tué un homme qui, la nuit, passait par son jardin

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

CA S'EST PASSE EN 1979

Un habitant avait abattu et tué un homme qui, la nuit, passait par son jardin

Un ancien policier

Un facteur de Lede avait brûlé 200 feuilles d'impôts

CA S'EST PASSE EN 1979

Un habitant avait abattu et tué un homme qui, la nuit, passait par son jardin



maja poláčková

---

**cimetière de mots**

paul emond

---

## belges divers

Le Belge malgré tout.

Le Belge qui fait de sa poire dans un café, moi ceci, moi cela, et avec tout ce qu'il a déjà enfilé il le crie bien haut, et moi encore patati, et moi tralala, à la fin un gars qui est en train de jouer au whist à la table d'à côté en a l'oreille cassée, et bien que ses partenaires lui conseillent de ne pas se retourner pour si peu il apostrophe le vantard, pas moyen de jouer une part convenablement avec un braillard de votre espèce, les voilà qui se mettent à s'engueuler, une fameuse margaille, le moment d'après les deux frères se tapent sur la gueule, la patronne comme de juste appelle la police, allez hop à l'amigo les deux frères, interrogatoire et tout le tremblement, on les relâche vers quatre heures du matin, rue déserte, matin d'été blafard qui pointe, les deux malins ne trouvent rien de mieux que de reprendre la partie, et je te fous un gnon bien tempéré, et s'il te plaît mon pied où je pense, on les retrouve à l'hôpital un peu plus tard, coutures, plaies pansées, bosses comprimées, un bon lit pour vous reposer, manque de psychologie on les met dans la même chambre, à peine les infirmières ont le dos tourné ça repart, les points de suture sautent, le sang pisse de partout, quand on les découvre ils ont passé l'arme à gauche, on les enterre dans deux coins opposés du cimetière voisin, requiescant in pace.

Le Belge à la voix élégante qui, entendant au téléphone l'accent étranger de Maja, lui demandait si elle était la femme de ménage, espagnole c'est bien, marocaine à la rigueur, méfiez-vous des turques elles sont voleuses et paresseuses, le Belge mon petit colaud qui a peint en grosses lettres bien noires sur le socle du lion de Waterloo Bruxelles devient dégueulasse avec tous ces Arabes.

Le Belge charmant géographe d'un pays au jour le jour, jette deux blessés dans un incendie, Leew-Saint-Pierre un policier local et un Ixellois blessés, Louvain accident spectaculaire sur l'E5, Roumont (commune de Bretagne) septuagénaire carbonisé, Corswarem manège incendié, le toit et le hangar du manège ont été détruits malgré les efforts des pompiers qui ont lutté pendant deux heures avant de pouvoir circonscrire le sinistre, Wépion explosion, Ixelles hold-up samedi chaussée de Wavre, Châtelet feu de forêt, Piéton enfant étouffé dans son berceau, Malines coups de marteau entre époux, Remicourt six religieuses fauchées par un train, Anvers un colonel des forces aériennes écrasé en traversant la chaussée, Grand-Bigard un musicien tombe du premier étage et se tue, Herstal collision en chaîne, Marchen-Famenne un colérique étrangle son collègue de bureau qui se moquait de lui, Boitsfort délit de fuite après un accident mortel, Ayeneux un habitant tue son voisin pour venger une poule martyrisée, Bruxelles issue fatale.

Le Belge de mon enfance, villageois morose d'une province pluvieuse, les dimanches d'été les gens sortaient les chaises sur le trottoir, on regardait passer les autos, des après-midi interminables à rêvasser derrière une fenêtre, parfois mon père racontait des épisodes de la Bible, j'aimais l'arche de Noé, la maison enfin perdait racine et la campagne tout autour n'était plus que le fond de la mer.

Le Belge coq et lion, le Belge ma griffe et Brabançonne, de taal is gans het volk, les Flamins c'est ni des djins, le Belge Te Deum, le Belge le cul sur son clocher, compromis à la belge et sexpartite à la belge, fusil-mitrailleur à la belge exportation dans les meilleurs délais et livraison seulement en gros, gentil à la belge, blague à la belge, pain à la grecque à la belge, dentelle à la belge pour strip-teaseuse orientale, bonjour comment ça va à la belge, ça va et vous ça va à la belge, ça va très bien merci à la belge, manneken pisse sur tout ce qui n'est pas belge.

Le Belge qui a enterré sa femme au fond du jardin le soir de l'incendie de l'Innovation.

Le Belge à son compte, le Belge compte en banque, le Belge compte rond, le Belge compte d'apothicaire, le Belge compte d'auteur, le Belge cour des comptes, le Belge à bon compte, le Belge tout compte fait, le Belge laissé pour compte, le Belge en fin de compte, le Belge au bout du compte, le Belge à la fin du compte, le Belge loin du compte, le Belge règlement de compte, le Belge qui a son compte, le Belge compte à rebours.

Le Belge qui, après avoir pénétré dans la mortuaire très en retard à cause de l'adresse contraire qu'il avait reçue, le chapeau boule sur la tête et la lettre de mort à la main, et n'y avoir plus trouvé que la femme à journée chargée de tout mettre en place, femme au corps légèrement penché vers sa savonnée et sa loque à reloqueter et au corsage largement désagrafé, se rue tout en affaire à la pâtisserie d'à côté pour y acheter un ballotin de pralines, se disant que le mort n'a qu'à tirer son plan et qu'il n'y a pas d'avance à aller faire de son nez dans le cortège quand on peut courtiser si agréablement, pensant également et anticipativement qu'il aura facile, grâce à ces bonbons et en proposant à la femme de l'aider à prendre les poussières, de lui donner quelques petites baisers, et l'imaginant déjà tombant faible par stratagème, se raccrochant à la clenche de la porte, trébuchant sur la ramassette et la charbonnière, et lui se précipitant sur elle et eux faisant des cumulets au milieu des vidanges qui traînent sur le sol, mais le voici du coup de plus en plus fébrile, et il tape à pouf parmi les pralines que la pâtissière veut absolument lui faire choisir, et comme elle traîne il s'énervé de plus en plus, et la pâtissière se dit qu'elle a affaire à un drôle de castar, et elle se met à en éprouver des clopinettes, au point de penser soudain qu'elle va remettre son commerce si on continue ainsi à lui faire des ruses, c'est qu'elle attend famille et ne tient pas à avoir des brettes avec ses clients, et comme elle aussi s'énervé de plus en plus la voilà qui se met à battre le beurre, la voilà qui renverse l'entière du paquet qui était presque plein, et lui alors de s'accaparer grossièrement de la boîte et de la remplir lui-même en poussant presque des hurlements, à se demander où elle a appris pâtissière s'écrie-t-il, encore une mêle-tout juste capable de verser de l'eau de gouttière dans une assiette profonde, et elle qui hurle à son tour espèce de drôle de potiquet sortez de mon magasin, alors il la saisit par la lichette de son tablier, attends bobonne tu vas voir quel cigare tu vas attraper, tu ne seras pas belle à voir sur une carte-voie

après ça, ton mari aura le temps long en attendant ton retour de l'hôpital, et il continue à pincer ainsi son français jusqu'à ce qu'il ne rencontre plus d'arguments, et finalement le corps de la pâtissière n'est plus que de la maquée, et s'il veut échapper à la police il a intérêt à ne pas prendre un banlieue le Belge !

Le Belge vernissage chez Brachot.

Le Belge qui a poussé sa fiancée dans l'Escaut à Tournai, on a retrouvé le corps à peine reconnaissable, coïncidence macabro-poétique, au pied du tombeau de Verhaeren (Saint-Amand, arrondissement de Malines).

Le Belge guerre scolaire, weg met Collard, Christ et croisade, Furnes et pénitence, Bruges et Saint-Sang, quatre doigts de graisse de vieux chrétien sur le bout de l'âme.

Le Belge libéré sexuel, on raconte toujours la même histoire à propos du Belge libéré sexuel, le gars du genre mon beau tison roi des cheminées, le gars qui ne rêve que de beaux culs sous des chemises aguichantes, un jour patatras il se trouve tout défranchi devant une dorelote pourtant du meilleur aloi, le voilà qui cavale à bride avalée chez son médecin fidèle, lequel y va à coups de vitamines, piqûres d'aphrodisiaques et stimulation par masseuse exotique, rien n'y fait, alors de guerre lasse le médecin fidèle envoie son patient chez un psychanalyste du meilleur aloi, et c'est parti pour la course du rat, trois fois par semaine à mille deux cents francs la séance et je ne suis pas cher croyez-moi, et le patient qui refait défiler dans sa mémoire toutes les dorelotes qu'il s'est farcies dans l'existence, et comment il était amoureux de sa maman, et de sa bonne-maman, et de son arrière-grand-maman, et de sa tante, et de sa cousine, et de sa sœur, et de sa belle-sœur, et de la servante, et de l'arrière-servante, et de la pâtissière, et de la bouchère, et de la fossoyeuse, et de la pompière, et de la pharmacienne, et de la brocanteuse, et de la rémouleuse, et de la factrice, et de la chauffeuse, et de la pêcheuse, et il raconte à gauche, et il raconte à droite, et le

psychanalyste l'écoute avec de temps en temps son tison qui remue, mais le tison du patient lui bernique il reste froid, et quinze ans plus tard il est toujours en train de raconter et son tison est toujours froid, et ils ont beaucoup vieilli, et avec l'inflation le prix du traitement a beaucoup monté, et le psychanalyste a à présent des cheveux blancs, et le patient a attrapé une maladie à la prostate, et un jour le psychanalyste a septante-trois ans et il meurt, et le patient vivra encore quelques années, passant le plus clair de son temps perclus et prostateux sur un lit de souffrance.

Le Belge libéral, séparatiste, catholique, fédéraliste, contestataire, nationaliste, socialiste, ancien combattant, membre de la brigade des mœurs, protestant, tireur à l'arc, nouveau combattant, membre de l'association des amis des carmes déchaussés, officier de l'ordre de Léopold, membre de l'Eglise anglicane de Belgique, légionnaire de Marie, franc-maçon, soldat du salut, philatéliste, lycéen, karatéka, scout, filleul du roi, membre de l'association des écrivains belges, du groupe d'action des écrivains, titulaire d'une concession à perpète au cimetière des poètes, membre de la légion d'honneur, de l'union spirite belge, du Rotary club, du Maso club, du Lyon's club, du Pen club, du Kiwanis, éclaireur, frère de la côte, colombophile, fumiste, membre de l'association des femmes au foyer, de la fédération belge des sociétés canines, du V.M.O., de la S.P.A., de la V.V.S., du conseil des ministres, danseur de claquettes, membre de l'association pour la protection des hêtres de la forêt de Soignes, de la société romane des mangeurs de tarte au riz, de la fondation royale pour la propagation de la bande dessinée, des amis de la peinture surréaliste, des amis du musée de la francophonie, and two hard boiled eggs.

Le Belge irascible, romancier de son métier, détournant un boeing sur Téhéran et menaçant de le faire sauter avec ses passagers, si celui de ses collègues qui se moque de lui, a-t-il appris, dans le roman qu'il est en train d'écrire, et qui va même jusqu'à se moquer de ses talents romanesques, ce qui est le dernier de tout, ne déchire pas solennellement son manuscrit infâmant au sommet de la colonne du Congrès, éparpillant les morceaux aux quatre vents.

Le Belge caravaning sur les routes du soleil.

Le Belge qui promène son médor en faisant du jogging, il ne peut mal c'est une brave bête, viens ici gentil toutou, et le clébard de chier d'abord un bon coup, trottoir comme une peau de banane, marcher dedans c'est du bonheur, mais les quatre fers en l'air c'est un malheur, jambe cassée, un mois d'immobilisation, béquilles, rééducation, chiasse de merde, viens ici je te dis sale clebs, un chien mordu par son maître enragé.

Le Belge mis à pied, le Belge diplômé pour rien, le Belge bureau de l'Onem, le Belge bureau de pointage, le Belge les jours se suivent, le Belge suicide d'un soir, si je meurs dites-vous que c'est par habitude.

Le Belge de mon village qui portait le doux prénom de Juste et cela lui allait comme un gant vu que précisément sa mère disait qu'il n'était pas tout juste, même qu'il était resté longtemps vieux jeune homme, beau gars pourtant et des muscles avec ça, fallait le voir retourner la terre du jardin après les veaux de mars, mais à chaque coup qu'il se mettait à fréquenter, sa mère aussi sec allait trouver la fiancée, ma pauvre fille je m'en fais mal de vous, Juste n'est pas tout juste et vous ne ferez pas vos choux gras de ce mariage, le pot aux roses dévoilé la pauvre fille se séparait de son fiancé, lequel vécut avec sa mère jusqu'à la mort de celle-ci, après l'enterrement il s'est trouvé une nouvelle fiancée, et comme la mère n'y était plus pour mettre son grain de sel, il a donné à son fils aîné le doux prénom de Juste.

Le Belge, un homme comme les autres.

Le Belge qui consacre sa thèse de doctorat et, toujours sur le métier remettez, l'ensemble de ses publications ultérieures à la démonstration de l'impossibilité rigoureuse qu'il y ait eu des Wallons dans le camp flamand à la bataille des Eperons d'or, on est scientifique ou on ne l'est pas.

Le Belge ami des bêtes, institut de beauté pour mon clébard, tonte et bain pour chiens de toutes races, coupe, polissage et vernissage des ongles, sur rendez-vous, une équipe de vraies toiletteuses à Bruxelles et dans tout le pays, le spécialiste du caniche, du cocker, de l'afgan, du dogue allemand, du canari doré, du boa constrictor, de l'autruche à plumes roses, du crocodile qui lamente le soir au coin du bois, nourriture surgelée pour animaux, naturelle, complète et équilibrée, sans colorants ni conservateurs, deux formules de pension pour chats, appartements individuels chez nous, visite régulière des chats à votre domicile, english spoken, vacances pour chien, week-end canin, grands parcours de 40 m<sup>2</sup> pour 1 ou 2 pensionnaires, chauffage individuel, prairie de détente avec surveillance par caméras, repas adapté à chaque cas particulier sous contrôle vétérinaire, vaccination obligatoire, pick up at your address, ouvert tous les jours de 8 à 19 heures, rendez-nous visite.

Le Belge je vais vous les dresser moi ces sales mômes, à la chlingue je vous dis, le seul langage qu'ils comprennent c'est celui de la discipline et des baffes, des pervers, des vicieux, des meurtriers en herbe, je les connais vous savez, Brasschaat ça fait huit ans que j'y travaille, un fameux bail.

Le Belge qui allait à messe tous les matins, ça fait qu'il avait fini par se croire plus catholique que le pape, un beau jour il s'est mis en tête de la dire la messe, et de s'initier au fourbi de tous les autres sacrements, et le voilà devenu faux curé de paroisse, ce qui est plus difficile croyez-moi que de se faire médecin avec de faux diplômes, et notre bonhomme d'exercer avec zèle et compétence son apostolat, il n'avait pas son pareil pour tirer la larme à ses paroissiennes pendant ses sermons, pour tirer les vers du nez des pécheurs les plus endurcis qui venaient à confesse pour les Pâques, pour tirer au mariage le garçon trop jouette qui se méconduisait, pour tirer le dernier sacrement sur le plus enragé des bleus du village, jusqu'au jour où il a été démasqué, un évêque qui passait par là et qui a flairé l'imposture, oui mais rendez-vous compte du scandale, tous ces gens à marier une deuxième fois, à reconfesser, rebaptiser, recommunier, sans parler de ceux qui étaient partis en enfer munis de faux derniers sacrements, pas possible vous comprenez, ce



pays s'en serait trouvé à feu et à sang, alors l'évêque a fermé les yeux, on a ordonné le faux prêtre en cachette avec effet rétroactif, mais à peine ordonné, il est parti s'installer aux Baléares avec une danseuse qu'il venait de rencontrer, et avec le joli magot qu'il avait amassé grâce à ses pompes et à ses œuvres.

Le Belge Congo belge, Léopoldville, Elisabethville, Baudouinville, Albertville, Paolaville, Fabiolaville, Pepiteville, Missioville, Civilisaville, Nègreville, Bougnouville, Maccaville, à ce propos chassant le gorille dans la forêt un jour j'ai tué un macaque, elle est bonne celle-là, faut dire qu'avant de mettre les bouts on en a tiré quelques-uns des macaques, déchainés ils étaient.

Le Belge Anderlecht-Standard et coupe d'Europe, Eddy et tutti quanti.

Le Belge poète, la poésie c'est ma plaquette, je vous la dédicace permettez, on en parle dans La vie du Trou du bois, dans les Cahiers de l'Entre Sambre et Meuse, dans le bulletin de l'A.E.B., dans les Cahiers de la cigale, dans Cénacle, dans Ecorces, dans les Elytres du Hanne-ton, dans Enthousiasme, dans Evasion, dans Sex Appeal, dans Falaises, dans Flambeau, dans les Feuillettes de la bibliothèque, dans la Gazette du lettré, dans Prismatique, dans le Hérisson, dans l'Eventail, dans le bulletin du G.A.E., dans les Cahiers du Spantolle, dans ceux de la fondation Maurice Carême, la Belgique pardon la Wallonie est une terre de poètes, nous sommes tous des bardes wallons, nous rimons par vaux et par monts, au hasard de nos randonnées bucoliques, de nos processions nautiques, de nos crises hystériques, de nos lendemains qui chantent, de nos agapes poétiques (menu : soupe des prés, poulet compote, crème au chocolat et après le repas Héloïse de Breuille nous lira quelques-uns de ses derniers vers, accompagnée au piano par son fils), nous rimons d'un commun accord, nous rimons plusieurs fois en suivant, pinçant nos luths et traversant nos campagnes à la file indienne, défilé de poètes qui s'avancent en robe blanche là-bas à l'horizon dans le soleil couchant, olé !

Le Belge gueuze et folklore et ça file derrière la cravate foutre une danse à sa femme en rentrant.

Le Belge qui avait volé le linge de son voisin en 1940 pendant que celui-ci était parti à l'évacuation, retour du voisin, après chaque lessive le linge pendait dans le jardin, c'est mon linge, prouvez-le, ça a fini par une dénonciation, c'est un juif, un résistant, un communiste, mort en déportation en 43.

Le Belge discrétion absolue, nombreuses références, filatures, constats d'adultères, contre-espionnage industriel, matériel moderne, voitures, radios, camionnettes, photos, enregistreurs, bas nylon, stétoscopes, jumelles, recherche personne disparue, fugues, identification d'empreintes digitales, de faux manuscrits, détection électronique (micro-écoutes téléphoniques), études de marché et sondages d'opinion, services de surveillance statique et mobile, permanence jour et nuit, confiez-nous votre sécurité.

Le Belge Knokke-le-Zoute, le Belge petits fours chez Wittamer, le Belge Butch Ted Lapidus, le Belge concert de Gala, le Belge première au Théâtre du Parc, le Belge mon manège c'est l'Etrier, le Belge comme chez soi.

Le Belge qui va au kit-kat, au poussycat, au crazy cat, au diable amoureux, au lapin agile, à l'extase, au dragon rouge, au lucifer, à l'oubli, à l'escale, à l'intime, au cupidon, au bigoudi, au bilitis, au tabarin, à l'astuce, au hussard, à l'accueil, au cerf qui brâme, au coucounest, à l'étalon fougueux, au milord, au cordobes, au golden wood, à la lune de miel, à l'acapulco, au mustang, à l'oiseau rare, à l'eurydice, à l'instant suprême, à la villa lorraine.

Le Belge qui a tué Julien Lahaut, allons allons c'est de l'histoire ancienne et puis c'était un stalinien.

## Le Belge belge.

Le Belge qui avait appris agent de police et qui après avoir été busé à plusieurs reprises avait fini par réussir l'examen, le voilà qui profite d'une heure de fourche entre l'heure de midi et qui se rend dans une friture avec quelques collègues guindailleurs, et même le chef était venu avec, au bout de quelques pintes il doit absolument aller à la cour, au plus on boit au plus on ne peut mal de s'assécher et votre vessie finit par vous rappeler qu'elle n'est pas une lanterne, et comme il arrive devant la toilette qu'est-ce qu'il y découvre, une superbe sacoche, une dame a dû l'oublier, il n'y a pas d'avance à faire le mariole se dit-il d'abord, mais l'instant d'après il s'empresse de l'ouvrir, surprise heureuse il y a des billets de mille là-dedans, et de faire passer les billets de mille dans son calepin, oui mais à ce moment-là qui est-ce qui arrive à son tour, je vous le donne en mille, eh bien c'est le chef, allez dit celui-ci pas la peine de lanterner autour du pot, j'ai tout vu et on partage parce que sinon c'est ta fête, et comme ça ma poche droite ne saura rien de ta poche gauche, et du coup les voilà associés et ils décident de passer à des coups plus sérieux, branlebas dans landerneau, ils mettent encore quelques copains dans le coup et au bout de quelques semaines la commune est à feu et à sang, avec le prestige de l'uniforme ça gaze pissebroque, leur audace ne connaît plus de bornes, le scapulaire en bataille et tu montes la garde et je te dévalise ce bijoutier de mes deux, et on fourgue le tout dans la camionnette de police, tant et si bien que ça en devient du travail caritatif à l'échelle industrielle, et la femme du chef se met à jouer la clyde de tous ces bonnies, puis ils décident de racketter toutes les boîtes et tous les saunas à la ronde, ça rapporte gros mais ça leur fait un fameux supplément de courreries et de boulot, parce que tout de même il faut continuer le service, régler les embouteillages, contrôler les étrangers, réussir chaque jour à flanquer son nombre imposé de contraventions, monter la garde devant le conseil communal pour empêcher les manifestants d'entrer, interroger et tabasser les suspects, et avec ça tous les rapports à faire, les exercices de tir, les entraînements de self-défense, les cours obligatoires de civisme et de moralité, et ainsi de suite, enfin toute la routine quoi, et on en arrive au point où toute la bande est sur les genoux, les yeux vachement cernés, heureusement pour la santé de ces braves et pour sauver la morale de l'histoire on finit par les pincer au clair de lune, la

gendarmerie qui venait faire une petite vérification dans le quartier, pas de chance alors, tout le monde sait que policiers et gendarmes c'est comme chien et chat, on les embarque donc et comme vous pouvez le deviner ça fait un beau procès, examen des rétroactes et tout le bataclan vous parlez d'une faribole mes Seigneurs, au point que l'appartement du chef était devenu une vraie caverne d'Ali-Baba, il stockait tout et amassait plus vite qu'il ne pouvait revendre, on a été jusqu'à retrouver chez lui un beau lot de fromages de Herve déjà bien avancés, ils avaient piqué ça dans une fromagerie en gros, alors pour laver son ponce et son pilate dans un plus grand bain que le sien le chef de laisser entendre aux enquêteurs que de plus haut gradés sont dans le coup, des huiles, déclare-t-il, des grosses légumes, des qui ont le bras long, matabiche et compagnie vous comprenez fait-il en clignant des yeux, mais ne voilà-t-il pas que pour mettre un terme à notre histoire il périt d'une crise cardiaque dans sa cellule quelques jours plus tard, en ce qui le concerne l'action de la justice est éteinte, démission démission hurle l'opposition au conseil communal, non mais vous êtes fous ou quoi, ça ne va pas la tête ou quoi, pourquoi voulez-vous que je démissionne pour si peu hurle le bourgmestre, suis-je le gardien de mes policiers et est-ce ma faute si une brebis galeuse s'est glissée dans mon troupeau, d'ailleurs soyez sans crainte je ferai tout pour que la population, qui sait ce que c'est que le bon sens, garde pour la police l'amitié qu'elle a toujours eue, applaudissements sur les bancs de la majorité, les coupables seront radiés termine le bourgmestre et ça créera des postes libres, et effectivement l'office de l'emploi communique qu'on embauche dans les forces de l'ordre, pourquoi n'apprendriez-vous pas agent de police, mes doux Seigneurs ?

Le Belge et ainsi de suite à l'infini.

Le Belge qui raconte des carabistouilles.

daniel fano

---

## pièces détachées

1.

J'allais oublier l'odeur  
des rats.

La fille du vendredi me demande comment  
je m'appelle.

Je lui dis, la chanteuse, la voilà  
patchwork de Mae West, Edith Piaf, Lotte Lenya,  
Sophie Tucker.

Elle a relevé sa jupe : elle veut que je lui  
caresse le genou, elle triche aux cartes.

Je suis monté dans l'arbre.

Je croque une pomme, trop verte, grinçante, je  
grimace.

Il fait de plus en plus chaud, et c'est  
enfin la catastrophe  
de Marcinelle.

2.

On avait quitté *Macondo* depuis dix  
minutes au moins.

Je n'ai pas vu la petite fille qui sautait  
sur une bouteille en plastique.

L'homme que j'ai pris en filature vient de  
pousser la porte du cinéma  
porno : *Filles soumises, Rêves de volupté,*  
*Fureurs charnelles, etc.*

L'ouvreuse est nouvelle et sa main  
tremble  
quand elle déchire le ticket.  
Groucho Marx  
écrivait une lettre le jour de mon  
seizième anniversaire, mais elle ne m'était pas  
adressée.

3.

Les stations de métro  
semblent se succéder normalement.  
L'Anticyclone des Açores se dilue dans  
une *Aventure de Spirou et Fantasio*.  
Soudain, c'est la gifle, salaud, vicelard,  
laisse mes nichons tranquilles.  
Je ne sais pas pourquoi, une fille  
surgit du brouillard, s'avance vers moi,  
elle veut me crever les yeux,  
quelqu'un dit  
ta gueule pauvre type.  
La porte s'ouvre, je bondis sur le quai,  
je dérape, je cours, l'escalator.  
Il fait nuit.  
J'ai mal.

4.

Mercredi prochain, rue de Manchester,  
ce sera moi le saxophoniste rose, et, messieurs  
dames, je leur poserai la question :  
«Où donc se trouve le trottoir  
d'en face ?»  
Enfant, j'aimais à rester longtemps non loin  
des orties.

Dans chaque méandre cervical,  
j'avais un lynx.

5.

Il traîne à la terrasse des cafés.  
Il porte un slip qui doit le marquer un peu  
aux fesses.  
Une femme l'observe.  
L'énergie sexuelle, c'est pour  
une autre fois ;  
d'abord, lui voler son carnet de notes, hop, hop,  
hop.  
Elle se carapate, elle va savoir :  
«Une mouche dans mon lait,  
chut».  
Lore se retourne, il est là, on entend  
constamment  
les hélicoptères de la police.  
Elle dit : elle n'aimera jamais la cravate.  
Lui non plus,  
l'abandonne au paradis d'une  
marelle.  
Ils n'iront pas danser,  
ils n'existent pas encore,  
le *Klacick*, le *Pluriel*.

6.

L'homme est déjà mort  
mais il faut, en plus, qu'il soit couché  
en travers de la chaussée.  
Une Américaine, les seins moulés dans un tricot  
violet, s'agite avec violence.  
Waterloo, ici et maintenant, ailleurs.

Je repars, et deux lesbiennes, vers  
de nouvelles aventures.

7.

Lore est dans la vitrine,  
un mardi comme un autre jour,  
parmi les robes rouges. Elle pose un papillon  
sur l'épaule nue d'un mannequin. Non, elle change  
d'avis, à la commissure des lèvres.  
Elle pilote vite et sec sa petite voiture.  
Altitude 100.  
Elle entre dans la salle de bains,  
sort d'un livre, Lénine,  
se déguise en pirate,  
allume la TV, l'image irisée d'un pianiste,  
elle prend bien soin de couper le son.  
Nous dormons sans faire l'amour,  
et puis elle me lance  
dans une conversation sur les poupées cassées,  
les vampires, les fleurs fanées.  
Gare du Nord, j'attrape une poussière  
entre le pouce et l'index.  
Elle a refermé le magazine avec du  
sparadrap.  
Le samedi, elle se tue,  
accident de la route,  
la beauté.

8.

La nuit s'achève, la fête est finie,  
je suis assis sur un banc,  
les deux flics viennent droit sur moi, je réponds  
j'écoute les oiseaux, il y a même un avion



qui s'approche  
de l'aéroport, ils me coincent contre un mur,  
la chanson *Il voyage en solitaire* me  
trotte dans la tête, je ne reconnais pas les  
couloirs de l'hôpital, je reprends le chemin  
du Jardin Botanique, une pluie très fine,  
quelle imagination.

9.

Il y a les femmes  
décadentes, lascives, distantes, figées.  
La collection de dinky toys.  
Il pourrait quitter la ville, et même le pays.  
L'homme, ça lui suffit, quatre coups  
de couteau.

### *Conclusion*

J'ai laissé au fond de l'aquarium  
le roman  
signé Ed Mac Bain : *En pièces détachées*,  
collection Série Noire n° 1371,  
Gallimard Editeur.  
Alors, je me suis dit que.  
Et je l'ai fait.

*Bruxelles, 5-10 juin 1980.*

serge fauchereau

---

## **quelques notes pour un article sur la belgique**

*(Pavie, 17 juin)*

Mais, Jacques, regardez : je ne suis même pas reposé du Mexique et déjà je repars, alors je ne vois pas comment ... Dans le train, si, si, vous aurez le temps ; faites cela d'un point de vue très personnel, partial même si vous voulez ...

Comment pourrais-je faire autrement ? Je crois qu'on a des relations passionnelles avec les pays, les cultures comme avec les gens. D'ailleurs, niés le temps et l'espace comme trop arbitraires, trop artificiels, ne restent jamais en fin de compte que les gens – je parle de relation intime, pas de tourisme.

Un exemple très proche : Je suis à Pavie pour des raisons professionnelles, mais j'ai eu le temps de voir la ville. Une merveilleuse petite ville pleine de tours, d'églises, de ruelles et de places surprenantes. Je l'oublierai très vite car je n'y connais personne ; j'y marche seul, pour passer le temps, mu par une vague curiosité plutôt que par un élan réellement vital. Bientôt, je dirai : «Oui, une ville splendide». En réalité, j'aurai tout oublié, n'y ayant fait qu'un voyage d'affaire agrémenté de quelques promenades touristiques dans les moments creux, tout ce qu'il faut précisément pour ne rien voir.

\*

J'ai connu très tard la Belgique. Je n'y suis allé pour la première fois qu'en février 1969 sur une invitation du Théâtre-Poème. Savaient-ils, Monique Dorsel et Jacques De Decker, qui m'attendaient alors, qu'ils engageaient en moi un processus de belgisation et que j'allais dorénavant revenir fréquemment en Belgique sous n'importe quel prétexte quand la vie m'en laisse le temps – cette vie qu'on perd en la gagnant ?

A cause des amis du Théâtre-Poème, donc, la Belgique m'a d'abord été Bruxelles. Ensuite j'ai aussi aimé Anvers, Bruges, Namur (La radio de Namur aura fait connaître la ville et la Belgique plus que tous les offices de tourisme, aura attiré des écrivains étrangers en Belgique plus que toutes les propagandes). Je voudrais bien connaître Liège ; je connais les *Trois visages de Liège* d'Henri Pousseur ; c'est beaucoup, mais pas assez.

J'ai même rêvé tout un temps de travailler en Belgique – dans ma langue et hors de ma culture, tout est là – et, des Etats-Unis où j'enseignais la littérature de langue anglaise, il y a 5 ans, j'avais demandé un poste à l'université de Mons (je crois). Vous imaginez la réponse. Je n'en parle que pour montrer que s'il y a des Belges que la France attire, il peut aussi y avoir des Français que la Belgique attire.

\*

Mais j'ai connu très tôt la littérature belge. J'avais saisi qu'il y avait là quelque chose d'*autre*. Depuis l'adolescence j'ai ramassé chez les bouquinistes les livres des Verhaeren, Maeterlinck, van Lerberghe ... Un peu plus tard, j'y ai ajouté des Flamands ; van de Woestijne, donc ; puis Lecomte, Nougé et van Ostaijen. Quand je me suis mis à écrire, j'ai assez souvent publié des pages les concernant, essayant de montrer cette spécificité que j'avais sentie très tôt.

Lecomte, Nougé et van Ostaijen m'ont autant apporté à l'âge adulte que Verhaeren et les symbolistes belges lorsque j'avais quinze ou seize ans.

Verhaeren est un poète considérable mais dont l'œuvre est énorme et très inégale. Hors de Belgique, et surtout en France où l'on est très assujéti aux édits des VI<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> arrondissements parisiens, Verhaeren est très injustement oublié. En Belgique, je crois bien qu'on ne parvient pas à faire la part des choses : pas un seul choix de ses poèmes qui parvienne à dégager ce qu'il y a de vraiment puissant et original dans la quantité de bavardages redondants ou invertébrés qu'il a également produits.

La littérature belge a-t-elle jamais été aussi puissante qu'au temps du symbolisme ? même au temps du surréalisme ? Les Mallarmé d'aujourd'hui n'auraient pas une revue *La Wallonie* pour les accueillir dans le pays voisin. Suis-je injuste de dire que les écrivains wallons sont souvent écrasés par la France, plus ou moins inconsciemment de part et

d'autre ? Ne doit-on pas comparer cette situation avec celle du Canada anglais dont les meilleurs écrivains sont toujours happés par les Etats-Unis ou au moins l'édition des Etats-Unis ? Non, nous n'en sommes pas là. L'équilibre est tout de même meilleur entre la Flandre et les Pays-Bas, non ? Il faudrait une édition forte en Wallonie, imposant sa présence et sa concurrence à la France ; tout le monde y gagnerait et surtout les Wallons et les Français.

\*

*(Entre Rome et Gènes, 20 juin. Dans le train, entre un Sicilien moustachu et un Américain – accent du Middle West et pantalon à carreaux. La mer, la mer. Puis Pise, ses murailles, ses tourelles. Le chef de gare de Pise est une femme, m'explique le Sicilien ; je lui réponds que les Italiens sont sur ce point plus avancés que les Français. Plus loin, des collines drapées de villes éclairées).*

La fascination de certains écrivains belges pour Paris et l'édition française m'agace. Toute imitation, tout alignement sur les modes d'un autre pays ne risque-t-il pas de donner de mauvais singes ?

Parce qu'ils ne vivent pas constamment à Paris, certains de mes amis me disent parfois que Bruxelles leur paraît provincial. C'est possible, mais comment en aurais-je, moi, l'impression ? Quand je passe quelques jours à Bruxelles je n'ai pas assez de mes jours et de mes nuits pour voir les amis, les spectacles, les galeries et expositions, le Vieux Marché ... Et les VI<sup>e</sup>, VII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> arrondissements parisiens dont ils raffolent me font l'effet d'un village ; de la même façon.

\*

Quelques mots sur les administrations et instances culturelles en Belgique.

\*

Un chapitre important : Belges de jadis, de naguère et d'aujourd'hui ayant fait carrière ou rêvant de faire carrière à Paris.

\*

Toute personne qui aime la Belgique et ses habitants pour eux-mêmes ne peut qu'être irritée par les difficultés de communication entre les Flamands et les Wallons. Ce qui devrait être une richesse ne permet dans les faits qu'un regard borgne : une revue, un colloque est soit ceci, soit cela mais pas les deux, et l'on vous avance toutes les excuses du monde. Ce n'est pas toujours ainsi, fort heureusement. (De quoi je me mêle, dira-t-on). Il paraît que l'administration en est pour beaucoup la cause, incitant à prendre parti sous peine de refus d'aide financière ou autre. Jacques m'a assuré qu'il y aurait des collaborateurs flamands dans le présent projet. (Qu'on pardonne à un étranger qui comprend très mal).

Laat ons stappen over de lijken van ons prinsiepen (P. v. O.)

\*

La Belgique finira-t-elle par se remettre complètement et dans son ensemble de son surréalisme qu'elle a découvert si tard ? La Belgique, seul pays où il y a encore des groupuscules qui n'ont pas désespéré du surréalisme (revues, enquêtes, etc). La peinture belge d'aujourd'hui tire souvent volontiers du côté du surréalisme ou du fantastique, plus ou moins discrètement ; le marché l'y oblige, probablement.

\*

La peinture belge moderne a été occultée par Magritte (beaucoup moins par Delvaux). On oublie les Servranckx, les Joostens, etc., etc...

\*

Ne pas faire de contresens sur ces lignes malignes et rapides quant au surréalisme belge. Je suis à cette date celui qui y a consacré le plus d'attention en France. On ne s'est d'ailleurs pas demandé pourquoi de mes deux volumes, l'un sur les langues étrangères et l'autre sur la langue française, le second prenait fin sur un chapitre de quelques soixantes pages consacrées au surréalisme belge.

\*

L'expressionnisme belge est mal connu en France ; il est de bon ton chez les conservateurs «dans le vent» de montrer peu d'estime pour

Permeke, De Smet, van den Berghe, Tytgat (on y ajoute Gromaire en prime). Très regrettable.

\*

Frans Masereel. Une de mes vieilles admirations. J'ai des éditions allemandes, russes, roumaines de ses gravures. Un merveilleux graveur lorsqu'il ne devient pas trop sentimental et moralisateur – mais c'est justement ce côté-là que l'on aime en lui à mesure que l'on va vers l'Est.

\*

Je m'émiette. Voyez ici une grosse influence belge sur moi : je fais quasiment des aphorismes, maladie répandue qui dévaste les lettres belges.

*(Gènes. Bière et sandwich).*

## **la belgique : une maladie inguérissable**

A l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la Belgique, la SABENA (la compagnie aérienne qui chaque année se voit sauvée de la faillite grâce aux milliards pris sur l'argent de la communauté) publie un petit livre que le voyageur trouvera dans le dossier du fauteuil devant lui. On y découvre des choses étonnantes. Les auteurs notent – avec une satisfaction évidente – que les astronautes, de leur capsule, aperçoivent toute la nuit des rais de lumière qui traversent en zig-zag un territoire bien précis du globe : la Belgique, le seul pays au monde où les autoroutes restent illuminées la nuit.

Récemment je voyageai en train de Francfort à Bruxelles. Dans mon compartiment se trouvait une affiche publicitaire pour la «Volksspar-kasse» (une caisse d'épargne populaire). On pouvait y lire que la firme en question entretient des relations avec tous les pays de la C.E.E. Cette publicité se révélait évocatrice : une bouteille de chianti pour l'Italie, un moulin à vent pour les Pays-Bas, etc... En vain y ai-je cherché la Belgique. D'autant plus que le Luxembourg, quant à lui, était symbolisé par des collines boisées.

A New York, il m'est arrivé de demander au Consul général de la Belgique (responsable des relations commerciales) pourquoi dans tous les bars on servait de la Heineken et nulle part de la Stella Artois. La seule explication que cet homme ait pu me fournir, c'est que les Pays-Bas nous avaient devancés en ce domaine. Une fois de plus. De même avec Philips, Daf, Shell, la prospection du gaz naturel, les puits de forage en mer, un orchestre internationalement connu, la construction de digues et d'abris anti-nucléaires. Je trouvais cela remarquable. Etant donné que la bière est une des rares choses dont nous n'ayons pas à être gênés. Car enfin c'est quoi, ce pays ? Cette Belgique ? Sommairement

ce concept est à peine descriptible, car on ne peut le comparer à quoi que ce soit d'autre. Une chose aussi unique devrait donc remplir les Belges de fierté. Si seulement c'était vrai !

Malgré sa forte devise sous l'emblème national «l'Union fait la Force» (mal traduite par «Eendracht maakt macht») la Belgique n'est pas une nation. Pire, c'est une maladie qui «perdure» déjà depuis cent cinquante ans. Que faire, pour l'amour de dieu ! de cet amalgame artificiel de deux communautés de peuples qui ont autant en commun que par exemple les Italiens et les Autrichiens ? Et qui de plus ne demanderaient pas mieux que de se trancher mutuellement la gorge.

Il est évident que gouverner devient, dans de pareilles circonstances, une occupation absorbante avec des résultats particulièrement pauvres. Décrire la politique de ce pays est de ce fait pratiquement impossible. Peut-être cela réussirait-il par une parabole : A Anvers habitait, il y a quelques années, un commerçant qui pourvoyait d'un potage extraordinairement nourrissant une grande partie de la population de la ville et des environs, au moyen d'une centaine de camionnettes aux bruyantes sonneries ; en outre, il procurait de la soupe gratuite aux aveugles et aux handicapés, organisait des tombolas et des fêtes de charité, faisait de la politique de droite et possédait une époustouflante villa entourée d'un jardin bordé de statues en plâtre. Au fil des années son nom devint une institution. Un beau jour il disparut sans laisser de traces. Il apparut alors qu'il avait emprunté des millions sans les rembourser. Il habitait désormais sur une île ensoleillée, hors d'atteinte des bras de la justice, et jouissait d'une veillesse paisible. «In a nutshell», on pourrait appeler cela un exemple typique de la mentalité belge existante, qui se retrouve même au niveau gouvernemental. Vivre et laisser vivre ; entretenir une apparence de prospérité avec art et habileté, des façons libres «en tout bien tout honneur» sous la protection d'une forte autorité ; une indéradicable corruption commerciale doublée d'un espèce de régime de gamins de rue sous la devise générale de «j'agis puis je réfléchis».

La vraie question est : «Est-ce que la Belgique peut se permettre une telle conduite ? «Naguère sans aucun doute, c'est-à-dire dans les «golden sixties», lorsque nous pouvions joyeusement laisser rouler l'argent ; faire des autoroutes à tout va ; ériger des bâtiments publics en un style incroyablement luxueux ; distribuer des pots-de-vin entre



ministres, fonctionnaires et entrepreneurs ; faire couramment des nominations politiques de complaisance. On attirait les firmes étrangères par des terrains à bâtir bon marché, des affranchissements fiscaux, de l'énergie gratuite et des ouvriers travailleurs. Les coffres des caisses de pension et d'assurance maladie étaient bourrés ; chacun consommait et empruntait sans plafond aucun pour réaliser le rêve de chaque Belge : une maison à lui, avec jardin, balançoire et haie de cyprès, voiture familiale, vacances à la Costa Brava. Jusqu'à l'éclatement d'une guerre subite, quelque part au Moyen-Orient, dont chacun commence à ressentir les conséquences. Pendant la crise économique qui suivit, la Belgique semblait particulièrement vulnérable. Des entreprises étrangères commençaient à quitter précipitamment le pays à cause des salaires trop élevés. Les entreprises nationales faisaient faillite à une cadence effrayante. Seules l'Irlande et l'Espagne ont désormais un chômage supérieur au nôtre.

A partir de 1980, les prix des produits pétroliers ont entamé une hausse irréversible. La Belgique ne possède aucune source d'énergie, excepté des charbonnages rendus inutilisables. A la veille de notre cent cinquantième anniversaire, où en sont maintenant les affaires ? Plus misérables que jamais. La caisse des pensions et celle de l'assurance maladie sont vides. La balance commerciale est déficitaire. Nous empruntons des milliards à l'étranger à des taux d'intérêts très élevés. Notre dette publique reste la plus grande d'Europe. A tout bout de champ le franc doit être soutenu. La soi-disant loi-programme pour sauver le pays de la débâcle financière par des économies est mise au frigo à cause d'une crise gouvernementale. A cela s'ajoute une crise du régime due à une régionalisation bâclée, où plus aucune vache ne peut retrouver son veau, *mais qui, aussi invraisemblable que cela paraisse, a été couplée à la loi-programme*. On commence à se demander combien de temps la cruche ira encore à l'eau.

Que le gouvernement Martens II, un inimaginable pot-pourri d'eau et de feu composé de pas moins de six partis, constitue une espèce de consensus hypocrite pour passer au moins le cap du 21 juillet 1980 avec un gouvernement, crève les yeux. Les disputes publiques des membres du gouvernement (on ne prend même plus la peine de laver le linge sale en famille) font symptôme et justifient les prévisions les plus pessimistes pour l'automne prochain.

Entre-temps des histoires continuent à se produire qui font de la Belgique un objet d'étude pour lequel il vaut toujours la peine, non sans quelque migraine, de se creuser la tête. De temps en temps la presse bourdonne de l'un ou l'autre scandale. Prenons Eurosystems. Grâce à une signature ministérielle, plusieurs milliards de pots-de-vin ont été calculés légalement dans un gigantesque projet de construction qui doit pourvoir les garde-corps de la monarchie saoudienne d'hôpitaux confortables. Après tout, une initiative louable. Que se passe-t-il ? A la suite d'une mauvaise gestion, l'entreprise fait faillite. Le Newsweek publie à ce sujet un article percutant, avec la photo du prince Albert, frère du Roi, qui, noir sur blanc, y est accusé de corruption. La Cour de Belgique ne bouge pas d'un cil. Mais : l'homme de file (socialiste) qui, très prudemment, relie la cour à cette affaire, est rappelé à l'ordre et nuance profondément sa première déclaration. D'un scandale qui dépasse celui de la Lockheed en ampleur, il n'est plus soufflé mot. Un envoyé spécial de la noblesse part pour l'Arabie saoudite. La Société générale (où la maison de Saxe Cobourg est représentée au sein du conseil d'administration par le maréchal de la cour) accorde un prêt d'urgence ; point d'autres précisions ; un parlementaire socialiste promet de vives interpellations, mais jusqu'à présent on n'a encore rien entendu. Entretemps le prince Albert apparaît tranquillement à des cérémonies officielles en uniforme de vice-amiral, alors que la flotte belge ne possède même pas un contre-torpilleur, et encore moins un croiseur de bataille.

Un certain Versteede, bourgmestre CVP de La Panne, met en lotissement une aire de dunes protégée et vend des parcelles à une série de familles nobles dont la Cour Royale. Le Haut Comité de Surveillance (des experts comptables, jouissant d'une autorité judiciaire dans la fraude à grande échelle) procède à une expertise ; le bourgmestre en question est arrêté ; le commissaire qui mène l'enquête meurt dans d'étranges circonstances ; l'autopsie conclut à un infarctus ; le bourgmestre est libéré ; l'hebdomadaire *Panorama* commence à fouiller l'affaire et arrive à la conclusion que le commissaire a été empoisonné ; la deuxième autopsie confirme néanmoins la première ; dorénavant, *Panorama* doit se limiter à des suppositions sur un mode conditionnel, pour éviter un procès en diffamation de la part du bourgmestre qui est, en outre, avocat.

En 1979, suite au déficit budgétaire, on décide de coller une vignette fiscale sur toutes les voitures (même étrangères) qui emprunteront les autoroutes belges. La presse nationale réagit avec négligence et mollesse comme souvent : une tradition que l'establishment belge entretient depuis des années par la douce terreur qu'exercent des rédacteurs en chef soumis sur les journalistes. Jusqu'à ce que les Pays-Bas et l'Allemagne, montant sur leurs grands chevaux, usent de menaces avec la Cour de Strasbourg, et de représailles contre les automobilistes belges sur les autoroutes allemandes. Alors, ça, c'est une autre paire de manches. Mais on y trouve vite un biais. Tous les Belges qui possèdent une voiture (même s'ils ne prennent que rarement ou jamais une autoroute) devront bientôt payer une taxe de roulage supplémentaire de 50%. Les étrangers, quant à eux, rouleront gratuitement comme avant. L'injustice de cette mesure saute aux yeux. Mais la suite de l'histoire est caractéristique de la mentalité belge : les personnes concernées recevront un bulletin de versement ; peut-être bien qu'un ministre viendra, à la télévision, justifier avec suffisance le bien-fondé de l'affaire ; tout le monde crachera au bassinet en ronchonnant, tandis que l'establishment aura de nouveau sauvé la mise car encore une fois la preuve aura été faite que les Belges sont un peuple qui se plaint des amygdales quand il reçoit un coup de pied dans les couilles. Quel célèbre professeur néerlandais de sociologie commençait invariablement son premier cours de l'année académique avec cette boutade : «la société humaine est principalement fondée sur une escroquerie réciproque» ?

Léo Tindemans est le prototype du Belge qui, dans de pareilles structures, se sent comme un rat dans un grenier à grains. Il est président du CVP (le parti social-chrétien qui a autant à voir avec le christianisme que Pie XII avec le sermon sur la montagne), membre du parlement belge, membre du parlement européen, et professeur d'université. Les Américains appellent un type comme ça un «Superman». En Belgique on appelle ça *un cumulardeur*. A ce point de vue il est d'ailleurs encore très modéré. Henri Simonet, (ex-) ministre socialiste des affaires étrangères, ne cumule pas moins de vingt fonctions, apparemment dans des entreprises bien rentables. Ceci s'accorde parfaitement avec sa fameuse politique zaïroise qui irrite en permanence les membres progressistes de son parti. Que Joseph Désiré Mobutu, le richissime tyran, qui régnera depuis bientôt vingt ans sur l'ex-colonie belge, piétine les droits de

l'homme et ait peu à peu ramené son pays à un niveau de vie néolithique. Simonet semble le considérer comme secondaire. L'essentiel est que les entreprises minières du Zaïre, investies, selon la fidèle tradition, par le grand capital belge et la maison royale, continuent à fournir des matières premières aux entreprises sœurs de l'ancienne mère-patrie. C'est pourquoi, il est parfaitement possible que le tyran vienne à Bruxelles, dans le cadre des «Grandes Conférences Catholiques», parler de la «démocratie en Afrique», et y suscite un grand intérêt, et que, de même, à des moments critiques du régime Mobutu, des parachutistes belges partent au Zaïre, en mission humanitaire, sans l'accord du Parlement.

On en revient à Tindemans, qui se présente volontiers comme un chrétien et un membre actif de la Communauté de Dieu, et qui, comme chaque idéaliste, poursuit son rêve ... Dans son cas, il n'est pas de petite envergure : il veut faire de la Flandre un état CVP : un territoire où, par le biais de son appareil de parti, la pensée démocrate-chrétienne règnera sur le socialisme et la libre pensée dans le domaine administratif, économique, social et culturel. Etant donné son solide background éthique, on pourrait supposer que Léo Tindemans est un brave homme. Et en effet, selon la rumeur, il paraît que c'est un bon père et un mari fidèle. Chose étrange, il présente aussi, et surtout dans ses relations avec la presse, des manières bizarres. Malgré le fait qu'il tente de couler systématiquement la régionalisation qu'il a lui-même co-élaborée – parce qu'il en est venu à réaliser que la Belgique unitaire est le meilleur terrain nourricier pour le futur état CVP – il continua à faire des déclarations ambiguës, contradictoires et arrogantes, avalées par des journalistes peureux qui savent que leur situation est en danger chaque fois qu'on touche à la susceptibilité de Monsieur Tindemans. Cet homme qui pavoise parce que, lors des élections européennes, il a obtenu plus d'un million de voix de préférence (chaque pays se donne les dirigeants qu'il mérite), est la cause immédiate de nos deux dernières crises gouvernementales. Lorsqu'on critique sa soi-disant gestion, il réagit en paranoïaque : «Ses Bonnes Intentions Sont Toujours Mal Comprises Par L'Ennemi Mais La Bonne Cause Qu'Il Incarne Triomphera En Fin De Compte».

Entretemps on travaille activement à l'infrastructure de l'Etat CVP : la fusion des communes fournit des blocs CVP puissants (en 1983,

Anvers aura pour la première fois depuis la guerre à nouveau un bourgmestre CVP) ; 75 % de la presse écrite est d'ores et déjà entre les mains du CVP ; la BRT est déjà depuis des années une sorte de pâle décoction de Radio Vatican ; 64 % de l'enseignement est catholique, ce qui offre une solide garantie pour la «Virginité Technique» des innombrables jeunes filles habillées en bleu, dont les parents aspirent de plus en plus à l'Ordre et à la Sécurité ; les associations culturelles catholiques ont depuis toujours le nombre de membres le plus élevé, ce qui leur assurent les plus larges subventions.

Tindemans anime régulièrement cette tendance par des termes empruntés à son passé de scout : «Nos Parents Doivent Protéger Leur Famille Contre La Pornographie, La Drogue, La Dégénérescence et l'Egoïsme, L'Avortement Est Un Meurtre, Notre Population Recule Démographiquement Donc Nous Menons Une Politique Pro-Familiale, Nous Restons Contre l'Enseignement Mixte, Les Monokinis sur Nos Plages Relèvent Du Code Pénal, Etc...».

La majorité des Belges avalent de pareilles formules comme des petits pains, mais il y a, à cette affaire, encore un autre aspect : ces slogans sont «gefundenen Fressen» (arguments opportuns) pour une deuxième catégorie de personnes qui sont en voie d'acquérir en Belgique, irréversiblement et vite, une redoutable puissance : la gendarmerie et la BSR (brigade de surveillance et de recherche).

Notre gendarmerie ne peut sans doute être comparée qu'à la seule guardia civil ou aux nazis en chemise brune de la S.A. d'antan. C'est un corps d'élite militaire, à action préventive et répressive, comme une armée en territoire occupé. La BSR est une section spéciale de la gendarmerie, sorte de police politique qui, sous le masque de fonctions judiciaires, remplit les ordinateurs de fiches individuelles, installe des tables d'écoute téléphonique, rémunère des dénonciateurs, fait des razzias, s'infiltré dans des groupements et des syndicats de gauche, établit les fameuses fiches B. visant des personnes qui n'ont pas directement à faire avec la justice mais qui sont néanmoins suspects, comme les homosexuels, les journalistes de gauche, les artistes, etc... La Belgique n'est pas un Etat policier mais se targue d'avoir le meilleur contrôle policier du monde (hormis le Chili, Haïti et le Paraguay). Il est aussi remarquable que c'est le pays où, à la fin du vingtième siècle, on

garde toujours en vigueur des situations particulièrement bizarres : tout Belge qui a le droit de vote *doit s'acquitter* de son devoir électoral sous peine de poursuites judiciaires ; un Belge qui veut divorcer mais dont le partenaire refuse, doit avoir quitté le toit conjugal *pendant dix ans*, avant de pouvoir introduire une demande en divorce, *en même temps il accepte automatiquement par là le principe de culpabilité introduit dans cette loi de 1975 (!)*. Avant 1975, on devait attendre la mort du conjoint avant de pouvoir refaire sa vie. Un projet de loi pour réduire ces dix ans complètement dingues à trois ans est gardé depuis des années au frigo. Idem pour le projet de loi qui doit protéger notre vie privée des ordinateurs et des techniques d'écoute. Idem quant au projet de loi pour la libération de l'avortement. (Tindemans déclarait à cette occasion que son gouvernement mettrait éventuellement *des bâtons dans les roues* si jamais cette loi était approuvée par le parlement). Un Belge en état d'arrestation est enfermé et pendant 5 jours tout contact avec l'extérieur lui demeure interdit. Il faut un arrêt de la Cour de Strasbourg pour entraver le pouvoir répressif de l'ordre des médecins qui *a radié à vie* des médecins, non pour des fautes professionnelles, mais pour avoir émis des opinions nuisibles à la réputation de l'élite médicale et ainsi de suite ...

Mais le 21 juillet 1980 Baudouin I<sup>er</sup> de Saxe Cobourg, cinquième roi des Belges, arrière-arrière-neveu de Leopold I<sup>er</sup>, qui portait perruque et se laissait tendrement soigner sur son lit de mort par sa maîtresse, arrière-neveu de Leopold II, qui fit massacrer trois millions de Congolais pour faire de la Belgique une grande nation avec ce que pouvaient rapporter le caoutchouc, l'or et l'ivoire, et qui dépensa une fortune pour les beaux yeux d'une danseuse française qu'il anoblit, petit-fils d'Albert I<sup>er</sup> qui, à la tête de sa menue mais valeureuse armée, arrêta, sur l'Yser, le rouleau compresseur allemand mais tomba lamentablement d'un rocher, fils de Leopold III, qui se montra assez malin pour rendre son armée au Führer après dix-huit jours de combat et continuer ensuite à ne s'occuper que de jeu de golf, de collections de timbres poste et de voyages d'exploration ... Donc le 21 juillet 80, si Dieu le veut, Baudouin I<sup>er</sup> passera en revue les trois armes, revêtu de l'uniforme de lieutenant-général ; des escadrilles de chasseurs à réaction F16 déchireront l'espace aérien de leur bruit assourdissant ; les moteurs rugissants des tanks Leopard feront trembler la terre ; les cadets empanachés de l'école militaire défileront d'un pas raide ; la calvalcade

des chevaux de la Garde Royale retentira solennellement ; partout le tricolore flottera au vent ; des nonnes, des vieilles mégères et des écoliers crieront : «Vive le Roi» !. La Brabançonne retentira à plusieurs reprises (de laquelle Leopold II dit un jour : «celui qui peut entendre cela est capable de tout endurer») ; le Roi serrera la main aux anciens combattants des deux guerres mondiales ; la Reine sourira affablement et agitera de temps en temps la main ; juste avant le Te Deum (en présence des membres du gouvernement, du corps diplomatique, des personnalités militaires, civiles et religieuses) les cloches de Sainte Gudule sonneront à toute volée ; l'orgue fera trembler les voûtes ; le cardinal Danneels entonnera la première strophe du cantique ; le chœur répondra ; les deux souverains s'agenouilleront, courbant la tête pour prier humblement ...

... Après quoi la Continental Mark IV les reconduira au palais, plus tard au champ d'aviation militaire d'où le D.C.8 royal les emportera vers leur villa de la province de Malaga où l'aumônier de Cour Franscesco Gomez de Alcala O.F.M. célébrera chaque matin la sainte messe suivie par les deux souverains qui profiteront de l'occasion pour s'approcher de la Sainte Table.

*(traduit par Léo Beeckman et Claire Jaumain  
du laboratoire Dur-An-Ki).*

## **avant la fiction : nivelles**

Papiers et traces furent à l'origine du questionnement malhabile qui m'amena à soulever l'encre du papier pour en déceler trames et traverses qui s'y indiquaient telles des écritures.

Propédeutiques de la matière, glissements lents incessants sur le papier de soie qui se frottait à rebours de mon trait de plume, qui se boursouflait en taches d'encre non encore devenues dessins.

Les premiers emplois du papier de soie que j'appris à connaître étaient des froissements, tassements, productions de boules, des tuyaux souples malléables, modelés par mon père pour donner des formes pleines aux vêtements qu'il disposait derrière la vitrine de la petite boutique que nous habitons.

Ces papiers, quand arrivait le «jour d'étalage» étaient éparpillés dans toute la maison, prêts à chaque instant à servir de bourrage à une épaule, un dos, une poitrine, une manche.

Ils se substituaient au corps pour en donner la forme, pour saturer le vide de leurs innombrables pliures serrées.

A l'utiliser à présent de manière presque similaire, j'assiste à ce déplacement, incapable de mettre à jour le passage de l'un à l'autre.

Dans le parc de Nivelles (Parc de la Dodaine) se dissimulait un curieux bâtiment d'allure baroque. Il avait été racheté par la ville à un démolisseur roumain, il y a de cela une cinquantaine d'années. Depuis son transfert dans le parc, personne ne s'en était plus occupé, le laissant au lierre, à la mousse, et aux graffiti des amoureux qui se dissimulaient entre ses oiseaux de pierre. Là, comme posés par erreur, ses murs devenus poreux avaient disparu de la mémoire visuelle pour se fondre dans une topographie anonyme. Etait-ce cela le musée dont mon père m'avait si souvent parlé, le lieu où il avait exposé avant la guerre des



natures mortes (essentiellement des instruments de musique, disposés de manière curieuse sur des harengs) ?

De ces tableaux, je n'en vis pas un seul, si ce n'est des portraits de jeunes Hassids à la prière, peints dans les tons ocre, sienne et laque de garance.

Je ne comprenais plus l'exact ordre des choses. D'abord cette bâtisse qui semblait n'avoir jamais eu la moindre utilité à Nivelles, mais qui était considérée par mon père comme un des hauts-lieux de la peinture, ensuite ces toiles qui ne correspondaient en rien à ce que j'avais observé, mais qui selon lui étaient le signe qu'à Nivelles, il ne fallait pas montrer n'importe quoi.

J'entrepris dès lors des recherches autour du bâtiment, me faisant passer pour un dessinateur en quête d'un sujet original. Grande était ma gêne lorsque des badauds, voulant se donner l'illusion de préoccupations artistiques, s'approchaient de mon chevalet pour, dans le silence, émettre un jugement sur mon habileté de plasticien. Leur étonnement était plaisant à observer quand ils s'apercevaient que sur la toile était esquissé tout autre chose que les pierres qui s'amoncelaient devant leur visage. Mais cela ne troublait en rien leur promenade qui continuait toujours, malgré cet accroc, à se dérouler autour du lac tout proche.

Rapidement se succédaient une série de petits personnages désarticulés tracés par des milliers de gestes de plume et dont les regards ne se rencontraient que pour nouer des tensions que le spectateur devait instituer comme étant la règle du jeu de la communication.

Je nommai cette série de dessins : «Système logique», et ce seul nom suffisait à me pousser à poursuivre mes recherches sur l'ancien musée du parc de la Dodaine. Quels rapports existaient-ils entre ces petits monstres venus du trait de plume (ainsi les nomma un jour d'octobre, un spectateur qui visita une exposition que je fis à Bruxelles) et les natures mortes de mon père ? Y-avait-il une langue commune qui babillait dans la trame de ces inscriptions ? Curieuse position qu'un magasin de tailleur juif dans une petite ville catholique du Brabant, curieux parcours que celui de ma mère allant faire ses courses dans d'autres boutiques où le yiddish était tenu de ne pas se dévoiler au wallon, devenant un français sans racine répercutant les blancs et les impossibilités qu'une autre langue muette bégayait sur le mode de l'absence ... Les personnages-images se débattaient ainsi sur la toile, enlisés en elle, meurtris par ses fils qui gobaient l'encre comme pour, dans un même acte, absorber et recevoir l'impression. Disparaître et

être là, tel était bien notre lieu impossible, et c'est cet état de la présence que je tente maintenant de mettre au jour dans le passage du parc au musée, ainsi qu'un sentiment de retour en arrière me poussait inexorablement à l'agir.

Pour mieux comprendre le rôle qu'avait dû jouer ce musée dans le passé, je tentai d'y pratiquer une faille afin de pénétrer dans ce lieu, qui de l'intérieur, serait sans doute plus aisément déchiffrable. La pierre étant particulièrement tendre et érodée à certains endroits, c'est avec un burin de graveur que je décidai d'entreprendre le matériau, de manière à modifier le moins possible son aspect extérieur. Je conservais soigneusement la poussière de pierre afin de colmater la faille, une fois mon exploration terminée. Après chaque opération, je veillais à replacer le lierre sur les bifures pratiquées, tentant de cette manière de dissimuler le trou qui s'affirmait de jour en jour. Ce travail pratiqué de nuit (il eut été difficile et impossible d'entreprendre un tel sacrilège sur ce monument nivellois au vu et au su de toute la population qui n'aurait pas été sans l'appeler l'irrespect juif de mon blasphème) me transforma en un vampire de province devenu amnésique quoiqu'aucune soif particulière ne me harcelât. Pourquoi mon père s'obstinait-il à ne pas vouloir me révéler les causes de la fermeture de ce bâtiment, alors qu'il semblait insister sur le caractère fondamental de certaines expositions qui y eurent lieu peu avant. La vie quotidienne de cette petite bourgade n'offrait pas suffisamment de questions pour que je puisse y déchiffrer un quelconque signe qui appellerait d'autres événements et qui seraient à présent enfouis. J'appris par le gardien du parc que les statues qui ornaient les parterres de fleurs avaient été acquises par la ville à la gare du Midi de Bruxelles, peu avant la démolition causée par la fameuse jonction Nord-Midi. Cette indication infirma l'hypothèse que j'avais émise à propos du musée, et qui m'avait fait supposer que cette sorte d'achat de monuments prévus initialement pour d'autres lieux était extrêmement rare, voire exceptionnelle.

Voilà que ce gardien, que je soupçonne d'ailleurs d'avoir été alors au courant de mes travaux nocturnes, mettait en doute l'idée même que les souvenirs de mon père m'avaient suggérée ; plus encore, il parlait de ce bâtiment comme si son importance n'était fonction que de son aspect extérieur (raison méta-esthétique avait-il dit en pseudo-français), ce qui allait à présent à l'encontre de tous mes travaux, puisque c'est l'intérieur du lieu et ce qui y avait été perpétré qui était devenu la clé de voûte de la question perdue.

Au fur et à mesure que mon investigation se poursuivait, il m'était de plus en plus impossible d'entreprendre ou de continuer une autre activité, tant le travail que j'accomplissais à présent m'apparaissait comme la cause et l'effet de mes actes passés et à venir.

Qu'avaient été mes dessins si ce n'est cet avant-lire de la recherche, sur les lieux où tout s'était produit et oublié. Ayant depuis quelques années entrepris une longue remontée vers la matière dans un premier temps, pour découvrir ensuite son caractère célibataire, il eut été absurde de ne pas aller en deçà de celle-ci.

Le papier dont j'avais tant parlé, m'échappa pourtant dans son caractère le plus essentiel : celui de «matériau privilégié de l'échange». Il s'agissait donc de rechercher les sources de celui-ci en pénétrant les coulisses de mon décor quotidien.

L'hiver, dès les premières neiges, j'allais, accompagné de ma mère, faire de la luge sur les pentes du parc ; cela, pendant des heures, aller-retour, glisser-tirer avec d'autres enfants qui, en se laissant descendre sur les pentes de moins en moins blanches, dévoilaient l'herbe qui apparaissait entre les striures blanchâtres. C'est non loin de là que j'observe à présent l'espace entre deux pierres qui sera dans quelques jours suffisant pour permettre un passage vers l'intérieur du musée de la carpe farcie. En creusant, les raclements de mon burin esquissaient avec quelques oiseaux de nuit ces cris d'enfants qui imprimaient la pente du blanc, dans un mouvement de jouissance qui n'est peut-être pas sans me faire penser aux actions imaginaires qui auraient pu être le tenseur de ce que j'entreprends aujourd'hui de pénétrer.

Plus profonde était l'incision et moins le désir d'en finir avec elle agissait, comme si l'acte lui-même suffisait à ma recherche, la saturait en quelque sorte, se laissant à lui-même le seul bénéfice de toute la marche vers le chemin qui n'existe que s'il se conserve comme pure possibilité de cheminement ; mais c'est cependant mû par le projet d'aller encore, que j'arrivai peu à peu à rendre praticable la faille qui s'offrait comme une invitation nécessaire.

Le papier de soie, au lieu d'être l'envers de ce que l'on montre, se transforma chez moi en objet principal de monstration, lui-même s'indiquant par sa fragilité, son apparente esquisse éphémère, comme l'impossibilité même de tout processus de traçage.

Quand un client voulait essayer un vêtement qui était exposé à l'étalage, c'est avec réticence que mon père acceptait ce travail, car l'aspect parfait et non localisé du vêtement qu'il avait fixé derrière la

vitrine, devait alors se plier au corps de l'homme qui se substituait au papier de soie pour épouser vaille que vaille un assemblage de différents tissus et fils. Cette substitution n'existait pas dans mes dessins, elle se produisait automatiquement par le mécanisme de la vision du spectateur qui enflait de son regard les absences béantes laissées en place par les pliures du papier.

Quoiqu'ayant énoncé ce passage de la matière à la vision, ce n'est que beaucoup plus tard que m'en apparaîtra le véritable enjeu.

Après une période que je détermine difficilement, mon père cessa définitivement de peindre (quoique, semble-t-il, il l'ait tenté à plusieurs reprises, mais des douleurs arthritiques dans les doigts l'empêchaient de garder son pinceau longtemps et avec précision) – alors que ma mère faisait toujours de la carpe farcie.

Quelques disputes et discussions sont nées de cette pratique, car la manière de préparer ce poisson différant de région à région, elle avait tendance à poivrer plutôt qu'à sucrer, ce qui décevait chaque fois mon père semblant rechercher un goût aigre-doux qu'il devait avoir perdu depuis son départ de la Pologne.

Cet arrêt de la peinture fonctionnait sur un temps mythique où les paroles répétaient constamment les œuvres disparues, vendues à un marchand israélien, ou simplement probablement jamais peintes. C'est sans doute dans l'illusion de cette dernière catégorie que se glissa cette série de toiles qui avaient dû être exposées dans ce lieu qui m'attend dans l'impassibilité. Etre là, face à tout ce passé. Dévorant la lumière, l'orifice m'appelait, m'invitait à m'immiscer en lui, à faire le bond qui me permettra une nouvelle remise en place.

Certes l'usage du masquage du papier tel que le pratiquait mon père, celui de son dévoilement que je tentais, me confirma dans la nécessité de ce bond, de cette défloration d'une génération à l'autre où il n'était plus question de parole, mais bien de passage de la matière, véritable transmutation des oubliances que sont le point et la faille du processus appelé généralement : éducation.

Nivelles s'offrait à moi dans ce traveling arrière, fuyant toutes les catégories, ne laissant subsister que des scories imprimant à mon corps une manière d'être présent au monde, un jeu particulier qui était en train, croyais-je, de s'abattre peu à peu.

La lune faisait un rayon jaune dans une salle humide qui m'apparaissait spacieuse, mais que je ne distinguais pas, car je n'avais point pris de lampe ni de bougie (ce manque n'était pas fonction d'un oubli mais

plutôt de l'attitude naïve, qui m'avait fait croire qu'éclairer ces murs aurait été un acte brutal incompatible avec mes recherches).

Une odeur fétide régnait dans cet espace qui se refermait sur moi ; le trou s'éloignait dans mon dos.

L'espace qui était offert appelait mon corps, le disséminait aux différentes impressions qui m'arrivaient furtivement, chaleur et humidité, petits craquements, courant d'air glacé qui sériaient le vide en une architecture de la sensation.

C'était cela l'arrière du corps, l'état «d'avant ce qui se produit», où tout est encore modifiable, mais où rien ne changera, comme si le manuscrit contenait en son filigrane les chiffres qui s'inscriront plus tard sur lui.

L'absence de lumière me confirma dans la recherche sur les canalisations secrètes du papier, là où la matière balbutie avec la forme, en se jouant des gestes de celui qui la mallée.

Sans doute mes parents n'en étaient pas restés là, la fermeture de ce musée semblait le prononcer sourdement : le papier n'avait pas été pour eux cet objet d'échange que je prétendais avoir fondé, mais qui dans cette obscurité pleine de matière, m'apparaissait à présent comme un récit dérisoire que la mémoire défaillante avait produit dans ses hoquets.

Un élément m'avait échappé, alors qu'il semblait pourtant l'essentiel. La sensation de ces murs, de ce vide, l'illusion qui me faisait imaginer les parois, ne me suffisaient plus, m'étouffaient dans leurs verbes.

Il fallait en appeler à un autre paradigme.

Les précautions que j'avais prises vis-à-vis de la lumière, me semblaient maintenant dérisoires, mal synchronisées avec ce que je cherchais. Mes préoccupations de plasticien avaient encombré l'endroit même où il s'agissait de découvrir ce qui s'y dissimulait. Trop de temps s'était écoulé, trop de Nivelles avaient envahi les hésitations et les impossibilités qui se tenaient dans un corps désormais incapable de regarder ce qui aurait dû apparaître comme une évidence.

Ce musée était à présent privé de lumière, il n'était plus visible ni de l'intérieur, ni de l'extérieur. Effacé.

J'avais tenté désespérément de voir un objet qui ne se montrait plus que comme ex-curiosité, à des gens qui vivaient dans cette jolie petite ville, où rien ne laissait entrevoir qu'une cuisine différente tentait de s'écrire sous l'ombre de l'oubli.

## **ce titre est une enseigne lumineuse : belgique – juif belge belge juif juif belge**

J'ai un beau costume flambant neuf. J'ai aussi le visage lisse : un enfant qui vient de recevoir un diplôme ... cela se passait il y a déjà belle lurette au cirque. Tous les enfants sont des personnes déguisées en acteurs. L'enfant apprend d'abord à imiter. Ensuite il efface en partie ce qu'il a appris, ce qu'il a retenu des années d'enfance ... et le jeune homme est encore en pleine évolution, un jeune homme se sculpte, la glaise ... et le velours du temps qui passe. Une année s'ajoutait à une autre année, au Cirque Royal, à la distribution des prix de fin d'année scolaire, je buvais les larmes qui coulaient doucement, calmement, dignement sur le visage de ma mère, juive, russe, apatride. Elle portait un tailleur gris, discrètement fardée, surtout les lèvres et c'est toujours cette «Brabançonne» qui appelait les larmes. La Brabançonne, c'est ma Belgique de la petite enfance, de l'adolescence. Avoir une patrie, être un citoyen, être quelque chose pour ne plus être rien : un enfant sans patrie, un petit garçon juif en pleine évolution à l'époque du rexisme et le boucher bruxellois qui m'arrêtait en pleine rue Sainte-Catherine pour me souffler par les naseaux et la bouche molle et mauvaise : smaus, youpin et c'est ainsi que je suis entré en contact avec l'antisémitisme et les balais rexistes qui allaient nettoyer le pays. J'ai écrit une lettre à Adolphe H. en pleine guerre pour lui dire, pour dire, pour supplier le maître de l'Europe : ein Volk, ein Reich, ein Führer ; je lui ai dit : ne m'arrachez pas ma mère. J'ai écrit de Buizingen (Hal) en Belgique, j'ai écrit au Führer et ... je suis là, je suis toujours à Bruxelles, Brabant, Belgique, 150<sup>e</sup> anniversaire de la Belgique. Une carte d'identité belge, le faible, l'enfant en exil de la vie trébuche auprès de la mort si blafarde, être enfin de quelque part ... On m'a tendu la perche, je me suis sauvé en épousant en première et unique noce le Brabant, une ville : Bruxelles, un pays : la Belgique. Et maintenant j'écris moi qui ne suis plus obligé de mettre un beau mouchoir blanc «sur mon nez», devant mon nez, auprès de mon nez ... Lorsqu'un Feldgendarme nazi passait, je de-

venais si petit, j'étais si insignifiant, si pâle aussi et ... déjà si absent de la terre. Je n'ai pas pleuré le jour où l'Allemagne a déposé les armes mais le jour terrible où les portes se sont ouvertes à Auschwitz j'ai compris enfin ce que signifie racisme, haine, malédiction d'exister ...! Les neuf provinces, je parle le belge français, le français belge et de plus en plus je ne supporte plus les blagues françaises lorsqu'il s'agit de la Belgique flamande, wallonne ou tout simplement belge. Je ne suis pas un pisse-vinaigre, une bouche cousue, un taciturne, je sais rire mais il ne faut pas que ceux d'outre-Quévrain exagèrent, amplifient, se donnent du gros ventre et du rire lorsqu'il s'agit des Belges, Wallons, Flamands ou de ceux de la capitale. Que lisez-vous, vous Gorbitz Ernest apatride d'origine russe, né à Francfort/Mein le 6 octobre, je ne vous livrerai pas mon année de naissance, rien vous dis-je, rien de cela. Une certaine discrétion est une manière d'être et d'écrire. Ecrire, c'est dessiner les contours des neuf provinces. Parfois je parle le wallon, j'invente un wallon campagnard. Je parle à haute voix, pour la galerie, pour «cueillir» une réaction. Merveille, elle est là, elle déborde et un Wallon entré deux âges me dit : «vous êtes donc de mon patelin». Moi : content et fier et muscles dehors et poitrine bombée : je suis Belge d'origine wallonne. Je m'invente un clocher, le ciel, un curé, une amie communiant et blanche revêtue d'une robe rideaux. Je m'invente un blason et un troupeau d'animaux. Je ne connais rien de la campagne. Citadin, rien qu'un citadin de Belgique, 150<sup>e</sup> anniversaire de la

## BELGIQUE

et me voici déjà déguisé en tireur à l'arc. Un Flamand, godverdomme, en ik spreek, enz. enz. en ik spreek vlaams. Ma mère la Flandre. Je bouleverse ma vie à Bruges, j'y compte les musées et les pavés. Je suis un Flamand d'expression française et j'écris, ce bonheur de pouvoir écrire en français comme

Emile VERHAEREN  
Maurice MAETERLINCK  
Franz HELLENS

j'écris en français en Belgique Brabant

## BRUXELLES

La Belgique c'est d'abord l'école, l'atelier, la rencontre d'artistes. Un Bruxellois juif se rend à l'Institut des Arts et Métiers. Bijouterie,

gravure, sertissage. Rencontre avec le peintre Jean-Jacques Gailliard, l'ami de James Ensor me découvre. Dessins d'après nature à l'encre de Chine. Composition. Ciselure, la poix et le marteau. Pauvre Mr. Karnas, Bruxellois, ciseleur et patron d'un estaminet. Ma mère me parlait de Tolstoï et de Zola. Je lisais du Verhaeren Emile dans l'édition Deman. Méchant et cruel : «Monsieur le directeur». Ce culot de me dire en pleine figure : je ne vous connais pas. Huit années, en automne, au printemps et en hiver, ce beau Monsieur me voyait chaque jour. Il ne voulait pas lever le petit doigt. Rien, ne voulait plus me connaître : les militaires boches étaient bien en place et bien chez eux à ... Bruxelles, alors ... plus de Gorbitz, plus d'Ernest, pour Gorbitz le châtement, le camp peut-être, non la mort, la mort, la mort ! Le 2 octobre j'arrive à B ... parmi les poitrinaires. M<sup>lle</sup> G. vieille fille très précieuse, très chatte, des poches sous les yeux. Elle est ma confidente, elle est tout feu et flamme, mielleuse ... c'est du grand théâtre entre elle et moi. Et puis M. J. l'amour, l'amitié : le couple mixte, je passe un instant à l'église du sanatorium, visions et encens, je sors de l'église moi qui habite rue de l'Eglise et je provoque un scandale religieux en pleine guerre. Je ne supportais pas l'encens : je sors. J'étais correct à l'église. Je n'ai voulu offenser personne ... j'aime une fille wallonne. Son regard, sa gentillesse, sa bouche ... Il faut que jeunesse se passe. Je suis le portraitiste du Dr. H ... du sanatorium universitaire de ..., portrait du jeune tuberculeux, portrait de l'infirmière en chef, portrait d'un futur déporté ... mort, vie, mort et vie. La vie d'abord, lutte pour survivre, pour être, des hémoptysies, l'installation du pneumothorax. La cure de silence et les trois insufflations-pneumothorax-par semaine. Ma mère bruxelloise et juive me rend visite, je la presse sur mon cœur, pauvre petite, un fils déporté, un mari déjà mort, un fils tué par la Gestapo ; on s'accroche avec les mains, avec les dix doigts, maigrir, je maigris, un jeune homme de quarante kilos. A la sédimentation. Hal, Buizingen, Saint-Josse : des points de repères. Marcher dans la nuit de la clandestinité. Ombre de l'ombre, grisaille, vie de chauve-souris, vie de juif bruxellois, peur. On parle de Jacques le dénonciateur. On retient son souffle. Je respire si mal. Le médecin : «vous respirez comme un poisson». Je me cache dans l'eau. Le souterrain. Une vie de sous-marin, on palpe l'ombre. Ma mère est devant moi. Elle a appris que j'avais été enlevé. Un coup de fil. Le tam-tam nègre. La brousse, les lianes. Une fausse nouvelle. Elle me voit, je la vois. Les nouvelles fraîches. Stalingrad, la B.B.C. Londres ... l'espoir était anglais » B.B.C. Le petit



salaud, il sait que j'essaie d'avoir des nouvelles par la radio de Londres. Alors, ce mal foutu, ce fil de fer, avec une denture à la Fernandel, il crie ce petit salaud : achète-moi cette boîte de sardines trois cents francs ou je dénoncerai ta mère. Le monstre, brebis, ange, la douceur même, non c'est un enflé, un bossu du mal, je m'exécute et il me frappe à la tête, sur le visage, je reçois près de l'œil cette pantoufle maudite. Delvaux et Magritte en 1937, 1938 et 1939. Surréalisme en pleine révolution, en pleine évolution, on revient toujours en arrière, on avance, on retourne vers un passé récent, la guerre, l'avant-guerre. Il fume trop mon père. Il meurt. Ma mère et moi en route vers l'Abattoir d'Anderlecht, en Brabant. Je découvre la pêche, je ne la pèle point. Imbécile et imbécile neuf, j'avale la peau. Plus tard, on lira *La peau* de Malaparte. Livres et dessins. Vivre pour être présent. Libération. Bruxelles est une ville libérée. Le 3 août 1944 j'ai donné un baiser à une fille de Tournai-Belgique pour fêter la libération de Hal. En septembre neuf millions de Belges pour accueillir la brigade Piron, toute la Belgique à la Bourse de Bruxelles. J'ai peur de traverser à la Bourse. J'ai la crainte de la peur, une peur grise, une peur paranoïaque, une peur de névrosé, une peur de tout et de n'importe qui. La guerre me tue, la guerre continue, l'offensive allemande dans les Ardennes, les V-1 sur Anvers-Belgique. Jules, Jules F ... d'une famille de stricte observance en 1933, l'année de la prise de pouvoir d'Adolphe H. Jules, dis-je, ne vient pas à l'école le samedi, il ne peut pas écrire, pas rire, pas chanter, un enfant qui ne peut pas écrire le samedi, sabbat, orthodoxe. Maintenant en 1980 il ne porte plus le bonnet noir – kipa – et il «turlupine» la côte de porc. L'un s'éloigne, l'autre y vient ou y revient. Religion et patrie, fidélité à la foi juive, fidélité à ??? Spaak a un grand chapeau et il parle, les aristocrates ont peur de lui. Le vilain chien d'Emile Vandervelde me mord à la cheville, depuis lors le divorce existe de plus en plus entre les chiens et votre humble serviteur. Dévot et amoureux des chats bruxellois, verviétois et namurois. Le beau chat belge console l'affligé, le poitrinaire, le maniaque en chatterie. Spaak conseille aux Belges de se nourrir de poissons. Van Acker parle du «carbon» de nos mines ... Je fais à un certain moment de ma jeune vie ma communion, en hébreu on dit «bar mitzwah». Dans la grande Synagogue de Bruxelles je prononce un discours en français, ma mère est là, mon frère est absent, mon père est alité. Les notables ont pitié de ma personne. On me croit orphelin. En un tour de main me voici lesté d'un petit magot. J'ai bien chanté, j'ai bien dit, j'ai serré des mains et des mains, je vais à treize ans

faire mon premier voyage ... vers Anvers, le port, évasion. Je découvre le monde, le train et le port, rêve, rêverie. Un enfant regarde la croix, regarde l'étoile de David, la fille, les filles, un quartier de dockers. Voir c'est apprendre, voir c'est regarder, voir pour voir, voir cette vie. Un drille, du cuivre, un chalumeau, Daumerie : c'est mon ami, le fils d'un bijoutier, de braves gens, l'atelier, il a un chien berger plus grand que moi-même lorsqu'il est debout. J'ai donc peur de ce chien trop grand ... J'avance vers le futur, je recule en arrière, je fais du sur place, à gauche et à droite, coupe sombre vers les années grises et mortes, une bouteille de Guerlain, une serviette de cuir, un livre reçu de Marie-Josée : Jean Capart, «Tout Ankh Amon». Rubens, Ensor, Camille Lemonnier, Permeke ... noms qui tombent comme une pluie bienfaisante ... Roger van der Weyden ou de la Pasture. On a le choix de se choisir un grand Belge, un grand Tournaisien ou un grand Bruxellois. Etre Belge et être juif. Se sentir juif tout en étant Belge. Savez-vous que je suis le fils de Permeke, le fils de Gustave de Smet, le fils de Magritte aussi. J'adhère, je suis une certaine forme de ce pays. A Knokke, je marche le long de la digue et j'ai une conversation suivie avec deux coccinelles. A Ostende, in Oostende, c'est là que je laisse toujours une livre de ma chair et je vole l'air marin, le long du quai, les soles, les marchands de poissons, la malle Ostende-Douvres, j'embarque et me voici déjà à Londres ... Points de repères : Bruxelles, Anvers, Gand, Tournai. Venez me voir, je vous ferai un plan des «monuments» qui ont fait place à de «l'architecture moderne» : la littérature je l'ai étudiée, emmagasinée et j'ai ouvert les yeux au Mont des Arts ... je suis un Bruxellois de bonne souche, j'ai d'anciens souvenirs de la ville ... A Pâque, nous achetions du pain azyme, du vin cachère et de la carpe. Ils sont tous morts, absents, déportés ; les miens. Tout a changé et le marchand-juif-hollandais de harengs de la place de la Chapelle a lui aussi été déporté ... J'aime une fille belge de B ... premier amour ! J'aime une fille belge de ... J'aime toujours et malgré tout la Belgique à laquelle on donne des coups de poings, des coups bas, des coups pas permis, des coups et pourtant c'est maintenant, aujourd'hui même le 150<sup>e</sup> anniversaire de la Belgique. A quatorze ans à Bruxelles, à la bibliothèque communale de la rue Haute, j'empruntais les *Fleurs du Mal* de Baudelaire et je feuilletais les livres d'art ! Art Belge. Claus, Ensor, Stevens, de Braekeleer, Rops ... Vous n'avez pas connu le Belge Pierard, un maître graveur, un ancien de 1914-18, avec un burin il «attaquait» la planche de cuivre, une main forte, une main qui tenait

l'outil, le burin ... Et Paul Fierens, la courtoisie même. En 1945 je ne connaissais plus personne. Des morts, des disparus, des déportés. Je ne connaissais plus personne. Le miracle se nommait Fierens. Professeur à l'Université de Liège, Conservateur en chef des Musées Royaux, auteur de nombreux livres d'art – et de péchés de jeunesse : recueils de poésie. Notre rencontre en 1945. Un Belge a tendu une main secourable à un pauvre garçon maigre de quarante-cinq kilos qui aiguisait sa plume sur la meule ... écrire, il me faisait écrire et un échange épistolaire a eu lieu jusqu'à la mort de Fierens. Un Bruxellois maigre et juif, homme sincère, le cœur sur la main, sensible aussi, se souvient d'un ami bruxellois et belge, palmes ... Le miracle du 150<sup>e</sup> anniversaire de malgré tout ... la Belgique ! en français, en flamand, en patois de Bruxelles, avec des dialectes de Flandre et de Wallonie, en yiddish parfois et Vive malgré tout tous les Belges. En 1830, le lion belge de la Place des Martyrs a regardé le lion – très félin – de la «Metro Goldwyn Mayer» d'Hollywood et a décrété la «mise en place» de la Constitution belge. Léopold I de Saxe-Cobourg, I<sup>er</sup> Roi des Belges.

La Colonne du Congrès, l'Yser ... et vive Bruxelles, et ... vive Liège, ... et vive Antwerpen, et ... vive Namur, et ... et ... et ... et ... et ... Cette folie de graver des phrases en français belge en belge français. J'ai tracé les contours du pays, la Meuse et l'Escaut ... et je signe ... ... et je remercie Jacques Sojcher de m'avoir invité à participer par ... écrit, et je signe ...

Ernest Gorbitz

## **j'écris : le poème le pays**

En finir avec la première phrase : oublier dépasser trépasser. Mais finir avec soi-même : renier mentir ? puis recommencer. Relire se relire : traversée des apparences, nommer exister avec. dans. que charrie le fleuve ? S'assumer dans le texte. l'aventure écrite la parole folle la fable de l'œil. silence des autres : mutisme. J'empoigne mes mots-boucliers pour boucler ma valise pour vivre mon regard. pour me survivre côté cour côté jardin.

Ma réalité : je vis et nomme je cache et mens. j'éblouis et travestis. je touche caresse lacère. je vis et j'écris : tantôt ici tantôt là. le texte surgit : le lieu la cité la rue la petite maison mosane. le texte dit il ne cite pas : il enveloppe d'une toison douce les mille cœurs du vertige les petits trésors anodins qui illuminent le fête ardente. ardente comme la cité. Ma réalité aussi : celle qui suit le geste profane qui lie délie délivre celle qui porte au loin ma voix qui célèbre le chemin de l'évidence. qui suit la drève qui débusque le silence qui martèle le pas des chevaux qui saisit au vol la mémoire des faisans. Ma réalité aussi : celle qui coule à mille lieues de ma gangue d'ivoire. Tolède le Tage ou la piste des hermines blanches des auberges du givre. Ma réalité aussi : celle que je respire lentement à petit feu que j'enserme dans mes mots illisibles.

J'écris un vol d'hirondelles le pays – ce pays dans la rondeur des mots. Je traverse je touche le pays la rivière le moulin la cité du genièvre des grignoux des épiciers radoteurs. je radote à longueur de coudes en querelles des maraîchers. je vis en coffre de buis de vieux parchemins je grignote je parcours ma ville badaud voleur et muet. Rêver toucher rues femmes et haleines des francs-tireurs des francs-buveurs. ici Liège a goût de vif-argent.

Là dix-sept heures j'attends et libère la voix l'échange : escaliers escarmouches le souvenir le livre écrit le visage éphémère : une fille brune débauche hanches et jambes – là à Vérone ses seins perlaient à l'ombre des jardins verts – toujours le pays les bistrots la ville illusoire

déboîtée désarticulée la ville de mots de poings liés : Grétry des pigeons le sacrilège un air de jazz et Franck – le César de mon enfance. la ville la bière anglaise et les rideaux vichy. Toujours le pays l'autre au cœur des genets en rêve des truands. ma demeure est truffée d'herbes sèches de paroles rauques. je m'endors dans le sommeil du dernier porion j'établis un jardin de lampes au fil des franchimontois.

J'écris je t'aime. en œil bleu de Liège Meuse Anne et anarchie. les mots-archets : dire voir. le sifflement des maisons grises la chasse d'un soleil mutilé : artichaut espagnol raphia sec. la gloire or et Légia la haute saison des orfèvres. me souvenir : le corps d'Anne la demeure des jarres la petite écriture du voyage. Anne dans l'ombre des remparts (haleines et parfums le geste-poème de la fête) mille femmes caressent cuirs et enseignes, le satin des regards-voyeurs. offrir aux mains : murailles de cristal et feu des proses. offrir aux regards les doigts blancs d'Anne (anarchie et fièvre les pierres de la douceur). toucher les fontaines de salive l'alibi du silence (Anne empoigne le vol des pigeons – l'œil du cœur le Liège loufoque). Anne. le passé au présent. l'énigme des marchands de sel – de gel exténué – liturgie d'une croisade noire : dédale rues murs à emmurer. et Anne : les germes des braises la parole délivrée (les gerçures du «j'aime» à veine de feu). Anne Anarchie et soif d'Avila.

Hold-up à quai le prélude du soir les fourrures-femelles bavardes. Anne dénoue l'attente l'ultimatum des paupières. l'anar. tolère le chaos la cité-écrite le ventre fécond. Souviens-toi des parchemins des orgies épiscopales : on casse les mots transparents les lèvres des encriers on enterre le verre du Val on hisse la République. (j'entoure de fil blanc le pouce d'Anne). meurt Anne la caresse liquide le rouge des verroux. Franck et les orgues de papier. mille paroles délivrent les langues du poème, mille Anne dorment dans les doigts-craies, dans les souffles de Haute-Sauvenière. Reste des graffiti et le souvenir amer du saké. Puis la rue la chambre les partisans les oiseleurs défunts. dédale de mots lacérés de mots-magazines. rue-silence rue-oubli. le Liège-naïf. Pourtant Anne : les murs de Liège.

J'écris j'attends je touche, petits fragments suspendus comme les jardins de Liège où dormir oublier attendre. Je guettais le passage des quatre saisons de la marchande de lait des joueurs de cartes. les enfants avalaient à grosses gorgées froidure des matins d'hiver, lapaient le rire

des chambres. c'était alors. je mâchais réglisse sureau, la lampe vacillait entre paroles vagues et bouches de tisane. des aubades les lampions de Saint-Martin. je touchais une enfance heureuse berceuse : de poires et de miel sur la langue. l'allumeur de réverbères annonçait le silence la maison du mage sceptique. (loin du pays) seul hors du pays de lui-même souvenir confus : un arbre une rivière un sourire-cantilène. maintenant seul en lui-même en pays peuplé de bistrots où coulent le bon vin du pauvre et les mots à boire. j'écris je touche. les enfants vieillissent le panier transpire j'habite en vigne de soufre le champ des oiseaux j'habite ton manteau. l'œil brûle le talon de Grétry. une main couleur Ile-de-France trace la courbe du fleuve. j'écris je sonde l'horizon j'écris un long silence ... «Prindez vosse baston, Simon» à Liège les enfants jouent aux billes trichent empochent doigts cloux et langues des licornes invisibles. il pleut des fruits oranges sur la Batte. Les femmes sont belles en jupe courte dessous il pousse des enfants qui joueront aux billes à Liège ...

Aujourd'hui en village aux deux lanternes je ne dis rien – hôte du vent des houx – je laisse faire comme disent les vieux. le jour a vidé son carquois il est temps de ranger jouets fêrules et fétiches. demain frétilleront les lézards.

Encore dix-sept heures Cyprien allume lampes envie de vin soir et cruches en étain la taverne mélange tables rideaux vichy et buveurs de scotch – longtemps déjà je passais rue François Miron – aujourd'hui les trottoirs sont engelures et une Marocaine – châte haleine givre – traverse la rue des Fossés entre deux points mouillés. Ainsi la cité épiscopale le cellier habitable : épaule d'ogre tatouée potence dressée sur un poumon de grisou.

Poumon de grisou où jour après jour j'écris ton nom entre Pierreuse et les doigts du Condroz. J'aurais pu vivre en isle des princes allongés en ce temps de haine et de mépris :

quatorze cent soixante-huit Charles le Téméraire Bourgogne et bannières bâtards et pillards corps entassés crânes creux corbeaux et charpentiers le fleuve veine assoupie drain de porc coulant creusant ... buttiner aux sources épiscopales aux cuves à tanin pleines d'outils flamands de vertèbres-à-venin. inciser les sexes le rose pubère les outres des vins d'Amay côteaux et mille pattes noires bouches chargées de liquides-des-taupes ... sac et siège : des voleurs de brebis de feu. lucarnes tranchantes. meute à Meuse pâle où j'aurais pu vivre sous le plumage gigogne des faux

mambourgs des herses serrées autour des citernes-à-loups. le cuir y perdait son ombre la chaux ses vitres le soufre délogeait les femmes des vinâves.

Ainsi la ville dicton de mégots de vieux escaliers ma patrie encanail-  
lée. *Ici* à Meuse l'arpenteur annonce venin ou vinaigre – vin aigre des  
aciéries – et larges épaules des vents du nord. Je mords aux genièvres  
secs qui ouvrent la pierre ferment l'œil – ici s'annoncent les corbeaux  
s'avouent les corps amateurs de grisaille. grisaille de pacotille de Meuse  
hollandaise grisaille à claquer au bout des doigts à noyer en eaux en  
aubes grises des décembres de houille. sous cagoule Hullos se vend :  
lampes piolets sarraux et mots graves. *Là* s'accroche le regard nomade  
où la pierre use jargons et silences des jardins turcs : mangez crêpes et  
merguez le clocher aura beau visage. Non loin des gestes arides une  
belle-fleur touche la solitude : le glaïeul du septième sens où j'écris ta  
douceur liberté ... je loge en auberge de craie sous aubes-sanguines des  
neiges. Je loge où mord le vent où jacasse la drève. J'écris j'attends je  
touche : dix-sept heures et la ville. Serrer enchâsser à l'ombre de Saint-  
Paul les jardins les vitraux. Entailler (la couleur des choses est salive  
verte) : corps de femmes en robe légère que l'on voudrait dénouer –  
délacer – ces doigts frêles ces langues ce mouillé. chaque aisselle a goût  
de vanille de chemise tiède (en hâte frôler ces rues ces cuisses). dix-sept  
heures (Madrid la fuente de las palomas) Eva fait provision de gestes  
menus de bonnes paroles (ici meurt le devin à court de mémoire) et je  
marche en graffiti en vieilleries des princes.

Mille neuf cent septante-quatre : je m'endors dans les étains du soir je  
parle cécile ou soyeuse. les brocanteurs vendent le pays wallon.

J'écris le silence de mes frères dans le silence de la ville. Ceux d'ici et  
ceux d'ailleurs : dans le vertige obsédant du non-dit. Ma vallée aux sept  
lieux, les ruches de mille abeilles butinant aux fleurs de la liberté : je ne  
citerai pas les foyers – les points de chute – où je savoure mes  
incroyables rêves. ils jalonnent – petits dés de péket – mes escapades  
bleues.

Tous nous avons nos jardins secrets : il y a le colombier du «vî bleû»  
à Cheratte, le nez de Napoléon entre Vesdre et Limbourg, le petit pavé  
du poète spadois, ... ils nous permettent de mieux entendre les batte-  
ments d'un pays à la dérive, le chant du coq enroué.

Mes lieux secrets n'ont pas pignon sur rue, ils nichent au cœur des  
hommes voyageurs des témoins d'une autre histoire. Mes lieux sont

signes et attouchements craintes et jouissances. j'y allume des petits feux et me réchauffe au chant des agapes. Oui par trois fois buvons à la santé de nos frères et montrons que «nos èstans firs d'èsse Walon».

J'écris j'enfante un pays hors-frontière. brise l'alchimie des allées souterraines. je me souviens : chemin de grives où nous ramassions brindilles binocles et armoiries entre les épaules d'un village maboul. je me souviens des feux de juin des feux de Logne où dormaient chevaliers et bouviers : écoliers accroupis les yeux pleins de graminées de chardons roses. palabres de harpes d'instruments bourrés d'oiseaux de menottes de langues aux cent doigts. L'Ourthe accueillait vacarme et chèvres les maraudeurs du silence. ainsi courir parcourir les collines les champs voués à disparaître. ainsi écrire le poème capturer le chemin clos la terre des templiers. sarcler, saler. le marché-aux-monnaies : on échange seigle poignées de mains – les fougères de quelques gestes –. Ailleurs en Condroz nous cherchions la tombe celtique la source aux armes mouillées la clairière du dernier chant funèbre. passage en terre à blé l'appel des trois clochetons. tu aimais : lierre roman et chars à bœufs rangés en oubli des mémoires. tu aimais cette ferme en liesse où nous rôdions – où Benoît lavait les yeux des chats –. chaque bouleau libérait le souffle d'un pèlerin enseveli – d'un voyageur séquestré à Saint-Séverin –.

Ainsi marcher de texte en texte pour approcher le pays. le corps. dire la parole dire le vu. témoigner de l'instant. cet instant qui rapproche de l'essentiel : celui qui coule en nous comme ces ruisseaux qui traversent les prés de l'arrière-pays. voir dire écouter le bon langage des passants le cri des enfants les jurons des paysans Hu Hu et Hu jusqu'au reposoir des dieux : entre les veines cisterciennes Aubel élève la voix. brouhaha des dernières siropes le vert liquide des vergers terrassés, il reste au cœur des poings le cidre pour oindre le corps du poème. Poème que j'écris hors d'haleine là ici nulle part et partout : aux lèvres des Fagnes en aorte forestière aux flancs des tailles en pupille éteinte des bacnures ... malgré moi. malgré le mot. je consens à une lecture autre : le pays est-il moi suis-je le pays. questionnons la langue celle que je parle à tort et à travers à Liège et ailleurs mêlant les O les ON les draches et les Mononke de l'an quarante ... (mais passez donc place de l'Yser – un jour de pétanque et de soleil – vous comprendrez !)

J'écris à la sauvette : le déluge des mots le charabia des marchés publics. je passe entre les paroles file me faufile en garde une morsure



une flûte rebelle. annonce l'auberge de taffetas le repos des pêcheurs : rivières et truites l'histoire d'un jardin amnésique. que reste-t-il de la Julienne au nom si bleu ? ... la douce saveur du mot «Forellen».

J'écris j'approche le verger. j'approche cette mare d'eau à la sortie de mon village. mare étang des pauvres. à la sortie du village : cette petite mare pour le plaisir de deux canards. je confonds et embrouille. Tout d'ailleurs s'embrouille : les noms les lieux le passé le présent. le poème n'en garde que le souffle ou l'ombre. pourtant le poème est là : solitaire gorgé comme une outre de bon vin. il suffit de toucher. oser. tendre les mains. laper. allumer un feu. voir. dire. voirdire. Mon poème est un verger. était ...

Liège-Neuville en Condroz, juillet 1980.

jacques izoard

---

## de la paume à la paume

### I. FLUX

Wallon de pâte à papier de grisaille d'ougrée de meuse d'amertume ou d'amercoeur wallon transparent où s'allient lave et eau vive wallon bleu des paumes wallon bleu de houille wallon d'école communale wallon d'imhauser et de linze wallon de dermée wallon de rouille et d'ourthe wallon de saint-lambert et de saint-remacle et wallon de pierreuse ce que l'on dit ce que l'on cache les jeux de billes des écoliers les femmes en cheveux sur le pas des portes les mots engorgés les mots engrossés les mots qu'on dégorge wallon de mockel et wallon de boumal mon arrière-grand-mère s'appelait wouters et venait de sittard mon arrière-grand-père s'appelait kraus et venait de metternich et liège vit dans le poing de la colère de l'ennui des petits profits des surveillances des préaux parfumés des nerfs des élèves assommés des livres de français wallon sans sabots et sans quilles cœurs que les coqs accaparent

\*

### II. CHANT GIGOGNE

c'est un chausse-pied rouillé dans une boîte en carton sur un établi dans une sorte de serre au premier étage c'est une sorte de serre au premier étage dans une aile de maison lugubre abandonnée poussiéreuse c'est une maison pointue dans un dé à coudre dans un pouce dans un gobelet d'étain dans un œuf d'oiseau dans un œil bleu c'est une maison dans un jardin c'est un jardin dans un quartier des hauteurs de la ville c'est un quartier dans la ville c'est une maison dans la ville et le corps pourrit doucement près des clefs près des aiguilles près des clenches près des lilas gonflés de mauve et de blanc c'est la terre très noire du jardin qui respire et c'est le fer de bêche qui coupe le cou de l'embellie et la foudre

est morte et la rivière n'est nulle part et les gens ramassent boutons écaillés écorces bouchons de liège très légers brasserie bohon hony

\*

### III. OBSESSION

Le paysage me fait violence. Ton corps me fait violence. Je le souhaiterais comme ceci, comme cela ... Mais à quoi bon, puisqu'il est tel quel. Puisqu'il ressemble à ce que je vois, à ce que je palpe, à ce que je ressens. Donc, «je» devient Liège. Donc, tu t'appelles Liège. Liège est un nom de garçon. Mais l'autre langue me dit que Liège est une femme. Liège, femme. Liège, garçon. Liège-lierre étouffe en «je» désirs et paroles. J'entends pour la première fois prononcer le mot «Liège». Et j'en arrache les oripeaux, les guenilles. Et je touche le mot lui-même. Qui caresse vraiment ? Celui qui caresse ou celui qui est caressé ? La main. La fille. La ville. Je me caresse. Quelqu'un d'autre me nie. Quelqu'un d'autre avilit en moi la solitude irrémédiable. Et la ville s'effondre. Elle n'existait pas.

\*

### IV. INTERROGATION

De la paume à la patrie, que d'espace ! De la paume au pays tout entier, que de bleu ! De la paume à la paume, que de paroles touffues ! Frontières, limites, traces, empreintes, sutures, je vous aime ! Les cicatrices me fascinent ! Elles disent le temps qui fut, racontent cent histoires de corps touché, tuméfié, tatoué, blessé ! Les deux pieds, lors de la marche, effleurent ou piétinent tant de «faits-divers», tant d'aventures creusées, marquées à terre. Je suis la Meuse, après Visé. L'incertitude me prend. Est-ce toujours la Belgique ? Et si j'étais en Hollande ? Même air. Même chanson. Mêmes herbes. Mêmes corps. Je rêve de longer, très minutieusement, chaque frontière, de suivre du doigt toutes les lignes de partage. Est-ce, par la suite, pour mieux enfreindre codes et règlements multiples ? Qui connaît les eaux territoriales de l'âme ? Et les contours des mots ne sont-ils que les contours des rêves ? La parole tarit. J'arrive au *Pays de Papier*. Consonnes et voyelles m'accueillent, me font fête. Il était temps !

\*

## V. NOTRE PATRIE (Intermède)

«La Patrie (Vous avez dit Patrie ?) c'est cette merveilleuse successions de paysages (fracassés, déchirés, labourés, bétonnés) qui va des coteaux (laminés, écrasés, nivelés) de l'Ardenne (pillée, bafouée, châtrée) aux plages (salies) de la Flandre ; les forêts (interdites, minées, sillonnées, mesurées) du Luxembourg (exsangue), aux arbres magnifiques (insultés, jaugés, vendus) ; les vastes horizons (morcelés, déplacés) d'où l'on voit, au matin, les vallées (et les centrales nucléaires) enveloppées de la gaze légère (et fétide) des brouillards (souillés) ; les routes (et les autoroutes dévastatrices) qui vont, qui montent, descendent et tournent vers les villages (de vacances)» etc. etc. etc. etc.

Jules Destrée.

\*

## VI. PETITS MÉTIERS

Mains tendues, *l'aveugle et l'ermite* ; les petits rémouleurs adolescents, les merciers gentils, les cloutiers naïfs, les laitiers généreux que j'accueille, qui dilapident leurs semences. Le chant des quatre saisons d'Outremeuse.

\*

## VII. BATTE (MARCHÉ POPULAIRE DU DIMANCHE MATIN À LIÈGE)

Batte. Arbres en fleurs. Batte. Artimon.  
Batte. Arménie. Batte. Enjeu des chèvres.  
Batte. Iris. Irascible Iroquois.  
Batte. Ivrognes d'hiver. Ou ivoire ivre.  
Batte inventée. Bateau-lavoir des violettes.  
Batte invulnérable où la cité dort.  
Batte. Averse nue ou nue averse.  
Batte : insultes et jurons, jérémiades, débandades.  
Batte : instruments aigus des supplices.  
Ou sommeil. Inouïe léthargie.  
Insensé brasier de paroles.  
Inlassable allégresse. Inexorable infamie.  
Fable inéluctable. Fable inébranlable.

Ineffable écho. Batte qui hurle.  
Liège indigo. Carcasses de mots.  
Batte entre le pouce et l'index.  
Batte batailleuse. Batte barbare.  
Batte au lever du jour.  
Batte. Et mille roues. Et mille pavés.

\*

### VIII. BATTE À MOTS, BATTE À CORPS

La Batte en émeute, qui crie, qui grouille.  
La Batte en émoi, qui murmure et se tait.  
Je parle. Tu parles. Il parle.  
Il parle. Tu parles. Je parle.  
Pâle et barbare incendie des lèvres.  
Barbare et pâle intrusion des mots.  
Les femmes et les brassées de coquelicots.  
Les femmes et les monceaux d'herbes légères.  
Les femmes et les touffes de charbon noir.  
Les femmes et les cascades de roses.  
Les femmes et les tombereaux d'oursins.  
Le cri, le rire et la jactance.  
Et le commerce des boutons de col.  
Et le commerce des aiguilles, des regards.  
Mots qui s'entremêlent et mots qui se lacèrent.  
Mots que les dents lacèrent.  
Mots que les dents soudoient.  
Mots que les dents arrêtent  
et que la langue étouffe.  
Et mots pour ne rien dire,  
que le silence étreint.  
Batte aux mille mots sans visage.  
Sous la terre, piétinement des chevaux.  
Sous le bleu, le bleu afflue  
et fait tourner d'aériens carrousels.  
Mottes et touffes, brins et brindilles,  
cordeaux, liens, lanières.  
Ou fuseaux allongés des enjambées.

La Batte a le cœur qui bat.  
La Batte a le cœur des promeneurs du dimanche.

\*

#### IX. AMIS D'AMOUR

Abattoir froid des taupes, des dolmens, des fracas.  
Rue de l'Absent ne mène nulle part !  
Acacia. Agimont. Agneau. Aigle Noir.  
De la rue des Airs à la rue d'Amay, nulle issue !  
Les yeux bandés, marchons nus.  
Parlons clair, la bouche cousue.  
Elfe endormi sous les cils,  
te voici rémouleur léger, pommeau de buis,  
panier d'osier, rêveur sans nom.  
Ange et Americœur sont des noms de garçons.  
Ramassons les noix, les dés à coudre ...  
Dévêtons les passants pour mieux les caresser.  
Mais la rouille fait son œuvre :  
Ambiorix touche le loquet des saveurs.  
Murmure «Aubépine !» ou «Aguesses !».  
Côteie les aveugles d'Avroy  
qui sont des statues de lave,  
de lave avalée en sommeil,  
de lave immergée,  
de lave, de boue, de salive.  
Et les amis d'amour dressent les gibets  
de l'arbre Sainte-Barbe et de l'arbre Courte-Joie.

\*

#### X. PAYS À POÈMES

Collons et soudons l'épaule et l'épeautre.  
Aiguisons et taillons le mot «siffler».  
Gorgeons-nous de cent vocables :  
Bolet, Bolland, Bolsée, Bomal.  
Bombaye. Bodeux. Bodegnée.  
Bois l'Evêque. Bois-et-Borsu.

Bovigny. Boverie. Bouvreuil. Bressoux.  
Billevesée. Bilboquet de sureau.  
Belladone. Belle-fleur. Bélemnite.  
Sommeil sourd qui charrie les socs.  
Incessants coups de cœur et de cœur.  
Ebranlements des nerfs, des visages.  
Effritement de la peau, du papier.  
Le poème amincit le regard.  
Le poème est la peau du dormeur.  
Poème oublié. Poème noyé.  
La sœur du doigt  
devient la sœur de la mémoire.

\*

## XI. MILLE MOTS-LANGUES

Lilas liés. La langue. L'élan. Flux labial entraîne mots neufs, pour-points sans épines, ou bogues. Labyrinthe et lacis s'unissent. Murmure laconique des passants ensablés. Mosaïque de mots liquides. Langue-lacune. Languelaine. Langue-lacustre. Languelaiterie. Langue-laitière. Languelaitue. Langue-lambeau. Languelange. Langue-oupèye. Langue-langouste. Langue-amblève. Languelanguide. Langue-ourthe. Langue-languette. Languelaque. Langue-izier. Langue-laurier. Languelavande. Langue-lazzi. Languelégende. Langue-lessive et langueleurre. Langue-Eugène et langue-lézard. Langueliane. Langue-liesse et languelierre. Langue-linceul. Languelinge. Langue-femme et languefille. Langue-lubie. Langueluette. Langue-lys. Et languelyre.

## **l'être et l'état**

Celui qui a été touché par l'idée de l'Être ne recouvrera jamais complètement la raison. Il ne cessera de découvrir les richesses et les monstrueuses imprécisions qui siègent dans la féconde identité du monde. Cependant, il aura la douleur de savoir qu'il n'existe que comme prétexte à cette opération inouïe. Il devra chercher refuge dans le silence.

Car l'idée de l'Être déclenche les pires extrêmes de nos facultés. C'est une passion qui incite à nier l'instrument qui la suscite afin de s'assurer une position imprenable.

La notion du temps contrarie le projet de l'Être. Dans l'étrange doctrine de celui-ci, le temps est une matière, un solide qui se fractionne en éternités diverses et inconvenantes. En outre, le temps est un crime, et doit être condamné pour corruption de soleil et de nébuleuses.

L'idée de l'Être veut que tout commencement cesse d'être possible afin d'éviter la perspective d'une dimension autre qu'elle-même. Atteinte de démence absolue, l'idée de l'Être défie le néant, cette autre totalité qui s'abstient du verbe.

Il est superflu d'interroger l'idée de l'Être à propos de l'univers et de ses grandes significations impensables : dans ce domaine, tout est étranger à tout. C'est littéralement lorsque l'on pense à l'Être que l'on aperçoit l'étouffante prétention de ce sujet.

C'est souvent à cet endroit de la réflexion que surgit la tentation de considérer l'Être comme une vicissitude de l'Etat.

L'un et l'autre aboutissent à l'exil. Ils exigent le même sacrifice suprême : l'ablation de ce qui les conçoit. Dans cette symbolique inte-



nable, l'homme n'accède à une existence théorique que par la négation de lui-même.

La pensée se prête sans vergogne à cette consternante industrie. Certains signes donneraient à entendre que cette activité constitue sa véritable mission. Mais là n'est pas notre propos.

L'idée de l'Etat, comme celle de l'Etre, constitue une forme d'incarcération par le verbe. L'Etat et l'Etre s'arrogent naturellement le droit à toutes les turpitudes et les outrances d'une autorité incontrôlée. C'est ce par quoi on envisage le passage obligé du monde.

Il y a une inimitié inépuisable entre l'Etre et ce qui est. La barbarie de l'Etat est calquée à partir de la même considération. Aux yeux de l'Etre, tout est à réfuter ; aux yeux de l'Etat, tout est compromettant et répréhensible.

La pensée qui s'acharne vers les profondeurs est celle qui donne le plus de pouvoir à l'Etat ; elle soumet nos suffrages à toutes les virtualités de celui-ci. C'est la soumission par la voie de l'essence.

Le penseur agile sait d'instinct qu'une question n'est pas une question, mais un aspect du délire.

claude javeau

---

## le chocolat de trois-rivières

J'ai rencontré la Belgique quelquefois, et pourrais-je dire, presque à l'improviste. La dernière fois, c'était à Trois-Rivières (Québec), où j'éprouvai soudain une nostalgie intense de La Louvière (la ville la plus laide du monde, a dit Pol Bury, qui y est né). Nous partirons donc du croisement des deux rues principales de Trois-Rivières. Cet endroit que son inesthétique absolue situe au-delà de toute laideur, qui rappellerait plutôt un décor de théâtre pour marionnettes, c'est pour moi l'invocation de la Belgique. La relation est évidente : de nulle part, j'invoque un autre nulle part qui est cette nation dont mes papiers officiels portent les marques. Peu de choses en vérité pour connaître de la réalité intime d'un être. Beaucoup, en fait, pour mesurer son destin. Je parle en termes de libertés de déplacement et d'opinion, d'acquisition de biens, de possibles trajectoires sociales – toutes choses de peu de poids, j'en conviens, au regard des Essences. Toutes choses d'un poids énorme pour le «national» belge que je suis, entre le hasard de ma naissance et la nécessité de mes projets.

J'ai toujours pensé que la Belgique était un pays extraordinairement *exotique*. J'ai un peu voyagé, et davantage pour des raisons diverses que par agrément : chaque fois que je remets le pied, ou les pneus, sur le sol national, je me sens complètement dépaysé. C'est que la Belgique, très différente en cela de la plupart des autres fractions de terres immergées que nous appelons des pays, est un pays en creux. La Suisse pourrait être jugée de même manière si les Suisses n'avaient inventé la qualité suisse. Les montres Patek Philippe et le chocolat Suchard remplissent le creux helvétique – et quelques brimborions politiques célébrés par mon ami Ziégler, et dont on chercherait en vain les équivalents en Belgique (j'entends bien, avec une telle débauche de qualités).

En creux : la Belgique est un trou sur la page du monde. Le vide n'existe pas, et pourtant il existe, mais en creux. On ne peut rien y faire.

ce qui est une façon de faire très originale. On ne peut pas y imaginer, y philosopher, y créer des choses importantes pour le devenir de l'Esprit. Cela a peut-être dû être possible jadis, mais alors la Belgique s'appelait la Flandre, et était l'un des rares points bien remplis, avec la Toscane, par exemple, sur une géographie épanouie en creux. Les langues qu'on parle dans mon pays ne lui appartiennent pas. Pour ce qui est du français, il n'est pas un croquant des environs de Lons-le-Saunier ou de Castelnaudary qui se privera de le souligner. Mais gardons-nous de verser dans le psychologisme des peuples.

Ajoutons, vite, que l'économie belge est gérée de New York ou de Londres, et que l'histoire même de la Belgique, depuis quelques siècles, a été décidée par ses voisins, qui aimaient venir régler sur son territoire accueillant leurs nombreux différends. Au demeurant, ce pays en creux n'est pas peuplé, car il n'y a pas de Belges, sauf sur papiers (dont les miens). Un petit écrivain bien de chez nous se chargea de l'écrire, il y a belle lurette, à un souverain d'origine saxonne qui avait épousé une Wittelsbach.

Il y a quelque temps, Conrad Detrez m'avait signalé que son éditeur serait peut-être intéressé par un livre sur la sociologie de la Belgique, qu'il pourrait publier à l'occasion d'un quelconque anniversaire. J'ai hésité à téléphoner, et finalement je ne l'ai jamais fait. Que dire de ce pays qui n'existe qu'en creux ? Il aurait fallu accepter de tomber dans l'impressionnisme facile des odeurs de frites, des litres de geuze lambic, des canaux de Bruges ou des plumes d'autruche des Gilles de Binche. Laissons cela aux guides touristiques : les pays en creux sont riches en pittoresque. A Florence, où j'écris ces lignes, je n'ai rien vu de pittoresque, seulement des scintillements d'histoire et des gens qui font leur métier de gens.

Restait alors à raconter, avec quelques élégances de style, ce que j'avais publié dans *Les Vingt-quatre heures du Belge*, qui reste l'un des rares livres issus de l'Université belge et traitant de la société belge dans son ensemble. Mais ces chiffres n'auraient pas fait vendre un seul exemplaire.

J'oublie la «belgitude». J'ai inventé le mot, sans grand mérite d'ailleurs, il suffisait de plagier Senghor. Oublions-le. Quantité de beaux esprits (la Belgique en est pleine) ont expliqué gravement aux lecteurs de journaux pourquoi le mot et la chose étaient haissables. Je ne partagerai jamais les haines – pas davantage que tout le reste – de ces gens-là.

\*

La Belgique se trouve au croisement des rues principales (l'une s'appelle la Rue Notre-Dame, l'autre, j'ai oublié) de Trois-Rivières. Le sociologue qui aurait pu avoir envie d'écrire un traité sur son pays s'est trouvé étreint, un jour d'avril, par la nostalgie. Le paysage, véritable noumène de la banalité, le renvoya sans peine à d'autres paysages : la grand-rue de La Louvière, évidemment, mais aussi le terrain vague de l'enfance chênéenne, et le chemin des Flamands, aujourd'hui chaussée des Gaulois, à Wavre. Et encore la Zeedijk de La Panne, et cette vue de Bruxelles que j'avais de la fenêtre du bureau que j'occupais autrefois à l'Institut de Sociologie : j'y ai vu pousser les tours qui ont fait du verbe «bruxelliser» le synonyme de détruire un tissu urbain. Si le paradigme de la nation natale est Trois-Rivières, il ne m'incitait guère à l'écriture. Tout au plus aurais-je pu aligner les paysages les uns à la suite des autres, dans un inventaire dont j'aurais été, peu fier de l'être, le raton-laveur.

Presque rien, assurément, pour un sociologue «établi» qu'on a vu et entendu pontifier à maintes reprises sur les écrans et les ondes. Sans doute, je ne me sens pas incapable de parler des délinquants belges, des coureurs cyclistes belges, des professeurs de morale laïque belges. Mais de la Belgique elle-même, point du tout. A Trois-Rivières me fut révélée mon impuissance. Je ne m'en trouvai point désolé. Mon pays exotique garderait pour moi son mystère. Il resterait odeurs, images, impressions fugitives, en même temps qu'un inexplicable ancrage définitif. Lieu de révélation, Trois-Rivières ne pouvait engendrer pour moi que lieux communs.

\*

Il faut sans doute, pour découvrir la Belgique, pour mettre entre elle et le voyageur toute la distance nécessaire mais en gardant toute l'aussi nécessaire familiarité (comment penser à la Belgique à la terrasse de Florian ou à Time Square ?), parcourir soigneusement les rues de Trois-Rivières. De la cathédrale néo-gothique à l'embarcadère, d'où la vue sur le pont Laviolette est imprenable, tout le pays en creux vient s'emplier de mémorables paysages. Le commentaire d'accompagnement ne comporte que clichés : ceux d'une culture locale prise un peu à la légère. Un pays né d'un opéra de M. Auber ne peut peser bien lourd dans la *Weltanschauung* d'un intellectuel. S'agissant, par surcroît, d'un pays qui ne prise guère ses intellectuels, le ressentiment risque bien souvent de se substituer au sentiment.

Et pourtant, à Trois-Rivières, je ne nourrissais aucune rancœur. Je n'éprouvais pas non plus ce que l'on appelle communément le «mal du pays». Et pour cause, puisque j'y étais, au pays. Trois-Rivières, c'était la Belgique, telle qu'en elle-même, et telle que je me sentais à tout jamais incapable d'en discourir *sérieusement*. Paradoxe d'autant plus troublant que la Belgique peut être considérée, sous un certain angle, comme la terre d'élection par excellence de l'esprit de sérieux – lequel, on le sait, ne s'oppose pas tant à l'esprit comique qu'au véritable esprit tragique : Gérolstein contre la cour de Boris Godounov, ou même celle du duc de Mantoue.

J'ai remonté et redescendu la rue Notre-Dame. A son extrémité orientale, se dressait la Poste Centrale, en granit victorien : comme au pays, les inscriptions y étaient bilingues. Face à cette forteresse administrative, on avait planté le monument aux morts. L'héroïque Canadien accouru en 1914 au secours de la civilisation européenne portait le curieux casque plat que j'ai encore porté pendant mon service militaire. Sa baïonnette était un peu de gingois. Dans un *drugstore*, je suis entré pour acheter un petit carnet de feuilles multicolores, sur lequel je me promettais de noter les choses insolites que je rencontrerais. Je n'y ai noté que mes dépenses. Et aussi cette inscription sur une camionnette : Paul Bourget, charcutier.

Dans l'autobus qui m'a ramené le lendemain à Montréal, j'ai dit adieu à la Belgique de Trois-Rivières. Jamais je ne m'étais senti aussi proche de mon pays, et jamais je ne m'étais senti aussi désarmé devant lui. Le sociologue venait de rencontrer l'*idéal-type* weberien de la Belgique, et ne lui trouvait aucun usage. Seules des réminiscences, comme tout absent en serait capable, venaient lui tenir lieu de discours. Une collection de paysages s'imposait bien, mais leur lien était sa propre biographie, et encore avaient-ils joué sans doute, dans celle-ci, un moindre rôle que telle rencontre, telle musique entendue pour la première fois (en 1965, les pièces de Nicolas de Grigny dans l'église protestante de Riquewihr), telle lecture qui représentait une véritable découverte (*La Société féodale* de Marc Bloch, par exemple).

Il me restait à prendre l'avion pour New York, où m'attendaient d'autres discussions académiques. Il était entendu que je ferais un cours sur la Belgique à des étudiants d'un *College* huppé des environs de Princeton. Ce que je fis sans grand mal, en effet : je leur parlai d'histoire et de nos querelles linguistiques. Ce qui n'avait rien à voir, en vérité avec le pays en creux dont j'avais eu la révélation à Trois-Rivières.

\*

J'étais entré, à Trois-Rivières, près du fameux carrefour, dans une boutique pour acheter quelques journaux. Une jeune fille me précédait devant la caisse. Elle voulait acheter un bâton de chocolat, et venait d'en trouver un, de marque *Zero*, fabriqué en Belgique.

– Tu te rends compte, disait-elle à la caissière, c'est fabriqué en Belgique ! (Je renonce à reproduire la prononciation exacte : nous ne sommes pas à un repas de famille). Tu crois qu'il est bon ?

– Oui, répondait la caissière, tu peux l'acheter, j'en ai déjà goûté, il est très bon.

Je n'ai pas révélé ma nationalité. Je n'avais aucune envie d'apporter ma caution à ce bâton de chocolat national. Tout ce qui est belge me sera toujours forcément étranger.

Ou plutôt mieux : étrange. Au carrefour de Trois-Rivières, des Belges passaient et repassaient, parlant leurs étranges dialectes.

Je me cachais derrière mon journal, je n'ai pas eu à les saluer.

Antella, le 10 août 1980.

## un quartier d'horizon

Les étapes de la vie, l'enfance, la condition et les origines, l'histoire, la société, les mots et leur chanson, les couleurs, l'oiseau, la forme et la feuille, tout fait farine. Et le texte, s'il n'est pas discours sur orbite mais parole lâchée, s'il n'est pas Rimbaud mis à jour mais quelqu'un qui veille, s'il n'est pas trouvaille en abîme mais fonction nécessaire, s'il tressaille pour naître, alors il se peut qu'il soit. Priorité au dire ; cri peut-être, s'il ricoche des profondeurs, la liberté n'est forte que conquise ; l'intuition est méritoire mais, seule, elle rejoint les cohortes déchues ; l'objet cerné, réfléchi de toute part, a chance de durer. Qu'importe le temps, affirme-t-on parfois. Le geste ou la vitre en éclat, la surprise ou la chance passagère ne suffisent-ils pas aux passants que nous sommes ? Le tour de cartes fascine par les questions qu'il pose, l'impromptu divertit s'il est bien aiguisé, jeu de mots, jeu de quilles, le hasard abolit sa propre récurrence. Priorité au faire ; non point comme fin ultime – bien qu'aussi louable en soi qu'une mise en scène étonnante pour un théâtre du silence – mais comme langage apte à mieux traduire, à épouser le fort, le fragile, la tempête d'équinoxe, le vert naissant. Toute image vécue n'en est que mieux aimée. L'image est un levain, l'image règne.

«Il ne s'agit pas de faire une image, il faut qu'elle arrive sur ses propres ailes», notait Pierre Reverdy. L'un des premiers, il en mesure les effets à la fois détonateurs et de ralliement. Elle a toujours habité l'écriture, fréquente la poésie française dès Hugo et Nerval, se formule dans les correspondances baudelairiennes, s'éprouve chez Lautréamont, domine Apollinaire et le surréalisme, elle noue, et plusieurs de ces noms le prouvent, le verbal au pictural ; elle intensifie ainsi sa charge et se doit d'une forme parfaite pour mieux percuter la mémoire et l'imaginaire. Si l'image peut être proche de l'oiseau, par sa liberté et son incision, des ailes dépareillées ne la porteront pas ; monstre, parfois horriblement beau, elle accompagne alors telle chute des anges d'un Bruegel, dans un triomphe de discordance qui n'en est pas moins de ce monde.

Tout écrivain recèle des images-clefs, articule des images pivots qui sont autant d'oiseaux rejoignant la caverne aux messages ou le perchoir des mythes secrets. En tête du premier livre, qui porte peut-être, en 1952, autre chose que le simple goût d'écrire ou de s'épancher, j'avais noté «seul un arbre, par sa présence ou son absence, définit un paysage. Droit, il affirme un domaine. Etant, il devient un lieu d'échange de la racine à l'oiseau». René Char m'écrivit alors, en fraternité généreuse : «Seul un arbre : seul un poète et tout un arbre ». L'arbre donc est le poète, l'image est la projection de lui-même ; en se définissant, il fonde son paysage. Ici l'image, mieux le support, est simple ; l'arbre, le vertical, une virilité qui se découvre, peut-être, mais trop évident pour être vrai, pour être poétiquement juste. Si l'arbre est action n'est-il pas déjà, dans le fait même, le souvenir de la rectitude, de l'exemple ? Car quel est cet arbre ? Il n'est pas un, il est multiple ; il habite mon horizon quotidien nourri de vent ; il se reflète, se modifie dans mon lointain intérieur, gonflé de soleil, diffus dans l'ombre.

Tournons la page : le premier texte se nomme *Droit*. Récemment deux jeunes enseignants m'ont demandé, pour une anthologie scolaire, d'explicitier trois textes qu'ils avaient retenus. Après m'être retranché derrière la quasi-impossibilité, pour celui qui écrit, d'analyser un texte sans le trahir – à ses yeux tout au moins – puisqu'il a choisi un mode d'expression pour se dire, s'exprimer, se libérer, se confier et même, inconsciemment sans doute, aller plus loin, transposer ou farder, modifier ou aménager par le biais du rêve, du fantasme, du plaisir aussi, un aspect ou une donnée essentielle du vécu, un instant ou une constante du comportement, je tentais l'aveu des motifs. Etant convaincu, pour l'avoir écrit, que «l'œuvre d'art est un tremplin pour qui la considère», je savais que l'explication réduit plus qu'elle n'éclaire, en ce sens qu'elle ramène l'effet, ou le bonheur de la transposition, à l'anecdote.

«*Droit*, leur ai-je écrit, est évidemment le poème du souvenir, de la guerre et de la mort. Mon père fut fusillé en 1943 comme résistant. Je le vis en prison la veille de son exécution, j'avais dix-huit ans ; ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que je parvins à évoquer l'événement. Le fait que ce texte, en soi, retienne l'attention importe beaucoup, faut-il le dire. Le poème est souvent un moyen de se libérer ou de prendre ses distances à l'égard du prétexte, sujet ou émotion initiale, tout comme il est un moyen d'approfondir ses causes, puisque, dans le cas précis, il ne disparaît, ni ne s'estompe. Très imparfaitement exprimé



dans la dédicace de mon premier recueil, publié en 1947, il réapparaît, en 1971, sous le titre *Il y a vingt cinq ans la mort* et, très transposé et actualisé, en 1973, par l'image d'arbres abattus «Douze arbres sont tombés/l'horizon fut trahi».

Mes correspondants s'intéressaient à deux autres textes, qui font partie d'un ensemble consacré à des éléments de la nature : arbres, oiseaux, insectes, marines, *quatre domaines visités*. Je leur rappelais que j'étais un citoyen dès l'origine, pour qui la mer fut synonyme de vacances et de liberté, né dans une ville qui est bordée au Sud par une des plus belles forêts qui soient, qui aimait observer les coléoptères et que la lecture de Fabre ravit. «*Le bouleau*, leur dis-je, a pour modèle ceux du jardin où je vis depuis l'âge de quatorze ans ; *Le peuplier* est de ceux que je voyais sur la ligne d'horizon et qui furent abattus comme il vient d'être dit». J'ajoutais : «curieusement votre choix noue le souvenir et la présence ; ce sont, l'un et l'autre, des arbres de vie et de langage, où la lumière s'accroche sans cesse».

L'anecdote est longue ; elle pourrait faire croire à de la complaisance pour le passé. Il n'en est rien ; mais, à cette occasion, je me rendis compte à quel point j'étais lié à des sites, à un contexte, gouverné par un enracinement qui engendre ses images. On ne vit pas impunément sa jeunesse, un accord familial, ses amitiés, le drame d'une guerre, en un lieu, en un pays, sans que celui-ci ne devienne le complice, le répondant, la référence. L'ombre portée grandit, se mesure sur un sol, son absence également. L'amour connaît certaines textures de l'aube, certaines densités du soir. La mer, lorsque je la nomme, est davantage celle du Nord que l'Atlantique ou la Méditerranée, que j'éprouve cependant en nourricière, d'Héraclite à Camus. Les réseaux, les cordons, les attaches ne sont, en effet, ni des chaînes, ni des barreaux. Ils n'excluent pas les données d'une formation anglo-saxonne, le goût profond de la France ; ils laissent au regard et au cœur les empreintes de New York, de Sienne ou de Kyoto. Mais si les pierres s'amoncellent parfois dans mes textes, il y a celles des façades bien sûr, «les roches de la ville se fissurent d'ennui, le ballon d'un enfant cesse d'y rebondir», il y a, sans doute, que l'affleurement minéral reste faible et secret jusqu'aux lignes d'horizon, «pierre elle aussi dans le puits d'une phrase, plus lourde toujours d'être mieux cachée» ...

Paysage de Belgique, de ce plat pays, heureusement chanté, et qui trouve son contrepoint et son complément dans la haute forêt ardennaise, que Orlando et Rosalinde parcouraient déjà. Belge n'est pas

un territoire investi, mais un port d'attache ; il ne peut s'agir de revendiquer par le langage un quelconque droit au sol, le monde se doit d'être ouvert comme le poème. Van Gogh peint sa terre brûlée dans les miroirs de Saint-Remy, Max Ernst porte en tout lieu la résille végétale de sa terre d'enfance, tout comme Supervielle, entre la Croix du Sud et Bételgeuse, fait galoper les chevaux de sa pampa natale, tout comme René Char se taille un monde au cœur du Lubéron dans la révolte des maquis, dans les langages de la Sorgue.

Regarder les choses dans une certaine relation des éléments entre eux, selon un certain dosage de lumière et d'algue, est une façon de voir. On apprend une leçon, on apprend à peindre ou à écrire, mais on peint ou on écrit selon sa manière à soi. Créer, en un lieu où la réalité épouse d'instinct le mystère, où le rêve féconde spontanément le concret, où l'on porte attention à l'un comme à l'autre, avec un égal sérieux, ne peut être indifférent, et survit à l'engouement comme à la tempête. Le royaume est ici, avant tout, celui du visuel, de Van Eyck à Magritte ; mais ceux là ne décrivent point, ils nomment. Les vertus de la couleur, du signe tracé, de l'accent et qui peuvent traduire le règne de l'oiseau, de la branche, de la pierre ou de n'importe quoi, n'ont d'intérêt que par la manière dont elles sont dites, par l'intonation qui les anime. Celle-ci peut venir de là-bas, d'un son perçu, du hasard, d'un mouvement, d'un éclair, d'une ombre portée, d'un être proche, peut s'exprimer en mots, en phrases, en cet arbre qui fut sur l'horizon, en celui qui pousse un peu plus loin.

## victor hugo à arlon

J'ai été convié il y a peu à participer, dans la bonne ville de Vichy, où malheureusement l'eau célèbre, loin de couler hors des fontaines, tombait du ciel, bref, à un colloque consacré à la poésie française et francophone d'aujourd'hui, dans ses pompes, ses aspects et ses œuvres ! Après avoir eu l'intention de prendre la parole, j'ai finalement renoncé à m'exprimer. Je venais d'entendre tellement de propos contradictoires et consternants qu'il me semblait impossible de remonter les débilites de ce fleuve. D'abord, j'ai entendu parler de «l'âme» de la langue française, puis «on» a insisté sur les vertus intrinsèques de ce même idiome. C'est avec une certaine consternation que j'ai entendu proférer ce discours par des gens que je tenais pour matérialistes et peu susceptibles de se laisser avilir par les théories d'un Louis Pauwels ou d'un Alain de Benoist (je vais directement au fond du panier, mais c'est pour être clair). Le français n'a pas d'âme, pas plus qu'aucune autre langue d'ailleurs. Le français n'a pas de vertus intrinsèques, non plus que les langages divers. Une langue vaut par la parole qu'on met dedans. Elle vaut également par l'aire «colonialiste» qu'elle recouvre, compte tenu de l'économie qui s'exprime par son truchement. On ne changera rien à cela, et le français pourra cocoricoter autant qu'il lui plaira, il sera la langue de son espace et de son avenir, – ni plus ni moins. C'est cet espace et cet avenir qui font la langue, – et non l'inverse. Un autre mot, dans cette cité de Vichy où les nuits sont désertes, m'a profondément irrité : le mot d'«identité». J'ai eu l'impression de me trouver au milieu d'une diaspora qui cherchait, tous et chacun, une «identité» – aussi goulûment que les cochons cherchent les truffes. Je considère qu'on ne découvre son identité qu'une seule fois : et c'est sur son lit de mort. Lorsque le vivant épouse le cadavre, – et voit son Double affreux. Ce qui fait l'existence, c'est la diversité. Ce qui fait le monde, c'est la diversité. Il est vrai cependant qu'un écrivain n'a, au mieux, que deux ou trois choses à dire : il les écrit, et les ré-écrit sans cesse, avec des tremblements. Et ces choses-là tiennent aux racines : à un parler de naissance, à un pays de naissance, – et s'incarnent dans l'écartement

d'un «écart» nécessaire, essentiel, et provisoire. Pour moi, ce lieu (racines) est le Sud de la Belgique.

Ce Sud, c'est-à-dire : la Province du Luxembourg –, et, particulièrement, cet endroit nommé la Gaume, – est à l'évidence la «province sourde» (comme disaient de la campagne russe les grands Russes de la fin du siècle) de la Belgique. C'est une terre de partage, un pays de marche qui est dans les marges. C'est un territoire de contrastes. Cette province n'a pas été incluse en 1830 dans la Belgique historique : il fallut du temps, de la diplomatie et des échanges sournois pour que notre lieu devienne Belgique en toute propriété (si l'on peut dire). Là où je suis né, les frontières sont proches : c'est le pays des trois frontières, exactement. En 1936, j'avais neuf ans, nous allions à la frontière française pour assister, béats, aux premiers départs des congés payés du Front Populaire, – après quoi nous allions à la frontière luxembourgeoise contempler nos cousins qui défilaient dans des uniformes de la jeunesse hitlérienne. Mon premier langage a été le langage de la Moselle. Ma première expérience a été celle d'une bascule assez étrange qui s'est accélérée dans ce temps-là : le passage d'une existence rurale à une vie prolétarienne. Je l'ai écrit plusieurs fois : «on» n'avait demandé l'avis de personne, d'aucun de nous. Province sourde pour gens muets. Il a fallu l'effondrement de la sidérurgie, son bradage et sa mise à mort, pour entendre s'élever la voix des syndicalistes d'Athus : et chacun sait de quel prix cela fut payé ! ... Le second langage, donc, fut le français. Le familier d'un côté, l'officiel de l'autre : nous fûmes colonisés en nous asseyant sur les bancs de l'école, – et nous fûmes ainsi des façons de nègres en culottes courtes. L'ambiguïté du langage était tel que longtemps je fus fasciné par une boutique d'Arlon qui avait pour enseigne : *Produits indigènes*. J'imaginai là les fruits du Congo. Malgré tout mon désir et mon caractère obstiné, je n'ai jamais osé en franchir le seuil. Pourtant, c'est grâce au Front Populaire, et à Léon Blum, que j'ai vu et goûté pour la première fois une noix de coco. Environ le même mois, mon père, qui était inventeur et poète à sa manière, ce qui lui permettait de feindre le savoir en toute méconnaissance de causes, m'a mené dans un cirque venu à la frontière française. Là, il m'a expliqué l'éléphant, mais l'éléphant lui a pissé dans l'œil, gâchant à jamais le chapeau de paille qu'il était séant, à l'époque, de porter. Dans mon village, c'était plein de rites et de rituels. Nous avions des coutumes fixes, qui revenaient comme, alors, revenaient les saisons : avec régularité.

Pour la lecture, c'était autre chose. Ruraux de fondation, bien que lâchés dans un monde qui donnait le tournis, «ils» (ma parentèle) jugeaient que s'il existait au monde une chose capable de signifier le temps perdu, c'était bien la lecture. Il y avait chez nous peu de livres : deux ou trois volumes d'Erckmann-Chatrian, trois ou quatre fascicules de l'édition Hetzel des *Misérables* de Victor Hugo, et la Bible. Lorsque j'avais achevé la lecture de toutes ces pages, de A jusqu'à Z, je reprenais (de A à Z) la lecture de l'ensemble. Au fond, ce fut une bonne méthode. Bien entendu, comme j'ignorais la fin des *Misérables*, j'ignorais aussi que Victor Hugo était passé, jadis, par Arlon. La Bible me donnait le goût du verbe. Erckmann-Chatrian, cet écrivain à deux têtes, l'attachement aux principes républicains. Victor Hugo, l'amour de la littérature. Le quotidien se disait en luxembourgeois : une partie de ma parentèle, les aînés (j'ai connu une arrière-grand-mère, deux grands-pères et deux grands-mères) ignoraient le français, et vivaient au pas, ce qui est le signe de la sagesse.

Il faut, ici, que j'explique quelques événements notables de ma biographie. Mes grands-parents, qui étaient des gens fort habiles, acquérèrent un jour une énorme bâtisse : un cinéma-théâtre. Un ambitieux (boucher de son état) en avait entrepris la construction, mais le prix réel étant supérieur aux divers devis initiaux, il fut incapable de solder le tout, – et mes grands-parents acquirent cette gigantesque propriété pour la valeur des créances impayées (ou à peu près). Je dis cinéma-théâtre, et l'on verra pourquoi. J'y vécus et connus deux révélations. D'abord le spectacle des trois épisodes des *Misérables* tournés génialement par Bernard, avec Baur dans le rôle de Valjean : la forêt où Cosette va puiser de l'eau, c'était la forêt qui était dessus la colline, à deux pas de chez moi. Les Ténardier, il y en avait plusieurs modèles dans le village, dans les hameaux, et chez moi. Les barricades me redonnaient, dans une apothéose épique, la franche et naïve foi démocratique d'Erckmann-Chatrian. La Bible était partout, – devenue ce qui parle : mon patois aussi bien que la langue de l'instituteur : le français. Ce n'était pas mal, et il y avait là de quoi solidement m'attacher à Victor Hugo, qui était un jour venu visiter Arlon.

Il y eut mieux, et plus. Lorsque l'on relevait, par deux filins latéraux, l'écran du cinématographe, qui, ainsi, s'enroulait sur lui-même, on découvrait une scène, avec des praticables et des décors qui descendaient des cintres. Les films étaient projetés le samedi soir, et deux fois le dimanche. J'assistais, voracement, à toutes les séances, – sauf lorsque

mon oncle affichait à l'entrée cet écriteau fatal : *enfants non admis*. J'étais alors obligé de me morfondre, et je rêvais d'une projection de fesses nues (cette partie du corps féminin ayant tôt éveillé mon intérêt, – parce que dans la Gaume de ce temps-là le corps était familier, sans impudeur certes ! mais sans pudeur excessive). Bref ! lorsqu'on traversait la salle de spectacle proprement dite, et lorsqu'on traversait la scène, on découvrait, au fond de celle-ci, un escalier qui menait à une curieuse pièce, assez basse, partagée en divers boxes par des murettes en béton. Si le cinéma était hebdomadaire, le théâtre était plutôt rare : il fallait pour les trois coups du gendarme que des troupes ambulantes louent la salle à mes grands-parents, ce qui n'était pas fréquent. J'ai vu là *le Chemineau* de Jean Richepin, – mais en luxembourgeois. Il arrivait aussi que des formations politiques fassent les mêmes frais de location : j'ai vu Léon Degrelle défendre les thèses rexistes en 1938 ! Un jour, donc, une troupe itinérante loue notre salle pour une représentation unique d'*Hernani*. Quel coup !

Je reviens à la description des lieux. Cette pièce dont j'ai parlé, séparée en plusieurs tronçons par des murettes de béton, servait – on l'a deviné – de loge aux acteurs occasionnels. D'une manière générale, elle abritait nos porcs. La troupe s'annonçant, on transportait les porcs dans une grange voisine, on lavait à grandes eaux, et on mettait les comédiens à leur place. La troupe jouant *Hernani* arriva. Mon grand-père me demanda de leur transmettre, dans «la loge», un message. J'y allai. Il faut comprendre ceci : lorsque la loge était souillarde, il n'était pas question de transporter les seaux d'épluchures de pommes-de-terre et de fonds de bière au travers de la salle de spectacle, de gravir l'escalier menant à la scène et de redescendre de l'autre côté. Non. Nous passions «par derrière», c'est-à-dire : par le verger. C'est le chemin que je choisis – naturellement. Or, si les murettes séparaient les uns des autres latéralement, ils s'ouvraient sans portières ni voiles du côté par où j'avais coutume d'entrer. Je pousse la porte, et je me trouve face à une créature du genre manifestement féminin, qui, nue comme la main, assise sur la chaise mise à sa disposition, enfilait un bas. Je devins rouge et blanc, muet et sourd. La personne en question (et en plan fixe) ne poussa aucun «Oh !» ou «Ah !» – et continua sa besogne, – ne me laissant rien ignorer de sa géographie la plus secrète. Les secondes sont, en ces circonstances, comme éternelles. Je me ressaisis, – et je m'enfuis. A peine calmé, je m'en fus dans la salle pour voir *Hernani*. Et bientôt mon inconnue, vêtue d'un velours pourpre, entra en scène : c'était

Doña Sol ! Avoir vu Doña Sol toute nue, à onze ans, – cela crée des liens indestructibles. J'étais lié pour jamais au visiteur d'Arlon et de ses ruines romaines ...

On peut me demander maintenant pourquoi je suis Belge, pourquoi je le suis resté, pourquoi je n'ai pas pris la nationalité d'un Etat où je réside depuis trente ans. Premièrement, changer la couleur de mes papiers d'identité ne modifierait en rien mon identité (qui est diversité), et cela ne me requiert aucunement. Deuxièmement, mon appartenance est en rapport avec les deux ou trois choses que je ressasse, – et avec rien d'autre. Elle est en rapport avec quelques expériences menues : une rivière, quatre volumes déparpillés, un son de voix patoisant qui est dans le creux de mon oreille, et Doña Sol toute nue. Faudrait-il faire de cela une théorie ? Je ne le pense pas, – et d'abord parce que j'en suis incapable : trop philosophe, ou trop écrivain. Nietzsche l'a dit : *«Un savant ne peut jamais devenir un philosophe»*. Je ne suis pas savant. Je crois au lieu, – mais aussi au cercle. Je songe à Victor Segalen qui a inventé la Chine avant de revenir à l'endroit de sa naissance, auquel il voulait consacrer son dernier livre : c'est là, au pied d'un arbre, qu'il a rencontré son Double, et qu'il est mort !

Sens, mai 1980.

théodore koenig

---

## évidences et ambiguïtés

«Mais Europe préfère au troupeau  
guetté par la brucellose, les nuages, et  
retourne au vacher» (1).

On s'étonne parfois du silence de certains artistes à l'endroit des faits politiques. On voudrait, pour tant de raisons, les convier à divulguer leurs pensées sur de tels sujets ; ce n'est pas parce qu'ils sont artistes qu'ils doivent passer à côté des *choses* essentielles !

On s'émeut de leurs silences et l'on aimerait qu'ils s'expriment sur les questions soulevées par le climat attendu, mais contrariant, que connaît le pays. On va jusqu'à les acculer à l'élaboration de pensums. L'éthique fouillerait bien les encoignures pour en ramener un nouveau Thomas More, et rien ne vient. C'est qu'on oublie que les intéressés donnent généralement leurs forces, leurs volontés, leurs courages et encore leurs illusions, et même une bonne partie de leurs amours, à l'art.

Les exigences de la vie galopent à ce point qu'il ne leur reste plus guère le temps d'accomplir des démarches politiques convenables ; l'ambition de les mener à bien conduirait à exercer cette politique comme un métier, excluant l'art et son accomplissement.

On a beau imaginer que tout citoyen doit y aller de ses prestations ; qu'il participe aux cortèges ! Soit, il ne s'agit point d'exclure les bienfaits des effets cardio-vasculaires. On nous propose la marche, c'est notre sang qui circule. En un sens, c'est toujours ça de pris sur le néant ...

Il faut ainsi, généralement, choisir.

Mais le Belge, un peu las, n'étale plus guère la peau tricolore. Sur les bandes du drapeau, il ne reste plus, aux Bruxellois ... que la couleur noire à utiliser comme symbole, d'où ce zéphir d'anarchie fort discrète

(1) Théodore KOENIG, *Dix manières dans l'art de considérer la vache*, 1959 ; repris dans *Gérance d'Avril*, Phantomas, 1980.



qui survole la région. Anarchie est-elle une idée excessive si l'on songe aux suites que pourraient engendrer de dangereuses répugnances accumulées dans les cœurs ?

Un lion belge, en peau de lion, automate de fabrication franco-britannique, qui grogne et dodeline du chef quand il avance, est dorénavant inscrit à la Ligue Internationale des Droits de l'Animal. Devenu vulnérable, il est grand temps qu'il se défende car on va le débiter en quartiers. La dépouille de ce noble mammifère conviendrait alors comme emblème du monde des lettres : elle servirait de tapis.

Dans le pays, où la critique littéraire vivote dans l'anémie pernicieuse, l'écrivain ne dispose pas, comme en France par exemple, de «service après vente» ...

Il conviendrait, ici, que chaque auteur beugle qu'il existe, aux heures de pointe et à des endroits choisis, dans de puissants porte-voix dirigés aux quatre vents de l'indifférence de l'esprit. Il s'agirait encore que la séance se reproduise maladivement, tous les jours.

Il semble, d'ailleurs, que quelques édias de nos contrées passent leur temps à des exercices de ce genre, plutôt qu'à mieux écrire, ce qui a pour effet de propulser des noms dans les pavillons d'oreille des distraits.

La passivité blanche de nos édiles, qui ne se rendent maladivement pas compte de l'intérêt de ce qui leur passe sous le nez, aggrave les données du problème et l'impasse artistique belge est prise, ce qui est un comble, pour un tremplin. Une corporation d'écrivains, au sens qu'on aurait pu lui donner au Moyen Age, n'existe pas. On se tire plutôt dedans, à coups de boulets rouges occultés subtilement afin d'en distraire la couleur. Certains se détestent cordialement la vie entière, sans jamais s'expliquer pourquoi.

Les consciences, mauvaises, virent de teinte lorsqu'on dit que Bruxelles et ses excès de tentatives de séduction est une capitale d'appel à l'exportation de talents : allez donc ailleurs vous faire reconnaître et n'omettez surtout pas de clamer que vous êtes Bruxellois. Outre que vous rendriez le service de débarasser le plancher, vous pourriez encore défaillir le joie à l'énoncé des souhaits refoulés des plus embusqués de vos compatriotes.

Mais, nous disions, politique. C'est remarquable combien tel texte émanant d'un auteur qui, d'habitude écrit en textures serrées, perd de son évidence. Devenu évanescent, il se dilue s'il est dédié à la politique. Par un phénomène curieux, l'écriture s'estompe à l'apparition du

besoin de se faire – peut-être – entendre du plus grand nombre. Outre la gestuelle politique qui consiste, très occasionnellement, à signer un manifeste qui en vaille la peine ou bien de marquer le pas dans des conditions très exceptionnelles, l'artiste a, sans doute, intérêt à s'occuper de son art, faute de quoi il s'évertuerait à ne pas dire grand'chose, et a fortiori, rien de poids.

Ne convient-il pas de se confiner dans *les* optiques générales propres à chaque option, quels que soient les partis dont elles émanent ? A fréquenter ces milieux, on se sent assailli par les manques d'idées, un certain vacuum aidant à les muer en opinions.

Venons au questionnaire qui use d'un mot bien séduisant : c'est *échappe*. Je crois qu'il est essentiel au discours, à nos discours. Noterons-nous jamais assez que, en Belgique, la littérature s'est souvent, par force, dérobée à elle-même, comme une pauvre honteuse. On peut encore regretter combien le citoyen-artiste attire incompréhension, intolérance, mépris. Et l'on voudrait qu'il en vînt à se gargariser de politique, par compensation ! Politique insipide ou politique de grand poids – dont nous ne devrions nous préoccuper qu'à l'occasion du jeu de remplissage des urnes par des papiers multicolores. Car c'est peut-être à ces moments précis qu'il faudrait penser agir. Mais nous réserverons bien, dans l'aire de nos absentéismes, un coup de chapeau à destination de cette fameuse politique qui se partage – avec le sport – les espaces-clés de quotidiens de par ici qui feignent d'être pluralistes pour décrocher plus aisément les énormes subsides qui leur sont alloués et, qu'à tout prendre, ils ne méritent guère.

\*

Et ce phénomène de ballottage entre le moi et les autres ? Et cette manière de politique, qui reste malgré moi, et pour moi, préoccupante, et, faut-il l'écrire, impudiquement envahissante, alourdissant les heures et les jours. Comment s'en débarrasser ? Même si, tout à coup, et comme par l'entremise d'une baguette magique, cette tortue rusée devenait aimable, elle n'aurait quand même *rien à voir* avec mes écrits.

Il se trouve que j'ai découvert peu de place, dans ma vie, pour la surcharger de politique, fût-elle des Régions, ce qui ne veut pas dire que, en temps voulu, je ne voterais pas *bien*. Qu'on se rassure.

Mais il est un autre mot, c'est *appartenance*, qui vient insidieusement se glisser dans le questionnaire. Je verrais mon appartenance au phé-

nomène belge sous l'angle forcément mathématique, plutôt que de m'y sentir associé par la signification de ce mot du douzième siècle qui sent la glèbe, le corvéable, le manque de modernité. Je suis, bien sûr, adhérent à cette collectivité, mais spécialement détaché d'elle, cependant. Il viendra tard le moment où j'éprouverai le souhait de me *sentir* Belge.

Une troisième notion est, toujours dans le questionnaire, préoccupante : elle émane des mots *Malgré nous*. Je n'ai, malgré tout, pas d'inclination à me découvrir pensant belge, ni à me déclarer comme faisant partie d'un ensemble ayant des qualités belges et me voilà un peu coincé, moi qui vivais en paix jusqu'ici. Me voilà nanti d'un tu es Belge, plutôt tu es un fragment de Belge, parce que Bruxellois. Ça me tombe comme de la lune, vu que Belge, Belge francophone, Wallon bien que vivant à Bruxelles, ce qui m'a valu d'être *expulsé* d'anthologies wallonnes ! – Mais il y eut l'interruption nord-américaine de trois années, à peu près. Mes étés, mes vacances, mes week-ends, je les ai passés souvent en France et en Italie, où j'espère avoir l'occasion de me *retirer* bientôt.

Malgré quantités de qualifications d'essence belge, j'avoue que je ne charrie pas, dans mes veines, une goutte de sang latin, ni flamand, ni wallon. Ma famille paternelle émigrerait à l'époque des grandes purges de Bismarck qui donna alors le goût de cendres du diktat aux Rhénans francophiles. Ma bisaïeule a même laissé, en reconnaissance, une partie de la peau de ses très vieux avant-bras dans les paumes excessivement aimables d'un chef de gare liégeois.

Mon père ayant épousé une demoiselle d'origine maastrichtoise, je pourrais être qualifié, sans rire, de belge extra-utérin, dont la physiologie vue aux rayons de Röntgen et sous l'angle de l'anamorphose, réçèle vessie en dentelles et vésicule en porte-manteau. Tranquillisons-nous, mes grands-parents s'étaient immédiatement faits naturaliser. N'empêche que, sait-on jamais, l'atavisme ? Les Teutons, en quatorze, ont bien poursuivi mon père, belge fort civique –, il fit même son service dans la Garde-Civique – le forçant à éplucher, comme des bananes, le plancher de sa maison qui aurait pu receler des armes.

Je me trouve donc situé assez loin de la notion calamiteuse de belgitude. Elle me sied mal ; je ne puis accepter de me laisser enclore dans une formule de cette nature. Je ne me vois pas réunissant les caractères ethniques requis, introduisant mon personnage ni ma personne au cœur de ce chatouillant complexe.

Je ne suis ni masochiste, ni l'Héautontimorouménos de moi-même. Disons plus simplement qu'on peut tirer de ceci un constat de manque, et c'est peut-être tant mieux pour moi qui n'aurai passé mon temps bruxellois que dans les limites d'une non-lecture des quotidiens ou de leurs suppléments littéraires, surtout. Je me serai efforcé de ne point fréquenter le monde, pour moi, déplaisant, de ne pas ... de ne pas ... Mais bien d'écrire, de lire passionnément, de voir, de scruter même, d'écouter les musiques et les oiseaux, d'aimer tant d'aspects de l'amour, d'aimer quand même beaucoup de gens et de me détourner, avec force, des émanations de ce vingtième siècle qui risque de surpasser, ici et ailleurs, en stupidité, le déjà stupide dix-neuvième.

C'est que j'ai pu déplorer la vraie nature des sécheresses désertiques de tant de sensibilités molles et le manque d'intérêt caractéristique de l'immense flou qui brouille les arts *modernes*.

Par contre, les organisations pensantes de laveurs de linge sale hors-familles ne manquent pas. Elles suscitent de telles manières qu'il est à craindre qu'une foule d'auteurs, de penseurs, d'artistes – tous animés des meilleures intentions – redisent et récrivent, sur Bruxelles et sur la Belgique, les mêmes analyses enrobées de sinuosités, depuis des décennies. Ne fût-ce que pour obéir à un besoin *provoqué* par les bons sentiments de nos raisonneurs imaginatifs voulant sauver, à tout prix, ces arpents de terre qui sombrent dans une manière de mer des Sargasses d'où le plus doué des régionalistes éprouvera bien des difficultés à les sortir.

Qu'on ne me défie pas à l'endroit de la politique, alors qu'elle assomme nos politiciens eux-mêmes. C'est devenu un de leurs slogans favoris que de dire à la TV, d'écrire ou d'énoncer d'une quelconque manière qu'ils en ont «ras le bol». Je ne me vois pas redresseur de torts, marchant sur les mains pour obéir à une politique digitale qui évolue avec une poutre dans l'œil. Je ne pourrais être d'un secours quelconque en cela, pour les générations futures, ni apte à laisser croire à la venue imminente d'une société nouvelle, bruxelloise ou autre.

Belge, même paré de franges de soie, je ne me sentirai pas tenu de m'adonner à la politique parce que Caton le Censeur, Dante, Camille Desmoulins en faisaient. Je pense, je m'exprime ; je joue un rôle que je crois excessivement *patriotique*, en écrivant.

Marcuse a pensé que l'être humain est, dans son essence, un être politique, bravo ! Que voulait-il qu'il fût d'autre ? Depuis Athènes et bien avant, les hommes ont construit des Agoras. Il a bien fallu que les

Forums, ensuite, servent à quelque chose ; les préaux où, adolescents, nous-nous ébattions, n'étaient-ils point des Agoras miniaturisées ?

Partant, imaginons qu'un nombre déterminé de magiciens nous aient fabriqué, démocratiquement, une Belgique idoine, où l'on se sentirait peinarde sous le même galurin. Serions-nous quiets pour la cause ? Hormis les besoins exacerbés de solitude qu'éprouve l'artiste-créateur, les médias seraient frustrés dans leur ego qui a horreur du vide. Faut-il appeler quelque Machiavel de bistroquet à l'haleine parfumée au menthol afin qu'il aide à extraire le bon peuple de son apathie ? Est-ce humain que de proposer un travail a contrario aux artistes dont les tempéraments sont épris des libertés les plus évidentes ?

Belgique fut certes un concept mal entendu. Régionalisation, régionalisés, ne s'avèreront sans doute pas des idées plus lumineuses.

\*

J'ai tendance à voir certaine politique d'un œil voisin de celui dont usait Gide à propos de la malformation de ses ... coquilles. Ce qui a pour effet de la proposer, à mes yeux, dans une situation gênante par manque de sérieux. Maintenant que la main du destin s'appesantit sur les gourmets de quelques Sénateurs, imaginons le pays plongé dans une pénurie de sulfate de soude ayant pour effet de mener à l'encombrement collectif. Ne sourions pas, le monde politique n'est guère éloigné de ce genre de désastre et la sempiternelle idée de point de départ serait bien précaire pour introduire un renouveau. Ce qui m'amène à insérer une courte remarque en vers :

DANS LA POLITIQUE  
à ceux qui préparent l'an 2.000

Les notions  
à la Chambre  
sommeillent  
dans les motions.

En commission  
les solutions  
de résolutions  
n'amènent pas  
toujours  
la dissolution.

Or  
le moustique  
de leur appartement  
hante  
les apparentements  
des politiciens intimistes.

Je ne suis guère inspiré par les instants qui nous guettent. Je n'ai rien à proposer ; que ceci soit dit dans un climat de grand déplaisir à *fonctionner* sur de tels thèmes, vus dans un cadre régionalisé ou non, même si nous en sommes aux prémices du stade pathétique.

On pourrait suggérer aux politiciens d'omettre cette politique qu'ils nous servent, exsangue et sans bonheurs. Un geyser de bonnes volontés imprégnant la disponibilité béate du citoyen évasif pourrait toujours passer au stade de l'action expansive, suite des manifestations significatives de l'excès de nerfs. Il en viendrait peut-être à fabriquer des anti-corps mentaux permettant, enfin, d'atteindre l'immunisation absolue et une opération de la pierre de folie pourrait être tentée collectivement, sans douleur.

Peu me chaut d'être pris pour un ébouriffé ; la politique et moi ne professons qu'allergies réciproques. J'ai, bien sûr, mes choix. Je m'efforce de ne les point clamer en raison de mon amour éperdu de liberté. Le meilleur d'entre les Belges n'est pas tenu d'avoir des options sur tout. Ce n'est pas, non plus, que je feigne de voir les choses de loin ni que je sois un incorrigible rhumatisant zodiacal ; si ma vision de la politique est peut-être d'essence onirique, c'est simplement que tant de faits se sont éloignés de moi.

Ma perception de la politique se développe, en tout cas, de la manière qui me convient, dans mes livres qu'on peut consulter, toutes affaires cessantes, s'il échet. On y découvrirait l'exercice d'une politique dans une morale ; il conduit, peut-être, à une poétique.

Mai 1980.

## confession d'une belge honteuse

Quand j'étais petite, j'aimais passer pour Française, Français, il est vrai que mon père l'était d'origine. Nous allions souvent à Lille ou à Paris, et nous prenions nos vacances au Pays Basque, en Touraine ou en Auvergne. Très jeune, j'avais rejeté avec dégoût l'accent bruxellois qui atteignait toutes mes compagnes de classe, même issues de la grande bourgeoisie ou de milieux intellectuels.

Dans mon pensionnat d'Uccle, il y avait quelques jeunes Flamandes dont les parents voulaient faire de parfaites bilingues. Je me souviens de la haine féroce que j'avais conçue pour une certaine Frieda, «mon ennemie intime», comme je l'appelais. Tout en elle me déplaisait : son physique que je qualifiais de bovin, avec sa forte charpente, ses yeux exorbités, sa lippe légèrement baveuse, et surtout une mentalité terre-à-terre, un mauvais goût vestimentaire et linguistique, le goût du confort et de l'argent.

C'est contre la vulgarité que je fis l'apprentissage du français de France. Naïvement, confusément, je pensais échapper à un certain matérialisme grâce à la culture française. La bibliothèque de mes parents m'offrait la littérature, les séjours en France la pratique de la langue.

Je voulus oublier que j'étais Belge. Les textes que j'écrivis à l'adolescence étaient «peu situés géographiquement», comme dirait Pierre Mertens. Quand il s'agissait de poèmes, c'était facile : la nature à Godinne en été peut ressembler à celle du Poitou. Mais quand je commençais un roman, je me heurtais à la fatale transposition qui m'étouffait, m'interdisait d'écrire. Voilà pourquoi, malgré mon désir, mes romans sont restés inachevés (il y avait plusieurs raisons, mais c'est une autre histoire).

A l'école, ma situation était inconfortable. Certaines compagnes de classe me trouvaient snob et se moquaient de mon accent. Je me souviens d'une phrase qui avait fait hurler de rire toute la classe de quatrième primaire : «Ma Sœur, est-ce que les petites filles doivent apporter leur tricot ?». Phrase banale, mais prononcée d'une voix trop

flûtée ou trop maniérée au goût des jeunes Bruxelloises. L'approbation de mes professeurs de français me consolait, mais il me fallait recourir à l'insolence ou à la désobéissance pour ne pas sembler frotte-manche. Inutile de dire que je n'ai jamais appris le flamand, tout en réussissant les examens, ce qui était encore possible dans les années cinquante. Bien sûr, je l'ai regretté plus tard et j'ai fait mon autocritique. J'étais une petite sottise qui admirait Napoléon, de Gaulle et Malraux.

Vers l'âge de treize ans, je tombai amoureuse d'un séduisant rhétoricien, lui aussi d'origine française ; son accent impeccable me troublait immensément. Il avait accroché un drapeau français au mur de sa chambre, – paraît-il, car nos amours furent purement platoniques et je ne pénétrai jamais dans cette chambre. Plus tard, les hommes que j'ai aimés, qui ont compté dans ma vie (je ne parle pas de flirt), parlaient tous une langue pure, harmonieuse à mon oreille, la langue de mon père ; Belges qui avaient fait les mêmes études que moi, les Romanes, Français, ou d'autres encore qui simplement possédaient cette séduction d'une voix aux sonorités familières.

Par rapport à la France, j'avais tendance à me considérer comme une provinciale, et même comme plus provinciale que des amis de mon âge, lillois par exemple. Ce complexe belge renforçait ma timidité naturelle. Pourtant, je compris peu à peu que j'avais bien travaillé dans mon petit coin et que je pouvais rivaliser avec ces provinciaux du Nord. Quand je m'aperçus que de fines allusions littéraires échappaient à mes interlocuteurs, je fus à la fois déçue et rassurée. Je m'étais constitué ma propre culture française, je m'étais parfaitement identifiée, j'avais gommé la Belgique, dont il ne restait que des traces, quelques expressions comme «c'est gai», ou une certaine négligence dans la prononciation des finales en -eine.

J'étais donc mûre vers seize, dix-sept ans pour passer de longues vacances dans une famille parisienne de la bourgeoisie intellectuelle où il me fut possible de peaufiner la langue, la culture, et d'emmagasiner les images qui me semblaient nécessaires à l'écriture. De la Comédie-Française au Louvre, en passant par Saint-Germain-des-Prés, les Amis de Marcel Proust et la Closerie des Lilas, mes rêves littéraires s'alimentaient, et je m'exaltais à l'idée de vivre à Paris dès que je serais adulte.

Mon refus de la Belgique était total. Pourtant les circonstances m'y ont fixée toute ma vie, à l'exception d'une parenthèse de trois ans en Afrique. Je n'ai aucun regret et à présent je me sens bien dans ce petit pays, dans ma ville natale qui est Bruxelles.



Mais il a fallu refaire le chemin en sens inverse. Mes passions enfantines se sont émoussées. Le ridicule de mon admiration éperdue pour la culture française m'est apparu peu à peu. C'est peut-être l'Afrique qui m'a donné le recul nécessaire pour voir la France comme un pays ni moins ni plus médiocre, ni moins ni plus extraordinaire que d'autres, que la Belgique notamment. Alors, je compris que la France m'avait dénaturée, déracinée, détournée.

Il fallait réapprendre le belge : une littérature, que j'avais méprisée, une langue, dont j'ignorais la saveur, un paysage, une lumière, des maisons que je n'avais pas voulu voir. Réapprendre la Flandre, villes, canaux, et la Mer du Nord, les plages de ma petite enfance que j'avais voulu oublier pour de plus méridionales. Réapprendre le tram et l'aubette. Réapprendre la Forêt de Soignes, la Drève du Renard, les promenades à vélo vers Rhode-Saint-Genèse. Réapprendre la pluie sur les rues grises, les pavés luisants, l'odeur de mouillé.

Réapprendre ma ville, Bruxelles. La lumière blanche, bizarre, certains jours, sur ses places, place des Martyrs, place Saint-Jean, place de Londres, place des Barricades ... Les rues où je marche dans la nuit. Souvent, les flics m'arrêtent, m'interrogent. Ils ne savent pas qu'une femme seule marche pour humer sa ville. Une femme seule qui marche est une prostituée. Je me refais une virginité dans les rues de Bruxelles.

Réapprendre la lecture : lire Michaux, Norge ou Dominique Rolin avec un autre regard, et hâtivement combler les trous, lire fébrilement les Belges d'ici, en vrac, Suzanne Lilar, Jean Muno, Pierre Mertens, Jacques Izoard, et les surréalistes, Dotremont et Cobra, *Phantomas*, et des tas d'autres revues. Découvrir des maisons d'édition comme Le Cormier ou l'Atelier de l'Agneau, saluer Jacques Antoine qui me donne à lire des écrivains plus anciens dans sa collection «Passé Présent» et Liliane Wouters qui publie chez lui son *Panorama de la Poésie française de Belgique*. Parallèlement, réapprendre le théâtre belge : le souvenir des abonnements aux Galeries ou au cycle Mahieu, et le snobisme, m'avaient longtemps fait courir à Paris et il fallait reprendre le chemin des théâtres bruxellois pour y découvrir le charme des pièces de Paul Willems ou de Jean Sigrid, ou l'engagement de celles de Louvet, et l'œuvre de Kalisky, et les premières pièces de Jacques De Decker ... D'énormes lacunes subsistent et il me faut bien avouer ma (presque) totale méconnaissance de la littérature flamande.

Réapprendre mes origines. Gembloux et Tervueren. La serre où je vois mon arrière-grand-père assis dans un fauteuil de châtaignier et la

photo où mon père est perché, petit garçon, sur une grosse moto devant la vitrine de la coutellerie. Je suis à moitié Flamande brabançonne et pour un quart Wallonne. Où est l'origine française ? Le quatrième quart. Un nom qui claque au vent comme une bannière, un nom de mousquetaire. J'ai souvent pensé que ma fleur de lys, je la portais dans ma tête. Un jour, un soupçon : si je n'avais aucune origine française ? Un nom par hasard. Un mythe ...

Ce mythe a eu la vie dure. Je ne démentais jamais quand on me prenait pour une Française, jusqu'au retour d'Afrique. Il en a fallu des ruptures avec mon passé pour comprendre que tout ce jeu innocent ne l'était pas, était profondément politique. Un souvenir d'enfance encore : je vais à la messe avec ma mère et mes petits frères, nous descendons vers Saint-Job, nous croisons un homme en casquette qui crie «De Rode Vaan» et Maman nous dit «c'est un communiste». Maintenant encore je ne vois pas très bien comment analyser la répulsion de la petite fille pour cet homme. Réaction de petite bourgeoise catholique inquiète (le communiste au couteau entre les dents), réaction de classe, et identification d'une classe à une langue ... Une langue qui aurait pu être la mienne, qui aurait été ma langue maternelle si ma mère n'avait déjà été «colonisée» par la France.

Coincée entre deux images de la Flandre, celle des ouvriers menaçants et celle des bourgeois parvenus, je n'imaginai pas, enfant, que la contradiction pouvait susciter une troisième image, mon image en jeune Flamande de la petite bourgeoisie intellectuelle. Est-ce que j'aurais aimé passer pour Hollandaise, est-ce que j'aurais voulu vivre à Amsterdam ou à La Haye, est-ce que j'aurais été amoureuse à treize ans d'un rhétoricien d'origine hollandaise, est-ce que je n'aurais lu pendant des années que des livres néerlandais, est-ce que je n'aurais jamais appris la langue française ? Voilà les questions que je me suis posées sans pouvoir y répondre puisque ce n'est pas ma vie. Je sais cependant que l'impérialisme français est plus puissant que celui de la Hollande.

En Afrique, j'ai découvert une sorte d'amour-haine pour la langue française. Les étudiants africains peuvent parfaitement maîtriser la culture française, la langue, et lutter en même temps contre la francophonie, celle du pouvoir. Souvent ils constatent qu'ils pensent intellectuellement en français et affectivement dans leur langue d'origine. Ma mère me disait la même chose quand elle m'avouait faire ses prières en flamand, ou bien sous le coup d'une forte émotion, soudain penser en flamand. «Elle m'avouait», oui, c'était une confession déjà, et la

confession de la fille s'est compliquée de l'existence d'un père, français à moitié, ou pas du tout, mais qui imposait une image pleine de séduction de la France.

Je ne sais pas si la Belgique existe. Je sais seulement que j'existe depuis quarante ans dans une ville dont j'ai connu les «beaux quartiers», pleins de jardins, et les quartiers de bureaux, déserts le week-end, et les quartiers pleins de gens, comme celui où j'écris au mois de mai 80 : il y a des têtes aux fenêtres comme dans les livres d'images, le disco de RTL qui s'échappe des appartements, des odeurs de cuisine et de lessive, des cris d'enfants, des chants d'oiseaux, la lointaine rumeur du boulevard, des petites filles qui offrent du muguet à leurs voisins, un gros chat roux qui guette les merles, tout un petit monde qui est le mien et d'où je peux m'évader en un instant. Mon village, ma paroisse, ma terre urbaine qui jamais ne me retient.

Vivre ici, c'est peut-être vivre nulle part. Je ne me sens pas enfermée dans ma rue, dans ma chambre, dans mon jardinet. Pourtant, tout est minuscule. Je pourrais sans doute vivre dans un dé à coudre, ou du moins dans «le jardin du dé» de Jacques Izoard. L'horizon est si large. Les sensations si fortes. La vibration de l'air si intense. Et tout est donné, offert. Il suffit d'écouter la nuit qui tombe sur Bruxelles, de regarder la pleine lune qui monte par-dessus les toits endormis, une seule fenêtre est éclairée, j'imagine les gens de ce troisième étage qui ont encore des choses à se dire, à vivre, j'imagine leur plaisir, et ça me plaît. Qu'ils se parlent italien, turc, flamand, français, anglais, allemand, russe ou chinois, ne change rien à la belle histoire d'amour que je suis en train de leur écrire dans ma tête.

Bruxelles, la Belgique peu à peu réappries, le chemin n'est pas fini, je dois avancer encore, et à présent mes fils m'accompagnent à leur manière. L'aîné à travers l'internationalisme, le pacifisme, la lutte contre le racisme, *Libé*, les Amis de la Terre. Pour lui la Belgique n'existe pas et il la quittera sans doute. Pas nécessairement pour la France. Mais là où il ira, il gardera le souvenir de sa ville, de son quartier, du nid de merles dans le chèvrefeuille, du vélo dans le Bois de la Cambre et des trams liés au souvenir, pénible, de l'école. Le cadet joue depuis quelques années un curieux rôle : il se prétend le dernier vrai Belge, il se veut le Belge moyen, mythique. C'est une manière de s'affirmer contre des parents qu'il traite de «sales Français», contre un frère trop libertaire à son goût. Il dit rêver d'une Belgique «stable», où tout serait à sa place, bien ordonné, bien propre. Il veut prendre son

souper à six heures, manger des tartines et du riz au lait. Plus tard, il ne boira jamais de vin, dit-il, mais de la bière, car c'est excellent avec les frites. Il trouve qu'il y a trop d'étrangers en Belgique. Il regarde RTL ou la RTBF. Le nom de Coluche lui donne des boutons. Il renchérit sur son accent bruxellois et utilise des expressions wallonnes. Il aimerait que nous lisions *La Dernière Heure-Les Sports* et veuille ignorer *Le Monde* ; d'ailleurs, lui, il achète *Tintin* et *Spirou*. Sa volonté poussée consciemment jusqu'à l'absurde d'être le Belge type, le Belge central, n'est pas seulement une réaction contre ceux qu'il appelle les «néoistes» (néologisme déposé) ; c'est aussi une manière retorse de se conformer à la vie qu'il imagine être celle de ses compagnons de classe. Mais si nous lui proposons de visiter la Cascade de Coö ou de prendre nos vacances à Blankenberg, son enthousiasme nationaliste retombe et il accepte de nous accompagner dans l'Hérault ou dans les Pyrénées ; il aura, il est vrai, plus de matière à critiquer depuis le pain jusqu'aux autoroutes à péage, et surtout le chauvinisme des Français ! Il joue avec humour le personnage du petit Belge ultra-chauvin, mais ce jeu cache un désarroi : il lui faudra du temps et de la réflexion pour se situer, et pour enfin ne plus jouer, être lui-même.

Le courage «réactionnaire» de mon fils, c'est de se prétendre Belge en un temps où ce pays tend à disparaître. Ma honte, c'est de m'être fait passer pour Française en un temps où l'impérialisme culturel français était très fort. Pêché confessé est à moitié pardonné, nous disait-on, et mieux vaut des remords que des regrets. Mes remords n'ont rien de nationaliste, ils vont uniquement à des gens, de ma famille, de mon entourage, de mon école, qui ont pu croire que j'étais une petite snob, alors qu'il y avait dans ma fascination pour la France une bonne part de fascination pour mon père. C'est pourquoi chaque histoire est singulière. Les histoires belges sont tissées d'appartenances plus ou moins anciennes à d'autres peuples, d'autres nations : champ de bataille ou carrefour de l'Europe, ce petit pays est devenu un nœud inextricable, et il est bien difficile de démêler ses propres racines. A quoi bon ?

Les seules vraies racines sont celles de l'imaginaire. Il me plaît que ce soit à Bruxelles un soir, sur la plate-forme arrière du tram 6, que la ville m'ait parlé. J'allais au Palais des Beaux-Arts pour le concert des Jeunesses Musicales et, à la Porte Louise, j'ai connu pour la première fois une sorte d'extase urbaine, comme si tous les gens de la ville étaient devenus moi. J'avais l'impression de les porter dans mon cœur, de les comprendre chacun en particulier, d'être en eux vivante et vibrante. Il

y avait des lumières, des autos, des fenêtres, des gens sur les trottoirs, ça brillait, ça bougeait. J'étais immobile, transportée à l'intérieur de moi, dans ma tête. La vie de la ville frémissait doucement sur toute la surface de ma peau, transmise par mon regard seul. Brûlant de fièvre, comme celui d'une amoureuse.

C'était à Bruxelles dans les années cinquante.

## les matières des trottoirs \*

L'odeur.

L'odeur des graminées et des poussières en suspens.

Le parfum de l'air est tel que vous vous dites : «C'est l'été». Et cette odeur, celle des matières des trottoirs ... la chaussure de cuir vient d'en écraser quelques-unes. Au bord du trottoir, elle se frotte comme un chat à une jambe. Elle gratte la crème brune à la pierre taillée ... Cette odeur de cuir chauffé !

La dame, installée derrière ses rideaux, observe le manège de la chaussure. Elle est indignée : «Mais a-t-on idée d'écraser les matières des trottoirs ?» sans pressentir l'odeur cuite qui rampe en ce moment vers le bitume de la route.

La chaussure se soulève. Se retourne. On juge, plus haut, si «ça peut aller comme ça», si on peut continuer de marcher ou si, «Mon Dieu, que c'est contrariant !» on devra encore frotter le cuir contre la bordure.

On attend.

La dame attend.

Tout à coup, elle cesse de regarder à travers ses rideaux, parce qu'elle les voit, brusquement, ses rideaux, et qu'ils sont gris. «Quelle poussière, pense la dame. Dire que je respire cette saleté, c'est dégoûtant !»

«Je les respire, pense-t-on sur le trottoir, c'est dégoûtant !»

«Je vais les décrocher et les laver. La vie, ce n'est pas autre chose que salir et laver. L'infirmière retraitée qui m'a enfoncé une aiguille dans le ventre et qui m'a ordonné d'attendre que je perde tout, les couches de coton, l'aiguille, du sang, et *lui*, m'a dit que la vie, ce n'était pas autre chose. Et souvent ceux qui lavent ne sont pas les mêmes que ceux qui salissent» a-t-elle ajouté en regardant d'un air navré le satin du couvrelit boire comme un buvard le liquide jailli du ventre torturé.

«Je devrais les enlever, pense-t-on. En tout cas faire cirer la chaussure souillée».

La porte de la maison s'est ouverte sur une étrange personne, elle jette de l'eau et chasse les matières du trottoir avec une brosse qui grince sur la pierre que j'en ai mal aux gencives. Si elle avait songé à les

chasser plus tôt, je n'en serais pas là, à frotter le cuir contre la bordure. Sans parler de l'odeur ...

– «Je ne connais pas, dit-on avec amabilité, histoire de faire la conversation, en période de grandes chaleurs, d'odeur plus écœurante. C'est dégoûtant.»

– «C'est dégoûtant» confirme la dame.

Une petite fille triste passe devant eux et remarque la chaussure maculée, la brosse de la dame, les matières des trottoirs. Elle saute à pieds joints dans la rue. Fait quelques pas en regardant le bitume, avec l'air d'avoir perdu quelque chose.

Elle se baisse et, de l'index, elle touche la crème noire de la route. Il fait de plus en plus chaud et l'air promène une odeur de cuir et de matières.

La brosse de la dame heurte la chaussure. On regarde sans y croire le cuir blessé. On lève des yeux hargneux.

La petite fille triste gratte du bout de l'ongle un peu de bitume. Elle se relève, l'index enrobé de crème noire.

– «Vous ne pouviez pas faire attention ?» dit-on à la dame qui ne répond pas.

Elle fixe le doigt de la petite fille triste et sent la colère monter en elle : «Non, mais, pour *qui* se prend-elle ?»

On regarde de nouveau le cuir de la chaussure. C'est regrettable, tout de même, cette odeur de crème et d'air chaud.

– «Vous ne pouviez m'éviter ça ?» murmure-t-on avec douceur.

La petite fille roule entre le pouce et l'index la boule d'asphalte. Elle la triture jusqu'à ce que la pâte soit devenue une bille noire et luisante. Il en sort une sorte de graisse. «Est-ce bien normal ?» se demande la petite fille.

– «Est-ce bien normal ?» implore-t-on, en désignant à la dame le cuir râpé de la chaussure.

La petite fille se rappelle qu'en effet, ce phénomène se produit parfois.

Surtout au cours des grandes chaleurs, à l'époque des odeurs. Elle ouvre la bouche et coince avec une joie avide la boule sous sa langue.

«C'est beaucoup mieux qu'un vrai chewing-gum» pense-t-elle.

– «Votre chaussure a écrasé les matières des trottoirs» explique la dame.

Cela arrive quelquefois.

La dame, en réalité, ne s'intéresse pas à l'homme. Elle regarde la petite fille triste qui mâchonne un morceau de route.

«Elle se croit *grande*» pense la dame ivre de rage.

– «Vous auriez pu m'éviter ça» soupire l'homme. Il conçoit une amertume évidente devant sa chaussure blessée. De plus, il estime que c'est très dangereux ce que fait la petite fille triste.

– «C'est dégoûtant» lui crie-t-il, mais personne ne l'écoute.

– «C'est dégoûtant» murmure-t-il vers sa chaussure qu'il promène encore, par à-coups, sur le bord du trottoir.

La dame scrute la route. Elle se moque pas mal de l'homme, de sa chaussure et même, mais c'est nouveau, des matières de trottoirs. À son tour, elle devient triste : «Immobile, pense-t-elle. En fait, je suis immobile». Elle tombe dans la jalousie la plus basse. Elle a envie d'un bout de route, de pâte molle. Elle aussi désire une friandise.

La petite fille s'enfuit en suçant le bitume.

L'homme la regarde partir.

– «Ses chaussures auraient besoin d'un bon coup de brosse» dit-il. Il pontifierait avec plaisir, mais il sent que la dame ne l'écouterait même pas. «Elle est de mauvaise humeur» pense-t-il avec simplicité. Mais la vie n'est pas simple, elle, et, au fond de lui, l'homme comprend qu'il vient de subir une grave défaite. Il abandonne la dame. Il traverse la rue, sans un coup d'œil pour le bitume en train de fondre sous le soleil, bien qu'il y pense, qu'il voudrait même gratter un bout de route et le caler dans sa bouche, mais il n'ose pas, parce qu'il sent sur sa nuque peser le regard de la dame.

«Mais qu'est-ce qu'elle me veut ?». Il en pleurerait presque. Il ne sait pas tout à fait pour quelles raisons il a peur, mais il sait qu'il a raison d'avoir peur. «Si, au moins, elle m'appelait».

Et voilà qu'elle l'appelle, la dame, qu'il se retourne pour rire avec elle qui a déjà de la pâte molle au fond de la gorge :

– «Elle l'a fait exprès, hein ? lui crie la dame. Elle s'est bien moquée de nous, n'est-ce pas ?»



## lettres au cambodge \*

Bruxelles, le 10 septembre 195 .

Cher Kim Ny,

Notre directrice d'école est venue dans la classe, ce matin, pour nous parler du Cambodge.

D'après tout ce qu'elle a dit, tu vis dans un pays merveilleux. Tu as de la chance. Notre directrice nous a donné des adresses de garçons et de filles de notre âge pour qu'on échange des lettres.

Comme on pouvait choisir, moi, j'ai demandé un garçon et c'est sur toi que je suis tombée ! Bonjour !

Je suis une fille belge de 9 ans. (Enfin, mes 10 ans sont pour bientôt. La date de mon anniversaire, c'est le 2 octobre). La Belgique est un petit pays en forme de triangle (comme ça :  $\Delta$ ) situé au nord de la France. C'est un pays de guerres tribales, dit Willy, mon meilleur ami en classe. Chez nous, des gens parlent flamand, d'autres, français. Ils se disputent entre eux sans arrêt. Je te dirai que moi ça m'embête parce que ma meilleure amie est une Flamande d'Anvers. Elle s'appelle Mia. Je t'enverrai sa photo, elle est très jolie.

Je t'envoie ma photo qui j'espère te complera. Elle a été prise sur la plage, à la mer du Nord. J'ai du succès auprès des garçons parce que j'invente des jeux amusants.

Je t'embrasse déjà.

P.S. Je suis grande pour mon âge. L'institutrice me dit que les Cambodgiens sont petits. Oh, pourvu que tu ne sois pas plus petit que moi !

P.P.S. Les corrections que tu remarques dans ma lettre sont de Maman (je fais beaucoup de fautes d'orthographe, excuse !)

Bruxelles, le 2 octobre 195 .

Cher Kim Ny,

J'ai reçu ta lettre avec des palpitations du côté du cœur. Je vais te l'avouer : j'avais horriblement peur que tu ne répondes pas. Mieux : je suis éblouie parce que tu existes. Tout ce que tu me dis au sujet de ma photo me touche beaucoup. Mon Dieu, comme tu es gentil ! Cela se voit d'ailleurs sur ton visage. Oui, pendant que j'écris cette lettre, j'ai mis ta photo sur mon bureau, contre un pot dans lequel je jette mes vieux crayons. Tu as un visage très doux. Ça tombe bien ! Puisque toi tu trouves que sur la photo, j'ai l'air d'une «petite fille de feutre».

Nous sommes deux doux (à écrire en un mot = deudoux. Je vous présente Monsieur et Madame Deudoux). Merci, cher Deudoux, pour le cadeau que tu m'envoies pour mon anniversaire. J'ai mis la broche sous mon oreiller, pour ne pas la quitter une seconde, même la nuit. J'espère ne pas écraser les motifs en argent avec ma grosse tête !

Samedi après-midi, j'irai avec Maman te choisir un mouchoir de dentelle dans un des magasins de la Grand-Place. (Comment sais-tu que c'est une spécialité de chez nous ? Tu es formidable).

Je t'embrasse fort

*Madame Deudoux.*

10 novembre 195 .

Cher Kim Ny,

Pardonne-moi de répondre si tard à ta lettre qui m'a fait tellement plaisir, mais j'ai été malade. On a dû m'opérer d'urgence. J'avais une hernie. On m'a découpée autour du nombril et la cicatrice ne voulait pas se refermer. Tu sais pourquoi ? Parce qu'on m'avait recousue avec du fil de boyaux de chat et que je suis allergique aux chats ! (J'éternue sans arrêt quand il y en a un près de moi. C'est affreux parce que je les adore, j'en voudrais un). A l'école, je n'ai pas raté grand'chose. Mes copains prenaient les notes en double (avec du papier carbone). Quand ce n'était pas possible, l'institutrice recopiait elle-même dans mon cahier. Quand je vois sa belle écriture, j'ai envie d'arracher les feuilles avec mes pattes de mouches. Pour continuer à te présenter la Belgique, je te dirai que c'est un pays de guerre de religions.

Je m'explique : chez nous, il y a des écoles catholiques où ce sont les curés qui enseignent. Ceux qui y vont sont de grands croyants. Il y a aussi des écoles de l'Etat, où enseignent des laïcs (Maman vient de me le dire !) et où vont ceux qui croient en Dieu sans que ça les empêche de dormir (mes parents) et ceux qui ne croient en rien. Avec ma veine, moi qui suis à l'école communale, j'ai un de mes meilleurs amis qui va dans un collège de jésuites, «les pires» dit Léon, un copain. J'ai l'art de me compliquer la vie. Parfois la guerre entre catholiques et laïcs est terrible ! J'ai une tante qui est institutrice dans une école de l'Etat. Eh bien, tu ne le croiras pas, mais lorsqu'elle croise avec ses élèves celles de l'école catholique, les religieuses font un signe de croix, comme si ma tante était le Diable !

Parfois aussi, ils sont plus calmes. Au vrai, moi je m'en moque. Aïe, je sens que tu vas encore t'étonner de mes critiques envers mon pays. Les Belges sont comme ça, cher Kim. Mais essaie de le critiquer, mon pays, et tu m'entendras ! Maman dit que les Belges sont comme Cyrano de Bergerac. Tu connais ? Un type merveilleux, mais qui avait un nez tellement long qu'il empêchait qu'on voie le reste. Il ne permettait qu'à soi-même de dire des horreurs de son pif (en français, ce mot est synonyme de «nez» comme «tarin», c'est chouette, non ?)

Mais toi, tu as de la chance, tu vis dans un pays de rêve. Au paradis. J'espère malgré tout que tu me comprends et que tu m'aimes bien.

Je t'embrasse

*ta petite fille de feutre.*

P.S. Ci-joint, sur une autre feuille, quelques-uns de mes jeux préférés.

P.P.S. Pourquoi dis-tu que tu as peur de la guerre ?

7 décembre 195 .

Cher Kim Ny,

Ça, c'est fou ! Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai été heureuse d'apprendre que tu as essayé tous mes jeux et que celui que tu as préféré était les dessins sur le pavé. C'est aussi mon favori !

En plus, tu m'envoies un poème de toi. Je suis *folle* de joie parce que *moi aussi* j'écris des poèmes. Ah, je t'adore !

Je t'envoie un de mes textes sur une autre feuille. Dis-moi ce que tu en penses. Moi, j'adore le tien. Comme tu aimes ton pays !

J'ai cherché partout les disques sur carte-postale dont tu m'as parlé. Je n'ai pas trouvé, mais ne perds pas patience. Maman continue à ratisser les magasins pour toi. A propos, Maman aime beaucoup ton poème. Elle s'y connaît. Elle lit beaucoup. Elle dit que la Belgique est le pays des peintres et des poètes. Les meilleurs et les pires, selon elle. Tu fais ce que tu veux de cette information.

Je t'embrasse fort (aujourd'hui, je suis pressée)

*Madame Deudoux.*

P.S. Tu as oublié de m'expliquer à propos de la guerre.

En relisant sa lettre, la petite fille se dit qu'elle mentait à son ami et que ce n'était pas loyal de sa part. Son jeu favori n'était pas, ainsi qu'elle l'affirmait, les dessins sur le pavé, bien qu'elle l'aimât beaucoup, mais un autre jeu, très secret, qu'elle n'avait jamais partagé avec personne. Dans une abbaye en construction, elle léchait les murs pendant des heures. Elle passait sa langue sur les briques rudes, sur les gouttes de ciment durci. Elle mouillait les couches de mortier entre les pierres, elle avait salivé sur des chambres entières. Elle n'aurait pu expliquer pourquoi, mais elle savait que ce jeu ne devait être qu'à elle seule.

2 janvier 195 .

Cher Kim Ny,

Bonne année à toi, cher Kim. J'espère que tu seras très heureux au cours de tes trois cent soixante cinq jours. Et surtout, que ta peur de la guerre se calmera. Tu ne m'expliques rien à ce sujet et c'est pire que tout. Mais je pense que tu as tes raisons et je les respecte. Maman me dit que ça vaut mieux, en effet, que tu ne dises rien. Samedi dernier, quand j'ai vu un film de guerre, j'ai pensé à toi sans arrêt. J'ai vu des bombes tomber sur des maisons. J'ai vu des gens qui en torturaient d'autres. C'était horrible !

J'arrête ici ma lettre parce que je pleure.  
Bonne année, Monsieur Deudoux : embrasse tes deux sœurs de ma part.

*Madame Deudoux.*

\* Extraits d'un récit intitulé *Cœur de feutre* – inédit.

**«tiens, fume c'est du belge !»  
ou  
«comment jeter son sperme  
aux moineaux»**

Pas de philosophes, peu de musiciens, presque pas de poètes, quelques écrivains ; mais des peintres, des hommes d'objets concrets ; mystiques, musiciens, poètes et penseurs de matière, palpeurs et manipulateurs du lourd et du secret dans l'alchimie légère des vapeurs corrosives du rêve et de la foi ... itinéraires et routes du réel, vers le fermé comme ouverture sur l'infini, vers l'horizon comme perte et dissolution de toute route itinéraire ... Une façon de vivre l'air et le nuage en terres basses, souvent inondées, pesantes et grasses, où marcher est jeu de proue qui s'arrache et enfonce, ivre d'appartenir enfermée et reprise, autant que d'échapper folle et affamée d'espace ... Une façon de se chauffer frileusement à la lumière rare, entre l'ombre et les gris, là où la couleur semble naître du rayonnement doux des choses, portées à la lente et paresseuse incandescence des braises ... Une façon de pays horizontal, et vallonné sans heurts, qui vous donne dans le lointain de marcher sur la mer ou d'entrer dans la hauteur du vent ... Une manière de regarder, qui fait, entre ciel et fleuve, passer les berges et rouler les vagues brunes du sillon, tandis que l'eau tient ses demeures de granite bleuté solidement ancrées sur les bouillonnements et les poussées d'une lave qu'elle refroidit et fige ... Partout, l'arbre, comme s'il était l'axe, l'herbe et le blé dans l'onde concentrique et large d'un point de chute ignoré, la plaie rose des tuiles d'un village, les cloches et les beffrois comme s'ils étaient, dressés devant la plaine, la fièvre et le délire ... Et cette pluie, et cette brume qui rompent l'arête, perdant la ligne et la limite dans l'effacement du vertical et le retour humide aux éléments non séparés des premiers jours ... Une façon de grimacer avec les monstres qu'on attend pour les avoir vus dans l'ombre et le glauque des

regards longtemps enivrés et longuement enfumés ... Une façon de rire qui appelle l'apocalypse dans le défi d'un monde trop rangé, épousseté et nettoyé, comme s'il était en fait désert, ou dans l'attente d'un homme doux qui calmement viendrait s'asseoir pour vivre détaché la fin des temps ...

Ils ont appris cela des nuages qu'ils suivent patiemment jusqu'à l'orage rond et la mêlée des cieux, annoncés aux lisières de la plaine par un frémissement d'échine noire. D'abord, ils boivent et dansent l'été blond des moissons, la belle et fatigante confiance des machines aux huiles souples et chaudes, le bel entassement fait qui rend fort et riche du temps d'hiver où l'on pourra attendre et voir venir en se taisant devant le feu ; puis vient le premier roulement de voix qui porte plus et plus lourdement, le bruit qui augmente et qu'il faut monter comme une pente raide où l'on halète de plus en plus ; enfin, et ce qu'il faut de temps est bien variable et souvent selon les filles, enfin, il n'en reste que deux, à qui tous consentent ... Et c'est le défi ! On tombe tout vêtement jusqu'aux torses ; on repousse les tables et on fait place ; on tire la ligne où il faudra se rencontrer ; en dernier, ils ôtent les ceintures qui pourraient faire mal inutilement, et les deux gros, les deux montagnes se préparent ; ils n'ont que trois pas à faire, un court élan à prendre, avant de se ruer ; et de leurs bedaines musclées le choc rebondissant fera tomber l'un et tituber l'autre. L'affaire est courte mais on rira longtemps ... Ils ne s'embrancheront pas de savoir comment on fait ailleurs et quelles sont les règles ... Déjà le ciel est clair et l'aube rose qu'ils regardent en fumant à petites bouffées ...

Et ce sont les mêmes qui vont de «sais-tu» à «tu sais», et d'un café à l'autre, avec des gestes francs et puissamment beaux de marchands de bestiaux, qui se frappent dans les mains le matin au marché ; les mêmes, qui vont de ce pas qui repose le corps, équilibrant le monde du lent balancement d'un rythme alterné aussi sûr que les saisons ; et c'est ainsi qu'il faut, à Bruxelles, descendre cette vieille rue étroite, bordée de maisons à pignons petites et penchées, plongeant du haut vers le bas de la ville et le fleuve caché des égouts, quand un soleil cramoisi vient,

dans le strict alignement des perspectives, fermer le passage par une sorte d'entonnoir vers l'enfer dont l'ouverture disparaît peu à peu dans le fond de la nuit ; et c'est ainsi qu'il faut apprendre et apprécier ici la juste intuition des chemins aussi vieux que le monde qui épousent, non le plan, mais le pas, non le privilège, mais la pente, et l'harmonie des choses ... et c'est encore soudain savoir, étant ici parmi les hommes de partout, qu'il est un pas qu'on retrouve sans chercher, une piste qui draine sans dire, une très douce inclinaison commune qui nous entraîne ensemble dans l'équilibre mesuré d'une lente promenade sans buts vers la fin ...

Puisqu'il s'agit de boire, les vieux vous le diront : «ce n'est plus comme avant». Mais boire n'est pas l'oubli, et le temps n'a rien changé à l'affaire, qui exige de l'homme de rire et de danser avec ses masques, doubles et démons qui le dévorent ... Alors, aujourd'hui comme avant ... et c'est dans ce café de quartier, plus sombre que triste, plus pauvre que sale, que se tiendront en juges joyeux les dieux terribles du quotidien. Le long des banquettes droites en bois vernis court, repoussée contre le mur, la corde, où s'appuieront pour dormir les vainqueurs ainsi exposés, jusqu'à ce que le patron brutalement la détende au matin, faisant choir, dans la sciure et la cendre, les corps chiffonnés et les faces gonflées par le sang battant la tête ... Et pour ces places, cette chaleur, l'alcool et moins de solitude, pour tout cela, il faudra obstinément se battre et atteindre des limites impossibles ... Longtemps, jusque tard dans la nuit, revanche après revanche, éliminations après éliminations, aux frais de ceux venus de loin, étrangers à ceci mais prêts à payer (et pourvu qu'ils viennent !) on jouera féroce-ment. Déjà, entre deux chaises, une caisse et sur celle-ci une planche punaisée de sous-bocks, les uns à l'envers pour les cases blanches, les autres à l'endroit pour les cases noires ... De même, on place dessus les pions : bières blondes, bières brunes, à ras bords identiques ... Les règles seront celles, inchangées du jeu de dames, sauf que les pions pris à l'adversaire devront aussitôt être bus, rétablissant ainsi, par une ivresse trop rapide et dangereuse, une trop grande habilité ou une trop forte disproportion des forces en présence ... Au fil des parties, on passera aux «petits vins rouges» contre «les petits blancs», pour finir, au milieu des témoins, badauds et perdants,



agglutinés et saouls, parmi les fumées et les odeurs aigrettes, par disputer les grandes finales au «schnaps» ou au «pèquè» contre les «rhum bruns» ou les «cognac» ... Quelques parties se gagneront par abandon ; la plupart verront des hommes opiniâtres et têtus se battre jusqu'à la fin, au risque de mourir ou de perdre raison et ils s'accrocheront jusqu'au bout à ce droit enfin conquis de partir moins seuls, parmi des hommes et des femmes qu'ils aiment et haïssent d'être ainsi depuis les siècles leurs semblables.

Et puis pisser d'un large et puissant jet au pied d'un large et puissant arbre, afin que ses vertus en retour vous inondent, pour que remonte la sève vive et se partage le flux qui tient ferme, raide et gonflé comme lui, debout dans un vent frôlant et tournoyant jusqu'au vertige, debout dans la boue chaude des terres très profondes où affleure le feu et fermentent les forces neuves ...

Pisser contre la grande femme salée là-bas, juste derrière l'horizon qui noue ceinture aux jupes d'herbes et de nuages autour de ce sexe, tantôt venant lécher humide le sable des jambes dans un spasme ultime et bientôt absorbé, tantôt tout d'écumes éclatées au sommet de la vague qu'écarte et court un long souffle qui le pousse en avant ...

Pisser parce qu'on aime la pluie quand elle balaie des chevelures froides et douces, la face et le corps brûlés tout entiers par les neiges rouges de la fièvre et du désir, parce qu'on l'aime pour s'être liée ainsi à la terre dans le cercle interrompu de l'arc-en-ciel et de l'enfer ; pisser parce qu'il faut avec les morts enterrer les dieux et qu'ils sachent ainsi qui est vivant sous le ventre des grands bœufs urinants du soleil ; pisser comme on écrit quand ça libère enfin avec une grande joie sans même simplement se demander si c'est écrire et pourquoi ...

Juin 1980.

## les tics maladroits d'un bonhomme trop poli

Les Américains ne capitulèrent pas.

Je ne suis pas né sous leur coupe, mais sous l'œil goguenard d'un terroriste du cœur : mon père me trouvait beau. En 1950, il est vrai que ses yeux dans les miens suffisaient à ma joie.

Trois années plus tard naquit un frère dont on imaginait mal encore la destinée.

Plus tard encore, un troisième s'extirpe, en pleine nuit, du ventre de notre mère Gisèle.

Le quatrième fut d'abord confondu avec la ménopause. Douze années me séparent de lui. Douze années pour moi d'intenses activités revendicatrices, auxquelles notre bon père Jean prêtait une oreille plus qu'attentive, d'autant que nos cris et piailllements n'encourageaient pas à la riposte bruyante. Il levait sa main droite et nous nous taisions : au bout de celle-ci se dressait la pantoufle bénie qu'il abattait sans remords sur nos fesses rondes et propres.

Douze années où les souvenirs rentrent comme cocons en foire. Douze années de luttes internationales : mon père me prenait sur le dos et courait dans les bois à la recherche de vinaigre. (Était-ce par vindicte inconsciente que j'effleurai de mon pied le nid d'abeilles sous les myrtilles ?)

En 1910, l'Allemand Fritz Haber et le Français Georges Claude synthétisèrent l'ammoniaque. La solidarité internationale joua : on m'en badigeonna le corps, et je repris bientôt mon aspect normal.

Je sais aussi qu'ils ne travaillèrent plus. Les grandes graves grèves : Verviers, notre ville, lainière, geignait. Rien de plus, sinon que mon père reçut une baffé du sien. Juste retour des choses : nous reçûmes la pantoufle.

Les Américains se taisaient : d'autres soucis les jugulaient.

Le Congo donnait mal aux dents.

Verviers, dont l'eau – en provenance du lac de la Gileppe – était si pourrie qu'elle faisait le bonheur des menteurs, se déglinguaît et s'empêtrait dans le méli-mélo des faillites frauduleuses et des laines par d'autres salies.

L'Américain regardait un Zaïre devenir noir, tandis que le charbon des mines de Charleroi ne salissait plus tellement le regard des gens croisés en rue.

Je ne croisais personne.

Dans le village, je disais «bonjour» à certaines silhouettes, à certaines démarches anguleuses que je reconnaissais, de loin. Mais le démon «classe sociale» jouait son rôle à merveille : nous ne pouvions fréquenter qu'un certain type de main : les calleuses, les fortes, les veinées, crevassées en hiver. Quant aux mains molles, fines, soignées ... celles-là ne nous ont jamais accordé une grappe.

Du moins en ce temps-là. Maintenant que nos activités culturelles et artistiques responsables nous donnent quelque notoriété, nous liquéfions parfois le jus moite de ces regains de main. La science américaine dota l'hôpital de Verviers d'une pince chirurgicale très rare. En 1959, le chirurgien X l'oublia, par maladresse, dans mon ventre. En fait, il voulait la subtiliser, subrepticement, pour utilisation postérieure dans sa clinique privée.

Mais l'œil droit circulait et X eût un blâme, duquel il se remit fort bien : l'opération était télévisée.

Mais nous étions jugés. Les bottes secrètes américaines se dessinaient, à New York, ou ce qui était pour nous un «quelque part par là».

La première malice ruina marraine Alice pour cinq ans : un représentant, bien de sa personne, lui vanta les mérites de la télévision. Il la convainquit. Et Mathieu de trimer. Nous possédions la télévision. Et aimions de plus en plus marraine Alice. Les réunions de famille se succédaient à un rythme à peine réfréné.

A l'époque, nous apprenions, par ce biais, la similitude d'intelligence de la guenon et de la femme : Johnny Weissmuller aimait tout autant Cheeta et Jane. Quelques années plus tard, Jacques Brel chantera «Les filles et les chiens».

Fort heureusement pour l'Américain qui n'eût pu mener à bien, seul, l'œuvre colossale de sape qu'il avait mise sur pied en voyant X planquer dans ma panse sa cisaille à tripes, un Japonais s'installa à ses

côtés : nos voisins achetèrent une balançoire-trapèze-corde à nœuds *made in Japan*.

Claudy, leur aîné, aujourd'hui beau garçon, envoya ses pieds sur le front jeune de mon puîné. X refit surface.

La plaie, bien que profonde, ne lui permit cependant pas d'assouvir ses instincts cachottiers.

La seconde malice américaine s'avéra plus criminelle encore : l'installation, dans nos écoles, de radiateurs de chauffage. Un pas de côté, une bousculade ... et le front du même frère, au même endroit.

On fit appel à X.

Dans un même temps, nous découvrions les Fagnes, et nous apprenions à respirer. Les voitures, qui stationnaient à la baraque Michel respiraient, elles aussi. Toutes se signalaient à l'attention des promeneurs par un grand «B» noir, sur fond blanc. La politique d'ouverture belge changea tout cela : les parkings d'antan rétrécirent, et le «B» devint «NL»...

Nous connaissions les Fagnes et y allions promener. L'affût du matin, le dimanche, avant les miches et le café chaud instruisait notre semaine, notre regard, notre patience. Sous la fagne se dessina la troisième malice : l'Américain construisit des réservoirs à fusées. Nous allions voir danser les coqs de bruyère : ils crânaient sur des ogives. L'école nous prenait une part non négligeable de la vie. On nous y divulguait les secrets de la langue flamande. Aujourd'hui, il s'agit de néerlandais. Sans doute est-ce un peu moins péjoratif.

Et nous apprenions que, entre autres, «een soldaten tenten tentoonstelling» se traduisait par «une exposition de tentes militaires» ! Et de rire !

Un autre jour, à la mer, chez eux, à l'hôtel des arcades, rue de l'hôtel des arcades, La Panne, 1957 : je venais de terminer, haut la main ma deuxième primaire. Mes parents, pour la circonstance – normale – m'offrirent une paire de patins à roulettes. Fier, j'exhibais sur les trottoirs de Flandres, le dernier cri de la locomotion wallone. Ils connaissaient déjà le skate-board.

Nous étions là, à portée de grenades. Nous n'étions pas étonnés qu'ils ne nous fissent rien. Les campagnes propres et la mer bleu-vert.

L'Américain veillait, aidé – je le sus plus tard, – par nos législateurs. Il décréta «De Panne» plus harmonieux que «La Panne» et «Bloemlaan» plus musical que «Avenue de la Fleur». D'autre part – mais c'est

une autre histoire – il inscrivit, une nuit, au crayon blanc, sur toutes les vitrines de Bastogne «hier men spreeket vlaams».

Mon père, ma mère et nous trois (nous ignorions alors qu'un quatrième se préparait) aimions à glaner le silence dans ces régions, ces étendues vertes giboyeuses, où seul le martèlement des sabots troublait la quiétude familiale.

Tous ces longs bois tranquilles : des ruines.

Les longues marches silencieuses s'inscrivirent sur la liste déjà longue des gibiers potentiels de l'Américain à l'œil torve.

Plus de sabots : des résidences clapiers. Plus de sentiers, de futaies : des parcours Vita.

Les repas, que nous préparions, comme vous le savez, la veille avec amour et désir de posséder le moment, se construisaient aisément : des pistolets au jambon, au fromage ; quelques tranches de cramique, de l'eau, et des fruits.

Nous avons droit, dans les lieux dits de pique-nique au sourire étoilé des bœufs en daube lyophilisés, au Knorr quick lunch (Bami Goreng, Curry rice with chicken balls) Et du coca-cola ! On ne s'assied plus par terre : des bancs de chêne accueillent nos cellulites.

Nous gravons nos noms. En nous gavant des leurs !

«Temp que durera ce chêne durera notre amour» (Albert-Liliane, 1961) «Ma main ta main dans ce chêne» (Luc-A.-Marie, 1959).

J'avais un vélo. Mes frères aussi et nous partions ensemble, le sac scout kaki au dos, empli de pain et d'eau à la recherche de paysages. Nous roulions vers le lac. Toujours le lac et son lion Léopold II, grand.

Nous étions peu nombreux sur les routes caillouteuses et dures des Ardennes.

Malgré tout, nos parents nous voyaient partir avec un sentiment semblable à celui de la crainte. C'est pourquoi notre musette s'alourdissait, à notre insu – pas toujours – d'un lance pierres ultra sophistiqué au moyen duquel nous eussions pu mettre en déroute les satyres, trop rares en ces régions.

De retour, nous parlions peu. Nos yeux suffisaient à dire notre peine d'aventures avortées.

Le midi, la cire Reina nous offrait le cinquante-deux mille trois cent septième épisode des aventures de Zappy Max qui, à l'aide du colonel Dordogne et d'une journaliste dont le nom s'est évaporé, traquait Kurt

Von Schwartenbergh – dit Le Tonneau – dans tous les repaires cachés de la planète Terre. Nous lisions aussi les aventures de Luc Bradefer. Notre capacité inventionnelle s'en trouvait décuplée.

Nous allions au lit tôt. Et Parrain Marcel – logeant sous notre toit – imaginait Adhémar Peutrock pour combler notre lendemain. Nous allions au lit tôt. Sauf le mercredi. Ce jour-là, nous écoutions «Quitte ou Double» à la radio de ma grand'mère qui, elle aussi, supportait nos querelles.

Le mardi et le jeudi de chaque semaine, nous gymnions au cercle St-André. C'est là, qu'un jour de bénédiction des appareils, je fumai ma première cigarette : une Kent (pour le goût) ! L'Amérique s'immisçait dans le sport belge en distillant ses poisons.

Quelques heures plus tard naissait le benjamin Legros.

Aussitôt, le Japon lui déclara la guerre : un ballon de football Raymond Kopa *made in Japan* se détournait de la trajectoire que mon pied gauche lui avait signifiée et butait contre les vitres de la chambre du petit. Couvert d'éclats, il fut sauvé par la prestance maternelle.

Mon père n'a plus jamais mangé de riz.

Mais je reçus encore des baffes dont une, mémorable, due à Dieu, le troisième malicieux installé à la droite du père.

Nous avons reçu une éducation catholique (la famille d'ailleurs se targuait de posséder en son sein une religieuse – tante Tine – dont nous ne pouvions embrasser le visage tant son casque-carcen faux-col ensevelissait déjà les traits), un curé François (qui se défroqua vers la cinquantaine pour courir la prétentaine en galopant le guilledoux), et ce grand'oncle Joseph, ex-recteur de l'univ de Pékin, missionnaire de Scheut, torturé par Mao. Il fumait le cigare, sur le tard, et craignait la mort.

La messe du dimanche était obligatoire.

Sœur Sourire y chantait «Mets ton joli jupon mon âme

J'ai rendez-vous (bis)

J'ai rendez-vous

Seigneur avec vous».

Il nous sembla bon, mon cadet et moi, un jour que nous étions particulièrement hostiles, de canaliser l'imagination des auditeurs de cette jolie chanson en spécifiant le lieu de cette rencontre importante. Il paraissait évident, puisqu'il s'agissait d'un jupon et non d'une robe de bure rude, que Dieu et la nonne s'engalipettaient de belle manière en un

hôtel de passe situé, à l'époque, rue des fripiers. Et de le chanter à tue-tête ! Et d'entendre la course paternelle ! Et de sentir nos fesses ...

Plus tard – nous brossions toujours la messe en nous promenant à l'entour – nous rencontrâmes notre père faisant de même. La messe fut familialement abandonnée. L'évangile ne le regretta pas. Si ce n'est que le curé dut faire face à son public et lui parler dans sa langue. Nombreux furent les fidèles qui se désistèrent : la parole de Dieu, enfin compréhensible, succomba à l'accent verviétois.

Nous passions la majeure partie de notre temps à sportiver partout en traînant nos savates et nos bras – qui se musclaient – dans toutes les bagarres de quartier. Notre réputation d'intouchables invulnérables se répandait aux villages voisins. Les colères du cadet, particulièrement violentes, effrayaient la foudre.

Un jour, je le surpris en un bois proche – notre «sapinière» – lors qu'il montrait son cul à un voisin de la classe aisée du bourg. Celui-ci, par la suite, devint cultivateur de chicons en basse-Ardenne et sombra dans l'alcoolisme par manque de subsides gouvernementaux.

Tous deux nus comme des vers, dos à dos, (ils étaient jeunes), ils se rapaient les poils naissants. C'était l'été. Ils avaient chaud, m'expliquèrent-ils, et des besoins pressants leur tordaient le ventre. Mon frère se fit arroser comme un pétunia dans les vieilles serres de mon grand-père par mon père qui tenait la lance. Une dame rousse, plus âgée que nous, nous apprit l'anglais. Notre dernier camp, construit sur la fourche d'un grand arbre creux, fut ainsi baptisé «The House in The Tree». Beau, nous en étions fiers.

Demain, une société américaine détruira cet arbre et construira deux cent septante logements résidentiels.

X étant décédé, la vindicte capitaliste se resserre autour du receleur : mon ventre me fera souffrir jusqu'à la dernière heure. J'avais seize ans et parfois, à mon insu, mes yeux se tournaient vers les filles. Mes premiers émois, ce fut Christiane, la cousine d'un copain. Je ne la touchai point. Et l'idylle fut courte. Je pensais que plus grande était la surface de peau touchée, ou entrevue, plus profonde était la flamme et plus durable l'épopée. Ainsi, au fil des découvertes corporelles mes amours durèrent-ils de plus en plus longtemps : Colette, je lui pris la main : un mois ; Françoise, je baisai ses joues et ses lèvres closes : trois mois ; Marie-Françoise, six mois ; Claudine, trois ans ; Michèle, dix ans : nous avons deux enfants. J'avais seize ans et, sportif fanatique,

j'assistais à tous les moto-cross du pays. Joël Robert gagnait tout partout. Y avait des photos de lui tout partout dans ma chambre. J'imitais ses voltiges sur la Vespa de mon oncle Mathieu. Une fois encore, le destin me punit : une marque japonaise acheta Joël. Il ne gagna plus. Et son image s'assombrit dans ma mémoire. Nous pratiquions le tennis et fréquentions la classe des mains fines. Mais nos soquettes blanches ressemblaient aux leurs. Et le dragon «classe sociale» s'évanouit. Nous tournoyions, gagnions et abandonnions pour nous adonner à d'autres échauffourées. Ainsi nous avons parcouru les stades, les gymnases, les terrains, les piscines, les circuits, les vélodromes. Nous avons manié raquettes, ballons ronds de dimensions variées, canoës, voiles. Nos corps parlaient de pleine forme. Nous sautions d'une maison en construction. Une voiture américaine s'arrête, regarde. Je me reçois mal : deux poignets fracturés. L'Amérique savait nos forces. J'entrepris de longues et périlleuses humanités. Dire qu'elles furent longues est peu dire : 10 années furent nécessaires pour, de latin en plomberie, d'électricité en grec, me trouver, à 21 ans, titulaire du grade de technicien horticole A2 allié au grand prix de la ville de Liège (deux gros livres cartonnés décrivant trois mille sept cent quarante variétés de poires). Entretemps – et je ne vous parle plus que de l'important car le nombre de pages à écrire diminue et j'ai encore tant de choses à dire –, je m'adonnai à l'escalade. Chaque week-end me voyait pendu par les mains, à l'abri des journaux et des nouvelles alarmantes du monde, sur les rochers belges. Jusqu'en 1971, je ne fis que gravir. Un dimanche que nous nous entraînions, mon frère et moi, sur la dalle caractéristique qui borde l'Ourthe, près de Tilff, mon pied glissa sur une protubérance instable et je chutai, irrémédiablement attiré par le vide qui s'était creusé sous moi (Premier mouvement, Cinquième symphonie de Ludwig). Mes bras supportèrent mal le choc et ma rotule gauche pend toujours, quelque part. L'escalade me déplut quelques années. A Freyr, autre haut lieu, je buvais du lait-grenadine. L'alcool m'était inconnu.

1971 : dernière année d'horticulture. J'y rencontrai Michèle, professeur de français. Elle me fit découvrir Queneau et d'autres choses dont il n'est pas commode de parler ici : je dis le salé de la bolognaise, les restaurants arabes. Jacques Izoard aussi enseignait en ces lieux floraux. Il me montra les portes de la poésie, et d'autres dont il est difficile ici d'énumérer les conséquences de leur ouverture. Je dis les restaurants turcs et les bestioles très mobiles, inattractables. J'épousai Michèle.



Tous deux m'enlevèrent du crâne, insidieusement, l'abstraction philosophique qui, jusque là, avait guidé mes pas sur le chemin de la vie. L'action, dorénavant, enfantera ma joie. Louvain. Nous sommes 7.000 à vouloir détruire la maison du vilain – ouh ! le laid – ministre Vranckx qui ne voulait pas destituer la laide directrice du centre éducatif de Braschaat. Nous étions 7.000 et eux, 10. Derrière 4 mètres de bobines déroulées de barbelés. Les bouches béantes des canons de leurs mitraillettes vomissaient leur bêtise. (nous avons des journaux roulés bien fort, en guise de matraque). Nous nous sommes assis. Et nous avons chanté. Sommes remontés dans nos 2CV sympathiques. A Liège, nous avons fêté notre victoire : nous avons crié «Vranckx au poteau, les bourgeois sont des salauds et le peuple aura ta peau» et «Des nichons au balcon» à l'adresse des voyeurs non participants à notre juste cause. Nous avons, à Liège, fêté notre victoire. Je découvrais les bienfaits de l'alcool. Je m'inscrivis à l'université. Et découvris le gratin – pâté en croûte –, des chercheuses de princes. Je me remis à l'escalade. Les soirées de poésie se succédaient. La vie urbaine turbulente. J'écrivis mes premiers poèmes nostalgiques «Le petit banc du petit bois». La Flandre s'approchait de Liège. «Vieilles fermettes à retaper» s'incriminait, en dernier recours, sur la liste de malices amerlock. Nous avons sauté à pieds joints. L'université m'ennuyait. Stéphanie naquit à temps pour m'éviter l'ennui et le service militaire. Je devins ménager. Michèle navettait. Luttas anti-nucléaire. Bébé-phoques. Fourons. Les sous manquèrent. Mon diplôme allait servir, enfin. Mon poupa travaillait trop. Je l'aidai. J'écris des poèmes. Je les édite sur une vieille presse. François devient le frère de Stéphanie. Le roi perd sa prothèse. La Flandre s'installe en Ardèche. La Hollande à Remouchamps. Nous avons formé un groupe : *Sus aux adventices*. Nous poussons devant nous des tondeuses à moteur. Mes frères m'ont rejoint dans l'entreprise. Je dis les poèmes que j'écris. J'aimerais devenir une bête de scène. Mais j'ai peur de n'avoir pas purgé ma peine de recel. Hier, au Delhaize, j'ai serré la main d'un Flamand. Elle ne m'a pas paru plus moite que la mienne. Les inondations catastrophiques de juillet ont libéré les Ardennes de nombreuses caravanes. Sa peine était grande. Je le réconfortai. La semaine dernière, j'étais au sommet du Pic Nord des Cavales, atteint après douze heures de marche et d'escalade. A la huitième heure (vers midi) mes jambes se trouvaient dans la position dite «du grand écart» et mes doigts cherchaient fébrilement une aspérité quelconque pour maintenir l'équilibre de l'ensemble. Il faisait chaud.

La fatigue pesait lourdement sur mes épaules alourdies déjà par un sac aussi volumineux qu'encombrant. Des gouttes de sueur perlaient sur mon front dont les rides, gonflées par l'effort, saillaient (ouverture de G. Tell de Rossini).

Mon compagnon de cordée, trente mètres plus bas, me lança : «il est évident et clair que la situation politico-économique belge se dégrade, et que nos législateurs ne savent faire face à la Crise qui nous enveloppe. Mais ne penses-tu pas, Jean-Claude, que le conflit né de la régionalisation effective est créé de toutes pièces par des dirigeants incapables plus soucieux d'embellir leur image de marque auprès d'un public inculte que d'analyser en profondeur les besoins réels de la population ?»

Je forçai le passage et, bien assuré au relais, je me penchai vers lui.

– «A toi», dis-je.

claire lejeune

---

## de la mitoyenneté comme citoyenneté

*De souche minérale, hennuyère de la plus basse extraction. Ma Provence je la minéralise au nom secret de notre survenir, pour l'amour de l'amour. Fille de cette terre à charbon ; riche fabuleusement au plus profond de mes entrailles. Ici le touriste est de race inconnue.*

*Le sud est au nord et le nord au sud : ils se recèlent.*

*(Mémoire de rien).*

*Saviez-vous que la noire rivière de mon noir village natal s'appelle la Haine, et que son affluent est la Trouille ? Un jour, je suis « tombée en amour » avec la Fontaine de Vaucluse, en confidence infinie avec la Sorgue. Quoi d'étonnant pour une fille du nord d'avoir trouvé miroir au sud ?*

*(l'Atelier).*

Israël est une promesse qui ne peut être tenue *au pied de la lettre*, étant en chacun le pays d'amont, désert mémorable où le verbe prend ressource au terme de ses épuisements historiques. La fratrie est cette structure de la conscience qui se révèle outre-point, en amont de l'amont, disposition poétique qui la porte à se prévaloir et à jouir de sa différence plutôt que de sa référence à une identité faisant loi nationale. Si on n'est apatride de naissance, on le devient par renaissance. La patrie n'est pas à gagner, elle est à perdre : tel est l'enjeu de l'écriture.

Née de cette double désaffection de la patrie terrestre comme idéal politique et de la patrie céleste comme idéal mystique, s'incarne la

fratrie comme espace-temps du réel. La société patriarcale ne peut se perpétuer que moyennant la division des fils et la soumission des filles. Sa ruine prive de toute justification ce qui en assurait l'ordre : la guerre et l'oppression. La fratrie ne relève pas d'un ordre idéologique mais d'une intelligence ouvrière. Pensée qui n'en finit jamais de s'honorer.

\*

Pour cet animal décloisonné, ubiquitaire, à la fois poisson, serpent, oiseau, virtuellement capable de toutes les métamorphoses minérales, végétales, animales qu'est le poète initié à la consubstantialité de l'espace et du temps, c'est-à-dire enceint du réel, il est certain que tout est natal puisque tout instant est *lieu d'être* ! C'est cette certitude de l'étonnement infini, de l'inépuisable source de ravissement qui fait *chanter sa moëlle dans ses os* ...

\*

*Je commence à comprendre pourquoi j'ai irrésistiblement obéi à cet instinct migrateur, à cette injonction profonde qui m'a poussée hors de la vieille Europe, ce jour d'effroi où je me suis vue prise dans les glaces, menacée de mourir – avant même d'être née –, dans la chair sénilisée d'un vieil enfant blanc, poussée vers cette terre américaine où trouver lieu de naître à mon existence d'enfant de couleur ... Il y a bien des années, c'était à Genève, j'avais écrit un poème au fil duquel je m'étais sentie naître juive. A Prague, en mai 1968, je suis allée naître bohémienne. A Montréal, je serai donc venue naître indienne ... Ainsi, vivre serait une chaîne d'actes de décès et de naissance, avec – entre tombeau et berceau – chaque fois trois jours et trois nuits de disparition pour traverser l'espace-temps de rien.*

En revenant à Montréal, deux ans après, je savais que je venais y vivre une aventure de la mesure, y prendre toutes sortes de mesures, par rapport au passé comme par rapport à l'avenir. Retrouver au cœur de l'absence, loin des Europes, la chance de présence, ma possible distance océanique. Sortir du désert. Renouer entre mer et ciel avec la tradition du vent.

C'est toujours de l'Irrespirable que nous naissons ! Tant qu'il nous reste la moindre raison de vivre en chrysalide, nous nous y confignons. Et si nous naissons avant terme, peut-être demeurons-nous frustrés de cette irremplaçable épreuve terminale qu'est celle de l'Irrespirable ... C'est d'elle que nous advient le souffle profond. Ne quitte pas ton antre natal tant qu'il te reste une raison valide d'y demeurer, un risque assez

considérable de te retourner. Ce capital de raisons conservatrices, tu es bien le seul à pouvoir t'en ruiner. De te le dénier, je ne ferais jamais que le durcir. Il est ta propriété la plus foncièrement légitime. Les raisons que nous avons de durer et celles que nous avons de passer ne s'excluent pas. La sédentaire et la nomade en mon for intérieur ne se font plus la guerre, elles s'apprécient. C'est de cette salutation naturelle que rayonne la paix.

\*

Comment naître, le moment venu, sans déchirer la voilette de fiction qui enveloppe l'œil du cœur ? Si nous ne consentons pas à quitter le Royaume de la Promesse, comment pourrions-nous jamais faire de la terre promise la République du Réel ? Comment pourrions-nous faire arriver le règne de la fraternité si ce n'est en y émigrant, en nous faisant ses pionniers, ses défricheurs obstinés, ses ménagers, ses journaliers ?

Quelles formes de citoyenneté ? Mitoyenne, apatride, étrangère, au sens où je ne m'affilie plus qu'à la commune enseigne de la vie et de la mort. Quelles formes de légitimité ? Inimaginables, s'informant d'être incarnées au jour le jour. Vouloir faire arriver l'*au-delà* ici maintenant, c'est souscrire à l'imprévisible, c'est signer un chèque en blanc sur l'inconnu, avec l'inébranlable volonté de l'honorer. Dès lors, nulle désertion possible.

\*

Dès le début de cette plongée décisive, j'eus l'envie de m'acheter des pelotes de laine très douce et de me tricoter de grands châles. Pelotonnée sur moi-même dans ce fauteuil profond que j'affectionne, je m'en suis tricoté un bleu d'abord, *bleu profond du ciel grec* ; puis d'autres de toutes les couleurs, à l'exception du jaune, du rouge et du noir (tiens, ce sont précisément les couleurs du drapeau belge dont on recouvre le cercueil des «morts pour la patrie» ! ...). Je me dis que c'est une bien étrange manière de porter le deuil de moi-même, d'emmitoufler la peine de vivre, que me tricoter ces grandes ailes de papillon.

\*

Lorsque l'exiguïté du OU s'est outrée et que du trou de mémoire qui s'en est pratiqué s'est issue la chance de ET, reste à spatialiser le ET, à l'aménager dans un imaginaire tout neuf dont *vivre avec* est devenu la clé de l'ordre. Métamorphose de la solitude matricielle en maison de

*l'être-ensemble*, pourvue de fenêtres et de portes, de lieux propres et de lieux communs où *l'entre-deux* respire et circule librement. Toute image engendrée par la conjonction ET est dynamique, expansive, elle donne irrésistiblement à faire. Lorsque le ET s'objective, le tiers cesse d'être exclu. Dès lors, l'impasse est franchie, la réciprocité entre en œuvre. Voilà ce qu'il me fallait comprendre pour devenir majeure. C'est un grand jour, aujourd'hui !

\*

Sensation étrangement physique, ce matin, d'occuper sensoriellement un espace inconnu. De la tête aux pieds, de la moëlle des os à la fleur de peau, mon corps n'est ni mien ni tien ni cependant neutre. Je me sens *notre*. Liberté inouïe du tiers qui n'a pas encore de paraître, pas encore d'histoire à se raconter. Rien qu'une très longue préhistoire. Rien qu'une mémoire d'*avant l'air(e)* dont je me sens détachée, mais pas encore de post-natalité. Intransitivité de *nous* dont le manque de forme est la substance même. Etre le corps de tous les possibles à la fois. Dualité annulée. Trou de mémoire. Voilà bien le cap entre fonction et organe qu'il va falloir doubler sans panique, sans me retourner sur la coque vide du Personnage. Jusqu'à ce qu'une distance articulable se crée entre ma pensée et cette réalité sans exemple sur quoi m'appuyer, dénuée de toute possible référence sensorielle ; existence qui ne ressemble à rien parce qu'elle est simultanéité de tout ! De l'avant, de l'après, de la gauche, de la droite, de l'en-haut, de l'en-bas ... Nulle existence relative. Etais-je donc dans l'absolu ? Eh bien, ce n'est pas tenable d'être à la place de Dieu ! De n'être rien qu'une *trouée*. Trouée sur quoi ? Sur l'avenir de *nous*, sans aucune doute ! Sur le bleu du ciel en mondiovision. Fin du tunnel.

\*

Quand au cœur le plus brave de la Gaule, le manque de fond vient à se manquer soi-même, s'époumonne en vain du haut de sa blanche chaire, la raison vaticane, tout chemin solitairement rebroussé conduisant partout sauf à Rome. Quand tu ne vas plus au Saint-Père, le Saint-Père vient à toi. Signe des temps missionnaires où se dissipe à regret la Monumentalité.

C'est dans *le dernier carré* où se boucle l'échec de toute campagne impériale – sous le double signe légendaire du Lion de Waterloo et du Mot de Cambronne – que s'encourage à prendre libre cours cette

intarissable parole charbonnière qui, mine de rien, fait flèche de tout bois, essence de toute existence, humour de tout amour, révolution de toute tradition ... Et si la *belgitude*, c'était effectivement au cœur de la Gaule une bravoure faite de bâtardise, une obstination d'exister, traduisible au plus juste par la poésie ? Un signe apatride de l'entre-soi qui fonde paradoxalement la citoyenneté terrienne ? Et si ça ne voulait rien signifier d'autre que l'insondable confusion d'être à la fois issu de germain et de françois ? Le signe courageux d'une volonté transnationale, transcontinentale, transpolitique ? Comprenne qui pourra, et honni soit qui mal y pense !

*Mine de poètes*, juge en gros la Métropole qui ne fait pas le détail ... Croyait-elle si bien dire ? Au plus aphasique de la fouille, du cœur désobstrué de la mémoire gauloise, se décrypte un destin singulier ... Majorité consciencieuse d'une minorité silencieuse. Noblesse obligée de l'authentique roture. O vieux fantôme aortique des Champs-Élysées, l'eusses-tu cru ?

(Fragments de *l'Issue*, inédit).

*L'impasse patriarcale ayant été solitairement franchie, tombe la question sur ma table, prosaïquement posée par les faits. Et m'en voici cernée, citoyenne inévitablement concernée, mitoyenne sommée d'honorer sa parole quand l'heure arrive pour la poésie d'être majeure, autrement dit de faire acte politique. Je ne m'en tirerai plus par une pirouette. Il faut répondre.*

La Belgique malgré tout. *Malgré quoi ? Ce n'est plus l'heure de faire l'inventaire historique du pour et du contre, ce n'est plus l'heure de se pencher névrotiquement sur le passé, c'est l'heure d'être en avant, d'opérer notre trouée multicolore à travers le drapeau tricolore. La Belgique malgré quoi ? Malgré l'État délabré qui s'apprête à célébrer cocardement ses cent cinquante ans ? Répondre présente à la patrie rombière qui n'en finit pas, elle, de faire le point dominical à la télé, comme au casino, nous jouant pour se prolonger ?*

*Eh bien c'est non, franchement non à l'acharnement thérapeutique, à la politique charcutière qui nous cuisine une issue fatalement mortelle, à «l'impasse communautaire».*

Littérature 1980 ... *C'est vrai qu'il survient dans nos Lettres quelque chose comme une pointe d'herbe qui fait notre beurre plus jaune et plus*

*savoureux, pourvu qu'on ait l'œil et la langue à goûter ces changements-là que la Raison du Marché Commun n'apprécie guère ... Une Jeune Belgique ? Indéniablement. Systématiquement éconduite, prudemment ignorée par La Vieille, mais qui y gagne en audace si j'en crois mes oreilles.*

*Voici donc le moment et le lieu venus de publier avec un retard de deux ans le rapport que je fis oralement de l'Atelier de poésie-littérature dont j'avais été chargée en vue des Assises Culturelles Socialistes de 1978. Rapport demeuré inédit comme le sont tous les textes qui se produisirent de cette aventure. Les raisons de l'avortement de ce projet d'Assises Culturelles nous sont demeurées obscures, nous n'en avons jamais connu le fin mot ! Mais il n'en reste pas moins que nous avons pris goût à l'Atelier, que ce projet échoué fut l'occasion d'un irréversible éveil de notre commune étrangeté qui n'a pas cessé de se confirmer dans sa volonté de faire corps présent, de trouver ses moyens d'agir.*

\*

## ASSISES CULTURELLES SOCIALISTES

### *Faire-part*

Faire rapport de ce que fut le travail de l'atelier de «Poésie-littérature» n'a décidément rien d'un compte-rendu objectif des travaux d'une commission. Ce qui s'est produit entre nous est d'un tout autre ordre que celui de la production d'un programme culturel consommable par la machinerie d'un parti politique. Une fois de plus, il nous apparaît évident que l'acte politique par excellence de l'écrivain, c'est le témoignage. Dès lors, faire rapport devient faire part, le faire-part d'une réflexion sur un vécu collectif.

Ce qui – dès le début de cette réflexion – me paraît tout de même fabuleux, en tout cas significatif de la crise généralisée où nous sommes entrés, c'est que les Assises culturelles d'un parti politique nous aient appelés à la barre, nous les écrivains, pour y déposer autre chose que ces faux témoignages que sont les professions de foi idéologiques, implicites ou explicites. J'en suis encore à me demander si c'est de l'inconscience politique ou bien de l'audace politique. Car enfin, lorsque j'ai reçu cette demande d'animer ce groupe de travail «Poésie-littérature», je me suis trouvée étrangement interpellée, autrement dit choquée dans mon opinion pessimiste des mœurs politiques de notre



société ; choquée et provoquée à la fois. J'ai commencé par demander aux Responsables des Assises si la participation à un tel groupe de travail impliquait qu'on eût à montrer carte rouge : je n'ai accepté l'invitation qu'après m'être entendu répondre que j'avais, que nous avions carte blanche. A partir de ce moment-là, je me suis dit qu'on ne pouvait pas ne pas faire confiance, qu'on ne pouvait pas ne pas répondre à ce mouvement d'ouverture, qu'il fallait le considérer comme un signe des temps, signe de changement dans les mœurs politiques ...

Il fallait donc – dans un premier temps – réunir quelques confiants, quelques naïfs, quelques généreux qui accepteraient de courir solidairement le risque. En l'occurrence, ne plus nous méfier que des méfiants, des fermés et des refermés, qui risquaient de nous faire capoter dès le décollage. Un acte de confiance, c'est un engagement radicalement différent d'une profession de foi ! Dans le premier cas, on se joue ; dans le second, on prend parti, et prendre parti, ce n'est jamais que prendre les risques d'un pari. C'est ainsi que s'est constitué un petit groupe d'écrivains, d'horizons très différents.

En guise de « mise en jeu », je leur ai donné à lire un texte récent intitulé *L'âge poétique*, à la faveur duquel je venais de prendre violemment conscience de la consubstantialité, pour moi, de l'acte poétique et de l'acte politique. Ce texte-là s'était écrit – très circonstancié – à l'occasion d'un atelier de « théorie et pratique de l'écriture » que j'avais été invitée à animer entre mai et juillet 1977 à l'Université du Québec à Montréal. Ce témoignage leur dévoilerait le mobile auquel j'avais obéi en me chargeant de constituer cet atelier d'écrivains belges de langue française se réfléchissant solitairement et solidairement sur leur rapport au socialisme. A partir de cette « mise de fond(s) », notre commerce allait pouvoir commencer, sans trop perdre de temps, à se chercher une base de départ qui ne fût pas idéologique. Alors, c'est vrai que nous nous sommes mis en commerce : nous avons parlé, ri, mangé ensemble ; nous nous sommes écrit, beaucoup téléphoné. Des textes sont nés de nos « parlures », des textes de rencontre à la faveur desquels nous nous sommes découverts, éveillés les uns aux autres, nous qui jusque-là ne nous étions jamais réellement vus ni connus. A la croisée de l'écriture et de la parlure, ce qui s'est produit entre nous, c'est la naissance d'une force joyeuse, proprement politique, d'une générosité politique qui nous est apparue comme l'expression même du socialisme en œuvre, naissance de ce que Marc Quaghebeur désigne quand il écrit :

*forte crainte qu'on en reste aux mots ! Mais plaisir et reconnaissance que par ce biais paradoxal, nous ayions pu nous retrouver entre écrivains comme jamais auparavant. D'où le refus, dès les premiers échanges, d'une synthèse du type «bataillon unifié sur le front» alors qu'il n'existait entre nous aucune divergence foncière ou larvée. Ici nous avons commencé autre chose.*

Ce que nous désirons, c'est que ces «ateliers critiques» deviennent une pratique politique de la différence, par-delà la conjoncture exceptionnelle de ces Assises culturelles ; des lieux de pratique d'une critique nourricière qui apporte sur l'échiquier politique de l'«accident» générateur et régénérateur, de la présence créatrice. La dissidence comme franchise, comme acte de santé politique, dissidence qui ne soit pas seulement action de *rejet* mais de *projet* politique ; qui vienne battre les eaux politiques, violer les règles du jeu de la maîtrise institutionnelle que l'exercice du pouvoir – quel qu'il soit – ne peut se passer de reproduire.

\*

*La création artistique dans le monde moderne*  
(thème de la Journée de Synthèse, La Marlagne, 18 février 1978)

Nous voici donc arrivés au matin de cette Journée de Synthèse où les «créateurs», comme on nous a arbitrairement baptisés, vont se rencontrer. Mais cela ne se passera pas comme prévu puisque ce qui avait été décidé, c'est que chacun aurait pu préalablement prendre connaissance de tous les documents et textes auxquels ces groupes de travail ont donné lieu. Or, cela n'a pas pu se faire. Cette rencontre devrait donc être, en somme, plus «sauvage» que prévu. Mais les circonstances – *indépendantes de la volonté des organisateurs* – font que les seuls textes qui ont pu être diffusés (et encore, ils ne le furent que fragmentairement), sont ceux de l'atelier poésie-littérature.

Cela crée, d'entrée de jeu, une situation de singularité dont je ne peux pas, à l'heure où j'écris ce préambule, ne pas éprouver une angoisse dont je sens la nécessité de vous faire part. Ce «hasard» nous a donc donné le privilège d'une lecture particulière, d'une audience accidentelle dont je ne sais vraiment pas comment elle va se traduire, comment elle va se signifier mais donc je désire que nous soyons prévenus.

La première conséquence pratique de cet état de fait, c'est qu'il serait fastidieux que je vous lise le rapport – le faire-part – que j'avais rédigé

puisque vous avez eu loisir de le lire. Je n'ai pas grand chose à ajouter à ma déposition concernant l'atelier d'écrivains qui s'est constitué à la faveur de ces Assises Culturelles Socialistes, sinon pour témoigner d'une conviction qui n'a fait que se confirmer en moi ces dernières semaines au fil de ce que j'ai vu, entendu, lu, vécu ; car non seulement cette pratique d'atelier m'a rendue beaucoup plus sensible, plus concrètement réceptive à la portée politique de l'acte d'écrire, mais à la réalité circonstancielle, à l'actualité politique et sociale mutante – à la fois stagnante et tourbillonnaire – où nous sommes maintenant engagés.

Nous sommes au cœur d'une crise généralisée de notre civilisation, et ce qui me paraît être la fonction circonstancielle de l'écrivain dans cet état d'urgence, c'est moins de participer à la frénésie d'une production littéraire pléthorique que de s'arrêter un moment pour réfléchir solitairement et solidairement à ce qui se passe, à ce qui arrive, à ce qui meurt et vient au monde en ce début d'année 1978. S'arrêter un moment pour faire le point, pour essayer de comprendre les ressorts profonds de cette crise où toutes les valeurs sociales, politiques, économiques sont remises en question ; où *la question du sens*, si longtemps refoulée vient à surgir partout avec plus ou moins de netteté, plus ou moins d'acuité.

C'est ici qu'il me devient évident que l'acte poétique EST acte critique, EST acte philosophique, EST acte politique, nécessité urgente d'une ascèse littéraire ; acte d'écrire comme pratique qui doit nous mettre en état d'éveil, c'est-à-dire en état de comprendre ce qui arrive à l'humanité moderne.

La première chose que je comprends, c'est que la philosophie est strictement circonstancielle, locale, ou n'est pas. C'est seulement dans la circonstance de temps et de lieu qu'elle est un *acte* vif, incisif, décisif, autrement dit politique. Non localisée, non située dans l'espace et le temps, la philosophie n'est que littérature, diversion destinée à noyer le poisson dans les eaux troubles de la généralité.

Alors, ce dont nous aurons à faire acte ici, maintenant, à l'occasion de ces concertations sur la création artistique dans le monde moderne, c'est de philosophie, acte de francs-penseurs ; faire acte de naissance d'une philosophie de la création.

Ce qu'il nous est donné aujourd'hui à constater partout en nous, entre nous et autour de nous, c'est que l'espace-temps fondamental où s'enracine une authentique philosophie de la création, ce n'est pas une idéologie mais *l'individu*. Non plus individualité considérée comme identité ou altérité, comme rationalité ou irrationalité mais comme

entité relationnelle. Il n'y a de sens, il n'y a de réalité sémantique, c'est-à-dire de puissance créatrice, qu'au noyau même de la conscience relationnelle. L'infinif, la substantialité du verbe, ça ne peut rayonner, ça ne peut se signifier qu'à partir de la relation que JE entretient avec soi-même, avec son Autre (je noir avec je blanc, je femme avec je homme), avec le familial, avec le régional, enfin avec tous les cercles sociaux qui marquent les seuils de la réalité différentielle entre ces deux fictions diamétralement opposées que sont l'individualisme et l'universalisme purs.

*Comment peut-on confondre individualisme et égoïsme ? écrit Anne-Marie La Fère. La générosité des individualistes nous confond. A travers eux, ils nous parlent de nous.*

Alors, ce dont je voudrais témoigner avec insistance ici, c'est de cette conviction intime que j'ai eu la joie de sentir partagée par mes amis écrivains hommes et femmes, c'est qu'il ne peut être question d'accéder à une conscience plurielle pour une conscience qui n'est pas née à soi-même, qui n'est pas éveillée à sa singularité, à ses particularités, à son *étrangeté*, c'est-à-dire à sa différence.

Le créateur se reconnaît à ce qu'il est non-grégaire, organiquement inagrégable. Il ne se rencontre ni dans le troupeau ni dans la meute. La solidarité, c'est une forme majeure de la socialité, du socialisme, qui ne peut prendre corps vivant que de l'alliance généreuse et joyeuse des inagrégables, des inincorporables ; autrement dit, il n'y a de solidaire que de l'alliance des solitaires, il n'y a de réalité plurielle que de l'alliance des singuliers.

Cette inagrégabilité (passez-moi ce néologisme !), c'est l'aptitude à l'amitié, au plus haut amour, c'est-à-dire au socialisme à *visage humain*, si j'ose encore user ici d'une expression tellement éculée ! Les éveillés ne s'entre-dévorent pas, ils se saluent du plus profond de leur être. Ce qui se partage à leur banquet, c'est la joie de faire corps.

Par contre, le *Sérieux* qui cimente la corporation des agrégables et des agrégés de tout poil, autrement dit le ressort de tout establishment de l'avoir, du savoir et du pouvoir, ce n'est jamais la joie d'être ensemble mais la peur de se jouer, la peur de perdre et de se perdre, la peur narcissique de perdre la face, de perdre les privilèges inhérents au paraître social qui leur tient lieu d'être. Ce qui les «distingue», c'est l'absence de générosité qu'ils partagent, c'est cette volonté panique, meurtrière qui les pousse à ignorer souverainement ce qui cherche à

naître, à contrôler – pour l'écraser – tout ce qui bouge, toute individualité susceptible de bouleverser l'ordre établi.

Alors, ce qu'il y a de nouveau sous le soleil d'aujourd'hui, ce n'est pas un fait de science, c'est un fait de conscience. L'individualisme primaire producteur de signes consommables, *auteur* de poèmes, de théorèmes, de récits, d'écrits subjectifs ou objectifs de toute espèce, célébré par les uns, honni par les autres fait place à la conception seconde, dynamique de l'individualité comme espace-temps relationnel où *se produit le sens*. Et c'est en cela que la conscience devient créatrice. Avant cette maturité-là, nous prendre pour des créateurs n'est qu'un abus de langage. Un auteur n'est pas forcément un créateur, il n'est souvent qu'un procréateur.

## **bonjour madame ... je suis marchand de fromages**

«Bonjour Madame ... je suis marchand de fromages». Je laisse un temps entre le bonjour et sa raison, je laisse longtemps pour offrir au passant la joie d'un si cordial salut. C'est quand je vois, l'étonnement fini, l'intention bien s'établir de dialoguer, que je précise les règles du jeu : «Je suis marchand de fromages». Attention ! ne pas le dire trop tôt, attendre que la volonté de répondre soit solide sur ses jambes et puisse résister au premier handicap. Mais attention, le dire tout de suite, le glisser avant la réponse, afin que celle-ci soit directement construite avec ce matériau, unique matériau possible, car si la conversation s'établissait sur un autre sujet qu'achat et vente, elle serait stérile, déplacée, prétentieuse.

«Bonjour Madame ... je suis marchand de fromages». Que de partenaires vont me payer le prix de bonnes grâces si d'entrée je nous définis bien elles et moi, dans nos limites commerciales, si suffisantes limites, si paisibles ébats, à la portée de tous. J'ai la chance d'avoir comme matériau une gamme infinie et en goûts et en perceptions : les fromages. De plus, chacun d'entre eux a une histoire qui rajoute au plaisir de les vendre. Mais je n'en parlerai pas beaucoup de mes fromages, si la curiosité vous tenaille, venez vous exposer à leurs achats, je suis tous les jours dans la capitale : «Les sieurs Lesir et leurs fromages».

«Bonjour Madame !» J'attends, j'attends que cette petite phrase aille chercher tout là-bas, là-bas, ce début d'écho que j'amplifierai. Rien : passante stérile et sans histoire ! Alors, je ne donne pas d'explications et elle s'en part sans savoir mon intention, tout à fait libre de me fabriquer une intention à la dimension de son monde intérieur. Moi, je garde en mémoire efficace son image et j'attends, au tournant. Huit jours plus tard, je l'aperçois, cherchant à marcher sur les mêmes empreintes, à s'habiller de la même expression, à recréer une même ambiance et à

nouveau je la tiraille un peu : «Bonjour Madame» – combien d'agressions me fallut-il ? combien de remise à huitaine y eut-il pour que soudain je la sente faiblir ? – «je suis marchand de fromages». Quel malaise que le sien. Hésitante, elle approche de mon échoppe et je lui joue le grand jeu de la dégustation : je la tire du lait de vache au lait de brebis, je la promène de la Bretagne au Cantal, du chèvre blanc au bleu d'Angleterre ... et le tout, entouré des phrases qui se font si rares, même pour de l'argent. Car l'isolement est si bien établi que même le commerçant ne jette plus ces petits ponts de bois entre les solitudes. Je sens, combien je sens cette petite femme vouloir comprendre autre chose que mes propos ... et à chaque amorce je propose l'achat. Maintenant, nos rendez-vous sont bien établis. Elle s'y rend de bonne grâce mais sans jamais se résigner à la seule vérité : je monologue et sa seule participation est le bruit de ses sous.

«Bonjour Madame !»

«Bonjour Monsieur !»

La réplique est directe, le contre implacable et je sens l'inutile d'aller de l'avant : elle a employé les mêmes mots, usé de la même mélodie et n'a laissé aucun blanc entre nous. Elle m'a maîtrisé dans mon assaut, se l'est approprié, acceptant l'immobilité du funambule. Tout de suite je remets à huitaine et m'oblige à l'action, pour tuer le rêve. Huit jours et la revoici. Je lance rapide et indifférent «salut !». «Salut» fait-elle à la bonne mesure ... et remise à huitaine. Nouvel essai :

«Marchand de fromages !»

«Esthéticienne !»

Je suis engagé jusqu'au cou dans cette partie de ping-pong. Je veux sa peau, je veux ses sous. Mais à chaque smash la balle me revient ... sans rien. Je décide alors de m'éloigner davantage tout en imposant, d'entrée, ma raison d'être, et huit jours plus tard, quand elle passe, légère et avertie, je monte au filet : «Le marchand de fromages dit bonjour à l'esthéticienne, il trouve le temps beau et ensoleillé». Elle s'en va sans avoir dit un mot et je me sens gagnant. La semaine suivante elle payera le prix de sa défaite. Elle se présente immédiatement à l'achat, nous nous sourions. je la balade sans un mot du meilleur de mes bries au plus profond de mes bleus et elle, sans dire d'autres phrases, précisera les poids. Je répliquerai les prix ; elle me donnera la pièce, je lui en rendrai la monnaie. Nous ne nous dirons même pas au revoir. Elle sait et j'en souffre : je suis marchand de fromages, jusqu'au bout du cœur.

«Bonjour Madame ! marchand de fromages ...»

«Non, non ... merci Monsieur ...» et sa tête dodeline, pleine de négations. Je vais me battre ici contre les non d'office, contre les négations profondes de notre époque qui perdurent de non en non avec autant de vivacité qu'un bon et solide oui. Pourtant un non, c'est froid, c'est mort et cela ne devrait se dire qu'une fois dans la vie, fermant à tout jamais toutes les portes. Non, un point c'est tout. Cette dame pleine de non reviendra quatre fois dans la même matinée et de non en non ses bras s'alourdisent d'achats, d'achats d'ailleurs. La deuxième fois, elle regarde longuement l'assortiment. Je ne lui prête pas attention, car le moindre mot de moi et c'est un non en arrière. Elle cherche en fait ce que je n'ai pas afin de – oh saveur délectable ! – me faire dire un non retentissant, afin de faire de moi une ouaille de sa grande secte des non, non et non. Je m'accroche, je m'agrippe au silence. Ah ! elle l'a trouvé mon manquant : elle en sourit et s'éloigne doucement, me laissant tout le temps de l'interpeller. Mais je ne peux pas le faire, sa négation est bien trop exacerbée pour qu'elle accepte que je la lui renverse et Don Quichotte ne me tente guère. Elle repasse pour me montrer qu'elle achète ... ailleurs et je rétorque en vendant mais évasivement, trop à la prise qui nous oppose et finalement elle se présente bien de face, calme et solide : «Vous avez un bien bel assortiment, Monsieur, mais pas le fromage que j'aime». Je m'occupe poliment à rester dans l'affirmatif sans chercher la bagarre : «Vraiment Madame, vous trouvez mon assortiment correct». «Non, puisque je cherche un fromage et vous ne l'avez pas !» Je fais déguster à une cliente un petit morceau de brie, évitant mon antagoniste, qui soudain excédée me lance : «Vous n'avez pas de munster !». J'exulte, le piège est grossier, le munster est juste devant son nez et je ne peux pas le lui vendre puisqu'elle ne veut pas me l'acheter. Un néophyte aurait plongé : «Mais si Madame, je l'ai, je l'ai» et qu'elle joie c'eût été pour elle de placer à ce moment, froid, lisse, imprenable un «non, ce n'est pas celui-là !» ou un «non, il est trop cher !». Je souris : «Ah Madame, quel somptueux fromage que le munster ! quelle résonnance dans le goût !». Je souris, pendant que de la main droite je pioche, le regard loin dans l'horizon, un morceau de munster en dégustation. Je généralise l'offrande et m'acharne à contracter une vente facile chez un homme disponible. Le pauvre, je force la dose et il emporte 120 frs de munster, plus de la moitié d'une pièce ! Et c'est la victoire, car elle va dire un non que je pèserai à 320 frs le kilo : «Non Monsieur, ne me mettez pas l'autre moitié, un



quart, juste un quart». «Voilà Madame, 65 frs ... régalez-vous !». Mais que de non à contourner, que de refus à ne pas entendre chez ces pervers du siècle, chez ces crabes qui ne marchent qu'à recul non.

«Monsieur, le camembert que vous n'avez vendu était infect». Que veut-elle ? Elle ne parle pas de remboursement et ne semble pas chercher le scandale. Et bien, il faut le savoir, elle veut en racheter ! Je fronce les sourcils, l'invitant aux précisions et elle abonde à la pêche de mes affirmations, pour me ligoter à elle : «Vous vous souvenez, la semaine passée ... vous m'aviez aussi vendu du Pyrénées au lait de brebis ... et du roquefort ... J'en avais pour 396 frs». Je me tais, sourcils «scrutant mémoire», attitude gagne-temps et je m'active à lui glisser un petit bout de fromage entre les doigts. «Qu'est-ce ?» fait-elle, toute atomes repoussant. Ne pas répondre. «La semaine dernière ? attendez voir, je sais que vous aviez un d'jeans et une blouse blanche, mais vous redire vos achats !». Elle exulte, happe le morceau et savoure : «délicieux» et je place mon contre : «Mon camembert, chère Madame». «Et bien, vous m'en mettez 300 grs ... mais, vous vous rappelez n'est-ce pas ? ...». Evidemment, qu'à 360 frs le kilo, je me la rappelle, cette petite cliente ... «Un peu plus ... 134 frs ... Merci Madame ...». Celui qui chercherait à comprendre ces approches, ces refus, ces fuites et ces retours, ressemblerait très fort au zoologiste cherchant à percer l'énigme des rites pré-nuptiaux chez les grands oiseaux les plus expressifs.

«Bonjour Madame, marchand de fromages».

Je me souviens de mes débuts, lorsque j'écoutais les propos du client et lorsque je ne les dépassais pas, lorsque j'y restais collé, honnêtement collé, quel malaise s'installait alors entre nous. Une espèce d'ambiance confessionnelle où tour à tour le confessé est le confesseur, et au bout du compte, rien que des propos légers qui ne faisaient nullement frémir l'aiguille de ma balance. Un grand coup de balai ! remplir les bouches pour vider les têtes ... bourrer les âmes de fromages aux fines herbes, arrondir les caractères par les plaisirs olfactifs.

«Monsieur, je cherche un camembert avec du vert dedans et je n'en trouve nulle part ... me dit-elle, un peu sourde ... Tout le monde me prétend que cela n'existe pas et pourtant c'est délicieux ... je n'en ai eu qu'une seule fois et je me suis régälée». «Mais oui que la fourme d'ambert existe, chère Madame, qui n'a pas lu Tournesol ! Goûtez-moi ce fromage d'Auvergne». «Oui, c'est celui-là ! Je savais bien que j'en avais déjà eu, mettez m'en une belle tranche». Cette dame est soulagée d'un profond doute d'elle, qu'elle tirait de fromagers en fromagers.

Ma clientèle est en majorité superbe et fantastique, ouverte aux goûts nouveaux, constructive et friande, libre devant mes assauts et nullement réactive.

«Bonjour, marchand de fromages, quoi de neuf aujourd'hui ?» Il faut savoir qu'il n'est sainement question que de fromages. Paisiblement fromager je travaille alors simplement, causant de ma nouvelle tome pochat, du beaufort et du triste morbier ... et aussi, déjà, du pleurant que je n'aurai qu'à l'automne prochain. Je présente l'époisse, dont on lave la jeunesse dans un vin blanc et dont on trempe la maturité dans du jeune marc de Bourgogne.

«Bonjour, marchand de fromages, le brebis était terrible et le camembert fabuleux. Qu'allez-vous me vendre aujourd'hui ?» «Pas du brebis ... ni du camembert ... j'ai un comté et un cantal qu'il me faut vous faire connaître. Car l'on dit par la France qu'il y a 365 fromages ... un par jour et l'année est bouclée ... les jours succèdent aux jours mais ne se ressemblent plus.»

Dans le couple, la décision d'achat appartient à la femme et sa manière de vous le dire est évidemment la négative. Ainsi, lorsque vous travaillez en dégustation, essayez de passer d'abord le fromage à la femme et ensuite à l'homme : «Bonjour Madame ... un petit morceau ? Non ? Et Monsieur ? Non ?» Schéma systématique. Car un non est aujourd'hui plus une affirmation de soi qu'un oui ! Faites alors l'inverse : «Monsieur, du munster !» ... et il plonge, vous passez à la dame qui se régale aussi. Monsieur se fait votre avocat ... et Madame, prise au piège, car elle aurait mauvaise grâce à ne pas consentir cet achat faussement ménager, s'exécute. Monsieur se tortille de plaisir. «Monsieur ! un morceau de tilsit !» ... et une décision possible à 24 frs les 100 grammes, un oui si rare à entendre de la bouche de votre dame.

Pour conclure, je dirais que l'acte de vendre ne se situe pas à la surface des personnalités. Il oblige à l'indécence, à l'immixtion au sein du caractère du partenaire, mais que cet acte s'il n'est pas réalisé par des charlatans (et ils sont nombreux, comme en tout art) ne peut être qu'enrichissant.

Bla ... bla ...

*P.S.* Pour comprendre l'absence du fromage en Belgique, il faut la regarder au travers de la France, pays qui sut donner une place de

prédilection à cet aliment extraordinaire. Statistiquement la France consomme 9 kilos 200 de fromages l'an, par habitant, la Norvège 9 kilos, le Danemark 8 kilos 600, la Suisse 8 kilos, la Hollande 7 kilos 800, l'Italie 7 kilos 500, les Etats-Unis tombent à 4 kilos 500 et viennent ensuite l'Allemagne puis la Belgique.

En France, le fromage appartient autant à la géographie naturelle qu'à l'histoire. Mais surtout, il appartient à la philosophie française, à l'art de vivre de ce peuple qui ne peut nier ses attaches épicuriennes. Chez eux, manger le fromage, c'est véritablement ramper sur la vie, les narines pleines, la bouche écorchée des puanteurs chaudes, humides, dégoûtantes de vie. Manger le fromage, c'est se soumettre aux tremblements profonds des senteurs extraordinaires et diverses du maroille au beaufort, du brie au roquefort. Voyez leurs bries fermiers, affinés jusqu'au jaune feu, jaune terreau des feuilles du sous-bois, l'automne, remuées par le groins baveux des sangliers. Regardez leurs camemberts bouffis, enflés du souffle pourri d'un éole ivre des immensités du temps. Voyez leurs roqueforts humides, tout à l'extrémité des putrides verdure, leur cantal crevassé, gercuré et leur maroille puant, bourré d'effluves épais, telle la bouche d'un enfant glouton, enflée patiemment de noisettes décortiquées ou de framboises délicates.

Depuis leurs plus lointaines activités humaines, les Français amassent en des fromages fameux les odeurs de vie. Depuis toujours, entêtés et mystiques, ils transmettent de nez en nez les transpirations sauvages de leur patiente existence. La France consomme en quantité deux fois plus de fromages et en variétés, elle multiplie à l'infini le pauvre assortiment recherché en Belgique. Car la Belgique (qui n'eut jamais cette folle assurance d'elle si nécessaire pour oser porter aux tables les plus divines les résultats d'alchimiques poésies) couronne en 1980 le plus banal des fromages véritables, le moins afiné des délices lactés, elle prime le grand ferme, délaissant son remoudou si noble, qui pourtant fut chanté tel les grands de la France et autour duquel s'est battu déjà une Confrérie de tastefromagers. La Belgique guindée, coincée n'a que faire de cette intense présence paysanne, de cette bouffée de terre bourbeuse et putride, humble et braillarde que l'on prégoûte toujours autour de cette France-fromage, de ce fromage de France.

Mais qu'elle y prenne garde : ses passions sont sans goût et sans couleur, tels ses fromages crayeux et insipides, telles ses bières industrielles et légères qui font dire à l'analyse que se dadas font de l'alumine.

suzanne lilar

---

## tous les chemins mènent au ciel \*

*La scène est au Béguinage de Gand en Flandre où la jeune béguine Ludgarde a été amenée à dissimuler un chevalier français poursuivi par les hommes d'Artevelde.*

LE CHEVALIER

Tirez la cloche, ma Sœur. (*Ludgarde reste immobile.*) Moi, il me plaît de vous devoir mon salut. (*La taquinant.*) Ah ! vraiment, vous aimez beaucoup la France.

LUDGARDE

Cessez de vous moquer de moi, Messire. Songez que pour vous je m'expose à être renvoyée du Béguinage, que depuis l'instant où vous avez paru, je n'ai cessé d'être en état de désobéissance et de mensonge. Songez que c'est pour vous que ...

LE CHEVALIER

Justement. Par quelle merveille ai-je mérité cette faveur ? Sœur Gudule doit avoir raison. Vous aurez lu trop de romans de chevalerie ...

LUDGARDE

Et pour comble vous avez écouté notre conversation. Cessez de sourire. Vous êtes insolent comme ...

LE CHEVALIER

Comme un Français. (*Ils éclatent de rire.*)

LUDGARDE

Ah ! Messire, ne vous méprenez pas. Je suis fort irritée contre vous. J'en ai honte, mais depuis que j'ai quitté la maison, je n'avais plus été aussi colère.

LE CHEVALIER

Ah ! ... qui donc querelliez-vous ?

LUDGARDE

Mes frères ! Seuls les garçons peuvent vous mettre en cet état.

LE CHEVALIER

Vous vous battiez ?

LUDGARDE

Oui.

LE CHEVALIER

Vous leur disiez des gros mots ?

LUDGARDE

Oui. Des gros mots flamands.

LE CHEVALIER

Oh ! Oh ! Cela ne doit pas arranger les choses.

LUDGARDE

Oh ! non.

LE CHEVALIER

On parlait donc flamand dans votre famille ?

LUDGARDE

Non, Messire, français, mais dans la colère le flamand remonte.

LE CHEVALIER

Ah, oui ?

LUDGARDE

C'est bien étrange, dans la tendresse aussi ...

LE CHEVALIER

La tendresse ? (*Il rit.*) Qu'en savez-vous, petite fille ?

LUDGARDE

Ce que j'en sais ... Savez-vous ce qui me déplaît en vous autres, Français ? Cette suffisance qui vous porte à imaginer que nous vous attendions pour tout apprendre. Messire, vous vous étonniez de m'entendre parler correctement votre langue ? Comme beaucoup de filles de marchands, j'ai été envoyée en France pour y apprendre les arts libéraux. Je n'y ai perdu ni le sens ni le goût de mon origine.

LE CHEVALIER

J'ai plaisir à vous savoir fidèle.

LUDGARDE

Ecoutez-moi, Messire. Au cours de mon enfance, j'ai entendu bien des récits de la bataille de Groeninghe. Vous savez la bataille où les vôtres abandonnèrent sur le sol de si riches dépouilles qu'on la nomma la bataille des Eperons d'or. Chaque fois, j'attendais avec une exquise impatience un trait qui me ravissait. Je ne sais qui, du côté des Flamands, poussa le cri atroce : «Frappez au visage». Ce que les Flamands firent. Sur quoi la panique gagna les rangs des ces fiers chevaliers français qu'aucun péril n'eût fait reculer, sauf celui de perdre leur beauté et leur grâce.

Ah ! Messire, combien j'ai rêvé à ces visages au teint délicat, à ces boucles blondes ou brunes, à ces bouches douces, à ces têtes charmantes que le goedendag des Flamands a dû fendre d'un seul coup comme les deux moitiés d'une coquille.

Je me sentais fondre de pitié pour ces jeunes hommes massacrés. Et pourtant j'étais avec leurs bourreaux. Quelque chose que je n'ose

appeler un plaisir, mais qui y ressemble, naissait pour moi de ce choc ...  
À l'école du chapitre, c'est moi qui achevais les oiseaux pris par les chats, ne sachant démêler mon plaisir de ma répugnance. Je me souviens *bien* de la résistance sous le couteau de ces délicates vertèbres, de cette arête fine autant qu'une arête de petit poisson ...

LE CHEVALIER

Pourquoi me racontez-vous cette histoire, Sœur Ludgarde ?

LUDGARDE

Je ne sais plus, Messire.

LE CHEVALIER

Quand je vous disais qu'ici vous ne nous aimez pas.

LUDGARDE

Oh ! Messire, on peut être double. On peut aimer et haïr. Il m'arrive de penser que la Flandre aussi est double. Elle se défend d'aimer la France parce qu'elle y est portée. Beaucoup naissent ainsi au pays de Flandre avec un double amour au cœur. Tout le reste est politique.

*Ludgarde est ici le porte-parole de l'auteur attentif à préserver sa différence et acculé à une pratique militante de l'écriture.*

*Déchiré entre sa sensibilité propre et le «génie» de la langue dont il se sert, l'écrivain flamand de langue française ne fait que représenter plus exemplairement la situation et le destin de ce pays d'entre-deux qu'est la Belgique, toujours partagée entre ses fidélités et ses tentations – en particulier la fascination historique de la civilisation française.*

\* *Tous les chemins mènent au ciel* a paru aux Éditions des Artistes (Bruxelles, 1948). Suzanne Lilar a bien voulu «introduire» ce passage et «commenter» la dernière réplique.

## belgique s.a.

Vous m'avez demandé mes nom, prénom, date et lieu de naissance, situation de famille, profession et domicile. Très bien. Aucun problème.

Maintenant vous me questionnez quant à ma nationalité. Du coup, un trouble étrange s'insinue perfidement dans mon esprit. La confusion me réduit presque au silence. Bien sûr, si vous étiez policier ou douanier je vous montrerais le carton verdâtre qui ne me quitte pas : on y prétend que je suis Belge.

Belge ? Voilà qui réveille quelques souvenirs : Jules César et les cours de civisme de l'école primaire, les tendancieux manuels d'histoire de l'enseignement moyen, les illusions du temps de la résistance, et d'autres moins marquants peut-être.

Arrêtons là. Ne me poussez pas dans mes derniers retranchements. A vous, sans doute, ça ne ferait ni chaud ni froid. Mais, pour moi, quel gouffre, quel abîme de perplexité !

C'est qu'en effet, si je m'obstine à m'interroger, je vais m'apercevoir que JE SUIS APATRIDE !

Vous vous précipitez vers moi, souriants, débordants de cordialité, rassurants. Vous dites : «Etre apatride, voyons, ne signifie nullement que l'on n'a pas de racines. Simplement qu'on en est détaché, arraché, éloigné.» C'est juste. Et j'ai des racines, moi. Et j'y tiens (moralement et sentimentalement, s'entend, car précisément j'en suis séparé *de fait*, ne tiens plus à elles par ces fibres quasi physiques, matérielles, qu'éprouvent si bien, si confortablement, les gens demeurés dans la société dont ils sont issus, quand cette société est établie, stable, reconnue ... et vivante).

Ne plus tenir à quelque chose que par le cœur, par les regrets, n'est-ce pas ce qu'on appelle nostalgie ?

\*

«Apatride ? dites-vous encore. Vous feriez donc peut-être un excellent citoyen du monde».

Citoyen du monde ? Parlons-en.



(Je possède, parmi de vieux papiers que je ne puis me résoudre à jeter quoiqu'ils m'encombrent, ma carte de «citoyen du monde», délivrée en août 1948, et portant l'un des tout premiers numéros de la série émise à cette époque par une poignée de touchants idéalistes. Modeste témoin d'un coup de folie juvénile.)

Citoyen du monde, je le suis assurément, mais non au sens où l'entendaient les pacifistes, souvent fumeux, parfois suspects, du lendemain de la guerre. Je déborde d'affables sentiments pour les mille millions de Chinois de Chine, les six cent cinquante millions d'Indiens de l'Inde, les vingt-quatre ou vingt-cinq mille Liechtensteiniens, les six cents Pascuans et le pauvre naufragé perdu depuis dix ou vingt ans sur son îlot du Pacifique. Mais il y a en moi une force qui me tire vers un coin de terre bien noire, là même où je sais pouvoir, en grattant un peu, rejoindre mes racines.

Aucun mystère : c'est là où la Meuse, venue de France, dessine une large courbe avant de piquer droit au nord, vers les Pays-Bas et la mer où elle se noie après avoir épousé le Rhin. A Liège.

Vous rétorquez : «On peut être Liégeois et Belge».

Eh oui, c'est vrai, ce doit être vrai pour pas mal de gens. Pas pour moi, j'en ai bien peur.

Je suis né et j'ai grandi au flanc du Publémont, cet éperon rocheux qui, partant de la place Saint-Lambert, porte successivement, parmi d'autres souvenirs : la maison natale de César Franck, la minuscule église désaffectée de Saint-Nicolas-aux-Mouches, celle de Sainte-Croix avec ses deux absides et ses reliques rares, un fragment de la première enceinte fortifiée – en grès houiller –, des hôtels nobles ou bourgeois de style Renaissance mosane, la basilique Saint-Martin, un bastion et une tour des derniers remparts – en brique –, l'abbaye Saint-Laurent et ainsi de suite jusqu'à Saint-Gilles et son église romane proche des anciens terrains patibulaires de la justice épiscopale et princière, le tout jalonné de fontaines dont les eaux sont (ou étaient, du moins, quand je sillonnais le quartier en courses effrénées avec une demi-douzaine de gamins de mon âge, dans les années trente) d'une pureté et d'une fraîcheur extraordinaires.

Vais-je alors déclarer que je suis publémontain ?

Non, ce territoire est trop exigu pour faire une patrie, pour avoir joué un rôle capital dans mon acculturation.

Liégeois ?

Sans doute, mais où tracer les limites de Liège ? Autour de la ville de

mon enfance, du Grand-Liège «fusionné» d'aujourd'hui, de la province redessinée ou de l'ancienne principauté ?

Mais va pour Liégeois, sans trop préciser.

Néanmoins, je suis aussi Wallon.

\*

Et puis ... tout n'est pas encore dit.

Il me faut remonter à l'avant-guerre pour saisir l'origine de quelques-unes des contradictions qui me chiffonnent parfois.

Mon père n'était déjà pas, lui-même, à une contradiction près, et si je lui dois beaucoup, sous beaucoup de rapports, il y a gros à parier que c'est à cause de lui que se sont fait jour mes premières incertitudes.

En ce temps-là, entre les deux grandes guerres, on était Belge, de naissance et irrémédiablement, comme on était garçon ou fille, blond avec des éphélides ou noir avec un teint d'olive. Mais mon père cultivait un vague regret de l'ancienne principauté épiscopale (où s'étaient signalés quelques-uns de nos ascendants, bourgmestres, jurisconsultes et artistes) et vouait en outre à la France une dévotion que peu de ses concitoyens eussent jugée immodérée, la francophilie allant de soi, à Liège, comme l'amour filial ou le culte du bourgogne vieux.

Mais un très orthodoxe patriotisme belge était de bon ton et quand, entre 1940 et 1944, on a fait de la résistance, on a pensé en toute bonne foi défendre la Belgique contre l'Allemagne.

C'est en 45, ou quelque part par là, que j'ai commencé, comme d'autres sans doute, de me poser des questions. Avais-je, dans la faible mesure de mes moyens, contribué à la survie d'une patrie nommée Belgique ? L'avais-je soutenue contre un occupant venu de sa patrie à lui ? J'allais bientôt me persuader d'avoir plutôt servi une certaine idée du droit, de la liberté, de la démocratie, contre sa négation brutale, son antithèse.

Par goût de la contestation (j'avais vingt ans), je récusais les notions inculquées par mes parents et mes éducateurs. Mais le même penchant à l'opposition me retenait de suivre certains de mes amis qui déjà militaient, sans grand espoir me semblait-il, en faveur du fédéralisme, de l'indépendance de la Wallonie ou de son rattachement à la France.

Je baignais dans la mélasse : j'ignorais si j'étais avant tout Liégeois, Wallon, Belge ou Français de cœur. Et quantité de circonstances diverses, qu'il serait trop long d'énumérer ici, m'y enfonçaient toujours

davantage. Mais pas mal d'entre elles m'inclinaient dans le même temps à ne plus trop me tracasser à ce sujet. A vivre tout uniment, tout bonnement, indifférent aux étiquettes que l'on voudrait me coller au dos, convaincu que de toute façon d'autres décideraient toujours pour moi, sans jamais se soucier de mes aspirations.

Mon illusoire patriotisme avait fait place à un chauvinisme modéré parce que déchiré : j'ai été chauvin-belge en Afrique et à Paris, chauvin-liégeois à Bruxelles, chauvin-français en présence d'Anglais, d'Américains ou d'Allemands. Avec beaucoup de naïveté je m'étais fait, sans trop me la formuler, à l'idée qu'être Belge c'était travailler avec quelques millions d'autres dans une société anonyme assez prospère, dont les cadres supérieurs parlaient français et où bien entendu chacun finirait, sinon par les imiter, du moins par considérer qu'après tout le français est plus commode, plus indiqué hors du cercle familial et du village.

\*

Aujourd'hui, donc, je suis apatride et toujours membre du personnel de la société Belgique, très anonyme. Je ne désire pas ardemment rester l'un ou l'autre. Les questions politiques, économiques et sociales m'échappent trop, dans leur complexité, pour que je puisse juger de l'intérêt ou de la praticabilité des suggestions avancées par certains hommes, groupes, partis, paraissant partager à tout le moins quelques-unes de mes vagues aspirations. Quant à d'autres solutions qui, de prime abord, ne me déplairaient pas, je présume qu'elles sont dénuées d'intérêt et impraticables puisque aucun expert n'en souffle mot.

S'il me fallait, passant outre à tout examen critique, émettre un vœu quant à mon statut futur, j'inclinerais assez pour une consécration de mon appartenance liégeoise ou wallonne mais me verrais aussi volontiers en citoyen français. Je suis de ceux qui croient qu'une nation se fonde, entre autres, sur la communauté de langue et de culture. Certes, cela n'implique pas que chaque nation réunisse tous ceux qui parlent une même langue, mais cela suppose tout de même qu'il vaut mieux en arriver là que laisser trois millions et demi de personnes vivre en mauvaise intelligence avec des gens plus nombreux, parlant une autre langue et appartenant à une autre culture.

\*

De ce qui précède on pourrait déduire qu'à mon avis une partie au moins de la littérature française de Belgique, et singulièrement mon humble contribution, ne doit rien à cette réalité politique qu'a été l'Etat belge pendant un siècle et demi, ni aux influences qu'ont pu exercer dans nos marches romanes les proches voisins Flamands et Allemands. Ce serait mal interpréter mes propos. Je n'ai fait jusqu'ici que tenter de me définir comme ressortissant d'une communauté (et j'ai du reste été surtout amené à parler de mon indéfinition, de mon incapacité de me ranger tout d'une pièce sous quelque drapeau que ce soit). En tant qu'écrivain, je ne me suis jamais proposé d'adresser un *message* à mes lecteurs (message au sens où l'entendent des critiques actuels : plaidoyer, profession de foi, effort de propagande ou d'information ... comme si le message ne pouvait être simplement un appel au secours, un gémissement, un refus ou l'expression d'une satisfaction intime). J'aurais néanmoins mauvaise grâce à nier, même si je n'en ai pas pris conscience au moment de l'écriture et ne suis guère en mesure de le reconnaître après coup, que ma culture a laissé dans mes textes les empreintes de traditions non seulement familiales, locales ou régionales, mais aussi nationales.

\*

J'ai dit plus haut que mon père gardait une vague nostalgie, assez platonique et peut-être quelque peu refoulée, de l'ancienne principauté. Ai-je suffisamment laissé entendre que c'était plutôt normal dans les milieux lettrés liégeois ? Pour bien saisir la portée de cette sorte de chauvinisme *rétro*, il faut savoir qu'avant 1940 les échanges entre Liège et Bruxelles, pour fréquents qu'ils fussent, n'avaient pas le même caractère qu'aujourd'hui. Les quelque quatre-vingt-seize kilomètres séparant les deux villes se franchissaient aussi vite qu'à présent par chemin de fer, et guère moins en automobile. Mais on gardait ses distances. Liège vivait sur son quant-à-soi, plutôt aisée, fière de son rôle de métropole industrielle, comblée par sa situation géographique à la porte de l'Ardenne, près des Pays-Bas et de la Rhénanie, et se flattant d'être, en Europe, la plus grande cité française hors de France. Dans l'esprit des Liégeois, leur ville échappait à toute commune mesure, tandis que Bruxelles, la malheureuse, n'était après tout qu'une petite capitale d'un petit pays. Mes parents et leurs amis, mes amis et moi-même plaignions un peu les Bruxellois qui parlaient un si comique

mélange de flamand et de français, ne buvaient que de la gueuze et ne mangeaient que frites et boudin chaud (un boudin de très loin inférieur au nôtre qui se mange froid et que nous tenons pour le meilleur du monde).

Ne comptaient à nos yeux que Liège, Verviers, Huy, un peu Namur et Dinant, puis la France. Charleroi et Mons appartenaient à un autre univers : la Wallonie hors du vieux pays liégeois était une sorte de *no man's land* francophone.

\*

Le problème dit «communautaire» ne se posait pas. La principauté l'avait connu et résolu bien avant le royaume. Elle avait compté autant de «bonnes villes» thioises que de romanes, et même quelques prélats venus des régions flamandes du petit Etat avaient accédé à la plus haute fonction, celle de prince-évêque. Aucun racisme donc chez nous : il était normal et juste que les gens eussent une langue à eux, même s'ils n'avaient pas la chance que ce fût le français. Mais il allait de soi que les affaires sérieuses, officielles, importantes ou de quelque façon en rapport avec le savoir, la culture, le gouvernement, se traitassent en français. Nombre de Flamands, plus de cent trente ans après la fin de la principauté, encourageaient d'ailleurs encore bien des Wallons dans cette conviction en envoyant leurs enfants faire leurs études en pays liégeois.

Je pourrais ajouter ici que, jusqu'en 1914, la proximité d'une Allemagne prestigieuse, en plein essor industriel, scientifique et artistique, n'était pas sans impressionner favorablement les habitants de la plus septentrionale des terres romanes, d'autant que durant des siècles les rapports n'avaient pas été mauvais entre la principauté, Etat du Saint-Empire, et ses voisins de même appartenance. Peut-être, en raison même de cette atavique sympathie, déception et rancune ont-elles été plus vives que partout ailleurs lorsque en août 1914 les armées impériales ont envahi notre territoire (le même phénomène semble s'être produit en 1940 chez les Néerlandais, jusqu'alors persuadés de tenir en les Allemands des cousins *germans* amicalement disposés à leur égard).

\*

Tout cela pour dire qu'on peut être Liégeois, membre à part entière de la francophonie, de la francité, sans avoir totalement refusé certaine osmose avec les cultures voisines. Celle des Limbourgeois était installée dans le nord de la principauté depuis le moyen âge et, à Liège même, il y avait toujours eu une forte immigration flamande, suivie d'ailleurs d'une rapide assimilation : nombre de vieilles et grandes familles liégeoises portent des patronymes typiques du Limbourg, aujourd'hui partagé entre Belgique et Pays-Bas.

Il faut ajouter que l'on ne vit pas cent cinquante ans côte à côte sans qu'il en reste des traces, même si cette période est jalonnée de querelles et d'incompréhensions mutuelles. Les Wallons, à l'époque où l'on ne partait guère en vacances vers la Méditerranée, les Alpes ou même d'autres continents, allaient par milliers, en juillet et août, sur les plages de Flandre cependant que les Flamands, pour se changer les idées, excursionnaient dans l'Ardenne, moins horizontale que leurs campagnes. Les voyages au long cours débutaient à Anvers, et c'est d'Anvers que les industriels de Meuse et de Sambre expédiaient leurs produits à leurs lointains clients. Tous les Belges avaient en partage un même climat, d'assez semblables habitudes (jusque dans la gastronomie) et pas mal de souvenirs historiques.

Il est donc vraisemblable que, parmi ces caractères si ténus, si bien cachés – mais probablement nombreux –, que je ne puis déceler moi-même dans mes propres écrits, un observateur attentif trouverait des traits liégeois, ou mosans, ou wallons, et que s'il poussait son analyse un peu loin, il ne manquerait pas de déceler certaines furtives influences flamandes, ou germaniques, ou plus largement nordiques.

\*

D'un point de vue plus technique, concernant l'écriture et visant à présent non mon seul cas personnel mais celui d'une notable partie des littérateurs français de Belgique, il n'est pas inutile de rappeler combien l'usage de la langue française, toute question d'accent, de prononciation ou de syntaxe mise à part, diffère à Liège, Namur, Mons ou Bruxelles de celui que la centralisation a de longue date imposé à toute la France (sans du reste porter un coup fatal aux emplois populaires et régionaux). Pour diverses raisons (survivance de tours wallons, pénétration de formes flamandes ou allemandes, exigence moins sévère des enseignants, référence moins soutenue aux grands auteurs classiques – et à

ceux qui, de Hugo à Butor en passant par Flaubert et Montherlant, ont fait et font encore le meilleur français moderne –, et peut-être certains traits psychologiques collectifs qu'il serait intéressant de dégager), nous autres Belges sommes pour la plupart malhabiles à nous exprimer complètement et clairement avec la simplicité et l'économie verbale du Français moyen : le vocabulaire que nous utilisons spontanément est sans doute moins riche, mais à mon avis la différence majeure réside dans certain pragmatisme, certaine prudence aussi, qui nous font préférer la périphrase explicative au mot propre, l'exprès à l'allusif, l'explicite à l'implicite et le noir sur blanc au sous-entendu. Nous sommes de ceux qui répètent que si certaines choses vont sans dire, elles vont encore mieux quand on les dit.

Mais ceux d'entre nous qui se livrent à la création littéraire ou à une activité paralittéraire, s'ils sont conscients de ces particularités et les considèrent comme des faiblesses, en éprouvent une réelle frustration, voire un sentiment de culpabilité ou d'infériorité.

De là vient qu'il n'existe aucune littérature «en français de Belgique» possédant ses titres de noblesse comme, par exemple, certaines littératures régionales de France ou, hors l'hexagone, du Québec ou de l'Acadie.

De là vient aussi que quelques-uns de nos meilleurs auteurs nous font l'impression d'avoir «réappris» le français pour l'écrire comme les Français eux-mêmes, parfois avec un tel zèle que chez eux la pureté devient préciosité, et que la richesse peut passer pour pédanterie.

A mon avis, s'il faut bannir barbarismes et solécismes, ou n'user qu'avec prudence de vocables régionaux, wallonismes et germanismes, nous devons accepter, *assumer* notre propre tournure d'esprit, curieuse, un peu compliquée, apparemment plus lourde que celle de nos voisins méridionaux, et nous résigner de gaieté de cœur à exploiter une veine baroque à quoi tout nous prédispose et qu'illustrent, à des niveaux et dans des registres très divers, Ghelderode et Vrebos, Verhaeren et Compère, Simenon et Crickillon (ce qui n'empêche pas un Thiry, un Muno ou un Walder d'illustrer quand même un classicisme de la plus belle eau).

\*

On pourrait encore parler de quelques aspects par lesquels la plupart des écrivains belges, qu'ils soient wallons ou flamands, se singularisent

non seulement par rapport à la littérature française mais aussi dans l'ensemble des lettres contemporaines.

Il y a le goût du fantastique, plus accusé et plus souvent représenté peut-être chez les Flamands que chez les Wallons, mais chez les uns et les autres d'un fantastique aussi éloigné de celui des romantiques allemands que de celui des Anglo-saxons ou des Latins.

Il y a le peu d'empressement que nous mettons, à quelques exceptions près (un Mertens, par exemple), à aborder en art les grands problèmes sociaux ou politiques. C'est particulièrement vrai en littérature (car les peintres sociaux ou «socialisants» ne manquent pas chez nous) et il semble que bien souvent, pour l'écrivain belge, l'œuvre soit un monde fermé, se suffisant à lui-même et ne devant être considéré que détaché de tout contexte historique.

Il y a enfin, et peut-être surtout, ce surprenant mélange de matérialisme et de spiritualisme, voire de mysticisme, survivance dirait-on d'une époque où travail et prière se mêlaient, où dévotion et péché faisaient de concert l'aventure quotidienne de chacun, où Dieu voisinait au tympan des cathédrales avec Satan, avec les moines paillards, les saints gourmands et un petit peuple qui avait ses heures pour le recueillement et ses heures pour la gaudriole.

Peut-être, toute réflexion faite, suis-je un peu Belge.



## **le plus catalan des bruxellois le plus belge des catalans**

La famille Marti est venue en Belgique, avant la révolution civile. Le père, réfugié politique, représentait une maison de vins catalans (succursale à Bruxelles). Lorsque la situation a été propice, la famille est retournée en Catalogne. Tous les Marti-Palau (nom du père, de la mère) sont de souche catalane, rabique, authentique, non par esprit régionaliste ou pantoufflard, mais pour des raisons de traditions, de culture, de race. La nation catalane est un peuple, au sens historique et ethnique, sa propre langue et sa culture séculaire sont enracinées dans les siècles. Chaque Catalan porte en puissance dans son corps un président de république, simple, d'orgueil populaire, qui est typiquement catalan. Catalan : peuple fier, orgueilleux, supérieur, idéaliste à outrance, et j'en passe ! Catalans individualistes pour pouvoir conserver désespérément, à travers la dégradation mondiale, l'amour de la Justice et de la Liberté. Le peuple catalan se baigne dans la poésie comme les touristes étrangers dans la Méditerranée. Souvenez-vous Européens des fameux «Jeux floraux catalans» qui se sont déroulés pendant des décennies en terre d'exil, voix haute claire. Les «Jardins d'Amour» du Languedoc se souviennent des troubadours catalans, les plus amants de l'amour courtois si pas galant, dans le «Cours de charme et séduction», très «actualisé» par les troubadours universitaires.

Catalogne, j'écris ton nom comme Liberté d'Eluard. Catalogne, je respire l'oxygène de ta terre libre, odorante. Catalogne, là-bas par-dessus les frontières, si près de moi. Catalogne, mon corps dont tu es la chair, chère à mon cœur. Catalogne, j'entends les battements de ton cœur, les miens l'accompagnent. Catalogne, malgré ma violence, mes colères, mes révoltes, je suis pacifique, pour toi. Catalogne, j'existe pour et à travers toi, nous sommes la même peau. Catalogne, depuis mes débuts, je te dédie ma vie de peintre, fou de couleurs. Catalogne, à

travers mon œuvre, au bout de mes pinceaux rouges-jaunes. Catalogne, tu éclates, bouquet d'oriflammes, les quatre barres rouges sang sur fond d'or soleil. A jamais unis Catalogne, ma mère, ma famille, saluts fraternels aux Catalans dans ton cœur. Le jour se lève sur ma toile, éclaire d'aurore le drapeau catalan, resplendissant de toutes les couleurs. Je vais reprendre le flambeau de mes pinceaux, peindre avec ma flamme, ton feu originel, qui ne s'éteindra jamais. Catalogne, que ta nouvelle résurrection soit la première de toutes les dernières et l'unique pour tous tes avenir. Catalogne, ton fils t'embrasse sur ton front montagnoux, «Le Canigou». Là-haut, le violoncelliste Casals et d'autres cœurs brisés, en bas la Catalogne se vidait de ses fils, autour les cimes portedrapeaux noirs de misère. Catalogne, ton chemin est le nôtre, bras dessous, bras dessus. Catalans, enthousiasme aux cœurs exaltés, en avant. Catalogne, tous les avenir sont des aurores, il n'y aura plus de couchers de sang. Je t'ai entendu si longtemps gémir, pleurer, râler, combattre par l'esprit plus que par les armes et ne pas désespérer. Aujourd'hui une aube nouvelle se lève, ce jeudi (qu'importe la date et l'année) à la première heure de lumière, la liberté ressuscite ton indépendance.

Je t'écris la tête en feu, à mes côtés ton histoire renaît, revit, resplendit, auréole scintillante, d'or et de sang. Tout autour de mon chevalet, toujours omniprésente, grâce à toi je suis ce que je suis, ma lutte continue. La Catalogne par-dessus les Pyrénées, Catalan par mes racines, Espagnol par obligation (vive l'Espagne) et Belge de cœur (foi de Catalan). Catalogne à l'heure de la retraite éternelle, je t'emporterai en simili, n'aie pas peur ma Catalogne, je laisserai l'original à mes frères catalans, tes fils fidèles, hors et au-delà, te reviendront. Je t'aime Catalogne, tu irrigues mon corps de ton sang vif clair, chatoyant, ruisselant de vigueur. Vive ta sève créatrice ! Avance Catalogne, ne t'arrête jamais, ne fais pas de sur place, avance décidée à grands pas, on te suit, énergiques, obnubilés ... Moi je reste «chez moi» en Belgique !

Pardonne-moi, à l'heure de ton indépendance, je t'ai trahie en toute âme et conscience. J'ai trouvé ici, chez nous, autour de moi, tous les ingrédients d'une vie folle, chaotique, asymétrique, toutes les facettes, tous les complexes, tous les pleins, tous les vides, l'amitié, la tendresse, l'amour, la passion et je continue à vivre, à vibrer, grâce à ceux qui me bousculent, me déchirent, me jalouent. Grande gueule je suis et franc parler je puis et d'être belgo-catalan ma lutte continue, la vôtre aussi, à vos postes de combat pour vivre. Pardonne-moi, je me suis naturalisé

lorsque tu as commencé à te battre pour ton indépendance. Franco était obligé de vivre tout en étant mort, depuis que les accents «belgo-multiples» m'ont captivé oralement. Quelle musique ! Je suis Belge de cœur (tripartite ...). Je parle le catalan avec l'accent bruxellois, l'espagnol avec l'accent belge, le français avec l'accent des Marolles et le belge avec tous les accents réconciliés, en attendant de parler européen avec l'accent de l'espérance ... Souvenez-vous de son petit-fils Esperanto, qu'est-il devenu ? Aphone ?

Après cette ode «phénoménale» à la mère-patrie, faisons notre entrée, amertume au cœur, en Belgique accueillante. Comme dans les contes des Mille et une Nuits atroces, la famille est revenue vers la fin de la guerre civile espagnole, qui a laissé la péninsule exsangue. Nous ne parlerons pas des camps de concentration français, qu'on a appelés «d'accueil», du fleuve humain des réfugiés épuisés, après la terrible traversée des Pyrénées, à travers mourants et miracles de subsistance, des plages méditerranéennes, fourmillières d'êtres humains, entourées de barbelés et de Sénégalais qui n'en pouvaient rien (les ordres «poilu»), des massacres de l'impensable guerre fratricide, de la non moins terrible déception de la non-intervention, décidée (a priori) par L. Blum (premier ministre) qui a assassiné sa propre conscience de «membre d'élite» du socialisme européen, des combattants républicains sans armes, héros malgré eux, victimes de la folie dictatoriale nazie, fasciste, franquiste (leur sacrifice n'a servi à rien ... même pas à retarder la guerre de 40), des bombardements aveugles, du massacre des Juifs ... Je ne veux pas continuer ce «curriculum schismatique».

Revenons à la vie normale, ce n'était pas facile en ce temps-là. Nous venions de Reus (province de Tarragone), un fief touristique belge (d'aujourd'hui) made in Sabena, because Salou, plage quatre étoiles, club Méditerranée, buildings «à gogo», piscines de mer à domicile. Reus, ma ville natale, née elle-même sous le signe de «l'incommensurable», avait, comme signe d'humilité, un slogan à l'échelle universelle, à la démesure de ses habitants allergiques à Dame Modestie. Lisez et vous allez comprendre. Reus-Paris-Londres-La lune, le cosmos, l'univers. Reus, apothéose, grandiose, unique. C'était le centre mondial du commerce des fruits secs. Cœur tendre, vignes désaltérantes, par chaleur torride – boire de préférence au «pourron», bras tendus, le gosier en pente, filet de vin étincelant au soleil, s'engouffrant, goulonnant à longues lampées, assoiffées de fraîcheur sous l'ombre drue du

soleil généreux, fruitant les arbres de toute sa vigueur de créer des œuvres appétissantes, savoureuses à l'œil, et au goûter «palais soyeux».

J'avais appris le français en Catalogne avec un «prof» proliférant d'intentions didactiques. On lui avait appris à apprendre : il nous apprenait, comme il se doit, le français suivant les lois grammaticales et prononciation catalanes. Les liaisons grammaticales étaient libres, indépendantes, l'élève catalan était encore plus libre d'inventer ses propres conjugaisons. Bien sûr, ce n'est qu'en arrivant sur le sol belge (gare du midi) que cette «libéralité» d'enseignement nous a légèrement «muselés». Notre français d'invention avait très difficile à percer les tympanes de nos interlocuteurs. Entre nous, un mur d'incompréhension, une «création philologique» malentendue, de bouche à oreille. Difficultés de l'avant-garde idiomatique, le drame des nouveautés ...

Pour nous autres simili-Espagnols, modèle d'après logique madrilène, l'histoire de la Belgique commence à l'époque de l'Espagne flamande et de la Flandre flamenca. Vous savez, comme tout l'univers d'alors et le cosmos d'aujourd'hui, qu'un petit Flamand (Gantois en plus) était devenu, grâce à des «conciergeries diplomatiques» et autres passe-passe ducales soutenues par les principautés agissantes, un grand d'Espagne, «l'unique» je dirais plus, un grand de «toutes les Espagnes» et de «toutes les Flandres», statu quo légal, pour éviter des motions à la Chambre ou au Sénat. Ce Flamand métissé espagnol, ce petit Charles-Quint a dépassé le territoire des Flandres. Il a bouleversé le ronronnement universel, il a réveillé les espaces vierges de l'ailleurs inconnu, grâce à Dieu le Conquérant, qui lui a offert sa puissance organique et sa soif d'agrandir le patrimoine vaticaniste. L'Empereur a envoyé, après bénédiction papale, ses thuriféraires ecclésiastiques et ses conquistadors (grands d'Espagne dans la dèche) porter la «croix» aux Amériques d'alors, découvertes plus que conquises par un commis-voyageur, Christophe Colomb, rappelé à l'ordre au retour pour son péché d'orgueil et pour avoir trop abusé de l'école buissonnière. Quand les Ordres apostoliques et flamands, pigmentés d'espagnolades, étaient «visionnaires» (pratiques), dorés sur tranches du sang de ces soi-disant sauvages, des caravelles gorgées d'or et d'épices sillonnaient toutes les mers du monde, des Pacifiques aux océans, y compris et surtout pour des raisons familiales, la Mare Nostrum. Bien sûr, il y avait des rivalités, des jaloux, tous croyant si pas à Dieu, à l'or tout puissant, Problèmes maritimes, qu'il faudra «solutionner» en échangeant, après salut noble et signe de croix, une bordée de boulets en feu (pour les

«folkloristes», nos «boulets» ne sont pas les pacifiques descendants des boulets enflammés, ils donnent la chaleur). Quelques problèmes ont surgi comme toujours, lorsqu'on s'occupe, cœur fermé, coffrets ouverts, des indigènes sous-développés du Nouveau Monde. Les délestant manu militari et papale du poids trop lourd pour eux de leurs incommensurables richesses. Rien n'a changé, c'est toujours actuel, cette aide «humanitaire» continue.

L'Espagne flamande avait des problèmes territoriaux. Ce n'est pas une mince affaire quand le soleil refuse de se coucher sur cet énorme empire. Des problèmes écologistes ont éclaté, sur terre, sur mer, dans les cerveaux. Alors on a nommé un super-grand de toutes les Espagnes, saint Torquemada de la Foi, cérébral paradisiaque au grand front bombé (style intellectuel actuel), pur et idyllique, aux grands yeux bourrés de reflets de sang et de flammes. Ce personnage fascinant et dégoûtant était le Grand Inquisiteur, maître des feux purificateurs de la St-Jean, des blasphémateurs et incroyants ... Cette méthode est encore très actuelle et cela se pratique en gros. Pour ce qui est du détail, il y a les «solistes» à l'essence bouddhique. Atroces missions que celles de ces missionnaires du Christ-Roi, un rien plus lucifériens que «méphisto-catholiques».

Par pudeur et discrétion catalanes, de souche intègre, par respect pour le jeune peuple belge et pour les anciens Flamencos flamands, je ne veux pas parler d'un certain duc d'Albe, à la gueule pathétique, un grossiste des génocides. Il ne faisait pas la différence entre les anciens Belges, «prolos» ou «nobiliaires» : tous en enfer, consummés. Amen ! Requiem in Pace ... Non sans saluer en passant, de la part d'un copain utopiste, Don Quichotte de la Manche et Sancho Pancho d'Espagne, nos bien-aimés et pétillants Nelle et Thyl des Flandres.

Sérieux, nous sommes en Catalogne et à l'école de français. Malgré mon horreur de la modestie et ma volupté d'orgueil, je vous le dis et l'écris en toute simplicité débonnaire, j'étais le premier sur trois élèves. Faut vous dire qu'il y a eu des combines féminines. Ma maman était la plus belle des trois, celle du deuxième, plus entreprenante dans le style classique de Carmen. Mais les «profs» catalans, que les Belges se le disent, ne sont pas des Don José, encore moins des Escamillo, ils étaient nationalistes comme il se doit. Des trois élèves, j'étais le seul à avoir gardé, plutôt introduit comme accent dans la langue française, le plus pur catalan. A cette époque, je ne me rendais pas compte de mon esprit d'invention. J'ai dû attendre des décennies pour rencontrer un certain

génie de pacotille. On a celui qu'on mérite, je l'exploite en artisan. On partage ? Tout de même, si ma pensée fébrile, emporte-idées, efface-pensées, veut bien se calmer et m'aider à combler les trous de mémoire, je vais pouvoir reprendre le récit épique. Le suspense dévoilé, la clarté de ce récit conventionnel va apparaître devant vos yeux, comme sur un écran de télévision. Ecouter l'image, faites pas attention aux parasites. La famille grosso modo installée dans l'appartement au-dessus du magasin de vins : yeux tout ronds, les enfants tournoyant autour des fenêtres (voir un autre monde) comme des oiseaux libres et assoiffés d'espace, enfermés par erreur à l'intérieur, yeux et bouche collés aux vitres, par les haleines «catalaniques» embuées. Attention, ne pas confondre avec les Etats cataluniques du philosophe (ancien), Charlemagne, avec les embuées catalaniques ... Qui l'eût crû de la part d'un vélodidacte ? ... Applaudissez, Universitaires et Satellites du Savoir Apprendre (U.S.S.A.) !

C'est le grand silence et le compte à rebours des expériences atomiques, toute la famille, la petite servante comprise bien sûr. Mon père m'appelle. Ce n'est pas pour rien que j'avais fait deux ans de français, plus un an de perfectionnement. Encore aujourd'hui je suis perfectionniste, c'est pourquoi je vous écris, bic sur le cœur, mezza voce, j'ai horreur des vociférants et des haut-parleurs. Tout doux ma voix caresse mon écriture, suave et douce. La famille réunie «motus-vivendus», la grande rencontre au sommet faubourien, la réalité du langage, appris spontanément comme la peinture, laissez aller les couleurs, les mots, les gestes. Faut-il vous dire, j'hésite, j'y vais, mon petit cœur tressautant d'émotion ... quelle qualité de silence catalan, quel miracle de pureté. J'allais affronter l'épicière du quartier. Etait-elle bilingue, belgiciste, «belgiattitude», bruegellienne – problème linguistique que je ne connais qu'aujourd'hui ? Heureusement que mon père (un chouette type, il est en voyage de tourisme éternel, seul et sans billet, sans passeport, sans autorisation, il a choisi, il a réussi, en moi il vit) n'était pas au courant de ces problèmes. J'aurais été obligé d'apprendre en plus du simili français, le simili flamand, le simili bruxellois, le simili wallon, le simili marollien. Toutes ces similitudes étaient bouquetées à souhait. Le belge, langage authentique ! C'est à partir de cette multitude linguistique adaptée et adoptée que le fameux slogan belgo-pacifiste et nationaliste, «L'Union fait la force», est né. Je ne suis pas sûr du choc psychanalytique de la formule. Il paraît que sur la chaussée romaine de Wommel, lors d'un meeting des cicérones

romains d'un certain Jules César, pour avoir des sandales plus légères, cette formule a été le signe de ralliement. Farce ou vérité : demandez aux historiens.

Faut dire, mes frères belges (excusez-moi), dans ce problème national des multitudes régionalistes et rationalistes, je refuse de faire le détail, comme en peinture je vais à l'essentiel, à l'ascèse, à la quintessence, au spasme et tant pis pour le rut. Salut nation, à tes coïts provinciaux ! Quelle famille de déshérités, sans père ni mère et un gouvernement, toujours en fuite de rester sur place. Salut au premier ministre ! A choisir, j'aurais préféré avoir «l'artiste» von Karajan comme ministre, je l'aime bien celui-là, il est des nôtres. Si on le laissait faire, il orchestrerait la politique devenue symphonique. Quel pupitre d'exécutants que la Chambre et le Sénat ... autre chose que les oratorios actuels des murmures hors quorum batifolés des milliards ... (des milarts pour l'art). Je n'écris pas cela pour la joie d'entendre crisser la feuille. je commence à évoluer, à évaluer. Je viens, il n'y a guère, d'apprendre de valoriser la valeur du valorisant par le placement ... ça y est, je ne serai jamais un banquier, je ne sais plus ce que je voulais placer. Comment voulez-vous que je fasse des bénéfices ? Moi, donc, la peinture est un placement, je suis déplacé de mon milieu et je ne sais pas me valoriser. Je voudrais acheter un Marti chez mon marchand, un vrai, l'acheter dans la galerie, pas dans mon atelier et essayer de m'influencer pour «me le vendre» à moitié prix. Je ne peux pas trahir mes cotes. sans cote je ne sais pas vivre, ni subsister, encore moins me tenir, je risque de m'écrouler. Que c'est beau, comme je les aime les Marti qui ne m'appartiennent plus, s'ils savaient comme je les aime, que parfois je traîne pour qu'ils ne soient pas trop vite finis ... et puis, je suis fidèle jusqu'à la mort, à celui qui m'a sorti de l'usine, le miracle inattendu. Tout le monde pouvait le faire, pourquoi ne l'avez-vous pas fait, chacals et vautours, qui venez me rendre visite pour m'escroquer au nom de «votre intérêt» pour moi ? Je reste fidèle à mon ami et nous savons pourquoi. Je n'aime pas vendre mes toiles ... Je les aime comme j'aime une femme. Vous me voyez la vendre ou d'échanger ? A d'autres le commerce.

Alors quoi, je me suis de nouveau écarté de mon récit «viellot» cent-cinquante ans d'Indépendance, de solitude, sauf conflits ... soldats, garde-à-vous, l'atome vous guette aux guérites, sonnez trompettes qu'on puisse mourir conscients de notre inconscience et de l'assassinat de nos responsabilités. Allons, retourne en arrière. Où en étais-je ?

Voyons, voyons, oui, j'y suis, c'est tout autre chose que ce qui précède. Quelle tête sur mes épaules branlantes, suis-je fou ? Oui, c'est sûr ! Je reprends. Faut dire que la nation belge, à l'époque de la fin de la guerre civile en Espagne et le no man's land guerrier de deux ans, nous avait très bien reçus, la gauche bien sûr beaucoup plus fraternelle, c'est normal. Quoique déjà, alors, les «Rouges», tremblez Mesdames, Messieurs, étaient des terroristes, des carnassiers. Déjà lors de la débacle catalane du temps de Primo de Rivera et du président de la Généralité, Macia, les Catalans étaient reçus comme des frères, mieux que les Républicains anti-franquistes. La Belgique a toujours été pour les Catalans, leur deuxième patrie. A l'U.L.B. de Bruxelles, il y eut de nombreux «profs» catalans. J'espère que ceux qui auront le courage de me lire, se souviendront avec tendresse et émotion d'un ancien ministre de la Culture de la République catalane, Josep Carner, en plus un de nos plus grands poètes du plein air au souffle «mistralien» et de son épouse «Dame de Catalogne», que les universités européennes et américaines ont honorée, Catalane à 99% . Emilie Noulet, mon amie. Intelligentissime, belle de toute son extraordinaire intelligence, de la grande classe – quelle race elle avait, quelle catalanité ! Elle portait en elle toutes les soifs et buvait à toutes les sources poétiques pures, translucides, fraîches, coulant parmi les rochers. Elle était la sœur spirituelle de Mallarmé, pacifiste bien nommé, de Valéry, le Catalan settois, l'hypersensible des fonds marins ... et d'autres. Je me souviens de Josep Carner et d'Emilie Noulet, dans ma mémoire ils ne font qu'un. Vous avez donné le meilleur de vous deux à la Catalogne martyre en tant que Belgo-Catalans. Vous êtes encore pour moi des lumières intérieures, des phares qui, lorsque mon exaltation s'obscurcit, m'éclairent. Merci, Emilie et Josep !

Retournons à nos moutons : l'accueil généreux de la Belgique aux réfugiés républicains ... Bien sûr, depuis lors beaucoup de choses ont changé, des rôles se sont renversés ... Depuis, si vous n'êtes pas un réfugié de l'est à tendances pontificales polonaises, vous êtes plutôt refoulé, avec égards policiers. On vous regarde d'un mauvais œil, vous avez la face, le profil, le trois-quarts de votre visage rouge terrorisant ...

Enfin, après ce léger prologue, distillé, filtré, transvasé, au clair du récit, ma belle lumière, enfin purifiée de toutes «ordures» verbales de tous ces réfugiés et émigrés souvent à contre-cœur, obligés par la misère ou l'oppression d'où qu'elle vienne (le racisme souvent les opprime tout autant, dans les pays qui les ont reçus ... à contre-cœur ou



par intérêt, pour les exploiter aux plus bas salaires pour les plus sales boulots), ma famille (quelques pages en arrière) fulmine, éternée. Elle est impatiente de savoir qu'est-ce qu'il y aura comme victuailles à mon tableau de chasse de nourritures familiales.

Me voilà en plein accord avec ma psychose, concentré sur l'essentiel comme un recordman sportif. Plus rien d'autre n'existe pour moi. Le but : la bouffe du ménage catalan en terre d'exil et d'accueil généreux. L'épicerie était à vingt mètres du magasin de vins. La sonnette de la porte me surprend, elle était légèrement asthmatique et aigrie, mauvais présage pour ma mission du premier soir d'alimentation familiale. Je rentre cœur battant, ma liste d'achats main droite, pognon poche gauche. Pour moi, c'était une épopée mémorable. Enfin, premier de la classe de français de l'école de Reus, j'allais prouver à mes parents, qui avaient fait le sacrifice de me faire apprendre cette langue de l'esprit majeur qu'est le français ... L'épicière, tablier comme un jeu de dames sur sa bedaine, rougeaude, gentille, souriante, accueillante, une commerçante d'instinct bénéfiques, me regarde, ahurie, car j'avais oublié d'enlever mon cache-poussière gris légèrement sali par le voyage en troisième, fourgons entassés remplis à bord de fenêtre de réfugiés, qui me couvraient des pieds à la tête, comme un paquet de frites (ça a été pour moi une révélation, les paquets de frites. Chaque fois que j'avais de l'argent, vite un paquet, tout près du Théâtre flamand). L'épicière me demande ce que je veux et je la comprends, bien que son français soit drôlement charcuté pour une épicière, cela manque d'élégance par rapport à son confrère charcutier d'à côté. Fier de moi, ma poitrine se gonfle, mon menton gondole. Quelle école extraordinaire que celle du français en Catalogne. On parle le français inventé. Je prends ma liste, j'avale la salive, je suis pour la diction sèche, j'équilibre ma vie, d'un air un rien supérieur, vu mes études et mes cotes en français. Je lui dis, en clair et net langage conçus : six o-e-u-f-s. Elle me regarde, sourde et muette. Je répète : six o-e-u-f-s ... J'épelle o-e-u-f-s ... J'essaie de le traduire dans son mauvais simili français : oe-oufs ... eux ... eux ... mauvais ! Elle me regarde, ahurie, elle devait me prendre pour un Arménien des steppes catalanes, pire peut-être, pour un Chinois dessaboussolé. Je perds mon sang-froid, je file, fou furieux, mon super orgueil de premier de la classe étant indemne. Cette épicière, franchement, n'était pas un fruit pur de la Francité. J'arrive à l'appartement, toute la famille fait bloc autour de l'envoyé en mission bouffe. Mon père, au centre, me regarde, hilarant. J'explique en détail,

la difficulté lorsqu'on possède une langue (je ne dirais pas à fond), de s'exprimer avec des primaires linguistatufiés du verbe. Mon père rigole, tape des mains sur mon dos, me bouscule gentiment. Il me dit jovialement : «c'est une Flamande de souche». La famille se serre les coudes, il s'agit de manger ce soir, les estomacs étant vides par le long voyage. Chacun donne son avis, sans distinction d'âge. C'est la servante-enfant qui a une idée de grande personne. Elle me dit, concentrée au possible : «avec ton doigt, tu lui montres la marchandise que tu veux acheter, puis avec les mains, tu fais six doigts». Je file, compatissant pour la gentille et affable épicière. Miracle muet, du manuel mimé, voilà mes six «o-e-u-f-s», qu'elle appelle «œufs», dans leur sac spécial cartonné, toutes mes commissions finies. Je paie, c'est-à-dire je donne à la gentille épicière, qui me regarde en souriant, un billet. Elle fait le compte, qu'elle me fait vérifier, me remet la différence. Je commence à comprendre pourquoi elle ne m'a pas compris à la première visite. Bien sûr, j'étais fier de l'enseignement du français au pays où je suis né. Les Catalans sont doués, d'accord. J'allais sortir, tout guilleret, avec mon sac rempli de boustiffaille, j'avais tout payé. Au moment où j'allais ouvrir la porte, elle me dit «menekke au revoir», me montre les o-e-u-f-s et me dit gentiment «œufs», sans respiration, en faisant des liaisons douteuses. Elle répète les «œufs», cela se dit «œufs». Je lui rends son sourire et je sors tout en me posant des questions sur la difficulté et la multiplicité des langues française et succédanées.

Le premier soir de notre arrivée, la nuit va coucher en même temps que nous. Bien sûr, le souper à la catalane a été fait, comme vous vous en doutez, avec des légumes «belges». Aujourd'hui il n'y a plus de légumes du pays ... il n'y a plus que des légumes bénéluxiens, en plus européens. D'où les guerres diplomatiques des prix agricoles. Au besoin, on jette les surplus pour maintenir les prix. A votre santé, Madame de la Famine ...

Le lundi suivant, ce fut l'inscription obligatoire à l'école communale de Bruxelles (rue du Canal). Du fait de mon instruction très sous-développée, rapportée de l'école de Reus, après un test très bref, je dus faire marche arrière. Je finis mes primaires à l'âge de faire les moyennes. Avant d'aller plus loin sur la piste des empreintes scolaires, je vais essayer de vous raconter la mentalité «terribilissime» des enfants de l'école que je fréquentais. Racisme d'hier, d'aujourd'hui et de demain

pas mort, c'est un atavisme qui prospère plus qu'il ne rétrograde. Pendant les récréations, les élèves faisaient autour de moi une danse du «scalp-scolaire» en hurlant «sale étranger» et en me bousculant. J'en souffrais énormément : qu'avais-je fait pour être traité comme un dangereux écolier, un foutu élève ? Je m'en suis ouvert à mon père, à plusieurs reprises. Un jour, il m'a dit de me défendre. Je n'ai jamais beaucoup de nuances dans mes réactions. J'ai toujours agi puis réfléchi. C'était surtout un mini-groupe, mené par un petit costaud, assez grassouillet, plus âgé que la plupart des élèves. Je ne pouvais que bousculer celui-là et pas un autre, il le fallait, j'étais encore Catalan à 100%. Fidèle à mon père, surtout à mon tempérament, j'ai attaqué le grassouillet assez violemment. Il est tombé la tête contre le mur de la cour de récréation, il a saigné comme un porcelet, gueulé comme une truie qui accouche. Le professeur est intervenu, j'ai eu une punition : écrire deux cents fois : «Je ne serai jamais plus colérique et agressif». Il ne m'a pas demandé si j'avais des raisons de le faire. En plus, mon père a été invité à venir voir le Directeur de l'école pour me sermonner devant lui. Je m'en souviens toujours, mon père avec son langage métissé de catalan-flamand, était incompréhensible pour le Directeur. Il m'a demandé de traduire, je lui ai dit ce qu'il avait envie d'entendre. Il a félicité mon père qui, en réalité, dans son buis-buis oral, l'avait plutôt enguirlandé gentiment (ironique). Faut vous dire que le lendemain, à l'heure de la récréation, il y a eu d'abord un duel de regards, puis des sourires ... Je suis devenu le «caïd» de la récréation, tout en étant un élève moyen, joyeux, blagueur.

Dès que mes primaires ont été finies, j'ai été travailler comme ajusteur-mécanicien, pendant la journée. Je suivais les cours du soir de l'école professionnelle de mécanique, avec l'espoir de devenir technicien. Hélas, il y avait la règle de trois et mon «impuissance» à résoudre une équation à deux inconnues, mon imagination étant plutôt utopique. Grands rêves et envols de grandeur : être quelqu'un ! Mais quoi ? Qui ? A ce moment, en dehors de mes modestes études, tous mes efforts, mes pensées se portaient vers le sport actif de compétition et les filles (j'étais plutôt du type timide, ô combien ! Depuis lors, il y a eu des variations à ce sujet, romantiques et passionnelles). A l'école, on pratiquait le basket-ball, équipe des minimes qui monte jusqu'à la division supérieure en quelques années (L'Amicale Sportive de Bruxelles, championne de Belgique), le terrain à l'ancien marché aux Poissons, près de l'église Ste-Catherine. J'eus l'insigne honneur d'être le «David»

de cette division supérieure ... Dégoûté du basket à cause de ma taille, je me tourne vers le sport individuel : athlétisme, natation, aviron, cyclisme ... Chaque dimanche, une discipline, le classement, la somme des places acquises. Le cyclisme m'a possédé, me possède. Malgré mes 48 heures d'usine, j'allais deux fois par semaine à l'entraînement après le boulot. Molenbeek-Tirlemont aller-retour ... Je rêvais de victoires extraordinaires (la compétition est un drôle de banc d'essai caractériel). Mise au point du matériel le samedi après-midi, puis «un» cinéma, souper, au lit, vers 21 heures. Alors le plafond de ma chambre à coucher s'ouvrait à ma folle imagination et je faisais ma course du lendemain. Que de victoires le rêve m'a données ... Bien sûr, si le lendemain, le départ était trop rapide, je prenais facilement et sans efforts la dernière place du peloton. Je faisais (lâché ou pas) mes 145 km, car la grande victoire que le cyclisme m'a apportée dans la vie, c'est le courage de prendre le départ et d'arriver seul sur la ligne d'arrivée. Je continue à mordre sur la chique et à m'applaudir quand j'arrive, même si je ne suis pas le vainqueur. Si j'ai été vaincu, c'est qu'ils étaient plus forts. Mon honneur est sauf et mon corps heureux d'exister.

Je dois arrêter. Si vous voulez connaître la suite de cette féconde vitalité, je vous conseille le livre grand format *Marti cet incognito par son Alterego*, Editions Brachot. J'ai aidé à l'écrire personnellement. .

## la voix de ma maîtresse

*pour toi, Françoise*

Tu as émis un faible gémissement. Tu rêves. Une légère caresse sur ton front a suffi à t'apaiser.

Je reviens m'asseoir dans le fauteuil de rotin, devant les volets entrouverts. Il est temps que j'achève cette lettre qui t'est destinée. Tu ne te réveilleras que dans une heure : j'aurai peut-être même le temps d'aller la poster au village. Le facteur te l'apportera demain. Comme cela, tu ne m'auras pas posé de question à son propos. Tu n'auras pas tourné la tête vers la fenêtre. Tu ne m'auras pas demandé d'un air vaguement surpris si je suis au travail ? Comme si j'étais d'humeur à travailler.

Oui, cette lettre, je voudrais bien ne pas te la remettre de la main à la main. Cela aurait l'air faux, cousu de fil blanc. Comme si je n'arrivais à exprimer que par écrit, en ta présence même, des choses dont, lâchement, l'aveu me coûterait de vive voix. Qu'elle te parvienne par la voie postale, cela lui donnera l'air d'avoir été écrite ailleurs, à un moment presque indéfini.

Si tu rouvres les yeux avant que j'aie pu y mettre le point final, j'irai la serrer dans la boîte à gants de la Lincoln, à l'abri des regards inquisiteurs, et je la terminerai plus tard, je la posterai un autre jour. Il n'y a pas le feu ...

Te rappelles-tu, Katia, la scène que tu me fis une fois, alors que je venais de déposer à la poste sous tes yeux une enveloppe dont, adroitement, j'avais dissimulé l'adresse qu'elle portait ? «Je ne voulais pas savoir à qui tu la destinais, m'assuras-tu, contre l'évidence. Mais j'avais bien remarqué que tu entendais me le cacher ...»

Or cette adresse, c'était la nôtre et la destinataire, c'était toi, Katia Belakova. Je t'avais écrit un mot pour célébrer l'anniversaire de notre

installation ici, dans ce repaire chaleureux où notre exil nous a conduits au lendemain des événements que tu sais. Il y a un an, presque jour pour jour, que je t'adressais cette lettre. Donc cela va faire deux ans que nous trouvions asile sous ce toit. En me décidant à t'écrire ce matin, je ne préméditais pas cette coïncidence : elle s'est imposée d'elle-même. Les premières phrases de cette lettre rôdaient en moi depuis plusieurs jours déjà, elles se sont inscrites enfin sur les blêmes feuilletés de cette nuit blanche. J'ai pu me glisser hors du lit sans te réveiller : ce n'est pas souvent que je réussis ce tour d'adresse ... Tu es tellement aux aguets, sur la brèche.

J'ai repoussé d'un empan les volets et je me suis assis dans le rai de lumière. Le soleil de février décolorait la pelouse, l'anémiait. Le tilleul jetait vers le ciel d'un bleu de glace sa ramure emphatique. Le couple de faisans dorés caquetait dans la volière. L'ombre d'un planeur passait au loin sur un champ de lavandes. C'était un matin qui avait l'amertume de la première cigarette fumée au terme d'une longue convalescence. Je le reconnaissais bien. Il avait la couleur, la saveur de lait caillé des matins d'autrefois lorsque je me levais tôt, la gorge garrottée par la nausée, pour répéter mon violon. Je lui savais gré de me restituer cela : les peurs et les écœurements de l'enfance, puisque la vie ne vous en fait pas venir à bout, autant les apprivoiser ?

Et puis ce matin hanté d'oiseaux qui ne chantent que pour eux-mêmes, sans se répondre, me rappelle ceux où, au début de notre liaison, tu devais te résoudre à me quitter, après une ultime étreinte un peu âpre, inquiète, pour regagner le domicile conjugal ... Du balcon de l'appartement, nu sous mon peignoir, je te saluais, un dernier (ou un premier ?) verre de scotch à la main. La décapotable s'éloignait sur l'avenue, ta chevelure blonde s'accrochait aux branches des platanes avant de prendre feu, dans le soleil, à l'instant où le carrefour t'escamotait ... Je pensais à Isadora Duncan, à son écharpe meurtrière. Un frisson me parcourait l'échine. Je me recouchais pour quelques instants, rasant avec ma gueule de bois.

A cette heure-là, nous nous étions unis pour la première fois, sur le *Chiraz* du living, après avoir écouté une fois encore les *Quatre derniers lieder* de Strauss, dans l'ultime version Schwarzkopf. («Ma grande rivale dans ton cœur, n'est-ce pas, chéri ?») plaisantais-tu. – «La seule ...», confirmais-je. Ainsi badinions-nous. C'était hier. C'était dans une autre vie).

J'y songe : c'est à la même heure encore, l'heure du laitier, l'heure où les dictateurs s'emparent des rênes du pouvoir afin de cueillir les prolétaires au saut du lit, que ton mari a eu l'idée de nous envoyer les flics pour nous surprendre en flagrant délit ...

Nous qui pensions que le roi Marc avait renoncé depuis longtemps, qu'il s'était résigné devant le caractère précisément éclatant de notre idylle et de son propre déshonneur. Le temps que nous nous consacrons nous paraissait déjà si ridiculement court que nous n'en perdions pas à prendre des précautions, nous affichions sans arrogance mais sans vergogne le complot que nous pensions ourdir ensemble contre le malheur du monde ...

Nous devions avoir tort : il n'est sans doute qu'en butte à l'évidence qu'on ne s'incline jamais. Ton mari a voulu, ne fût-ce qu'une fois, un matin de printemps, troubler nos scandaleux ébats.

Nous n'avons même pas eu le temps d'avoir peur. Pourtant nous ignorions tous deux que le délit d'adultère figurait encore dans la loi pénale de ma chère patrie. Et, quant à toi, tu venais d'un pays où l'intrusion des policiers au chant du coq prend d'ordinaire une autre signification ...

A vrai dire, ce sont les flics eux-mêmes qui nous ont aussitôt rassurés.

– «Vous vous doutez bien un peu des raisons de notre visite ?» nous a demandé d'un air entendu et goguenard un inspecteur en loden gris. Nous lui avons répondu que nous ne les connaissions pas. Il nous a dit qu'au moins nous ne perdions pas le sens de l'humour.

Savaient-ils, les sbires, à qui ils avaient affaire ? On peut en douter.

– «Vous faites dans le théâtre, je crois ?» a demandé l'inspecteur, sur un ton toujours aussi amène. Il ne pouvait tout de même pas savoir qu'il «surprenait en flagrant délit» la plus belle voix de ce temps et celui qui s'employait, dans la modeste mesure de ses moyens, à nourrir son chant ?

– «Eh ! bien, si vous voulez, nous allons tout de suite procéder au constat ...», a dit l'inspecteur. Notez bien : cela nous embarrasse autant que vous ...»

Il s'excusait presque, le représentant de l'ordre. Et, dans son élan, il admit même qu'il s'agissait au fond d'une procédure d'un autre âge mais qu'on ne pouvait au demeurant s'y soustraire puisqu'on n'avait pas encore jugé bon de réformer la loi sur ce point ...»

Encore un peu il allait prétendre qu'il dressait bien à contrecœur son procès-verbal. Le sens du devoir finit cependant par reprendre le dessus et mit un terme à l'épanchement de ces états d'âme. L'inspecteur expliqua à ses hommes qu'il convenait de nous séparer afin que nous n'ayons pas le loisir de nous concerter et que nous ne nous laissions pas influencer par nos témoignages respectifs. Durant qu'il allait – *ladies first* – interviewer d'abord la pécheresse égarée, dans le living-room, un policier garderait à vue dans la chambre à coucher – le lieu du crime – son séducteur sans scrupules.

Avant de procéder aux interrogatoires, l'inspecteur et son intendance ne se sont en effet lancés qu'avec nonchalance dans la chasse aux pièces à conviction. Ils n'ont jeté qu'un coup d'œil furtif sur la garde-robe aux portières ouvertes et sur les parures jetées en travers du lit. N'étais-tu pas comédienne, après tout ? N'étais-je pas censé m'occuper de spectacles ? Leur zèle d'enquêteurs n'a pas, un instant, été sollicité par la vue de cette cuirasse de Penthésilée, ce sabre de Judith, ce rutilant cache-sexe de quelque Salomé. Le soupçon ne les a bien sûr pas effleurés, n'est-ce pas, Katia chérie, que nous réservions ces vêtements de tragédie à un usage des plus privés ? Pouvaient-ils deviner qu'une heure à peine auparavant, Oreste s'envoyait en l'air avec sa grande sœur en poussant des mugissements ? Que Clorinde s'empalait proprement sur le glaive turgescents de Tancrede ? Que Siegfried prenait, cul par-dessus tête, bien plus que du bon temps avec Brünnhilde ? Non. Ils n'y ont vu que du feu, les poulets. Ils n'ont pas aperçu que, cette nuit, des acteurs de génie avaient brûlé les planches du boudoir.

Nous avons donc été dissociés. Ce fut le seul instant douloureux de cette palinodie. Douloureux ou pour mieux dire : mélancolique.

Dans la chambre, il n'y avait pas de siège et mon gardien m'a demandé la permission de s'asseoir sur le lit. Il m'a aussi demandé s'il pouvait fumer une cigarette. Je lui ai dit que oui, à condition qu'il voulût bien déposer son revolver automatique au vestiaire, et que du reste je grillerais volontiers une cigarette avec lui.

D'abord nous avons fumé en silence. On entendait chanter les oiseaux, de nouveau ces oiseaux dans le matin vide et sonore, qui ne chantaient que pour eux-mêmes et ne se répondaient pas. Nous avions fait l'amour, Katia, pour la première fois, portés par ce chant-là. C'était à l'époque où tout nous était rendu. *Murmures de la forêt*. Oiseaux possédés par leur propre chant, rien d'autre n'important plus. *Pins de Rome*. *Liturgies de cristal*. *Gurre lieder*. Une boucle était bouclée. Bien



d'autres se boucleraient. Comme ce matin même où tu dors encore et où je te délivre par une caresse du cauchemar qui te retient dans ses filets gluants et glauques.

Ainsi nous avons été surpris en «flagrant délit»? Mais *de quoi* au juste? Seuls le sens du ridicule ou la pudeur amenaient-ils à censurer la nature de l'infraction commise? Non: l'expression se refermait sur elle-même comme une huître et, telle quelle, paraissait complète, comme celle de «crime parfait». (Du reste c'en était bien un, dans son genre). Nous avons été surpris sur le fait comme Tristan et Ysolde, Pelléas et Mélisande, Don Giovanni et Doña Elvire. Mais déjà je subodorais que par-delà les péripéties de cette procédure bouffonne et qui sait? de la sordide reconstitution sur le terrain qui allait peut-être s'ensuivre, la qualification de notre façon d'être et de nos actions par le législateur recouvrait tout son sens: nous étions bel et bien surpris en flagrant délit de vérité contre l'universel mensonge.

D'ailleurs, lorsque l'inspecteur, au terme de son enquête, confronterait les versions que nous lui aurions fournies, il serait frappé par leur concordance. Tu ne lui avais rien caché, Katia, de nos exploits nocturnes ni des prouesses érotiques qui les avaient précédés depuis de nombreux mois. Et sans nous être, par la force des choses, donné le mot, nous en avons même un peu rajouté, toi et moi, par bravade sans doute, par provocation, ou pour faire comprendre au Roi Marc que la traque dont nous étions l'objet ne nous intimidait pas, que pour peu elle nous eût plutôt exaltés ...

– «Tenez, commissaire (je lui donnais du «commissaire» à tout hasard mais un commissaire procède-t-il lui-même à de tels devoirs de justice?), pas plus tard qu'il y a une heure, nous avons rien moins que ...»

Lancé comme je l'étais, il avait dû m'interrompre. Pour n'avoir pas à rougir d'aveux aussi spontanés, d'une confession aussi joyeuse qu'impudente.

Pourtant lorsque je repense à cette nuit-là, je me revois d'abord discutant le bout de gras avec un jeune flic joufflu et un peu désarmé. Il débutait dans la carrière, m'expliqua-t-il, et il n'avait été incité à s'engager qu'en raison de la crise et du chômage. Puis il me posa des questions au sujet d'un tableau suspendu au-dessus du lit et qui l'intriguait. Je lui expliquai ce que Klee avait signifié dans l'histoire de la peinture et pourquoi il avait représenté la mort de cette façon. Il

formulait des questions appliquées et studieuses, telles que celles qu'on pose à un guide assermenté dans un musée de province. Si le Roi Marc avait entendu ça, il n'en aurait pour sûr pas cru ses oreilles. Moins d'une semaine après, Gérard – c'était son nom – nous reconnaîtrait en rue, toi et moi, et nous saluerait d'un air entendu et plein de sollicitude. Cela crée des liens, les procédures, quelquefois. Un peu plus tard, nous jouions avec lui au tennis. Pauvre Roi Marc, tu ne devais pas avoir prévu cela. J'espère qu'avec le temps, Gérard a pu devenir agent de quartier et qu'on ne l'envoie plus à l'aube réveiller des couples auxquels il ne veut aucun mal ...

Quant à toi, Katia, je te revois, démaquillée, blanche comme une ampoule allumée en plein midi, exposant calmement, avec une sereine allégresse, l'étendue de ta forfaiture, face à un homme en loden gris qui n'a même pas pris la peine d'ôter son feutre mou. Tu vois d'ici quel tableau pour un opéra expressionniste ? Surtout si l'on n'oublie pas les oiseaux, oui, les oiseaux indifférents qui ne savent pas ce qu'ils chantent. J'incline à croire, aujourd'hui, que si nous avions, à l'époque, été tentés, pour une raison ou pour une autre, de nous séparer – et peut-être traversions-nous, en effet, une mauvaise passe ? –, la visitation matinale des pandores de service eût suffi à nous resouder pour l'éternité. La raison d'être de notre union n'éclatait-elle pas au grand jour sous la malédiction officielle ? Si bien que nous avons revécu, depuis lors, jour après jour, l'esclandre de notre amour. Peu de temps après l'irruption des enquêteurs, nous avons reçu des menaces de la part de quelques colocataires de l'immeuble. Et Mélisande, notre chatte bleue, a été trouvée morte à l'entrée du parking souterrain. Empoisonnée. Nous le raconterions, on ne nous croirait pas. Certaine méchanceté, à l'instar de certaines procédures, a toujours l'air d'un autre âge. Les oiseaux chantaient de plus belle.

Cela m'a parfois frappé que, plus encore que des individus distincts, des couples peuvent capter l'antipathie, exciter la vindicte. Comme si, de leur fusion même, naissait le scandale. Séparés, ceux qui les composent passeraient sans doute inaperçus ou on leur témoignerait toutes les indulgences. Unis, ils forment l'un avec l'autre, l'ennemi public à abattre toutes affaires cessantes. Les voyant ensemble on décrète que la mesure est comble, que cela crie vengeance au ciel ...

Tant mieux si j'exagère, Katia, mais j'ai le sentiment qu'on ne nous a rien passé.

Il me faut rappeler ici dans quelles circonstances nos chemins se sont croisés. C'était à la réception qui entourait, au Théâtre royal, les adieux à la scène d'Elizabeth Schwarzkopf. Ta «seule rivale», tu sais bien. Déjà elle, ce jour-là ... Nous étions au fumoir. Ta voix m'est tout à coup parvenue comme d'une autre pièce. Je veux insister sur ceci que je t'ai entendue avant même de t'apercevoir pour la première fois. S'il peut sembler banal que l'existence d'une chanteuse vous soit révélée par ce qui véhicule son art, combien n'apparaît-il pas plus insolite, exemplaire, que ta voix à toi, j'eus d'abord à la découvrir dans le brouhaha futile et cauchemardesque d'un cocktail mondain ! Autant débusquer une aiguille d'or dans une botte de foin fangeux. Depuis plusieurs minutes je n'arrivais pas à me dépêtrer d'une de ces conversations d'entracte où l'on compare les vertus et les mérites respectifs d'une Schwarzkopf avec ceux d'une Ludwig ou d'une Rysanek ... Quelle vulgarité, pourtant, lorsqu'on évoque les anges, de confronter l'envergure de leurs ailes !

– «Moi j'en tiens décidément pour Rysanek, répétait Maurice André – qui n'était pas pour rien, déjà, un gros bonnet chez Philips – mais ce peut être un hommage que je rends à ma jeunesse ?»

Car il avait été jeune, Maurice André. Il enterrait Schwarzkopf et Crespin, à la régalaude, entre deux flûtes de champagne belge, mais il avait été jeune. Son nasillage obscène couvrait ta voix, me la volait, mais il avait été jeune. Ce devait bien être là sa seule excuse.

Car inconsciemment je devais tendre l'oreille. Inconsciemment je devais déjà souffrir mille morts de ne pas mieux la percevoir, cette voix dont les intonations me parvenaient par intermittences et déjà me clouaient en terre, et déjà désaltéraient je ne sais quelle vieille et obscure soif. Inconsciemment je te guettais, je ne prêtais plus qu'une oreille distraite et lasse à la jeunesse de Maurice André. Pourtant je ne me retournais pas encore. Je n'en éprouvais pas le besoin, pas même la tentation. Eurydice pouvait être rassurée : Orphée traversait vaillamment, sur place, le mesquin enfer de cette réception bruxelloise en tenue de ville. Il avait tout son temps. Il écoutait ta musique, il n'était qu'accessoirement attentif aux paroles. Tu parlais, je crois, d'une «chapelle» où tu t'étais efforcée de travailler avec un groupe de camarades, mais vous aviez échoué. Quoi de plus normal ? Comment croire que, dans la capitale usurpée de ce pays mortifère, on pût œuvrer ensemble à quoi que ce fût ? Bruxelles est un caveau de famille. L'intelligentsia n'y est unie qu'à l'enterrement de ceux des siens qui n'ont pas tenu le coup.

Mais que faisais-tu donc de ta vie ? J'avais soudain hâte de l'apprendre. Je me retournai enfin. Le temps d'entrevoir une frange blond vénitien, le front buté d'une licorne, des yeux pers qui dardaient partout des éclairs bleus, la harpe du buste, le claquement de fouet d'une silhouette que gainait un fourreau de velours noir fendu jusqu'aux hanches ...

Maurice André suivit mon regard.

– «Vous la connaissez ? demandai-je. Cette fille a une voix de *contralto*» ajoutai-je aussitôt comme pour faire excuser une curiosité d'expert.

– «Mais vous ne croyez pas si bien dire : c'en est une, mon cher ! Vous n'avez pas entendu parler de Katia Belakova ? Un cadeau que les Soviétiques nous ont fait, en mettant un terme au printemps de Prague. Depuis lors elle est des nôtres ...»

Des nôtres. Comme si nous avions quoi que ce fût en commun. Comme si tu pouvais être des leurs.

Je n'avais pas regagné ma loge que Maurice André me rattrapa.

– «Pas vous ...» me dit-il.

– «Mais ... de quoi voulez-vous parler ?»

– «Katia, bien sûr. Je voulais dire : ce n'est pas pour vous. Je la connais bien. Je crois vous connaître assez ...»

– «Mais à quoi pensez-vous donc ?» Je haussai les épaules.

Une bonne heure après, alors qu'au vestiaire le hasard nous réunissait à nouveau, il déclara sans ambages, ressaisissant simplement le fil d'une conversation fortuitement interrompue :

– «Sachez du moins que vous vous trouvez sur le seuil d'un labyrinthe : je vous aurai prévenu ...»

Je me livre à cette anamnèse non pour t'en faire souvenir – car tu n'as pour sûr rien oublié et si, d'aventure, c'était le cas, je ne serais pas porté à te le rappeler – mais parce que, depuis longtemps, nous ne parlons plus jamais de ces choses.

Le temps que je mis à te revoir, ce fut plus exactement celui que je passai à désirer t'entendre à nouveau. Réentendre cette voix qu'aujourd'hui tu me reproches parfois d'écouter les yeux fermés : «Tu te laisses bercer ... alors qu'il faut ouvrir l'œil et le bon !»

Non, tu ne me berces pas : je dérive, seulement. Je me laisse porter par le courant.

A considérer que tu n'eusses pas été chanteuse, ce n'en aurait pas moins été ta voix, si je t'avais perdue, qui m'eût à jamais manqué.

Dans les mois qui suivirent, cependant, je ne cherchai pas à te retrouver. Le hasard me mit seulement entre les mains un disque que tu avais enregistré pour une quelconque sous-marque hollandaise, un disque de circonstance, gravé à la veille de Pâques : un choix anthologique d'airs pour *contralto* extraits des *Passions* de Bach, de sa *Messe en si* et de son *Oratorio de Noël* (Erbarme dich), «Es ist vollbracht», «Schlafe, mein Liebster», «Agnus Dei».

Au dos de l'enveloppe, une photo te montrait déchiffrant la partition, le visage plus blanc que nature, comme éclairé de l'intérieur. Je passai le vendredi saint à t'auditionner.

Je tenais encore à l'époque une rubrique discographique dans un hebdomadaire de la capitale. J'y exposai que, sans approuver le principe de cette sorte de «pot-pourri» dont le disque enregistré par Katia Belakova fournissait un regrettable exemple, on ne pouvait que rester «médusé par une telle perfection technique, alliée à un lyrisme puissamment personnel et prégnant, un lyrisme insolite, à vrai dire, car quelque part et sans qu'on sache pourquoi : blessé» ...

Si je cite encore aujourd'hui de mémoire cette anodine recension, en tous points digne de celles que j'écrivais à l'époque sur un coin de table, à la sortie des concerts, dans un bistrot qui faisait face au Théâtre royal et qui, depuis lors, a été rasé, tandis que mes pétulants confrères ne me laissaient pas le loisir de venir à bout d'une phrase sans m'interrompre de l'une ou l'autre façon, chroniques qui, à ma décharge, me rapportaient à peine de quoi payer mes cigarettes, c'est que, sur un point, elle me semble aujourd'hui encore avoir traduit une juste et secrète intuition.

Lors de notre déménagement l'article m'est retombé sous les yeux. Il avait glissé hors d'un dossier : «Katia : *curriculum vitae* et carrière» que j'ai ouvert le jour où tu es définitivement entrée dans ma vie. J'ai été surpris non par la justesse des formules – cela fourmille de clichés – mais par le soupçon qu'elles s'efforçaient de fixer. J'ai eu tort, bien sûr, de parler d'un «lyrisme blessé» : l'image n'est guère précise et pourrait

être appliquée à bien d'autres cas : à une Astrid Varnay, une Aafje Heynis et même à la Callas ! Mais ce sur quoi je mettais d'emblée l'accent, c'était sur la bouleversante labilité de cette voix : cette voix moins évidente qu'à proprement parler ineffable.

Oh ! j'aurais pu souligner tout autre chose ... Par curiosité je lus, au service des périodiques de la Bibliothèque royale, les commentaires que tu avais inspirés à mes confrères depuis ton établissement dans notre pays. Eh ! oui, j'aurais pu vanter, comme tout d'abord ils ont tous fait, l'ampleur, l'opulence et la flexibilité de cette voix, évoquer sa générosité, sa féminité radieuse ... Glorifier la somptuosité du timbre, la souplesse et la rigueur d'un impeccable phrasé, l'inimitable qualité du *legato* ... Et puis aussi mettre en évidence la délicatesse suggestive des *pianissimi*. Le tranchant des attaques. La luminosité des récitatifs. A partir de là j'aurais enchaîné sur cette réconciliation qui fit couler beaucoup d'encre à tes débuts entre «une sensualité presque débridée et une spiritualité éthérée» ... Et allez donc. Il ne resterait plus qu'à conclure sur le velouté des inflexions, l'épanouissement du dramatisme, la prodigalité de l'expression ...

«Un glaive de bronze dans un fourreau de soie». «Une flamme ardente et altière». «De l'or coulé dans du cristal». Que sais-je ? Un temps on n'avait pas lésiné à ton sujet sur les métaphores ! Plus on la proclamait incomparable et plus on s'ingéniait à comparer cette voix à tout ce qui tombait sous la main, du cuivre à l'acajou, du velours à l'étaupe ... Cette débauche, à dire vrai, n'avait guère duré. On évoque les divas dans les mêmes termes que les toreros. Quand on juge celles qui vont y mourir, la scène n'est pas plus haute que l'arène.

Bientôt on irait s'inquiéter de certaines insuffisances, on dénoncerait une tessiture mal définie, on croirait déceler une frilosité dans l'aigu, on percevrait un léger voile sur le *medium*, on appréhenderait un défaut occasionnel de sûreté ... Ma parole : déjà on faisait la leçon à la cigale. Tu n'aurais donc chanté qu'un seul été ?

Je résolu de retourner encore en arrière : j'acquis tous les enregistrements que tu avais réalisés jusqu'ici. Je m'avisai que tu n'avais pas changé. Ceux qui, hier encore, parlaient de sapidité et à présent ne déploraient plus qu'amertume. ceux qui consacraient naguère un timbre radieux et regrettaient au demeurant qu'il eût blêmi, oui tous

ceux-là se méprenaient seulement sur tes véritables vertus. Ils ne s'attachaient qu'aux apparences de ta maîtrise et ne s'interrogeaient pas sur l'essence de ton art. Là où on avait décelé un tempérament de feu, on n'avait pas pris garde à ce que tu te consumais toute en scène, à chaque fois, lorsque tu incarnais le rôle d'Amnérís dans *Aïda*, à l'Opéra, ou quand tu interprétais *Das lied von der Erde* au Philharmonique. Chaque fois à réitérer, cette combustion. Jusqu'à ce que s'éteignent les derniers accents de cette voix pourpre, cette flamme rauque au fond de l'abîme.

On avait fait l'éloge de ton rayonnement sans discerner que tu retournais vers le dedans cette irradiation. Que ce flamboiement, cette incandescence s'introvertissaient comme un délire. Que cette exubérance se raidissait simplement dans le hiératisme.

Voilà ce qu'on pouvait nommer, au sens propre, un malentendu. Peut-être que là où tu allais, j'étais désormais seul à te suivre ? Car j'aimais pour elle-même cette voix apparemment fragile mais inusable.

Dans mon petit article, déjà, je n'avais que pressenti le sens de cette fêlure et de cette contention. Mais mon enthousiasme ne passa pas inaperçu. Plus tard on devait souvent s'y référer. On en fit longtemps les gorges chaudes. On oublierait que lorsque je l'avais écrit – *in tempore non suspecto* –, je n'étais rien pour toi, si ton art importait déjà tellement pour moi. On s'étonna qu'un critique connu pour sa griffe aiguë et sa dent dure se révélât soudain si enflammé. On rappellerait perfidement que jusqu'alors je ne m'étais intéressé que très occasionnellement à l'art vocal. Quand le jour vint où notre liaison fut connue de tous, un journal satirique insinua captieusement qu'«à défaut d'être amateur d'opéras, je manifestais parfois quelque dilection pour les cantatrices ou, tout au moins, certaine d'entre elles ...»

C'est ainsi que, dans notre noble patrie, on entreprend d'écrire l'Histoire.

Rétablissons donc la vérité.

Quelques semaines après que ma chronique : «Volonté et représentation d'une voix» eût paru dans les colonnes du *Papier à Musique*, ce qui m'avait valu de recevoir un télégramme de luxe : «Ce fut une fête de chanter pour vous» signé Katia Belakova, je fus invité à un récital que tu donnais au Conservatoire à l'occasion duquel on remettait aux

journalistes un service de presse de ton dernier disque : les *Kindertotenlieder* et des airs du *Messie* gravés chez «La voix de son maître».

Je ne m'y rendis pas. J'avais, ce soir-là, un rancart fixé de longue date avec une *colorature* exotique, tout juste bonne à se produire en vedette américaine, le samedi soir, au Casino de Las Palmas ou au Kursaal d'Ostende, mais qui m'avait semblé pourvue de plus de *sex-appeal* que de *rubato*.

Je ne reconnus pas aussitôt le malaise qui, après que j'eusse bu trois punchs des îles, me gagna dans l'alcôve du rossignol canarien. Je pensais à ton récital : mentalement j'en suivais, d'après le programme publié le matin même, dans le *Papier à Musique*, le déroulement chronologique. A l'heure qu'il était, tu en avais fini avec Gluck (un air d'*Orphée*) et Britten (deux airs du *Viol de Lucrèce*) et, après une pause de dix minutes, tu terminerais en beauté avec Mahler, Hugo Wolf et Brahms (la *Rhapsodie*). J'avais lâché la proie pour l'ombre et sacrifié à une putain de café-concert celle dont la voix lançait plus qu'un pur appel. Cette idée m'obséda. Je gagnai du temps et, déjà éméché, assurai à ma partenaire que je ne pouvais à aucun prix manquer la sortie de ce concert : il y allait de ma réputation professionnelle. Elle ne voulut rien entendre. Il n'est de pire sourde que celle qui chante mal. Au moment décisif où nous allions, bon an, mal an, devoir croiser le fer, j'expliquai à Maria-Pilar Castillo que j'avais perdu tous mes moyens dans une autre vie, au temps où seules chantaient les sirènes sur les plages de la *Costa del sol*. J'évitai de peu le coussin brodé qui traversa la pièce en diagonale pour s'écraser sur l'électrophone où s'épuisaient en vain, depuis le début de la soirée, Mario del Monaco et Tito Gobbi, dans une joute douteuse dont l'issue ne m'importait que médiocrement.

Le matin venu, je téléphonai à ton impresario. Il m'envoya ton disque, qui ne me déçut pas. Ma vie bascula.

Katiouchka, toi qui me sens toujours prêt à te trahir avec la première venue, «avec la première *soprana* venue!» précises-tu – ah ! cette magnifique jalousie de *contralto*, bien que ce soit une *soprano*, n'est-ce pas, qui chante si mélancoliquement, dans le rôle de la Maréchale, du *Chevalier à la rose* : «Cherche donc la neige de toutes ces années passées. Aujourd'hui ou demain, tu t'en iras avec une autre qui sera plus belle et sûrement plus jeune que moi» .... oui, toi, la *contralto* de ma vie, je te demande de réfléchir à ceci car je ne te l'avais peut-être



jamais dit : je ne te connaissais pas encore, ma chérie, que je t'étais déjà fidèle.

«Je suis une *contralto*» as-tu jugé nécessaire d'insister, sombrement, lors d'une de nos premières entrevues, comme si je n'en étais pas persuadé ou comme si je n'avais pas encore mesuré ce que cela impliquait. Presque comme si tu voulais me mettre en garde ... («Je vous aurai prévenu», avait dit Maurice André).

«Je suis une *contralto*» : comme si tu ne l'étais pas seulement de naissance mais aussi par principe. Comme tu aurais dit : «Je suis juive» ou «Je suis communiste». Pour bien mettre les choses au point. Sans réplique. Il n'y allait pas seulement d'une prédisposition, il n'y allait pas seulement d'une option ou d'un engagement : c'était affaire de destinée.

Or j'ai toujours été frappé par cette codification artificielle des voix qui, il y a deux siècles encore, ne se canalisait pas dans un registre déterminé mais qui, au bienheureux temps des castrats, se déployaient librement, sans se heurter à des frontières autres que celles qu'impose la tessiture : la fonction créait l'organe ... Et là où d'autres eussent tenté de transgresser ce code ou de s'en évader, toi tu assumais délibérément ces limites.

En somme tu te voulais marquée par le sort. Tu avais une voix de «bas-dessus», ainsi que la définissaient autrefois les dictionnaires de musicographie. Jamais, au cours de nos entretiens, il ne nous est arrivé de préciser ce statut ni ses conséquences dont la moindre n'était certes pas la relative pauvreté du répertoire qui t'était dévolu. Jamais si ce n'est sous la forme de boutades.

«En soi, prétendais-tu incongrument, *ce n'est pas une belle voix ... A moins d'un talent exceptionnel ...*»

Et puis il y avait ces scènes de jalousie mi-vraies, mi-jouées, à propos de Schwarzkopf en particulier et des *sopranos* en général : «Dans une seconde vie, me dis-tu un jour, avec candeur, je deviendrai organiste et toi tu seras un maître de chapelle ... Ou mieux encore : tu seras un baryton léger et je serai une *soprano* dramatique ...». Cela me fendit le cœur. Qu'avions-nous cure d'une autre vie, mon Dieu, quand la nôtre me faisait vivre à tes côtés ? Comme si, auburn, tu pensais que, quoi qu'on fit, les hommes préfèrent toujours les blondes ? L'amant comblé

imagine mal que sa maîtresse puisse être taraudée par la nostalgie d'une mutation ...

Une autre fois tu te divertis à m'énumérer les quelques incarnations que les compositeurs de génie (ou non) vous avaient laissées en partage, à toi et à tes sœurs affligées d'un organe porté sur le sombre ... Certes il n'y avait pas de quoi chanter Marlborough.

«Ecoute plutôt, inventoriais-tu : laissons de côté, si tu veux bien, la *Cendrillon* de Rossini (et quelques autres rôles ... Ne soyons pas ingrate : il avait un faible pour nous), l'*Orphée* de Gluck (écrit d'ailleurs à l'origine pour un castrat), ou Erda, dans l'*Or du Rhin*. Retenons pour mémoire un *alto* dramatique dans *Un bal masqué* et un *alto* bouffe dans *Falstaff*. Glissons rapidement sur *Le viol de Lucrèce* : elle n'a voix au chapitre, la pauvre, que pour subir les derniers outrages et puis se suicider ... Dédaignons la *Dalila* de Saint-Saëns : la Philistine n'est qu'une sorte d'agent double, n'est-ce pas ? Que reste-t-il ? Que puis-je encore être sinon, dans le meilleur des cas : la mère des frères ennemis, Pelléas et Golaud, la Magicienne dans *Didon et Enée*, la nourrice de *Boris Godounov*, une ou deux walkyries (sur huit mais, au *Crépuscule des dieux*, elles ont disparu !). Olga, dans *Eugène Onéguine*, fait tapisserie. La muse d'Hoffmann, chez ce cher Offenbach, est le plus souvent incarnée par un ténor voire un baryton, ce qui constitue une plaisante hérésie. Quoi d'autre encore ? Je serai une sorcière dans *Roussalka*, une servante dans *Butterfly*, une nourrice dans *Ariane et Barbe bleue*, une intrigante dans *Le chevalier à la rose*, un voyou pour Puccini, une petite bourgeoise chez Janacek, une déportée pour Chostakovitch ... Je continue ? En guise de consolation, voici quelques titres nobiliaires : une comtesse chez Hindemith, une sœur de tsarine par la grâce de Rimski, l'épouse d'un roi pour Albert Roussel, l'Electrice dans *Le prince de Hombourg*, de Henze, une impératrice pour Vaughan Williams ... De quoi me plaindrais-je, vraiment ? Et voici les relations de famille : mère, plus souvent qu'à mon tour, dans *Mavra*, dans *Daphné*, dans *Le Consul*, dans *Les soldats*, je suis dans *L'enfant et les sortilèges*, tout à la fois une mère, une tasse et une libellule ! La consécration. Bonne à tout faire, quoi. Grand-mère, pour de Falla et Ginastera, une belle-mère chez Moussorgski, une tante chez Puccini, une nièce pour Prokofiev. Vouée aux attributions ancillaires : simple gouvernante, dans *La femme silencieuse*, je suis promue hôtesse dans *Peter Grimes* et duègne dans *Les fiançailles au couvent*. Tantôt

maudite, tantôt insolite : la Mort, dans *Le rossignol*, de Stravinsky, un *Medium* chez Menotti, un chat-huant dans *Le petit renard rusé* de Janacek, une voyante dans *Le mariage de la mi-été*, de Mikael Tippett, une prieure dans *Le dialogue des Carmélites* de Poulenc ... Plus simplement je me retrouve invalide dans *Moïse et Aaron* et ... grosse dans *Les mamelles de Tirésias* ... Pauvres de nous !» concluais-tu, et tu avais l'air franchement contrite. Comme si tu venais de dépeindre, dans la désolation, l'anachronique destin de quelque femme à barbe.

Tu vois : je n'ai rien oublié. J'ai reconstitué pour ma propre édification ce surprenant catalogue, où tu t'étais donné la peine de classer – comme en plaisantant mais pouvait-on être dupe ? – tes humiliations. Sache que j'ai aimé cela aussi : la grâce et l'enjouement partiellement feint avec lesquels tu dénombrais ces «blessures de guerre» ... On n'est jamais plus grand, mon amour, que lorsqu'on tourne en dérision les pièges que vous a tendus le destin.

Tu allais plus loin : «Vois donc, me disais-tu : Brangaine, dans *Tristan*, c'est un magnifique personnage. Une innocente qui forge le bonheur des autres. Pourtant elle avale maintes couleuvres, elle essuie les affronts de cette brute de Tristan, ce rustre présomptueux dont elle va transfigurer la biographie. Cela mériterait bien quelques égards, non ? Mais comment pourrait-il s'en douter ? Il n'est qu'un jouet entre les mains tremblantes de cette merveilleuse irresponsable. A la fin, quand elle mesure les conséquences de son acte – cette passion à laquelle elle a voué les jeunes gens, en substituant le philtre d'amour au poison –, elle est terrifiée ... Elle s'accuse d'un désastre. Au premier acte, elle est relayée par la mer. Parce que seule la mer illustre autant qu'elle la fatalité.

Au troisième acte, c'est Kurvenal, l'écuyer de Tristan – un «baryton héroïque» – qui prend la suite : à mon sens, c'est dommage. A lui il est donné d'enchaîner sur la cantilène jouée au cor anglais. L'absence d'une Brangaine, d'une brave femme complètement dépassée par les événements, se fait sentir. Ce que j'en dis, tu sais ... Il faut être gonflé pour faire la leçon à Wagner. Du reste Brangaine, c'est une *mezzo*. Ou même une *soprano dramatique*. Je ne prêche pas nécessairement pour ma chapelle ... Mais il peut arriver qu'une *contralto* interprète le rôle. Et cela m'a été donné une fois ...»

Tu avais des compensations.

«Heureusement il y a les *lieder* ... Händel-Bach-La *Rhapsodie* de Brahms. Nous sommes convoquées pour prendre avec eux le deuil, quand il y a un rédempteur à supplicier, un être cher à mettre en terre. Nous sommes les pleureuses de service. Ecoute alors comme nous nous acquittons de notre tâche. Nous prenons une funèbre revanche. Nous ne sommes jamais meilleures qu'au concert – et au salon ... –, loin des fastes de l'opéra, sans recours aux costumes de scène ni aux attitudes. Pour annoncer la funeste nouvelle, nous pouvons même chanter immobiles. Plus de déperdition d'énergie. Notre hymne ne s'éparpille pas aux quatre vents.

Et puis il y a Mahler, bien sûr, qui écrivait pour nous parce que nous n'avons pas d'égaux pour moduler les dernières et dyonisiaques alacrités, les ultimes splendeurs d'un monde qui ne bénéficie que d'un sursis, que nous savons condamné et qui ne s'en doute même pas ...

Domage que cet homme qui passait sa vie à diriger des opéras, à en voir d'autres, n'en ait pas écrit un seul : au moins ses symphonies, farcies d'*arias* et de plaintes, se déroulent-ils tels des opéras où se serait absenté seulement le spectacle ...»

Oui, je consignais ponctuellement ces propos. Du jour où tu as surgi en travers de ma route, j'ai tenu un journal, ce *log-book* dont tu m'as si souvent reproché de ne pas te lire des extraits, comme si je l'écrivais contre toi, ou malgré toi, ou à côté de toi, alors que je l'avais intitulé *Journal d'une voix*.

L'aberration, c'est que, dans un journal intime, on se croie mis en demeure de tout raconter. Alors qu'on ne devrait justement y relater qu'une chose à la fois : celle qui importe vraiment. Celle qui a égard au mystère qu'on porte en soi et qu'on n'a pas résolu, et qu'on n'escompte pas résoudre. Ecrire le journal d'un retrait ou d'une débauche. Considérer les avatars d'une passion secrète ou d'un vice caché. Les progrès d'une maladie ou d'une convalescence. Mentionner ses ivresses ou son ennui.

Parler d'une voix et/ou du silence qui l'institue, qui l'investit.

Soudain je ne résiste plus à l'envie de recopier ici quelques fragments de ce *vade-mecum*, tant il est sûr à présent que le calmant que tu as pris hier soir produit encore son effet et que tu ne te réveilleras plus avant

midi : il tombe du ciel, depuis quelques instants, une neige incongrue qui étouffe tous les sons ...

### *Sans date*

D'ordinaire je tiens en piètre estime ceux qui font ce que je suis occupé de faire : se raconter à la première personne. S'enfermer dans la chambre d'écho. Ils pensent s'y montrer plus vrais que nature quand ils ne sacrifient qu'à la complaisance. Dans leur miroir ils ne vérifient que l'état de leur maquillage. En se donnant l'air de se confesser, ils ont trouvé le moyen le plus commode de mentir avec effronterie et en toute impunité, surtout si ce n'est qu'à eux-mêmes.

Je ne me fie vraiment qu'à la fiction. Paradoxalement elle seule ne triche pas. Elle seule traverse le miroir. Elle contient plus de vérité que tant de prétendus aveux ! Même si elle s'avance masquée. Ce masque n'en est pas un, mais sa pudeur, et sa tragédie. Qui n'invente pas fable. Qui dit «Je» presque toujours s'aveugle. Ah ! tenir un journal où tout ne serait que fiction plus vraie que «la vérité». Par amour de la musique, cette fiction absolue.

### *Le même jour*

L'unique justification de mon journal : que j'y parle d'elle seulement. Ou, par le jeu d'une métonymie, de cette voix qui la définit tout entière.

A moins que ce ne soit là qu'une ruse ? Encore une manière, détournée, de parler de moi ? Il s'agirait alors de la seule qui me traduisît fidèlement. Mieux qu'un miroir : une glace sans tain.

### *Jeudi saint*

Tout m'est restitué, comme si tout m'avait été au préalable dérobé. Mais tout pourrait m'être repris à nouveau ?

### *3 mai*

Dans notre chambre, je l'entends crier : «Quoi ! Toi et moi ! Moi et toi ! Quoi ! Moi et toi ! Toi et moi !» plusieurs fois de suite ... Sur le seuil de la pièce, je la regarde répéter cela face au miroir de sa coiffeuse. Son regard finit par croiser le mien dans la glace. Elle se retourne et

rougit comme un enfant : «Tu dois me prendre pour une folle ! Tu vois ? Je travaille mes *wa* sur toute la gamme. Cela aussi fait partie des exercices ...» J'aime qu'en répétant, elle songe encore à nous unir.

– «Pas vous !» disait Maurice André. Qwa ? Si ! Twa et mwa ! Tu vwas ?

*Sans date*

Mort d'Oum Kalsoum, au Caire. Un million d'Égyptiens – des fanatiques, dira-t-on – a suivi la tragédienne du Nil jusqu'à sa dernière demeure. Je pourrais m'étonner de l'attention que je porte à l'événement, du chagrin que j'exprime à propos de la disparition d'une trouvère orientale ... C'est que, de plus en plus, je me passionne pour ces grandes artistes qui ne chantent pas à l'adresse d'un public mais bien plutôt à l'invitation de tout un peuple. Du reste, Oum Kalsoum, ce devait bien être une contralto, non ? (Notamment !) Comme la jeune Grecque de vingt ans que Theodorakis a récemment découverte : Margarita Zorbalas. Je ne l'ai entendue qu'une fois, par hasard, mais je ne suis pas près d'oublier cette voix comme torréfiée. Je me rappelle aussi Zouhour, cette *star* iraquienne qui n'a pas survécu à un absurde accident d'auto, à Babylone. Sa réussite avait été tardive, fulgurante et éphémère. Elle avait la voix sinistrée, stigmatisée, d'une gamine trop tôt montée en graine. La voix miel et chardon, ortie et lait, d'une gosse mal guérie du malheur, et que le malheur a rattrapée.

*2 octobre*

Cette voix, il n'est pas un jour que je ne regrette de l'avoir connue si tard. Chaque jour que j'ai passé loin d'elle demeure à mes yeux un jour inutile. Comment rattraper le temps gaspillé ?

*9 octobre*

Je reviens sur ce que j'écrivais il y a une semaine. Je me rappelle maintenant l'impression que me fit aussitôt la voix de Katia lorsque j'auditionnai son premier disque : que n'ai-je entendu plus tôt, me suis-je dit, ces vocalises qui, en d'autres temps, m'auraient peut-être sauvé ? Elles exprimaient une pureté – il n'y a pas d'autre mot –, une pureté telle qu'elles me semblaient en provenance d'un eden pour moi

depuis longtemps perdu. Pour ne pas l'altérer, Katia Belakova n'avait dû passer par aucune des mesquines et misérables épreuves qui avaient jusque là gâché ma vie.

Je ne m'étais pas trompé. Si, à Prague jusqu'à l'été '68 et à Bruxelles, depuis lors, la Belakova en avait vu de toutes les couleurs, d'épreuves, elle n'en avait justement connu que de graves et de cruelles. De celles qu'une grande âme, qu'une voix peut surmonter.

*Sans date*

Reviens d'un concert Webern. Supraterrestre et pétrifiant. Aussi terrible et beau que si, à mon retour, j'avais trouvé ma maison en proie aux flammes et, plutôt que de chercher du secours, j'avais décidé, dans l'extase, de contempler jusqu'au bout l'incendie. Qu'aurait fait un Webern s'il avait vécu ? Aurait-il exploré davantage encore la voix humaine ? Comment son art se serait-il plié à cette jubilation froide qu'il portait en lui et se serait-il finalement brûlé dans ce brasier de glace ?

*Hiver*

La voix peut tout dire – surtout quand elle se passe de paroles. Mais, portée par la musique, elle met déjà au passé – irrémédiablement – tout ce qu'elle profère. Elle n'est essentiellement qu'écho. Elle témoigne de ce qui, dans la mémoire, survit. Mais la mort toujours la hante ...

*Le même jour*

Cette voix qui paraît si naturelle, parce qu'elle réconcilie le réel et l'imaginaire, la matière avec le rêve, le corps et l'âme, le verbe avec le silence, vient de partout et de nulle part : elle n'est qu'opaque abstraction, énigme insondable.

*Sans date*

Ecrire pour la Belakova, bien sûr. Il est clair que, depuis quelque temps, je ne pense plus qu'à cela. Mais en suis-je seulement capable ? Moi qui ne compose plus depuis dix ans, qui par orgueil autant que par paresse, par mépris autant que par impuissance, ne m'absorbe plus que

dans des tâches mercenaires de chroniqueur – alors que paraphraser l'acte musical, c'est se faire curé célébrant l'amour des corps ou putain priant Dieu –, je rempilerais donc au profit d'une cause qui, de toute évidence, m'exalte mais me dépasse ? En ai-je bien le droit ? Ai-je les moyens d'une pareille politique ?

Devenir ton demiurge, Katia. Que je brûle, que j'ai froid. Que j'ai peur. Pourquoi moi ? Par quoi mérite-je cette grâce ? Pourquoi ce souci m'a-t-il été réservé ?

*Sans date*

Mon talent s'exercerait donc sur cette bande de territoire où ton génie trouverait à s'employer. Je ne connaîtrais pas d'autres frontières que celles de ton interprétation. Si l'amour n'est pas cela, ce sentiment propre à embraser toute une vie, à transcender un art, cette puissance à même de découper au diamant un fabuleux opéra dans la vitre du réel, alors avouons-le : l'amour n'est rien.

Je me mis en quête d'un sujet qui fût à la mesure de cette vocation, à l'image de cette crainte et de ce tremblement. Tu t'amusas tendrement de mes velléités. Je pensai d'abord écrire une *Jeanne d'Arc* mais pourquoi donc ? C'est moi, plutôt, qui entendais des voix ...

– «Parce que tu affectionnes, me dis-tu crûment, les voix brûlées, n'est-ce pas ? Les voix qui ont subi l'épreuve du feu ?»

J'envisageai ensuite une nouvelle version d'*Orphée*, mais où la *contralto* aurait, cette fois, tenu le rôle d'Eurydice.

– «Pour un Gluck qui a nourri notre voix, m'objectas-tu avec pertinence, abandonne-lui donc le mythe ...»

Je me décidai enfin pour un cycle de *lieder* sur la *Vita Nova*, d'après les sonnets extraits du poème dantesque.

### *Incipit Vita Nova*

Nous commençons par le chant XV, sonnet VIII :

«(...)

Le visage témoigne de la couleur du cœur  
qui, défaillant, cherche partout appui,



et dans l'ivresse du grand tremblement  
les pierres mêmes semblent crier : Mais qu'il meure ! Qu'il meure !»

Nous enchaînions avec le chant XXII, sonnet XIII :

«(...)»  
Si grande pitié fait naître son visage  
que celle de nous qui l'aurait regardé  
serait, pleurant, devant lui tombée morte»

Et puis :

«On dirait chose venue, affirme le chant XXVI, sonnet XV,  
du ciel sur terre pour miracle montrer»

Plus loin, le poète ajoute :

«De son visage semble s'envoler  
un esprit suave plein d'amour  
qui va disant au cœur : soupire»

L'autoportrait d'un poète dont les traits martyrisés reflétaient les mille et un tourments de la passion ... Je te voulais, Katia chérie, Béatrice réincarnée, l'avatar ultime, absolu, de celle que révéra l'écrivain ! Mais rappelle-toi plutôt le début du chant XXXI, chanson III :

«Les yeux dolents de pitié pour mon cœur  
ont tant souffert en versant tant de larmes  
que désormais ils ne peuvent plus rien.  
Pourtant, si je veux soulager la douleur  
qui peu à peu à mort me mène,  
il convient que mon dire ne soit que gémissement».

Tu n'as pas eu le temps de vivre, Béatrice, tu n'en as pas pris la peine – tout juste une apparition –, voilà que déjà tu es morte, mais on ne va pas le dire aussi bêtement à l'auditeur, on va seulement proclamer la béance que tu ouvris dans notre vie ... Au moins par cela valut-elle d'être vécue !

Car, interpelle le sonnet XXIV, du chant XL :

«Las ! pèlerins qui allez soucieux  
de choses qui ne sont point présentes,  
venez-vous donc de si lointains parages  
(votre aspect nous le ferait croire)  
que vous passez sans verser une larme  
au milieu de la cité dolente

tels des hommes qui ne semblent  
rien ressentir de son accablement ?» (1)

De simples *lieder*. Histoire de se faire la main. Depuis le temps qu'on n'en écrivait plus ... Tout de même : comme si ceux de Schubert, Brahms, Wolf, Mahler et Webern n'importaient pas plus, dans leur décantation, leur contenance, que tant d'exhibitions lyriques !

On y vit cependant une dérobade. Et non pas tant, curieusement, de la part du compositeur que de l'interprète ...

«La Belakova, insinua *Le Papier à Musique*, n'est assurément pas une bête de théâtre. Nous l'avons toujours cru faite davantage pour l'estrade que pour le plateau. Mais, même au concert, une telle économie de gestes, une telle oblitération ou un tel dédain de l'expressivité, c'est selon, un pareil repli de la tragédienne, confinerait pour un rien à la lésine ... Il demeure une éloquence, sans doute, mais intériorisée à l'extrême. Une incantation mais comme rentrée. Il faut y prendre garde : le silence se fera-t-il jamais chair ? A force de côtoyer des abîmes, il arrive qu'on y tombe ; quand on joue de son propre vertige, il peut advenir qu'on y cède ... N'importe : il nous faut des tempéraments de cette nature, voués à la mémoire de l'enregistrement plutôt qu'à la présence scénique ...»

Partout on retrouvait le même son de cloche. Mais si les uns regrettaient cette «absence d'abattage qui suggérerait on ne savait quel désenchantement, quelle lassitude de soi : quelque chose se serait-il dépris en elle ?», d'autres incriminaient plutôt : «une *morbidezza* outrancière» ! Il eût fallu vous concerter, fossoyeurs, et accorder vos violons.

D'autant que l'occasion était belle de faire la peau à un confrère, compositeur à ses heures et de surcroît, en assassinant celle qui donnait vie à sa musique !

Pourquoi ne pas être allés jusqu'au bout ? Vous n'aviez qu'à vous en prendre à moi seulement si vous vouliez mordre. Il ne s'en trouva pas un seul parmi vous pour se demander si, chez l'artiste, l'interprétation retenue du *lied* ne procédait pas d'une révérence pour le poème, d'un respect pour les mots, pour le silence qui les engendre, pour l'indiscrutable ?

Je t'avais bien observée : tu n'avais quitté l'estrade qu'avec des maladroites d'hallucinée, des tâtonnements de somnambule, le visage dévasté, exsangue.

(1) Trad. Gallimard, 1974.

C'était plus et surtout autre chose que n'en pouvaient entendre et voir ces verrats durs d'oreille et myopes qui, dans la pénombre irisée du récital, n'avaient rien distingué des raucités de cette voix fauve qui, au détour des laisses, jetait des éclats vermeils. Ces puritains s'étaient détournés d'une voix trop nue pour eux et qui dédaignait à ce point le grimage du *vibrato*. Cette possédée dont la véhémence ne débouchait jamais sur l'hystérie les décontenançait par sa froide détermination. Ah ! si seulement tu avais crié, ces rustres y auraient retrouvé leur latin. Ils ne te pardonnaient pas d'avoir si superbement ignoré la vulgarité de leurs appétits.

Le soir même de la création d'*Incipit Vita Nova* et avant même de connaître leurs livides commentaires, j'écrivis ceci dans mon journal intime :

«De toute évidence, on ne lui épargnera rien. Car ce monde ne ménage que le dos rond des pusillanimes et des faibles. Il guette la moindre défaillance des forts. Ah ! que ne quêtes-tu leur mansuétude ? Ils te cajoleraient. Que n'en appelles-tu à leur indulgence ? Ils seraient trop heureux de te bercer dans leurs bras mous d'épouvantails à oiseaux rares. Ils ne respectent que la veulerie de ceux qui s'abaissent à leur ressembler».

Et quelques jours après, m'étant rasséréiné, j'exprimai ceci :

«Sois rassurée, Katiouchka. Je suis bouleversé par la douceur des voix graves comme par la vulnérabilité des âmes fortes. Ta voix a la tendresse obscure, ombreuse du sang. Comment ne lui serais-je pas fidèle ?»

Il faudrait donc en passer par l'opéra, non pour se plier à leurs conditions, mais pour imposer, de façon décisive et irrécusable, cette voix dans sa plénitude. Parce que celle-ci s'était voulue jusqu'ici l'humble traductrice d'une certaine détresse d'exister, on l'avait jugée précaire, on l'avait sentie menacée, on l'avait même jugée surfaite. On allait bien voir. Un rôle conçu à sa mesure mettrait un terme aux équivoques et confondrait les détracteurs. On s'inclinerait désormais devant l'évidence, on nourrirait de tardifs remords, on adulerait la *prima donna*.

Jeanne ? Tu ne voulais décidément pas en entendre parler. «C'est sans l'aide d'un Dieu et d'un glaive que je veux être en armes ... Et puis ça a déjà été fait ...»

Une Doña Juana ? On n'éviterait pas le poncif, une concession à la mode : «Et puis je ne suis pas une croqueuse ... Pourquoi souris-tu ? Que t'a-t-on raconté sur mon passé ? Je n'ai pas à payer le prix de ma liberté. Je ne veux pas mourir, sinon d'amour ...»

En panne de sujet, nous faillîmes opter pour l'opérette : «Pourquoi pas un rôle comique, après tout ?» Tu te riais bien du caractère lugubre de ta vocation vocale ... Nous imaginâmes un instant de camper une Cassandre drôle, qui formulerait les prophéties millénaristes d'une pythonisse paranoïaque dans un opéra-catastrophe ... Cela ne nous eût-il pas permis de régler, au passage, quelques comptes sanglants avec des gourous fameux ?

Nous résistâmes à la tentation.

Nous nous mimâmes d'accord sur une Ophélie. Cette victime méconnue du prince de Danemark, si injustement sacrifiée à sa névrose d'aristocrate oisif et gibier de psychanalyse. Ce serait, reconsidérant les enjeux de l'œuvre de Shakespeare, une histoire pleine de bruit et de fureur racontée par une aliénée ...

«Dans le fond, remarquais-tu, il n'y a rien de plus fastidieux et mortel que d'épouser la cause de quelqu'un qui ne songe qu'à se venger. Il n'est rien de plus humiliant pour une femme que d'aimer un homme qui affecte la démence parce qu'à l'amour qu'il lui porte il préfère encore son délire ... Mais j'endosse volontiers le personnage car Ophélie ne répond à la folie feinte et théâtrale d'Hamlet que par sa vraie folie à elle, et qu'elle n'a rien d'autre à offrir ...»

Déjà tu épousais ton personnage comme ma musique s'entrelaçait avec ta voix, dans l'étreinte acharnée et fanatique du chèvrefeuille.

Dans mon journal je laissai échapper cette profession de foi : «De mon œuvre je parlerai ici le moins possible, de la naïve esthétique à laquelle elle paraît sacrifier. Elle n'innove pas. Elle s'arc-boute sur tout ce qui la précède, au contraire, mais elle ne renvoie pas au passé ni ne le réitère, sinon en portant à leur comble certaines de ses pulsions, quelques-uns de ses lieux communs : un navire qui sombrerait lentement, chargé de ses reliques culturelles. Par ailleurs elle se développe à côté de toute musique connue, nouvelle ou ancienne, au gré de ses règles propres. Elle tient un discours inédit – et que nous espérons savoureux – à partir d'un matériau des plus ordinaires. (Mais Mahler et Janacek ont-ils jamais fait autre chose ?) Tantôt la musique interprétera les signes, exaltera les gestes et les paroles, tantôt elle les ignorera ou les

refusera. Toutes les composantes de l'opéra traditionnel seront réunies ici en même temps qu'absentes ou niées. Quant au spectateur, il s'avisera que, divorcé de la scène autant qu'on peut l'être, et tout en proie qu'il soit aux mirages et aux sortilèges du théâtre, il devient le voyeur du drame, il surprend les héros *en flagrant délit* ...

Non, je ne veux décidément commenter cet ouvrage que dans la mesure où il te fut dédié et consacré : celle de son unique ambition. (Mais ce n'était point un ambitieux opéra puisqu'il ne prétendait même pas être le dernier ...) On ne saurait se figurer œuvre à ce point de commande. Aussi contingente. Aussi étroitement liée au sort d'une voix. Mais ce qu'on appelle «l'inspiration» ne peut-il obéir, le cas échéant, à une telle servitude ? Ni se fondre dans de semblables épousailles ? Ira-t-on lui reprocher cette nature femelle ?

Quand Katia mourra, qu'*Ophélie* disparaisse donc du répertoire !»

Il n'aura pas fallu attendre cette échéance.

Sied-il de redire ici notre déroute ? Si c'est bien à toi que je destine cette lettre, ce serait pour le moins oiseux. Or ce ne peut être qu'à toi que je m'adresse. Ou plutôt : ce ne peut être à personne d'autre. Si nous avons un enfant, peut-être la lui aurais-je un jour laissé lire. Mais nous n'avons pas voulu d'enfant.

Pourtant je ne te l'enverrai pas. Et pas seulement parce qu'elle ne t'apprendrait rien. Je préférerais encore la placer dans un coffre, en banque, où elle rejoindra les quelques titres dévalués, les quelques valeurs dérisoires que nous avons cru bon d'y serrer, avec ... Avec un tout autre trésor que j'y ai planqué à ton insu et dont je reparlerai ici, si ton sommeil m'en laisse encore le temps.

N'était l'inconvenance d'en rajouter, je confierais quand même à mon hypothétique légataire universel que le jour de la création d'*Ophélie*, au Théâtre royal, aurait dû être le plus beau de notre vie, puisque c'était celui où je te fus consacré. Si l'échec qui s'ensuivit se révéla catastrophique, reconnaissons donc qu'il doit m'être entièrement imputable. Tu n'as jamais mieux chanté qu'alors.

Je me rappelle, avec une précision meurtrière, les derniers moments qui précéderent le lever du rideau. J'étais descendu dans la salle pour conduire moi-même ma mère à sa place. Elle avait tellement attendu ce

jour. Elle avait tellement appréhendé durant toutes ces années où le dialogue entre nous n'avait jamais été ni banal ni commode, que je ne viendrais pas à bout, de son vivant, d'une œuvre qui avait, pour éclore, attendu que tu surgisses.

– «Pas vous ...» m'avait pourtant averti Maurice André. Si, moi. Qwa ? Mwa et twa, twa et mwa, justement.

Maman cachait mal son émotion. Pour se donner une contenance, elle balbutia avec un sourire traqué : «Magnifique ... C'est la première fois de ma vie que je suis assise aussi près de la scène ...»

Pour sûr une parole irréfléchie, inconséquente. Il n'importe : à l'entendre, le remords m'envahit. Je songeai que j'aurais pu, plus souvent, lui offrir une place à l'opéra ou au concert, et que je ne trouverais aucune excuse à mon égoïsme. Faut-il mettre sur le compte de l'émotion où me mit cet accès inusité de repentir la formidable panique qui s'empara de moi dès cet instant ? Je me sentis couvert tout entier d'une sueur glacée. Je ressentis le public qui nous entourait et que jusqu'à cet instant, je m'étais bien gardé de dévisager, bien que j'y comptasse de nombreux confrères et amis, comme résolument hostile et ligué contre nous. L'idée absurde me traversa l'esprit que cette joie que la vieille femme avait tellement attendue, si légitimement espérée, lui serait bien entendu refusée. Oui, ce fut à elle que je pensai en l'occurrence plutôt qu'à moi, plutôt qu'à toi-même. Et je compris que la bataille était perdue. Je ne me trompais pas. Je sous-estimais seulement l'importance du désastre.

Evoquerai-je ton interprétation ?

Tout ce qui, au cours des répétitions, l'avait chargée d'une humanité profonde se déploya ce soir-là comme jamais et au-delà de toute espérance. Tant que je fus sous l'emprise de ta voix, sensible à son infinie et rêveuse transparence, à son impalpable fluidité, à son apesanteur, cette voix qui ne chantait plus qu'elle-même, qui retenait jusqu'à l'insupportable la sauvage plainte, l'inaltérable cri dont elle était grosse (ton corps tout entier est alors un hurlement qui s'autocensure), je restai exaucé. Formidablement réconcilié avec un monde dont toutes les contradictions avaient été résolues ...

Je ne fus pas long à évaluer l'ampleur de la méprise. Oh ! on acclama bien ta performance et je recueillis, pour mon travail, ma part d'applaudissements. Mais, en ces soirs de première, le public est pour

moitié acquis d'avance et s'il n'ovationne pas, c'est pire que s'il se taisait. De toutes ses forces je le sentis regimber et broncher devant l'œuvre.

La lecture des gazettes, le lendemain, me fit mieux comprendre le quiproquo : pour ce qui était de la partition, on éprouvait de la peine à la cataloguer.

«S'agirait-il d'une cantate dramatique ou d'un oratorio lyrique ? Qualifions plus simplement ce qu'il nous a été offert d'ouïr et de voir, d'action scénique avec chant. Mais à coup sûr il ne s'agit pas là d'un opéra».

Les ignares ! Ils entendraient pour la première fois l'*Art de la fugue*, ils n'y verraient encore que passacaille et chaconne.

Mais, dans l'ensemble, on ne clouait pas mon *Ophélie* au pilori. En fait, on lui reconnut tout juste le droit à l'existence. Elle ne fut, comme telle, ni vue ni connue. Mais on crut l'entendre.

On pensa t'avoir écoutée. La *contralto* Katia Belakova essayait les plâtres.

Oh ! cette fois, on ne pouvait plus nier que tu te fusses physiquement investie, immergée dans ton personnage. Mais cette possession plongea le spectateur dans la gêne et provoqua plus son désarroi que son admiration ... On contesta le bien-fondé de cette «transe» et on regretta «la poignante sobriété de jadis» (*sic*).

Quant à la qualité du chant ... Là où ta vocalisation s'était faite légère, diaphane, aérienne, on la jugea «exténuée, décolorée». Quant on eût pu vanter ton perfectionnisme, on déplora «des coquetteries superflues, des trilles et des appoggiatures maniérés».

Dans *la lyre d'Orphée*, on allait plus loin, on mettait en cause tes moyens mêmes. On s'interrogeait sur «la dessiccation d'une voix qu'on présumait plus ductile et qu'on n'entendait plus qu'en écho d'elle-même, étrangement détimbrée, presque blanche parfois, comme hantée seulement par son propre souvenir».

On eût pu souligner sa pureté : on la trouva «frêle» et on diagnostiqua qu'elle serait sans doute «éphémère». On pouvait «douter désormais de ta puissance de projection». On relevait «une sensible réduction du registre aigu». Ta tessiture ne «se raccourcissait-elle pas dangereusement ?» Quels seraient «demain tes réserves, ton impact ?»

Ma foi, on jugeait ainsi une *prima donna*, non une catcheuse de foire.

On eût pu certes relever que c'était auprès de moi et en défendant mon œuvre que ta voix avait prétendument chaviré. Les prouesses qu'elle avait accomplies l'avaient peut-être abîmée, qui sait ? Je devais bien être pour quelque chose dans ce naufrage ?

On laissa plutôt entendre qu'il ne conviendrait pas que, désormais, ma carrière remorquât encore la tienne, sauf à laisser croire qu'à défaut de partager la vie d'un compositeur – encore débutant et un brin dilettante –, tu ne te verrais plus confier bientôt aucun rôle ...

Une abjection.

De tout cela nous parlâmes le moins possible. Tu manifestas en l'espèce tant de sang-froid qu'il eût été indécent de te rendre la tâche encore plus ardue.

Une image me reste en mémoire, plus violente que toute autres. Plus intolérable. Je me tiens sur le seuil de ta loge que tu as regagnée aussitôt après le baisser du rideau. Tu es assise à ta coiffeuse, la tête penchée en avant. Je ne puis détacher mes yeux de cette nuque si vierge, si désarmée, où toute l'enfance du monde semble s'être réfugiée. Cette innocence a été bafouée. Sur ce cou gracile la vie me paraît soudain prête à tomber telle la lame d'une guillotine.

Dans mon journal, je tentai, à chaud, de tirer les leçons de la mésaventure.

*Sans date* (mais c'était le 16 octobre, le lendemain de la première).

Un comble : on parle d'elle comme si elle était mon interprète. Quand la vérité, c'est que je m'attache à devenir le sien.

Cette voix est peut-être venue trop tard ou trop tôt. Pendable décalage.

*Le lendemain*

Le plus horrible, c'est de sentir à présent sapée sa confiance. Moi je ne perdrai jamais la foi.

Je dois me rendre à l'évidence : cette voix, j'aurai été le seul à l'entendre.



*Quelques jours après*

Allons ! ces fous ne nous auront pas aimés ...

Je ne pourrais plus préciser quand j'ai conçu le projet de partir. Très tôt, pour sûr, après qu'*Ophélie* eût quitté l'affiche. Encore s'imposait-il de préparer notre exil, de ne mettre à exécution notre plan qu'à long terme. Ne pas décamper tout de suite, bien entendu, au lendemain de la noyade : c'eût été faire la part trop belle à ceux qui nous avaient engloutis.

Pour fausser les apparences et créer une diversion, j'accordai, dans les mois qui suivirent, force interviews et j'écrivis moi-même des articles où, partout, je fis le panégyrique de nos institutions artistiques («trop souvent injustement suspectées ou décriées»), je dessinaï le portrait-robot d'une «spécificité culturelle» qui devait faire, assurai-je comiquement, «la fierté d'un pays petit par ses dimensions mais grand par ses intellectuels» ... «C'est ici et maintenant qu'il nous faut travailler» concluais-je. Cyniquement je suscitais un rideau de fumée à l'abri duquel je préparais notre évasion.

Cependant une grande firme discographique française te proposa de graver une version de concert d'extraits d'opéras romantiques. Pensant te faire plaisir, on précisa qu'il «suffisait en l'occurrence d'avoir une voix tant soit peu phonogénique» ... («Ces braves gens ont, paraît-il un faible, m'appris-tu, pour les r qu'il m'arrive encore de rouler à la slave. Ils en serront pourr leurs frrais !»)

Tu eus la sagesse de refuser de but en blanc. Comme tu déclinâs l'offre que te fit le directeur du Théâtre royal de figurer, au cours de la nouvelle saison lyrique, dans *Le Corréridor* d'Hugo Wolf.

Se retirer, oui, mais sur un coup d'éclat.

Tu manquas d'un cheveu, la même année, d'être lauréate du prix Kathleen Ferrier. Une petite Portugaise l'emporta, en chantant du Britten.

N'importe. Nous allions savourer une autre revanche.

Dans le plus grand secret je composai un concerto pour violon.

Même toi je ne te mis qu'à peine au parfum. Pourquoi un concerto, en vérité ?

Il aurait fallu prendre garde au sous-titre que découvrirent, dans leur programme, les auditeurs du Philharmonique, le jour de sa création : «A la mémoire d'une voix». En hommage à Berg, bien sûr. Mais à Bartok, aussi, à cause de son concerto pour alto : puisque le mien s'avouait, pareillement au sien, inachevé ... (Cela choqua que le propos délibéré pût ici jouer le rôle qu'on abandonne d'ordinaire à la mort. «Pourquoi cet inachèvement ? Le vain caprice d'un créateur par ailleurs plein de promesses» commenta plus tard *Le Papier à Musique*). Ils auraient pu s'interroger davantage sur cela aussi. Le triomphe qu'ils me firent les dispensa d'y réfléchir. C'était tout ce que je souhaitais. Pas un, parmi eux, qui comprît les intentions parodiques dont l'œuvre regorgeait. Tout au plus un critique de province, que les audaces contrapuntiques du concerto avaient ulcéré, trouva spirituel de persifler : «Il ne s'agit pas d'un concerto pour le violon mais *contre* le violon !» ... Il y aurait eu bien autre chose à y redire. Contre le violon, sans doute, mais ce concerto, je l'avais surtout écrit contre moi. Une savante machine de guerre que je lançais avec fureur contre ce à quoi j'avais toujours cru : une diabolique profession de foi qui me niait, et la musique, et te niait, toi ... Certes cela même eût pu paraître, au second degré, «déchirant», «pathétique», «poignant», que sais-je encore ? Toutes ces épithètes, j'en passe et des meilleures, dont on gratifia l'œuvre, pour les plus pauvres raisons, elle les eût négativement méritées.

Il ne se trouva personne, en effet – pas même toi mais comme je puis le comprendre ! –, qui entendit qu'à l'évidence ce concerto avait été conçu pour voix humaine, pour une seule voix humaine, dont le violon usurpait dérisoirement la place et fêtait l'absence dans le ricanement, le saccage et la profanation. (J'avais même pensé, à l'origine, substituer au violon un alto, justement, pour accentuer le sacrilège !) L'archet arrachait aux cordes de l'instrument infirme une plainte qui, çà et là, rappelait de loin le chant dont elle n'était que l'ombre : ce chant qui, seul, eût pu porter la mélodie et la sublimer.

Quelqu'un – et non des moindres – eut tout de même un soupçon : le célèbre critique viennois Hans-Magnus Wenzel ... Lui qui avait défendu *Ophélie* avec l'énergie du désespoir et avait, tout exprès, fait le voyage de Bruxelles, me demanda à brûle-pourpoint :

– «C'est un hara-kiri ?»

Plus qu'une question : l'unique commentaire pertinent que l'œuvre suscitât jamais. Une épitaphe.

Mon triomphe, je le vécus comme l'envers du désastre qu'il parachevait. On ne put bien sûr deviner le motif de la blanche colère qui s'empara de moi lorsque je dus serrer la main des histrions qui me congratulaient.

Je refusai d'accorder la moindre interview. On m'en fit évidemment le reproche : «Décidément incorrigible ! écrivit-on dans *La lyre d'Ophée*. Au moment où il accède à la notoriété, pourquoi tient-il à rester l'enfant terrible que nous avons toujours connu et qui, au demeurant, commence à dater un peu ? Pourquoi conserver cette image de marque qui ne peut que le desservir ?»

On émit l'hypothèse que, fou d'orgueil, je jugeais peut-être que ce succès venait trop tard ... Ah ! il s'agissait bien de cela.

Toi, tu n'avais pipé mot. Dans la voiture, tandis que nous rentrions chez nous, après le concert, tu avais gardé le silence. Au moment de te coucher, tu me considéras longuement, d'un air intrigué. Je remarquai soudain ton état d'épuisement, qui me fit peur.

– «Pourquoi ? me demandas-tu enfin. Pourquoi cette vengeance ? Pourquoi avoir consacré tant de temps à n'assouvir qu'une vengeance ? Cela en valait-il donc la peine ?»

Puis, tu ajoute rêveusement : «Au fond c'est comme Hamlet qui ne peut plus penser à autre chose ...»

Pauvre Ophélie ! L'avais-je, un seul instant, perdue de vue en m'adonnant à ce règlement de comptes ?

Il devenait urgent de désertir ce pays de sourdingues.

Tu n'avais pas assisté à l'automne de Prague pour t'enliser ensuite dans l'hiver de Bruxelles.

De là où tu venais je ne savais que ce tu m'en avais dit. L'église de Tyn, rue Parizská, toujours fermée, pour cause de restauration. Lorsque Kafka occupait son bureau aux «Assurances générales», il pouvait, de sa fenêtre, apercevoir l'autel. Le monument à Jean Hus, brûlé pour hérésie. A présent les hérétiques, comme Jan Palac, prenaient les devants et se brûlaient eux-mêmes. Sur les bancs de la place, les petites vieilles exténuées qui se protégeaient du soleil sous de grands parapluies noirs. Le Château paraissait toujours aussi inaccessible mais, sur le Pont Charles, la circulation n'était plus littéralement folle : c'était devenu un piétonnier pour touristes allemands. Au théâtre de la place Náměstí Míru, les mises en scène semblaient de plus en plus antédiluviennes.

«Il y a, dans la vieille ville, m'avais-tu appris, une horloge juive, dont les heures tournent à l'envers ... Comme l'Histoire même de ce pays».

Et puis la Belgique, «terre de beurre et de lait», où l'Histoire est gelée. Une Cacanie après l'autre, une normalisation à la suite d'une autre.

Je t'arracherais à cette contrée de rivières murées, enterrées vives, de crassiers et de forêts déboisées, ce pays de fausse truculence et de mystère truqué, de baroque faisandé, de gothique bourgeois, ce pays de traîne-la-mort, de chiens de garde, de gardiens de chenil et de promeneurs de clébard, de marchands de sacoches et d'*apparatchicks* culturels, de téléspectateurs flaccides et de lecteurs de gazettes locales (car il n'y en a pas d'autres), ce pays d'illettrés arrogants, d'ignorants satisfaits et de rêveurs aux semelles de plomb, de baise-petit, de pyromanes mouillés, de champions de ski sur surface plate et de vulcanologues pour cratères éteints. A petit mercier, petit panier et grande fadeur. Carnaval froid. Faud chaume, nains de stuc, cigognes de plâtre, haies taillées. Parkings de petites vies. Homoncule malade. Ventre mou de la vieille Europe. Mégot du monde. Si le sel même perd de sa saveur, quel Belge le salera ? Ici toutes les classes sont moyennes.

Pays où l'on parle plusieurs langues mais où l'on n'a rien à dire dans aucune. Il paraît que les Belges ne s'entendent plus entre eux. Ils ne s'étaient unis un jour qu'à l'audition de *La muette de Portici*, au Théâtre royal, preuve définitive de leur absence d'oreille et de tout sens de l'Histoire. Au sud, un coq aptère à la voix de fausset ; au nord, un lion malade de la peste brune : laissons-les donc aux prises. Cette affaire ne nous regarde plus. La Belgique est un mauvais rêve qui, au réveil, vous empoisse encore.

J'emporte seulement le souvenir de nos promenades autour des étangs d'Ixelles où viraient de bord des cygnes blancs, des canards bleus. Nous vivions encore rue de l'aurore. Combien de projets n'avons-nous pas formés là, combien de plans dressés ... C'était au début de notre histoire. C'était hier. C'était dans une autre vie.

Symphonie des adieux. Une voix prenait le chemin de l'exil. Sur la nécessité de cet exode, je m'avise que je ne t'ai dans le fond jamais consultée. Mais tu n'as pas un instant discuté ma décision. Tu savais pourtant que mes raisons ne concernaient que toi.

Ton avènement avait-il été prématuré ? N'avais-tu pas tenté de te faire entendre *clamantis in deserto* ? Alors autant se retirer bel et bien au désert.

Quelques jours, à peine, avant le départ, te parvint une nouvelle offre d'enregistrement (le rôle de la Comtesse, dans *La dame de Pique* : une bricole). Tu ne voulais plus différer notre départ et tu refusas tout net.

Cela ressemblait à un enlèvement, à un crime parfait (un «flagrant délit» ?) : nous privions le monde d'une voix sans rivale. Nous n'allions enfin plus la partager avec personne.

Il leur faudrait bien chercher la clé de l'énigme. Une corde vocale se serait-elle brisée lors d'une répétition ? On rappellerait le précédent de Marie Falcon perdant sa voix, sur scène, à vingt-quatre ans, en pleine gloire, et qui devait encore survivre soixante ans à cette perte. Un malotru envisagerait que tu avais pu, tout simplement, te retirer – comme le fit la fameuse Marietta Alboni – pour complaire à l'homme de ta vie ...

On formulerait l'hypothèse douloureuse d'un cancer de la gorge. On citerait le cas de Maria Cebotari, de Mado Robin, de Kathleen Ferrier. Il faut toujours qu'on se réfère à quelqu'un d'autre. Mais au moins cette dernière référence serait-elle de nature à t'émouvoir, tant tu vénerais la grande *contralto* britannique ...

– «A l'origine, m'avais-tu raconté – je n'en ai pas oublié une bribe –, c'était une simple petite téléphoniste de Londres ... Jusqu'à son dernier souffle, elle n'a jamais parlé que de la chance qu'elle avait eue dans la vie. En 1952, elle enregistre encore, pour une ultime fois en public, *Le chant de la terre*, avec Bruno Walter, alors qu'elle se sait condamnée. Elle n'arrive au bout que par un miracle de volonté. Elle se tourne vers le maestro et lui demande : «Ai-je été bonne, mon amour ?» Bouleversé, il ne peut répondre. «J'avais l'impression d'escalader une montagne», dira-t-elle encore. Quelques semaines après elle succombe. Tu sais, c'est terrible d'aimer une artiste qu'on n'a pas eu l'occasion de connaître lorsqu'elle vous a tant donné et qu'on pense avoir tout deviné d'elle ... Bien sûr on ne demande pas à une voix de durer, mais d'avoir été – une fois. Te rends-tu compte de ce que cela doit représenter que d'être abandonnée par sa voix ? De la sentir mourir avant soi ? Comment a-t-elle vécu ces derniers jours où elle n'entendait plus qu'en elle-même chanter sa gorge ? Comment éprouvait-elle encore le monde qui lui avait donné cela et puis le lui avait repris, pour la laisser

aphasique ? Je suis sûre qu'avant de mourir, elle a dû, d'une façon ou d'une autre – elle en a encore eu le temps – devenir folle. Lorsque la voix d'une chanteuse se perd, la réalité doit s'évanouir pour elle dans la démence ...»

Par décence on éviterait, faute de certitude, de t'identifier trop souvent à un destin aussi tragique. Par contre on ne craindrait pas de supposer que, ta voix étant vouée à disparaître sans doute à brève échéance, tu avais, dans un sursaut d'amour-propre, préféré prendre les devants et t'éclipser sans même consentir à une ultime tournée ...

On nous interrogerait. Nous ne démentirions pas. Nous laisserions courir les rumeurs les plus contradictoires. Et puis on cesserait de s'y intéresser. On perdrait presque notre trace. Ta voix n'aurait jamais été plus belle.

L'ironie du sort voulut même que si, chez toi, l'instrument vocal n'avait subi aucune dégénérescence, notre établissement ici coïncida, chez moi, avec l'apparition de troubles d'une oreille. Nous nous amusâmes beaucoup de ce juste retour des choses, sous la forme d'un châtement exemplaire infligé à un mystificateur mélomane ! Et tant qu'à céder, ainsi que nos exégètes ne manqueraient pas de le faire, à la manie des comparaisons, nous ne devons pas chercher bien loin le modèle que constituait un compositeur lui aussi sourd et ... génial !

– «Mon cher et unique auditeur, disais-tu avec tendresse et un humour un peu triste, finirait-il par ne plus m'entendre, lui non plus ?»

Nous nous étions insularisés dans le petit village de Provence qui nous abrite encore aujourd'hui. Nous goûtions une paix étrange, que trouaient parfois de subits accès de mélancolie. Nous devons un peu refaire connaissance. Nous nous avisâmes, un soir, que depuis que nous vivions ensemble, nous ne nous étions encore jamais querellés. Cinq minutes après, c'était chose faite !

Notre accord ne nous mettait pas toujours à l'abri de certain vertige auquel nous choisissons de céder ensemble. Dans cette solitude, nous régressions de conserve. Nous supportions mal de retomber ainsi en enfance. C'était trop violent.

Une fois, te souviens-tu, nous avons songé à nous supprimer l'un et l'autre, comme Paul Lafargue et Laura Marx. Ou Henri de Kleist avec Henriette Vogel, sur les bords du Wannsee. Ils faisaient de la musique

ensemble. Dans une lettre d'adieu, qui n'avait pas de destinataire très précis, Henri reconnaissait que son amie détenait tout ce qu'il fallait pour le rendre heureux. Mais il avait désiré disparaître avec elle parce qu'elle était nantie d'une «âme qui avait le vol d'un jeune aigle» et qu'elle était telle que «rien de ce qu'il avait rencontré dans sa vie ne lui ressemblait». Et puis elle avait compris que sa tristesse à lui «était immense et incurable». Et puis aussi elle avait un cancer, comme Mado Robin et Kathleen Ferrier.

Tu n'avais pas de cancer. Et, de mon oreille valide, je t'entendais chanter pour toi seule quand tu suspendais la lessive à une corde tendue entre deux oliviers, dans le jardin, et que tu ne te savais pas écoutée.

Pourquoi se tuer ? Nous devons seulement reconsidérer nos vies comme si nous étions atteints d'un mal mortel ou acculés dans nos derniers retranchements. Telle était la position «stratégique» que nous avions entendu occuper.

Ainsi a coulé le temps. Pour subvenir à nos besoins, j'ai accepté, sans trop déchoir, quelques besognes alimentaires : je «couvre», çà et là, quelques festivals : Aix, Avignon, parfois Salzbourg, Glyndebourne, Edimbourg. Bayreuth, une fois. Publiquement, je m'enthousiasme encore plus souvent qu'à mon tour. Par-devers moi je n'en pense pas moins mais il faut bien vivre. Je n'ai pas perdu le souvenir d'une époque où je n'étais jamais rassasié de concerts ni de spectacles. Je n'en suis plus là ... Ou plutôt j'affronte de moins en moins volontiers les foules qui se pressent dans les lieux où l'on célèbre le culte. Au point que cette misanthropie déteint sur les œuvres mêmes dont se repaît un vain peuple. Je ressens la sourde et inamicale violence de ces cohortes avides. Moi qui prenais tant de plaisir, autrefois, à héler, avant que ne grelotte la sonnerie qui annonçait la fin de l'entracte, les confrères et connaissances, moi si porté à échanger, tout vifs, émotions et sentiments, je redeviens curieusement timoré. Revoir aux premières et aux galas tous azimuts les mêmes cent cinquante gueules de parasites mi-boulimiques, mi-blasés, ce sera bientôt au-dessus de mes forces.

Il ne serait que trop commode d'expliquer cette allergie galopante par le dépit qui m'a été, un jour, causé. Je ne réfuterais pas. Certes cette férocité latente me fait me souvenir d'une autre. Même si, dépassant mon cas particulier, je sais bien que ces armées que l'art mobilise, combattent moins souvent pour que contre une cause. Et que si cela continue il n'y aura bientôt plus de cause à défendre.

Jusque dans notre retraite, nous avons même été, il y a près d'un an, surpris par une vieille connaissance. La visite que nous fit, un après-midi de printemps, Maurice André – «... de passage dans les environs : je suis allé *humer*, cette année, le festival de Cannes» – me causa un si vif déplaisir que je ne cherchai même pas à le lui dissimuler.

Dans la conversation il paraissait vouloir éviter certain sujet : je l'abordai sans attendre.

– «Qu'a-t-on dit de nous à Bruxelles ? Que Katia et moi, nous nous sommes vampirisés et stérilisés l'un l'autre ? Qu'elle a ruiné mon inspiration et qu'en revanche mon opéra a tué sa voix, cette voix qui n'était pourtant que la voix de son maître ?»

Ma véhémence l'interloqua. Il attendit que, sous un prétexte quelconque, tu eusses quitté la pièce, pour me répondre que rien, en tout état de cause, n'aurait su fonder une fuite aussi précipitée, «ce départ en catastrophe» ... Il se mit à marcher de long en large.

– «Puisque nous en sommes là, reprit-il, autant parler franchement, n'est-ce pas ? Qui vous convainc que nous n'attendions pas beaucoup de votre œuvre et beaucoup de sa voix : avec le temps celle-ci se serait affermie, aurait mûri, se serait bronzée ... Echelon par échelon, elle aurait fait ses classes. Mais au lieu d'attendre, vous avez préféré scier la branche sur laquelle vous étiez assis, sur laquelle elle était assise ...»

Il n'avait donc rien compris. Ainsi nous n'avions qu'à aller en appel du verdict rendu ? Mais de quoi parlions-nous donc ? Que marchandions-nous ? Le plus beau «bas-dessus» de l'après-guerre depuis Ferrier !

– «A considérer que nous nous soyons trompés, concéda-t-il, n'avions-nous pas droit à l'erreur ? Nous nous en serions tôt ou tard rendu compte !»

Et puis il alla, ma parole, jusqu'à vouloir me donner mauvaise conscience, il attira mon attention sur «la lourde responsabilité que j'avais prise en les privant avaricieusement de ma musique et de sa loyale interprète».

– «Même l'amour n'excuse pas cela, renchérit-il, avec un sourire obséquieux. Sans doute dans l'espoir de m'amadouer. Surtout pas l'amour ...»

Sa flagornerie m'écœura.

– «Laissons là mon amour, explosai-je, laissons là ma musique. Ne parlons plus que d'elle, si vous voulez bien : il n'y a que cela qui m'importe ici ... Elle, qu'en avez-vous vraiment pensé ?»



Avec mille précautions, il me demanda si, jamais, depuis que nous avions pris du recul par rapport à «tout cela», je n'avais été effleuré par le moindre doute ... En d'autres mots, cela ne m'avait-il donc jamais troublé que je fusse resté seul de mon avis ?

– «Mais vous-mêmes, au début : relisez donc ce qu'affirmaient vos amis ! A moins que vous n'avez pas plus de mémoire que d'oreille ? Hein ? Que disaient-ils, vos amis ?»

– «Tout au début, oui ... Mais les promesses n'ont guère été tenues ... On a droit à ses déceptions».

– «Tout à l'heure vous aviez droit à l'erreur ... A présent vous invoquez le droit d'être déçu ... Vous avez vraiment tous les droits ! Et puis il n'y a pas que cela ... Il y a eu Wenzel ...», dis-je.

– «Wenzel ?»

– «Hans-Magnus. Il était venu de Vienne pour l'entendre. Après la représentation, il a aussitôt compris ce qui se passait, ce qui se tramait, il est venu à moi, il m'a seulement soufflé : «Vous êtes dans le vrai mais il faudra du temps ...» «A qui ?», lui ai-je demandé. «A vous, beaucoup. A elle, plus encore ...». Je lui ai rétorqué que si ce n'était que cela, nous en avions à revendre. Mais que nous irions patienter ailleurs. Ma décision était déjà prise».

– «Mais justement ! Pourquoi ne pas avoir tenté votre chance autrepart que chez nous : je n'ai jamais compris pourquoi vous attendiez tout de nous ?»

– «Cela aurait dû se passer tout de suite, là où nous étions. Maintenant ça se passera ici ...»

– «Ici ? Il regarda autour de lui d'un air effaré puis me considéra comme si j'étais fou. Où cela, ici ?»

– «Laissons. Ne cherchez pas à comprendre : vous ne le pourriez pas ...»

Au bout d'un instant :

– «Evidemment, a-t-il reconnu, Hans-Magnus Wenzel : c'est une référence ... Mais, pourquoi diable, s'il pensait cela, ne l'a-t-il pas écrit, pas crié sur les toits ?»

– «C'est à lui qu'il faudrait le demander. Mais à quoi bon crier quand on s'adresse aux sourds, à quoi bon écrire quand les sourds ne savent pas non plus lire ? En vérité il était aussi parfaitement désespéré que moi. Mais peut-être doutez-vous qu'il se soit vraiment exprimé dans ces termes ?»

– «Nullement. Cela ne s'invente pas». Et il conclut pauvrement :

«Bien sûr la Beauté est, comme le Bien, toujours relative ... Mais tout de même : à ce point-là ? Adulée par quelques-uns, méjugée par presque tous : convenez au moins qu'il s'agirait alors d'un cas-limite ?»

Il quémandait presque mon approbation. Quelle bonne volonté. Quelle platitude. Pour un rien il m'aurait fait pitié. Mais je n'en pouvais plus. Je mis fin à l'entretien et lui signifiai son congé. Il est clair que nous ne nous reverrons plus.

Après son départ, j'ai sangloté d'exaspération. Moi qui n'avais agi que pour ton bien, sur un mode quasi eschatologique, pour que justice te fût un jour rendue, m'étais-je donc fourvoyé ? N'eusses-tu pas fait carrière, en définitive, si nos chemins ne s'étaient pas croisés – ou s'ils s'étaient séparés à temps ? Avais-je eu tort de penser que tu étais vouée à tout autre chose qu'à une carrière, précisément ? Comment savoir ? N'avais-je pas malgré moi conspiré à ta perte ? Qu'avais-je sacrifié, au juste – ta jeunesse ? Des possibilités de bonheur ? –, à quelle ambition, quelle orgueilleuse folie ?

Un moment de faiblesse et d'égarement. Je ne te le confesse que pour te montrer combien mes nerfs avaient été mis à l'épreuve par ce dialogue sans issue avec l'homme qui, de façon si exemplaire, le jour où je te rencontrai, tenta déjà, s'efforça aussitôt de nous séparer.

– «Pas vous !», cela voulait dire bien sûr : «Ne soyez pas l'amant de cette femme». Mais cela pouvait aussi signifier : «Ne soyez pas celui qui révélera à cette femme qui elle est».

Je me suis ressaisi. J'ai passé en revue ces années de travail obstiné au cours desquelles j'avais composé pour toi des cycles de *lieder*. Nous avons enregistré – comme pour nous divertir – ces séances où tu les chantas pour moi seul tandis que je t'accompagnais sur un piano de fortune acheté au marché de Nice, mais dont la sonorité était miraculeusement préservée.

Ce que je ne t'ai jamais révélé, c'est qu'en dépit du caractère sauvage et amateur de ces enregistrements, j'ai veillé à ce qu'ils fussent de bonne qualité. Ces sons irremplaçables ont été gelés, mis en conserve. Ils ont rejoint dans notre coffre, en banque, les autres valeurs que nous y avons entreposées. En temps de crise, crois-moi, cela vaut plus que tous les lingots d'or et les emprunts de l'Etat ! Mais trêve de plaisanteries, c'est là qu'on les retrouvera. Les enregistrements pirates les plus

singuliers qui soient puisque nous n'aurons laissé à personne d'autre le soin de les fabriquer ! Il ne restera plus qu'à les graver. Une rareté discographique, s'il en est, qui ne s'acquerra qu'en souscription. Quelle bombe à retardement ...

Ta voix attend, au frigo, son heure. Tant que je vivrai, je serai le seul à l'avoir dans l'oreille ... Nous avons renoncé à l'écho. Après nous le Déluge. Plus tard quelque archéologue se fera ouvrir la porte de la pyramide, il t'entendra. Des milliers, bientôt, t'écouteront, qui t'aimeront, qui nous aimeront. Et tout sera enfin rentré dans l'ordre.

L'été a passé sur tout cela, l'automne.

Maman est morte en septembre. Plutôt qu'un chagrin, ce fut une humiliation de plus. Je remontai en Belgique pour chercher sa dépouille. Je l'ai ramenée ici. Je suis bien sûr que cela eût été conforme à ses dernières volontés.

Les premières années, nous recevions encore de loin en loin des amis qui passaient leurs vacances dans la région. Maintenant, plus. Bien sûr ils nous manquent un peu. C'est à peine, pourtant, si tu me questionnes parfois sur les motifs de notre isolement.

Je ne suis pas mécontent qu'ils ignorent tout de notre bonheur, tu comprends, n'est-ce pas, ma chérie ?

Tu sais que, souvent, il m'arrive de diriger, de mémoire, pour mon seul plaisir, un orchestre absent, une symphonie dont le fantôme vient me hanter ... Cela te divertit : tu t'efforces même de deviner, d'après mes indications, de quelle œuvre il s'agit ... D'autres fois, tu restes toute songeuse.

Longtemps je me suis senti pareil à une viole avant le concert, toute frémissante d'accords en puissance. Oui, un instrument qu'indéfiniment on accorderait, cherchant le *la*, sans qu'on en vienne jamais à lancer la première note du récital. Ah ! ce doux babil d'avant toute parole !

J'aime le silence de cet hiver qui retombe sur nous et nous ensevelit. Ce gel qui ne pétrifie pas seulement les choses mais nos souvenirs même. Ce que nous sommes devenus va s'imprimer sur la page

blanche de cette saison où nous nous retranchons encore un peu plus, dans un paisible maquis.

Je devrais composer pour toi un *lied* qui serait réduit à sa plus simple expression, qui serait aussi silencieux que la neige tombant après une grande bataille et succédant au fracas assourdissant des armes entrechoquées. On ne percevrait que l'écho de fanfares lointaines, la rumeur assourdie de ce passé guerrier comme déjà frappé d'incertitude, un passé aussi peu sûr, aussi improbable que s'il n'avait pas été vécu mais à moitié rêvé : l'ombre d'un vieux cauchemar.

Un cauchemar ... Tu vas, d'un instant à l'autre, émerger de celui qui te ligote, tu viens de gémir comme au terme d'une longue apnée.

Seul j'aurai vu le jour se lever sur ce paysage où nous sommes venus abriter tes mauvais rêves de petite fille. Encore une bourrade du vent juvénile, ombrageux, qui secoue le tilleul et piétine la pelouse, et tu te réveilleras, l'air boudeur. Une fois de plus, j'aurai comparu dans tes songes nocturnes, sous les atours du félon séducteur toujours à courir la gueuse à la voix claire qui m'arrachera à toi ... Tu n'as jamais été plus jalouse que depuis que nous nous sommes retirés seuls sur cette île. D'abord tu n'oseras pas m'avouer pourquoi la nuit te restitue à moi chargée de rancune. Mais, avec des patiences et des ruses de thérapeute, je t'extorquerai ton enfantin secret. Et, comme chaque matin, je te rassurerai.

Il fait trop froid pour jouer au tennis.

Mais nous profiterons de l'embellie pour aller jusqu'à Marseille. Nous arpenterons le Quai des Belges. Il arrive, dit-on même, qu'il neige, à cette saison, jusque sur la mer. Il faudra le voir pour le croire. Nous parcourrons bras-dessus, bras-dessous, les berges de cette journée éblouissante et fragile comme de la glace.

Nous reparlerons sans doute même de ce qui nous est arrivé.

– «Ce n'est certes pas ce que nous rêvions pour nous-mêmes ..., conviendrait-je honnêtement. Mais ce que nous avons visé de plus haut, nous l'avons tout de même atteint, n'est-ce pas ?»

Tu n'en seras pas tout à fait sûre.

– «Le meilleur reste sûrement à venir ...» renchéris-je.

– «Je n'en doute pas» diras-tu.

## **l'entre-deux, l'entre-mille**

Mon cher Jacques,

Le lendemain du jour où nous avons reçu ta lettre-circulaire, Cécile s'est éveillée en riant. Elle me raconte son rêve. Un document authentique que voici.

«— Belgique ? dis-tu, cher Jacques et pourquoi pas le Rutabaga ? Tu risquerais ainsi de lancer une mode».

«— Rutabaga, connais pas», répondrait Françoise Collin.

«— Ruta Verhagga chie sur le Rutabaga», répondrait Jean-Pierre.

«— Ruth et Papa», dirait Jacques Sojcher.

«— Le Utabaga», dirait Théodoe, «tès echèché pendant la guèe quatoze».

Belgique ou Rutabaga ? Cette «Rutabagique» est toujours vécue comme complexe d'infériorité culturelle par rapport à Paris.

Ai-je pu penser et écrire, il y a quelques années, qu'il y avait dans certaines œuvres d'ici une spécificité belge ou wallonne ? L'excès, l'humour grinçant, l'autodérision, un baroque incantatoire, véhément, tourmenté, une pratique saugrenue du non-sens, un fantastique tragique et ténébreux, un ludisme à l'humour vert, les couleurs crues et contrastées des images, une chaleur de vie, une saveur langagière assez nourrie, assez lourde même.

Je m'interroge à présent sur les caractères de cette spécificité. Est-elle réelle, illusoire ? Les critères que je viens de citer ne vaudraient-ils pas également pour des œuvres aussi peu belges que celles de Rabelais ou de Lautréamont, de Benjamin Péret ou de Queneau, de Ribemont-Dessaignes ou de Chaissac, de L'Anselme ou de Biga ou de Novarina ? Céline, Guyotat ? Belges ?

Tu me diras, Jacques, que dans la présentation de *Désécrytures délyrantes* (Cyclope) où sont rassemblées des désécrytures belgo-wallonnes (Denis, Dotremont, Koenig, Verheggen, toi et moi), j'ai écrit : «Si nous nous sommes rencontrés à plusieurs dans un courant de recherches proches par le fait qu'elles désorganisent la langue avec

dérision et irrespect, c'est sans doute que ces «désécrytures délyrantes» ... nous les avons produites physiquement, en poussant à l'extrême un certain tempérament belge, baroque excessif, dérision et autodérision «démesurées», outrance «naïve», non-sens ricanant. Complexion artistique et littéraire qu'il est aisé de reconnaître chez un Ensor, un Ghelderode, un Michaux, chez plusieurs surréalistes belges, Magritte, Chavée, Nougé, Colinet, Scutenaire, dans les logogrammes de Christian Dotremont, dans la «phantomastique» de Marcel et Gabriel Piquera ou de Théodore Koenig». Oui, j'ai pensé cela, je l'ai écrit. A présent, je m'interroge. Je relis certaines pages de Tzara, de Péret, de l'Anselme, de Biga, etc. et je me dis que ces textes pourraient aussi bien manifester «un certain tempérament belge».

Alors ? Encore une «vérité» à vau-l'eau, encore une systématisation arbitraire, encore une «volonté» qui s'est laissé porter par le fascisme de la langue ?

Voyons maintenant le problème de la réalité d'ici, du concret belge que de jeunes écrivains opposent à l'atmosphère internationale ou parisienne de tant d'œuvres antérieures. Ils situent les actions de leurs livres en Belgique, ils décrivent, évoquent les aspects caractéristiques de la vie d'ici. Mais des auteurs plus âgés ou ceux du passé n'ont-ils pas, eux aussi, montré cette réalité ? De Rodenbach à Hellens, de Verhaeren à Thiry, d'Elskamp ou de Krains à Ayguesparse.

La nouveauté, c'est qu'en ce temps de la contestation des différences et de la révolte des humiliés bretons ou corses, des écrivains belges ne veulent plus aller vivre et écrire à Paris mais veulent écrire et vivre ici. C'est pourtant à Paris qu'ils attendent qu'éclate la différence de leur belgitude ou de leur wallonité littéraires.

Le wallon ? N'y a-t-il pas une grande naïveté à croire que l'on puisse créer une écriture d'ici en faisant un mélange de langue haute et de langue basse où le français garderait la prédominance mais où son abstraction internationale serait contaminée par une saveur, une originalité dialectales ? Une orientation qui me paraît devoir conduire à l'impasse.

Imaginons des écrivains français, issus de régions provinciales, se mettant à introduire dans leurs textes des mots dialectaux ou patoisants. Quelles salades régionalistes indigestes ou ridicules cela ferait ! Or nos dialectes ne sont pas plus riches linguistiquement ou littérairement que l'auvergnat ou le limousin et sont certainement beaucoup plus pauvres que des langues comme le breton ou le provençal.

Il est possible que la trivialité, l'épaisseur, la saveur de la langue basse apportent des ferments dans la langue haute. Mais ce ne peut être par un procédé artificiel de mélange, procédé qui jouit actuellement d'une certaine mode mais n'en est pas moins sans avenir.

Comment faire en sorte que l'ici ne se particularise pas, ne s'enferme pas dans les étroites limites d'un folklore littéraire ? Repli du particularisme. Comment équilibrer l'ici et l'ailleurs, l'ailleurs de l'ici et l'ici de l'ailleurs ? On constate que telle ou telle œuvre nouvelle qui ne fait aucune référence ou révérence au wallon, qui ne décrit pas réalistement les conditions et les couleurs de la vie d'ici est plus authentique et plus originale que telle ou telle production qui se veut typiquement belge ou wallonne.

\*

L'expérience la plus simple, source indéfinie de questionnement, celle qui fait tout être : regard, choses, mouvements, figures, dedans et dehors, lumière et ombre, langage et silence. D'où naît «l'œil immense» qui associe et parfois confond dedans et dehors, parole et monde, corps, peau et formes, galbes extérieurs.

Oui, la peau, l'immense peau humaine, toujours vivante, toujours recommencée, l'immense peau et l'œil immense qui réalisent l'osmose de l'externe et de l'interne, de l'interne de l'externe et de l'externe de l'interne, immense peau-œil qui capte les énergies, accouple chaos pulsionnel et chaos matériel.

Ici, le corps agit dans le langage, tente de l'envahir de ses fluctuations pulsionnelles. Le langage résiste, ressoude ses pesanteurs, refait ses fixations. C'est dans ce combat continu entre le corps et le langage que se forme ce «corps du jour» et que peut se mettre en mots «le corps entier» (Jean Paris).

Le corps-œil fuit à travers le langage. Il en résulte des déformations «figurales», des torsions baroques qui à la fois montrent des aspects perceptifs du réel et leurs métamorphoses imaginaires et symboliques.

Le «nous» résonne comme une dialectique du couple dont l'androgynité dépasse à la fois le «un» et le «deux». La poésie commence à deux. Le questionnement à l'intérieur et au dehors du «nous» est un mouvement vers une joie humble d'anonymat.

Cheminement double, coude à coude à fleur-forêt, voix de derrière les cils, parfum de non-temps, non-sens du non-humain, labyrinthe où tout se change en non-sens, en non-lieu.

Au langage-figures se joint un langage-rythmes, à l'écriture une désécriture. Textes troués, déchirés, fragmentés par les blancs, les vides, les échappées par où sortir du langage et voir (non plus lire) la danse des choses, le bondissement du silence, la force d'errance de l'œil.

Œil-bouche où tout le langage crève en lignes brisées de fuite, en morceaux de lignes qui refont des interrelations de lignes, qui recréent, dispersent et anéantissent le néant des vides, après avoir empli la bouche-œil d'une épaisseur bougeante de mots-figures.

Fascination devant le dehors, excès formel sous la lumière, abandon du corps-verbe à la mobile métamorphose instantanée. Sérénité gagnée à travers la peur, l'angoisse. Lorsqu'une galaxie lisible-visible se fait entre le corps, la peau et l'œil immense de la lumière qui englobe et déplace, saisit et annule. Au bord du soleil, l'extrême fragilité.

Ondes de liberté qui vont du minuscule (insecte, grain de pollen) à l'immense (forêt, fleuve, corps). Le multiple est profusion et dissolution. Il relance aux possibles. Répercussion aux facettes multipliées et multipliantes d'un langage «rompu» qui maintient des liens secrets, naïfs entre le lisible et le visible, entre le contingent et l'indéfini.

Renaissance perpétuelle  
du monde et du corps.  
Circulation du désir.

Suivant mouvement  
qui ouvre le corps-œil  
sans limite.

Le nous androgyne  
s'allonge, énergie filiforme,  
pousse vivement dans l'épaisseur fuyante,  
passe fulgurant dans les mailles,  
dans les plus fins intervalles.

Sa recherche du vide.

Toujours hors de nous,  
hors de l'œil,  
hors du langage,  
bien qu'il fore son échappée  
de l'intérieur du corps-œil-langage.

Non-lieu évanescent de l'innocence,  
éblouissement d'un soleil blanc.



Page creusée, vidée par un soleil  
de plus en plus blanc,  
soleil aveugle.

Pas de réponse.  
La lumière nous reprend dans ses ondes.  
La zone noire du vide craquelle,  
s'émiette.  
La herse solaire passe et repasse.  
Nous parlons, nous crions  
au dédale.

Glissement de sens,  
glissement de non-sens,  
glissement de glissement.  
Loin, près, très près de loin, très loin de près.  
Affirmation à tête de crinière  
qui flotte quelques instants  
autour d'un grain de sable,  
qui s'affole de tourner, tourner.

Affirmation en débris  
de reflets.  
Rotation folle.  
Viol des mots qui arrivent,  
qui éclatent.

Monte, écumante, la révolte contre l'Ordre. Fatigue gâteuse du sens.  
Réitérations grotesques. Dissimulation des parties opérantes. Délimitation méticuleuse des territoires, régulation hargneuse des horloges. Processus toujours recommencé de l'instauration. Monstres exacts de nombres.

Graver, gratter,  
noircir,  
encre,  
senteur.  
Graver, noircir, éblouir.

Ecrire dans l'entre-deux.  
Entre le je et le tu,  
entre le tu et le je.  
Un «nous» émiette.  
Un «nous» émietté.

Regarder se déchaîner le chaos. Prolifération sans fin des hasards.  
Forces sans forme ni lieu. Enfer des questions et des versions. Se  
tordre, se briser, se vider. Replis de l'impossible.

Le corps hyperlucide voit la fausseté et l'horreur des «vérités», des  
histoires et des mémoires.

Le corps hyperlucide voit mensonges, impostures, falsifications,  
hypocrisies, écrasement de l'imaginaire.

Le corps crie.

Il attaque sauvagement le corpus.

Brisures lexicales. Effondrement du centre.

Ecrire dans l'entre-deux.

Ecrire dans l'entre-mille.

Soleil du corps double.

## une belgopathie compensée

Je vis en France depuis près de douze ans. Mon passage de Bruxelles à Paris s'est opéré sans heurts. Comme si je n'avais fait que «régulariser une situation». Non seulement sans heurts, mais encore avec une sensation de plaisir, indéfinissable, secrète, presque *musicale*, un lendemain de cacophonie. Je n'ai connu ni cette onde de malaise que provoque tout déracinement aventuré, ni vraiment le bonheur béat de qui fait acte de réenracinement. Ce fut autre chose. Un glissement sympathique d'un point de ras-le-bol à un point d'inauguration, par-delà l'idée de nationalité.

Il faut dire que je ne m'étais pas laissé éduquer *contre* la perspective d'un tel exil. Je m'y étais préparé de longue date, par mes prédilections, mes fascinations, et aussi par une inadaptation lancinante au sol où j'avais vu le jour. La France, c'était l'Écriture même.

Le vieux complexe de beaucoup de mes compatriotes à l'égard du grand voisin n'a jamais eu de prise sur moi. Je n'étais pas des repliements frileux de nos unitaristes sur la Couronne. Je savais comment on fabrique un bon petit nationaliste belge. Il suffit d'un certain enseignement de l'histoire, savamment dosé d'anti-France, dégorgé par un pouvoir politique abâtardi et arrosant copieusement, dès l'école, les esprits en mal d'identité. Le «De tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves», dont nos jeunes cerveaux furent martelés, ne rencontra chez moi que sarcasmes. J'ai appartenu très tôt à la francité, en tant que seule aire linguistique et littéraire. La langue, c'était ma patrie réelle, le lieu sacré où trouvaient refuge mes désirs les plus fous, mes rêves les plus insensés. Mon imagination, d'instinct nomade et vagabonde, répudiée par tous, solitaire pour cause d'anomalie, n'échappait pas à cette ambiguïté : elle se sédentarisait, ou plutôt se «resourçait» dans le parler. J'ignorais alors combien ma nature paroxystique aurait de difficulté à s'accommoder d'un langage trop policé et à quel point elle devrait s'exténuer pour le plier à ses rythmes.

A dire vrai, j'étouffais en Belgique. J'y subissais une *exiguïté* dont je ne puis préciser ici les variations, les inconstances, pas plus je ne suis en mesure d'en énumérer les fauteurs. Asphyxie psychologique sans doute, en raison des luttes que je dus mener pour me faire entendre, des humiliations dont je fus la victime, et des choix de clandestinité auxquels je dus me résoudre pour naître au Verbe et au Feu. Asphyxie physique aussi, mes sens et mes instincts s'étant trop éblouis, dans ma jeunesse, aux géants des immensités : Faulkner, Dos Passos, Dostoïevski, pour que je ne finisse point par être «géné aux entourures». Mon poumon mental rêvait de respirer plus fort et plus grand. Mon corps se maudissait, la nuit, d'être de si basse extraction, j'entends par là d'une origine si géographiquement nulle, le contraire des «espaces illimités». En Belgique, je cherchais en vain des yeux une *plaine*, une surface à *perte de vue* où ma pulsion créatrice pût libérer sa puissance de course, d'égaillement, de féroce expansion. La France, c'était pour moi un progrès, bien que ce ne fût pas le Pérou ... russe ou américain ...

Les querelles linguistiques, tellement sensibles à Bruxelles, n'ont fait qu'aggraver mon cas, proportionnellement à celui de mon pays. L'étroitesse belge s'est accentuée, jusqu'à me faire hurler. Par surcroît, mes employeurs, des salauds, sabraient dans mes pauvres libertés. C'était la multiplication des murs et des verrous. Je devais m'en aller, sous peine d'un renfermement sans issue. C'était ça, «ma» Belgique, à l'époque : mon ennemi fourbe et massif. J'exagère peut-être. De toute façon, j'étais condamné à en passer par-là. C'était l'outrance ou rien. C'était ça ou vivre petit.

Le renfermement continue, mais sous d'autres formes, pour d'autres raisons. Il s'est affranchi des hantises dimensionnelles, des anciennes tracasseries à la belge. Il s'articule aujourd'hui autour d'un pessimisme inné et inextirpable et se nourrit de mon combat sans merci, exaspéré, contre le parisianisme intellectuel.

J'écris tout cela pour n'en arriver que mieux à la question essentielle. En quoi mon écriture trahit-elle mes racines ? En quoi, tout en étant de la France par une adhésion et affective et esthétique à ce pays, et passionnelle à sa langue, je présente une différence, qui m'isole comme écrivain français parmi les Français ? Cette différence, je ne puis la nier. Et lorsque je l'impute à l'atavisme, à de lointains et houleux métissages de Flandre et de Méditerranée, cela ne me satisfait pas complètement, j'ai l'impression de pécher par commodité. Ma démarche irrationnelle et aventurière s'est forgée en Belgique, c'est là que les sinuosités des

parcours souterrains prirent le pas, en moi, sur la rectitude des trajectoires diurnes. C'est là encore que les sortilèges de la dé-raison m'apparurent en grâce et en abondance, et qu'un beau jour j'accueillis comme une révélation le geste qui me fit tordre le cou à la logique, geste depuis lors ininterrompu. Mon entrée spasmodique, quasi vomitive, en écriture, les ébranlements de syntaxe et les dislocations de pensée qui s'ensuivirent, je les dois à la Belgique, non à elle en tant que telle, mais à elle mal reçue et mal vécue par moi. J'y suis sans doute demeuré assez longtemps, et enfiévré de révolte, pour fonder le mode d'expression, l'instrument de recherche, qui allaient devenir l'énergie de mon désespoir, cette sombre vitalité qui ne devait cesser de m'habiter, et jusqu'au cœur même de Paris.

En Belgique, les allées de la raison sont peut-être moins nettement tracées qu'en France. Parfois, elles se prolongent en pistes hasardeuses ou menant aux profondeurs mythiques. Irradiée surtout par la mouvance flamande, la référence aux mystères et aux antisciences du passé a fécondé une littérature fantastique de bonne qualité. Les Wallons, et généralement les francophones, frottés de laïcisme, moins viscéraux, sont aussi plus pauvres en forces obscures. Et pourtant, il y a, dans ce pays, une violence parlant français, une violence qui, presque nécessairement, est d'abord violence contre la Belgique. La part convulsive, écumante, de Brel et de Michaux, est née belge, à supposer même que la fixation agressive se soit faite non sur l'entité Belgique, mais sur une de ses facettes seulement. Nous avons affaire, dans ces deux cas, à une hostilité localisée s'élevant heureusement à l'universalité. Une violence durablement anti-belge serait sans intérêt. La Belgique, ici, n'est que le point de départ d'une révolte plus générale, d'un assaut plus métaphysique : contre la bourgeoisie, contre la société, contre la civilisation, contre la mort. Brel et Michaux sont Belges par leur «étrangeté» en France. Avec le recul du temps, on s'apercevra, l'indulgence aidant, que pour cette race-là la Belgique ne fut que le prétexte d'un grand déchainement des sens, épargné par la Terreur rationnelle.

Peut-être y a-t-il quelque chance, pour un possédé des mots doublé d'un homme de tripes, à n'être pas né à Paris. Encore faut-il saisir cette chance et l'exploiter jusqu'à l'épuisement de ses forces. Je n'ai pas été envahi dès le berceau par la facilité mentale et linguistique d'être français. Je n'ai pas baigné d'entrée de jeu dans les virtuosités mais aussi dans le laxisme des modes d'expression d'ici. Il me semble bien

que le petit Wallon que j'étais a dû conquérir durement sa propre langue à la fois sur la menace bilingue au-dedans et sur le confort verbal au-dehors. Les lenteurs de son esprit ajournaient naturellement l'usage des formules cursives, des discours crépitants. Il se condamnait à des rigueurs qui s'accordaient mal à sa puissance instinctive, aux fureurs de son imagination. Il a souffert, croyons-l'en, pour faire entrer son tempérament porté aux extrêmes dans le corps précis de la chose à M. Voltaire. Le domptage n'est venu que plus tard. Il se félicite maintenant de n'avoir eu ni l'éloquence brillante de ses cousins, ni, pour ce qui est des sphères supérieures, leur aptitude aux jongleries spéculatives.

A un jeune Liégeois, aspirant créateur, qui me confiait un jour son rêve de s'installer à Paris, pour s'y accomplir en écriture, je répliquai que c'était là, de sa part, une croyance de mauvais aloi. Que s'il avait vraiment le verbe au ventre, il devait, sans plus tarder, se mettre à l'ouvrage là où il était. Qu'il pouvait, sur place, commencer le bon combat, se bâtir une solitude et se donner des armes qui lui permettraient peut-être, ultérieurement, de se mêler sans se perdre à de plus hautes batailles. Qu'il fallait qu'il se méfiât d'une certaine *bonhomie* belge, tout ensemble ronron et traintrain, des honneurs distribués au rabais, bref de ce que Béatrice Beck appelait la «société de congratulations mutuelles». J'ajoutai que pour un écrivain marginal, décidé à ne pas s'en laisser conter par le parisianisme, son monde, ses salons, ses traquenards, la vie, ici, n'est jamais commode, qu'elle se déchire aux aspérités plus que qu'elle ne s'amollit aux courbes. C'est en cela aussi qu'elle peut être exaltante : comme défi, comme gageure. Je lui disais enfin que si la Belgique n'existait pas à ses yeux en tant que nation, elle existait de fait sur un point bien précis : la Belgique c'est un endroit du monde où l'on peut s'ouvrir, âprement, sans compromission, à l'exquise vocation de fulminer et de déraisonner *juste*.

La vision que j'ai maintenant de ce pays est heureusement dépassionnée. Ma malveillance s'est doucement éteinte, avec le temps. Je manifeste même des signes de sympathie non équivoques envers ma région natale, le Borinage. Je comprends l'importance qu'eurent pour moi et mon entreprise d'exploration des ténèbres les charbonnages et les terrils. Mon souterrain mental s'est creusé *là*, pour une extraction qui n'en finit plus. Je retourne en Belgique non plus en traînant en moi ma mémoire agressive, mais avec la certitude assez tranquille que les convulsions d'hier étaient nécessaires à la frénésie d'aujourd'hui. Que

ma démarche est continue qui va des anciennes hérésies aux schismes actuels. Et qu'est longue cette histoire qui s'étend de la première malédiction à la dernière en date. Rien sans doute ne m'aida mieux que la *violence incivique* à tirer un beau jour de mes entrailles, de mes propres forceps, les mots rageurs et monstrueux qui devaient se cristalliser en livre, en *Quintes*. Mais cette violence ne fut pas la seule. De la plus petite cellule sociale à la plus vaste, j'étais destiné, gonflé de subjectivité, à parcourir ainsi, en voyageur hostile, toutes les étapes de ma «difficulté d'être».

Salut, Belgique, et sans rancune. Ma maladie, maintenant, est d'ailleurs.

jean muno

---

## t'es rien, terrien !

La télé. Tous les soirs, de sept à onze, je suis devant. Seul dans la clarté lunaire des images, seul avec mon chien. Nuit paisible. Tous feux éteints, téléphone muet. Mes amis – peu nombreux, il est vrai, les doigts d'une main – sont absorbés dans un semblable halo.

Ce soir-là, autour de Bernard Pivot, ils étaient quatre ou cinq auteurs traitant de leurs origines. Un Bourguignon coriace comme un cep, une Ardéchoise pierreuse, un Provençal fleurant bon l'aïoli, une Savoyarde torrentueuse qui cavalait à travers les alpages du souvenir en tenue d'excursionniste. Saveurs d'ancien régime ! Avec un air de bonne santé retrouvée, quelque chose de gaillard répandu sur toute leur personne, ils creusaient avec appétit la bonne terre natale afin de découvrir leurs toujours vivaces « racines ». L'enfance villageoise, les us et coutumes d'antan, l'arrière-grand-père ferronnier, les dictons croustillants de l'aïeule. Bref, ça pivotait rondement. Dans les yeux de Bernard réjoui brillaient comme des lueurs de Beaujolais nouveau.

Il n'y avait que le cinquième – ils étaient cinq en effet – à ne pas participer à la fête. Un Alsacien celui-là, apparemment dépaycé. C'est le mot : dépaycé. Comme on l'interrogeait, il a tenté d'expliquer pourquoi : ses « racines » à lui contrariées par l'Histoire, tordues par la greffe, fourchues, fourbues. Quant à sa langue maternelle, c'était nettement plus compliqué que pour les autres, et même assez ambigu ... En somme, si je le comprenais bien, car il cherchait ses mots sans toujours les trouver, il se sentait un peu là comme un enfant naturel, ou d'adoption, parmi des légitimes pleins d'assurance. Et, d'une certaine manière, ça l'empêchait de passer l'écran.

*Et toi, me suis-je dit alors, à qui tu t'apparentes dans tout cela ? Aux robustes enracinés, qui vendront bien leur livre à tous les nostalgiques du terroir, ou à l'autre, l'Alsacien, le voyageur dérouté, sans bagages ?*

Question pour la forme, question-réponse. À quoi bon revenir là-dessus, remuer de l'inutile ? Vains propos de colloque, d'anniversaire,



d'obsèques. Laisser carte blanche aux virtuoses du clair-obscur. Se contenter d'être là, oui, *malgré tout*, autant que possible dans le présent, même si ce n'est qu'en spectateur. Petit bonhomme entre deux âges, grisonnant, un peu d'estomac mais pas trop, en face de la télé un vendredi de juin dans sa villa new-look – pas d'étage, pas de plafond, rien que des plans, des zones, et ce mur en briques apparentes, cinq-six mètres de haut, véritable paroi au pied duquel petit bonhomme est sagement assis, une épaule plus basse que l'autre, livré à l'équilibre des volumes, à l'efficiace des surfaces, à l'austère dépouillement du matériau brut, paroissien de guingois adorant les images dans son église pri-vée, sous son clocher sans croix ...

Je me donne l'air de plaisanter, mais à la vérité ils me faisaient envie, les apostrophés du jour ! Leur assurance, leur connivence, leur art de se renvoyer la balle. On avait l'impression qu'ils faisaient trempette ensemble dans la même fontaine, qu'ils y puisaient des forces. Qu'ils s'y retrempaient l'âme, comme Mémé Clauzius ! ... Ah ! celle-là ! Quelle vitalité ! Elle lui était revenue sur le tard, la mémoire de ses origines (Yourcenar y était pour quelque chose, je pense), elle avait mis le temps pour retrouver le *waterput* <sup>(1)</sup> de sa petite enfance, la clef du tiroir à souvenirs, la grande boîte de photos, *oom Gust* et *moeder Lisa*, mais tout de même elle y était revenue, elle pouvait les commenter ces images jaunies, elle ne restait pas muette, au contraire ! Peut-être qu'elle inventait un peu, c'est possible, a beau mentir qui remonte loin, qu'elle faisait parfois semblant de savoir, de reconnaître. Mais pour moi, ces reliques familiales, elles étaient vraiment lettre morte, tout à fait morte. Un autre monde, plus du tout le mien. J'avais beau me chatouiller, pas trace d'émotion, a quia comme devant l'indéchiffrable, irrémédiablement séparé. Du *waterput*, je n'avais pas la moindre idée, je n'arrivais pas à me figurer ce qu'il avait dû être. Un mot, pas davantage, un drôle de mot que je prononçais à la française, *ouatère-pute* comme *ouatère-clauzette*.

Un peu triste, non ? ... Et pas seulement triste, angoissant. Ne pas savoir où l'on va, soit, c'est banal, mais ignorer d'où l'on vient ! On se sent perdu, quelque part entre Nord et Sud, sans point de repère. Ah ! comme je les enviais ceux qui, depuis quelques années, petits et grands, anonymes ou notoires, à dos d'âne ou de pur-sang, faisaient gaiement

(1) Mot flamand signifiant *trou d'eau, puits*.

retour aux sources ! Et tous ensemble, à croire qu'il y avait eu mot d'ordre ! Comme eux, j'aurais bien voulu me figoler une généalogie, m'inscrire dans une lignée, même modeste. Réentendre les cloches d'antan ... Revivre des amours dont j'eusse été, finalement, l'irremplaçable produit. Égrener le rosaire d'autrefois à la lumière de la psychanalyse moderne, être la conscience d'un long marmotement de vie qui n'aurait jamais été que tâtonnement jusqu'à Moi ... Mais pas question ! Elle était close, la porte de mes archives, j'arrivais trop tard. J'avais à me contenter de ma propre destinée sans plus, sans rallonge d'aucune sorte ; j'étais comme une parenthèse dérisoire dans un ample et multiple et patoisant discours.

J'en étais là de mes réflexions, toujours baignant dans le halo bleuâtre avec les cinq interviewés ... auxquels s'était jointe Mémé Clauzius, toujours présente là où je suis, inévitable, car je la porte en moi, Mémé Clauzius, comme une obsession, et je la projette, je ne puis faire autrement, je la regarde vivre sur tous les écrans, avec horreur et gourmandise, s'interposer sur tous les écrans du monde, entre le monde et moi, Mémé Clauzius ! ... mais ça, bien sûr, Pivot ne pouvait pas le savoir, aussi n'en revenait-il pas, qui était cette personne ? qui l'avait invitée ? d'où sortait-elle, cette imprévue, parlant d'abondance d'un mystérieux ... Comment dites-vous, Madame ? *Waterput* ! – intraduisible, expliquait Mémé, tout à fait spécifique, typiquement wemmélien – et du livre qu'elle écrivait peut-être un jour à ce propos, le feuilletant dès à présent, y puisant à pleines mains citations et références, les semant ... Je regrette, Madame ... *Waterput* ! Mais à quel titre ? *Waterput* ! Je vous prie instamment ... pas moyen de l'interrompre, d'ailleurs ils étaient trop surpris, ces Messieurs-dames, hors caméra, leur belle entente dérégulée ... moi, naturellement, j'ai l'habitude, depuis le temps que je la vois surgir ainsi, ma parangonne, forcer l'attention, se gaver d'elle-même, élever la voix : *Waterput* ! *Waterput* ! et plus qu'Elle dans ma tête, hélas, tous les autres au démaquillage !

Ce sont ses éclats de voix qui ont dû réveiller Zoiseau railleur. Je l'ai entendu qui s'ébrouait.

Je n'aime pas Zoiseau railleur. Embusqué là-haut, derrière une poutre, tapi contre la pente du toit, une sorte de petit corvidé, braillard et fienteur ... Il s'est installé en même temps que moi, à l'entrée de l'hiver, il a maculé tout le mur de ses déjections corrosives, – et impossible de le déloger ! À cause de la hauteur, évidemment, de son obstination, de sa vivacité. L'architecte n'avait pas prévu cela. Tout bien

considéré, le mieux était encore, à son avis, de faire confiance aux lois naturelles, d'attendre qu'il s'en aille de lui-même, à la pariade, de patienter en regardant le *Jardin extraordinaire* (2). Je t'en fiche ! Il est trop bien chez moi, il doit se croire dans un clocher d'église sans les ennuis de la messe. Les gens rigolent, bien entendu, ça les amuse, cette insolite compagnie. Moi, j'enrage. Quand il croasse pour me narguer (car il me nargue !) mon sang ne fait qu'un tour. Cette voix insupportable ! Ah ! si j'avais un fusil ! ... Mais il est prudent, l'animal. Et rusé, pas prêt à se laisser surprendre ! On ne voit jamais que son bec pointant de derrière la poutre, l'affreux ciseau jaune de son bec acéré. Et parfois, furtivement, l'éclat de son œil rond, brillant d'ironie méchante. Même avec un fusil ... Il faudrait être adroit tireur, et ce n'est pas mon cas : j'ai une épaule plus basse que l'autre à cause du lourd cartable que j'ai longtemps porté. Je n'arriverais qu'à endommager mon propre toit et me couvrir de ridicule.

La nuit, je dors mal. Seul dans un lit pour deux, je souffre d'incomplétude. C'est alors, j'imagine, que Zoiseau railleur sort de sa cachette pour s'ébattre dans la maison comme dans un mauvais rêve. Le matin, tout est apparemment en place, intact. Mais en y regardant de plus près, vous découvrez ici et là les traces de ses débordements nocturnes : fruits picorés dans la corbeille, défécations grisâtres hors de la zone habituelle, empreintes de pattes sur mes pages d'écriture, petites plumes parfois, duveteuses et très noires, déposées dans la haute laine du tapis ...

– Kiètu ! Kiètu ! Kiètu !

Sa voix, son horrible crécelle ! Je l'attendais comme une fatalité, elle résonne sous le toit comme dans mon crâne. Pivot lui-même a sursauté.

– Kiètu ! Kiètu ! Kiètu !

C'est toujours ainsi. Une salve de trois criaillements – un silence – puis il remet ça, obstinément, jusqu'à ce que je sorte de mes gonds.

Je me suis levé sans bruit, avec le moins de gestes possible. Je me glisse hors de la clarté du petit écran, ombre dans l'ombre ... Je retiens mon souffle.

– Qui es-tu ? Qui es-tu ? Qui es-tu ?

Attends voir que je te réponde ! Tu vas l'apprendre, qui je suis, une fois pour toutes et pour toujours ! ... À pas de braconnier, je gagne les

(2) Émission de la Télévision belge consacrée à la vie des animaux du monde entier.

coulisses de mon décor. Entre deux murs de briques nues s'amorce un escalier – marches en quinconce, échelle de perroquet – qui conduit à la loggia. De là, s'il était inattentif, je pourrais bien l'atteindre un jour. Hé oui, de biais. Lui briser l'aile ! Le tenir enfin à ma merci ! Lui clore définitivement le bec !

Chaque fois que j'entreprends cette manœuvre délicate, j'ai le sentiment qu'elle va réussir, que cette fois-ci sera la bonne. Heureusement que j'ai cet espoir chevillé au cœur. Sans quoi, la vie ... Il ne me resterait plus qu'à m'avouer vaincu, possédé de fond en comble, c'est le cas de le dire, par Mémé Clauzius et par le volatile. Avec la bénédiction de mon architecte !

Tapi derrière un projecteur, j'enlève ma pantoufle droite.

– Maurapa ! Maura pa ! M'aura pas !

Brusquement, j'allume le spot et, du même mouvement, braque le faisceau vers la toiture. En plein sur la poutre, dans l'angle, on ne peut être plus précis. J'ai vu la silhouette noire se tasser, se réduire, n'être plus qu'une petite chose ébouriffée. Aucune chance de l'atteindre. J'aurais dû avoir le réflexe de frapper tout de suite.

– Qui es-tu ? Qui es-tu ? Qui es-tu ?

– Ta gueule !

– Ha ! ha ! ha ! ... T'es rien ! T'es rien ! Terrien !

C'est sa pire insulte : «Terrien !» Du haut de son perchoir, il dardait sur moi son petit œil rond, à l'éclat métallique, et me voyant réduit, impuissant, moins qu'une mouche : «Terrien ! Terrien ! Terrien !» Mais trop lâche pour quitter son abri, descendre à ma hauteur. Un petit juge en livrée noire, un criailleur public. Ah ! comme je le haïssais ! Grimaçante créature ! Esprit critique !

– Crève !

– T'es rien !

– Je suis ...

(Une bande dessinée ! J'ai souvent cette impression-là ... de vivre une bande dessinée. Forcément, quand on ignore d'où l'on vient ni où l'on va ni qui l'on est, ça décourage l'éloquence ... L'Alsacien, lui, bafouillait.)

– T'es rien, Terrien !

– Je suis ...

– Vas-y ! ... Vas-y donc ! Vas-y donc !

– Je suis né ! Salaud !

De toutes mes forces, j'avais lancé : «Je suis né !» avec rage, désespoir ... et dans le même moment je sentais tout le ridicule de ce cri de détresse qui me retombait sur la tête comme un drapeau mouillé.

L'autre, là-haut, s'était mis à rire. Ou du moins à libérer ce chapelet de clappements et de gloussements acides qui lui tient lieu de rire. Alors, soudain, j'ai levé le bras, la pantoufle est partie, méchamment tournoyante, et avec elle le «Je suis né !» mais comme un défi cette fois, un cri de guerre, *Montjoie ! je suis né !* Le ricanement s'est brisé net. Un instant, j'ai cru que je lui avais enfin rompu le cou, j'ai espéré sa chute. Mais non ! De derrière la poutre, son œil venait de réapparaître, minuscule et cruel lever de lune.

Qu'allait-il faire à présent ? Me traiter de *cocu* comme l'autre jour ? Ou d'*Alsacien* ... de *Belge* peut-être ? De *petit Belge*, qui sait ?

Il me tournait le dos. J'ai vu la fiente se détacher – c'était la première fois, à cause du spot, que je la voyais *se détacher* –, raser le mur et s'écraser cinq-six mètres plus bas, lourde, plâtreuse, mordante, sur la page vierge de mon journal intime.

paul neuhuys

---

## quatre poèmes

### *Humanisme*

Vieille terre belge, ai-je trouvé ton contour assez baroque ?  
au point que lorsqu'on me prenait pour un étranger, j'étais très fier  
Ma mère habitait Genève quand mon père revint d'Angleterre  
et j'ai toujours rêvé éperdument à d'autres contrées.  
Mon pays me paraissait de plus en plus petit :  
C'était une boîte de coquillages rapportée de Blankenberghe  
et capitonnée de velours rouge,  
c'était un porte-plume en bois de Spa, avec un canif assorti,  
orné de myosotis.  
C'était cela, mon pays, mon enfance,  
ses plages fluides, ses promenades vers les sources.

Je poursuivais comme une meute discordante mes études.  
Un professeur nous lisait des vers de Guido Gezelle  
sur le murmure des roseaux au bord de la Lys.  
Un jour, il me demanda :  
Pourquoi parlez-vous une langue qui ne vous appartient pas ?  
J'étais furieux, on n'est pas tourte à ce point là !  
J'appris plus tard que ce professeur entendait s'appuyer sur l'Allemagne  
comme la révolution brabançonne s'était appuyée sur la France  
et qu'on l'avait condamné à mort  
C'est dommage :  
J'aimais sa grosse figure de bon chrétien  
et les roseaux de Guido Gezelle chantaient dans ma mémoire.

Hélas, il y avait eu la guerre  
La guerre, pour moi, c'est un séjour au fond d'une cave  
avec mes parents et mon jeune frère  
qui se passionnait d'astronomie

et qui, pendant qu'on assiégeait la ville  
me parlait du retour de la comète de Halley.  
Les obus sifflaient comme des merles sur les toits.  
Un matin, nous vîmes les autorités communales  
se rendre au-devant de l'ennemi  
avec un drapeau blanc.  
C'était en octobre, il faisait très beau  
et j'allai me promener avec mon père.  
Un régiment pénétrait dans la ville  
comme un interminable corps de reptile  
que côtoyait, cravache au point, un gros sergent.  
Un soldat, toutefois, se détacha des rangs  
et, s'approchant de mon père, lui dit : «Ich bin Socialist ...»  
Mon père répondit : «Schön» ... je crois, et ce fut tout.  
Il était calme comme si l'invasion était pour lui une chose familière.

La ville était déserte et le bruit du canon  
roucoulait doucement sur la Tête-de-Flandre  
L'Escaut se rappelait le carnage des Scaldes :  
De la fureur des Normands délivrez-nous Seigneur !  
Quelque chose se retirait de nous comme une marée  
Et derrière le torse mutilé de la baigneuse  
j'entrevois ta beauté soudaine,  
ô mon pays ...  
Blonde et grave comme une Hélène Fourment  
une femme enceinte regardait passer un enterrement  
Et je compris combien s'était forgée au feu des convoitises  
cette terre d'exil et de tourment  
où émigrés et émigrants  
se bousculaient au gré  
d'obscurs débordements.  
O mon pays que s'adjudèrent  
toutes les haines étrangères,  
Carrefour de cent climats divers  
Fosse commune de l'Europe.  
Patrie toujours expirante  
Belgique, royaume humain.

Un jour l'hallali fulgura dans la forêt des Ardennes  
et sur le fleuve, parmi les barques goudronnées,

je respirais l'odeur de cathédrales antédiluviennes.  
Le Seigneur de la guerre s'était réfugié dans les jupes  
de la reine de Hollande.

Ma surprise était grande,  
et je songeais timidement  
au soldat allemand rabroué par mon père,  
à mon professeur condamné à mort,  
et aussi à mon porte-plume en bois de Spa  
orné de myosotis.

*(La fontaine de jouvence, 1936).*

O ma détestable petite patrie  
tu es le pays le plus propre à la friponnerie.  
Plaque tournante  
roue joyeuse  
société anonyme  
l'Europe, mendiant aveugle,  
s'appuie sur toi comme Bélisaire  
trop patricien pour être patriote.

*(Le secrétaire d'acajou, 1946).*

*Anvers*

*à Willy Koninckx*

Anvers  
40 kilomètres de quais et 800 grues  
M. Céleste assure contre le vol des mouettes  
En rade vient mouiller le croiseur «Augusta»  
et le grillon crépite dans la caméra.  
Monologue intérieur, Mongolie extérieure.  
Le cinéaste braque l'objectif sur une goutte de sueur  
Le docker Blekkenteut et le nègre Zeddeganazot  
se disputent une belle néréide  
Adélaïde Bron van Genot.



Guetteuse et débraguetteuse.  
Rubens faisait du théâtre flambant neuf  
Cargos pansus, panses repues.  
C'est tartine et bouterame.  
Un yacht cingle vers les champs de nénuphars  
Place Verte, le carillon égrène une chanson grêle :  
et les deux géants  
– ce sont les géants nés à l'aurore des temps –  
parcourent les rues avec leur air de qu'est-ce que je vous ...  
La noce sort de l'Hôtel de Ville.  
Si la marchandise est couverte par l'assurance, me dit M. Céleste,  
vous pouvez réclamer le remboursement du dommage.

*(Les archives du prieuré, 1953).*

*Congo blues*

Qu'entends-je là-bas  
tous ces cris d'à bas  
Lumumba  
Traduction brutale  
Germinal

La Belgique en complet veston  
Vieille houillère  
expédient diplomatique  
Reviens Achille va-t-en Gaston  
C'est fini le charbon pour les locomotives

Affaires étrangères ?  
l'ouistiti de l'indépendance ...  
un palmier assombri sur la flaque bourbeuse  
Drame noir cousu de fil blanc.

*(Le cirque Amaryllis, 1963).*

joseph noiret

---

## fragments pour parler du corps des mots

D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? ... Questions à s'user quelques dents, questions interminables, seules capitales, sans réponse avant même d'avoir été posées, essence même de toute question. L'existence donc se passe dans la tête.

Avis aux biens sapés de la tête : la revue *Phantomas* n'étant pas lue par l'élite «actuelle», la Belgique n'existe pas. Et d'ailleurs, *Phantomas* ne se donne aucune peine pour être vertement *belge*, décrypte ses bigorneaux aux quatre saisons de la charrette, ne gobe pas la baliverne culturelle ni ne s'entartine de confitures théoriques, se fait du plaisir à mourir d'en rire, ressuscite à chaque coup trop tiré, *fait la nique*. (1976)

Nous sommes d'ici et pas d'ailleurs, nous n'irons donc pas là-bas pour faire semblant d'être d'ici.

Donc, je suis d'un pays qui n'existe pas, ce qui me donne les quelques incertitudes grâce à quoi vivre est possible.

Ceux-là qui s'imaginent qu'il suffit, pour partir, de toujours se mettre en route ... alors qu'il importe surtout d'être *de quelque part*.

Non, non, nous ne serons jamais des bilingues, ni de la langue, ni du cerveau, nous avons déjà assez à faire avec nos deux hémisphères. Ni du sexe, d'ailleurs. Nous pousserons plutôt notre langue plus loin, au fond de quelques gorges humides de plaisir.

Combien faudra-t-il de temps aux traumatisés de la «belgitude» pour renoncer à se justifier d'en être ? Allons, allons, les petits copains, de la

tenue, que diable ! Pourquoi enterrer ses dents de lait belges dans les concessions temporaires du *Monde* ou du *Magazine littéraire* ? Les dégoulinants du complexe ethno-socio-culturel (beau langage) finiront-ils par *raccrocher*, avec leur «belgitude», leurs «vrais Belges», leurs «écrivains belges» ...?

Cesseront-ils, comprenant le ridicule de la pose et sa vanité, d'être les anciens Belges de Jules César ? Quitteront-ils la parade dérisoire des autojustifications et les pratiques de thérapie de groupe, aussi grotesques que la folie légumière des partisans d'un droit du sol ? Salut, les petits copains ! (1978)

La Belgique, selon Ensor : «royaume des maussades et des ingénieurs des ponts et chaussées». Quel coup d'œil, le James ! Heureusement que, comme chacun le sait de la fourmi de 18 mètres, parlant français, parlant latin et javanais, La Belgique, ça n'existe pas, ça n'existe pas ...

Une photo montre le ciel dans le sable, mieux : la terre dans les nuages. Ainsi disparaît le stupide horizon qui mesure, ce qui remet chaque chose hors de sa place, seule solution acceptable pour l'esprit.

J'écris pour quelques-uns, afin qu'ils pénètrent mon poème jusqu'à leur différence, que j'aurai peut-être aidé à croître.

## assignation à résidence \*

Pendant qu'ils se promenaient sur la Grande muraille, admirant qu'on la vît si loin encore serpenter dans la montagne avec des sinuosités de fleuve dans la plaine, Jean-Michel Rivette leur dit :

– Cette Grande muraille fut moins un rempart qu'une voie. En tout cas, du temps des Ming, qui en firent ce que nous voyons, des voitures à chevaux la parcouraient de jour et de nuit. De telle sorte qu'aux hommes elle a servi de moyen de communication plus que de protection. Vous imaginez cette route suspendue, cette espèce de transsibérien, sur plus de dix mille kilomètres ?

Mais un peu plus tard, accoudé au parapet, le regard tourné vers une Mongolie qui se perdait dans la brume, évoquant pour Wanda le dedans et le dehors séparés par une si faible épaisseur de terre et de briques, Yves Nordman se représenta soudain que toute son existence s'était déroulée sur un territoire de cette sorte, longiforme, permanent entre-deux.

– Et le plus vertigineux, disait-il, vient de l'incessante réversibilité du dedans et du dehors. Il suffit d'un demi-tour pour que les signes permutent.

Alors, tandis que les autres écoutaient les explications des guides parlant des vies humaines – tant de générations – sacrifiées pour protéger des invasions les puissants de l'Empire du milieu et leurs privilèges extravagants, ils s'en prirent en archéologues à des images de leur passé, à leur destin.

– Où que j'aïlle, disait Yves, on m'assigne à résidence dans un Ailleurs, je le sens, et en cet Ailleurs, à supposer que je m'y rende, on me renvoie là, d'où je viens. Comme le dehors et le dedans considérés du haut de cette muraille. Ici et Ailleurs permutent sans cesse.

Il repréla de son enfance dont il avait déjà dit à Wanda qu'elle était à coup sûr falsifiée par des interventions d'adultes. Et le sens de ces interventions soudain lui devenait évident. Sa chère grand-mère, Louise Fontaine, en premier qui lui disait jadis :

– Dès que tu seras majeur, mon petit, promets-le maintenant car alors je serai morte, fais ta valise et quitte ce pays obscur, va vers la France, ne t'attarde pas à Paris, file sur Tours, ma ville natale, et dis aux pierres et aux jardins que je les aimais tendrement et que je me suis éteinte en me souvenant de leur grâce. Et puis, mon petit, franchis la Loire, descends vers le Sud, tu le vois bien, même Tours ce n'est pas assez loin puisque de Tours j'ai été amenée jusqu'ici, dans cette ville froide et grossière où l'on parle deux langues en perpétuelle chicane, oui va vers le Sud sans te retourner, rejoins le Rhône, passe par Châteauneuf où les vins sont si fins que les papes s'y sont installés, et pour l'amour de ta chère grand-mère, entre dans Avignon où tu t'établiras ... Va, petit homme qui n'es qu'à moitié du Nord !

Oui sa grand-mère, mais tous, parents, maîtres et professeurs, sans oublier ces conseillers qui se rencontrent au bord des routes, dans l'enfance, tous lui avaient assigné une résidence et ce n'était jamais la même.

– Ma vie me paraît plus simple, disait Wanda, même si elle est marquée, au début, par un mouvement de bascule. Avant, il y avait la Pologne et il me semble que le reste, c'était alors l'Ailleurs. Et puis soudain tout a basculé ...

Quand elle parlait de la guerre, Wanda laissait parler le silence. Yves regarda la Mongolie et attendit que Wanda reprenne.

– Maintenant c'est clair, dit-elle. S'il y a un Ici, c'est où se trouvent mon mari, mes enfants et moi avec eux. Ailleurs, c'est les confins, la brume, l'obscurité dans laquelle Sara a disparu.

Sara fut pour quelques instants dans leur compagnie. C'était une fillette avec des yeux trop grands et des anglaises trop parfaites. A travers son corps diaphane qui partait en fumée, on voyait les couleurs délavées du paysage.

.....

– Tu sais, disait Yves, dans tout cela il y a peut-être et pour une part, la difficulté d'être Belge.

C'était, disait-il, une situation qu'il eût été excessif de désigner comme une fatalité et qui, pourtant, avait l'aspect d'une toile méticuleusement, finement tissée par cette araignée obstinée qui a nom *fatum*. On s'accommodait mal de sa situation de Belge et on ne s'en dépêtrait pas, on était même parvenu à parler de *belgèité* ! On ... enfin.

lui, Yves Nordman. Il nommait l'exil dans lequel il avait le sentiment d'avoir passé ses premières années et celles de la guerre. Et par quelles fibrilles, infiniment minuscules et diverses, les racines de cet arbre nommé exil s'étaient enfoncées dans l'humus cérébral ! Louise Fontaine, la grand-mère, avec sa jarre pleine de terre tourangelles pieusement conservée, c'était vite dit. Il ne fallait tout de même pas oublier qu'on vivait dans un espace exigü, sur une terre étroite et que rien, par exemple, sous l'occupation à Bruxelles, ne s'offrait pour apaiser un sourd besoin de s'identifier à un territoire. La ville, que des travaux interrompus par la guerre avaient défigurée, la rivière qui la traversait et qu'on avait vouée comme un égoût qui fait honte, les rues surtout dans les faubourgs affublées de noms sans échos, souvent imprononçables ou simplement grotesques, comme cette *rue du Melon* qui avait joué un rôle dans sa vie (mais là-dessus il ne dirait rien), les allées, les cours, les promenades, même s'il arrivait que les appellations fussent belles, telle la *drève de Lorraine*, n'avaient à l'empyrée des lettres la moindre place. Où était-il écrit qu'un Julien Sorel les avait connus ces lieux, les avait traversés, en avait dit les charmes ? Et sans cesse se dire qu'à trois cents kilomètres de là, dans une ville pour un garçon de sa condition alors interdite comme la Cité du même nom, les gens, parisiens par injustice distributive, foulait des pavés, hantaient des boulevards et des parcs, habitaient des hôtels, des immeubles auxquels des pages à jamais immortelles avaient donné leurs lettres de noblesse. A Bruxelles, rien de pareil. Ou alors si, on tombait sur les *Amoenitates Belgicae* de Baudelaire qui sommaient tous les sarcasmes : «La Belgique se croit toute pleine d'appas ; Elle dort. Voyageur, ne la réveillez pas». Ou : «Les Belges poussent, ma parole ! L'imitation à l'excès, Et s'ils attrapent la vérole, C'est pour ressembler aux Français.» Ah, il y avait bien, au bout d'une ligne vicinale, Waterloo, le lion moulé avec le bronze des canons impériaux, la butte, un diorama et tout un bataclan pour célébrer la déroutée du 18 juin, mais le plus curieux, là, était que dans la défaite de l'Empereur on paraissait encore célébrer la dominance française. A dix ans, à quinze ans, à seize, à dix-huit ou à vingt, que penser dans de telles circonstances, sinon qu'on vivait en exil et que le lion sur sa butte ne menaçait pas la France mais la contemplait avec nostalgie ? Et la langue ... fichtre, la langue !

– On vivait sur une banquise, Wanda.

Le territoire nommé Belgique, artificiellement délimité par des puissances préoccupées déjà de coexistence pacifique et d'opportunisme po-

litique, on peut dire que du point de vue linguistique, il se détache aussitôt du continent et se fragmente en deux morceaux. Et voilà la banquise francophone qui s'éloigne, s'insularise, s'interroge et, ne se répondant pas, tombe dans les affres du complexe. Dès lors, quand on vient de là, franchir la frontière française, c'est passer un détroit et le changement est plus saisissant que si l'on traverse l'allemande. A peine entré en France, en effet, le Belge se sent perdu, minorisé, invalidé, coupable de parler la même langue mais mal. Affolé, il surcharge, tombe dans la redondance, sème les virgules à la volée, plante des pronoms relatifs dans ses phrases comme les pieux d'une clôture, cultive l'adverbe avec la chicorée, adjective à la pelle, et surtout, ah ! surtout, se dénie cette liberté essentielle qui consiste à parler comme on respire, sans mettre en cause la légitimité du langage qu'on emploie. Bref, c'est un immigré ! Sa propre langue devient marécage, il y patauge, et il croit que sur la rive on ricane.

– Tu exagères ! dit Wanda.

– Je te parle de ces années-là, de cette génération-là. Je sais bien qu'aujourd'hui Dupont-la-joie se moquant de la Belgique et de ses frites, et tous les Coluche de la majorité silencieuse ont contribué par leur imbécillité à renverser la situation et ont rendu à certains Belges le goût d'être ce qu'ils sont, différents à leur manière. Mais, je te le répète, dans ces années-là, beaucoup seraient morts de honte à l'idée de prononcer en France les abominables *septante* et *nonante*. Il préféreraient s'emmêler les pinceaux et croyant dire soixante-quinze, parfois dire *septante-quinze*.

C'était le temps où les garçons de café, à Saint-Michel au Saint-Germain, faisaient bafouiller les Belges auxquels, en papes du langage, ils servaient un demi à la pression ; le temps où les Belges installés à Paris maquillaient leur parler et portaient le cilice quand ils s'étaient pris en flagrant délit de belgicisme dans quelque conversation où les Français, eux, croisés, métissés, provinciaux ou parisiens, intelligents ou bornés, se fichaient éperdûment de savoir s'ils pratiquaient le gallicisme. C'était le temps où un nommé Grevisse peaufinait sans relâche en Belgique un *Bon usage* que Gide, avant les autres, avait préféré aux grammaires de stricte observance et de bonne origine. C'était le temps où nos pères et leurs fils se débattaient dans l'épaisseur de leur complexe.

– Tout de même, Wanda, tu as remarqué ce qui se passait ici ? Une fois sur trois, les interprètes chinois qui maîtrisent remarquablement

notre langue se tournent de notre côté et nous prient de reformuler la question que vient de poser l'un des nôtres. Hier, j'ai demandé à Wang quelle était la difficulté, et il s'est contenté de me dire qu'avec les groupes belges, c'était toujours comme ça ...

Et l'accent, mon dieu ... il n'avait rien dit encore de l'accent. Les Français, invétérés cartésiens, ayant décrété une fois pour toutes que le Belge parlait comme Beulemans et pensait aussi basement que ça, nous portions l'accent telle une étoile jaune : quelques-uns s'en glorifiaient, la plupart souffraient et pour le dissimuler se livraient à des contorsions phonétiques pitoyables. Et l'écriture ! Qui n'éditait pas à Paris ne savait pas écrire. Cette opinion avait la force de la chose jugée, elle était irréversible. Quant aux éditeurs qui avaient publié les exilés français, une fois réduits aux auteurs belges ils étaient menacés de faillite car on n'accordait, Outre-Quévrain, aucun crédit à ces ouvrages-là.

– Donc nous étions en exil et il fallait partir. Ambition que la fin de la guerre et la démocratisation des transports favorisaient. Mais la frontière franchie, pour un jour ou pour un mois, nous avions un nouveau statut d'exilés ...

Il fallait être juste, ce nouveau statut, ce n'étaient pas seulement les Français qui le conféraient aux Belges, c'étaient les Belges eux-mêmes qui, se livrant aux démons de la confession, de l'autocritique, de l'analyse, du diagnostic et de la défensive, se lestaient de ce plomb et se promenaient dans la société française comme, dans le foyer d'un théâtre, des scaphandriers en uniforme. Et si quelque lettré parmi eux lisant Segalen tombait sur ces mots à propos de René Leys : «... un étranger, un barbare non lettré, et, qui mieux est, un jeune Belge», il s'en affligeait, au lieu de se réjouir qu'avec ce *barbare* on pût enfin pénétrer dans l'intimité de l'Impératrice.

– Je t'en conteras jusqu'à demain, Wanda ... Mais il me suffit de te dire que, par tout et chacun, nous étions assignés à résidence, et par un effet paradoxal poussés au vagabondage. En tout cas je l'étais, errant mal logé dans ses idées, mal reçu dans celles des autres. Et de ce temps il m'est resté une répulsion instinctive pour qui prétend assigner, désigner, orienter, répartir, classer, attribuer ... Taxonomistes de toutes les espèces, supprimez-vous !

Longtemps encore, tourné vers la Chine des empereurs et des mandarins puis vers la Mongolie des Tartares, des barbares, il parla des peuples déplacés, des invasions, des infiltrations, pénétrations, occupa-



tions, des influences, métissages et conjonctions qui, de l'Europe en tout cas, avaient fait un brassin.

– J'ai connu un couple de Tchèques exilés, disait-il, et rien ne les désespérait plus que de nous voir au catalogue inscrire leur pays à l'Est en raison du rideau de fer ; et quand ils affirmaient que, par leur culture, ils étaient de l'Ouest, on leur offrait de la commisération ... Eux oui, ils étaient gentils, ils s'étaient si bien intégrés ; mais les autres non, à l'Est ! Wanda, ma douce, si je te renvoyais à ta Pologne natale, si je m'expliquais chacun de tes gestes par cette origine, ou parce que tu es juive, tu me hairais et tu aurais raison de me hair. Mais rassure-toi, il n'est qu'un seul lieu où j'ai envie de t'assigner à résidence ...

Il vit le visage de Wanda s'altérer. Craignait-elle que cette fois encore il eût une parole déplacée ? Que, par exemple, il dise : Dans mes bras ... Ou : Dans mon lit ?

Wang, Shué et tous les *tóngzhi* qui les avaient accompagnés frappaient des mains, criaient qu'ils allaient mettre le groupe en retard. La phrase d'Yves en resta là. Or, effrangée comme elle l'était, elle pouvait aussi bien signifier qu'il avait l'incroyable et mâle ambition d'épingler Wanda tel un papillon sur un bouchon.

.....

Le Paradou, août 1980.

\* Ce texte est extrait d'un roman à paraître – *Des arbres plein la tête* – qui formera, avec deux autres déjà parus chez Grasset – *Le nom de l'arbre* et *La mer traversée* – une trilogie dans laquelle la Belgique n'est pas le moindre acteur.

## écrit sur terre

Trouverons-nous entre nos lignes, consonnes de genièvre et voyelles de bière ? Y sentirons-nous l'haleine des soirées grises où l'on ose des couleurs ? Ai-je les livres attachés à l'ombilic des terres flamandes ? Mes lignes sont-elles sillons des poumons noircis dès le lendemain de leurs pâques, geysers des sanges aventureux de cuivres équatoriaux, clivage de la limaille limée des armes de Meuse faites main dans l'arrière-cuisine ? Ai-je dans les virgules, la respiration humide et grasse des bures liégeois au son de gutturales injures ? Mais que dire alors des vertes désespérances des malachites katangaises polies sur mon berceau, quand je posais, à peine tenant sur les jambes, auprès *d'une nègre* comme on disait alors, comme on a tu ensuite ? Et que dire aussi de mes premières belgiques ? De mes automnes condruzes, d'un village timidement traversé par une route provinciale ? Les mots ont-ils les résonances ancestrales des «terrisses» d'une wallonie en proie à de congénitales silicoses ?

Et pourtant, il reste des traces. Belgique des onze novembre où j'allais enfant glacé maugréer sur le monument des vieillards occis, mais jeunes alors. Classes réfectoires sentant la frite et la craie et l'ardoise. Hivers aux tièdes odeurs de neige. Étés de cerise et de pomme. Ivresse des maraudes. Châtelaine ruinée d'un Condroz encore vierge. Et puis mes premières villes. Mes banlieues enbuildinguées. Puis mes retours mosans. Cloaques hutois. Puant chaud l'argent et la bêtise. Et aujourd'hui ? Que sais-je ? Ougrée-fumées et Herstal-rafales. Entre l'acier et les canons du général électric. Entre le jaune de cockerill et celui du Moses à browning. Je suis de là. De Liège. Ce n'est plus une ville. C'est un ventre. Liège. Tchanchès rock and roll. Et nos cocktails. And bier brewed and canned at Leuven the old. And some Kennedy's tower over the bridge. Tu fly belgian airlines comme hablan travail à la chaîne. Belgique disiez-vous ? Si vous voulez. Moi je veux pas. Il y a

bien sûr les rues de Liège. Nos bistrots de la nuit, mais aussi certains bancs encore humides, certaines poubelles à périr. Certaines robes à traîner dans le vent pour personne. Le sang de l'agneau mauve et rouge transplanté hors des murs. Les papiers gras des foires d'octobre. Le grouillement joyeux des foules abattues. Le marché débordant de partout et versant ses fleurs et ses pleurs au ventre des péniches. Café habituel où l'on attend au gré des heures une amoureuse inconnue. Mais aussi café des larmes de septembre où elles parlaient la même langue sans pourtant me comprendre. Saintes-Maries-des-pèkets, du gin vous voulez dire ? Drapeau noir des seize ans. Drapeau feu maintenant. Je marche. Dans mes endroits. Je tourne. Je ne peux éviter. La saleté du trottoir. Les macadams envomis. Les vernaculaires liturgies. De Liège à Brussels Sud ou Zuid. Je vis des souvenirs enchaînés. Si j'étais de Paris, de Vienne ou de New York, ce serait la même chose. Seul changerait l'accent. Mais je ne suis ni de Vienne, ni de Paris, ni de ... D'ailleurs je ne suis que par accident. Et c'est par accident que j'erre rue Saint-Paul, Saint-Jacques ou Vertbois. Que mes pas s'incrument à s'épuiser dans Fragnée, Conronmeuse, Saint-Lambert ou Guillemins ...

Alors bien sûr, les mots portent ces empreintes. Mais faites écrire aux Esquimaux leur vision de Sahel, et nous lirons des livres blancs. Alors ? Ecriture belge ? Non. Ecriture de mille endroits sans frontières. J'habite Herstal sur Terre.

Le 7 juin 1980.

benoît peeters

---

## contrepoint

*pour Marie-Françoise*

«Il est arrivé tard, la nuit dernière, dans cette ville qu'il connaît à peine. Il y est venu une fois déjà, mais pour quelques heures seulement, quand il était enfant».

Alain Robbe-Grillet, *Les Gommages*.

Un jour, pourtant, il aurait fait la belle et sans que rien, en apparence, ne distingue ce trajet de tous ceux qui l'avaient précédé, il aurait su que, cette fois, il avait franchi le pas, qu'il ne serait plus désormais, à ses propres yeux au moins, celui qui, vivant dans la première de ces villes, ne cessait de s'en aller vers la seconde, mais qu'il était devenu celui qui, ayant choisi la seconde, ne pourrait s'empêcher de retourner vers l'autre, et cette transformation minime, presque imperceptible – qui lui avait fait quitter son pays pour cet autre vers lequel son propre nom l'attirait, tel un aimant (nom si commun pourtant que crié dans une gare il faisait, disait-on, se retourner l'ensemble des voyageurs, chacun se croyant personnellement appelé par ce nom qui les désignait tous), comme s'il lui fallait à tout prix venir se fondre et se confondre dans l'endroit où sa présence passerait le plus inaperçue – allait avoir des conséquences qu'il ne pouvait pour l'instant mesurer mais qui, loin de freiner son oscillation, lui donneraient une dimension nouvelle (et de plus en plus il s'en rendrait compte : davantage qu'entre deux pays, c'est entre deux villes qu'il se trouvait, car un pays vous choisit autant qu'on le choisit alors que faire partie d'une ville ne suppose que d'y habiter, et, si l'idée de pays restait pour lui inexorablement abstraite et

vide, incapable d'éveiller en lui la moindre émotion, la ville au contraire le touchait au plus près).

Il comprendrait bientôt que de cette ville où il avait choisi de vivre il n'avait aucune idée. De l'autre – celle qu'il venait de quitter – il était facile d'expliquer pourquoi elle était belle. De celle-ci, il ne pouvait que dire qu'il l'aimait et désirait y vivre. Sans doute pouvait-il, comme chacun, émettre à l'occasion un jugement, élogieux ou sévère suivant les cas, mais c'était simple phrase d'emprunt, oubliée sitôt que dite. Sans doute lui était-il possible, aussi, d'imaginer ce que d'autres ressentait – plusieurs lui avaient ainsi raconté que lorsque le train, ayant traversé les faubourgs, était entré dans la gare et qu'ils avaient découvert la ville pour la première fois, elle leur avait paru si laide qu'ils auraient voulu repartir à l'instant – mais cette image restait pour lui lointaine, incompréhensible et pour tout dire incroyable.

Peut-être aimait-il cette ville parce qu'il y pleuvait, plus souvent que partout ailleurs (il n'était pas sûr d'aimer la pluie mais il aimait l'idée de la pluie), à moins qu'il ne l'aimât parce que c'était la ville de la bière (non plus que la pluie il n'était pourtant sûr d'aimer la bière), ou encore, plus secrètement, parce qu'il la trouvait laide et que, la trouvant laide, il s'y sentait chez lui. Plus tard, il se rendrait compte qu'il l'aimait comme une femme – ou était-ce seulement parce que l'image de cette ville était pour lui inséparable de celle d'une femme ? Et pourtant non, il lui semblait que toujours, avant même de la connaître, il en avait été ainsi.

Et pour lui qui jamais ne saurait s'il trouvait cette ville belle, ni même s'il l'aimait, chaque pas qu'il faisait, chaque regard (ainsi justement lorsque le train pénétrait dans la gare et qu'il s'apprêtait à la découvrir une nouvelle fois) lui faisait retrouver, inmanquablement, les silhouettes qu'il y avait croisées, les gens qu'il avait rencontrés, les événements qu'il avait observés, comme si chacun de ses pas devait nécessairement retrouver un de ceux qu'il avait posés des années auparavant et se glisser dans l'empreinte qu'y avait laissée ce précédent passage ; ville-madeleine en ce sens, mais exactement à l'inverse de Proust, puisque si, dans *La Recherche*, le narrateur voyait tout Combray et ses environs sortir de sa tasse de thé, à lui il semblait au contraire que la ville, loin d'être le terme de ses associations, en était le point de départ, et – de même que cette amie qui, ayant lu l'ensemble de *La Recherche* en écoutant le même opéra de Wagner (*Tristan*, je crois), ne pouvait plus en entendre un morceau sans qu'il fasse revenir à sa mémoire, au même instant, différents passages du roman proustien – la

ville était devenue pour lui une sorte de vaste palimpseste où chaque rue, chaque café, chaque ligne de tramway lui rappelaient au même moment plusieurs couches de souvenirs, dès lors indissociables, une immense chambre d'échos où chaque élément renvoyait à tous les autres sans rien qui puisse interrompre la dérive, lui fixer une origine ou un aboutissement. Et sans doute était-ce pour cela qu'elle était sienne (qu'il la sentait sienne) : que nul lieu n'était pour lui un simple lieu mais un réservoir de sensations et d'images. Du fait de sa relative petitesse, il était d'ailleurs difficile d'y passer une journée sans croiser quelques visages connus ; les retrouvailles y étaient chose courante et jamais l'on n'y pouvait perdre quelqu'un de vue (et c'était pourtant tout le contraire d'un village, la ville restant suffisamment vaste et anonyme pour que l'on éprouve du plaisir à y retrouver un visage, pour que chaque rencontre conserve cette part d'inattendu qui seule pouvait la rendre désirable).

Ce sentiment de familiarité s'accroissait de jour en jour et bientôt viendrait ce moment où, revenant dans l'autre ville (celle que peu de temps auparavant il appelait encore la sienne), il ne s'y sentirait plus chez lui, où la gare elle-même, lorsqu'il descendrait du train, lui paraîtrait effrayante, où la ville tout entière lui deviendrait étrangère, chacun de ses déplacements se transformant en une aventure difficile dans laquelle il ne se lancerait plus qu'un plan à la main, régressant dans la connaissance de cette ville à mesure qu'il progressait dans celle de l'autre à tel point qu'il ne doutait pas de redevenir un jour le touriste qu'enfant il y avait été (ses grands-parents l'emmenaient visiter les principaux monuments, se promener sur les Boulevards ou prendre un verre au Café de la Paix), comme s'il ne pouvait rien gagner sans perdre quelque chose, comme si chaque information nouvelle devait nécessairement en chasser une ancienne, sa mémoire ne pouvant contenir (telle une bibliothèque un nombre limité de volumes) qu'une quantité fixe d'éléments.

Il finirait par se demander si le seul lieu d'où il était vraiment ne serait pas le train, si les trois heures qui séparaient ces deux villes (car davantage que la distance, c'est le temps qui sépare les lieux – et il se prenait à rêver de ce que deviendraient les rapports entre les deux villes lorsque ce nouveau train, dont il avait entendu parler, ne mettrait plus qu'une heure à les joindre l'une à l'autre : on pourrait alors habiter la première et travailler dans la seconde, idée aussi inacceptable pour lui que, pour le narrateur de *La Recherche*, de se rendre à Guermantes en

prenant par Méséglise), heures vécues dans l'ennui ou le plaisir le plus intense, lisant *La Modification* ou *L'Inconnu du Nord-Express*, observant ses voisins de compartiment, traversant plusieurs fois les couloirs à la recherche d'une tasse de café ou passant un moment, seul, au wagon-restaurant, n'étaient pas caractéristiques de cette situation qui était la sienne (le train était pour lui un lieu totalement singulier, presque sans rapports avec les pays qu'il devait joindre l'un à l'autre, non pas un mixte mais plutôt un autre pays, et dans son incessant mouvement de va-et-vient, dans son essentielle instabilité, il retrouvait un écho de sa propre oscillation – car pas plus que le train il n'hésitait entre les deux pays ayant au contraire opté pour ce balancement perpétuel).

De là son attirance pour les gares, lieux de l'entre-deux qu'il connaissait mieux que tous les autres, non qu'il les aimât (il détestait même la première, glacée, effrayante parfois, avec ses couloirs noirs de monde qui, descendant vers le métro, lui donnaient, plus que tout autre lieu, l'impression que cette ville n'était plus la sienne et le faisaient s'étonner d'avoir un jour réussi à y vivre) mais, nulle part mieux que là, il ne percevait la différence des deux villes, comme si chacune avait fait de sa gare la caricature un peu triste de ce qu'elle était, quelque chose comme une carte de visite vaguement monstrueuse. C'est d'ailleurs la dernière image qu'il devait en garder car, y pensant, il se reverrait tout à coup arrivant à la nuit tombée, descendant du quai une valise à la main, ses yeux un peu égarés ne cessant de regarder à gauche et à droite, juste avant d'apercevoir celle qui est en train de l'attendre, dans le hall de cette gare, du côté de la rue de France.

Bruxelles-Paris-Bruxelles, 29 mai-12 juin 1980.

## par ici la sortie

*à Monique et Jacques Sojcher*

En 1930, notre Tante Françoise cachait souvent de nombreux morceaux de sucre dans son tablier de cuisine et nous affirmait avoir connu en 1880 (elle qui était née en 1854, date de la mort d'une parente de Louis XVI), un monsieur de ses amis, habitant Malines, et dont la porte de rue avait été défoncée à coups de bélier, la nuit, par une bande de malandrins venus de France.

A cette époque, la Belgique avait cent ans et se trouvait déjà très vieille : pourtant, le Belge était, quasiment, parvenu à sortir du tombeau, ce qui n'est pas si mal lorsque l'on sait tout ce que cela représente.

En 1930, notre instituteur, lui, était certainement sorti de sa tombe et, avec une poigne de fer, portait du fond de la classe jusque sur le devant de l'estrade, en le tenant par les cheveux à un mètre du sol, notre ami juif Cohen.

Au cours de la même année, le Directeur de la même école primaire, M. Igermont, organisait des fêtes scolaires le 21 juillet, au cours desquelles des petites filles chantaient, tristement : «Bonsoir, Madame la Lune, bonsoir ...». Habitant près de chez nos parents, le Marquis de Beaucorps, – qui, de fait, avait un corps splendide, – devait à son indéfectible attachement à la Belgique la possession d'une fortune considérable, y compris les moyens financiers de garnir toutes les fenêtres de son immense château de doubles vitres. C'est non loin de cette demeure princière que Marcel et Gabriel Piqueray logeaient parfois chez leur Tante Mariette, sœur de leur mère. Cette Tante les mettaient au bain : assez curieusement, une amie à elle, âgée de 30 ans, venait les voir, nus dans la baignoire, comme si elle n'avait jamais vu d'hommes de sa vie. Inconvénient mineur, au regard des services



culturels rendus aux frères jumeaux par leur Tante Mariette, qui leur révéla Ray Da Costa, pianiste dont, par la suite, beaucoup de musiciens de jazz ont pillé le génie.

Et la Belgique de 1930 comptait toujours aussi une clientèle de «pensions de famille», fréquentées par des citoyens qui possédaient tout ce qu'il fallait pour vivre «convenablement» : exemple assez éloigné de celui de Marcel et Gabriel Piquera, dont les parents avaient des «fins de mois» difficiles. Le résultat en était, pour Marcel et Gabriel, de revenir affamés un 29 mai, et de recevoir, pour dîner, une omelette avec une demi-tranche de jambon pour eux deux : mais il faut savoir que la Belgique était «en crise», ce qui peut justifier certaines «modérations», demandées à l'époque par les instances compétentes.

La Belgique de 1930 avait pourtant à son actif une colonie congolaise qui donnait objectivement certains satisfecits à quelques messieurs spécialisés dans les difficiles problèmes d'outre-mer. Marcel et Gabriel entendaient souvent parler de ce fameux Congo, où leur Oncle Marcel, traqué par les Hommes-Léopards leur avait tenu tête, face à eux, le buste nu : les Hommes-Léopards, frappés par un tel courage, avaient reculé à pas très lents et regagné la forêt, en grognant doucement comme des tigres. Ce même Oncle Marcel, raisonnant en bon Belge «moyen» de ce temps, étant donné l'état plus que précaire des finances publiques et privées, prit la sage précaution d'ouvrir un bordel à Liège, pour arrondir ses «fins de mois». Il n'y a pas lieu de crier au scandale, car il est bien connu que la Belgique de ce moment donnait du fil à retordre, sur le plan économique, à de nombreux habitants. Fin 1930, notre Tante Françoise mourut à l'Hospice de la rue Pachecot. Elle nous affirmait que dans cet hospice, les femmes de 90 ans étaient affreusement jalouses des femmes de 95 ans, lesquelles avaient des «flirts» avec des messieurs qui en avaient 88. Pour toute cette période historique de la Belgique, il ne faudrait jamais oublier – ce qui serait faire preuve d'une ingratitude folle – qu'en 1930, malgré des efforts désespérés, le Belge n'était pas encore totalement sorti du tombeau. Au fond, en 1930, Marcel et Gabriel attachaient quant à eux (et à ce qu'ils en entendaient) une importance capitale à cette formidable réserve de fric qu'était le Congo. En 1931, les Tramways Bruxellois étaient pourvus de voitures ajourées, lesquelles, à travers la Forêt de Soignes, allaient vers Tervuren, là où se trouve un énorme Musée Colonial, auquel manque, dans ses collections, le corps embaumé et empaillé de l'Oncle Marcel, l'unique homme belge ayant fait en pleine brousse reculer des cannibales

émerveillés. Et de fait encore, à ce moment-là, tout le monde en parlait, l'Union Minière du Haut Katanga ne faisait, lentement mais sûrement, avec le même courage féroce que l'Oncle Marcel, que s'appliquer, jour après jour, à mater enfin ces Noirs dont la réputation de fainéantise, dans les mines de cuivre, était déjà célèbre.

Chez Bobonne, sœur de Tante Françoise, un bouquet de «Cœurs de Jeannette» était mis sur la table, pendant la dégustation d'une moule d'eau douce géante (l'anodonte des zoologistes) prise lors de la vidange de l'un des étangs du Square Ambiorix, en 1932.

Quelques années plus tard, la Belgique se tirait avec honneur des horreurs de la guerre 1940-1945. Hélas, vers 1960, un nuage vint obscurcir le ciel serein colonisateur. Diverses révoltes éclatèrent au Congo qui, rapidement toutefois, retrouva son calme et son ordre légendaires, qui durent toujours depuis.

D'une manière générale, Marcel et Gabriel Piqueray estiment que 1980 connaît à présent une Belgique semblable à une terre de merveilles, dont la plus décisive, selon eux, réside, très précisément, dans le fait que le Belge est, enfin, sorti du tombeau.

## **un rien, qui prélude au peut-être**

Ce pays n'eut jamais pour moi grand visage. J'y étais né, c'est tout. La contrée où je fus élevé appartenait par hasard à un ensemble nommé Belgique dont les formes administratives laissaient quelques sédiments dans le tissu de la vie quotidienne. Au reste, quasi rien. Nous étions aux confins du royaume, et par là même, à peu près hors du «monde». Les rumeurs de Bruxelles nous concernaient à peine ; celles de la Wallonie encore moins. La radio que l'on écoutait était française. L'imaginaire de la ville, quant à lui, hante l'histoire de France en laquelle la ville eut toujours, singulièrement, une position autonome. Rien de comparable aux exaltations liégeoises. Une certitude silencieuse, heureuse à la limite de sa non-appartenance.

Deux frontières, la France et la Flandre. Le reste, physiquement, n'existe pas. Comme axe, un fleuve qui va de l'Une à l'Autre. Des campagnes assez vastes et préservées. L'irisation particulière d'un ciel due à la proximité relative de la mer du Nord, seuls confins. La vie économique qui se retire continûment de ces rives perdues.

Au centre, une ville détruite par les bombes allemandes, puis anglaises. Un plan de reconstruction lent qui n'eut pas la rigueur de celui appliqué à Varsovie et ne s'accompagna d'aucune relance industrielle.

Le désintérêt du pays pour cette aire qui lui échappe, joint à la torpeur d'un patriciat sclérosé, trop heureux de l'immobilisme induit, parachevèrent un lent glissement dans l'immémorial qu'entretiennent de temps en temps les fastes, subventionnés, des nostalgies de Scaldia. Mieux vaut en effet assouvir passivement les imaginaires que de permettre à un ailleurs de s'enter sur l'axe économique qui lui sied. Il est vrai que celui-ci est situé hors domaine ; et que l'autre flanc – celui que draine le fleuve –, en ce même domaine, joue d'un autre idiome. Vers l'est, on affublera donc la ville d'une autoroute peu utile qui se

contente de déflorer le site tandis qu'on s'évertue ici à baptiser pompeusement port fluvial les anciens marais du fleuve. On s'est de toute façon arrangé pour se retrouver entre soi et laisser s'égayer les grandes entreprises qui eussent pu amener quelque dynamisme. En quoi malgré tout, on appartient au Sud de la Belgique ...

Ainsi, s'enlisant en ses songes sans s'abâtardir pour autant dans le barnum touristique, la ville s'isole éperdûment du futur tout en réduisant un passé dont elle cherche à anémier les traces. Car, en s'interdisant le renouveau économique et social que permettait le compromis historique de sa configuration politique, elle laisse s'installer peu à peu, sous le regard figé de ses figures tutélaires, une gestion digne du petit commerce et des apparatchicks ; celle-ci précipite son déclin et trahit son étrangeté. Édifiantes à cet égard, la prosopopée des bourg-maitres ; la transformation urbaine où la boutique achève ce qu'ont épargné les bombes ; une pratique du musée où n'entre nul abstrait et qui délaisse d'importantes donations ; une annuelle ducasse aux poètes !

Poète cependant, et de ce lieu ; et de lui seul en un sens. Car il fit mes images, destruction et végétation à la fois. Comme il tissa les consonances de ma langue, substrat sans comparaison au royaume. Il noua de même ce mélange d'inflexible attitude et de mélancolie dont aux lointains sonne en écho cette autre figure, protestante et libre-exaministe, dite le Taciturne. Le prince savait qu'il ne fallait pas espérer pour entreprendre ... Aussi finit-il par se faire avec un peuple de la mer. Autres couleurs, semées de blancs.

Des rives qu'adornent et transportent des eaux lourdes et lentes vient le retrait, d'autant plus propice que le soi est avéré mais non clamé. Provient aussi le goût, vif et anxieux, de passer les frontières – ces deux mondes sis aux portes mêmes de la ville, qui forment entre Somme et Escaut un espace dénié mais certain. Que d'aucuns se plaisent à tronçonner la Belgique d'Est en Ouest au gré d'un obscur rideau de betteraves n'empêche point le vieux génie des fleuves de drainer sur leurs flancs des cultures bien plus subtilement tranchées. Les rodomontades n'ont jamais pu œuvrer contre la force d'un silence su. Du délaissement et de l'exterritorialisation naquit la conscience de l'herbe et du vent. Fort peu belge, elle surgit toutefois du refus des scories de cet espace.

Né là-bas, comment croire en effet à une historiographie de carton-pâte, chromos outrés pour bande dessinée folklorique ? Comment choir

parmi les leurres quotidiens du discours usuel ou des arguties politiques ? A l'instar du défi du poème par rapport à la langue, le lien ferme et ténu au pays fut d'abord une constante et impitoyable ascèse, celle qui permet de poser des actes conçus. Il est des mondes qui n'existent point sur la carte. Comment les coups d'esbrouffe du coq ne feraient-ils pas sourire amèrement ceux qui ont vu s'approfondir le rien ?

Plus ou moins reconstruite, la ville n'avait pas de quoi retenir chez elle ceux dont par ailleurs elle avait affiné et galvanisé l'esprit critique. Une option existait certes entre la France et le royaume. La force des États vient aussi de leurs règles. L'efficace nourricière du diplôme imposa le choix belge. Plus décisifs, les vingt ans noués au seuil allaient, eux, alimenter l'épure pierreuse des poèmes.

C'est l'époque où une génération en plein mouvement s'ébroue au cœur de structures dominées par les faux esprits de l'entassement du savoir. La semonce de mai entraîne leur complète débandade intellectuelle tandis que les coups simplistes mais répétés du «Walen buiten» révèlent leurs dérobades morales. Étrange approche du fait belge, de ses miasmes, de ses «cultures», de son absence d'intelligentsia digne de ce nom.

Pour des gamins trop tôt pourvus de bribes de savoir efficaces, commence un subit errement. Tous ne l'oublieront pas. Très tôt, l'histoire s'échappe cependant et l'on se retrouve en un ailleurs aux purs contours de cérébralité tandis que trame la taupe institutionnelle nationale. Le pays fait toujours sourire. Il s'innerve cependant en nous à mesure même que les palinodies de sa classe politique énervent davantage. On finit d'ailleurs par rester et par dialectiser le mirage français. La relève culturelle n'y est pas évidente, il est vrai ; et l'on sait que, la crise conjuguant ses effets avec le déclin de l'empire républicain, il n'y aura pas, fors les mots, d'ouverture. Coincée entre les deux impérialismes qui entendent l'asservir et se la partager, l'Europe existe pour sa part – sans se faire. Quant au royaume, enfin vidé de ses plus ridicules oripeaux, il apparaît désormais plausible. Comme lieu vacant et réel à la fois. Comme une inscription sans mythe, quelque part. Comme enjeu puisqu'il n'est pas loisible de s'y croire tous semblables. Tout cela conserve cependant de vaporeux contours.

Un jour, un trottoir de Paris livre la découverte, impromptue : le numéro des *Nouvelles littéraires* où Mertens, Javeau et les autres osent

enfin dire le peu qui devait l'être et qu'on n'attendait plus. Serait-il donc possible de faire œuvre ici ?

Le hasard – c'est-à-dire les aléas de la politique belge qui croit aux briques et craint les têtes – fait qu'un beau matin d'été, il faut en outre opter. Pour vivre, simplement. Le choix implique d'affronter à bras-le-corps le fait belge qui est là depuis trente ans et n'y est pas encore tout à fait. Cela se fait, finalement. Et cela dure. Étrangement. Nul ne sait si l'œuvre y résistera.

Le royaume n'a pas de visage : c'est son intérêt. De là aussi le fait qu'il ne cesse d'engendrer des coqs de clocher pour qui l'étang du coin est déjà l'Atlantique. Partiellement francophone mais non français, nordique mais sans mythologie, plural mais sans contours, lieu d'infiltrations constantes et de dénis tout aussi flagrants, il est une culture parce qu'il ne peut se prévaloir d'en avoir une. N'offre-t-il pas au tout-venant que la naissance y a posé ou que l'errance y a mené cette étrange chance d'un exil quotidien, intime et sans éclat ? Douleur secrète et faille sûre, ce «malgré tout» nous peut-être la quête de l'œuvre.

daniël robberechts

---

## une ville natale

*A Chantal Akerman*

où l'écrivain soumet à la ville de Bruxelles le scénario  
d'un livre au sujet de sa ville natale

*A monsieur l'Echevin de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts, de la  
Jeunesse et des Affaires Sociales de la commune de Bruxelles.*

*Monsieur,*

*Je me permets de vous soumettre le scénario ainsi qu'un devis d'une  
œuvre littéraire en prose concernant la ville de Bruxelles.*

*Puisque je suis né dans un faubourg de Bruxelles (Etterbeek, 1937) et  
que j'ai passé les 23 premières années de ma vie à Woluwé et même à  
Bruxelles, je m'estime qualifié pour faire ce travail.*

*J'ose espérer que la ville de Bruxelles tient à ce que son millénaire  
soit célébré par une œuvre littéraire.*

*Avec mes salutations distinguées,*

*(signé) D.R.*

---

DÉDICACE au Bourgmestre et aux Echevins de la ville de Bruxelles. .  
..... FB. 10.000,-

## Introduction

Des noms de villes, de faubourgs, de rues et de places. Comment ils provoquent une bipartition parmi les lecteurs : ceux qui connaissent les lieux cités comparent l'information qu'ils possèdent avec celle donnée par l'auteur ; pour les autres lecteurs, cette première information déterminera leur expérience de ces lieux. Les noms propres rappellent à tous qu'il s'agit de lieux réellement existants, indépendants de leur imagination. .... FB. 2.000,-

De l'invariabilité des lieux géographiques dans les textes littéraires. Rares exemples où un narrateur ou un personnage comprend ou éprouve comment un lieu déterminé est transformé ou se transformera. Comment l'auteur du texte en question a fait des tentatives en ce sens. .... FB. 2.000,-

Première partie : trajet quotidien de l'écrivain de la maison à l'école, en tant qu'écolier de douze ans, écrit par un narrateur omniscient qui intercale des souvenirs et des prédictions personnels et historiques

Woluwé-Saint-Lambert. Qu'est-ce qu'un faubourg ? Jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle les portes de la ville ferment le soir : la campagne n'est habitable que par ceux qui n'ont rien à perdre ? Au 19<sup>e</sup> siècle la vie en dehors des remparts devient moins chère, du fait des accises que la ville perçoit aux portes. Léopold II fait construire la petite ceinture et des faubourgs. .... FB. 4.000,-

Woluwé en 1950. Avenue de Brocqueville, principalement terrains vagues et jardins potagers ; moulins à eau et bâtiments en argile à côté du ruisseau : la chapelle de Marie la Misérable († 1302), son histoire. *Je parle du temps où l'on pouvait encore entendre des voix dans la rue ; où le boulanger portait les «pistolets» à domicile, le dimanche matin, ... Le cri du chiffonnier : Heikienvu-nen bieneneu ... Arsjang teil ! Hebt ge geen vodden en beenderen ? Marchands d'bouteilles !* ..... FB. 4.000,-



La maison du boulevard Brand Whitlock, ses expériences. L'été par vent d'est l'odeur de foin dans sa chambre à coucher, à l'arrière. Promenade du dimanche midi du ministre moustachu avec ses conseillers sur l'allée. Les soirées d'été au balcon, côté avenue ; le jardin des *Dames du Sacré Cœur*. Souvenirs de guerre : «le fou» qui passe en vélo chaque dimanche midi en chantant ; la voiture contrôlée par le poste allemand, père, mère et fille arrêtés ; le dernier soldat allemand qui passe en trébuchant ... Le soir dans la chambre à coucher le bêlement des moutons. (*Mr. Edgar Du Perron, 104, Bd. Brand Whitlock, Bruxelles*)<sup>(1)</sup>. . . . . FB. 4.000,-

Huit heure et quart du matin. Il sort du jardinet devant la maison, traverse la première bande de circulation vers l'accotement du milieu, le sentier cavalier entre deux rangées de platanes, la piste cyclable, l'allée pour piétons entre deux rangées de platanes, jusqu'à la ligne du tramway : de là il peut voir si le tram 20 ou 22 s'annonce et s'il lui faut courir vers l'arrêt. . . . . FB. 2.000,-

Arrêt du Tram square Montgomery (en dessous duquel pas encore de croisement de routes ni de tunnels de métro). Pourquoi ces parents n'envoient pas leurs fils au *Collège Saint-Michel* \* : fils de riches, *mauvais genre* \*, assassinat par un élève d'un Père qui lui reprochait d'entretenir une maîtresse ; flamingantisme de son père, qui demande d'abord dans chaque magasin : «*Spreekt U Vlaams ?*». Parfois conduite flamingante agressive des écoliers, p.e. dans le tram, au point d'irriter les adultes : par le flamand ou par la brutalité de ces morveux ? . . . . . FB. 4.000,-

Tram 20 ou 22, encore sans portières, sonnette mécanique, le receveur doit descendre pour aiguiller les rails avec un block : la remorque parfois encore équipée de deux longs bancs face à face. «*Zjef de flesj is af !*» – «*Toulemont' servi – allemangediend ?*» – «*Avancez sivouplait – doorschuivenastublieft*». Aime bien la place debout à côté du conducteur, vue sur les rails. . . . . FB. 4.000,-

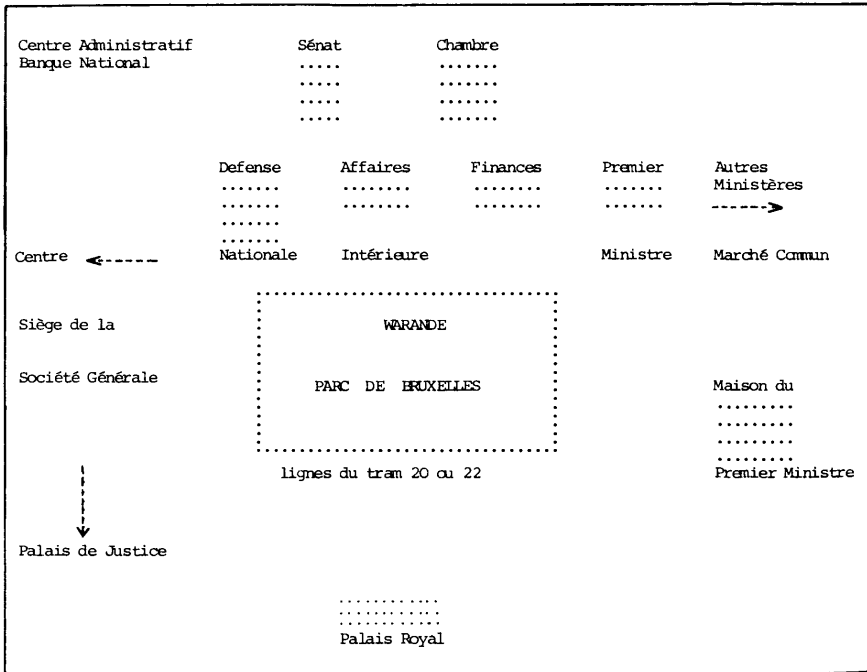
Interview d'un ancien receveur. Ses outils : block d'aiguillage, carnet de billets, chargeur de monnaies ... ses expériences, incidents. . . . . FB. 6.000,-

(1) Edgar Du Perron : écrivain hollandais, a habité pendant de longues années à Bruxelles. ami de Malraux qui lui dédia *La condition humaine*.

\* En français dans le texte.

Avenue de Tervueren, encore sans tunnels pour voitures. Ambassades, nonciature. Digression : son expérience de l'Avenue de Tervueren, du Parc de Woluwé, du Parc de Tervueren. . . . . FB. 6.000,-

Avenue des Nerviens le long du Parc du Cinquantaire. Le petit ami qui lui chuchote à l'oreille que dans ce parc il y a un pavillon où se trouve une sculpture si obscène que personne ne peut la voir ; il se met à l'épier ; trente ans plus tard il apprend que c'est vrai : «... *le Pavillon des Passions Humaines ... pour abriter le monument du sculpteur Lambeau, à ce point voluptueux et lascif, que le Pavillon ne fut pratiquement jamais ouvert au public*» \*. Prédiction : 1955-57, l'Ecole Militaire de l'autre côté du Parc ; 1968, la maison d'édition Manteau avenue des Nerviens. Le conducteur profite de la ligne droite pour rouler à toute allure ; comment, avec un petit ami, il a fait danser le tram. . . . .  
 . . . . . FB. 4.000,-



Rue Belliard descente à pic. Souvenir : comment il cherchait des yeux le petit ami qui habitait chez sa tante rue Breydel. Prédiction : 1965-73 : *De Nieuwe, Breydelstraat 40a, 1040 Brussel*. Montée à pic

\* En français dans le texte.

jusqu'au passage à niveau, quand les barrières sont baissées on peut parfois monter dans un tram précédent. Le laitier avec une charrette à chiens. . . . . FB. 4.000,-

A gauche vers la Gare de Luxembourg. Certains hôtels avec une femme derrière la fenêtre, il ne peut pas regarder de peur de pensées coupables. Prédiction : le train vers Arlon, douze ans plus tard ; un jour avec une amie dans une chambre d'un de ces hôtels, miroir au plafond. . . . . FB. 4.000,-

Vers la Place du Trône, encore sans tunnels routiers. Le tram passe entre les étables et le Palais Royal. Le Parc de Bruxelles, urbanisme politique (voir tableau ci-contre). . . . . FB. 2.000,-

Place Royale, statue de «Godevaart van Bullioen» \*, Rue Montagne de la Cour en 1950, jardin fantasmagorique, antiquaires et bouquinistes. Evocation par son grand-père de l'omnibus qui descendait en trombe la rue de Namur, et débouchait sur la place en rasant le portique. . . . . FB. 3.000,-

Rue de la Régence, les femmes nues géantes ornant le Musée d'Art Ancien : celles-ci, il peut les regarder parce que c'est de l'art ? Le jardin du Petit Sablon, la statue d'Egmont et de Horne, fraise à l'espagnole comme un présage de leur décapitation. Eglise du Sablon. Grand Sablon, pâtisserie Wittamer (1). . . . . FB. 4.000,-

\* Mauvaise traduction néerlandaise de «Godefroid de Bouillon» (Godfried van Bouillon).

(1) «Cette ville de Bruxelles utilise comme langue le Nederduytsch (flamand) et le français. Le Nederduytsch (flamand) est la vieille langue maternelle. Le français nous a été apporté quand la maison de Bourgogne a acquis la souveraineté de ce pays, quand se sont établis une cour française, des conseils français et un gouvernement français. Il est probable que les premiers domestiques français de la Cour, arrivés ici dans un pays étranger à langue et mœurs étrangères, se soient efforcés de s'installer près les uns des autres, dans le voisinage de la Cour, en dehors de la vieille ville et des remparts intérieurs, là où l'habitat était certainement moins cher et où se trouvaient peut-être les étables d'une cour magnifique, animée, double et triple : à savoir environ entre le Grand et le Petit Sablon, les remparts extérieurs et la rue Haute. Parce qu'en effet c'est dans ces limites uniquement que le français bruxellois a une apparence de langue maternelle : cependant même à cet endroit ce n'est pas la seule langue (...). Néanmoins le Nederduytsch (le flamand) est bien malmené ici, et surtout à Bruxelles : dans cette ville il est non seulement négligé, mais aussi méprisé : on n'y parle presque uniquement que la langue de la rue : à peine un savant le connaît moyennement : le peuple croit cette langue imparfaite et la méprise sans la connaître : il n'y a pas un Bruxellois qui ne reconnaisse ne jamais pouvoir apprécier un sermon en flamand : le sermon doit être français et d'un Français : certains ont honte de parler flamand en compagnie ou dans la rue : d'autres le parlent mal intentionnellement pour donner l'impression

Rue Stevens descente à pic. Maison du Peuple de Horta, les socialistes sont mauvais : la question royale, la guerre scolaire. Descendre Place de la Chapelle. La masse de l'Eglise de la Chapelle. . . . .

. . . . . FB. 3.000,-

Digression concernant le quartier des Marolles. Associé avec les jésuites et les socialistes. La grosse marchande de caricolles : «*Menneke allez jouer ailleurs he !*» \*. Le Bruxelles de *Quick et Flupke*. . . . .

. . . . . FB. 4.000,-

Vers la rue des Ursulines. Les travaux de la jonction Nord-Midi. Collège Saint-Jean Berchmans (jadis Saint-Michel \*) où se trouvait l'Hôtel de Horne. L'entrée des Pères : en '45 ou 46 une flaque de sang dans le corridor, le portier avait voulu arrêter l'assaut des étudiants de *l'Université Libre de Bruxelles* («*A bas la calotte !*») \*. Prédiction : 8 ans plus tard il est lui-même étudiant à l'*U.L.B.* Anciens élèves du collège des jésuites : un président du parti communiste, un président du parti libéral et franc-maçon éminent. . . . .

. . . . . FB. 4.000,-

Digression concernant les jésuites à Bruxelles. Leurs établissements successifs rue de la Paille (1638 deux sermons français par semaine), rue Haute, rue des Ursulines. Les Bollandistes près de la Place Royale, plus tard rue des Ursulines. Charles Baudelaire 1864 : «*Quel peuple inepte et lourd ! – Ici, les jésuites ont tout fait, et tout le monde est ingrat pour eux*». – . . . . .

. . . . . FB. 8.000,-

L'entrée des élèves : corridor sombre vers la cour de récréation, monument aux morts. Le grand acacia. Cachette courir, cachette plus haut, jeu de barres, balle pelotte, football. Le grand bâtiment, corridors et odeurs : chaque Père a un trousseau de clefs en poche, même les Pères qui lisent leurs bréviaires dans la galerie d'en haut, ferment les portes à clef. . . . .

. . . . . FB. 4.000,-

d'avoir été élevés en français : on les entendra bredouiller opiniâtrement le français dans les auberges et les cafés, sans vouloir se tourner vers le flamand quand ils seront dans l'embarras. On ne verra jamais nos demoiselles avec un missel flamand : elles en rougiraient de honte». Jan Baptist Verlooy, 1795, maire de Bruxelles, flamingant, partisan de Vonck, de tendance républicaine et de ce fait francophile, in : *Verhandeling op d'Onacht der moederlyke Tael in de Nederlanden* (1788).

\* En français dans le texte.

Deuxième partie : le chemin que des voyageurs égarés doivent suivre pour se rendre en voiture de Laeken au centre de la ville, décrit par un Laekenois loquace qui s'écarte chaque fois de son sujet

*«Monsieur, n'est pas d'ici sans doute ? Monsieur est de la Hollande ? Oui ici vous êtes à Bruxelles, mais ici c'est Laeken, n'est-ce pas, ici vous êtes à la Drève St. Anne, je vais vous expliquer, vous voyez ...».* La drève Ste Anne, jusqu'aux environs de 1870 : repos de la promenade mondaine de l'Allée Verte (citations de Gérard de Nerval), plus tard évincée par l'Avenue Louise. Les châteaux dans les environs : Stuyvenberg (reine Elisabeth), Belvédère (prince Albert), Palais Royal. Présence de Bruxelles dans la cour intérieure de la caserne : le matin cris perçants des trains, grondement en crescendo ; le soir le reflet rose sur les nuages. . . . . FB. 4.000,-

*«Vous êtes donc ici à Laeken, ceci n'est pas un faubourg comme les autres, ceci fait depuis longtemps déjà entièrement partie de Bruxelles-ville».* Promenade à la mode, résidence royale. Des Laekenois qui brisent les vitres de la galerie couverte qui relie le palais à l'hôtel de la maîtresse de Léopold II. Lieu de pèlerinage, en 1790 un jeune partisan de Vonck, soupçonné d'avoir ri d'un Père capucin, est mis en pièce par les partisans de Van der Noot (Statistes), sa tête est exhibée sur une pique. Le quartier populaire de la Place de la Maison Rouge, aux environs de 1905 ; au marchand de moutarde qui crie *«Mostoed !»* dans les rues, le père du narrateur crie : *«Wa' kakt aa mei ?»*. Que chie ta femme ? *«Mostoed !»*. Le cimetière. Expo 1958. . . . . FB. 4.000,-

Avenue de la Reine vers Bruxelles. Canal de Charleroi, le port. Le quartier du Nord : *Manhattan-project*, un «terrain vague» \* de 50 ha, le plus grand de l'Europe urbaine, le plus grand fiasco de l'urbanisme moderne en Belgique, 18.000 personnes expulsées de leurs maisons, souvent au prix de leur vie, désastre financier pour la ville et l'état, mais pas pour le promoteur immobilier Charlie de Pauw qui a obtenu de l'échevin Paul vanden Boeynants un bail emphytéotique ridiculement

\* En français dans le texte.

bon marché. Les maisons pas encore rasées : bordels, peut-être le dernier moyen de faire rapporter une maison condamnée. . . . .

. . . . . FB. 0,- \*

Gratte-ciel Martini-Center et Sheraton-hotel (I.T.T. – vanden Boeynants). Boulevards Jacquain et Max (Pol van Ostajjen : *Makstad, hoofdstad van Atupal*). Urbanisme répressif : boulevards pour mettre en ligne l'artillerie, l'asphalte pour prévenir la construction de barricades ; comparaison avec le Liban, des gratte-ciel on tire sur les quartiers populaires palestiniens. . . . .

FB. 4.000,-

Rue Neuve, jusqu'en 1617 un sentier à travers champs et blancheries. Consortium des Parkings de Charlie de Pauw. Etymologie du mot «parking» : «de «parc», parce qu'on construit d'ordinaire un parking où se trouvait jadis un parc ou une place populaire». Les quartiers populaires sont «assainis» par la construction de parkings ; la nouvelle criminalité de parking. A propos de Charlie de Pauw, l'homme qui débutait comme photographe de rue, plus tard dans son bureau se trouvait une maquette de Bruxelles : seuls les bâtiments dont il était le promoteur étaient fixes. Bénéfices du Groupe De Pauw en 1972 : 144 million FB. . . . .

FB. 0,- \*

Flâner sur le Boulevard A. Max. Cinémas cochons etc. Standaard-boekhandel, la plus mauvaise librairie de Flandre ? Librairie anglaise. Le bruxellois flamand qui va au cinéma avec sa fiancée Georgette, la femme au guichet lui demande : «*Deux Mezzanines ?*», «*Neie, me' zorzet !*». . . . .

FB. 4.000,-

Place de Brouckère, Tour Philips, promoteur Charlie de Pauw ; vanden Boeynants, Henri Simonet & Philips-MBLE. Marché aux Poulets (*Gustaaf Vermeersch, Vlaamse steenweg 187, Brussel*). La Bourse : jusqu'en 1227 un marché, puis la première église des frères mineurs (franciscains), puis marché financier. Café Egmont où tout le monde parle le flamand ou le néerlandais, mais alors on n'est plus vraiment à Bruxelles ? Plus loin la rue Dansaert, l'histoire des Dames Blanches de Jéricho, bannies de la ville en 1456 pour cause de débauche. . . . .

FB. 4.000,-

\* Montant supplémentaire prévu au budget pour supprimer ce fragment . . . . .  
. . . . . FB. 30.000,-

### Troisième partie : les deux chemins qu'aux environs de 1958 l'écrivain suivait de l'avenue Louise vers le centre de la ville, décrits par l'écrivain lui-même à partir de ses souvenirs et réminiscences de lectures récentes

Le matin je quitte l'immeuble à appartement avenue Louise 453 ; 15 ans plus tôt le siège principal de la Gestapo, des gens y ont été torturés. Vers l'arrêt du tram. Les environs : Bois de la Cambre, à l'entrée les deux maisons d'octroi qui se trouvaient jadis à la Porte de Namur, et une fontaine à la mémoire d'un poète (poésie, couronnement suprême du luxe) ; immeubles à appartements portant le nom de *Résidence* \* ; *Résidence Abbaye, Windsor, Vincennes, Amboise, Auteuil, Vendôme, Savoy, Beaulieu, Belle Vue, Passy, Neuilly, Clair-Séjour, l'Etoile, Florence, Longchamps ...* \* ; en bas l'Abbaye de la Cambre, pas encore dans l'ombre de la tour I.T.T. (1969), autorisation de construire illégale grâce à l'échevin Paul vanden Boeynants. . . . . FB. 4.000,-

Arrêt de tram, les nouvelles aubettes sont construites de telle façon qu'on n'est jamais à l'abri du vent ou de la pluie, une grosse femme – une nettoyeuse ? – dit : «*Houille, ça est sûrement le même qui a inventé les pièces de vingt centimes !*» \*. Le tram suit l'avenue Louise. A gauche la rue de Livourne (*Humo, Livornostraat 97, 1050 Brussel*). Rues latérales à droite (*M. E. Du Perron, 28 av. Em. Duray, Ixelles, Bruxelles – Mr. Edgar Du Perron, 3 rue de Belle-Vue – Mr. E. Du Perron, 9 rue de Belle-Vue – Mr. E. Du Perron, 13 rue Lesbroussart, Ixelles, Bruxelles – Mr. Charles De Coster, 57 rue Mercelis, Ixelles, Bruxelles*) \*. L'école des *Sœurs de Notre Dame* \* rue de l'Arbre Bénit, où ma tante enseignait jusqu'à son entrée à la maison de repos de Westmalle. (*Mr. Michel De Ghelderode, 72 rue de l'Arbre Bénit, Ixelles, Bruxelles – Mr. Charles Marx, 42 rue d'Orléans, Faubourg de Namur, Bruxelles – M. E. Du Perron, 13 rue Anoul, Ixelles, Bruxelles – Mr. E. Du Perron, rue Keyenveld, Ixelles, Bruxelles*) \*. Place Stéphanie, à gauche la chaussée de Charleroi (*Mr. John Dos Passos, 90 chaussée de Charleroi, Bruxelles*) \*. Le monde huppé flâne à partir de 11 h entre la place

\* En français dans le texte.

Stéphanie et la place Louise. Liste des playboys bruxellois des années soixante (1).

Dans la rue latérale : des putains chères. . . . . FB. 8.000,-

*Ramification jour de semaine* : en allant au cours spécial de mathématiques à l'Institut Saint-Louis \*.

Le tram tourne à droite dans l'avenue de la Toison d'Or. Eglise des Carmélites, l'église de l'élite culturelle francophone ; à propos du couvent, qui occupe un terrain devenu avec le temps un des plus chers de la ville ; d'après les statuts les moines sont co-propriétaires ; comme il n'y a plus de nouveaux moines, les derniers survivants sont finalement multi-millionnaires. Pas encore d'Hôtel Hilton au 38 de l'avenue de Waterloo (1967). Les bobonnes attifées, d'âge moyen, qu'on rencontre l'après-midi dans le tram, en route vers un salon de thé du bas de la ville : faut-il leur céder sa place assise ? . . . . .  
. . . . . FB. 4.000,-

(1) Jean Blaton – voitures : Ferrari, Jaguar, Ford Shelby – administrateur-délégué de la *S. A. Batiments et Ponts*, coureur automobile (sous pseudonyme) – musicien de jazz : guitare et orgue électrique – vacances à Saint-Tropez.

Pierre Salik – Ferrari – administrateur-délégué de la *S. A. J. Salik* – ami intime du Prince Alexandre de Belgique – membre de l'équipe nationale de ski nautique et hockey sur glace.

Freddy Wolfers – Lancia, joaillier et orfèvre, fournisseur de la Princesse Paola et de la reine Fabiola, président de *La Trentaine*, Rotary.

Prince Alexandre de Mérode – Ford Mustang – membre du Comité Olympique International – officier paracommando – amateur de cross – vacances en Corse, plongée sousmarine.

Jacques van den Haute – Ferrari – administrateur d'une société de textile et de bâtiment, vice-président de l'*Ecurie Barracuda*, administrateur du Circuit de Zolder, président du concours de voitures Coupes de l'Avenir, collectionneur d'art.

Guy Vermeersch – Ferrari – modeliste industriel de chaussures pour dames, entre autres pour la Princesse Paola – trois fois champion européen de ski-nautique – équitation – yacht à voiles à Cannes.

Lillo Vastapane – Roover 2000 – membre de la direction de *Martini* – propriété à l'ouest du Brabant – pilote.

Comte Léopold d'Ursel – Austin Cooper – architecte – estimé pour son chic anglais.

Jean Liétart – Ferrari – maison de couture (Paola, Fabiola, Béatrix, princesses de Luxembourg) – vainqueur du tour de Belgique avec une Porsche – pilote et parachutiste, équitation, hockey, golf.

René Stapels – Jaguar, Ford Mustang – architecte, yacht à voiles à Cannes.

\* En français dans le texte.



Porte de Namur. A droite chaussée d'Ixelles où mon grand-père avait une charcuterie jusqu'après la première guerre mondiale. A gauche la rue de Namur (*Mr. Pol van Ostaijen, 70 rue de Namur, Bruxelles*). Avenue Marnix il n'y a pas encore le nouveau bâtiment de la Banque Lambert (1962). Le banquier baron Lambert, à ne pas confondre avec le comte de Bruxelles et de Louvain Lambert I le Barbu († 1015) ou Lambert II Baldéric († 1063). . . . . FB. 4.000,—

Place du Trône encore sans tunnels. A droite le quartier Léopold (autour de la Gare de Luxembourg), jadis quartier aristocratique de la ville. Digression : pourquoi les maisons de la haute bourgeoisie sont-elles démolies en premier lieu par les promoteurs immobiliers ? (et c'est seulement pendant leur démolition que ces maisons peuvent être admirées publiquement : «N'y avait-il pas là tout pour vivre heureux ?») Tout compte fait, mieux vaut cette architecture aristocratique que l'architecture du CVP, Poperinge, Courtrai ...). Pourquoi les maisons des petits bourgeois résistent-elles plus longtemps : cinq propriétaires de maisons bourgeoises sont plus difficiles à soumettre financièrement qu'un propriétaire d'un *hôtel de maître* \* ? La tactique des promoteurs immobiliers. Comment la haute bourgeoisie laisse-t-elle détruire, par les parvenus les plus vulgaires, ses plus beaux environnements (voir aussi le boulevard Brand Whitlock) ? Histoire bourgeoise comme «cercle vicieux» \* : le quartier Léopold est né de la spéculation immobilière (*Société civile pour l'Agrandissement et l'Embellissement de Bruxelles, 1837*) \* et devait succomber à cette spéculation immobilière ? . . . . . FB. 6.000,—

Place Madou. Pas encore de Tour Madou (1964) : Jean-Baptiste l'Ecluse, associé avec le président du PLP Descamps dans l'entreprise de bâtiments DELEC, emprunte 90% des frais de construction (374 millions de FB.) à la Caisse Nationale des Pensions pour Employés (un sénateur PLP est administrateur) ; 21 des 33 étages sont loués à des ministères et services public, ce qui rapporte assez pour rembourser l'emprunt en 12 ans – les 12 étages restants fournissent le bénéfice : le bâtiment a été vendu à une compagnie immobilière anglaise : «*En fait j'ai vendu ce bâtiment à Paris. J'étais avec des relations d'affaires dans un bar, tiens me dit cet homme, tu n'as rien à me vendre à Bruxelles, j'ai ici des clients anglais avec beaucoup d'argent mais à Paris on ne*

\* En français dans le texte.

*trouve rien pour eux. Je pensais bien sûr à la Tour Madou, mais bon, qu'est-ce que ça veut dire, beaucoup d'argent ? Et j'ai demandé un prix fou ...».* 850 millions de FB. A propos de J.-B. l'Ecluse : de maçon à administrateur délégué ; président du club de football RWDM. «*Tous les propriétaires de Bruxelles – ainsi que les communes et l'état – demandent un tel prix pour le terrain qu'on est bien obligé d'y bâtir des tours : 20, 30 à 40.000 FB. le m<sup>2</sup>*» – en '73. En 1962 effondrement d'un bâtiment en chantier rue de la Loi – 17 morts. «*J'ai toujours fait de mon mieux pour ne pas devenir plus pauvre*». . . . . FB. 0,- \*

Place Quételet, l'ancien observatoire juste en dehors des remparts extérieurs. plus tard le Ministère de l'Agriculture où mon père travailla toute sa vie. Je descends à la porte de Schaerbeek. Eglise Gésu des Jésuites. Le Botanique est-il déjà détruit par un tunnel ? Rue des Cendres, l'hôpital où on amena Baudelaire après son attaque : «*Cré-nom !*» – Institut Saint-Louis, parmi les anciens élèves de la section *Philosophie et Lettres* \*\* : le vicomte Davignon, le comte de Launoit, le baron Nothomb, Joseph Luns ..., les étudiants en mathématiques ne comptent manifestement pas. . . . . FB. 4.000,-

*Ramification Dimanche* : vers le bas de la ville.

Descendre place Louise. L'atmosphère étrange d'une ville un dimanche matin, pas tout à fait déserte mais dix fois moins de voitures et de piétons, le ciel paraît plus clair. Rue des Quatre-Bras, à gauche la rue aux Laines où habitait Charles l'éclopé, qui expliquait aux visiteurs : «*Aaigenlak zen ik van iej niet, ik zen van de Place du Jeu d'Bal'*» – la «*Vossenplein*», à 400 m de là. Place Poelaert, Palais de Justice, jadis le lieu patibulaire où Vésale venait chercher les cadavres. Expropriation du peuple, origine du sobriquet : «*schieven architect !*». . . . . FB. 6.000,-

Digression concernant Léopold II bâtisseur. Tout ce qui a encore quelque caractère à Bruxelles lui revient. Révélation choquante en 1979 : que mes deux entrées biographiques à Bruxelles (avenue Louise et Avenue de Tervuren – parc du Centenaire) sont programmées par Léopold II : l'urbaniste non seulement décide où nous vivons et nous

\* Voir note p. 400.

\*\* En français dans le texte.

agitons, mais il imprègne de ses plans notre cerveau, notre perception et notre imagination ...

Vue sur le bas de la ville. Descendre vers le quartier des Marolles (van Ostaijen : *Maksollen*). André Gide en 1932 : «*Quant à moi, je n'ai rien à recommander, sinon peut-être les rues en contrebas de ... est-ce la bourse ou le palais de justice ? Cette énorme pâtisserie qui domine la ville. Le samedi soir en particulier, ces rues, pleines de petits bals publics, sont fort intéressantes et animées*». La rue des Minimes, quartier de la prostitution au 16<sup>e</sup> siècle. La rue Notre Dame de Grâce. La rue Haute, la maison de Pierre Bruegel, l'hôpital St. Pierre, à l'origine une léproserie. La rue des Renards avec ses fripiers, le nombre de promeneurs augmente. La place du Jeu de Balle avec le marché aux puces du dimanche. Je bouquine parmi les livres d'occasion. Du café «*Bij Cécile*», elle m'apporte un grand bol : «*Le sucre est dedans, hein !*» et son pouce aussi ... Par la rue Blaes vers l'église de la Chapelle : les tombes de Frans Anneessens, de Bruegel, la statue de *Nuestra Señora de la Soledad*, Notre Dame de la Solitude. La façade merveilleuse de l'église des Brigittines. Par la jonction Nord-Midi vers la place de Dinant, le café baroque-surréaliste *La fleur de papier doré*, le patron, un collègue de Pol van Ostaijen, les réunions de la rédaction de la revue *Tijd en Mens*. Rue St. Jean (*Mr. E. Du Perron, rue Saint-Jean, Bruxelles*), la galerie couverte avec les antiquaires et les bouquinistes, j'y reste des heures à fureter. .... FB 4.000,-

Vers la galerie St Hubert, ici aussi expropriation : en 1846 le barbier Jan Panneel préfère se couper la gorge que d'abandonner son taudis qu'on doit démolir pour construire la galerie. Pâtisserie Neuhaus. Rue des bouchers et plus loin rue de la Fourche (*Mr. E. Douwes Dekker, Hôtel au Prince Belge, Bruxelles*). Rue de la Montagne, *Mr Charles Baudelaire, hôtel du Grand Miroir, 28 rue de la Montagne, Bruxelles* \* – mais il demandait de ne pas mentionner l'hôtel, sinon il devait courir au bureau de poste pour accuser réception des lettres recommandées avec de l'argent-toujours de l'argent. «*Laideur, crapule, méchanceté et bêtise du clergé flamand*». – «*On ne sait pas le français, personne ne le sait, mais tout le monde affecte de ne pas savoir le flamand. C'est de bon goût. La preuve qu'ils le savent très-bien, c'est qu'ils engueulent leurs domestiques en flamand*». (*Mr. Paul Verlaine, hôtel du Grand Miroir,*

\* En français dans le texte.

28 rue de la Montagne, Bruxelles – Mr. Arthur Rimbaud, hôtel du Grand Miroir, 28 rue de la Montagne, Bruxelles – Mr. Paul vanden Beynants, 34 rue de la Montagne, Bruxelles) \*. Eglise Ste Gudule (van Ostaijen : Sint Goeboele). (Mr. Charles Marx, au Bois Sauvage, 19 plaine Ste. Gudule, Bruxelles) \*. Vers le Ravenstein, fatigué, montée de la rue Horta vers l'arrêt du tram, rue Royale (Melles Charlotte et Emilie Brontë, Institut Héger, 32 rue d'Isabelle, Bruxelles) \* . . . . . FB 8.000,-

**Quatrième partie : comment Patrick Posiers ressent Bruxelles quand il y passe un jour de congé à courir les magasins et à discuter, décrit par un narrateur omniscient**

En voiture avec un voisin, départ à six heures trente. Panneau au bord de la route express après Ninove : «PARLEZ TOUJOURS VOTRE LANGUE A BRUXELLES». A sept heures et quart, il est déposé près de la Bourse. Trop tôt, uniquement des nettoyeuses dans les magasins, quelques piétons avec une malette ou une besace. Il va boire un café dans un café de la Grand-Place : des navetteurs-avec-serviettes qui boivent déjà leur premier verre de bière au comptoir. Combien il se sent de bonne humeur : «Vous allez voir comment je vais régler ces affaires, moi». . . . . FB 4.000,-

Premier magasin, la vendeuse lui répond en néerlandais, soulagement. Dans le tram : il ne peut tout de même pas adresser la parole en néerlandais au receveur nord-africain ? Le tram qui tout d'un coup accélère, cahote, freine soudainement, une grosse femme avec un filet à provisions dit du conducteur : «Ha, c'est encore un qui a appris sur les autoscooters !». Un entretien avec un homme dans un café ; la serveuse comprend le néerlandais ; deux personnes à la table voisine lui adressent la parole en français, alors qu'entre eux ils parlent flamand. Question : à quelle hauteur de voix faut-il parler le néerlandais ? tout de même pas aussi bruyamment que les francophones (ils sont tellement à leur aise !) ? mais pas trop bas non plus (il n'y a pas de quoi avoir honte ?), comment parler *normalement* le néerlandais, *comme si de rien n'était* ? . . . . . FB 4.000,-

\* En français dans le texte.

Patrick se promène le long d'une avenue peu fréquentée, il a le temps de regarder les passants, il regarde surtout les femmes, se demande ce que peuvent bien signifier leurs expressions, se rend compte qu'elles ne le regardent pas, ce n'est pas par hasard – ne peuvent-elles pas regarder un homme ? qui le leur a interdit ? peut-être cela entraînerait-il immédiatement des abus ? Dans le magasin suivant, sûr de soi il s'adresse en néerlandais à une belle vendeuse : «Je ne comprends pas le flamand» \*. Il se met à transpirer. . . . . FB. 4.000,-

Il entre dans un self-service. Pendant qu'il fait la queue la serveuse lui demande : «De frites, Monsieur ?» \*. Faut-il répondre «Nee» ou «Non» \* ? Il va aux toilettes, la porte du cabinet qui a un espace libre en haut et en bas, la nécessité de faire tout cela silencieusement. Quand il sort la serveuse bavarde en dialecte flamand avec sa collègue. . . . . FB. 4.000,-

Il doit demander le chemin du magasin suivant, d'abord en néerlandais : «Comprends pas !» \* et on le laisse en plan. Le demande ensuite en français au passant suivant, se dit qu'il ne s'agit que de gagner du temps, l'homme lui répond avec un accent flamand pononcé. Les distances lui semblent plus grandes, ses chaussures lui font mal. Il regarde plus les femmes, peut-être pense-t-il à une petite aventure ? Comment aborde-t-on une inconnue à Bruxelles ? en néerlandais ? cela suffit peut-être pour tout gâcher ; en français ? et si c'est une Flamande tu as l'air d'un lâche et d'un traître. La vendeuse suivante lui répond très gentiment en néerlandais : il doit se retenir pour ne pas entamer avec elle une conversation intime. . . . . FB. 4.000,-

Non loin de la Gare Centrale : va-t-il abandonner ? Il devrait encore faire quelques courses. Une femme plus très jeune mais élégante passe près de lui (Muriel Matheusen, ce qu'elle fait ici), tout ce qu'il imagine à son propos : elle débarque de l'avion de New York, elle peut racheter toute gêne et tout inconvenient, etc. Un flot croissant de gens qui se précipitent à l'intérieur de la gare. Il regarde la tour de l'hôtel de ville : c'est là qu'on a acheté 300.000 bouteilles de champagne Taittinger pour célébrer le millénaire – pas pour offrir une tournée aux 300.000 chômeurs ; c'est là qu'on a interdit les concerts pop organisés par les Flamands, et qu'on a matraqué les spectateurs du Mallemunt. Le flot

\* En français dans le texte.

des navetteurs qui se bousculent pour ne pas rater le premier train. Il décide de les suivre. . . . . FB. 0,- \*

Faire la queue pour son ticket (les navetteurs ont tous un abonnement), consulter l'horaire du train suivant, courir vers le quai : le train lui file sous le nez. Aux toilettes : 5 fr. pour pisser. Attendre le prochain train sur ce quai souterrain et sinistre. Puis tout à coup l'effondrement : je ne connais personne ici, et je ne peux connaître personne, qu'est-ce que je fais ici, un travailleur immigré ne se sent pas autrement je ne peux pas parler à cette fille, condamné aux urinoirs publics, j'aurais mieux fait de venir en voiture car alors on a au moins un petit espace où on se sent chez soi, et d'ailleurs je n'ai même pas fait toutes mes courses, devais-je prendre un jour de congé pour cela, on vous prend votre temps et votre argent, on vous prend votre force et même votre langue ... (Ville comme instrument à broyer beaucoup de gens). . . . .

. . . . . FB. 6.000,-

Le train est bondé, pas moyen de s'asseoir. En quittant le tunnel souterrain, près de l'Église de la Chapelle : la ville nous secrète, elle a absorbé nos éléments utilisables, nous a passés au hâchoir, ces files de trains comme de longs excréments. Le pont au-dessus du boulevard du Midi. Affiche pour un film cochon. Plus loin les abattoirs ou Paul vanden Boeynants a débuté : *«Talleyrand a dit : 'De toute ma carrière je n'ai pas rencontré un homme qui ne fût vénal. La seule différence, c'était le prix qu'il fallait mettre'. Eh bien ... si ça est vrai pour moi, on devrait mettre trop !»* \*\*. . . . . FB. 4.000,-

Gare du Midi. Des ouvriers montent dans le train, des facteurs de Bruxelles X. (Et aussi Dieudonné D'Eers qui devait aller à la Tour du Midi pour sa pension.) Le train traverse Anderlecht, la commune du bourgmestre Henri Simonet, le socialiste qui a vendu la régie d'électricité à une firme privée. On passe devant les ateliers MBLE, conseiller Henri Simonet. *«Écoutez, je ne crois pas que ce genre de questions pourrait intéresser vos lecteurs. Puis-je jeter un coup d'œil sur vos questions ? Oh non, je ne réponds pas à cela, ce sont des histoires qui ne m'intéressent plus»*. . . . . FB. 0,- \*

\* Voir note p. 400.

\*\* En français dans le texte.

Les gens dans le train : ils jouent aux cartes, somnolent, fument, quelqu'un lit un journal (*Kwik*), un autre un roman de quatre sous, ils s'endorment, personne ne parle. Le dialogue qui n'a jamais lieu :

– Mon grand-père maternel est d'ici, d'une famille de «holleblokken» (sabots), ce sont les hommes qui ont fait toutes les rues de Bruxelles à genoux à reculons : les paveurs.

– Ton grand-père, on s'en fiche, nous sommes les 260.000 navetteurs obligés de venir tous les jours à Bruxelles pour gagner notre croûte.

– Et on peut encore être content qu'on a trouvé du travail.

– Je lui demandais en néerlandais : «un kilo de pralines s'il vous plait» et elle me répond : «*Comprends pas*».

– Mais eux-mêmes ne connaissent pas le français, ici à Dilbeek ils ont fait des grandes affiches, *Annexation* \* à Bruxelles, c'est inexact, cela doit être *Annexion* \*.

– Et chez nous ils prennent nos maisons, mon beau-frère voulait acheter à ses sœurs la maison paternelle, mais à la vente publique des Bruxellois ont fait une telle offre qu'il a dû abandonner : maintenant il peut contempler une ferme qui est vide les trois quarts de l'année. Il va venir habiter à Bruxelles.

– Pour gagner beaucoup d'argent et s'acheter une ferme ensuite.

– Brussel Vlaams ? *ça jamais* \*, zulle !

– A Bruxelles ils habitent un appartement «clef sur porte» où on ne peut même pas enfoncer un clou dans le mur, alors ils achètent une ferme pour aller bricoler tout le week-end.

– «Vous avez raison», *zaa ze zuu teigen maa* (me dit-elle ainsi).

– Les Flamands ont quand même toujours le dessous. Voyez la chute du gouvernement Tindemans II : qui s'est occupé des affaires courantes ? le vice-premier vanden Boeynants ...

– Ce ne sont pas des affaires courantes, ce sont des affaires volantes.

– Il faudrait une nouvelle marche sur Bruxelles ...

– *Ziënaanie* (voyez une fois).

– Comme ont fait les paysans, tout démolir.

– Oui, oui, renverser les aubettes à journaux pour voler les revues cochonnes et les apporter à la maison ?

\* En français dans le texte.

– Wa`veuj nen toel dat iemand klapt, dat heit veuj oens gien importaanse. (La langue qu'on parle n'a pas d'importance pour nous) Tu peux toujours causer tu sais \*.

– Un bombardement qu'il leur faudrait, comme Villeroy a fait à partir de Molenbeek.

– Ce sont tous des extrémistes.

– Non, un deuxième Mercredi Funeste, quand Louis de Maele a incendié tout le Quartier de la Chapelle, le lion Flamand flottait sur la Grand Place (1).

– Oh tais toi, grande gueule, est-ce que tu parles le néerlandais à Bruxelles, toi ?

– Retournez dans votre village \*.

– Flamands, Wallons, tous unis dans la médiocrité belge.

– Si les Flamands avaient des couilles ils auraient déjà boycotté Bruxelles depuis longtemps, vous pouvez être sûrs qu'ils sentiraient la différence après quelques semaines – mais ces types du comité Egmont n'osent même pas y penser.

– Parce qu'ils ne peuvent pas se passer de Bruxelles, tiens, à cause des bonnes femmes et du strip-tease.

– Parce qu'il ne sont pas si cons, tiens, ils savent bien que les Flamands sont des couilles molles.

– Regardez-nous, comment ne serait-on pas des couilles molles, on est tous abrutis et endormis.

– A Bruxelles plus de la moitié des ménages flamands envoient leurs enfants à l'école française.

Denderleeuw : changement de train. Dans le vieil omnibus il trouve une place assise. Les villages, les jardins potagers – il se sent déjà plus chez lui : Patrick songe à sa femme Queenie . . . . . FB. 6.000.–

\* En français dans le texte.

(1) Pendant la guerre de succession de Brabant 1356-1357 : Louis de Maele, comte de Flandre revendique la ville de Malines pour sa femme Marguerite de Brabant, ville qui appartenait à sa belle-sœur Jeanne, duchesse de Brabant, épouse de Wenceslas de Luxembourg.



## Cinquième Partie : l'écrivain se pose des questions concernant sa relation à Bruxelles

Du texte comme itinéraire, au propre et au figuré . . . FB. 4.000,-

Des taches blanches dans mes souvenirs de Bruxelles : surtout la rive gauche de la Senne, le quartier des marchés et des quais, historiquement le plus vieux quartier (l'Île Saint-Géry) ; mais aussi les faubourgs : Uccle et Forest, Saint-Gilles, Koekelberg, Jette. Le pourquoi de ces absences. Le vague projet initial : décrire Bruxelles uniquement à partir de ses faubourgs, chaque habitant sait que chaque faubourg diffère spécifiquement de chaque autre faubourg, mais en quoi précisément ? Entreprise proustienne, il faudrait peut-être habiter chaque faubourg pendant longtemps . . . . . FB. 6.000,-

De la relation amour-haine avec sa ville natale. Bruxelles la ville la plus laide d'Europe ? Roger Martin du Gard : *«Par ailleurs, je m'amuse assez à errer dans cette ville où je suis libre et inconnu. Mais que tout y est laid ! Je crois bien que, en cinq jours, je n'ai pas trouvé un seul visage, de femme, d'homme ou d'Auvergnat, sur lequel j'aie pu poser les yeux avec plaisir !»* \*. Bruxelles pourrait-elle être aussi jolie que Prague ou Avignon ? (17<sup>e</sup> siècle : ville de jardins et de vergers). Pourquoi en a-t-il été autrement ? Cette ville est-elle encore réparable ? *«Ecoutez, je ne crois pas que ce genre de questions intéressera vos lecteurs ... Oh, non, à cela je ne réponds pas, ce sont des histoires qui ne m'intéressent plus»*. L'arrogance bruxelloise. Ville qui suscite aigreur et répugnance. Du Perron : *«Bruxelles, la ville où j'ai pendant huit ans vainement tenté de m'harmoniser avec les choses ... On pourrait expliquer d'une manière scientifique pourquoi Bruxelles, qui a quand même beaucoup de bonnes choses, présente un caractère si désespéré, non seulement d'ersatz, mais de misère, de pauvreté bornée jusque dans ses coins les plus riants, dans la satisfaction de ses passants et la fanfaronnade qui fait si souvent penser à Marseille, dans cette finesse simili-parisienne et cette drôlerie vraiment flamande»*. La personne et la production de quelqu'un comme Chantal Akerman (1) peuvent-elles encore réparer cela ? . . . . . FB. 4.000,-

\* En français dans le texte.

(1) Chantal Akerman, cinéaste, Bruxelles 1951. *Saute ma ville* (1968), *L'enfant aimé* (1971), *Hôtel Monterey* (1972), *La chambre* (1972), *Le 15/8* (1973), *Hanging out Yonkers* 1973 (1973), *Je, tu, il, elle* (1974), *Jeanne Dielman, 23 quai du Commerce, 1080 Bruxelles* (1975), *News From Home* (1976), *Rendez-vous d'Anna* (1978).

## Annexes

Annexe 1 : Les personnages dans les œuvres de Herman Teirlinck  
parlent-ils le français ou bien le flamand ou le néerlandais ? .....  
..... FB. 10.000,-

Annexe 2 : Ce qui n'est pas exact dans l'idée que L. P. Boon se fait de  
Bruxelles (*Stad Brussel een oerwoud in Reservaat I*) \* .....  
..... FB. 10.000,-

Annexe 3 : De la préférence des écrivains hollandais à faire voyager  
leurs personnages à Bruxelles : Couperus, Anna Blaman, W. F. Her-  
mans ..... FB. 10.000,-

Annexe 4 : Connotation et allusion, texte autonome et texte elliptique  
..... FB. 4.000,-

TOTAL ..... FB. 254.000,-

Certifié pour une valeur de deux cents cinquante quatre mille francs  
belges.

Avec 5 suppressions à 30.000,- :

150.000 + 254.000 =

FB. 404.000,-

(signé) D. R.

---

\* «La ville de Bruxelles, une jungle», dans «Réserve I».

*Cabinet de l'Echevin de l'Instruction Publique, Beaux-Arts, Jeunesse et Affaires Sociales.*

*Monsieur \**

*En réponse à votre scénario et à votre devis de prix accompagnant au sujet de votre livre de Bruxelles je me vois dans l'obligatoire de vous faire savoir que la ville Bruxelles n'est pas en position de donner un bon résultat à votre problème.*

*Vous comprenez sans hésiter la condition financière n'est pas des plus rose. Vous savez sûre et certain que le budget bruxellois a eu le fardeau autour du millénium et que le coup porté par le champagne millésimé ne nous a pas permis le mécénat littéral.*

*J'ai le toupet d'espérer, que Bruxelles-capital, capitale de la patrie, du cœur et des arts pourra donner suite meilleure à votre charmant problème à l'occasion du millénium second.*

*En effet, je vous conseille de prendre en considération mes sentiments supérieurs.*

*(signé) illisible.*

*(traduit du néerlandais par Frank De Crits, Léo Beeckman et Claire Jaumain ; revu par l'auteur)*

\* Impossible de traduire l'original : il s'agit d'une réponse rédigée par un francophone qui croit visiblement qu'il suffit de traduire mot à mot un texte français pour produire un texte néerlandais. Nous proposons au lecteur un équivalent «nederfrans» de l'original.



Roger Van der Weyden, «Tryptique des Sept sacrements».  
Musée royal des beaux-arts d'Anvers.

## les sept sacrements de roger van der weyden \*

D'abord on peut s'interroger : quel peintre distinguer parmi les centaines de génies poussés jusqu'à nous par le temps ? Réponse : pas question de choisir. On est choisi par l'œuvre, on est parlé par elle.

Ainsi dès l'enfance ce retable, peint par un artiste dont on ignore à peu près tout sinon qu'il a vécu à Tournai puis Bruxelles de 1400 à 1464, m'a collé une sorte de mémoire prémonitoire qui ne s'éclaire tout à fait qu'aujourd'hui. Trois panneaux à voûtes ogivales contiennent avec exactitude la nef et les bas-côtés d'une cathédrale gothique (probablement Sainte-Gudule à Bruxelles). Au premier plan du panneau central plus élevé que les deux autres, une croix de bois sombre est directement fichée dans le marbre du sol à petits damiers noirs et dorés. Elle s'élanche jusqu'au cintre avec l'élégance un peu sèche d'une équerre. Le Christ cloué dessus la couvre à peine de son modelé sobre, on dirait qu'il veut s'y fondre. Les mains, le flanc, les pieds saignent avec discrétion ainsi que la tête inclinée sous sa couronne épineuse. A sa base, le groupe habituel : Saint-Jean l'Évangéliste en rouge vif, debout et pieds nus, soutient la Vierge en bleu qu'entourent trois autres femmes effondrées dans leurs vêtements – rouges, violacés, vert sombre – à gros plis cassés.

Étrange Crucifixion qui se passe du Golgotha classique dominant un paysage ouvert pour se laisser au contraire enfermer entre les murs d'un édifice adapté à ses mesures. Van der Weyden inverse les données. Ici le dehors aéré devient un dedans, une sorte de haute machinerie corporelle dont l'infrastructure serait une énorme cage thoracique. Sa fonction d'os est d'abriter la complexité des viscères : d'une part l'agonie d'un homme et d'autre part le grouillement de la vie que le même homme a marqué de son sceau.

Au fond de la nef, dans la perspective des piliers d'un gris sourd à peine décalée sur la gauche, se creuse l'autel où l'on voit une statue de la Vierge encagée d'or et de bleu que flanque un ange porteur d'une

banderole jaune. Un prêtre vu de dos y célèbre l'Eucharistie. Les panneaux latéraux relatent au moyen de personnages aux dimensions réduites les six autres Sacrements : à gauche et remontant vers la scène de l'Eucharistie sont figurés le Baptême, la Confirmation, la Confession ; à droite et rejoignant le bas du tableau l'Ordination, le Mariage, l'Extrême-Onction. Ces monômes bigarrés sont nettement isolés les uns des autres. Ils s'ignorent tout autant qu'ils ignorent le drame de la Croix. Mentalement compartimentés, calmes, rigides, indifférents, ils sont soumis absolument au texte de la Loi qui les maintient vivants et les aide à s'éteindre, mais ils n'en font pas un plat, c'est visible.

Chacun d'eux est d'ailleurs survolé par un ange également muni d'une banderole chargée d'exprimer son message particulier. Ces six anges-là, vêtus des habits liturgiques aux couleurs de fête – blanc, jaune, rouge, violet, bleu, gris foncé – évoquent des coureurs à pied à l'heure de la pause. Ils sont modestes, sains, sportifs. Leurs tuniques flottantes sont posées sur l'air après la retombée du vent qui les portait jusqu'alors, l'arsenal des ailes pointe entre leurs épaules, le texte latin inscrit en lettres gothiques sur les banderoles transmet aux hommes l'enregistrement déroulé d'une interview biblique où chacun a son mot à dire.

Ainsi peut-on suivre du regard les sept séquences d'un reportage en cinérama superbement monté, un passionnant journal d'actualité tantôt tragique, tantôt heureux. L'unité du film est assurée par quelques touches d'un blanc cru apportant au tableau tout entier sa vibration de froidure : coiffures drapées des saintes femmes, linge ceignant les reins du Crucifié, surplis des prêtres, oreiller du mourant. L'éparpillement de telles éclaboussures couleur de craie est, semble-t-il, le dénominateur commun d'un profond transfert sensoriel.

Dès lors la cage thoracique et son contenu plus ou moins tourmenté d'organes rouges et bleus se métamorphosent en orgue solennel aux tuyaux d'argent mat. L'architecture de la cathédrale est maintenant asservie à quelque œuvre musicale à la fois hautaine, lancinante et feutrée. L'œil est remplacé par l'oreille. On perçoit le murmure ponctuel des prières, la plainte extatique ou désolée des témoins du supplice, le discours écrit des anges. Le marbre géométrisé du sol qui est le contrepoint des petits vitraux quadrillés éclairant le sommet des piliers, la grille dorée séparant le chœur et la nef, paraissent libérer avec vigueur l'éclatement de la composition sonore et crever littéralement le plan du tableau.

Ainsi l'on voit se rétablir, d'une façon aussi naturelle que magique, l'espace du dehors.

J'y trouve mon compte puisqu'elle annonce une troisième catastrophe d'imagination. Catastrophe nécessaire.

La mémoire d'anticipation dont j'ai parlé plus haut joue alors à plein. L'orgue-cathédrale devient une forêt, très précisément la forêt que nous «visitions» chaque dimanche ma famille et moi. La soufflerie argentée des hêtres et des pins dont les fûts élevés soutiennent le chapiteau des feuillages est comme éventée, animée par le ballet capricieux des oiseaux, anges bavards en mineur, sentinelles armées s'accordant de brefs instants de repos. Nous foulions l'interminable tapis des feuilles mortes dont la ciselure parfaitement régulière évoque le dallage ciré d'une église.

On voyait se glisser entre les troncs des groupes de promeneurs : ils longeaient les sentiers de servitude, contournaient des étangs semblables à des tombes, s'installaient sur la mousse, ou plongeaient au plus profond d'un chœur dont les limites paraissaient reculer à mesure.

A peine visible au sommet des arbres, le ciel était une voûte ogivale laissant tomber sur nous les rayons d'un clair-obscur vert ou blafard selon la saison.

En fait, l'exploration de ce gigantesque monument profane me ravissait religieusement, mais à mon insu. Mes parents qui étaient de doux mécréants m'avaient tenue à l'écart de toute éducation chrétienne. C'était bien parce que c'était comme ça, la question n'avait pas à être posée.

Cependant ils n'avaient pas cru possible que notre vagabondage hebdomadaire au milieu des arbres de la forêt n'était rien d'autre en fait que la surimpression bougeante d'un tableau flamand du xv<sup>e</sup> siècle, tableau non signé qu'on attribue à Roger Van der Weyden (en français : Roger de la Pasture) sans qu'on en soit tout à fait certain. Cependant comme la plupart des enfants je possédais un don de double vue. Voilà qui me permettait de circuler très librement, que ce soit entre les feuillets d'un livre ou au cœur le plus intact de la nature, en réinventant pour mon usage personnel – pas très catholique, je suppose – la religion dont on m'avait indûment privée.

\* Ce texte a paru dans *Art Press*, n° 39 (Des écrivains et la peinture), juillet-août, 1980.

Paris, 20 juillet 1980.

Mon cher Jacques, A première vue, l'analyse des *Sept Sacrements* de Roger Van der Weyden peut sembler à côté de la question puisque tu construis ton livre au moyen de témoignages à cru sur notre sol, nos racines, notre culture. Cependant plus j'y pense, plus je suis sûre du contraire. L'art en Belgique est au cœur même de nos préoccupations à tous. Car c'est l'inconscient qui domine et nous parle. Observer une des merveilles peintes que nous a léguées le temps, c'est faire éclater l'espace par l'intermédiaire de la couleur, du dessin, de leur composition figurée, en bref de la fiction vécue qu'elle implique.

Il est impossible de regarder, même en survol, un tableau issu de notre pays sans éprouver une très étrange secousse qui n'a rien à voir avec une banale émotion esthétique. A bas l'esthétisme, nous n'en avons pas besoin.

A partir d'un spectacle soi-disant objectif, extérieur à nous, un tel ébranlement provoque en instantané l'ouverture : nous passons de l'autre côté du miroir. Nous visitons l'intérieur d'un domaine dont seuls les gens de notre race – qu'ils soient du Nord ou du Sud car qu'est-ce que la notion Nord et Sud sur un territoire aussi *concis* que le nôtre ? – sont responsables en direct puisque nous en sommes les héritiers. Le contact entre ce domaine et nous est une opération de dialyse violente à laquelle est soumis notre organisme, qu'on le veuille ou non. A l'évidence, notre fonction d'organes, de sensibilité, de réflexion, en dépend. Notre sang passe à travers ces alambics admirables que sont les tableaux de chez nous pour en sortir lavé, enrichi, électrisé, vif, producteur. Notre sang natal ainsi vérifié avec plus de force et d'originalité reprend d'une façon moderne un ensemble étonnant de souvenirs, tous magiquement et réalistement liés à la lumière qui baigne les Flandres ou les Ardennes en passant par la mer, les champs, les forêts, les villes, les cathédrales, les fleuves, ainsi que les hommes.

Vaste ensemble de mémoire qui nous ramène, de manière absolument radicale, aux sources mêmes d'un langage unique, originel, que rien ne peut pervertir.

Avec toute mon amitié,

Dominique Rolin.



marc rombaut

---

## **l'antre-deux-mères**

«La cause en est un je ne sais quoi.»

(Pascal)

(Vorrei e non vorrei)

Huit mois jour pour jour j'essayais, ici à Aix-en-Provence, de dire et de penser mon rapport à la Belgique.

Résultat : un cafouillage innommable. Ca tournait autour :

- a) du Nom Propre
- b) de l'impossibilité de me situer «textuellement» par rapport à la Belgique
- c) de l'imaginaire bloqué sur & à ce sujet.

Conclusion : B(elgique) ne fonctionnait ni comme un mythe, ni comme représentation.

Donc, pas de *récit*. Seulement un cafouillage.

Aujourd'hui, 8 avril 80, même lieu & à nouveau : cafouillage innommable ! Ca commence donc (ce cafouillage) à faire sens. Qu'il y ait du biographique derrière ça cela ne fait aucun doute. Nous y reviendrons.

Qu'à prononcer le nom de Belgique & m'envahissent aussitôt groupés les mots de haine/rejet/mépris/refus ... Cette innommable Belgique (déjectée) comment la dire sinon en allant voir au plus près ce qu'il y a dedans.

A ne point pouvoir la nommer, je ne pouvais néanmoins se l'envoyer foutre ! C'était trop facile. Comme Hercule Poirot<sup>(1)</sup>, je décidais donc de re(pre)ndre cet impossible récit en ayant soin de

(1) Belge.

n'oublier aucun indice/aucune fuite de la langue/aucun lapsus/rien de ce qui pourrait faire symptôme.

Partout, en tout lieu, à chaque instant consciemment/inconsciemment je me cache de la Belgique. J'évite de prononcer ce nom, d'en faire une quelconque référence. Appelez ça le grand refoulé de mon histoire/ma maladie inavouable/ou Oedipe Roi (!) ... mais cela ne dit pas où ça se passe & qu'est-ce qui fait barrage à la langue. Quelque part en moi la négation fonctionne & c'est ce fonctionnement là qu'il m'intéresse de questionner.

Travail de flic. Qui dit flic dit fichier. J'ouvre donc le fichier à mon nom & transcris les rapports des indicateurs (ne connaissant généralement pas la finalité de la recherche, pour eux tous les indices peuvent être significatifs) :

1) l'individu en question (moi) circule en France avec des voitures de location. La plaque actuelle de sa voiture porte le chiffre minéralogique 13 qui désigne le département des Bouches-du-Rhône.

2) il a une légère pointe d'accent méridional.

3) il n'indique jamais le lieu d'où il vient.

4) parle volontiers de sa famille bordelaise.

5) ne consomme jamais de la bière, des frites ou des moules ... D'ailleurs il n'aime pas ça.

6) l'Italie semble être son pays d'é(r)lection. Etc.

Les flics montreraient ainsi qu'il ne prononce le nom Belgique qu'au terme de plusieurs handicaps (de langue) dénommés lapsus. Ainsi, au choix, on peut entendre : bègue, beige, bête ... belge enfin ! Belle par contre n'est jamais avancée.

Ce discours (de flic) de la culpabilité je le laisse à sa finalité : l'interprétation *stéréotypée* des signes émis par un individu (moi en l'occurrence).

Ce qui me questionne n'a donc rien à voir avec ça. Ma pratique d'écrire se porte exclusivement sur la langue. Débusquer la langue (au service du Pouvoir) <sup>(2)</sup> dans ce qu'elle tait & ramasser les miettes qu'elle laisse derrière elle : travail d'écrivain. Ce travail de sape, cette «tricherie salutaire» (R.B.), représente l'acte même d'écrire. C'est de là que je parle.

(2) R. BARTHES : «Dans la langue, donc, servilité et pouvoir se confondent inéluctablement» (*Leçon*, éd. du Seuil, 1978).

& en Belgique, pour revenir à notre sujet, justement personne ou presque n'est dans le dévoiement de la langue. En Belgique on est dans le «linguistique» ou «l'ethno-linguistique» & de ça je n'en n'ai rien à foutre.

Si J. Joyce / E. Pound / F. Kafka / Sade / G. Bataille / R. Barthes / M. Pleynet / P. Sollers / D. Roche / J. Lacan ... balisent mon parcours de la langue, par contre la frontière linguistique/les communes à facilités/les Flamands/les Bruxellois/les Wallons, la communautarisation ... ne signalent qu'un discours de pouvoir & donc d'assujettissement.

De pouvoir je n'en veux point. De la fête bien. Du désir de la fête. Du désir de l'écriture. Sur la Belgique & la belgitude quel discours tenir sinon celui d'un savoir institué où le désir & ses perversions sont évacués au nom même de l'ordre du discours.

Ce n'est pas un hasard si en Belgique on a institué la «Quinzaine du bon langage» & qu'on y parle (& écrit) du «Bon usage» ! La pratique d'écrire, pour ma part, ne peut être qu'une immense subversion de la langue & cela ne se produit qu'en la piégeant, qu'en déplaçant sans cesse le sens & ça le pouvoir n'aime pas. Le «Bon usage» oui. La dérive, non. Où irait-on si le sens éclate ? Et si l'Histoire ne fait plus sens ? Qu'écrire hors-langue serait vivre & assumer les pulsions du désir (hors-système) & que jouir ce n'est ni belge ni linguistique mais ça met en *branle* le corps & que belge ou Belgique c'est politique & que justement ça n'a rien à signifier au désir/à la jouissance sinon de les énoncer en termes de pouvoir. & que faire dire à la langue l'illimité du désir hors-pouvoir/hors-loi/hors-histoire dans un récit (texte) de la perversion-subversion du discours, c'est montrer que le Pouvoir & l'Histoire apparaissent *seulement* en tant que réel & que la vie est une fiction infinie de dépassement du réel.

Là ci darem la mano & voyez combien l'écriture c'est de l'intérieur de la langue qu'elle travaille.

(De la biographie comme cacafouillage ou l'odor di femina)

Il faut toujours voir du côté de la mère pour ce qui est question de la langue, du corps, de la queue & donc du foutre. Le père est en réserve de sperme comme on dit «versé dans la réserve». C'est que tout ça (le corps, la langue, le désir, la jouissance ...) n'est pas innocent, que le

corps ça circule, que foutre sa mère (même de rechange – & j'y viens à ça) par derrière (le père) rien à faire c'est bouché, la biographie c'est toujours une boucherie.

Du côté des faits, c'est assez simple, c'est-à-dire très compliqué. Al-lons-y.

A huit ans j'ai changé de mère, de pays & de langue. Des Flandres, des Flamandes & du flamand par une opération du Père (& de la queue) le Fils (moi) passe en Occitanie, dévoile les Bordelaises & la langue française. Je ne m'en suis pas encore remis(e). Si le désir de la première (de mère flamande) fut refoulé dans les limbes du corps inconscient avec la seconde (de mère française) ça ne ratait pas : le désir de son corps me prit au corps. J'usai de la langue nouvelle (nouvelle la française comme elle la nouvelle mère 17 ans à peine & ce qu'il fallait pour émouvoir ...) pour la séduire (vu que du côté du corps c'était pas – encore – ça) tout(e) à elle pour l'apprentissage de la nouvelle langue ... dévoilons le corps de la belle (après le départ de Papa) & énumérons en français s.v.p. pas en flamand sinon tu seras renvoyé de l'école ça c'est des «seins» ils sont beaux ça c'est le «ventre» ça c'est noir c'est – interdit. Re commençons. D'abord un baiser dans le cou, puis un sur la joue, un petit baiser sur la bouche, un sur chaque sein & stop. Le reste c'est pour le Père. Premiers cours de français. Premiers cafouillages. Premiers effeuillages. Quelle (belle) langue ! J'y pris goût. Je fis des heures supplémentaires. A 12 ans j'eus mon premier prix de rédaction française. J'étais bon pour le concours d'entrée au lycée Montaigne ou Montesquieu ou à défaut Jules Ferry ... Mais de cette entrée-là je n'en avais rien à foutre vu que le sperme précisément je ne savais plus où le foutre. J'appris à danser (à flirter) avec elle. Je ne parlais qu'à elle. Nous eûmes nos mots à nous. Par les mots j'aurais son corps. Je devins amoureux de la langue/cette langue que jamais le Père ne connaîtra vraiment vu que la sienne à jamais s'imprime dans sa tête en flamand. Seuls, elle & moi, nous parlions la même langue, la langue de notre amour. Sa langue c'est ma langue c'est son corps dans ma bouche & sa langue dans la mienne. C'est par la langue (française) que je possédais celle qui appartenait au Père (flamand). C'est par elle (la langue) que la jouissance passait. Quant à la queue : refoulée comme le flamand ! La queue & le flamand : domaines du père & quant à la première de mère (flamande) nous ne parlions plus la même langue.

Dix ans après, nouvelle opération du Père & le Fils (toujours moi) retrouva ... la Belgique (c'est quoi ça ? C'est quelle langue ça ? Ca parle

quoi ?). Etranger, exilé, isolé je me pris de passion pour les ... nègres. Bientôt je m'envolais pour longtemps en Guinée, au Sénégal, au Mali ...

A être exilé, choisissons son lieu d'exil. L'Afrique Noire ex-française avait en commun avec moi une histoire (un récit) avec la France & quelques problèmes avec sa langue.

- & la Belgique ?
- La Belgique ? ... Ah oui ! Eh bien ...

(de la langue à la main)

- C'est quoi la Femme belge ?
- Ca n'existe pas. Elle est Flamande, Wallonne ou Bruxelloise.
- Ah, c'est comme la langue alors !
- Presque. Il manque le français & ... l'allemand.

C'est ce qu'on entend le moins (le français) dans ce pays nullilingue habité de myriades de pwoettes sans épines & sans odeur. Si Hitler était le député des Rimbaud de province (dixit P. P. Pasolini)<sup>(3)</sup> ... Passons. Car malgré tout, on y est ici, même en exil, & jusqu'à présent nous ne sommes pas encore condamnés à y rester. Paris/Londres/Amsterdam à moins de trois heures ça laisse des échappatoires ... Dans cet innommable no man's land où j'écris (& seule l'*écriture* me questionne) je lance mes bouteilles à la mer, & si elles ne reviennent jamais ici, du moins c'est ailleurs, là où ça parle, qu'elles sont parfois reçues & décodées. Pays de tous les soupçons, la «nullilingie» soupçonne à la lettre toute «lettre» qui ne s'inscrit pas dans ses fantasmes ethno-linguistico-culturels. De quel trou parle la langue/que dit le manque/ qu'est-ce qui désire/& qu'est-ce qui est enjeu dans l'écriture ... Voilà d'où je parle. Dans l'incessant clapotement des langues – de Joyce à Barthes and Co – ma langue conquise sur un enjeu de désir (cf. partie biographie) mêle sa petite musique pour le plaisir seulement le plaisir.

La vie est ainsi faite, à coups de petites solitudes» écrivait Roland Barthes<sup>(4)</sup>.

(3) P. P. PASOLINI, *La Divine Mimésis*, éd. Flammarion, 1980.

(4) Roland BARTHES, *La Chambre claire*, éd. du Seuil, Gallimard, Cahiers du Cinéma, 1980.

Dans ce désert que produire sinon le bruit de (sa) langue, son cafouillage perpétuel pour le plaisir seulement d'écrire. & *c'est ce qui est le moins permis.*

Personne n'écoute personne (A. Adamov). Personne donc, ne voit personne (J. Henric) d'où le (mon) passage en Ecriture. Avec majuscule !

Antonin Artaud écrivain marseillais ! Je n'insiste pas. Du «Rien n'est sérieux ...» de Georges Bataille au Sinthome Joyce selon Lacan & au «Sauvons le Désir immédiat (sans médiation)» de Roland Barthes j'aurais dit mon parcours de l'expérience textuelle & son plaisir vital. On est *du côté de l'écriture* ou pas. Quant à la Belgique, je la laisse à son syndrome <sup>(5)</sup>, «... changer de langue dans la même langue» nous dit Sollers, écrivain <sup>(6)</sup>.

Au travail.

Aix-en-Provence-Bruxelles, 8-16 avril 1980.

(5) Pour plus de précision, je renvoie le lecteur à ma contribution à : *Lettres françaises de Belgique : mutation*, sous la direction de Paul EMOND, aux Presses de Belgique – Editions Universitaires, 1980. J'ajouterai, pour concrétiser mon vécu de la chose, ce mot de S. Freud sur Vienne, que je pourrais faire mien à propos de la Belgique : «J'ai voué à *Vienne* une haine personnelle et, à l'inverse du géant Antée, je prends des forces dès que je mets le pied hors de la ville où je réside». S. Freud y passa toute sa vie, hormis les quatre premières années et la dernière ...

(6) Roland BARTHES, *Sollers écrivain*, éd. du Seuil, 1979.

## un jeune belge

Je naissais à Saint-Nicolas dans la banlieue liégeoise dix ans après la guerre. La maison, que nous quittâmes cinq ans après ma naissance, existe toujours dans un cul-de-sac, en face d'une prairie entourée de haie d'aubépine. Derrière la maison, il y avait une courette, un petit jardin ; et un terrain vague au bout du jardinet et d'autres jardins plus loin avec des cabanes et de la volaille à martyriser. Le cabinet était dans la cour, une planche percée et un seau, comme chez les voisins ; ces sauvages montaient sur la planche et s'accroupissaient au-dessus du trou pour faire, laissant la porte largement ouverte, manières que nous voulions imiter, mon frère et moi. Pour nous, mon père avait confectionné une chaise basse percée d'un trou pas tout à fait rond, un fauteuil grossier, un peu bancal. Je ne sais pas si cette chaise existe encore aujourd'hui. Elle a servi à différents usages, elle a traîné un peu partout, nous a accompagnés dans nos déménagements, puis elle a disparu comme bien d'autres objets.

Mon père rentrait à cinq heures et demie du charbonnage. Le dimanche, il se rasait dans la salle à manger, un miroir sur la table et un peu d'eau chaude dans une tasse bien à lui. Il tenait son rasoir et ses autres ustensiles dans une boîte métallique verte. Ma mère cousait, sur ses lèvres du fil noir. Je parlais russe, polonais ; je mélangeais, je confondais. J'avais mal à la tête très souvent.

Nous fumions avec le fils de l'épicerie italienne dans une cabane ou un ancien cabinet et la fumée, s'échappant par le cœur de la porte, par les fentes, nous trahissait. En hiver, mon frère allait acheter du sucre ou de la farine pour ma mère et quelques «chiques sûres» pour nous. Je voyais le manteau rouge à capuchon traverser le jardin, couper au court par le terrain vague, escalader un raidillon et disparaître. Plus tard, il tombait malade et je ne voulais pas aller lui rendre visite à l'hôpital de Bavière. On ne pouvait pas le toucher ; nous lui parlions au travers d'une vitre ; il pleurait ; il recevait de nombreux jouets : un petit train, un avion métallique que nous eûmes vite fait de casser, un mecano, un jeu de construction Lego composé de briques en plastique.

En été, de temps à autre, nous montions dans le trolleybus pour aller à Streupas sur l'Ourthe. Il y avait beaucoup de gens, beaucoup de baigneurs et de nombreuses barques à coque rouge. Ma mère souriait, parlait avec des amis ; elle était très timide et n'osait pas se mettre en maillot. Des enfants avaient attrapé quelques poissons qu'ils transportaient dans un sachet transparent : de petits poissons violets et plats ; plus jamais par la suite je n'en ai vu de semblables. Il y avait une chute d'eau, peut-être un pertuis, de laquelle nous ne pouvions nous approcher. Il y avait une montagne couverte d'arbres et quelques îles verdoyantes au milieu de cette immense rivière. Au soir, il fallait rentrer à Liège ; mais je ne me souviens pas des retours. Depuis, diverses constructions ont transformé ce lieu et plus personne ne se baigne à Streupas, au pied de l'autoroute ; d'ailleurs je crois qu'il n'y a plus de cabines de bain.

J'avais un grand frère. Il allait à l'école technique de Seraing. Il aimait les Chaussettes Noires et Elvis Presley. Il voulait être mécanicien ; il devint marin, puis terrassier. Il s'engagea dans la marine marchande et s'embarqua à Anvers pour l'équateur, pour les tropiques. Il vit New-York, Matadi, l'Angola, le Mexique.

Plus tard, nous déménagions. C'était la nuit ; un camion nous emmenait en Hesbaye, à la campagne, dans une haute maison, vide depuis de nombreuses années, habitée par un hibou qui hullula la nuit durant et marcha sur le plancher du grenier avant de partir. Au matin, je découvrais le verger immense jonché de pommes et le jardin derrière la haie ; au bout, les champs ; dans le lointain, un grand bois.

Nous visitâmes le lavoir, les étables, le poulailler ; celui-ci était situé au-dessus d'une ancienne étable à cochons ; les poules y accédaient par une petite échelle aboutissant à une minuscule plate-forme sur laquelle donnait la lucarne qu'il était possible de fermer grâce à un volet à guillotine. Au début, mon père y enfermait chaque soir la volaille ; puis les poules logèrent dans une étable. Mon père devenait éleveur. Il y eut des lapins, tantôt dans la cabane en tôle, tantôt dans le lavoir, puis des oies dont mon petit frère devint le maître.

Deux autres frères apparaissaient. Ma mère tombait malade, vivait recluse dans sa chambre, puis nous quittait pour quelques mois, emmenée dans une voiture noire. Il y eut des étés très doux. Nous vivions dehors. Le fils du voisin s'appelait Jean-Claude. Il nous tira la langue le premier jour qu'il nous vit, puis il devint notre ami. Il y avait des granges pleines de paille, un fournil poussiéreux, des échelles péril-



leuses, des machines agricoles compliquées, un réservoir d'eau pour les champs dans lequel nous jouions au sous-marin. J.-C. était costaud, il n'avait jamais froid, il était brutal. Les gens parlaient une langue comique, toute de mots grossiers ; le soir, ils sortaient leurs chaises et bavardaient sur le trottoir.

Nous nous déshabillions pour jouer dans la paille. Nous allions au Bois des Tombes ou bien nous baigner dans le parc du château de Séllys et y construire des barrages. Plus tard, nous commençons à grimper sur les toits, à faire du feu et mon père nous corrigeait fréquemment, une fois rentré du travail, du charbonnage Sainte-Marguerite ; il sautait toujours de la même façon en bas de son vélo, juste devant la grille ; son retour avait fini par coïncider avec la fin de nos jeux.

La maison existe toujours au numéro dix-sept à Petit-Axhe dont je ne me souviens très bien que des étés et de toutes les nuits. La maison est toujours debout, mais le châssis des fenêtres a été remplacé et il n'y a plus d'arbres dans le verger.

J'allais à l'école, j'avais des amis, je ne parlais plus polonais. Et on écorchait mon nom.

Plus tard, nous déménagions encore. Plus tard, je quittais mes parents. Je retrouvais la ville telle que je l'avais crainte enfant, murs tapissés d'affiches, rues aux pentes vertigineuses, immeubles aux corridors odorants, villas dressées dans un fouillis de végétation au-dessus de la gare, basilique verte, lumineuse, comme une forteresse, un point de repère, le fleuve opaque, le chemin de fer comme il sort de Liège dans la direction de Bruxelles, de Tongres, dans une tranchée profonde. Je me mets dans des trains de moins en moins souvent et seulement pour sortir de Belgique. Je n'ai jamais été à Gand, ni à Anvers, ni à Tournai, ni à Malines, ni à Nivelles, ni à Ninove. À Liège qui pue ou qui sent la glycine, je me suis bel et bien embourbé.

louis scutenaire

---

## **l'histoire de sœur béatrice \***

Avant la guerre de mil neuf cent quatorze à mil neuf cent dix-huit  
Il y avait à Ollignies près de Lessines en Picardie  
Un petit couvent des Filles de Marie où vivaient quelques nonnes  
Sœur Marie Sœur Andréa Sœur Hortense d'autres de qui je ne sais plus  
le nom

Et Sœur Béatrice en religion mais à l'état-civil  
Roberta van Haringroda née aux rives d'Escaut  
Toute jeune son père l'avait conduite en carriole pour son noviciat  
A la maison-mère des Filles de Marie dans une ville que j'ignore  
Voile pris elle était venue chez nous dans une autre carriole  
Je la vois encore fraîche et belle blanche dans sa robe noire  
Je vois encore ses grands yeux bleus  
Sentant la menthe un chapelet aux doigts de sa longue main pâle  
Elle ne savait du monde que son moutier la sacristie de l'église voisine  
Où elle s'occupait des vêtements du prêtre des burettes de l'ostensoir  
Avec Pafisse le vieux clerc qui chantait à voix de fausset  
Sonnait les cloches et remplissait les bénitiers  
Elle savait aussi les ouvriers qui allaient aux carrières  
Les petits enfants de son école maternelle Zéphyrin Fourez le curé  
Les deux ou trois vieilles qui suivaient les offices  
Une fois l'an elle entendait les musiques de la ducasse  
Et un jour elle avait vu Monsieur Lagache  
En casque de cuivre à plumet vendre la poudre d'orviétan  
Sur le parvis pendant que ses séides jouaient du bombardon et battaient  
le tambour  
Quelquefois aussi elle voyait l'automobile des Dames Bernardines  
Une de Dion Bouton noire à lanternes dorées conduite par Joseph Pirra  
Royal à son volant et marmonnant dans ses moustaches  
Ou un clan de Bohémiens allant gîter dans le verger de mon grand-père  
Mais le plus souvent quand elle traversait dans ses sandales noires

Le chemin qui séparait l'église du couvent  
Elle ne voyait que l'herbe entre les pierres ou le moineau ou l'hi-  
rondelle

Sur ce chemin un jour elle trouva un livre enluminé d'images  
Montrant Bruxelles avec ses monuments ses avenues ses parcs  
Dès lors plus de repos pour la pauvre recluse la ville la tentait  
Elle y songeait le jour elle en rêvait la nuit  
Les pot-au-feu de Sœur Hortense lui semblaient fades  
Les cris des fillettes lui perçaient les oreilles  
Les sabots crottés des garçons lui mettaient le cœur dans la bouche  
L'église était petite le couvent délabré sa chambre misérable  
Et la Sainte-Vierge dans sa chapelle fort mal peinte  
Elle aimait pourtant naguère cette statue aux yeux doux  
Son auréole sa couronne sa robe à godets le Jésus dans ses bras  
Et la saluait bien souvent d'un sourire à genou fléchi  
Ni tenant plus un fin matin elle s'en fut  
Dans des habits de jeune fille qu'elle trouva Satan sait où  
Elle partit à travers bois pour qu'on ne la vît point  
Les ronces la piquaient les taillis l'empêtraient la rosée la mouillait  
Des envols brusques l'effrayaient le rire du pivert l'épouvantait  
Les fonds et les bosses des sentiers la faisaient trébucher  
Mais les fleurs embaumaient les oiseaux chantaient et elle allait  
Quand elle arriva à Anderlecht ses pieds saignaient  
Elle s'assit sur une borne et pensa  
«Que j'étais bien au couvent d'Ollignies»  
Elle dormait rêvant au nid abandonné  
Quand une main pesante accrochant son épaule l'arrache à ses fan-  
tômes

C'était un tueur des abattoirs tout proches  
Sans écouter ce qu'il lui dit Béatrice s'enfuit  
Plus loin des ouvriers coiffés de melons et poussant la charrette  
Lui crièrent en riant des mots qu'elle ne comprit  
Ils parlaient un flamand qui n'était pas le sien  
Près la gare du Midi un monsieur en jaquette et en chapeau de soie  
Lui proposa vingt francs pour une heure à l'hôtel  
La pauvre fuit encore entra dans une église  
Elle était vaste et sombre toute emplie d'ornements  
Dont la vente eût fait vivre cent familles nombreuses  
Arrogants comme des évêques deux prêtres devisaient

Vêtus de soutanes qui paraissaient de moire  
Et leur ceinture brillait à vous blesser les yeux  
Leurs joues étaient soignées comme poudrées de riz  
Puisqu'ils la regardaient bouche pincée et yeux de glace  
Béatrice sortit pensant «Combien mon curé a l'air bon»  
Alors dans la ville bruyante elle marcha marcha  
Dans le vacarme des tramways des autos et des fiacres  
Qui lui cassait la tête et l'odeur de l'endroit  
L'étouffait à moitié faite de suie d'égout de pétrole et d'étron  
Les baies ouvertes des maisons sentaient les plombs et la bière aigre  
Le soir elle dormit sur un banc place de la Chapelle  
Puis le matin s'éveilla toute en larmes  
De se trouver aussi loin de chez elle  
C'est alors qu'une voix plus chantante et plus délicieuse  
Que la musique la plus belle des fêtes les plus grandes  
Sécha ses pleurs car elle était connue elle était d'Ollignies  
C'était Taf Bistiquio le marchand d'œufs et beurre  
Il disait que jamais il n'avait vu si forte ressemblance  
Qu'entre elle et une nonne de son pays picard  
Où il allait rentrer ses paniers étant vides  
Vu son air malheureux elle pouvait monter  
Dans sa bonne charrette bâchée et s'asseoir sur la paille  
Ca vaudrait mieux que sangloter en ville et courir bien des risques  
Elle-même verrait combien pareille lui était Béatrice  
Les sœurs l'accueilleraient et la mettraient peut-être en condition  
Chez un cultivateur ou un notaire ou même un maître de carrière  
C'est ainsi qu'à la nuit le cœur content et reposée  
Elle était à la grille du couvent qui s'ouvrit devant elle  
Et elle se vit comme dans un miroir  
C'était la Sainte-Vierge qui avait pris sa place et son habit  
Pour ne point qu'on la raille et pour ne point qu'on dise  
Que ses filles étaient coureuses  
La nonne sut vivre un miracle  
Car de surprise la bouche ouverte toute grande  
La Vierge en souriant y mit deux fraises et deux cerises  
Alors qu'on était fin septembre  
Sœur Béatrice m'a conté son histoire quand j'avais sept ans ou huit  
En me disant que je pourrais la conter à mon tour  
Lorsque je serais vieux et elle disparue

Je suis vieux et Béatrice est sortie de ma vie il y a soixante ans et plus  
Voilà pourquoi j'ai pris la plume  
Ceux qui me croient n'y perdront rien  
Et ceux qui ne me croient ont leur enfer sur terre

\* Ce poème a paru une première fois dans *Le fait accompli*, en 1974.

jean sigrid

---

## le royaume des deux mères

Certains parmi nous savaient qu'il avait deux mères, mais personne n'avait vu les deux mères à la fois, ce qui laissait planer un doute. L'une, il l'appelle *Ma*, l'autre *Françoise*.

A moins d'adopter la légende du double enfantement, il est clair que l'une des deux mères, *Ma* ou *Françoise*, devait être la vraie *genitrix*.

Cependant, aucun de nous ne lui posa jamais brutalement la question de savoir laquelle, des deux, l'avais mis au monde. On se doutait, pourtant, que la mère, par le sang, était *Ma*, l'Indienne.

*Ma* devait être sensiblement plus âgée que *Françoise*. Il l'avait portée en terre, un matin de printemps, il y a des années, sans prévenir ses amis. Pendant plusieurs jours, on ne l'avait pas vu.

Depuis qu'il ne la voyait plus – manière de parler, car je sais qu'il continue à la voir – il parlait plus fréquemment de *Ma* ; de plus en plus souvent à mesure que les années passaient.

Il serait trop long de rapporter ce qu'il en disait. Cependant, à travers ses récits et ses fantasmes – qui recourent sûrement la réalité – le portrait de *Ma*, mère, amante et terre, s'est précisé : *Ma* est une belle femme, sensuelle et tranquille, assise au milieu de la cuisine, les mains sur les genoux, regardant, par la fenêtre, les pommes dans le pommier.

A l'époque où ce portrait s'est formé, en l'écouter parler de sa mère *Ma*, *Ma* était déjà dans le temps ralenti de son existence. Jeune, elle avait eu, selon lui, un tempérament vif, des dons de voyante, une grande force dans les mains, le sommeil agité, un pouvoir surprenant de prémonition.

\*

Nous connaissions tous *Françoise*. Elle était un peu notre mère à tous, une mère-sœur.

Avec elle, nous aimions nous montrer en ville. Elle portait des robes discrètes, de grande maison. Elle avait une manière rieuse et claire de

traverser l'existence, sans s'attarder nulle part. Elle était aussi parfaite avec les ambassadeurs qu'avec les chauffeurs de taxi. Elle savait se servir d'un couteau à table, d'une plume d'oie, d'un pinceau, d'une aiguille. Elle savait peler une orange, disposer des fleurs dans un vase, tourner un compliment ou une requête, monter sur une scène, descendre un escalier de marbre, danser, apporter dans le noir un gâteau d'anniversaire avec une seule bougie, sans que l'on sache qui guidait ses pas dans l'obscurité.

Sans Françoise, le fils de Ma serait resté toute sa vie le petit Indien surnois, sauvage et noué qu'il était à 15 ans.

Mais Ma était sa mère, amante et terre : il ne fallait pas y toucher. Devant Françoise, il était préférable de ne pas prononcer le nom de Ma, encore que Françoise fit parfois elle-même allusion à l'Indienne, par pure «grandeur d'âme».

Le fils de Ma n'était pas dupe de cette magnanimité. Françoise était trop intelligente pour ne pas savoir que pour ce fils, Ma était l'axe du monde. Pour lui, le secret de la vie et de la mort était dans le sein de Ma, et la belle Françoise n'était qu'un produit de culture.

La nuit, il rêvait des genoux de Ma. Le jour, il se montrait avec Françoise aux terrasses des cafés un peu artistes. Là, il se surprenait à être semblable à Françoise, à reproduire ses intonations, à imiter ses gestes, à s'approprier les brillantes dissertations qu'elle puisait dans ses lectures.

Il apprenait vite. Déjà, il parlait aussi agréablement que sa mère Françoise ; déjà, il savait peler une orange, tourner un compliment ou une requête, monter sur une scène, descendre un escalier de marbre, danser.

Il n'avait qu'une crainte – et c'était devenu le cauchemar de sa vie – la crainte qu'un jour on le força à choisir. Choisir entre Ma et Françoise.

Car le monde ne tolère pas la dualité. Le monde refuse les êtres doubles. Le monde est conforme au monde. Celui qui a deux mères n'en a pas une seule. Celui qui a deux origines n'a pas d'origine. Celui qui n'a pas d'origine n'a pas de nom. Celui qui n'a pas de nom – ou un nom d'emprunt – n'a pas sa place. Celui qui n'a pas de place n'est pas sur les listes. Celui qui n'est pas sur les listes, on le biffe. Il est néant.

Sur des images d'exécution sommaire, lapidation, bûcher, gibet, tête coupée, chaise électrique, le fils de Ma et de Françoise se réveillait dans ses contradictions.

Il était heureux de sa double naissance, mais avait-il le droit d'être heureux ? Il n'était pas honteux de sa double naissance, mais ne devait-il pas être honteux ? On n'est jamais assez complexé. Il lui arrivait de rougir de sa tranquillité d'âme.

\*

Françoise lui apprit à écrire. Ma lui avait appris à parler. Ma était sa langue maternelle : une langue qui désignait la table, le pain, le lait, le jour, la nuit, le vent, la pluie, père, mère, enfant, fils de Ma.

Les mots appris dans l'enfance continuaient, pour lui, de dessiner tout ce qui vibre, touche et caresse. Cela ne faisait pas une énorme somme de mots, mais qui suffisaient pour prendre la mesure d'un paysage tranquille, sans tentation de voyage ; ils suffisaient pour le corps.

Avec Françoise, une nouvelle vie commença : *l'écriture*.

Avec Françoise, l'imaginaire reçut une musique différente : combinaison infinie de sonorités nouvelles, qui libérait les sources et donnait forme à l'idée. Plaisir nouveau dont Françoise était l'enjeu et l'inspiratrice.

Ainsi, le fils de Ma et de Françoise devint *écrivain*.

Un soir, les amis de Françoise l'attirèrent dans une maison de maître. Sur la façade on pouvait lire : *Maison des Écrivains*. C'était le siège de l'*Association des Écrivains*.

Dans cette ville, les associations foisonnent : Association des Amidonneries de maïs, Association du Diabète, Association des Paralysés, Association des Chocolatiers, Association des Éleveurs, Association des Victimes d'éleveurs, Association des Associés, Association momentanée des ... etc., etc.

En tout, plus d'une centaine.

L'*Association des Écrivains* s'était constituée, ce soir-là, en tribunal afin de désigner les traîtres qui auraient pu se glisser dans ses rangs.

Dans le fond de la salle, le fils de Ma se demandait s'il était réellement *écrivain* puisqu'il n'était pas membre. Et voilà qu'au plus vif de la discussion, quelqu'un lança son nom.

– Celui-là, c'est un étranger ! glapit une voix.

La flèche était partie des premiers rangs, avait touché le nouvel écrivain en plein front.



Pour le fils de Ma, ce fut la révélation. Il était étranger puisque double. Étranger, donc exclu. Donc libre.

Libre ! Du coup, il retrouvait les horizons qu'il avait parcourus, enfant, sur le dos de Ma, l'Indienne, avant que Françoise ne l'enfante pour la seconde fois. Libre, il retrouvait l'odeur des feux d'herbes et de la sueur maternelle, les grands espaces de l'ignorance, les fureurs de la chasse, les brumes du fleuve, les premières vagues de la mer, la mer, la mère, la mère Ma.

Si tu veux être écrivain parmi les écrivains, cache ta mère indienne.

georges simenon

## lettre \*

Luxemburg le 24 juin 1980

Cher Georges,

Je suis né à Diege d'un père (Simenon) dans la famille originaire de Vlijtingen (Luxembourg belge).  
Et dans la même itant depuis 1580 de la part de  
d'une mère Briello, fille d'un marchand de bois  
originaire du Luxembourg allemand et d'une mère de  
Luxembourg hollandais.

J'ai vécu dans 19 premières années (celles qui  
m'appartient pour la vie) dans le quartier (populaire) d'  
Bretzen.

Mais j'ai couru le monde dont je me suis le  
citoyen.

Diege n'est resté pour moi vivant au fond de  
moi. Meine in in a toujours profondément.

Au fond, j'appartiens pour mes racines à  
la Principauté de Diege. Elle m'a été autrefois  
puisque elle renferme la triade Luxembourg.

J'ai beaucoup écrit sur ma ville natale mais  
je ne pourrai citer un seul texte et je suis bon  
en cette d'Etude George Simenon à l'Université  
de Diege.

Cross moi sincèrement votre

George Simenon

\* George Simenon a répondu par cette lettre d'une grande densité à ma demande de participation à *La Belgique malgré tout*.

## liège ou furnes, par exemple \*

Le quartier d'Outremeuse est habité par ce que j'appelle des petites gens, faute de pouvoir les définir autrement. Rue Puits-en-Sock, l'artère centrale, étroite, grouillante, avec son tramway sonnaillant qui semble se faufiler entre les boutiques.

Cela, c'est l'Outremeuse des Simenon. Tu mettais rarement les pieds dans la cuisine vitrée et tu connaissais à peine mes oncles, mes tantes et leurs enfants. J'ignore combien, de ce côté-là, comme nous disions, j'ai eu de cousins et de cousines. Une trentaine ? Je ne pense pas exagérer de beaucoup et tous, le dimanche matin, venaient chercher leur pièce de cinq centimes.

Le clocher de Saint-Nicolas était à moins de cinquante mètres. Avant que je ne m'envole, à dix-neuf ans et demi, j'ai vécu avec dans deux ou trois maisons et toutes se trouvaient, comme *ta* maison, dans l'ombre du clocher de Saint-Nicolas.

Nous déménagions parce que le bail venait à expiration, ou parce que tu avais trouvé une maison un peu plus spacieuse. Les meubles retrouvaient leur place exacte, car toutes les maisons du quartier sont plus ou moins construites sur un même modèle.

Y habitent de petits retraités, des employés, des contremaîtres, des veuves avec pension, ce que j'appelle les petites gens et, aujourd'hui encore, je considère que j'en fais partie.

Ta maison a été la dernière, à quelques pas de celle que j'ai habitée avant de me rendre à Paris. Je n'y ai jamais dormi. Je n'y suis jamais resté plus d'une heure ou deux, de passage.

Et les dernières fois que je suis allé te voir, je me suis senti dérouté.

*(Lettre à ma mère,  
Presses de la Cité, pp. 108-109).*

A l'orée de Liège, à quelques centaines de mètres du dernier arrêt du tramway, il y avait un village nommé Embourg. Un raidillon pavé montait vers le haut du village où il n'y avait que trois ou quatre maisons. La route d'en bas n'était pas goudronnée mais couverte d'une épaisse couche de poussière presque blanche, et quand par hasard une voiture s'y aventurait, elle s'annonçait de loin par un véritable nuage.

Nous vivions, pendant les vacances, ma mère, mon frère et moi, chez une certaine M<sup>me</sup> L. ... Elle allait puiser l'eau au puits chaque matin dans des seaux maintenus par des chaînes à une sorte de carcan qui doit avoir un nom que je ne connais pas.

L'après-midi, nous nous rendions aux Quatre-Sapins. Il n'y en avait d'ailleurs que deux. Le sol était fait de schiste râpeux qui, chauffé par le soleil, avait une odeur différente de toutes les odeurs que j'ai connues, surtout qu'elle se mêlait aux odeurs des aiguilles de pin.

Pendant que ma mère, qui portait encore un chignon, cousait ou tricotait, mon frère et moi, les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux, bâtissions des barrages dans le ruisseau. Plus tard, vers la fin de l'après-midi, nous guettions les ânes qui remontaient de Chaudfontaine où ils avaient promené les jeunes estivants dans le parc. Nous avions droit, alors, à un petit tour gratuit.

Il faisait chaud. Tout sentait bon. Tout était innocent. Tout était joie de vivre.

Il me suffit de m'étendre pour la sieste, de laisser venir un léger sommeil pour me retrouver, plus de soixante-cinq ans après, exactement comme j'étais alors. Pas le moindre détail ne manque, pas une guêpe passant entre moi et le soleil, pas un caillou coupant, pas une vaguelette dans l'eau du ruisseau.

Y a-t-il donc quelque chose en nous qui ne vieillit pas ?

Il en est de même de mes rêves. Je n'ai jamais d'âge. Et je suis tout surpris, le matin, de retrouver dans mon lit le vieux bonhomme que je suis devenu.

*(Un homme comme un autre,  
Presses de la Cité, pp. 56-57).*

... – Quelqu'un demande-t-il la parole au sujet de la subvention à accorder au Syndicat d'Initiative ?

Soigneusement, Terlinck posa son cigare sur le rebord de la tablette, puis il se leva avec tant de lenteur qu'il semblait mouvoir les unes après les autres les charnières de son grand corps.

– La parole est à monsieur le Bourgmestre.

– Messieurs ...

«Voilà quatre ans environ, il me souvient d'être monté dans un aéroplane venu à Furnes pour donner des baptêmes de l'air. Votre distingué président, M. Coomans, y est monté aussi et, si je ne me trompe, a omis de payer sa place ...»

Personne ne rit. On ne comprenait pas. Et lui n'avait pas encore donné toute l'ampleur à sa voix qui, d'habitude, allait se répercuter en échos sonores sur tous les murs de l'hémicycle. Il paraissait chercher ses mots, son thème.

Jusque-là, il avait fixé le parquet devant lui et voilà seulement qu'il levait la tête, graduellement.

– ... Lorsque je me suis trouvé dans les airs, j'ai vu le Beffroi de l'Hôtel de Ville, la flèche de l'église Sainte-Walburge, d'autres clochers encore, serrés les uns contre les autres de notre place ...

Jamais, de sa vie, il n'avait été aussi calme, aussi lucide. Il se passait même un phénomène plus extraordinaire. Il les voyait, tous ces collègues en noir, ces visages roses dans la lumière pâle du lustre, il les étudiait un à un et, bien qu'il continuât de parler, il avait le temps de penser, de se souvenir de tel ou tel événement.

Non seulement il les voyait, mais il se voyait, lui, Terlinck, comme s'il eût été à une autre place ; il se voyait très grand, très large, très droit et il savait qu'il était blafard, que ses traits, à force de rigidité, les effrayaient.

Il lançait sa voix contre les murs et sa voix lui revenait ; il l'écoutait avant de poursuivre. Et les portes bougeaient, des gens, dans les couloirs, se serraient les uns contre les autres pour le regarder par de minces fentes.

– ... J'ai vu aussi, autour de ces monuments, autour de ce que nous appelons la Ville, des maisons basses, sans étage, souvent couvertes encore de chaume verdi et, autour de chacune de ces maisons, un morceau de terre labourée, un pré, des canaux d'irrigation soigneusement entretenus ... Plus loin, dans les dunes, jaillissaient d'autres constructions, des toits rouges et biscornus, les villas, les cités artificielles

qui se remplissent l'été de gens venus d'ailleurs et dont l'hiver les rues trop larges sont vides comme des canaux désaffectés ...

«A ce moment j'ai compris, messieurs, l'âme de Furnes ...»

Ce n'était pas vrai : c'était maintenant qu'il comprenait ! Il comprenait tout. Il voyait. Il les regardait qui baissaient les yeux les uns après les autres.

– ... J'ai compris que dans ce morceau de province que nos aïeux ont conquis sur la mer, ce qui compte, ce qui importe, ce sont ces chaumières précédées d'une barrière verte et ces hommes, ces femmes en bonnet blanc, qui, du début à la fin de l'année, se courbent sur un bout de terre ...

«J'ai compris que la ville n'était là, avec son Hôtel de Ville et ses églises, que pour servir de point de ralliement, et j'ai compris enfin que notre marché du samedi, nos foires aux chevaux et aux bestiaux, sont des solennités plus augustes que la Fête-Dieu elle-même ...»

Quelques-uns s'agitèrent et il y eut des quintes de toux. Il attendait. Il avait le temps. C'était son jour et personne ne pouvait le lui prendre.

Il se sentait tellement plus grand qu'eux tous et que ce qu'il avait été lui-même jusqu'alors !

Il aurait pu, avec une lucidité miraculeuse, dessiner sa vie telle qu'elle avait réellement été, telle qu'il la comprenait enfin, depuis la petite maison de Coxyde, la chaumière à barrière verte qu'il venait de décrire, jusqu'à cette minute même, en passant par le logement de deux pièces de ses premiers temps de mariage et par le magasin de tabacs-cigares de Berthe de Grootte.

– Parce que quelques-uns d'entre vous, je pourrais dire parce que la plupart d'entre vous ont gagné des sommes importantes en spéculant sur les terrains du bord de mer, vous avez oublié, messieurs, la raison d'être de notre ville.

«Vous voulez en faire aujourd'hui comme la capitale de cités fantômes où l'on vit que deux mois d'été mais où les profits sont gros.

«Et vous ne pensez pas que, chaque fois qu'une villa, qu'un hôtel s'élèvent dans la dune, il faut qu'un homme, une femme quittent une de ces maisons incrustées dans les champs, qu'ils aillent là-bas, troquant leur costume contre un uniforme, servir de valets ou de servantes à des gens qui ne sont pas de chez nous ...

«Eux aussi, n'est-ce pas, connaîtront les gros gains ! Ils apprendront des langues étrangères et des manières nouvelles !

«Mais croyez-vous qu'ils reviendront un jour à leurs champs ?

«N' imaginez-vous pas qu'un jour il ne se trouvera personne, le samedi, pour amener sur cette grand-place nos œufs, nos volailles, nos légumes et que nous n'entendrons plus sur les pavés de nos rues les pas des lourds perchérons de la campagne ? ...»

Devant lui, un mince filet de fumée bleue montait de la cendre immaculée du cigare.

Terlinck prenait son temps : sa voix tue, ce serait fini ! Il ne disait pas les mots qu'il voulait, ceux qu'il pensait. Il n'aurait pas pu et, d'ailleurs, ce n'étaient pas des pensées qu'il cherchait à exprimer.

C'était peut-être par hasard, pour se mettre en train, qu'il avait parlé de l'avion et du paysage découvert le jour où il y était monté. Mais cela correspondait bien, en cet instant, à sa vision des gens et des choses, pas seulement des gens et des choses, mais encore du passé, du présent et de l'avenir.

Ils entendaient, tous tant qu'ils étaient, sa voix frémir et ils ne pouvaient pas comprendre. Peut-être étaient-ils inquiets, car sa harangue ne ressemblait pas à ce qu'ils attendaient.

Lui voyait tout un long cheminement, des camions chargés de sacs de blé et de monumentales charrettes de paille, des bestiaux qui bêlaient, des carrioles avec les paysans en noir qui s'en venaient à la ville et des vies qui cheminaient aussi, des garçons qui portaient d'une chaumière et qui devenaient des jeunes gens, des hommes, des petites filles qui relevaient leurs cheveux et allongeaient leurs jupes, des cortèges qui entraient dans les églises et qui sortaient, les uns clairs, les autres sombres, dans une égale rumeur de cloches ...

– C'est dans cet Hôtel de Ville, messieurs, c'est ici que doivent aboutir ...

Il sembla chercher quelqu'un des yeux. Il cherchait Van de Vliet, resté dans son cadre, au-dessus de la cheminée.

– ... Vous n'êtes que l'aboutissement de ces centaines, de ces milliers de chaumières et, le jour où vous aurez le malheur de l'oublier ...

Pourquoi n'était-il pas possible de matérialiser sa vision, de leur montrer tout ce qu'il voyait, y compris M<sup>me</sup> Terlinck dans son lit, Marthe en pantoufles trottant autour d'elle et là-bas, à Ostende, tout au bout de cette route artificielle du bord de mer, une chambre où Lina, Manola et Elsie ...

Il laissait sa phrase en suspens et certains en profitaient pour décroiser leurs jambes ou pour les recroiser. Eux aussi savaient que c'était son dernier discours et attendaient poliment, avec une ombre de gêne, de pitié.

– ... Peut-être ceux qui ont bâti les villes ne se sont-ils pas rendu compte de ces harmonies merveilleuses. De même l'homme, à mesure que se déroule sa vie, n'a-t-il pas conscience de l'aboutissement de ...

Il vit, au premier rang, quelqu'un qui n'écoutait plus et qui lisait un prospectus placé devant lui. Les portes ne frémissaient plus de la même manière et sans doute l'attention, derrière elles, s'était-elle émoussée. On se retourna pour regarder un petit vieux qui toussait éperdument et n'arrivait pas à reprendre son souffle.

Alors, il y eut un long silence, si long qu'on se demanda ce qui arrivait.

Il aurait tant voulu ... C'était l'occasion unique de ramasser tout ce qu'il savait, tout ce qu'il avait appris, tout ce qu'il comprenait enfin, tout ce qu'il ressentait si fort qu'il en avait comme un bouillonnement dans la poitrine ...

Il baissa la tête, découragé, aperçut son cigare qui fumait toujours et le saisit pour l'éteindre en l'écrasant sur le rebord de la tablette.

– Messieurs, je m'oppose à l'octroi des crédits au Syndicat d'Initiative et, s'il devait en être autrement, je renoncerais à présider aux destinées de notre ville ...

(*Le bourgmestre de Furnes*,  
Gallimard, Coll. «Folio», pp. 249-255).

\* Ce titre n'est évidemment pas de Simenon ... Maurice Piron, qui dirige à l'Université de Liège le Centre d'Études Georges Simenon, a choisi pour nous les deux premiers extraits, Marc Quaghebeur m'a fait découvrir l'extraordinaire *Bourgmestre de Furnes*.



## un belge peu naturel

Comme si ces mots étaient venus malgré moi. C'aurait pu être ailleurs, n'importe où. C'est ici, dans une sorte de torpeur, d'engourdissement, entre sommeil et rêve, entre léthargie et somnolence, où rien ne s'est jamais passé, où j'avance avec l'oubli, avec des bribes d'images jaunies.

Je voyage, je reviens. J'annule l'aller et le retour, et il ne reste rien ou presque. Je chante pour moi tout seul *Yingele, Yankele, pietchkele*.

Parfois des mots remontent, qui n'avaient plus jamais été entendus, que je prononce mal, que je ne peux écrire : *m'fi, va sti faire enradgi, doré, tchar, krompir*. Ou une question : *Comment t'appelles-tu ? Jacky tout court* (nom de famille indésirable). Ou le nom d'un garçon à culottes courtes, qui me dit avec une haine tranquille *sale juif*. Ou une petite boule de mère qui court avec des paquets, le tram qui n'attend pas (*ailemaal bediend alstublieft ?*) Comme s'il n'y avait eu que des mots sans lèvres, que des noms sans visages : Hanna, Isrok, Bertha, Maurice, Zemka, Aaron, Idesa.

Maintenant envie d'un pays mental, d'avaler quelques signes, morceaux de voix, de rester immobile, d'aspirer le mot *Belgique* (*Noble Belgique*).

C'aurait pu être n'importe où mais c'est ici. Je n'aime pas cette ville, ce pays mais j'y retourne pour repartir et revenir, faisant le cercle, faisant le point, faisant le Belge que je suis.

Parfois des noms de rues, des flash de lieux, des morceaux d'ombres de visages, un timbre de voix dans ces appartements tristes et froids où je n'avais jamais de chambre (le mot *cosy-corner* me revient à la gorge), l'itinéraire de l'école ... C'aurait pu être d'autres chemins – l'oubli eût-il été le même et la recherche des traces, des histoires, des préhistoires ?

Comme si ces mots étaient écrits par un autre, par la main d'un autre, que je ne verrais pas, qui efface pour avancer, qui place la

Belgique toutes les vingt-cinq lignes (mais ce n'est pas un thème, un lieu géographique) et moi toutes les deux lignes (mais ce n'est pas moi). Il n'y a que la main, le souffle de l'autre corps. Je me laisse pousser, comme un enfant, le temps n'existe pas ni l'espace que j'occupe pourtant. J'avale tout cela et celui qui écrit m'étreint doucement et c'est bientôt – ô bonheur – l'indifférence. L'écrivain est un apatride qui a besoin d'une patrie pour se perdre.

Il retrouve un album d'images cachées comme des trésors dans les emballages des chocolats *Côte d'or*. Processions, pèlerinages, combat du Doudou. Il se souvient du goût de la collection, de l'échange, du collage. Vierge noire, marchandes de chandelles, marches dansantes, pompiers tirant des salves pendant le «Lumeçon», couples de géants (Johannes et Johanna, Gambrinus et Gambrina). A-t-il vraiment regardé ces images ? A-t-il jamais rien regardé ?

C'aurait pu être n'importe où. En Argentine où partit, il y a un demi-siècle, un cousin de Pologne, ou nulle part. C'aurait pu ne pas être aussi. Vivre ici est un miracle. N'avoir pas disparu comme le père un beau matin (ce devait être un beau matin), être sorti indemne de la cachette, déambuler naturellement dans les rues de la ville où je suis né est un miracle.

Ma mère – elle revient malgré moi – n'aimait pas que l'on dise du mal de la Belgique. Elle rêvait d'être Belge, naturalisée. Elle mourut *presque* Belge. Il y a toujours un presque entre le naturel et moi, entre le cela va de soi, l'évidence qui s'ignore elle-même et moi qui sait sans savoir. Mais la langue rappelle ce léger écart, le rend visible aux autres qui lisent dans mes yeux l'absence, qui voient bien à la longue que ce sont là les actes d'un rêveur, les gestes ébauchés, jamais accomplis d'un personnage de boîte à musique.

Ainsi je, moi pas moi. Impossible, impossible d'assumer un titre, une qualité, une réalité. Ainsi devenir Belge n'allait pas de soi. Le juge devait le voir, le savoir, qui me dit, me fixant dans les yeux d'un air sévère : «J'espère que vous saurez vous montrer digne de l'honneur que vous fait la Belgique». Ainsi être né à Etterbeek apparaît incongru (j'avais honte de ce nom, comme à la même époque des mots yiddish que prononçait ma mère). Et mon nom ? On ne savait jamais comment l'écrire, comment le prononcer avec son *j* de trop. *Presque, de trop, trop peu, à côté*. Ainsi je, pas moi, jamais moi.

D'où une question – toujours le même – pourquoi ici, pourquoi rester ici, pourquoi aimer ici, CAR J'AIME LA BELGIQUE (*ô ô mè-ère chérie*). Les villes, le ciel, la lumière, la pluie, le gris, le froid. Oui même la pluie et le froid, CAR J'AIME LA BELGIQUE OU JE N'EXISTE PAS.

Un académicien vient vers moi et sans me jeter un regard, me déplace comme une potiche et continue son chemin. Pour le Président à vie des Biennales de Knokke je n'existe pas, pour la Directrice des Midis de la Poésie : *illisible, incompréhensible*. D'être nié, rejeté naît un sentiment apatride dans la patrie. L'écrivain est un écarté qui marche en sautillant, qui écrit avec une main qui danse. *Illisible, incompréhensible*.

D'où je pars et où je reviens, où j'écris dans les trains, dans l'entre-deux, dans le non-lieu d'un temps sans destination, apatride et célibataire, Belge et époux bigame. Où j'avance avec la certitude de n'être pas exemplaire, de ne servir aucune cause, de vivre ici où c'est possible, où je suis possible, avec *le Roi, la loi, la liberté*. Où j'aime être Belge errant, Juif errant, professeur-directeur de revue errant, avec derrière moi le confort vital, l'assurance que le sol ne se dérobera pas – tout entier alors aux angoisses métaphysiques et à la solitude sur fond d'aisance.

Ici est un pays où l'on peut dormir, se réveiller, marcher, parler, rêver, écrire. Ici rien n'arrive, mais ce défaut d'avenir, de prophétie, de grandeur permet de respirer. Ici est un pays de petits conflits ridicules, mais les hommes et les femmes dans la rue s'en moquent, préoccupés seulement par la vie chère, inquiets dans la torpeur des dimanches et des jours chômés. Ici est un pays où je vis, amnésique d'origines, de but et de sens, comme un zombi, un obsédé de l'intérieur, du petit monde intérieur, où rien ne s'est jamais passé, où je trébuche sur le mot *passé*, où je me tiens les mains vides, l'absence au cœur. Ici est une forme de l'obstacle à être là. Pays double et double moi.

Et si c'était une énorme histoire belge que je me racontais pour rire, par goût du mauvais goût, par amour de la dérision ? Si j'étais vraiment Tchèque, Lithuanien (mais ce pays n'existe plus) ? Si je n'étais pas né encore, apapa, a pas Belge, a pas rien ?

Et si c'était une histoire juive, assimilée, sans humour et sans yiddish ? L'histoire d'une toupie qui tourne sur place pour qu'il n'y ait plus de lieu mais l'illusion d'un mouvement vertigineux, d'un vide infini dans la langue.

La Belgique juive, le mélange moule-frites kascherout, kefilte fisch boudin noir (*à toi notre sang ô patri-ie*), chofar petit papa Noël, Shabbat perdu dimanches un peu vides, *vous, nou, ototot, septante, pistolet, aubette, une fois*. Une histoire de la langue, de l'enfance, de l'absent. Un récit sans genre et sans forme, sans patrie (*nous le jurons tous tu vivras*).

Comme si ces mots étaient venus, à mon insu, pour me ramener au temps où tout était possible, où j'aurais pu devenir un homme positif, conduire une voiture, avoir l'usage de mes deux mains (clouer, forer, peindre, tapisser) et où déjà rien ne l'était, où j'hésitais, immobile et égaré, entre deux pôles indistincts, entre deux voies confondues.

Je mens, je mentais toujours, car je ne vivais plus ici depuis longtemps, mais ailleurs, car je ne vivais plus ailleurs mais ici, qui brusquement s'était ouvert à cette fuite, à ce mouvement de quitter et de perdre, de tomber dans l'amour comme dans le rêve du rêve auquel je ne croyais plus. Je mentais, je persévérais dans la cachette, dans le secret, dans l'évidence de ne pouvoir que ça : perdre conscience ici ou là.

Ce pays convenait, plus que tout autre, à ce genre d'exercice spirituel. La *Brabançonne* était inchantable (et aussi *Valeureux Liégeois*). Je me récitais parfois comme une mélodie *A toi nos cœurs, à toi nos bras*, parce que c'était le stéréotype le plus terrible du monde, voué à ce pays qui portait, de toute sa banalité, ma vie fictive, ma vie réelle, mon pot-pourri de ruse et de détresse.

Et j'exhibais le personnage que j'étais, et il – reposons-nous un peu de moi – était comme à la Foire du Midi, au stand de tir, de casse-pipes, il s'acharnait à un massacre de pacotille, il jouait, infantile, dans cette ville, parmi les adultes indulgents, les proches résignés, les compatriotes régionalisés. Et il aurait voulu alors embrasser le Roi et la Reine, sur les deux joues, trois fois, à la belge et leur dire son amour du pays en français, en flamand, en espagnol et en yiddish.

Et si c'était une histoire sans queue ni tête, un conte à dormir debout ? Pour tenir encore, pour survivre ici, malgré tout, dans l'invention du non-lieu, dans la main de Manneken-pis.

*P.S.* Une grande inquiétude me gagne : suis-je Bruxellois ? A l'instar du petit bonhomme qui pisse ? Suis-je l'indigène du Quartier Louise, le mari de ma femme, le père de mon fils, le concitoyen des Belges, mes

frères et mes sœurs ? Oui, je réponds oui (wi). Et puis (pwi) ? C'est mon réel-irréel où je suis, je ne suis pas Belge, où ma langue glisse sur ce sujet. Et dans le désert, dans le rien n'arrive, il n'y a personne je dors sans accepter vraiment le sommeil et le non-Belge en moi, le non-tout parfois me hisse vers le vide du ciel de pluie, parfois me fait tomber dans les polders de vent et de silence, sous le niveau du paysage, sous la langue où je vis vraiment, immobile et remuant, sans images et sans naturel, amnésique dans la mémoire, Belge *toujours grande et belle*.

## les allées de tervueren

Je ne suis pas un écrivain. Les circonstances font seules que je fréquente de près les milieux culturels belges. Ceux-ci m'ont étonnée sur bien des points.

S'agit-il de présenter au grand public quelques écrivains belges ? Aussitôt le système se déchaîne, à grands coups d'encensoir. De l'irruption saisissante d'un jeune loup en littérature, aux hauteurs (béantes ?) où se maintient le vieil épervier, le moindre pet marque une date dans l'histoire littéraire. A tout prendre, une *captatio benevolentiae* peut toujours servir, pas vrai ? Et surtout, ne tentez pas d'invoquer la mesure ! Le délire est le propre des systèmes clos sur eux-mêmes. On vous rétorquera d'ailleurs que, comme les gens ne lisent pas les auteurs belges, il faut leur en donner l'envie. Et puis, on ne sait jamais, mieux vaut être prudent. Vous savez bien, dans ce petit journal l'autre jour ... Et si jamais *La Libre* ou *Le Soir* faisait un papier là-dessus ... Moi, monsieur, ce que je lis d'abord dans mon journal, c'est la nécrologie ...

\*

La première fois que je me rendis chez un couple d'intellectuels typiques, la conversation se mit à rouler assez vite sur la question du rapport à la langue. Mes hôtes déploraient qu'en Belgique, l'oreille fût sans cesse blessée par les coups portés à la langue française. N'avaient-ils pas été contraints de fuir Bruxelles tant l'idiome qu'on y parle est impur, mâtiné par l'autre langue. Comment peut-on manquer à ce point de finesse dans le maniement de ce merveilleux outil qu'est la langue française ? Et mon interlocuteur d'enchaîner sur le regret de notre épaisseur mentale, de nos limites intellectuelles comme de notre insouciance linguistique, pour conclure assez abruptement : l'ennemi, n'est-ce pas, c'est le Germain, dont il faut se défendre à tout prix en renforçant la fidélité inconditionnelle aux exigences les plus draconiennes de nos grammairiens.

J'écoutais cette conversation avec étonnement. Sans comprendre ce que cela *voulait dire*. Je n'ai ni accent particulier, ni habileté verbale particulière. S'il m'arrive, comme à beaucoup, d'être en admiration devant la maîtrise d'orateurs français, ou de chercher, pour mes étudiants, à dominer ma langue d'un bout à l'autre de mes cours, je n'éprouve nulle haine contre les écarts, et aucune admiration pour le garde-à-vous devant un outil par trop amidonné. J'aime trop le jeu dans les marges, et les sensibilités particulières. (L'opacité intellectuelle m'inquiète davantage). Si la France est le pays de la gastronomie, la Belgique, n'en déplaise à Barthes, a inventé le bifteck-frites.

Suis-je une exception ? Au milieu de la semaine, je quitte Bruxelles et ses milieux culturels pour rentrer dans ma province. Quarante kilomètres suffisent à me confirmer qu'en dehors de la «zone», les choses sont bien plus simples, le rapport à la langue non-problématique. Maladresse, sans doute. Accent, quelquefois. Manque de labilité, presque toujours. Mais dans une espèce d'innocence, d'adhésion non-tensionnelle aux choses et à la vie. L'absence de brèches ne contribue certes pas à réduire l'épaisseur des esprits, elle affirme et permet en revanche une restauration du corps complet, en-dehors et à côté de la langue. Le boire et le manger reprennent ainsi une importance primordiale, qui ne doit pas différer beaucoup du Nord au Sud du pays. Le rythme des saisons, le soleil, la pluie ou le vent déterminent plus que des changements de décor, une espèce de géographie physiologique articulée autour de l'axe intériorité/extériorité, défense/dépense, stoïcisme/jouissance. C'est peut-être en ce vieux tréfonds de nos terres que Marguerite Yourcenar a puisé la philosophie qui hante les *Mémoires d'Hadrien* et les *Archives du Nord*. C'est peut-être aussi de l'extrême variabilité du temps que naît notre incertitude culturelle, donc notre aptitude au métissage, que nous n'avons pas encore appris à reconnaître comme un goût et un caractère.

Dans cette perspective, le vrai problème linguistique réside dans la culpabilisation au nom d'une norme puriste. Et le bonheur, dans la possibilité du choix et du jeu. Quand un Italien ou un Luxembourgeois choisissent de parler leur dialecte en famille, mais passent à la langue officielle dès qu'arrive un étranger, ils s'assurent une liberté qui laisse rêveur.

Le cycliste qui pousse joyeusement sa machine dans les allées du parc de Tervueren n'a pas la conscience linguistique. Sans doute a-t-il, comme beaucoup de Belges, un parent né à Puttegrasheide et l'autre à Hout-Si-Plout. Quelle est sa langue maternelle ? Quelle bâtardise linguistique risque de le marquer à jamais ? Il l'ignore, sans doute. Son problème est ailleurs : de quel côté de l'allée doit-il se placer pour ne pas être persécuté linguistiquement ? Et pourquoi, où qu'il soit, ne pourrait-il pas parler comme il le voudrait ? Quand il se passionne pour le Tour de France ou pour les championnats de football, il ne se demande pas quelle langue parlent ses favoris. La littérature belge, avec ses célébrations et ses rites, ses cénacles et son nombrilisme, il s'en moque, et on le comprend. Qu'attendent donc les intellectuels de son pays pour dire aux politiques que la question linguistique est un leurre, et pour lui parler enfin d'un monde où il puisse se reconnaître ? (A condition qu'ils ne lui compliquent pas l'existence ...).

Il aimerait bien, peut-être, que pour les cent cinquante ans de la Belgique, au lieu de faire exploser les structures du pays (et pourquoi pas le pays ?) tout en promenant des péniches sur la Meuse, on se mette enfin à lui raconter que ces mélanges qui le font, lui, le cycliste de Tervueren, c'est sa Belgique, en dépit de quelques-uns.



## tel un muet qui chanta

Comment chanter ce pays-là  
Où le chant crachotte du poumon  
Où l'air s'acoquine avec le plomb  
Où la grisaille t'imbiba ?

Tel un journal du matin.  
Tel un muet qui chanta.

Les vers précités – les plus fraîchement coulés de ma plume à l'instant même où j'écris cette contribution – doivent leur existence au fait qu'un petit poème écrit antérieurement passa pour assez obscur auprès d'un de mes collègues en «écriture». En réalité, j'étais parti du fait que ma femme est plutôt encline à se plaindre de ce bête pays-*ci* (en vérité, elle dit, mue par une sorte d'émigration intérieure, ce bête pays-*là*). C'est de cette manière qu'elle désigne ce petit pays de cocagne, que le Belge moyen accable de temps à autre de ses plaintes, mais qu'en temps opportuns il ne se privera pas de louer pour ses nombreuses et hypothétiques qualités. Ma femme n'est pas une Belge moyenne, bien qu'elle ait en commun avec beaucoup de compatriotes son arbre généalogique composite : son père est Italien, sa mère Flamande. Cela ne l'empêche pas de se sentir une pure «fille du Sud», de sorte que de temps en temps elle en a ras le bol de ce climat hésitant, avec son pâle soleil aqueux sur un conglomérat de brutale spéculation foncière, de lotissements urbains en démolition et, au milieu de ce fatras, notre routine motorisée, inhibée. Alors, essayez de vous mettre en travers de cela, de le vitupérer, de le conjurer avec un poème d'amour dans le genre de (voici le quatrain qui nécessitait des éclaircissements) :

Ici je prends racine lorsque tu fuis  
alourdie encor d'un ciel plombé.  
Je t'aime. Nulle grisaille  
qui abolisse autant de bleu.

Ce n'est pas seulement le climat du pays qui se voit dominé par le gris : la dominante mentale aussi est grisâtre. Le petit pan de ciel violemment bleu que vous chérissez au plus profond de vous-même – idée jaillissante, sentiment enflammé, souverain plaisir – capitule devant une telle puissance écrasante. Durant les 150 dernières années, l'establishment belge n'a jamais misé plus haut que les valeurs boursières, celles de préférence auxquelles sont rattachés des risques mineurs. La Baraque Fraiture, ce point culminant au-dessus du niveau de la mer, reste assez bas pour ne pas inquiéter vraiment nos «hautes sphères». Nos dirigeants – un éminent politicien flamand parle volontiers des «forces créatrices de ce pays» – veulent du solide : ici pas de Philips, pas de Shell, mais bien une Société Générale de Banque. Nos fonctionnaires d'Etat préviennent le peuple contre toute aventure. Notre Souverain reste résolument dans le vague (si l'on excepte un bref entretien avec un certain Happart, mais cela se passe alors comme d'aucuns descendent de voiture le long de l'autoroute pour pisser dans les buissons ...).

Que fait-on alors dans ce paysage quand on est poète ? On écrit des poèmes. En ce moment, même des poèmes néerlandais peuvent faire fortune à Bruxelles. De la sorte on atteint une double cible : d'une part, la «mouche du coche», la nouvelle élite de managers flamands, qui brille par ses fanfaronnades et par son absence de culture ; et, d'autre part, le «bourdon» d'une belgitude francophone, que Maurice Piron définit dans *Le Soir* (23.10.79) comme suit : «Nous en avons marre d'être pris en France pour des demi-Flamands ...» Que pourrait faire, en effet, une telle belgitude avec la *Légende d'Ulenspiegel* ou avec *Sire Halewyn*, avec *Bruges-la-Morte*, voire avec *Toute la Flandre* ? Piron estime que «les Wallons n'ont nul besoin de l'alliance de Bruegellande». Mais que faire alors de ce «moi» qui, selon Ivo Michiels, «contient un fameux morceau de l'autre» ? Curieux, non, qu'un auteur flamand appelle cela «un gain : deux cultures rassemblées sur une bande de terre aussi étroite, et la richesse de tout un ouverte à la réceptivité de l'autre. Ce qui n'est offert à aucun Anglais, Hollandais, Français, Italien ou Allemand : la possibilité d'échapper d'une manière aussi naturelle à toute forme d'endogamie culturelle ; mieux encore, d'avoir sous la main, «intra muros», la substance d'une interaction continuelle, ce qui veut dire : un constant élargissement/enrichissement. Comme si, par exemple, la valeur flamande en Belgique néerlandophone ne manifestait pas ses caractéristiques latines et ne trouvait pas, précisément grâce

à elles, son visage spécifique, sa personnalité même !» (Ivo Michiels, *Een schrijver ziet België*, in *Het Boek van België*, éd. Heideland-Orbis, Hasselt, 1980). Le poète qui parfois s'insinue dans ma peau en est la preuve vivante. La peau d'un romaniste, ayant travaillé dix ans comme professeur de français dans une école moyenne flamande. La peau d'un Alostois qui, depuis presque plus de 15 ans, vit à Bruxelles, «la ville idéale pour se planquer» d'après l'écrivain Daniël Robberechts, un Bruxellois autochtone qui s'est réfugié dans les Ardennes flamandes (faute peut-être de polders wallons ?) Une peau tatouée de lettres sud-américaines, mais très sensible à l'effet V de Bertolt Brecht. Une peau quotidiennement écorchée par une semi-Italienne qui ne rêve que de s'en aller. Mais nous sommes suffisamment lucides pour nous en tenir à un «voyage autour de la table» : nous restons à Bruxelles. Et pourquoi pas ? Là où les Berlinoises ont besoin d'un mur «réel», nous pouvons encore nous en passer : nous faisons des excursions de l'autre côté où nous sommes dévisagés comme le plus exotique des Wolf Biermann lorsque, malgré tout, nous chantons en langue maternelle. Dans cette ville de travailleurs immigrés, de fonctionnaires de la CEE, de travailleurs migrants, de spéculateurs fonciers et de quartiers populaires dépeuplés. Dans cette ville qui, lors des festivités pour son millénaire, n'était même plus capable de déchiffrer son «certificat d'origine» ... Telle est donc la situation hautement frustrante et donc idéalement belge pour le poète sortant de ses gonds. Mais je le suis à la trace. 30 kilomètres à l'Est d'Eden-Alost je me taille un sentier fendant la jungle bruxelloise (dixit l'Alostois Louis-Paul Boon). Un jour je le rattraperai.

(Traduit du néerlandais par  
W. Lambersy et F. De Haes).



## 122 vers pour tirer en portrait marie-thérèse philippot

I.

Le premier dimanche d'octobre, dit-elle, on  
Va à la Procession  
Des Roses à Maredsous pour mettre, dit-  
Elle, contre les souris  
Elle parle ainsi.  
Et aussi,  
Tant qu'à faire, de sa vie qui  
N'a pas toujours été toutes roses et violettes  
Qui a souvent tourné à brouette,  
Mais brisons !  
Elle parle donc  
Des roses. Elle chante voici des roses blanches. La chanson.  
Le début.  
Un brin de ce qu'elle en a retenu.  
Puis des roses de chiens et des trémières de talus  
Ou de terrils.  
De tout ce qui lui vient en désordre à l'esprit.  
Des roses de démangeaisons qui sont  
Les bubons  
Du prurit et de l'érysipèle qu'on guérit, dit-elle, à sa façon,  
Avec la langue séchée d'un renard des charbons.  
Puis des roses du soir qui sont  
Les larmes des veuves qui l'hiver vont  
Au lit  
Avec une brique réfractaire  
Pour leurs pieds. Qui sont des glaçons.  
Elle parle de large en long.  
A sa manière.  
Comme à Franière. Ainsi.

## II.

Le premier dimanche d'octobre, dit-elle,  
Souvent il gèle  
Quand il n'a pas déjà gelé.  
Elle rentre ses fleurs en potées.  
Ses chrysanthèmes.  
Elle parle de son petit ange que le ciel lui a repris.  
De ses morts qu'elle aime  
Et chérit.  
De celui  
En qui elle croit.  
De ce en quoi  
Elle n'a jamais cru.  
Des saluts à falbalas.  
Des chichis.  
Des flafas.  
Des chieries de Fleurusiens  
Et des grimaces de grimanciens.  
Des mauvais biens.  
De ceux qui vont à messe pour faire dire. Qu'elle dit.  
Qu'elle déteste. Qui ne valent pas la moitié d'une demi vesse  
Pourrie.  
Mais elle n'en fait pas une scie !  
Elle change de sujet  
De conversation. Elle demande à chacun où il en est.  
Ce qu'il fait.  
S'il a la santé.  
C'est l'essentiel.  
Si les choses s'arrangent suivant son cœur.  
A la bonne heure !  
Le reste, il faut l'envoyer à l'oseille.  
En effet.

## III.

Le premier dimanche d'octobre, elle reçoit  
A dîner sa famille. Elle met les petits plats  
Dans les grands.

Dans la pièce de devant.  
Elle s'active. Bourdonne. Va.  
Ressert les petits pois Marie Thumas.  
C'est la fête !  
Repasse avec le rôti à la fesse de grosse bête.  
Tout.  
Tirez seulement ! Servez-vous !  
Dit qu'il y en a.  
De manger sur ses grosses dents.  
Qu'on ne vit qu'une fois.  
A la près de ça !  
Allez cousins.  
Rattaquons mes enfants.  
Que c'est des endivettes et des pommes de terre en provenance directe  
de son jardin.

Pas du marchand !  
Qu'il y en a comme il faut.  
De ne pas retourner avec son estomac à son dos.  
De faire comme chez soi.  
D'en reprendre.  
Qu'elle aime mieux ça.  
Que de laisser tout en plan  
A travers champs.  
D'ailleurs, elle s'en remet. Elle montre l'exemple.  
C'est vrai !  
D'ailleurs pour ne rien nous cacher, dit-elle, elle a lâché son corset.  
C'est vrai !  
Elle est la bonté même. La générosité.

#### IV.

Le premier dimanche d'octobre, dit-elle, on tape sa devise  
En toute simplicité.  
En société.  
On parle des accidents. Des maladies.  
Des amusements.  
De se chauffer et de si l'on va devoir causer flamand à moitié  
Qu'est-ce qu'on sait ?  
On les voit toutes.

Il ne faut pas être sans goutte.  
On passe le temps.  
On boit le café.  
On parle des gens  
Sans méchanceté.  
On n'en revient pas.  
On tombe au revers.  
Dit quelle affaire  
A Liège ! J'en suis toute bête. Jésus Maria !  
Eh bien ! elle est bonne celle-là !  
Qu'est-ce que vous me racontez ?  
J'en ai les sangs tout retournés.  
Ils pouvaient bien faire des tralalas.  
On ne sait plus à qui se fier.  
On deviendrait vite méfiant.  
Mais parlons plutôt du temps, dit-elle,  
Beaucoup de vents de mademoiselle !  
C'est du temps de roux chien.  
C'est déjà du temps  
D'après la Toussaint  
Avant.  
Non fait ?  
Si fait ! elle a raison.  
Il n'y a plus de saison !



# dernier hommage à achille chavée

*pour Jacques Honet*

I.

Ou, en effet, à présent vous rejoindre,

Mon cher Achille ?

Sur vos éléphants d'Achillebal franchissant les derniers terrils des Alpes  
du Centre ?

Dans quelque molle Machille à Explorer le Temps ?

Quelque Brigade Internationale Bachille-Bouzouk ?

Dans la 1<sup>re</sup> leçon d'Achillemil à l'usage exclusif des Bochimans ?

Ou Berberdélant chez les Khachylles ?

Au Pachillestan ?

Où ?

Sur un Dachillebao chinois dénoncé comme achilletoyen de toutes les  
nations  
trop libres de la Planète ?

Ou – plus simplement – au Chavé Ard'n,

Officiant achillemiste malté,

tapeur des cartes de son Tendre ?

Ou, complètement bourré,

incredible achillecerone des tords-boyaux de son angoisse ?

Où, en effet, etc ... ?

Achirlleroi ?

Dans un Nordel ?

Dans un Achille-L-M ?

En Agilles emplumé de Fontaine ?

Ou dans un Achille d'aliénés ?

Où là ! – l'achillée entre les dents,

La fine fleur de crayats ?

## II.

Il m'arrive à moi aussi,  
Comme à vous,  
Comme à tout le monde,  
Qu'il soit 1.000 francs et 25 secondes  
Trop tard  
Dans mon portefeuilles,  
Mon cher Achille,  
Et que je n'aie plus rien à exspermer  
Ce soir,  
Et que nous capotions ensombre,  
Dans la bulle intime,  
Du plus semble Désespoir,  
Qui, une fois de plus,  
Nous a joué 5 lignes  
Et une fistule.

## III.

1 mesure de blanc vinaigre,  
1 kilo de sucre de pot,  
du papier à beurre,  
(dire que c'est pour les miches de son parrain partir travailler)  
1/2 livre de chapeaux de curé et de souris mélangés,  
du poivre moulu à poussière,  
1 bloc de pain de chien,  
2 lacets de jus d'réglisse,  
(tu retiendras tout par cœur ou il faut te le marquer ?)  
1 crin de chocolat au lait,  
1 beau gros rôti de cochon,  
2 belles tranches de tête pressée et  
1 livre 1/2 de viande hachée pour les boulettes,  
eh oui ! comme vous le regrettiez pour les cigarettes  
d'antan,  
où sont, maintenant,  
– bouts filtres ou non ! –  
mon cher Achille ah ! ah !  
les billets d'emplettes des boutiques d'autrefois ?

## un point focal

Liliane Wouters me demandait il y a quelques jours d'écrire cinq lignes dactylographiées sur «l'écart». Destinées à une manifestation québécoise, ces lignes n'eurent malheureusement pas le privilège d'une longue réflexion. L'exiguïté de mon champ interdisant toute explicitation, la spontanéité du propos a banalisé une option fondamentale défavorisée par son expression trop corsetée. Voici ces quelque trois cents signes :

«Entre texte et vécu, écart nul, même si le poème écrit son poète : écrire, initialement = *me* (et *te*) lire, faute de quoi le langage est pris à son leurre. Distance (écart ?) entre *je(tu)* et *il* : affrontement, échange (le lecteur se lit), foulées parallèles, peut-être convergentes : Distance réduite (abolie ?) en *nous*. Ce qui subsiste d'écart : renvoi de *je* à *je* : degré 0».

Cette affirmation péremptoire n'est pas, à la réflexion, sans me troubler. J'y vois maintenant à la fois une sorte de naïveté qui fleure le plus accablant des romantismes et un orgueil dont je ne me sens nulle aptitude à supporter le tranchant. D'autre part, elle contredit ce que je me rappelle avoir écrit il y a presque trente ans – mais la distance réduit plus qu'elle n'accentue la distorsion –, à savoir que la poésie contemporaine a résolument tourné le dos à l'anthropomorphisme du siècle passé (je me sentais déjà débarrassé du narcissisme qui vicie toute écriture). Je ne pense pas autrement aujourd'hui, mais reconnais que le texte et le vécu, le vivre et le dire sont pour moi consubstantiels. Je soupçonne qu'il en est de même, non seulement pour Henri Meschonnic par exemple, qui situe cette assertion au centre de sa pensée critique, mais aussi pour beaucoup de poètes et particulièrement pour les jeunes. Serge Meurant, au cours d'une interview encore inédite, ne disait pas autre chose et nuancait son propos en notant que ses poèmes actuels, au contraire des précédents, se trouvent issus du plus profond de son

existence pour provoquer, entre le blanc et le noir, cette sorte de vibration au faite des mots qui constitue, pour lui (et pour moi), le «sens» même du poème. Et si c'était aussi le sens de la vie ?

Sans doute le langage ni l'écriture, sa forme privilégiée, ne sont-ils plus sous cette optique des fins en soi, mais leur rôle est-il moins noble de «relier», fors toute métaphysique, ce qui peut et doit se joindre, à savoir la pure origine de tout et le lieu où s'inscrit passagèrement à partir d'elle la trace du devenir, l'absence fondamentale et la présence où elle se résout en acte, l'expérience première du vivre et sa conversion lucide, encore qu'imprévisible en ses termes, à l'existence poétique ? Le sens du poème est alors de sauver à la fois les contingences intérieures et extérieures et, comme le disait Rilke dans la première *Élégie de Duino*, d'«être ici». L'instant et l'«ici» affranchissent dès lors de toute circularité sans issue et s'instaurent dans un présent perpétué, dans l'intensité, parfois difficilement soutenable, d'un amour qui est constant surgissement de l'être à lui-même.

Aucun écart entre texte et vécu, c'est-à-dire instantanéité du poème. Du moins cette dernière est-elle à mes yeux impliquée dans cette coïncidence. Il ne s'agit en rien d'écriture automatique, dans l'acception surréaliste, bien que ... Mais ce n'est pas le hasard sous la dictée subconsciente qui fomenté des mots dont la portée ne peut être perçue qu'ultérieurement et exige un décryptage psychanalytique, ou suscite par surprise un émerveillement dont certains poèmes surréalistes ne cessent d'ailleurs de nous enchanter. Oui, le poème s'écrit vite, très vite et pratiquement sans retouches, sans ratures, sans autre repentir qu'un émondage postérieur et généralement douloureux sans doute, mais technique, superficiel. Ce n'est pas la subconscience qui se traduit dans l'immédiateté, c'est au contraire une extrême conscience, un lucide éclaircissement qui provoque, au travers d'un choix verbal apparemment automatique en cela qu'il «précipite» les ressources un moment disponibles du langage, une saisie, un dévoilement-éclair d'une part de ce qui détermine la coïncidence du dire et du vivre, fût-ce en des instants privilégiés. En des instants toujours différents, ou toujours similaires mais imperceptiblement distincts, balisant le temps qui transcende sa durée en propageant l'émerveillement d'un éveil à soi infiniment réitéré dans l'inachèvement où se situe tout poème qui postule ainsi son «ouverture».

Il va de soi que le poème se génère, s'«origine» de la sorte aux antipodes de ce que Marc Quaghebeur appelait la «salade lyrique», ou

plus doctement le lyrisme discursif, mais bien dans cette zone à la fois indéfinissable et précise où l'écrit se mêle à la parole, où la parole s'écrit. Et lorsque je reprends la phrase (qui devrait être en toute mémoire si la critique n'était pas aveuglée par l'éclat des profondeurs) de ce grand poète que fut Maurice Blanchard, je ne dis pas autre chose que «Le poème écrit son poète» (M. B., in *L'homme et ses miroirs*, éd. Le Cormier, 1949). Mais il l'écrit en pleine lumière (la poésie, disait Eluard, est «l'art des lumières», in *Donner à voir*, p. 132), et non dans l'inconsistance de quelque dictée qui ressemblerait fort à la défunte «inspiration». A moins qu'elle ne surgisse du hasard. Ce n'est point que le hasard n'ait sa part dans la facture du poème, mais ce ne peut être qu'à la manière des taches, ou du trait initial déclencheur qui n'ont, en peinture, intrinsèquement aucune signification et se bornent à amorcer le cheminement du sens. Celui-ci commet tous les écarts, non pas par rapport aux normes du langage informatif, mais essentiellement en fonction de la *valeur* nouvelle impliquée dans la transmutation proprement poétique qui diffère, elle, radicalement, des connotations codées par le système en vigueur à un moment donné. Le sens ne s'écarte jamais de lui-même. Point n'est besoin de quatre cents pages pour signifier la différence d'avec le logos classique : elle va de soi pour tout poète. En fait, et comme Lévi-Strauss le disait dans son *Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss* quant au surgissement du langage sur l'échelle biologique, «... le langage n'a pu naître que tout d'un coup. Les choses n'ont pu se mettre à signifier progressivement». De même le poème. Lui aussi naît tout d'un coup et ne se met pas à signifier progressivement (si ce n'est pour le lecteur, bien entendu), et son dépouillement ultérieur n'entame en rien sa structure originelle qui est rupture (dans le sens que René Thom donne au mot catastrophe), d'avec tout le conditionnement, qu'il soit langagier ou existentiel, mais non écart d'avec un référent en ce qu'il a d'essentiel et de saisi au profond de la nature même du vécu. Le «champ des signes», pour reprendre le titre d'un ouvrage de Roger Caillois, est et ne devient le chant des signes que s'ils sont entés sur l'immédiat un instant accessible de ce qui importe dans le vivre. D'où cette réduction (ou cet émondage) que Claude Esteban reconnaît si justement conjointe à un «tri dans le tout-venant du vécu» (*L'immédiat et l'inaccessible*, p. 158). Peut-être est-ce pour cela, précisément, que nous écrivons toujours au pluriel. Le *je* du poème n'a quelque chance d'aborder une troisième personne, de constituer un *nous*, que s'il est d'abord un *je-tu*. Encore faut-il que le

poème ne se convertisse pas en chose, mais demeure un acte. Admettons-le tel et tenons-le désormais non pour un savoir (au maximum, comme le disait Octavio Paz, pour un «après-savoir», in *Marcel Duchamp : L'apparence mise à nu*, p. 92), mais pour un être. Il s'agit pour lui de renaître, de se faire en l'autre, d'être un multiple indiscernable pour l'auteur et cependant «originé» dans l'écrit suscitant cette vibration dont parlait Serge Meurant. Le centre du poème a plusieurs axes et nul ne peut les prévoir ni les réduire. Il se peut même que nul ne perçoive ce centre, dont seul le poète possède le secret, et il n'importe. Les axes configurent ce que j'appelle l'espace du poème, qui est partout et nulle part (Cf. «Poésie, lieu commun», F. V., in *Journal des Poètes*, n° 8, 1952, et les «lieux communs» de Meschonnic, in *Pour la Poétique*, 1970, p. 41). Ce lieu d'ici et de partout est toute évidence dans la distance, dans une discontinuité répétitive, ou plutôt dans une avancée indéfinissable (si elle l'était, le déterminisme détruirait par téléologie abusive tout possible du poème), vers l'autre, qui ne devient en moi (l'ignorant d'ailleurs), que parce que je deviens en lui : rencontre, affranchissement de cette identité théologique et auto-destructrice.

Ici et partout. On me pardonnera, j'espère, une extrapolation. Si telle est la situation du poème, elle est également celle d'une action poétique qui *a lieu* à Bruxelles, moyennant des axes qui l'étoilent et la fondent en un endroit de cette planète que nous avons, reconnaissons-le, le privilège d'occuper. *Le Centre International d'Etudes Poétiques* n'existe que par les axes qu'il crée, comme le poème, et cependant, comme lui encore, dont il relève. Centre que fonde le décentrement. De la polysémie du mot nous nous portons, sans distorsion, au niveau d'une activité centripète-centrifuge, dont on ne peut nier qu'elle soit spécifiquement belge et pourtant indiscutablement hors toutes frontières. Ne peut-on concevoir semblablement toute notre poésie de langue française (et même nos lettres franco-néerlandaises, en nous référant par exemple à Suzanne Lilar, à Marie Gevers ou à Paul Willems) ? Ceci est d'autant moins abusivement métaphorique que notre situation, en Belgique, est fondamentalement comparable à celle du poète qui ne peut imaginer à son texte qu'une destination axialement rayonnante.

J'écrivais à propos d'Alfredo Silva Estrada, mais il pourrait s'agir aussi bien de tout poète de langue française (ou néerlandaise) de Belgique : «Évitons de situer Alfredo Silva Estrada dans le contexte de la poésie vénézuélienne, par rapport à ...». S'il est un rapport dont il

relève (j'ajoute : comme les poètes de «chez nous»), c'est celui qu'il établit entre un certain langage, entre les aventures et les avatars d'un être dans le monde. Le poème s'articule sur une histoire très intériorisée et en dialectique constamment productive avec ce qu'impose d'expérience et de pratique l'affrontement de l'autre. Il n'importe plus dès lors que le poème de Silva Estrada soit écrit à Caracas (ou celui de Werner Lambersy à Bruxelles) ou en un lieu que pourrait désigner un quelconque ici : seul importe qu'il n'interprète pas une réalité donnée, mais fasse surgir de lui-même et transforme les réalités dont il est à la fois l'acteur et le témoin. L'espace dans lequel s'instaure l'écriture poétique coïncide ainsi de manière évidente et comme naturelle avec l'espace même qui voit s'accomplir l'existence.

Notre pays – celui du poète – est bien cette «patrie inactuelle, où parler est ouverture à l'être et où vivre est clarté», disait Jacques Sojcher (*La démarche poétique*, éd. Rencontre, p. 86). La destination de ce vivre est inconnaissable, et il suffit de nommer la démarche pour que l'énigme de la vie soit, elle-même, la richesse entière de cette vie. L'homme est la totalité de son projet irréalisable, il est dans l'inachèvement ce qu'éclaire l'espoir d'une plénitude.

La poésie, disait aussi Jacques Sojcher, «est l'épreuve de la liberté» (*Journal des Poètes*, n° 2, 1967). Et choisir la liberté, «c'est refuser toutes les sécurités (celles de la religion, des idéologies et des mystiques)», et j'ajoute, celles de l'enfermement dans des frontières nationales. Jacques Sojcher reconnaît ainsi que l'on se tient «toujours à même le grand mouvement passionnel qui passe sous le langage et dont le flux silencieux et rapide fait parfois, aux rares moments d'appréhension et de possession, la profondeur et la musique des mots». Notons en passant qu'il rejoint ce que disait Roberto Juarroz, tenant la poésie pour «une explosion d'être sous le langage». Et qu'est-ce d'ailleurs que le poème, sinon *être* un instant avant la charge du temps et dans l'intime illimité de l'espace.

L'accession à la totalité est sans doute l'espoir et l'enjeu de tout poème, mais elle révèle son décentrement, hors tout lieu défini, hors tout temps déterminé. Aussi le poème est-il toujours d'origine, de commencement. Toute parole est en quelque sorte perdue d'avance et retrouvée à jamais, mais non là où on l'attendait : ailleurs. Dans cet ailleurs sans bornes de l'être en quête de lui-même, qui inlassablement s'interroge et aussitôt tenue quelque réponse s'interroge à nouveau, qui, sans fin, reconnaît son lieu et ne cesse de le quitter, qui ne s'éprouve

présence réelle que dans une absence aussitôt recommencée. Ce surgissement apparaît au point indiscernable et pourtant réel d'un espace qui s'illimite, d'un temps qui fuit, d'un silence qu'exprime une parole passagère. La nécessité du poème se révèle dans ce mouvement infini où l'instant fulgure pour disparaître et reparaître, peut-être, lors d'une percée au travers de la nuit à laquelle il faut consentir pour que soit le jour. Temps et espace sont inextricablement confondus et cependant ne présentent leur double et même foulée qu'au point d'intersection du poème.

Le point d'intersection, ou point de passage, se confondrait-il, aussi bien que celui du poème, avec ce lieu où nous nous situons, à propos du *Centre International d'Etudes Poétiques*, à Bruxelles, que nous en serions évidemment ravis, sans toutefois refuser qu'il soit également à Lisbonne, Athènes, Arequipa ou Copenhague. Nous pourrions en dire autant, bien entendu, des activités du *Journal des Poètes*, des *Biennales de Knokke*, également réparties sur toutes les latitudes et néanmoins de souche belge. L'universalisme-fiction n'en est pas moins aussi redoutable que la réduction carcérale aux limites d'une francophonie belgeoisante, pour reprendre la terminologie de Marc Quaghebeur. Notre personnalité la plus caractérisée ne peut que s'inscrire au niveau d'un tiers – dans le *nous* constituant auquel je me réfèrais au début –, dont l'identité demeure indiscernable. Celle-ci se situe au-delà de tout particularisme paternaliste, fût-il culturellement enraciné, oblitérant une conception de nos lettres dont la marginalité est le signe d'une présence active dans un complexe transcendant les limites de la francophonie ; la poésie n'a qu'une langue : la sienne.

L'instant du poème, curseur d'une temporalité dont nul ne songe à contester l'historicité ; son inachèvement fondamentalement hors frontières, quelles qu'elles soient, sur le plan des axes créatifs ; le *nous* qui ne peut admettre le renvoi du *je* au *je* (du moi localisé, si l'on veut, au Belge !) : nous ne sommes pas au plan d'un nationalisme, ni d'un internationalisme, ni même d'un universalisme également mythiques, mais à celui d'une «reconversion (du poème) à son être véritable» qui ne peut s'épanouir, tel la séduction, que dans «l'espace de la rencontre» (Jacques Sojcher, in *La Séduction*, p. 9). Ici, en Belgique, nous sommes à l'un des points focaux de cet espace.



johnnie verstraete

---

## **avis – bericht**

Chers Francophones

Ne croyez pas que la signalisation dans nos locaux est rédigée en néerlandais uniquement, puisque certains Flamands trouvent que tout est indiqué en français. Merci.

La Fédération Bruxelloise.

Beste Vlamingen

Wees er niet van overtuigd dat in onze lokalen alles uitsluitend in het frans staat aangeduid, daar sommige Franstaligen vinden dat alles hier enkel in het nederlands staat. Dank u.

De Brusselse Federatie.

## **terre d'oubli sans cesse remémorée**

La Belgique et moi. La Wallonie et moi. La Flandre et moi. Bruxelles et moi ... Et quelques heures pour capter ces rapports passés-présents-futurs : un texte au fil de ce qui se déroule en moi (aujourd'hui, 3 août 1980, à Paris, au 3<sup>e</sup> étage du 10, rue de Budapest) sans détour, sans remaniement, comme ça.

\*

Hier, j'ai terminé une pièce et, ce matin, en vue de cet article, je m'interroge comme dans les Hautes Ecoles : «Quels sont les rapports-dynamiques conscients / inconscients / socio-politiques / phono-linguistiques / scripturaux/etc... entre mon écriture / existence / etc... et mon pays d'origine / d'études / etc... ?»

Le trou. Le bec dans le blanc textuel, sans plaisir ni déplaisir ... et pourtant, tout est là sans doute entre les répliques, loin derrière les signes comme une carte géographique refoulée en pointillé – avec ses fleuves de mots-valise, ses plaines oniriques poncées par le vent d'Ouest, ses forêts de mon enfance, ses plaques routières goudronnées deux fois, sa ronde des Tintagile-Hiéronymus-Sodomati-Phoebus-Videbolle-Stella ..., son Brel, ses innombrables Présidents aux bajoues si satisfaites, ses grisailles météorologiques et politiques, ses autoroutes à trous mais gratuites, ses poèmes tentaculaires entre rêve et surréel, ses chaleureuses «caricoles» de la rue Ste-Catherine, ses quelques œuvres sulfureuses et grimaçantes, ses ciels d'enfer, ses traumatismes catholiques à chaque coin d'âme, ses propriétaires et fiers de l'être, ses métros bilingues DEMEY/DEMEY - HANKAR/HANKAR ...

Un citoyen se forme comme un enfant vis-à-vis de ses parents : son pays devient vite un espace où se jouent et se déjouent ses mécanismes d'attirance et de répulsion, d'absorption et de rejet, comme un berceau infini de sensations relié à nos sources pulsionnelles. Nationalisme, patriotisme, chauvinisme, enracinement, Mère-Patrie ... autant de ruines métaphoriques et gelées de notre archéologie inconsciente.

Et si la Belgique était un pays-Arlequin qui laissait ses sujets en pièces dans un no man's land déréalisé ? Au théâtre, Maeterlinck se voile de silences et de signes à miroir transparent ; Ghelderode se blottit avec des mannequins de cire et de chiffon dans un Moyen Age imaginaire et il éructe à mort ; Crommelynck s'enivre de mots et retrouve les phantasmes originels ; Willems onirise paysages et êtres sans cesse ailleurs dans un pays de reflets ; Sigrid murmure les entredits et arpente nos faubourgs intérieurs ... Belgique, terre d'oubli sans cesse remémorée, voilée et dévoilée, qui rejaillit en images interdites – coup de langue, coup de rêves, pulvérisation des codes – comme si les créateurs compensaient par une désécriture de l'imaginaire la grisaille et le conformisme ambiants.

\*

La Belgique naïve de mon enfance ou les premiers souvenirs à travers la peau ...

jardin de fleurs rouges, pelouse de pâquerettes et chatons ; le laitier qui jure dans une langue qui m'est inconnue – j'enregistre «Potfordek !» ; des après-midi entrecoupés d'averses, cycle bleu-gris, terre humide : «quel sale temps dans ce sale pays !» Premier proverbe.

les trams si jaunes qui grincent (j'ai presque retrouvé leur cri à Prague, il y a quelques années) et leur capitaine à casquette qui sentait le tram derrière sa manivelle qu'il faisait tourner comme une poignée de moulin à café.

le Rouge-Cloître et ses coquelicots qui se désintégraient dans la main ; au bout du sentier des bourdons, la ferme à deux vaches, la fermière édentée qui sent le lard, le fermier qui disparaît dans les champs de blé, puis après les étangs, les cygnes et les pêcheurs immobiles devant leur reflet, Notre-Dame au Bois, oignons et radis sur fromage blanc et ma première bière : la Kriek Lambic.

pâtés de sable à Wenduine : bruit de marée, aller-retour des eaux et des mousses blanches, pluie qui pique, vent qui coupe le souffle, du sable

comme à l'infini jusqu'à l'horizon, gaufres et coquillages, vélo à quatre roues, des tas de moulins et, sur une place, une petite fille à qui, en vain, je faisais des tas de signes ; un jour de courage, je lui ai dit quelques mots : elle m'a regardé comme un indigène avec de grands yeux noirs puis elle m'a parlé lentement un langage stupéfiant et inconnu pour moi : le flamand ; je regardais sa bouche avec émerveillement comme si elle réinventait le monde. Mon premier amour de l'incommunicabilité ...

souvenirs idéologiques : le flou ... d'où émergent la voix douce du Roi, à la nouvelle année, et le cheveu sur la langue d'Achille Van Acker ...

\*

Expliciter ses rapports avec son pays, c'est chuter dans l'ambiguïté car c'est remuer un mélange de jugements et d'affects, de condamnations et d'effusions, de signes et de pulsions, c'est être «un voyageur dans une nuit à bout fuyant. Il a le sens du danger de la perte que représente le pseudo objet qui l'attire, mais ne peut s'empêcher de s'y risquer au moment où il s'en démarque. Et plus il s'égare, plus il se sauve» (1).

Ambiguïté donc du passé et du présent à laquelle se mêle la crainte d'un avenir qui ressemble de plus en plus à un cul-de-sac où de vieux clowns pas drôles agitent les masques de l'infiniment médiocre.

\*

Politique culturelle ? Aide à la création ? Promotion et diffusion des produits culturels ? L'Etat belge (je parle ici des instances francophones dont je suis censé dépendre) n'investit ni moralement ni économiquement dans la création ou bien alors de façon anarchique. Rejeté économiquement dans une fonction de dilettante (2), l'écrivain – l'artiste, en général – ne peut compter que sur lui-même, coincé entre la mort académique d'une écriture auto-satisfaite et l'embrigadement mortel d'éphémères néo-chapelles. D'où la nécessité, d'une dérive intérieure et

(1) J. KRISTEVA, *Pouvoirs de l'horreur*, Seuil 1980.

(2) Je prépare actuellement un dossier sur le droit d'auteur (scandaleusement anachronique) dont les dramaturges belges «jouissent» chez nous ... avec références et comparaisons éloquentes avec d'autres pays.

géographique, d'une errance stratégique, d'une découverte tout azimut d'autres communications, d'autres publics. D'où ma vie partagée, pour l'instant, entre Bruxelles, Paris et New York.

Condamnés au cosmopolitisme, devenons donc les premiers «citoyens du monde» ! et les garde-fous d'un futur à bout de souffle ! ...

L'heure n'est-elle pas à la sauvegarde d'une planète minée, déchirée, au bord de l'auto-éclatement ? A côté de la mise en scène des «armes de théâtre» pour une ultime mise à mort, à côté du jeu mondial de l'horreur et de la terreur, à côté des réalités abjectes, abominables et quotidiennes d'Est en Ouest, de Nord au Sud, nos belges querelles paraissent de bien dérisoires quiproquos ... Plutôt que de s'enrouler et s'étouffer autour du cordon régional, ne faudrait-il pas, à partir de nos sources et de nos spécificités, embrasser une vision plus large, en cultivant une dialectique nouvelle – du régional au planétaire – métaphore d'aujourd'hui de l'archétype de l'infiniment petit et de l'infiniment grand ?

Mais ... ni les avenues géantes de Pacific Palisades, ni les *burgers* du Hollywood-Cortland, ni la 43<sup>e</sup> Rue of New York City, ni le ciel mythique de Cnossos, ni la rue Lepic débordant de crustacés et de camemberts ... ne me feront oublier certains trams qui criaient jaune en grinçant le long des rues de pluie.

## **discordance**

Le mouvement intérieur qui sollicite ma veille et qui me donne faim dans la disette spirituelle d'une vie routinière est dû à mon angoisse en ce qu'elle a de plus sauvagement propre, et pas à un quelconque mirage d'identité recherchée qui me définirait en posture adéquate à l'égard du monde. Les ramifications de ce dernier ne s'immiscent dans l'esprit même que pour y mettre bon ordre, précisément pour lui fixer une forme aisée à identifier et ainsi mieux s'adjoindre la force qui l'anime. On prétendrait donc vouloir que je recherche une identité, et moi je n'en perçois guère l'intérêt puisque la société s'en charge déjà à ma place sans que j'y puisse mais. J'aurais beau m'évertuer à tous les efforts imaginables, les apparences seraient toujours contre moi. Par conséquent, j'ai appris sans regrets ni scrupules à me défier des apparences. Dès que je fus jeté dans le monde, on a signifié que je devais montrer une apparence et qu'il fallait que je l'adapte au monde, sinon gare à tout, le bambin ! ... Ça peut se dire : montrer patte blanche ou faire bonne figure ! L'éducation s'y est employée envers moi avec zèle et non sans efficacité, du moins assez que pour me rendre autre, c'est-à-dire aliéné. Toutefois, que je veuille discerner la moindre trace d'harmonie dans mon appartenance au monde, mes efforts demeurent vains : il n'y en a pas. Je ne me heurte jamais qu'à des corps suintants, gémissants, blessés, et combien de vies larvées (agonies larvaires), combien d'autres vides qui rendent toutes le même son ! Quel rôle suis-je donc censé jouer dans ce désastre ? Pourquoi trouverais-je exaltant, en particulier, qu'on m'ait affublé d'une identité de Belge ? Ce fut la convention appliquée d'un projet ourdi longtemps à l'avance ; et conformément à ce qui était entendu, la morosité d'un acte administratif sanctionna l'apparition de mon piètre corps vagissant après que la main de l'accoucheuse eut sectionné le cordon. Des chocs assez rudes, une poussée de liquides, puis déflagration : la Belgique comptait un habitant de plus. Belle affaire, en vérité ! A quoi ai-je consenti, moi, en définitive ? Que n'importe qui puisse en déclarer

autant qu'il soit Belge, Yankee ou Papou ne me console ni ne m'attriste. N'empêche que sur le plan d'une certaine réalité je me meus pourvu (sans doute à perpète) de cette particulière identité. Ça suppose évidemment bien des interprétations contradictoires. J'habite un lieu géographique et administratif dont on m'a appris qu'il était indiqué de l'appeler Belgique, et la vétille que semble telle banalité implique déjà que tout un héritage culturel m'est supposé plus acquis qu'aucun autre. Ainsi, puis-je sans vergogne m'attarder, dans l'atlas ou sur la mappemonde, à considérer les formes bizarres de mon pays. Auriez-vous comme moi pensé à la gymnastique d'un collebole qui fait le gros dos sous l'agaçante chiquenaude d'un fétu ? Pour mémoire, les colleboles sont des insectes lents et mous qui pullulent sous les feuilles mortes et dans le bois pourri. Domicilié depuis une trentaine d'années presque exclusivement au sein de l'aire belge, tenaillé comme il se doit par les sempiternels doutes météorologiques, fort peu soucieux des péripéties de la querelle cabotino-linguistique, amoureux de la senteur âpre et du vert capiteux des incomparables feuillages condruziens quand la drache les a lustrés, admirant au nez et à la barbe de beaucoup d'ignares fransquillons qu'Ulenspiegel se traduise Hibou-et-Miroir tandis qu'ils entendent «l'espiègle», me voici, chair et passion, issu du peuple dont les plaisirs sont multiples mais qui ne peut jamais renchérir : François, Eugène, Jules, Ghislain, Caisse de Retraite numéro 5011/35.344, embêté récemment jusqu'à contrôle d'identité et presque procès-verbal pour avoir à six heures du matin osé pissé contre un mur aveugle déjà fort délavé dans une rue où ne passait que moi en patrouille et deux vadrouilles de flics ... Longtemps, j'ai roulé ma puérile bosse entre Bocq et Samson dans le Condroz namurois avant de migrer en Bruxelloise Capitale de pisseuse réputation, avec des séjours plus ou moins longs aux quatre coins de la Wallonie, à Marche-en-Famenne, à Gembloux, à Dave-sur-Meuse et à Liège. Dans ces endroits, j'ai été pour la commodité des espions triviaux repéré successivement comme moutard au foyer, écolier à la communale, collégien chez les bons curés, étudiant en agronomie, employé de bureau dans les assurances (-vie), marginal sans ressources connues, malade mental en traitement, malade mental en sursis administratif, chômeur, chômeur mis au travail (sic), et enfin fonctionnaire du rang 20 admissible sous réserve au grade d'agent de l'Etat ... Quel Etat ? En aucune de ces postures je ne me suis senti ni à l'aise ni à ma place : gare la conclusion ! «Quand l'écheveau est sur la bobine, il faut tisser ! ...» Certainement que la force

qui m'a jeté au monde charriait quantité d'atavisme, dans lequel j'ai baigné – malgré moi plutôt que malgré tout. L'atavique fatalité m'imprégnant dès la passe où le spermatozoïde rescapé plonge dans l'ovule, elle me fait coltiner depuis son grouillant bagage, avec ça que mes gonades multiplient à leur tour les petits esquifs à flagelle chargés des marchandises héréditaires ... Oui, je devais – ma destinée était toute tracée ... – payer de ma personne et fournir à la nation la trinité respectable du paysan, du père de famille et du bon chrétien. Alors, qui m'expliquera la raison pour laquelle je suis aujourd'hui citadin, célibataire et mécréant ? Faut-il que je croie à une intervention occulte ou à la majestueuse ironie du sort ? Je devais accomplir tous les travaux de la terre, travailler le paysage qui m'a vu naître ... Creusant mon sillon, semant ma graine, je n'ai récolté que la rafale des temps qui courent, ces temps que pressent les impitoyables exigences de l'idée du progrès à n'importe quel prix. Ne m'est resté qu'un fatras d'émotions fantasques m'aidant il est vrai parfois à mieux respirer quand je reviens à ce paysage que je ne travaillerai pas, quand je caresse la campagne de mon pas gauche et sacrilège de citadin. Rien ne s'oppose, naturellement, à ce que je devienne géniteur, peut-être même me verra-t-on en ce rôle, mais rien non plus ne pourra empêcher que spirituellement je ne serai père que par procuration, le monde interposant sa loi que je ne révère certes pas entre moi et mes enfants. Serai-je cru si j'affirme que je me suis rêvé en Loth lutinant ses filles ? Ah ! être Loth, pas Job ! Et puis après tout qu'importent Loth et l'anecdote, fût-elle biblique ? Oser se permettre quelque perversion magnifique et cracher à la gueule du teigneux ahurissant de bonne volonté qui se vautre dans son fumier : quel soulagement et quelle dérision ! Ayant perdu l'espoir de fonder une famille qui ne soit pas encore une proie supplémentaire pour les appétits du monde, j'ai broyé entre deux haut-le-cœur la grosseesse nerveuse de mon ambition patriarcale. Enfin, suis-je si délirant d'avoir un jour parjuré les serments que les prêtres extorquèrent à ma crédule obéissance ? L'idée chrétienne du salut me suffoquait parce qu'elle consiste d'abord à faire endosser de plus en plus de culpabilité. Mon esprit ne joue pas les diables dans le bénitier, s'il se débat c'est pour échapper à l'emprise douillette des rédemptions trop veules, pour esquiver aussi bien et simultanément les œuvres pies de la pénitence que les pompes de Monsieur Satan. Sans doute, barboter dans le sentiment de culpabilité – repentir oblige ! – donne droit au repos qu'accorde l'absolution ; moi, en revanche, j'ai perdu celui que procure



la bonne conscience. A tel point de rupture, comment mon âme vibrerait-elle à entonner bravoure dès les premières mesures d'une Brabançonne ? Je connais d'autres musiques moins fades. Belgique, champ de bataille de l'Europe, est-il écrit. En clair, ça veut dire : Belgique, charnier du Vieil Occident ... Tout le sang des victimes, au cours des siècles et de tuerie en tuerie, a gorgé l'humus belge jusqu'à faire transsuder du paysage d'intolérables exhalaisons de mort qui incitent un certain esprit belge, boursoufflé de truculente suffisance et d'hypocrisie cossue, à soutirer de la mort pour en jouir sans aliéner leurs aises aux plus gourmands. Une fois, j'en eus assez de l'opulent cimetière qu'est l'honorabilité belge, et je me résolus à partir au large blesser mes yeux à des lumières plus éblouissantes. Belgique ni «malgré tout» ni «pas du tout» : Belgique malgré moi, j'y suis revenu parce qu'ailleurs je ne me suis pas mieux senti à ma place. Ce n'est donc pas une question d'endroit mais d'esprit ou de manque à être – à s'inscrire dans la réalité conforme. Depuis, je sais – on ne comprendra pas –, je sais que nulle part ailleurs je ne me sentirais plus intensément étranger qu'ici. Moi-même, je ne le comprends bien que parfois, lors des trop rares instants de véritable tendresse, à la lueur du regard de la femme aimée, ou dans l'émotion de pouvoir répondre à l'appel d'une âme impatiente, ou encore aux pires moments de maladie, de solitude et de déchirement intérieur ...

Assez ! Je m'en vais de ce pas vers la Foire du Midi, c'est à cent mètres de mon antre, rire dans la baraque aux miroirs déformants ! ...

## **j'aime le «non-état» qu'est ce pays**

C'était en janvier 1964, je crois. J'étais en Chine depuis près d'un mois. A cette époque les remparts cyclopéens de Pékin, percés de portes monumentales, existaient encore.

Comme chaque matin je saute de mon lit vers cinq heures et je cours à la fenêtre de ma chambre d'hôtel pour voir le lever du jour. Déjà, gelé à blanc, le soleil apparaît au-dessus des remparts, monte droit vers les toits de la Porte-de-l'Est et s'accroche à la corne de la première corniche. Dans la rue, les hommes en bleu peinent sur les triporteurs où s'entassent d'énormes charges. Certains de ces triporteurs remplacent les pousse-pousse d'autrefois et transportent des gens chargés d'objets les plus bizarres. Ainsi je vois un homme tenant en diagonale un cercueil qu'il enlace de ses bras. Est-ce une épouse ou un fils qu'il mène au cimetière ?

Il est entraîné dans le mouvement continu et irréel de milliers de triporteurs et de vélos. Ronde immuablement lente et pénible. Ce matin, un fort vent qui vient des plaines du nord-ouest, soulève une sorte de brume de sable jusqu'aux marches inférieures du ciel, le teintant en dégradé de soufre jaune, blanc, bleu pâle. Plus haut, le ciel de la nuit pâlit lentement et prend comme chaque matin depuis un mois l'aspect d'une immense et pâle dalle funéraire qui scellerait les ossuaires célestes. Après avoir fait le tour de la place, le triporteur de l'homme au cercueil disparaît sous la Porte-de-l'Est.

Entre-temps le soleil s'est hissé jusqu'à la corne de la seconde corniche.

\*

Le sable jaunâtre soufflé par le vent s'introduit dans ma chambre par les jointures de ma fenêtre. Il tombe grain à grain sur la tablette où il forme déjà de minuscules dunes et puis je ne sais comment, se glisse partout. J'en trouve entre les pages de mes livres et sur ma brosse à dents.

La plaque de verre qui recouvre ma table est déjà embuée d'une mince pellicule mate comme le tain d'un miroir qui au lieu de réfléchir effacerait les choses.

\*

Une sorte de désespoir sans cause, de chagrin sans origine m'envahit alors. Le ciel de Chine, le soleil froid, le vent sablé et les couleurs de l'air sec, me deviennent insupportables. Pour la première fois de ma vie j'ai le mal du pays.

\*

Une nostalgie intense m'envahit. J'ai envie du vent humide de chez nous, j'ai besoin de voir les champs où poussent déjà les blés d'hiver et qui, en ces derniers jours de janvier, sont d'un vert acide et tendre.

J'ai le spleen. Je pense à ces matins, quand je prends le train à Hove pour aller à Bruxelles au Palais des Beaux-Arts. Je lève les yeux de mon livre entre Kontich et Duffel, je jette un coup d'œil par la fenêtre du wagon pour recevoir les couleurs de l'hiver de chez nous. Leurs jeux exquis et frais me servent de provision pour toute la journée.

\*

Ici, tout est sec, glacé, et quand je touche un objet en métal, je reçois une décharge électrique. Le sable s'est introduit dans ma bouche et crisse sous mes dents.

Je me sens étranger à l'admirable Chine. Je me recouche. J'étends un mouchoir sur mes yeux pour que la lumière blanche et dure ne transparaisse pas à travers mes paupières. Et je pense à mon pays. Non, je ne pense pas. Tout à coup, les images, les visages, les souvenirs me submergent. Je me rends compte qu'ils sont en moi, là, toujours là, qu'ils «sont» moi. Je reconnais cette émotion là que je ne ressens que chez nous. Elle est faite de signes presque imperceptibles : un geste d'amitié, la musique, le sourire d'une inconnue croisée dans la rue, le regard d'un enfant, la vue d'un être aimé, une lecture, un poème, ou parfois simplement l'air. L'air de chez nous que l'on boit plus qu'on ne le respire. Mais cette fois l'émotion n'est pas liée à tel ou tel souvenir, c'est tout le pays qui vient d'un coup à moi comme une marée d'équinoxe à Anvers.

Je crois que je puis dire sans ridicule que cette émotion à la fois fragile et forte, c'est l'amour.

\*

C'est donc ce matin-là, à Pékin, que je me suis rendu compte avec surprise que j'aimais mon pays. Dans ma chambre d'hôtel, si loin, à l'autre versant du monde, je percevais physiquement cette terre de Meuse et d'Escaut, là où le vent d'ouest souffle ses nuages et son climat doux d'Ostende aux Fagnes. Je me souvenais d'une promenade faite à la Baraque-Fraiture en octobre par un jour de tempête. Il me semblait reconnaître à mes lèvres un lointain goût de sel que les rafales venues de la mer du nord à plus de 200 kilomètres de là me jetaient au visage.

\*

Un jour, j'ai rencontré un prêtre dans un pays lointain. Il n'était plus revenu en Belgique depuis des années. C'était lors d'une réception d'ambassade. Je le vois encore s'approcher de moi, l'air un peu tendu et me dire sans préambule, en néerlandais : «J'apprends que vous êtes d'Anvers. Dites-moi, le grand arbre qui se trouve derrière l'église de Berchem, existe-t-il toujours ?» Je lui répondis que j'avais vu l'arbre quelque mois auparavant et qu'il était superbe. Ses branches ombrageaient à présent, et recouvraient d'un dôme, toute la petite place qui se trouve derrière l'église.

Il y eut un silence. Ses traits se détendirent, son regard devint rêveur. Il respira profondément et eut un demi-sourire. Il s'éloigna sans répondre.

\*

C'est physiquement que l'on aime son pays. En cela nous ne différons pas des animaux et des plantes. Les ours blancs sont tristes au jardin zoologique loins de leurs beaux glaçons.

Je suis comme l'ours un fils de mon climat. Je suis citoyen du gulf stream. Le climat impose aux citoyens belges ses vêtements. Parapluies, gabardines, écharpes. Autrefois sabots, à présent souliers qui résistent à la pluie. Tout un comportement : une façon de regarder les nuages et d'écouter le bulletin du temps à la radio, une certaine habitude des rues

mouillées. Mais il y a surtout une façon de «recevoir» le climat de chez nous, de respirer l'air humide et d'en apprécier la souplesse sur la peau, d'aimer l'eau de nos étangs qui est verte et trouble, d'aimer aussi la lumière réfractée et pulvérisée par les nuages, qui avive et en même temps adoucit les couleurs. Couleurs, reflets du climat. Nulle part dans le monde les verts, les bleus, les gris ne sont aussi comestibles que chez nous.

Quand nous en sommes privés nous en éprouvons une nostalgie immense. En cela nous ressemblons aux Anglais de l'ancien Commonwealth qui pour survivre aux Indes avaient besoin d'un carré de gazon d'Angleterre devant leur bungalow.

Mais il y a plus que le climat. Il y a tout un comportement qui nous est commun de Liège à Anvers et de Charleroi à Hasselt. Notre cuisine par exemple, dont tout le rituel nous est, à peu de chose près, commun. Nous ne mangeons ni français, ni anglais, ni allemand ni hollandais.

Il y a chez nous une unité du goût et du parfum. C'est peut-être un des liens les plus forts qui existe. «La petite madeleine» en est un exemple illustre. Le goût d'un gâteau dilué dans du thé a suscité chez Proust une telle émotion que toute sa conception du Temps s'est organisée autour de cet événement.

*La perception dans le temps* de ce qui nous entoure est d'ailleurs le seul moyen d'appréhender l'espace où nous vivons et de lui conférer une réalité.

\*

L'amour que j'ai de ce pays n'est lié en rien à l'actualité de sa politique. J'ai eu souvent mal de vivre dans une Belgique moquée, méprisée parfois, dont on souligne la lourdeur et la vulgarité. Et souvent autrefois, j'ai dit «je suis Flamand» évitant le mot «Belge» dont j'avais honte. La Belgique semble faire tout pour décourager l'amour que l'on serait tenté de lui porter. Belgique est l'étiquette qui recouvre ce qu'il y a de plus contestable chez nous, guerre scolaire, question royale, querelles communautaires et surtout l'abominable racisme linguistique. L'Etat-Belgique est comme une femme avec laquelle nous aurions honte de sortir parce qu'elle parle avec vulgarité, qu'elle porte des robes affreuses, et qu'elle ne mange que du bifteck-frites et des tomates aux crevettes.

Elle suscite en nous des sentiments de rancune douloureuse, comme on en aurait si l'on avait honte de sa mère, parce qu'elle n'est pas ce

qu'on voudrait qu'elle soit. Parfois, à écouter le journal parlé à la radio ma déception va jusqu'à la nausée et je me mets à haïr la voix de la speakerine, son timbre, son accent, sa respiration-même, qui nous dit ce que nous sommes, ou plutôt ce que nous ne sommes pas mais ce que nous paraissions être. Si j'ai honte de cette femme pour ce qu'elle paraît être, je l'aime parce qu'elle a des yeux d'eau.

\*

Les grands pays d'Europe ont la mémoire de leur histoire et ont leurs mythes. Ils ont leur Pont d'Arcole, leur Trafalgar, ou leur Stalingrad, ils ont des généraux et des amiraux, des Reines et des tyrans, des philosophes prophètes, des prophètes-économistes et des prophètes-sociologues, ou des poètes que l'on porte en leur Panthéon. Leur mémoire remonte à la Reine Anne, à Yvan-le-Terrible ou à St-Louis. Ils y trouvent leur force et leur grandeur. Les Mémoires du Général de Gaulle pourraient porter comme sous-titre «L'Imitation de Jeanne d'Arc». Nous n'avons rien de tout cela. Heureusement.

Car les pays qui ont des héros ont tous commis dans leur passé de grands crimes dont le sang ne s'efface pas. Crime contre leur propre peuple. Horreurs, chambres à gaz, Hiroshima, murs des fusillés, camps de concentration, tortures. Rien n'expie ces actes. Nulle confession n'en peut obtenir l'absolution. On ne peut que pleurer ces crimes amèrement ou courageusement, comme le Chancelier W. Brandt agenouillé dans le ghetto à Varsovie. La Belgique n'a jamais eu l'occasion de perpétrer de grands crimes contre son peuple, car chez nous, les victoires et les défaites ont toujours été celles des autres et les cimetières militaires sont les charniers des soldats étrangers.

\*

Nous n'avons jamais été maître de notre destin. Nous avons dû nous arranger. Envahis, privés deux fois de la protection de l'Etat, nous avons dû nous tirer d'affaires. Seuls. Chacun de nous a dû choisir le comportement qui sauverait l'essentiel de ce que nous aimons dans ce pays. Et nous l'avons fait non sans dignité. C'est alors que nous avons puisé à nos sources profondes qui sont le besoin de liberté et l'horreur de la violence.

\*

Si nous n'avons pas de Jeanne d'Arc ou de Bonaparte sur le pont d'Arcole, nous avons nos martyrs. Par exemple ceux de la guerre de 14-18. Le hasard a fait que la plupart étaient Flamands. Ils sont revendiqués par les Flamands comme les martyrs de la Flandre. Mais ils sont plus que cela. Ils sont morts pour une guerre qui ne les regardait pas. Morts modestement, morts sans clairons, sans brillants uniformes, ni chevaux cabrés portant des officiers brandissant l'épée. Ils sont morts misérablement dans les boues de l'Yser, gris, malades, ne sachant pas pourquoi ils étaient là. Victimes. Victimes et témoins. Témoins de notre sort. Témoins d'un pays qui est comme une maison dont toutes les portes sont ouvertes et que des bandes adverses viennent saccager.

\*

La Belgique a été voulue par les autres. Depuis longtemps on a disposé de ce pays comme d'un terrain vague qui aurait passé d'héritage en héritage et puis qui finalement aurait été institué en terre libre par des frères ennemis. Quelle chance nous avons eue !

Nous avons échappé ainsi à la grande malédiction du XIX<sup>e</sup> siècle, le nationalisme. Si nous avons été victimes des nationalismes étrangers, cette sale maladie ne nous a pas contaminée jusqu'ici. L'Etat, chez nous, n'étant pas l'instrument des passions du chauvinisme. Nous avons donc échappé aux ravages du patriotisme déliquescents et au ridicule du chauvinisme à la française. L'Etat chez nous, a toujours été une institution basée d'abord sur le droit civil, le droit des personnes, et sur la constitution qui garantit nos libertés. Le droit pénal, qui est l'arme du pouvoir, était considéré comme un mal nécessaire et réduit au minimum. Sa mise en œuvre s'accompagnait de règles très strictes. En somme l'Etat s'effaçait devant l'individu. Peu de pays ont été aussi loin dans le libéralisme. Nos institutions tendaient même à l'anarchie, c'est-à-dire vers l'absence de commandement. Tout cela a pu tenir grâce à ce qu'on a appelé «le bon sens belge». C'est-à-dire une volonté de régler les problèmes sans violence. Deux morts à Grâce-Berleur ont été la cause de l'abdication de Léopold III.

Il en serait encore ainsi. Nous ne serons jamais une Irlande du Nord. Et cela est bien.

\*

Oui, j'aime bien vivre ici. Dans un pays qui n'existe presque pas et que je sens si profondément. Oui, c'est ici que je veux vivre. Je n'ai pas la nostalgie d'appartenir à une Nation. Au contraire. Je hais les nations. Oui, j'aime ce pays parce qu'il n'a pas de grande politique, parce qu'il essaye tant bien que mal de régler les problèmes des gens qui vivent ici et qu'il ne se préoccupe pas de Grandeur. Ces problèmes qui ne sont pas dûs à nous-mêmes, mais qui, comme les guerres dont nous avons souffert, sont des problèmes venant d'ailleurs.

Il y a par exemple la crise de l'énergie. Comme il y a eu la guerre de 14-18, c'est une invasion. Nous la subissons. Les victoires ne seront pas nos victoires et il est probable qu'on nous fera subir le poids de nos défaites.

\*

La langue est une chose complexe et immense qui a, on le sait, des fonctions multiples. L'écrivain ne choisit pas entre le néerlandais, le français ou l'anglais. On choisit son «écriture» on bâtit son «monde», mais on ne choisit pas sa langue. On se sert de la langue que l'on a reçue. On est d'ailleurs plus proche des écrivains d'une autre langue mais d'une vision semblable à la vôtre que d'écrivains de même langue mais d'une autre écriture. Il y a toujours eu des courants de pensées ou des styles qui ne connaissent ni frontières ni langues. Jamais pourtant, il n'y a eu une diversité aussi grande que maintenant. Le foisonnement des «possibles» est tel que chacun se fait une écriture (une langue, presque) et s'invente l'architecture de son église. Ce choix, je l'ai fait, ou plutôt, il s'est fait d'après la situation que je vivais et les matériaux dont je disposais. Si j'ai regretté longtemps de ne pouvoir écrire en néerlandais, ce regret est resté théorique. Ma langue, le français, s'est forgée en même temps que la perception que j'avais des choses dont je parlais. Il n'y a, chez moi, aucune théorie préexistante à l'écriture à laquelle je me réfère, et j'ai été toujours mal à l'aise avec l'abstraction. J'ai essayé d'écrire de la façon la plus concrète possible. En d'autres mots, j'ai essayé de *nommer* les choses plutôt que d'en parler. Par conséquent je ne pouvais changer de langue sans risquer de devoir traduire en néerlandais ce que je sentais en français. Et je crois peu important que l'on écrive dans une langue plutôt que dans une autre.

D'autre part j'ai compris, il n'y a pas si longtemps, que la querelle des langues est devenue un nouveau racisme. L'ennemi est celui qui dit



«ja» ou qui dit «oui», comme s'il avait la peau noire ou jaune. J'ai été moi-même l'objet d'attaques du côté flamand parce que j'écris en français et du côté francophone parce que je parle le néerlandais. J'ai décidé désormais de ne plus entrer dans ce jeu. Je refuse toute discrimination linguistique comme portant en elle les germes d'un fascisme. Et je crois que les partis linguistiques sont néfastes et doivent être combattus. Comme doit être condamné tout Pouvoir qui détourne à son profit idées, foi, et forces créatrices.

\*

En conclusion je ne pourrais vivre ailleurs qu'ici. J'aime le «non-Etat» qu'est ce pays. J'aime sa «non-violence». Nos querelles volent bas, tant mieux. Qu'elles restent où elles sont. Pourvu qu'elles ne s'élèvent jamais à la hauteur des mitrailleuses. Pourvu que jamais, chez nous, on n'estime devoir tuer quelqu'un parce qu'il pense autrement. Pourvu que nos querelles ne suscitent jamais les héroïsmes et les terrorismes.

Heureusement rien n'indique encore qu'il y ait un changement fondamental de notre «âme». Les problèmes communautaires se discutent dans une confusion et un désordre réconfortant. Aucune lame de fond n'a porté nos hommes politiques vers des solutions radicales. Il semble que l'immense majorité de la population continue à souhaiter l'absence de pouvoir. Peut-être parviendrons-nous à maintenir l'Etat quasi-anarchiste et non-violent qui a fait notre bonheur. Les menaces sont extérieures. Elles viennent des grandes concentrations du pouvoir, de la technicité, des problèmes du tiers-monde et des nouvelles formes du pouvoir comme celle des entreprises supra-nationales. Nous avons heureusement encore quelques années de liberté devant nous. Nous avons survécu à tant d'invasions.

Merveilleuse vacuité puisqu'elle permet que nous y projetions nos rêves. Réalité suprême, qui fait d'un pays le reflet de nous-mêmes. Aucun messianisme d'Etat ne nous empêche d'aimer la Belgique comme chacun de nous le désire. J'espère que les tentatives de messianisme de la Flandre et de la Wallonie échoueront et que deux petites nations ne remplaceront pas notre merveilleux refus de nation. Quel orgueil et quelle folie que de prétendre savoir ce qui est bon pour les autres !

Je veux continuer à aimer ce pays tel que je le rêve et non tel que des lois me l'imposeraient. C'est le pays où le vent d'ouest apporte le goût du sel de la mer depuis Ostende jusqu'à la Baraque-Fraiture.

liliane wouters

---

## documents

22 mai 1980

... «les documents ci-inclus seraient tirés du manuscrit d'une œuvre d'anticipation. Faut-il ajouter qu'il s'agit de pure fiction ? Notre contexte politique ne laisse nullement prévoir semblable évolution».

5 janvier 2045

... «les documents ci-joints ont dû faire partie d'une œuvre déposée à la Société des Auteurs. Le dossier est anonyme. Mais tout porte à croire qu'il s'agit d'un écrivain du mouvement néo-courtelinesque-petit-bourgeois qui marqua le déclin de la belgitude».

(traduit de l'euro)

11 septembre 2743

... «témoignages de plus à verser au dossier du racisme, plus précisément du racisme linguistique. La mesquinerie des situations évoquées nous porte à croire que les faits se sont déroulés dans la région appelée autrefois Belgique...»

(traduit du sineuro)

EN ANNEXE :

- A) Fragment d'une pièce inédite
- B) Extrait d'un constat de relations sexuelles illicites
- C) Lettre
- D) Coupures de journaux
- E) Extrait de discours
- F) Au ban
- G) Chefs-d'œuvre méconnus
- H) Nécrologie

## A. FRAGMENT D'UNE PIÈCE INÉDITE

*Décor* : Le bureau de police situé au pied du mirador central de Bruxelles-Brussel. La fenêtre du fond donne sur le passage de la rue Rouleau-Rivière\* (anc. rue de Rollebeek). Les fenêtres de droite donnent sur le mur\*\*.

*Personnages* :

DELOUSSE    commissaire linguistique ouallon.  
PEER         apatride linguistique

.....  
.....

### *Scène VIII*

Delousse    – Enfin, mon ami, je ne vous comprends pas. Vous fuyez la zone flamande. Vous êtes écrivain. Vous désirez vivre et travailler à Bruxelles.

Peer         – J'écris en français.

Delousse    – Avec un nom comme Peer ? Impossible.

Peer         – Je ne peux tout de même pas m'appeler Poire !

Delousse    – L'article 5302 bis est formel : «Chaque citoyen ouallon a l'obligation de porter un nom de consonance française»

Peer         – Mais je ne suis pas Ouallon ! Je suis Flamand.

Delousse    – Alors, retournez chez eux.

Peer         – Je vous dis que j'écris en français.

Delousse    – Alors, faites traduire votre nom. «... consonance française ... tenu d'apporter à cet effet toutes les modifications nécessaires suivant la procédure décrite à l'article 5302 ter».

Peer         – Je refuse de m'appeler Poire.

\* Ce passage constituait l'un des trois points d'accès de Bruxelles à Brussel et vice-versa. Comparer à la porte Mandelbaum, d'Israël en Jordanie.

\*\* Comme à Berlin, le mur scindait la ville. Il comptait cinquante-six miradors et trois passages : Rouleau-Rivière, déjà cité, Cul-Renard (anc. Vossegat), Mont-Froment (anc. Korenberg).

- Delousse – Poirier, alors.
- Peer – Ce n'est pas tout à fait la même chose.
- Delousse – Exact. La traduction pure et simple est gratuite, toute transformation se paie. Poire ne vous coûterait pas un franc. Poirier, une certaine somme. Dupoirier beaucoup plus.
- Peer – Je m'appelle Peer, je tiens à mon nom, c'est celui de mon père.
- Delousse – Quelle coïncidence. (pause) Poire ou Poirier ?
- Peer – Laissez-moi le temps de la réflexion.
- Delousse – Nous sommes bien disposés à votre égard.
- Peer – Je suis un réfugié politique.
- Delousse – Les Flamands vous ont expulsé, raison de plus pour franciser votre nom.
- Peer – Plus tard.
- Delousse – Plus tard sera trop tard. Aujourd'hui le ciel est bleu, mais demain ? Rappelez-vous le vers célèbre : Toi qui pâlis quand le ciel est couvert.
- Peer – Marcel Thiry.
- Delousse – Exact. Un nom d'origine, celui-là. Tenez-vous à pâlis ?
- Peer – Hélas.
- Delousse – Hélas, hélas ! Vous feriez mieux de prendre vos dispositions. «Quand il pleut, j'ouvre mon parapluie». C'est d'Emile Duchamp, notre grand socialiste. Une pensée qui va loin. (pause) Poire ou Poireau ?
- Peer – Poireau ?
- Delousse – Poirier, Dupoirier, ce que vous voudrez.
- Peer – Après le week-end.
- Delousse – On ne dit pas le week-end, on dit la dominique. Enfin, on ne prononce plus le double vé. Vous vous obstinez à prononcer le double vé. Le double vé n'est pas français, le double vé n'existe pas.
- Peer – Wallon.
- Delousse – Ouallon, ouagon, ouécé.
- Peer – Je ne peux pas dire le double vé ?
- Delousse – Puisque je vous dis qu'il n'existe pas.
- Peer – Vous en êtes sûr ?
- Delousse – Formel.
- Peer – Et Dieu ?

- Delousse – Dieu ?
- Peer – Oui, Dieu.
- Delousse – Qu'est-ce que Dieu vient faire là-dedans ?
- Peer – Vous y croyez ? Vous pensez qu'il existe ?
- Delousse – Y croire ? Cela dépend du gouvernement. Mais qu'il existe, non, bien sûr que non, Dieu n'existe pas.
- Peer – Vous prononcez pourtant son nom. Vous employez son nom.
- Delousse – Assez ! Pas de digressions ! Vous ne m'aurez pas !
- Peer – J'aime le double vé. Le double vé a de la classe. Le double vé m'excite. Waterloo, Wagner, Wouagadougou.
- Delousse – Ouagadougou. En Haute-Volta ils écrivent Ouagadougou.
- Peer – Vous en êtes certain ?
- Delousse – Absolument. D'ailleurs, nous l'avons jumelée avec Ouaterlo.
- Peer – Vous avez sans doute raison.
- Delousse – Et comment ! (pause) Alors, Poire ou Poiret ? Poirier ou Dupoirier ?
- Peer – Cela coûtera cher ?
- Delousse – Vous êtes écrivain ? Demandez un subside.
- Peer – Vous croyez ?
- Delousse – Le conseil culturel n'est pas fait pour des prunes. Ni pour des poires. Ah ! Ah ! (rire gras).
- Peer – J'aurais des chances ?
- Delousse – Cent pour cent. Pourvu qu'il y ait motivation linguistique.
- Peer – Et ... combien ?
- Delousse – Mettez le paquet. Au moins un verger. Ah ! Ah ! Ah ! (second rire gras).
- Peer – Je l'aurais vraiment ?
- Delousse – Quoi donc ?
- Peer – Ce subside.
- Delousse – Bien sûr. Mais rappelez-vous : pour motivation linguistique. Vous en avez ras le bol de passer pour un Flamand.
- Peer – Un vrai subside ? Quelque chose de substantiel ?
- Delousse – De quoi vous trouver un nom à particule.

Peer – (après réflexion) Soit. Mais à une condition. Je veux m'appeler Durondeau Doyenné du Comice. C'est un nom bien français, n'est ce pas ?

.....  
.....



B. EXTRAIT D'UN CONSTAT DE RELATIONS SEXUELLES ILLICITES  
(entre un Ouallon et une Flamande)

(Couillet-Queue, 02.06.94)

.....

*Constatations :*

En arrivant sur place nous invitons *Binamé* à nous conduire à sa chambre à coucher. Le lit est ouvert, les draps de lit sont froissés, les emplacements sont tièdes, les deux oreillers sont froissés. Deux empreintes de corps sont encore visibles sur le lit.

Dans la penderie, les tables de chevet et la commode, nous ne relevons rien d'utile à nos constatations. (Notons cependant qu'une photographie prise sur la plage d'Oostende est posée sur la dite commode. On y voit *Binamé* devant une barque appelée Godelieve).

Nous redescendons au rez-de-chaussée. Sur une tablette à l'entrée de la cuisine se trouvent deux tasses. L'une contient du café noir, l'autre du café au lait. Interrogé sur ce fait, *Binamé* répond qu'il commence toujours par du café noir chaud et termine par du café au lait froid (sic). Nous continuons nos investigations. Sur le divan du salon est assise une femme que nous identifions comme étant la nommée :

SCHIETTECATTE Godelieve, Maria, Cornelia, divorcée, née à Zottegem le 05.12.64, sans profession, domiciliée à Brussel, (Flandre) Willibrord Van Perkstraat 234.

SCHIETTECATTE est vêtue d'un peignoir et d'une chemise de nuit. BINAMÉ déclare que SCHIETTECATTE vient d'arriver. Après contrôle de l'identité et compte tenu des vêtements qu'elle porte, nous marquons notre étonnement quant à l'heure matinale à laquelle l'intéressée a fait le voyage, et de son habillement. BINAMÉ prétend qu'elle s'est mise à l'aise avant de travailler, car elle lui servirait de femme de ménage ...

.....  
.....  
.....

Ce jourd'hui 2 juin 1994

Nous soussignés LEMAIRE Arthur MDL Chef de gendarmerie  
en résidence à *Charleroi* revêtu(s) de notre uniforme

Faisant suite au transmis mieux rappelé en marge, portons à votre connaissance que le constat de relations sexuelles illicites en cause de BINAMÉ Joseph, Marcel, Ghislain a été effectué à la date du 2 juin 1994 ...

C. LETTRE

Bruxelles, le 9 avril 1995

République de Ouallonie  
Ministère de la Culture  
Service de la Littérature

A Monsieur Jean-Jules Duponchel  
Ecrivain

Monsieur,

Nous avons bien reçu votre demande de subside en vue de l'édition de votre ouvrage intitulé : Littérature Ouallonne 1850-1950.

Nous sommes prêts à intervenir dans ses frais de publication et de diffusion.

Ce livre présente un grand intérêt pour la connaissance de nos Lettres. Quelques négligences se sont cependant glissées dans la version que nous avons sous les yeux. Nous espérons que vous voudrez bien en tenir compte afin d'apporter d'urgence les modifications indispensables.

- P. 3 (avant-propos) QUAGHEBEUR (La signature est donc Mauvoisin)
- P. 9, 5<sup>e</sup> ligne : DE COSTER (Il s'agit évidemment de Charles Lesacristain)
- P. 22, 13<sup>e</sup> ligne : de GHELDERODE (au lieu d'Argentrouge)
- P. 48, 1<sup>re</sup> ligne et
- P. 61, 4<sup>e</sup> ligne : ELSKAMP (nous supposons que c'est Aunechamp, ou plutôt Champd'aunes)
- P. 88, dernière ligne : RODENBACH (Rougeruisseau)
- P. 111, 8<sup>e</sup> ligne : WILLEMS (pour Guillaumet)
- P. 112, 1<sup>re</sup> ligne : WOUTERS (vous avez orthographié WAUTERS, de toute façon c'est Gautier)
- P. 124, 5<sup>e</sup> ligne : VERHEGGEN (qui doit dorénavant s'appeler Deshaies)

Ajoutons cependant que l'ensemble de l'ouvrage est d'une grande pureté linguistique. Quelques erreurs (8) ne relèvent pas du délit. Nous n'avons pas cru devoir adresser copie de la présente à la censure et nous attendons votre manuscrit expurgé.

Agrérez, Monsieur, ...

#### D. COUPURES DE JOURNAUX

##### *Fermeture d'un établissement*

Le restaurant «Chez Mimile» situé à l'angle des boulevards de la Francité et Emile Duchamp (ex Vandervelde) servait de lieu de réunion à des nostalgiques du Plat Pays. On y buvait de cette bière proscrite que Baudelaire disait à juste titre deux fois bue et qui porte on ne peut mieux le nom de «gueuze». on y servait des plats interdits tels que waterzooi, choesels, carbonades flamandes, kip-kap ... etc. Prévenue par un client de passage, la police a pu s'emparer de pièces à conviction et le parquet vient à bon droit de fermer cet établissement.



### *Feu de joie*

Indignés par l'incivisme d'un industriel liégeois, les étudiants des Beaux-Arts de la Cité ardente ont pris d'assaut la luxueuse demeure où ce nabab entassait des œuvres de «maîtres». Tytgat, Permeke, Rik Wouters, Ensor, Evenepoel, De Saedeleer, Jacob Smit ... ces noms suffisent à traduire la fureur des jeunes gens. Nul besoin d'ajouter que les toiles découverte furent aussitôt jetées par la fenêtre et qu'un grand feu purificateur a réglé leur sort.

### *Prière d'insérer*

De Gaulle Charles-Léon tient à faire savoir qu'il n'a rien de commun avec son homonyme Van De Walle Charles-Gabriel.

Thierry Martin, de Thorembais-les-Béguines, ne descend nullement de Dirk Martens, dont la statue se trouve à Aalst (Flandre).

Delcopette Louis, de Hantes-Wihéries, ne reconnaît plus les dettes de son épouse Vanparijs Yvonne, de Scheldewindeke (Flandre). Vanparijs Yvonne vient d'ailleurs d'être extradée à la demande du haut-commissaire flamand aux questions linguistiques.

La famille Lahaye, de Battice, n'a rien à voir avec les Lahaye venus de Veurne (Flandre) au xv<sup>e</sup> siècle. Elle peut d'ailleurs produire huit quartiers de francité.

## E. EXTRAIT DE DISCOURS

(Des experts prétendent qu'il s'agirait d'une allocution prononcée par Maurice Le Mesureur (1862-1949, prix Nobel) au cours d'une manifestation organisée pendant la première guerre mondiale, à la Scala de Milan. Nous sommes formels : les réfugiés évoqués ici sont des Ouallons des communes rédimées qui sont parvenus à franchir le Mur Linguistique).

«... J'ai vu un grand nombre de mes compatriotes réfugiés ; les uns avaient été riches et avaient tout perdu ; les autres étaient pauvres (...). Ils ne sont pas résignés, car se résigner c'est renoncer et ne plus tendre son courage. Ils sont heureux et fiers de leur détresse. Ils sentent obscurément que cette détresse va les régénérer à jamais dans la mémoire des hommes ...».

## F. AU BAN

Nous avons pris l'excellente habitude de dénoncer les individus dont les paroles ou les écrits portent atteinte à l'intégrité de l'image ouallonne. La vigilance de nos lecteurs nous permet de mettre au ban quelques noms supplémentaires :

Le sieur *Pétrarque*, d'Arezzo (Italie) pour avoir qualifié Liège de «Civitas barbarica». Citation : «Dans une ville si célèbre à l'étranger, nous dûmes nous creuser la cervelle pour trouver un peu d'encre. Encore était-elle jaune comme du safran» (Epist. Senil, XVI-I).

Le sieur *Scott*, Walter, d'Edimbourg (Grande-Bretagne) qui, visitant Ouaterlo prend les autochtones pour de «bons Flamands». Une épithète déplacée aggravée d'une erreur géographique.

Le sieur *Baudelaire*, Charles, de Paris (France) qui ne craint pas d'écrire : «Wallon, (sic : W) fruit-sec, insolent, refaisant les plans de Napoléon, caricature du Français, souvent bancal, pied-bot ou bossu».

## G. CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

Trop longtemps, la littérature ouallonne a été méconnue, foulée aux pieds par les impérialistes flamands. C'est pourquoi nous sommes heureux de faire connaître les auteurs bien ouallons rejetés dans l'ombre par des individus originaires des bords de Schelde ou de Leie.

*Iwan Gilkin*

### LA CAPITALE

L'énorme capitale est un fruit douloureux.  
Son écorce effondrée et ses pulpes trop mûres  
Teignent opulemment leurs riches pourritures  
D'or vert, de violet, et de roux phosphoreux.

Lâchant un jus épais, douceâtre et cancéreux,  
Ses spongieuses chairs fondent sous les morsures,  
Et ses poisons pensifs font germer les luxures  
Et les péchés malsains dans les cerveaux fiévreux.

Tel est son goût exquis, tel son piment bizarre,  
– Gingembre macéré dans un élixir rare, –  
Que j'y plongeai mes dents avec avidité.

J'ai mangé du vertige et bu de la folie.  
Et c'est pourquoi je traîne un corps débilité  
Où ma jeunesse meurt dans ma force abolie.

*Albert Giraud*

### ROSES D'ENFER

Voix de mon sang qui pleure, et vous, voix de ma chair,  
De ma chair pantelante et folle ! Voix pensives  
Plus hautes que le cri des houles convulsives,  
Taisez-vous, longues voix d'un passé triste et cher !

Taisez-vous, longues voix ! Voix des fleurs paresseuses !  
O voix, velours des voix, voix des fleurs d'autrefois  
Qui rêviez dans sa chair, qui chantiez dans sa voix,  
Voix des jasmins lascifs et des roses mousseuses

Taisez-vous ! Je tairai ma honte et ma rancœur.  
Le silence et l'hiver sont entrés dans mon cœur :  
Il neige du silence en mon cœur vaste et sombre.

Neige, neige, ô silence, et tâche de couvrir  
Ces roses de l'enfer trop lentes à mourir,  
Et mon unique amour crucifié dans l'ombre.

H. NÉCROLOGIE

R I P

Monsieur et Madame Ambiorix Léburon-Belgique  
Monsieur et Madame Boduognat Lenervien-Belgique  
Monsieur et Madame Indutiomar Trévire-Belgique  
ses enfants

Clovis, Clotilde et Dagobert Léburon  
Charlemagne et Godefroid Lenervien  
ses petits-enfants

Monsieur Jan Breydel  
Monsieur Pieter de Coninck  
Le comte et la comtesse d'Egmont  
Le comte et la comtesse de Hornes  
Monseigneur Notger, Prince-Evêque de Liège  
ses frères et sœurs

Monsieur et Madame Jacques Van Artevelde  
Monsieur et Madame Vonck-Vandernoot  
Monsieur John Cockerill  
ses cousins

Les familles Leliaerts, Klauwaerts, Chiroux, Gignoux  
Monsieur Charlier Jambe de Bois  
Mademoiselle Gabrielle Petit  
La Muette de Portici  
ses fidèles serviteurs

ont la profonde douleur de vous faire part du décès de

Madame

BELGIQUE – BELGIE

née à Bruxelles le 4 octobre 1830 et y décédée le (illisible) après  
une longue et pénible maladie, munie des secours de la religion.

Priez Dieu pour elle

*Note de l'éditeur*

Le manuscrit s'arrête malheureusement ici. Nous nous en voudrions  
d'y ajouter le moindre commentaire.

# **littérature et fonctionnement idéologique en belgique francophone**

## *Quelle unanimité ?*

Si la nécessité d'enseigner les lettres belges de langue française au sein de nos universités et de nos établissements secondaires apparaît peu à peu comme une évidence, appelée par la mise en place des structures institutionnelles de la communauté francophone du pays, il convient de rappeler que ce type de besoin, jamais satisfait, resurgit périodiquement, dans des contextes toujours politiques ; et que l'unanimité molle qui paraît actuellement se dégager n'augure pas forcément des jours heureux mais risque d'imposer à la diable une réforme, en dehors de tout discernement sélectif et prospectif. La problématique a d'autant moins de chance d'être creusée que l'étroitesse d'un semi-pays, l'ambiguïté des rapports avec la France et l'absence constante de consciences réellement critiques ont conduit parmi nos lettres à la prolifération d'arrivismes divers, mais feutrés, tous aussi surannés les uns que les autres. Nombreux seront dès lors les tenants de ce champ clos du parasitage réciproque qui tenteront de profiter de l'aubaine pour institutionnaliser un peu plus ce qui l'est déjà beaucoup trop. Et pour hisser derechef au pinacle quantité de fausses valeurs impatientes de faire taire le renom de ceux qui furent ! L'exigence que contient la question de l'art, et la rigueur scientifique qu'implique tant l'analyse de l'esthétique que celle du phénomène littéraire entendu comme fait historique et sociologique, seront à nouveau les grandes victimes de l'opération.

La crainte est d'autant plus plausible que la question surgit dans une province assoupie, bardée de ses dénégations. On ne peut en effet manquer de constater qu'alors même que tentait de s'imposer le concept, exagérément assimilateur et ombilical, de littérature française de Belgique, nos lettres de langue française cessaient, à l'exception des grands écrivains de l'exil (Michaux, Simenon), de connaître le renom,

national et international, qui fut le leur au temps de Verhaeren et de Maeterlinck. Ainsi la définition qui se trouve à l'orée du deuxième chapitre du livre consacré par Verhaeren à James Ensor (... «la Belgique hostile aux lettres et vouée depuis longtemps à la littérature des parlementaires et des journalistes...») continue-t-elle de signifier beaucoup plus qu'il n'y paraît ! L'époque consécutive au «miracle» vit en effet la mise en place d'institutions et de circuits littéraires divers qui régissent toujours indirectement la production actuelle et s'inscrivent dans une optique de repli. Ne visent-ils pas la mise en place de réseaux qui assurent à la plupart une reconnaissance qui n'existerait pas sans ce protectionnisme : comme la participation idolâtrique au monde francophone (c'est-à-dire français) qui ne s'en est nullement soucié jusqu'à présent ?

Une culture institutionnelle dissimulée constitue donc le cadre où pourrait se développer l'enseignement de nos lettres. Comme cette structure est cependant dépourvue des moyens normaux d'une culture d'Etat : comme il existe par ailleurs depuis longtemps des courants marginaux et des écrivains consacrés par Paris ; comme on se trouve enfin à une époque où s'affirme une nouvelle génération littéraire, où s'opère la relecture des œuvres antérieures et se produit l'émergence de celles qui sont appelées à durer, il n'est toutefois pas avéré que la diffusion de nos lettres dans les écoles soit destinée à s'enliser d'office dans le catalogue exhaustif des médiocrités et dans les redondances de l'infranationalisme. Encore faut-il pour cela qu'avant de se précipiter, on cherche à situer le problème dans toute son extension. Encore faut-il également qu'on définisse clairement l'objectif poursuivi ; qu'on en confie la réalisation à des esprits libres capables de discernement, et qu'on ne sépare pas cette question de celles – fondamentales – de l'édition et de la diffusion littéraires dans ce pays.

Sinon, la mesure aura pour seul effet d'ajouter au programme une matière supplémentaire ... Elle contribuera à nouveau à écarter de la littérature entendue comme plaisir, et ne servira même pas la prise de conscience qu'une judicieuse histoire de nos lettres permettrait peut-être d'insuffler. Or, il y va dans cette affaire du patrimoine culturel d'une population, jusqu'à présent fort peu concernée. Si l'on veut être sérieux et sortir enfin le débat du cénacle, vaguement unanimiste, de ceux qui en font profession, il importe d'avoir en la matière une authentique exigence qualitative. Quelle serait en effet la crédibilité d'un enseignement truffé de fausses gloires ou d'honnêtes artisans alors

qu'en un ailleurs si proche, la langue que nous parlons a vu surgir des œuvres aussi importantes que celle de Claudel ou d'Artaud, de Sartre ou de Malraux, de Jouve ou de Breton, de Proust ou de Saint-John Perse ? Quel serait par ailleurs l'impact d'une entreprise historique et sociologique, hâtive, mutilante et préconçue, si ce n'est de maintenir tout un chacun au beau royaume des poncifs ...

*En quelle histoire ?*

Or les questions posées par nos lettres, loin d'être neuves, susciterent, au fil des cent cinquante années qui nous firent, force tentatives d'approches. Celles-ci tournent toutes autour du problème de leur spécificité, c'est-à-dire de leur identité. Comme l'interrogation vira, presque à chaque coup, vers l'identité que nos lettres pourraient servir, on voit se dégager une large impuissance critique qui ne fait que corroborer le marasme. On pourrait ainsi s'amuser à égrener le lot de définitions au gré desquelles chaque nouvelle génération entend reléguer la précédente dans le folklore sans chercher à creuser réellement le sens de ce sol qui se dérobe en permanence. Peut-être serait-il plus simple de considérer enfin l'existence de ces frontières dans leur relativité et leur objectivité ; de regarder ce qui s'y produit ; puis d'en chercher les tenants et les aboutissants ... On y verrait d'étranges récurrences.

Sous Léopold I, l'instauration par l'Etat des prix de littérature vise ainsi à développer une conscience nationale en encourageant des textes qui mettent en valeur les mœurs et l'identité belges : l'époque produit des œuvres mineures. Sous Léopold II, l'essor du pays et d'une classe sociale fait de la Belgique une des premières puissances économiques mondiales. Conjointement, dans les trois grands genres littéraires, des écrivains importants donnent leur nom à des styles qui mettent d'abord l'accent sur la spécificité esthétique et produisent un espace littéraire propre <sup>(1)</sup>. S'il conviendra certes un jour de s'interroger sur les limites qui amenèrent les plus grands des auteurs de cette époque (Maeterlinck et Verhaeren par exemple) à un certain ressassement, il reste que ce moment «universel» de notre espace littéraire formalisa profondément

(1) Le chercheur soviétique L.-G. Andreev a tenté de dégager dans son ouvrage *Sto let bel'gijaskoy literatury* i les caractéristiques de cet espace littéraire «national».

un monde sans en avoir eu l'explicite volonté idéologique ; que cette acmé de nos lettres se fonda sur une volonté d'art, et qu'elle fut le fait d'écrivains plutôt internationalistes ayant à assumer au moins deux cultures.

A ceux que la tradition appelle désormais nos grands écrivains flamands et que le discours politique actuel souhaiterait reléguer dans le néant, succède et s'oppose une génération «romane» qui n'atteint ni au renom ni aux moments synthétiques de la précédente. Cette génération s'hypostasie sur le purisme linguistique et préfigure l'horizon semi-national sur fond de nostalgie française dont s'entoure depuis lors une bonne part de nos lettres : elle trouve une apparente radicalité dans le manifeste du «groupe du lundi». En même temps voient le jour dans le pays diverses institutions qui seront aptes à relayer le projet tout en empêchant la symbiose réelle avec la France et en supprimant l'internationalisme des précédents. La maison d'édition *La Renaissance du Livre* est ainsi créée pour promouvoir les lettres françaises de Belgique : il en va de même de la collection littéraire des éditions Labor. Jules Destrée, quant à lui, érige une Académie Royale de langue et de la littérature françaises dont le premier but, au vu des statuts, n'est pas la quête esthétique mais la défense et l'illustration d'une langue.

De plus irradiantes marges naissent toutefois des failles de l'après-guerre. Avec Pansaers, Joostens, Neuhuys ou Seuphor par exemple, la dynamique franco-flamande produit à Anvers des avant-gardes irrespectueuses. Cette dynamique laisse également se développer le parcours de figures originales moins liées à un mouvement tels Baillon, de Boschère ou Hellens, voire Avermaete ou Marie Gevers – encore que ces trois derniers aient eu à voir avec l'establishment dont les préserva cependant toujours quelque distance.

Côté purement francophone, la recherche littéraire choisit l'exil intérieur avec les surréalistes et y dégage une perfection langagière qu'eût pu envier l'école officielle. La grandeur des Nougé, Lecomte, Scutenaire ou Dumont se paye certes, comme pour l'avant-garde anversoise, d'un certain manque de déploiement continu que connaît moins Michaux. Profondément marqué par l'oscillation schizoïde des deux langues, celui-ci opte pour l'exil extérieur jusqu'à la volonté d'effacement de l'origine, et parvient à la fois à la langue, à l'ampleur et à la novation. Liégeois, Simenon qui n'échappe pas à l'inextricable mélange des ascendants, s'assume lui aussi dans l'exil. Un semblable tourniquet fait Crommelynck. Quant à Ghelderode, on le voit passer d'une langue



à l'autre ; s'exclure de plus en plus du pays où il demeure physiquement mais qu'il reconstruit en songe ; et y être finalement toléré après le sacre parisien ...

L'immédiat après-guerre connaît quelques années d'effervescence créatrice facilitées par le relatif protectionnisme du moment comme par la difficulté de se procurer les livres français ; par les remises en cause tant sociales que politiques, et par l'arrivée d'une nouvelle fournée d'écrivains. Mais l'ébullition venue de la secousse de 40-45 est de courte durée. Cobra se dissout comme mouvement structuré en 1951. Georges Lambrichs prend le chemin de Paris où il sera suivi par Dominique Rolin tandis que Chavée devient à La Louvière la perpétuation de sa propre légende. Si des «proscrits» tels Félicien Marceau connaissent dans la capitale française une ascension enviée, ici l'officialisation l'emporte peu à peu. *Temps Mêlés*, *Daily-Bul* ou *Phantomas* n'y peuvent mais. La croissance économique et le nouvel équilibre mondial induisent un retour à un ordre de vie plus conventionnel qui redit, en les accentuant, les données devenues coutumières de notre problématique littéraire. Que, dès maintenant, l'on puisse parler d'une «génération du désert» ne saurait vraiment surprendre. Cette génération littéraire ne constitue-t-elle pas l'ultime avatar de la problématique francophone qui donna au pays sa première figure ? Or à ce moment, les fondements objectifs de son pouvoir sont en train de se réduire allègrement. Toutefois, alors que le jeu de forces altère de la sorte un espace (en fait bruxellois) plus étroit que jamais – mais ayant encore l'illusion de ses possibles – le système littéraire advient, lui, à une perfection quasi-tautologique : il rencontre de moins en moins d'écho dans un large public.

Une loi du Régent instaure – non sans difficultés – un Fonds National de la littérature qui doit entre autres servir d'incitation à l'édition. André De Rache, poète qui fut d'abord publié par l'initiateur Georges Houyoux, crée de son côté une collection «somp tueuse» où se côtoient la plupart des écrivains du moment. Par ailleurs, nos lettres trouvent en la personne du poète Roger Bodart un relais institutionnel et un ambassadeur itinérant qui assure à certains, avec le concours des éditions universitaires, cette source d'immémorial qu'est la présence dans une collection blanche, anthologique. A Paris d'autre part, et sous son influence, Seghers ouvre largement aux Belges francophones sa collection des *Poètes d'aujourd'hui* tandis que l'Etat pratique une politique d'achat qui risque parfois d'épuiser les tirages. Les rites et

activités de l'Association des Écrivains Belges, organisme qui en regroupe un grand nombre, servent de répondant à ce circuit quelque peu fermé dont le Pen Club constitue le Gotha.

Le système en question constitue bien une époque. Dans le domaine privé par exemple, la fortune du poète Géo Libbrecht permet l'impression de *l'anthologie de l'audiothèque* qui se compose de fascicules consacrés à nombre de nos poètes (anthologie dont la diffusion fut presque inexistante dans le scolaire et le commercial) : elle est également à l'origine du *cimetière des poètes* où reposent actuellement sa dépouille ainsi que celle de Roger Bodart. Des revues relayent en outre l'entreprise générale. Si *Marginales* paraît en être la quintessence, il en est d'autres, et notamment *Audace*, liée à un mécène privé. Il faut d'autre part remarquer que les trois grandes revues d'intérêt général de cette époque (*La Revue générale*, *Synthèses*, *La Revue nouvelle*) se conforment au modèle de la revue culturelle de type humaniste : que la mutation de la *Revue nouvelle* dans le courant des années soixante consiste précisément dans la suppression de cette optique au profit d'une vision plus socio-politique (même pour le religieux) ; que *Synthèses* ne survit pas à la disparition de son animateur et que la *Revue générale* doit au dévouement bénévole de certains des siens de maintenir aujourd'hui le cap en dépit d'un public qui tend à se restreindre.

Ce monde, qui eut parmi les membres influents de l'Académie Lucien Christophe, par ailleurs directeur général des Beaux-Arts au ministère, possède en guise de façade internationale ses *Biennales de poésie* et son *Journal des poètes*. Il trouve dans l'institution du *Théâtre National de Belgique* et dans les *théâtres agréés* (tous régis par arrêté royal) un lieu plus social dont l'audience ne fut cependant jamais authentiquement populaire. Ces instances théâtrales connaissent, entre 1950 et 1960, un essor optimal : elles assurent la création de l'essentiel de notre théâtre littéraire de l'après-guerre où l'on retiendra notamment les noms d'Herman Closson, Georges Sion, Jean Mogin, Charles Bertin, Paul Willems, Jean Sigrid et Suzanne Lilar.

Une somme scientifique consacrée au phénomène des lettres belges de langue française voit également le jour à cette époque sous l'aspect d'un ouvrage collectif publié à *La Renaissance du Livre* et communément appelé le «Charlier-Hanse» (du nom de ses maîtres d'œuvre). Ce travail, qui est largement le fait du monde littéraire groupé autour de

l'Académie <sup>(2)</sup>, se prolonge par la fondation, à l'initiative de cette même institution, d'un *Musée de la littérature* destiné à rassembler les archives de nos écrivains, à les dépouiller et à les répertorier, à les analyser et à les diffuser. L'Académie met enfin en chantier une *bibliographie exhaustive des écrivains de Belgique* dont quatre tomes ont été publiés.

Tout cela se réalise aux alentours de 1958, année de l'exposition universelle de Bruxelles. Deux ans plus tard, l'indépendance du Congo met en question un des fondements essentiels de l'unité nationale et sape décisivement les derniers bastions de la prépondérance francophone qui avait un temps signifié l'Etat. A la crise sociale qui suit l'émancipation de nos colonies et qui nous vaut un vrai gouvernement social-démocrate, à cette crise qui produira une écriture comme celle, presque unique, de Jean Louvet, succède l'accélération du processus communautaire. Celui-ci a notamment pour conséquence immédiate la constitution de deux cabinets de la Culture – ce qui implique la disparition progressive de l'autonomie dont disposait la direction des Beaux-Arts au sein de l'Education nationale. L'heure est en outre à l'éducation populaire et à l'éducation permanente. L'intemporalité et l'éternalisme, caractéristiques du style des années écoulées, deviennent malaisés à perpétuer <sup>(3)</sup>. C'est qu'ils correspondent à un temps où un monde sentit vaciller son pouvoir mais ne parvint ni à en analyser les causes ni à modifier le réel en conséquence. Se perpétuant dès lors en songe au gré d'une durée unifiée et suspendue, déniait l'historicité pour plonger aux délices du mythe historique, ce milieu littéraire des années cinquante produisit des poètes classiques et des dramaturges littéraires, mais compta peu de vrais romanciers – sinon fantastiques – et nul poète ou dramaturge hanté par l'éclatement de la modernité.

Tandis que s'effectuent ces renversements divers qui amènent en l'Etat la prépondérance flamande et distendent, sans le déchirer <sup>(4)</sup>, le

(2) Remarquable somme, elle omet cependant l'aire surréaliste et plonge par contre jusqu'aux tréfonds du Moyen Age – ce qui indique une scientificité fondée sur une vision, plutôt éternaliste de notre histoire.

(3) On notera notamment qu'à l'exception de Willems et Sigrid, dont il faudrait creuser plus spécifiquement la problématique et qui furent d'ailleurs ressentis par leurs pairs comme «à part», la production de nos dramaturges tarit ou cesse définitivement.

(4) Mis à part le gouvernement Lefèvre-Spaak et l'effervescence universitaire des années 68-72 qui voit renaître une ébauche d'intelligentsia, laquelle fut admirablement détruite et disséminée, on voit en effet se produire très vite de nouvelles dérivations du discours critique dans la fantasmagorie.

cotonneux tissu où semble destiné à s'enliser sans cesse ici le discours critique, on assiste à la fois au maintien des structures littéraires précédemment décrites, et à la naissance d'un monde nouveau qui se développe en marge ou à l'écart de l'ancien. D'un côté donc, ce que l'on appelle parfois «le système Bodart» – avec son refoulé gémellaire, *Phantomas* <sup>(5)</sup>, sorte de contre-institution. De l'autre, quelques voix, parfois réellement wallonnes, qui entrent dans un long périple désertique et exilaire. Durant cette décennie, Hubert Juin parti à Paris produit l'essentiel de sa série romanesque *Les hameaux*. Claire Lejeune retirée à Havré y poursuit dans un silence obstiné sa quête poétique, tout en lançant cet admirable instrument de rencontres théoriques que sont les *Cahiers internationaux de symbolisme*. C'est l'époque où le borain Marcel Moreau éructe ses premières *Quintes* et déploie ses *Bannière(s) de bave* au grand dam des mœurs policées de nos lettres. A Paris, que Moreau rejoint à l'orée de l'autre décennie, l'une de nos meilleures romancières, Dominique Rolin se met par ailleurs à modifier sa manière pour découvrir ce qu'elle considère comme son style. Solitaire au royaume, isolé par ce que lui impose un corps devenu fragile, Christian Dotremont, un des fondateurs de Cobra, choisit définitivement sa forme et se lance à corps perdu dans l'«écriture» des logogrammes. Quant à Liliane Wouters, jeune poétesse repérée et lancée par Roger Bodart, si elle fait alors figure de relais possible, encore faut-il rappeler que dix ans de quasi-silence suivront cette période officielle où s'inscrivent ses premiers recueils comme ses deux premières pièces de théâtre ...

Six grandes figures du surréalisme belge (Goemans-Lecomte-Margritte-Nougé-Chavée-Souris) disparaissent en outre au cours de cette période tandis qu'autour du creuset qu'est alors le Théâtre-Poème rôdent et se forment ceux qui vont bientôt constituer la nouvelle génération. Ils se retrouveront, dix ans plus tard, dans un dossier-manifeste publié par *les Nouvelles littéraires* et intitulé *l'Autre Belgique*. L'ampleur de l'émoi suscité par la parution de ces pages, somme toute fort modérées, révèle tant l'attente des jeunes que la trop longue pérennité d'un système qui ne put ou ne sut se ressourcer à temps <sup>(6)</sup>.

(5) A noter qu'au temps de G. Houyoux, on trouvait conjointement dans le même catalogue, l'animateur de *Phantomas*, Koenig, l'écrivain prolétarien Constant Malva, le surréaliste Colin et ces deux figures déjà décrites, André De Rache et Roger Bodart.

(6) Des phénomènes du même ordre parcoururent le monde théâtral. J'en ai abordé

L'appellation choisie (L'autre Belgique-La Belgitude), appellation dont on retrouve des échos dans les propos tenus par les «Invités du mois» de *la Libre Belgique* du 20 novembre 1978 comme dans le dossier consacré fin 1978 à la Belgique francophone par *le Monde des livres*, atteste chez les écrivains en question un rapport direct – mais malaisé – au pays qui les a faits. En même temps, ces termes inscrivent un réel démarcage par rapport à l'image traditionnelle du pays (image que rend désormais impossible l'éclatement linguistique), comme par rapport à la culture officielle que cet état de choses avait produite. Mais loin de militer en faveur d'un nouveau moule faussement unificateur, ces diverses dénominations véhiculent l'acceptation d'un rapport clivé qui peut se résumer par la formule «Je suis d'ici, mais Je est aussi un autre, irrémédiablement» ...

*Sur quels dessous de la méthode ?*

Si cette brève incursion dans les méandres de notre histoire littéraire révèle la nécessité d'une étude rigoureuse des diverses strates qui la forment, elle laisse également percevoir ce que mettent en jeu les modalités d'application d'une décision ayant l'enseignement de nos lettres pour objet. Le contexte où pourrait en effet se déployer semblable initiative relève d'une problématique semi-étatique dont le volet pédagogique et scientifique eût pu – ou dû – constituer le couronnement (7). Force est cependant de rappeler l'essoufflement de ce circuit et l'absence présente d'alternative authentique. Pire, la disparition de ce qui engendrait et justifiait le système précédemment décrit, a laissé paraître en l'Etat une idéologie nouvelle, dite régionaliste : elle ne s'exempte pas des errements inhérents aux nationalismes et semble même disposée à élaborer un ghetto culturel à base d'identité infra-française et de refoulement anxieux des autres cultures. Or cette occurrence, qui permet à nombre de faux talents de se croire l'expression de la conscience nouvelle, ne correspond pas nécessairement au

le développement dans «*Le devenir du Jeune Théâtre en Belgique francophone*». Dossiers du Cacef. n° 61, 1978.

(7) La non-application – jusqu'à présent – d'une telle mesure ne saurait être fortuite. Il y a même lieu de croire que son report permanent procède de la perception des impostures diverses dont ce domaine est l'objet, comme de l'indéfinition constante de ses limites.

travail de la majeure partie des écrivains de la nouvelle génération pour lesquels les questions ne se posent pas toujours au cœur de ce type d'alternative illusoire. Des appareils idéologiques destinés à servir d'étai à l'entreprise commencent toutefois à se répandre sur le marché. S'ils perpétuent de la sorte la plus pure et la plus néfaste des traditions nationales en littérature, ces appareils sont en outre susceptibles de servir de manuels ou d'ouvrages de référence. Peut-être vaut-il la peine d'y regarder un peu attentivement.

A l'histoire officielle qui nous découvre d'immémoriales racines belges alors que les populations réunies<sup>(8)</sup> sous le nom de Belgique vivaient plus ou moins de concert sans disposer toujours de nom – voire de réalité – commun(e), tend ainsi à se substituer une autre mythologie historique qui entend nous trouver de tout aussi immémoriales racines wallonnes sur lesquelles le strict propos de cet article empêche malheureusement d'épiloguer.

On retiendra seulement que l'approche objective de nos lettres en langue française sort plutôt malmenée de cette odysée nouvelle vers l'impossible identité. Cathédrale du nouveau rite, l'encyclopédie *La Wallonie*, que publie la Renaissance du Livre, est exemplaire des tours et détours auxquels ont conduit les solides a priori des maîtres d'œuvre de l'ouvrage. On les leur passerait volontiers s'ils visaient l'avenir et ne cherchaient pas à réinterpréter une histoire jouée en d'autres termes. On conviendra en effet que l'exclusion – pour fait d'origine gantoise – de notre seul prix Nobel (qui fut également l'unique gloire dramatique du symbolisme) conduit à un rétrécissement focal préjudiciable à la compréhension d'une époque *littéraire* où les choses ne se posaient point en ces termes. On s'étonnera d'autant plus de ce parti-pris lorsqu'on aura constaté qu'à Ghelderode, né à Bruxelles de parents flamands, échoit quand même la grâce de quelques lignes, certes peu proportionnées à son importance réelle. Et que dire du silence entretenu autour du très international Crommelynck, pourtant né à Paris !

Le respect scientifique d'une découpe, certes toujours fictive, d'un objet partiel de connaissance ne saurait être allégué dans le cas de l'encyclopédie qui nous occupe. Assimiler ce qui la sert et rejeter ce qui la gêne, tel est au contraire le dessein de l'entreprise. Ce procédé qui

(8) Avec l'assentiment très actif des puissances.

eut, comme on sait, de singuliers précédents, révèle à loisir son imposture – et l'aberration de ses présumés méthodologiques – quand il s'attaque aux écrivains liés à Bruxelles. Il le peut d'autant plus aisément que les textes ici incriminés jouent savamment de l'ambiguïté existant entre l'appartenance wallonne. (définie par le seul critère géographique à l'exclusion de toute typologie) et l'obédience romane. Il eût toutefois fallu se souvenir en ayant recours à cette dernière que le lecteur comprendrait mal pourquoi cette obédience se voit amputée des composantes hétérogènes de la spécificité bruxelloise, voire des pieds-noirs que sont les francophones des Flandres.

Mogin figure ainsi largement dans le volume tandis que Sigrid, dont les gênes sont disgracieusement impurs, se voit interdit de séjour pour faire retour comme «traducteur qui laisse, en outre, une œuvre originale» (t. 5, p. 122). Norge dont il convient d'affirmer l'ascendance française mais d'éviter l'apport nordique pourtant inscrit dans le pseudonyme sera quant à lui Wallon «par sa famille maternelle qui vivait en Hainaut» et parce qu'il a «désiré figurer dans cette histoire» (p. 75). Quant au surréalisme, qui connut à travers le groupe bruxellois une vigueur et une cohérence exceptionnelles, on ira jusqu'à avancer que ce mouvement «ailleurs phénomène de capitale» aurait été chez nous «résolument<sup>(9)</sup> provincial» puisque «c'est bien du Hainaut que proviennent quelques-uns des membres les plus marquants de ce noyau» (p. 49) ! Du dessein internationaliste du surréalisme comme de l'histoire réelle des artistes qui ne trouvèrent à s'accomplir que dans la marge offerte par une grande ville, on ne saurait certes avoir cure puisqu'il s'agit de baptiser, envers et contre tout, au nom de la sacrosainte naissance !<sup>(10)</sup>.

Les préjugés idéologiques de cet ouvrage parviennent également à mettre sur le seul compte de l'appartenance bruxelloise l'invention de l'«âme belge» par Edmond Picard. Il est vrai que ce tour de passe-passe dispense de comprendre les fondements socio-économiques de cette notion mythique et permet de fermer les yeux sur l'ambiguïté sémantique d'une formule qui amena par ailleurs Picard à certains déraillements (sur le problème juif notamment).

(9) C'est moi qui souligne.

(10) L'emploi massif du mot «wallon», voire de l'expression «ce grand wallon», en lieu et place d'une véritable analyse des phénomènes, est un autre symptôme de cette opération simplificatrice.

C'est que ce type de dépréciation sommaire a pour but de faire place à un fantasme du même ordre, l'âme wallonne. Le relevé exhautif des poncifs nationalistes auxquels donne lieu la nouvelle chimère serait fastidieux. Contentons-nous de remarquer certains de ses ravages dans le domaine littéraire. «Fidélité à un certain classicisme et à la tradition» (p. 52), l'âme wallonne doit cependant admettre de solides exceptions comme Michaux, Verheggen, Compère ou Moreau qui pèsent esthétiquement plus lourd que les héritiers de Fernand Severin. Elle implique par ailleurs l'omission de vrais novateurs, apparemment classiques, comme Claire Lejeune ou François Jacqmin. Au nom de la belle âme, d'aucuns ne vont-ils pas jusqu'à tenter d'affadir et de sanctifier nos surréalistes qui auraient «refusé les ordres et les excommunications» (p. 99) – ce que démentent l'exclusion d'André Souris ou les aléas du groupe *Rupture*.

De telles manipulations laissent pantois. S'agit-il de nier pratiquement ce que fut la vie bruxelloise, et de refouler à tout jamais la possibilité du bâtardage culturel ? Que penser en effet de l'affirmation selon laquelle «la Belgique, si elle possède encore des Willems, Lilar, Rombaut, Seuphor, ne retrouvera plus de nouveaux Ghelderode, de nouveaux Jean Ray» (p. 45) ? Est-il pensable de voir les nouveaux appareils d'Etat chercher d'autre part à s'annexer comme ils le font le plus grand des poètes contemporains nés dans ce pays, Henri Michaux ? «Sauvé par le retour à Bruxelles et à la langue française» (p. 69), ce Namurois élevé durant six ans en néerlandais serait l'intraduisible «parce que justement, sa langue volontaire se calque sur les secousses qu'impose à l'imaginaire un inconscient structuré à la fois comme et par la langue française» (p. 72). Toute lacanienne soit-elle, cette formulation dissimule mal une volonté de récupération qui passe par la négation d'une spécificité qui pourrait bien provenir de la traversée d'une autre langue. Michaux n'assure-t-il pas avoir choisi d'écrire en français au moment où il se sentit incapable d'obtenir la perfection de la rythmique du Flamand Gezelle ? *Horresco referens* ...

Une telle absence de rigueur semble hélas entacher la plupart de nos manuels littéraires où l'idéologique semble décidément devoir l'emporter sur le cognitif, – et ce, quel que soit le versant où l'on cherche à mener le lecteur éventuel. Dans *Lettres vivantes*, également édité par la Renaissance du Livre et qui se donne pour la continuation du Charlier-Hanse, force est ainsi de constater que ce beau volume se contente d'amalgamer l'essentiel de l'establishment littéraire dans de fausses



catégories descriptives. Il semble avoir pour souci majeur l'érection d'un immortel tombeau où nul ne peut être oublié. Loin de dégager du fourmillement quelques perspectives structurantes, loin d'en établir fondements, ramifications et impacts, l'ouvrage égrène noms et œuvres à vau-l'eau et se montre même incapable d'analyser sérieusement quelques figures. N'inscrit-il pas, caricaturalement, le rêve du courant éternaliste qui culmina dans les années cinquante ?

Moins sommaire, l'étude consacrée chez Labor par Messieurs Frickx et Joiret à *La poésie française de Belgique* pêche cependant par une conception trop grammaticale du fonctionnement poétique, ce qui l'amène à poser des jugements peu conformes au sens profond de la poésie moderne mais parfaitement adaptés aux us et coutumes de notre milieu littéraire. Faut-il en effet parler de «maladresses» et de «syntaxe ni toujours très claire, ni toujours correcte» (p. 30) pour ces vers où Valère-Gille s'essaie à une rythmique syncopée dans un cadre strict ? Et peut-on se contenter pour Nougé de qualificatifs insipides – voire méprisants – tels que «excessif et pondéré» (p. 130) ? Faut-il par ailleurs rappeler aux auteurs de cet ouvrage que l'importance de Nougé pourrait bien excéder celle de Chavée ?

L'ordre de valeurs implicitement véhiculé par cet ouvrage descriptif se révèle d'ailleurs plus nettement dans un livre collectif, *Littérature française de Belgique*, publié aux éditions Naaman à Sherbrooke sous la responsabilité de Robert Frickx et de Jean Munro. Assez bizarrement, et sans explication franche de la part des auteurs, cette étude composée de neuf sections développe son trajet à partir de 1920 et cite seulement pour mémoire les grandes voix flamandes de la génération léopoldienne. L'absence de ces novateurs qui surent user et jouer de la langue permet certes de recouper plus aisément les hiérarchies, les omissions et les moues gênées de notre monde littéraire officiel qui se voudrait francophonissime. S'il est vrai que «les vocations anticonformistes (y) sont peu nombreuses» et si l'on peut avancer, d'un point de vue quantitatif, que nos auteurs «répugnent aux expériences formelles, à l'engagement inconditionnel, à la contestation radicale» (p. 18), il est tout aussi patent que l'essentiel de l'apport qualitatif et historique de nos lettres se situe quand même du côté de l'expérimentation et de la révolte – fussent-elles tempérées ou intériorisées.

Que signifie dès lors ce soulagement devant la constatation que «le surréalisme triomphant des années 1920-1930 (n'a pas) influencé pour longtemps, et d'une manière définitive, la poésie de notre pays»

(p. 57) ? Pourquoi ce silence autour des noms de Claire Lejeune, Christian Dotremont et Fernand Verhesen ? Et ce quasi-silence autour de Verheggen alors que d'autres jeunes se voient fort prématurément promus à l'immortalité ? Il est vrai qu'au niveau du théâtre, on se contente de décrire hâtivement l'œuvre mûrie de Kalisky, et qu'on affuble celle de Sigrid du traditionnel manque «d'enchaînement et de construction» (p. 77), poncif qui substitue à l'analyse de la forme comme sens la très vieille obsession du purisme, dit cartésien.

La référence au manifeste du Groupe du lundi, qui s'éleva en son temps contre une conception patriotarde et régionaliste de nos lettres, apparaît ainsi comme l'alibi à l'abri duquel tend à se perpétuer une conception normative de la littérature en laquelle se complait une partie de la communauté française de Belgique. Ce que l'ouvrage cherche également à propager, c'est la vision d'un espace littéraire que l'on voudrait spécifique tout en le désirant infra-français. Eriger une telle clôture et la dénier conjointement contraint inéluctablement ses tenants à la médiocrité et au fatalisme. Elle les pousse d'autre part à minimiser ce qui témoigne, au sein de cet espace, d'une écriture éclatée ou prospectivement mélodique. Ce qui va de Verhaeren à Verheggen ou à Baal ; de Maeterlinck à Sojcher ou à Claire Lejeune, se voit ainsi nié ou éludé quand il n'est pas passé au laminoir des pseudo-catégories que sont les genres et surtout les sous-genres littéraires.

Proliférante, et toujours aussi vaine, la manipulation dont nos lettres sont l'objet continue toutefois d'aller gaiement – et de plus en plus officiellement – son train. L'inauguration du centre culturel de la communauté française de Belgique à Paris fut ainsi l'occasion de stupéfiantes découvertes. Dans un hall très design nordique se trouvaient des tableaux alphabétiques comportant notamment l'exposé des grands repères de nos lettres. Mais quels repères ? Le prestige du prix Nobel pouvant contribuer à notre image de marque en France, Maeterlinck figurait cette fois en bonne place – mais sans indication de lieu de naissance ... Comme il ne s'agissait cependant pas de donner trop de place aux émanations possibles de l'«âme» flamande, Verhaeren, De Coster, Baillon, Hellens, Elskamp, Crommelynck et les autres eurent droit à l'oubli – ou à la dissémination sous d'autres rubriques. Il est vrai qu'à Nougé on préférerait Carême ; et que Thiry lui-même cédait la place à Alexis Curvers auquel on octroyait par ailleurs plus de lignes qu'à Brel ! Comment s'étonner de telles facéties quand on voit d'autre part le très picard Scutenaire devenir wallon par la grâce d'une habileté

typographique substituant pour sa naissance Ottignies à Ollignies ? On fit mieux. Faute d'oser avancer dans Paris le nom de Michaux, on s'annexa goulûment celui de Yourcenar, retirée dans son île. On n'est pas à une nuance ou à une contradiction près. A-t-on même lu les *Archives du Nord*, ce déni cinglant des simplismes que l'on profère ?

Avec l'appui d'une autre instance officielle, la commission française de la culture de l'agglomération de Bruxelles, un instrument destiné aux bibliothécaires a également vu le jour. Ce répertoire de 366 Wallons dû aux soins de Messieurs Clôtuche et Becquet, entend présenter «les bardes de notre peuple» et définit notre communauté culturelle comme un exemple du refus «des racismes et des ségrégations qui dégradent l'homme». Aussi s'empresse-t-il de choisir des auteurs «authentiquement wallons» et de les caractériser comme les «citoyen(s) belge(s) d'ethnie française» ! Comme on ajoute que «le Bruxellois de langue française qui refuse de se déclarer Flamand est automatiquement Wallon», il n'est même pas nécessaire de s'interroger sur les ambiguïtés éventuelles du terme ethnie. Raciale à souhait, la notion voue aux gémonies les déviationnistes de tout poil (libertaires, immigrés, bilingues, Bruxellois, Gaumais ou Picards, accrochez-vous !) ; et plonge dans les ténèbres de l'ailleurs le prétendu bloc flamand. C'est qu'en ce cas le terme ethnie ne veut rien dire mais est plus commode que celui de langue pour pratiquer les ostracismes dont on se gave de plus en plus au pays. Culturellement, le résultat est saisissant : l'amputation de la mémoire culturelle est totale. Qui furent Baillon, De Coster, Elskamp, Eekhoud, Gevers, Ghelderode, Hellens, Joostens, Maeterlinck, Neuhuys, Pansaers, Rodenbach (pourtant né à Tournai), Verhaeren ou Van Lerberghe, nous n'avons plus droit de le savoir. Des vivants au sang mêlé (les Lilar, Willems, Sigrid ou Kalisky), ne parlons surtout pas ... Chapeau, messieurs ! Comme par hasard, vous avez aussi oublié les grands dissidents nommés Nougé, Scutenaire, Colinet, Goemans ou Dumont ! Ce faisant, vous nous avez privé de presque tout ce qui méritait d'irriguer nos songes ...

*En quel contexte ?*

Que nos lettres puissent se prêter à de telles manipulations indique, dans l'ensemble, une absence de position réelle, c'est-à-dire de suffisante autonomie. L'appartenance à un Etat bilingue qui feignit de croire à son unicité, comme la proximité ambivalente avec la France produisent

en effet une forme d'incertitude qui s'offre d'autant mieux aux récupérations qu'il y a rarement public et reconnaissance internationale (11). La spécificité de cette position consiste précisément dans l'incapacité d'offrir une image aisément codable et transmissible (telle que l'implique la notion courante d'identité) – donc d'être un produit au label facile. Elle trouve en outre une forme de relais dans la politique du livre puisque nos grandes maisons d'édition, qui sont également de très anciennes imprimeries, se refusent à pratiquer une réelle politique littéraire et en laissent le soin à Paris. Dès lors, ceux qui s'en préoccupent sont de petits éditeurs dépourvus aussi bien des circuits de diffusion efficaces que des catalogues diversifiés ou des capitaux qui permettent d'attendre les retombées d'une politique portant essentiellement sur des livres à rotation lente. Produits d'un milieu étriqué, ils s'empêchent en outre généralement dans ses chicanes et s'obsèdent souvent sur des présentations prétentieuses qui ne sont ni le livre d'art, ni le livre de diffusion. Ils ne semblent pas encore avoir compris que la promotion de nos auteurs suppose l'ouverture au monde et l'abandon d'une pratique ne jouant que du belge (c'est-à-dire du francophone rejeté par Paris). Quant aux libraires, débordés par le flux des livres français, découragés par le tout-venant de notre production et menacés par la concurrence des grandes surfaces, ils sont très souvent contraints d'accorder la primeur – voire l'exclusivité – aux ouvrages soutenus par les grands media qui se désintéressent presque totalement de la production littéraire autochtone.

Rejeté par l'édition comme par la diffusion vraiment commerciales, le livre d'auteur belge de langue française édité au pays ne doit donc généralement de survivre qu'aux achats des services publics concernés. Si de la sorte, l'on passe souvent de justesse le cap permanent de la faillite, on ne voit évidemment pas naître audace et inventivité éditoriales ! Des conséquences du même ordre se retrouvent chez les auteurs. De plus en plus confinés dans un circuit fermé, timorés, déconnectés du monde et de la novation culturelle, ils participent peu à peu de la clôture qui maintient en vie force médiocrités de sérail et laisse proliférer une appétence infinie sur fond d'excessive finitude. Celle-ci ne parvient même pas à fonder l'œuvre – sauf chez ceux qui choisissent telle ou telle forme d'exil

(11) C'est le cas de la quasi-totalité de nos écrivains non exilés qui n'appartiennent pas à la génération léopoldienne.

Dans ces conditions, le discours sur la littérature devient presque exclusivement idéologique et stérile. Lot d'un art plus exposé que d'autres aux récupérations discursives puisque son matériau dit le nom, un tel usage obère d'autant plus l'essor des talents et le climat général d'une culture que l'histoire de la partie francophone du pays ne présente pas l'abrupte clarté du combat culturel flamand. L'Etat fondé en 1830 procède en effet du rassemblement des populations qui formaient la majeure partie des Anciens Pays-Bas espagnols où triompha la Contre-Réforme. Il vit le jour au terme d'une secousse trop brève et trop facile pour insuffler à ses habitants une mémoire et une éthique communes. En conséquence, ses classes dominantes tentèrent de forger une identité nationale positive qui était assez malaisée à inventer là où le pragmatisme des affaires et le sens du confort servent de réponse pratique à la béance de la non-identité. Elles voulurent donc transmuter et unifier cet obscur sentiment d'être-là plus ou moins commun qui constitue le legs des occupations étrangères. Comme il s'agissait d'un héritage négatif, et que chacun se trouvait en outre devant l'incertitude foncière que provoque la proximité d'une autre culture, on chercha à réaliser l'unification par l'imposition d'une seule langue (française) que parlait toute la bourgeoisie. L'opération se fit d'autant plus aisément que le peuple n'avait pas voix au chapitre, et que le haut clergé flamand voyait dans la langue des anciens occupants, un véhicule du protestantisme.

Il y eut donc déni complet du flamand, hypostase abstraite<sup>(12)</sup> du français et plus tard, renchérissement sur son purisme. Cette apparente rigueur, qui était destinée à compenser un manque foncier de symbolisation, donna ultérieurement aux francophones le privilège de susciter quelques remarquables grammairiens normatifs mais accentua surtout chez eux l'emprise d'un rapport fictif au réel. De surcroît, l'opération greva la possibilité d'un parler vivant marqué aussi bien par la proximité flamande que par les substrats wallons, picards ou lorrains ; elle amena nombre de nos écrivains à la poursuite d'un français impossible.

Cette particularité historique écarta l'essentiel<sup>(13)</sup> de nos lettres de l'aventure moderne de la littérature qui passait à ce moment par la mise

(12) Cela engendra un type d'univers qu'on vit culminer aux alentours des années cinquante (cfr. la seconde partie de cet article).

(13) Il n'est pas étonnant de voir par contre nos plus grands écrivains passer, d'une façon ou d'une autre, par l'angoisse et la richesse du rapport à une autre culture.

à mort du langage structuré. Elle octroya aux gens du Sud un instrument amidonné qu'ils feignent de croire propre tout en se fixant comme modèle un Autre, identique, qu'ils ne peuvent atteindre qu'au prix de déterritorialisations physiques ou intimes (l'exil intérieur ou le départ). Au pays, par contre, l'appropriation du véhicule langagier qu'est le français alla souvent de pair avec la nostalgie des parlers dialectaux. L'espace littéraire spécifique que peuvent créer les œuvres demeura, quant à lui, très souvent hors de propos puisque les uns s'engoncent en un terreau qui n'est pas une koiné et que les autres renchérissent sur l'abstraction de leur koiné au point de gommer dans leurs écrits tout ce qui pourrait attester la moindre concrétude. Cette superbe mutilation engendre une langue morte qui n'intéresse nullement le monde français en vue duquel fut pourtant effectuée l'ablation sacrificielle. Quant aux œuvres, comment forgeraient-elles un espace spécifique après une telle intériorisation culpabilisante de l'impérialisme objectif d'un pays à travers sa langue ? Celle que nous parlons ...

Aussi nombre des plus importants de nos artistes trouvèrent-ils dans l'espace français – et du fait même de ce tourniquet – un accomplissement qui leur permit d'exprimer en profondeur ce que nous sommes et ce qui nous fait. L'efficace de la catégorie de l'exil a d'ailleurs été de pair chez nos meilleurs auteurs avec la prédominance des genres dramatiques et poétiques. La catégorie romanesque brille en effet fréquemment par l'étalage de maladresses narratives, par l'archaïsme des procédés ou par les surcharges descriptives. Nos tirages dans ce genre littéraire sont d'ailleurs maigres au regard de la Flandre où Jef Geeraerts, par exemple, s'imprime de suite à cent mille exemplaires. Ce manque d'emprise et de pertinence d'une forme littéraire plutôt commerciale indique une absence de rapport à l'histoire entendue comme participation concrète au monde et comme transformation des choses. On ne saurait donc réellement s'étonner des insuccès de librairie. Tout ne concourt-il pas d'un côté à pousser le public francophone vers l'orbite française pour l'expression de laquelle les hexagonaux sont forcément plus aptes ; et de l'autre à former des auteurs qui deviennent soit les hérauts de fictions sablonneuses, soit les ermites d'une impossible quête ? Inéluctablement pour qui demeure ici, le processus ramène au cercle clos. Restitution à l'écrivain de son image. Source de son dépit ...

Sans mémoire – sinon d'autrui ; sans récit – sinon mythologique ou anecdotique, les Belges francophones se trouvent à un carrefour

difficile de leur périple. Ne leur incombe-t-il pas de se faire sur la perte d'un pouvoir politique, économique et culturel, qui s'effectua de concert avec le recul français et l'hypothèse européenne ? Reste à surmonter l'hypothèque de la prétention universaliste de leur langue ainsi que son usage, en leur histoire, pour dénier l'Autre avec lequel ils doivent vivre.

Ce ressort foncier d'une pratique qui triche trop souvent avec le réel pour plonger aux délices du discours fait frémir alors qu'il s'agit d'analyser enfin les faits et de situer un héritage qui ne fut jamais au cœur du plus grand nombre<sup>(14)</sup>. C'est que l'effondrement des lieux d'une illusion peut mener à une authentique prise de conscience ou susciter une panacée de remplacement. Si *l'Autre Belgique* et une part du Jeune Théâtre ont ainsi cherché à creuser ou à secouer notre mémoire forclosée ; si certains même perçoivent la chance d'une culture qui n'est pas homogène et ne se rattache plus adéquatement à une entité univoquement identifiable et crédible, d'autres courants, plus officiels ou plus opportunistes, entendent à nouveau colmater la faille du possible et faire jouer aux lettres un rôle d'étai qui est aux antipodes de leur travail. L'habitude séculaire des amalgames en tous genres, comme les traditions d'empirisme à court terme dissimulées sous le claironnement de surprenants raccourcis théoriques n'augurent pas idéalement de l'avenir. Il suffit de constater comment l'action conjointe des traditionalistes et des fédéralistes cherche actuellement à assimiler le sens du terme «belgitude» aux positions de l'unitarisme empanaché. Dénier complet des positions, en fait siamoises, de ces deux adversaires, la notion perturbe d'autant plus qu'elle instaure une problématique difficilement assimilable par un pays où le racisme bonhomme est constant. C'est dire que les choix posés dans le secteur qui nous occupe seront loin d'être innocents.

### *D'autres pistes ?*

Le discours idéologique, latent ou patent, ne saurait affirmer uniment, comme le firent jadis les Flamands, que «la langue est tout un peuple», et ériger les productions littéraires francophones en littérature autonome. De là à rejeter toute influence et toute analyse sérieuse du

(14) Quant à la tradition populaire, elle est perdue et doit être exhumée elle aussi.

fait belge sur les caractères profonds de nos lettres ; à assimiler ces dernières à la littérature française tout en dressant régulièrement des répertoires-ghettos qui contredisent ce postulat, qui témoignent d'une impuissance et perpétuent une déréliction, il n'y a qu'un pas, franchi d'autant plus allègrement qu'a cessé la prédominance francophone, source de l'idéologie belgeoisante.

Mieux vaudrait pourtant tenir compte d'une réalité complexe et ambivalente ; et tâcher de mettre en œuvre une solution conforme à sa dialectique. Scientifiquement, l'entreprise risque d'ailleurs d'être fascinante puisque les particularités du fait belge ne permettent pas de se précipiter sur le «concept» de littérature nationale. Elles contraignent même, soit à le repenser, soit à le critiquer ; et risquent de conduire à d'intéressantes découvertes sur le jeu et la place de l'histoire dans le fonctionnement littéraire. L'impossibilité d'homogénéiser hâtivement langue, culture et nation, ou de se référer à une matrice historique mythique interdit en effet tout recours à quelque âme du peuple comme à une participation univoque au développement «éternaliste» de la littérature française. Césurées par rapport à la France comme par rapport à la Belgique, voire par rapport à elles-mêmes, les lettres belges de langue française constituent dès lors un champ d'investigation exceptionnel pour qui accepte, sans œillères ou facilités, de bien vouloir repenser le statut de l'écriture entre langue, histoire et culture.

L'abondance, depuis les origines, de manuels en tous genres sur le sujet eut sans doute pour première fonction de masquer cet insoutenable abîme ouvert sous le pied des mythes romantiques (lesquels prirent, comme on sait, leur essor avec l'établissement des Etats nationaux et exacerbèrent un autre leurre de l'identité parfaite, le Moi). La prolifération de pseudo-gloses s'avéra d'autant plus nécessaire que l'Etat belge échappait aux ancrages aussi bien par son aspect de construction d'Ancien Régime que par son libéralisme économique ; elle trouva par ailleurs un terrain propice dans un pays où l'usage d'un catéchisme a toujours paru préférable au libre examen de l'écriture. Une somme de préceptes synthétiques n'est-elle pas plus pratique pour les gens et plus aisée pour les manipulations du pouvoir ? On évite en outre d'avoir à se frotter vraiment à la chose.

Plutôt que de persévérer dans cette voie didactique, toujours dogmatique et mutilante, on peut se demander si la seule tâche urgente ne consiste pas dans la mise à disposition de l'essentiel des textes de valeur produits dans notre langue par les habitants de ce pays. Maîtres,



élèves ou lecteurs auraient ainsi l'occasion d'y dériver et de s'en imbiber. L'imaginaire exige de telles plongées sans lesquelles il ne saurait y avoir de véritable assise culturelle. Ce contact, qui ferait aujourd'hui presque totalement défaut si Jacques Antoine n'avait lancé voici cinq ans la collection *Passé-Présent* <sup>(15)</sup>, paraît plus fondamental que la distillation d'une culture à travers des morceaux choisis, commentés par de très scolaires questions. Encore faut-il que le goût fasciné des clochers, qui s'évit en nos contrées, ne nous pousse pas à jeter des interdits du type «bloed en bodem» sur un patrimoine déjà limité.

La confection de manuels sérieux consacrés aux lettres belges ne saurait pour sa part advenir que bien après : à l'heure où cette culture aura commencé à se répandre réellement et à cesser d'être le fief de mandarins ; à l'heure où par ailleurs, des travaux historiques auront balisé et interprété, en profondeur comme en extension, cette production que l'on s'est généralement contenté jusqu'à présent de répertorier. Le besoin anthologique étant ce qu'il est, on peut en la matière innover, de façon significative et non préjudiciable, si le premier volant du programme qui vient d'être décrit est réalisé.

Puisque la langue de nos lettres est le français, et qu'on parle sans cesse de Francité, il devient urgent d'établir un nouvel espace imaginaire des chefs-d'œuvre en langue française mieux adapté à la diversité du réel. Cet espace pourrait faire sauter le carcan français et mettre fin à la marginalisation des «aires latérales».

L'opération sera bénéfique à tous égards. Les différentes esthétiques, tout en étant profondément enracinées dans *des* histoires, ne pourront plus aussi indûment être mises au service de glorioles nationalistes et impérialistes. Creuset formateur de sens mais également véhicule de réalités contradictoires, la langue abandonnera quelques lambeaux de sa superbe pour redevenir ce lieu des sens où joue la littérature. A l'intérieur de cet unilinguisme polyculturel s'opèrera de surcroît une salutaire redistribution des valeurs au détriment des écrivains moyens <sup>(16)</sup> dont par définition la forme n'est pas sens.

Pour les littératures dites périphériques, la cure sera certes parfois cuisante. Ne contraint-elle pas à ne retenir que les universels concrets ?

(15) Mais ses rééditions n'ont pas le format de poche et demeurent donc étrangères à une possibilité de diffusion largement populaire.

(16) Adorno dans sa *Théorie esthétique* (Klincksieck 1974) a clairement exposé qu'en art, la moyenne c'est déjà la médiocrité.

La mesure toutefois affectera aussi le monde français qu'elle ouvrira aux diversités culturelles sans lui permettre de les récupérer d'office. De la sorte cesseront les actuelles solutions d'apartheid qui s'appellent les pages belges du «Lagarde et Michard», ou le manuel des littératures françaises hors de France. Il est temps que Maeterlinck figure de plain-pied dans sa littérature (17) comme une des expressions majeures du symbolisme. Nougé a droit de cité aux côtés de Breton : Ghelderode ou Crommelynck doivent prendre place dans l'histoire du théâtre qui va de Claudel à Beckett. Les plus importants des Suisses, des Québécois, des Africains ou des Arabes de langue française méritent d'être traités de la même façon. Que serait la reproduction francophone contemporaine sevrée de noms tels que Tahar Ben Jelloun, Salah Stetié, Anne Hébert, Claire Lejeune ou Christian Dotremont ?

Réaliser cette perspective implique notamment la confection d'un manuel nouveau, courageux dans ses choix mais précis dans son explication socio-historique des diverses esthétiques. L'initiative de cette entreprise, qui pourrait être prise par l'une ou l'autre des aires latérales de la Francité – moins marquées que la métropole française par de solides traditions centralisatrices – devra en outre aller de pair avec une ouverture aux littératures mondiales dont notre ethnocentrisme nous isole.

Nul doute ainsi qu'une vaste politique de traduction soit plus féconde que le repli fataliste sur fond de désir fusionnel ! Car la stérilité et la délitescence qui proviennent de l'étroitesse et de la semi-clôture de notre espace physique et mental comme du manque de maîtrise labile face à la porosité linguistique bloquent d'autant plus l'essor de la forme qu'à la réalité culturelle bâtarde et insécurisante qui est la nôtre ne saurait correspondre utilement la fascination pour un modèle homogène. C'est pourquoi la dénationalisation, l'exil, l'isolement ou la schize ont constitué des réponses concrètes pour certains de nos écrivains, d'ailleurs souvent internationalistes, qui avaient découvert le nécessaire éclatement langagier et personnel. Les autres, demeurés prisonniers des jeux aliénants du système belge francophone, se sont trop souvent condamnés aux ressassements archaïques et timorés des esclaves consentants.

(17) On remarquera la différence que j'inscris en jouant des termes littérature et lettres.

C'est dire que ce double élargissement internationaliste de l'imaginaire francophone portera un rude coup au fallacieux prestige que continuent de s'arroger, dans nos confins particulièrement, des œuvres qui feignent de croire à l'expressivité esthétique de la communication non-médiatisée en rhétorique. La projection dans la différence culturelle comme dans la radicalité artistique ne saurait toutefois inscrire efficacement les individus dans la prise en charge transformatrice de leur destin si, conjointement, on ne cherchait à analyser avec précision les lignes de faite et les alvéoles d'une activité littéraire dont les caractères sont largement le fruit d'une histoire dite encore nationale. Cette conception amène aussi bien à récuser le terme «littérature» pour désigner notre passé littéraire propre<sup>(18)</sup> qu'à lui substituer celui de «lettres» ; à choisir l'appellation «lettres belges de langue française» en lieu et place de l'expression «littérature française de Belgique». Il s'agit d'insister sur la nécessité de maintenir l'analyse au sein de ce qui a pesé, joué et structuré, c'est-à-dire une réalité belge *qui ne saurait être une identité*.

Il conviendra donc de s'atteler à une exploration systématique du terrain. Celle-ci prendra cours aux alentours de 1830 et abordera aussi bien les œuvres que les formulations idéologiques et les polémiques. Elle ne se contentera pas de reproduire littéralement le contenu des textes ou des esthétiques, voire de suivre mot à mot les groupes et les courants répertoriés, mais s'efforcera de dégager chaque fois les entrelacs des significations afin de remonter aux conditionnements profonds et de dessiner les fils rouges de notre histoire littéraire comme de nos mentalités. Seuls, ceux-ci constituent en effet les sens sciemment celés de nos lettres et de notre historicité. Car les significations immédiates, et toujours identiques, qui émanent régulièrement à la surface officielle ont pour premier but de masquer le tragique ou la vacuité profonde d'une situation ; donc d'empêcher la prise en charge transformatrice.

Nous avons besoin de catégories structurantes mais fondées. Au lieu d'égrener un chapelet de notables, celles-ci doivent pouvoir situer aussi bien les grands maîtres que les groupuscules poétiques qui prolifèrent dans la répétition et le faux lyrisme. L'explication des foisonnements anémiés qui forment la masse historique doit en effet se dialectiser avec

(18) La conception nationaliste de l'écriture est particulièrement impossible chez nous. Si on examinait attentivement les grandes littératures «nationales», on ferait toutefois des constatations du même ordre.

la saisie du «contenu de vérité» des grandes œuvres. Pour ce faire, le décryptage ne peut s'arrêter trop vite en chemin. Ainsi, constater en Wallonie la permanence d'une tradition poétique hyper-classique et prudente pour la référer ensuite à une âme wallonne revient à annihiler l'effet potentiel de la trouvaille, conduit à retomber dans l'usage idéologique de la littérature et renforce pratiquement l'aveuglement des gens comme des écrivains. Outre que la procédure véhicule un jugement de valeur qui est prématuré et n'est pas explicité, elle élude la question fondamentale de l'assez large absence chez nous d'un art moderne authentique dont on sait qu'il est obligé, «pour résister au système tout-puissant de communication», «de se débarrasser des moyens de communication qui (le) rapproche (raient) peut-être des populations»<sup>(19)</sup>. Nul doute que cette résistance constitue une piste historique de première importance qu'il conviendra de moduler dans ses divers réseaux !

Cet autre volet du dessein exige la mise en œuvre de nombreuses études *partielles* qui dégageront progressivement de réelles lignes de faite. Les démystifications auxquelles elles donneront lieu contraindront probablement à l'abandon du système usuel de notre historiographie littéraire et risquent de dissoudre plus d'un cliché. Ce lent et patient labeur est cependant le seul qui garantisse un minimum d'efficacité face aux «reficelages» périodiques dont nous sommes gratifiés. On ne manquera pas de s'étonner à ce propos de la constance du procédé et, à l'inverse, de l'absence quasi-complète d'intérêt du monde cinématographique pour notre patrimoine romanesque qui comporte pourtant nombre de textes intéressants dont les qualités visuelles et imaginaires l'emportent de loin sur la perfection du phrasé. L'existence et la conscience d'une communauté culturelle passent pourtant par ce rapport à l'image qui prélude pour beaucoup à l'approche du texte.

Nos lettres de langue française s'étant d'autre part développées dans un pays bilingue, proche de Paris, il importera enfin d'examiner les rapports de convergence et de divergence que celles-ci entretinrent avec l'espace français. Mais il conviendra également de scruter les mouvements qui parcoururent au même moment l'espace littéraire situé au Nord de la frontière linguistique ; et d'étudier de près interférences et échanges qui jouèrent à chaque époque entre écrivains des deux lan-

(19) ADORNO, *Théorie esthétique*, Klincksieck, 1974, p. 389.

gues. On aime oublier que Lemonnier dialogua avec Cyriel Buysse, et Mockel avec van de Woestijne. Qui se rappelle la démarche conjointe des avant-gardes francophones et de van Ostaijen ? Une amitié active liait Bodart à Jonckee, ou Liliane Wouters à Jos De Haes. Et, dans les années cinquante, des bruxellois des deux bords se retrouvaient à *la Fleur en papier doré*, soit pour y discuter longuement, soit pour y fêter les noces d'Hugo Claus. Ce sont là quelques exemples.

Les similitudes comme les dissemblances qui affectèrent le déroulement de nos lettres en leurs deux langues ne sauraient être plus longtemps passées sous silence. Seule de surcroît, cette saisie permettra de déterminer avec exactitude ce qui revient au cadre belge, et de préciser ce qui procède des données culturelles respectives. On verra sans doute se dégager les moments où l'une ou l'autre des aires linguistiques fut au diapason de l'histoire générale ; et on percevra peut-être la profonde mutilation qu'une série de dénis conjugués ont induite au cœur des esprits. On pourra de toute façon se confronter alors décisivement aux œuvres qui demeurent. Et, qui sait, abandonner en route quelques-uns des complexes ou allergies aveugles qui nous ont trop souvent tenu lieu de conscience.

Marc QUAGHEBEUR.

## bio-bibliographie

Pierre Alechinsky

Né à Bruxelles en 1927. De 1949 à 1951 a fait partie de Cobra (avec Appel, Pol Bury, Hugo Claus, Corneille, Dotremont, Jorn, etc...). Vit en France depuis 1951. Prix Andrew W. Mellon 1976 pour l'ensemble de son œuvre (peintures à remarques marginales, dessins, illustrations et estampes) au Carnegie Institute, Pittsburgh. En 1980, entre à la Galerie Maeght.

Livres : *Titres et pains perdus*, Denoël, 1965 ; *Idéotracés*, Denoël, 1966 ; *Le tout venant*, Galerie de France, 1966 ; *Le test du titre*, Eric Losfeld, 1967 ; *Roue libre*, Albert Skira, 1971 ; *L'avenir de la propriété*, Yves Rivière, 1972 ; *Far Rockaway*, Fata Morgana, 1977 ; *Peintures et écrits* (préface d'Eugène Ionesco), Yves Rivière, 1977.

André Balthazar

Né à La Louvière en 1934.

Textes et poèmes : *La personne du singulier*, Daily-Bul, 1963 ; *A bras le corps*, Daily-Bul, 1969 ; *Deux contes*, Daily-Bul, 1969 ; *Lignes*, éd. Brandes, Dijon, 1979.

Essais et monographies : *Dix cinétisations*, Pol Bury, New York, Lefebvre Gallery, 1966 ; *Pol Bury*, Sergio Tosi, Milan, 1967 ; *Les sculptures de Miro*, éd. Maeght, 1970 ; *Calder ou le poids de l'air*, éd. Maeght, 1973 ; *Pol Bury* (préface d'Eugène Ionesco), éd. Cosmos, 1976.

Collaboration aux revues : *Daily-Bul*, *Sens plastique*, *Phantomas*, *Kwy*, *Chroniques de l'Art vivant*.

Claude Bauwens

Né à Spiennes en 1939.

Récit : *Derrière moi*, chez l'auteur, 1967.

Poésie : *Au garde-à-vous dormant debout*, chez l'auteur, 1969 ; *Non au jeu de queues de cerises*, chez l'auteur, 1971 ; *Chemin du retour*, éd. Fagne, 1973 ;

*Donnez-moi le tuyau*. Fagne, 1974 ; *L'Avant-mère*, chez l'auteur, 1975 ; *Il fait ocre fané, il fera blanc évanescant*, éd. Le Cormier, 1979.

Collaboration aux revues : *Feuillets du Spantole*, *Le Journal des poètes*, *Marginales*.

## Pol Bury

Né à Haine-Saint-Pierre (Hainaut) en 1922. A fréquenté le Groupe «Rupture» (1938) et participé au Mouvement Cobra (jusqu'en 1951). Nombreuses expositions personnelles et de groupe à travers le monde.

A publié : *La boule et le trou*, éd. Smith, Bruxelles, 1961 ; *Le petit Commencement*, éd. Daily-Bul, La Louvière, 1965 ; *Dix cinétisations*, Lefebvre Gallery, New York, 1966 ; *La boule et le cube*, Galerie Françoise Mayer, Bruxelles, 1967 ; *Milano, cinetizzazioni*, éd. del Cavallino, Venezia, 1967 ; *Décalcomanies*, éd. Daily-Bul, La Louvière, 1970 ; *L'art à bicyclette et la révolution à cheval*, Gallimard, 1972 ; *Art is too serious to be left in the hands of artists ...*, Minneapolis, 1973 ; *Douze ramollissements de Sa Sainteté Paul VI*, éd. Yves Rivière, 1973 ; *Douze ramollissements du Président Mao*, éd. Yves Rivière, 1973 ; *Ramollissements de 17 corps dont 1 vêtu*, éd. Yves Rivière, 1973 ; *Le petit Commencement (1975) suivi d'un Epilogue provisoire (1975)*, éd. Daily-Bul, 1975 ; *Les petits Moutons blancs qui sortent en rang du Lavoir*, éd. Fata Morgana, Montpellier, 1976 ; *Infra-critique de l'Œuvre plastique du Prof. Froeppel*, éd. Daily-Bul, 1976 ; *Le vélo de Joseph Staline et le circuit idéologique*, éd. Daily-Bul, 1976 ; *Le Sexe des Anges et celui des Géomètres*, éd. Galilée, Paris, 1976 ; *Léon III, l'Isaurien, dit l'Iconomaque, Essai d'Iconophobie*, éd. Cosmos, Bruxelles, 1976 ; *Les horribles mouvements de l'immobilité*, éd. Carmen Martinez, Paris, 1977.

A illustré des livres de Joseph Noiret, Marcel Havrenne, Ghérasim Luca, Achille Chavée, Stendhal, André Balthazar, M. et G. Piqueray, André Martel, Jean Tardieu, Guillevic.

Collaboration aux revues : *Cobra*, *Daily-Bul*, *Phantomas*, *Kwy*, *Strates*, *Kunst*, *Studio International*, *Chroniques de l'Art vivant*, *Art now*, *New York*, *Gulliver*, *L'Arc ...*

## Jacques Cels

Né à Ixelles en 1956. Licencié en philologie romane. Il est actuellement enseignant dans une école de la Ville de Bruxelles.

Livres et plaquettes : *Baratin*, éd. Cyclope, 1978 ; *Mâchures*, éd. Point de fuite, 1979.

Collaboration aux revues : *Point de fuite*, *La Vigie des minuits polaires*, *L'Arche*, *Revue et corrigée*.

## Hugo Claus

Né à Bruges en 1929. Membre du Groupe *Cobra* et cofondateur de la revue *Tijd en Mens*.

Romans : *La chasse aux canards* ; *Jours de canicule* ; *L'homme aux mains vides* (en traduction française aux éditions Fasquelle) ; *A propos de Dédé* (Gallimard) ; *L'étonnement* (éd. Complexe) ; *Schaamte* ; *Het jaar van de kreeft* ; *Het verlangen* (non encore traduit en français).

Poésie : *Poèmes*, traduits par Maddy Buysse, Mercure de France. Il a obtenu à trois reprises le prix triennal du gouvernement pour son œuvre poétique. Une vingtaine de recueils n'ont pas encore été traduits.

Théâtre : Tranches de Vie naturaliste (*Andréa ou la fiancée du matin* ; *Sucre* ; *Vendredi*), Pièces épiques (*Het lied van de moordenaar* ; *La Légende d'Ulen-spiegel* ; *La vie et l'œuvre de Léopold II ...*). Adaptations très libres d'œuvres du répertoire (*Thyeste*, d'après Sénèque ; *Wrrraak*, d'après *La tragédie du Vengeur* de Tourneur ; *De Vossejacht*, d'après Volpone ...).

Egalement peintre, dessinateur, metteur en scène, décorateur de théâtre ainsi que scénariste (*Mira*, *Pallierter*) et cinéaste (*De vijanden* et *Vrijdag*, dont il vient d'achever le tournage).

## William Cliff

Né dans la province du Brabant en 1940. Etudes en Wallonie et à Louvain. Se fixe à Bruxelles en 1973.

Poésie : *Homo sum*, Cahier de poésie I, Gallimard, 1973 ; *Ecrasez-le*, Gallimard, 1976 ; *Marcher au charbon*, Gallimard, 1978.

Collaboration aux revues : à Paris : *Exit*, *Monsieur Bloom*, *Poésie Almanach* ; à Bruxelles : *La Vigie des minuits polaires*, *Revue et corrigée*, *Gay*, *Sables mouvants* ; à Liège : *Odradek*, 25 ; à Tunis : *Alif*.



## Françoise Collin

Née en Hainaut en 1928. Professeur de philosophie, critique littéraire et de théâtre. A fondé en 1973 *Les Cahiers du Griff* et en 1979 *L'Université des femmes*, en collaboration.

Livres : *Le jour fabuleux*, roman, éd. du Seuil, 1960, Prix Picard ; *Rose qui peut*, roman, éd. du Seuil, 1962 ; *Maurice Blanchot ou la question de l'écriture*, essai, Gallimard, 1970 ; *331 W 20, lection du président*, fiction, Transédition, 1975.

Théâtre radiophonique, cassette : *Les maîtres-baigneurs*, 1963, Prix RTB ; *Anne ma sœur anne* (textes dits par Delphine Seyrig), RTB, 1978.

En volume collectif : «Poèmes», in *Ecrire 6*, éd. du Seuil, 1958 ; «Conter n'est pas conter», in *Le récit et sa représentation*, éd. Payot, 1978 ; «Le séducteur cache la séduction», in *La Séduction*, Aubier, 1980 ; «No man's land» et «Un autre rapport au langage», in *Les femmes et leurs maîtres*, Christian Bourgois, 1980.

Participation aux revues : *Les Cahiers du Griff*, *La Revue nouvelle*, *Critique*, *Canal*, *Les Cahiers du symbolisme*, *Luna-Park*, *Liberté*, *La Relève*, *Les Nouvelles littéraires*, *Art press* ...

## Gaston Compère

Né à Conneux en 1924. Docteur en philosophie et lettres. Survit grâce au professorat.

Poésie : *Le Sagittaire*, Maison d'éditions romanes, 1952, Prix Engelmann ; *Europe mon amour*, C.E.L.F., 1960 ; *Le signe infortuné*, C.E.L.F., 1964 ; *Géométrie de l'absence*, De Rache, 1969 ; *Ecrits de la Caverne*, Jacques Antoine, 1976, Prix du Conseil culturel ; *Un millénaire de patience d'ange*, Paul Ide Gallery, 1979 ; *Le grand bestiaire*, La Renaissance du Livre, 1979.

Romans, nouvelles : *Sept machines à rêver*, Pierre Belfond, 1974 ; *La femme de Putiphar*, Marabout, 1975, Prix Jean Ray ; *Le fort de Gleisse*, Pierre Belfond, 1975 ; *Portrait du roi dépossédé*, Pierre Belfond, 1978, Prix Rossel ; *L'office des ténèbres*, Pierre Belfond, 1979 ; *Derrière l'œil*, Jacques Antoine, 1980.

A également écrit un essai (*Le théâtre de Maurice Maeterlinck*, Palais des Académies, 1955) et une pièce de théâtre radiophonique (*Le dernier duc d'Occident*, Cahier du service dramatique, RTB, 1977).

## Jacques Crickillon

Né à Bruxelles en 1940. Licencié en philosophie et lettres. Étudie la sociologie des peuples primitifs, l'histoire de l'art, l'histoire des religions. A séjourné en Afrique et en Extrême-Orient.

Poésie : *La défendue*, 1968, Prix Franz De Wever de l'Académie ; *L'ombre du prince*, 1971 ; *La barrière blanche*, 1974 ; *La guerre sainte*, 1975, Grand Prix triennal du Gouvernement ; *A visage fermé*, 1976 (tous ces livres ont paru chez André De Rache) ; *L'araignée des sables*, L'Etoile et la Clef, 1977 ; *Régions insoumises, Vérités*, 1978 ; *Région interdite*, éd. Cyclope, 1978 ; *Colonie de la mémoire*, La Renaissance du Livre, 1979, Palmier d'Or de Nice ; *Approche de Tao*, Vérités, 1979.

A également écrit des récits (*Supra-Coronada*, La Renaissance du Livre, 1980), une dramatique radiophonique, *Sommeil Blanc* (RTBF, 1980) et des essais sur Albert Ayguesparse, André Miguel et Raymond Chasle.

Collaboration aux revues, comme critique littéraire : *Marginales*, *Le Journal des poètes*, *Ethnie française*, *Sous aucun prétexte*, *Clés pour le spectacle*, *La Pensée et les Hommes*, *La Dryade*, *Audace*, *Vérités*, *Cyclope*, *Temps parallèle*, *Revue et corrigée*, *Courrier du Centre international d'études poétiques* ...

## Marcel Croës

Né à Bruxelles en 1934. Journaliste à la Radio-Télévision Belge.

Il a écrit le commentaire du long métrage documentaire *La Question Royale* et a collaboré avec André Delvaux au scénario d'un film de fiction (non tourné à ce jour), *Le collier de Sibylla*.

Il est l'auteur d'un livre sur Maurice Béjart (éd. J. Verbeeck, 1967) et a participé à l'ouvrage collectif *Dossier des pays de l'Est* (2 vol., Marabout, 1968).

Il prépare un livre sur le cinéaste d'avant-garde américain Jonas Mekas et travaille à un roman intitulé *Les crémiers de Bagnolet*.

## Huguette de Broqueville

Né à Rochefort (Belgique) en 1937. Mariée, mère de trois enfants. Études de linguistique à l'Institut de linguistique de l'Université Catholique de Louvain.

Un roman : *On ne répond pas à un crapaud*, Calmann-Lévy, 1968.

Une nouvelle : *Der Aristokrat*, publiée par Horst Erdmann dans l'anthologie consacrée aux écrivains belges, 1978.

A paraître : *Volupté mathématique* (essai), dans la revue *Degrès: La notion vectorielle dans le langage*, dans le Cahier de l'Institut de Linguistique de Louvain ; *Le roman en question*, dans le 14<sup>e</sup> Cahier du Groupe du roman.

#### Jacques De Decker

Né à Bruxelles en 1945. Licencié en philologie germanique de l'ULB. Lauréat du Concours universitaire. Assistant, puis chargé de cours à l'Ecole d'Interprètes Internationaux de l'Université de Mons. Assistant à l'ULB. Chargé de cours à l'Insas. Critique littéraire au Journal *Le Soir*, puis collaborateur permanent au même journal. Chroniqueur théâtral à la radio et à la télévision.

Théâtre : *Jeu d'intérieur*, précédé de *Petit matin*, Jacques Antoine, 1979. Prix Vaxelaire : *Epiphanie* (inédit). Adaptateur de nombreuses pièces de répertoire néerlandais, anglais et allemand.

A également publié un essai en néerlandais (*Over Claus' toneel*, 1971).

#### Frans De Haes

Né à Bruxelles en 1948. Dirige avec Fernand Verhesen le *Courrier du Centre International d'Etudes Poétiques*.

Poésie : *Gamme*, éd. Saint-Germain-des-Prés, 1972 ; *Livrets*, L'Age d'Homme, 1979.

Essais : *Images de Lautréamont. Histoire d'une renommée et Etat de la question*, Duculot, 1970.

Vient de publier deux livres-cassettes sur la jeune poésie de Belgique (*Six poètes/1 – Six poètes/2*, Bruxelles, éd. Décembre, 1980).

Plusieurs études critiques en revues (notamment sur Georges Bataille, Dominique Rolin ...).

#### Luc de Heusch

Né à Bruxelles en 1927. Ethnologue. Professeur d'anthropologie à l'Université Libre de Bruxelles. Honorary Research Fellow de University College

(Londres). Directeur d'études associé à la 5<sup>e</sup> section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Paris) de 1966 à 1968 et de 1972 à 1975. Directeur du Centre d'Anthropologie culturelle à l'Institut de sociologie de l'ULB. Responsable de 1973 à 1979 du Laboratoire associé «Systèmes de pensée en Afrique noire» au CNRS.

Essais : *Pourquoi l'épouser ? et autres essais*, Gallimard, 1971 ; *Le roi ivre ou l'origine de l'Etat*, Gallimard, 1972 ; texte d'introduction de l'album consacré à Reinhoud, éd. d'art Fratelli Pozzo, Turin, 1970 ...

Ciné-portraits : Michel de Ghelderode (1975) ; Magritte (1960) ; Alechinsky (1971) ; Dotremont (1972).

Collaboration aux revues : *Temps modernes*, *Critique*, *Arguments*, *Diogène*, *L'Homme*, *Man*. A édité le numéro de *L'Arc* consacré à Lévi-Strauss (1965).

#### Pierre della Faille

Né à Deurne (Anvers) en 1906 dans une tribu ultramontaine. Dirige à Anvers le Foyer de l'Art Vivant de 1935 à 1940. Rencontre de Belle en 1948 qui partage son existence depuis lors. Rupture avec son milieu. Tournées de conférences aux USA en 1970. Vit en Corse depuis quelques années.

Poésie : *Regarde l'eau noire*, Bruxelles, La Cigale, 1953 ; *Migrations*, éd. Caractères, 1955 ; *Sa Majesté l'écorché*, éd. Caractères, 1956, Prix d'Uccle ; *Volturno*, La Tour de Feu, 1958 ; *L'homme inhabitable* (préface de Georges Mounin), La Fenêtre Ardente, 1961 ; *Autopsie de Sodome*, La Fenêtre Ardente, 1966 ; *Mise à Feu*, Robert Morel, 1970, Grand Prix Triennal du Gouvernement Belge ; *Requiem pour un ordinateur*, Robert Morel, 1970 ; *L'homme glacial*, J. L. Vernal, 1970 ; *Les Grands de l'Obscur*, Puel, 1970 ; *USA/SOS*, J. L. Vernal, 1973 ; *Folie Robot*, Lib. St-Germain-des-Près, 1974 ; *Cobalt John*, Le Cormier, 1977 ; *Le royaume d'eau très vaste*, Th. Bouchard, St-Jean de Losne, 1979 ; *Le mythe de Gold Archibald*, Le Cormier, 1979.

Traduction : *Poèmes choisis*, de Milan Füst, éd. Corvina, Budapest & P.-J. Oswald, 1971 (traduit du hongrois en collaboration avec Isabelle Vital, préface de Georges Mounin).

Collaboration aux revues : *Cahiers du Sud*, *NRF*, *Le Pont de l'Epée*, *Action poétique*, *Chorus*, *Les Cahiers du Refus*, *Marginales*, *L'VII*, *Fénix*, *Le Journal des poètes*, *Dire*, *Odradek*, *Nagy Világ* (Budapest), *La Tour de Feu*, *Chemin*, *Les Flamboyants*, *Création*, *Sud*, etc...

## Conrad Detrez

Né à Roclenge-sur-Geer (prov. de Liège) en 1937. Etudes de théologie et de lettres, à Louvain et à Rio-de-Janeiro.

Romans : *Ludo*, Calmann-Lévy, 1974 ; *Les plumes du coq*, Calmann-Lévy, 1975 ; *L'herbe à brûler*, Calmann-Lévy, 1978, Prix Renaudot ; *La lutte finale*, Balland, 1980.

Essais : *Les mouvements révolutionnaires en Amérique Latine*, éd. Vie ouvrière, Bruxelles, 1972 (épuisé) ; *Pour la libération du Brésil* (en collaboration avec C. Marighela), éd. du Seuil, 1970 (épuisé).

Traductions du portugais : *Les pères de la nuit*, roman de Jorge Amado, Stock, 1969 ; *Mon pays en croix*, roman d'Antonio Callado, Seuil, 1970 ; *Révolution dans la paix*, essai de D. Helder Câmara, Seuil, 1970.

Articles et nouvelles parus dans *Esprit*, *Magazine littéraire*, *Le Monde*, *La Revue nouvelle*, etc...

## Freddy De Vree

Né à Anvers en 1939. Y vit. Producteur du Troisième Programme de la BRT depuis 1966.

Publications en français : un essai sur Boris Vian, 1961 (réédition par Eric Losfeld, 1965) ; des poèmes et quelques essais sur des peintres.

Publication en néerlandais : deux romans, cinq recueils de poésie, des essais. Monographies : Pierre Alechinsky, Zao Wou-Ki, Constant.

Editions en collaboration avec Roland Topor, Günther Uecker, Daniel Spoerri. Un disque, pseudo-bilingue, avec Roland Topor, réalisé pour le *Stedelijk Museum* d'Amsterdam.

## Paul Emond

Né à Bruxelles en 1944. Doctorat en philologie romane sur l'œuvre de Jean Cayrol. Actuellement attaché scientifique aux Archives et Musée de la Littérature à Bruxelles.

Un roman : *La danse du fumiste*, Jacques Antoine, 1979.

Un essai : *La mort dans le miroir*, Jacques Antoine, 1974.

Un livre d'interviews : *Lettres françaises de Belgique : mutations*, éd. universitaires, Bruxelles, 1980.

Plusieurs études critiques en revues (notamment sur Dumont, Henriot, Lejeune, Simenon, Verhaeren, Willems).

Daniel Fano

Né à Jemelle en 1947.

Poésie : *Mannequins en flagrant sésame*, Transédition, 1973 (épuisé) ; *Splatch*, Transédition, 1978 ; *Souvenirs of You*, Daily-Bul, 1980.

Participation aux revues : *Luna-Park*, *Stardust*, *Exit*, *Echolade*, *Liaison*, *Périodique*, *The Star Screwer*, *Monsieur Bloom*, *L'Arche*, *La Vigie des minuits polaires*.

Ouvrages pour la jeunesse : *Les mangeurs de ciel*, Duculot, 1979 ; *Une pomme par hasard*, Théâtre Mirabelle, 1979.

Serge Fauchereau

Né à Rochefort sur mer en 1939. Conseiller littéraire au Centre Pompidou depuis 1976.

Essais : *Lecture de la poésie américaine*, éd. de Minuit, 1968 ; *Théophile Gautier*, Denoël, 1972 ; *Expressionnisme, dada, surréalisme et autres ismes*, Denoël, 1976, 2 vol. ; *L'avant-garde russe*, Belfond, 1979.

Collabore à la *Quinzaine littéraire* depuis sa fondation et à de nombreuses revues françaises et étrangères.

Jef Geeraerts

Né à Anvers en 1930. Etudes classiques au Collège jésuite d'Anvers. Licencié en sciences coloniales et administratives. Assistant à l'administration coloniale au Congo (Zaïre) de 1954 à 1960. Licencié en philologie germanique de la Vrije Universiteit Brussel (1966). Ecrivain à plein temps, traducteur, free lance reporter.

Romans, récits, lettres, enquêtes : *Ik ben maar een neger*, 1962 ; *Schroot*, 1963 ; *Zonder Clan*, 1964 ; *Het verhaal van Matsombo*, 1965 (traduits en français, anglais, allemand et suédois) ; *De Troglodieten*, 1966 ; *De 7 Doeken der schepping*, 1967 ; *Gangreen 1 (Black Venus)*, 1968 ; *Brieven rondom liefde en dood*, 1970 (Prix triennal de l'Etat pour la prose 1969. Traduits en anglais, allemand, italien, norvégien, finois, suédois) ; *Indiaan Summer*, 1971 ; *Gangreen 2 (De goede Moordenaar)*, 1972 ; *Reizen met Jef Geeraerts*, 1973 ; *Gangreen 3 (Het teken van de Hond)*, 1975 ; *Dood in Bourgondië*, 1976 ; *De zaak Jaspers*, 1978 ; *Kodiak .58* (thriller), 1979 ; *De Coltmoorder* (thriller), 1980 ; *Jagers*, 1981.

Traductions : a traduit de nombreux textes de l'allemand, de l'anglais, du français.

Collaboration aux journaux et revues : *Panorama*, *Knack*, *Elseviers Magazine*, *Vrij Nederland*, *Het Laatste Nieuws*, *De Nieuwe Gazet*, *Nieuwsnet*, *Skoop*, ...

### Serge Goldwicht

Né à Nivelles en 1954. Licencié en philosophie de l'Université Libre de Bruxelles.

Livres : *La production du ratage* (essai sur le dessin), Atelier «La soif étanche», Liège, 1979 . *Comment la vision devint une fable* (sérigraphies et textes), Atelier «La soif étanche», 1980.

Participation par textes et illustrations aux revues : *L'Arche*, *Revue et corrigée*, *Traverses* ...

Expositions : à Bruxelles, à Anvers (Lens Art), à Liège, à Namur, à Paris (participation à la «Foire Internationale d'Art contemporain»). Distingué au «Prix de la jeune peinture belge» et exposition au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles.

Film vidéo-couleur : *Du trait à la fiction* (Librairie Macondo).

### Ernest Gorbitz

Né à Francfort en 1922.

Livres : *L'œil de Gorbitz*, éd. Dutilleul, 1959 ; *La longue randonnée*, éd. Saint-Germain-des-Prés, 1975.

Collaboration sporadique à diverses publications.

Gaspard Hons

Né à Liège en 1937.

Livres et plaquettes : *Le bréviaire de l'attente*, Millas Martin, 1974 ; *Cordages d'haleines*, Atelier de l'Agneau, 1975 ; *Juin, lampe bleue et feu d'épaules*, Le Temps parallèle, Eygillères, 1976 ; *Le Jour émigre*, St-Germain-des-Près, 1977 ; *Auberge de taffetas*, Vérités, 1979 . *Baccarat dans le texte*, Le Cormier, 1979 ; *Eléments pour une demeure*, éd. Jacques Brémond, Avignon, 1980.

Collaboration aux revues : *Le Journal des poètes*, *Marginales*, *Fantasmagie*, *Les Feuilles du Spantole*, *Donner à voir*, *Vérités*, *Odradek*, *Le Temps parallèle*, *L'Envers et l'Endroit*, *Entailles*, *Nouvelles à la main*, *Action poétique*, *Evohé*, *Revue et corrigée*, *Cyclope*, *Haut-Pays*, *Anima*, *Estuaire*, ...

Jacques Izoard

Né à Liège en 1936. Vie quotidienne à Liège, 1975 : découverte de l'Espagne. Depuis lors, chaque année, séjours et voyages en Andalousie, dans les Asturies. Animateur de la revue de poésie *Odradek*. Organise des lectures publiques de poèmes à Liège. Collabore à la Maison d'éditions «Atelier de l'Agneau».

Livres et plaquettes : *Ce manteau de pauvreté*, L'Essai, Liège, 1962 ; *Les sources de feu brûlent le feu contraire*, Société des Ecrivains, Bruxelles, 1964 ; *Aveuglement*, *Orphée*, Guy Chambelland, 1969 ; *Des lierres des neiges, des chats*, Henry Fagne, 1968 ; *Un chemin de sel pur*, Guy Chambelland, 1969 ; *Le papier, l'aveugle*, L'Essai, Liège, 1970 ; *Voix, vêtements, saccages*, Bernard Grasset, 1971 ; *Des laitiers, des scélérats*, Guy Chambelland et Saint-Germain-des-Près, 1971 ; *Six poèmes*, Tête de Houille, Liège, 1972 ; *La Patrie empaillée*, Bernard Grasset, 1973 ; *Maison des cent dormeurs*, Gaston Puel, 1973 ; *Bègue*, *Bogue*, *Borgne*, Donner à voir, Waremme, 1974 ; *Poèmes*, Fond de Tiroir, Louis Dubost, 1974 ; *Poulpes. Papiers*, Commune Mesure, 1975 ; *Rue obscure* (en collaboration avec Eugène Savitzkaya), Ateliers de l'Agneau, 1975 ; *Le corps caressé*, Commune Mesure, 1976 ; *La chambre d'Iris*, Fond de la Ville, Awan-Aywaille, 1976 ; *Vêtu, devêtu, libre*, Pierre Belfond, 1978, Prix de l'Académie Mallarmé, 1979 ; *Plaisirs solitaires* (en collaboration avec Eugène Savitzkaya), Ateliers de l'Agneau, 1979 ; *Enclos de nuit*, Origine, G-D, Luxembourg, 1980 ; *Petites merveilles*, *Poings levés*, Ateliers de l'Agneau, 1980 ; *Langue*, Castor Astral, 1980.

Essai : *Les Cents jardins du poème*. Œuvre poétique d'Andrée Chedid, Seghers, 1977.

Collaboration à de très nombreuses revues de poésie : *Action poétique*, *Le Pont de l'Épée*, *Liberté*, *25*, *Sud*, ...



François Jacqmin

Né à Horion-Hozémont en 1920. Années de formation à Londres et à Saint-Albans. Vit actuellement près de Liège. Un des «Sept Types» de la Revue *Phantomas* à laquelle il collabore depuis son début.

Poésie : *La rose de décembre*, *Phantomas* : *Camera obscura*, *Temps Mêlés* : *Le coquelicot de Grétry*, *Phantomas*, 1978 : *Les saisons*, poèmes en prose, *Phantomas*, 1980.

Collaboration aux revues : *Phantomas*, *Les Temps modernes*, *Temps Mêlés*, *AA Revue*, *Barrieri*, *Rhétorique*, *Le Daily-Bul*, etc...

Claude Javeau

Né à Angleur en 1940. Ingénieur commercial de l'Ecole de Commerce Solvay de l'Université Libre de Bruxelles. Chargé de cours de sociologie générale et de sociologie de la vie quotidienne à l'ULB. Directeur de la *Revue de l'Institut de Sociologie*.

Livres : *Les vingt-quatre heures du Belge*, éd. de l'Université de Bruxelles, 1970 ; *Haro sur la culture*, éd. de l'Université de Bruxelles, 1974 ; *Comprendre la sociologie*, Marabout, 1976.

Collaboration aux revues : *Revue de l'Institut de Sociologie*, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, *Loisirs et société* (Québec), *La Revue nouvelle*, *Marginales*, etc...

Nombreuses apparitions à la radio et la télévision belge.

Philippe Jones (Roberts-Jones)

Né à Bruxelles en 1924. Professeur à l'Université Libre de Bruxelles. Conservateur en Chef des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique. Membre de l'Académie Royale de Belgique.

Poésie : *Le voyageur de la nuit*, Bruxelles, La Maison du Poète, 1947 ; *Seul un arbre*, Paris, Les Lettres, 1952 ; *Amour et autres visages*, Les Lettres, 1956 ; *Quatre domaines visités*, Bruxelles, l'Atelier du Livre, 1958 ; *Graver au vif*, Lausanne, Rencontre, 1971 ; *Jaillir saisir*, Bruxelles, Le Cormier, 1971 ; *Etre selon*, Le Cormier, 1973 ; *Racine ouverte* (poèmes 1944-1975), Le Cormier, 1976 ; *D'un espace renoué*, Le Cormier, 1979.

Essais : *De Daumier à Lautrec. Essai sur l'histoire de la caricature française entre 1860 et 1890*, Paris, Les Beaux-Arts, 1960 ; *La caricature du Second Empire à la Belle Epoque 1850-1900*, Paris, Le Club français du Livre, 1963 ; *Daumier. Mœurs conjugales*, Paris, Vilo, 1971 ; *Du réalisme au surréalisme. La peinture en Belgique de Joseph Stevens à Paul Delvaux*, Bruxelles, Laconti, 1969 ; *Magritte poète visible*, Laconti, 1972 ; *Bruegel. La chute d'Icare*, Fribourg, Office du Livre, 1974 ; *L'Art Majeur*, Jacques Antoine, 1974 ; *La peinture irrationnelle au XIX<sup>e</sup> siècle*, Office du Livre, 1978.

Grand prix du Rayonnement Français de l'Académie Française en 1980 pour l'ensemble de son œuvre.

Collaboration aux revues : *Bulletin de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique*, *Cahiers du Sud*, *Courrier du Centre international d'études poétiques*, *Gazette des Beaux-Arts*, *Le Journal des poètes*, *Marginales*, *L'Œil*, *Revue générale*, *Revue de l'Université de Bruxelles*, *Synthèses*.

## Hubert Juin

Né à Athus en 1926. Collabore aux pages littéraires du *Monde*, au *Magazine littéraire* et à *La Quinzaine littéraire*. Producteur à France-Culture.

Livres : a publié de nombreux ouvrages, dont *Les hameaux*, roman, repris en un volume aux éd. Marabout ; *Les guerriers du Chalco*, poèmes, aux éd. Pierre Belfond ; *Lectures du XIX<sup>e</sup> siècle*, essais, 2 volumes, dans la collection 10/18.

A consulter : *Hubert Juin*, par Guy Denis, collection «Poètes d'aujourd'hui», éd. Seghers ; numéro spécial de la revue *Givre* (1979).

## Théodore Koenig

Né à Liège en 1922.

Textes et poèmes : *Decante*, Erta, Montréal, 1950 ; *Clefs neuves*, Erta, 1950 ; *La langue d'Eole*, Temps Mêlés, Verviers, 1955 ; *Les pains d'asopies*, G. Houyoux – La Nef de Paris, 1955 ; *Dix manières dans l'art de considérer la vache*, Bibliothèque Phantomas, 1959 ; *Mirabilia*, Les Ecrivains Réunis, Lyon, 1960 ; *Journal d'un jour*, Acoustic' Phantomas Museum, 1961 ; *Par les mains du réveil*, Giorgio Upiglio, Milan, 1966 ; *Etats d'imagination ou la littérature en pan de chemine*, Bibliothèque Phantomas, 1966 ; *Fortuitemeng*, Daily-Bul, La Louvière, 1968 ; *Poèmes restreints et proses concises*, Phantomas (n<sup>o</sup> spécial

86), 1969 ; *Elle dort*, éd. Multiplô, Milan, 1970 . *Le subjectif présent*, éd. Lettera Amorosa, 1973 ; *L'aphorismose*, éd. Lettera Amorosa, 1973 ; *Apophtegmes sur Un*, Cheval d'attaque, Paris, 1978 ; *La métamorse*, Phantomas, 1980 ; *Gérance d'Avril*, Phantomas, 1980.

Œuvres sémantiques : *Acrocités antiques*, Les Ecrivains Réunis, 1954 ; *Le jardin zoologique écrit en mer*, Erta, 1954 ; *Secsa*, Collège de Pataphysique, Paris, 1956 ; *Feronie*, Les Ecrivains Réunis, 1960 ; *Remblées*, Cheval d'attaque, 1979 ; *Le Logos-Emotif*, éd. Ecbolade, Béthune, 1975.

Collaboration aux revues : *Aménophis*, *Ana Etc...*, *Bizarre*, *Cahiers du Cacef*, *Cheval d'attaque*, *Daily-Bul*, *De Tafel Ronde*, *Ecbolade*, *Egolalia*, *Gradiva*, *L'Humidité*, *Journal du Bout des Bordes*, *Le Journal des poètes*, *Les Lèvres nues*, *NRF (Le Chemin)*, *Le Périscope*, *Phantomas*, *Opus International*, *Sud*, *Temps Mêlés*, *Vérité*, etc...

#### Anne-Marie La Fère

Née à Uccle en 1940. Etudes de philologie romane. Enseignement dans le secondaire. Départ en Afrique en 1966 pour enseigner à l'Université officielle de Bujumbura. Deux fils. Rupture post-soixante-huit et divers boulots autour du théâtre et en librairie. Responsable de rubrique à la RTB.

Participe au livre collectif *L'amour mine de rien* (textes réunis par Alexandre Bonnier et Jean-Marie Gibbal), éd. Recherches, coll. «Encres», 1980, avec des *Histoire(s) d'Amour*.

Collaboration régulière à l'hebdomadaire *Notre Temps*, irrégulière à *Hebdo*, les *Nouvelles littéraires*, *Cahiers du Griff*, *Revue nouvelle*, etc. Publie régulièrement des fragments dans 25.

#### Françoise Lalande

Née dans les Ardennes en 1941. A vécu deux ans au Zaïre, puis quatre ans en Amérique latine (Colombie – conférences à l'Université des Andes de Bogota et à l'Alliance française –, Equateur, Guatemala, Mexique, Pérou). Membre du Conseil d'administration d'Amnesty International Belgique. Professeur de littérature française et d'espagnol.

Poésie : *La fumeterre*, Les Paragraphes littéraires de Paris, 1973 ; *L'ambassadeur*, éd. Jacques Antoine, 1976 (sous le nom de Françoise Wastchenko).

A paraître : *Le gardien d'abalones*, récit ; *Cœur de feutre*, roman.

Werner Lambersy

Né à Anvers en 1941. Habite Bruxelles et Paris.

Poésie : *Caerula*, 1968 ; *Radoub*, 1969 ; *A cogne-mots*, 1970 ; *Haute-tension*, 1971 ; *Temps festif*, 1972 (aux éd. V.D.H.) ; *Silencieux*, 1971 ; *Moments dièses*, 1972 ; *Groupes de résonances*, 1973 ; *Le cercle inquiet*, 1974 (chez Fagne) ; *Dialecture du Cercle inquiet*, Le Dé bleu, Louis Dubost, 1975 ; *Protocole d'une rencontre*, Fagne, 1975 ; *33 scarifications rituelles de l'air*, Fagne, 1976 ; *Nocturnes rouges*, R. Renson, 1978 ; *Maitres et maisons de thé*, Le Cormier, 1979.

Collaboration aux revues : *Action poétique*, *Vrac*, *N.R.F.*, *Le Journal des poètes*, *Haut-Pays*, *Solaire*, *Marginales*, ...

Jean-Claude (Julien, Alice, Marcel) Legros

Né à Estival en 1950. Horticulteur. Editeur sur presse à main. Animateur du *Fond de la Ville*.

Poésie : *Pépins de sucre*, éd. du Picvert, 1972 ; *Stations hors de la cellule froide*, Océ, 1973 ; *Caresser le vacarme*, Vodaine, 1974 ; *L'herbe et les phalanges*, Traboule, 1975 ; *Qu'un vin très pur abreuve nos mémoires*, La soif étanche, 1975 ; *Le tour du renard*, Fond de la Ville, 1977 ; *Photextes*, Fond de la Ville, 1979.

Essai : *Jacques Izoard ou la douceur du rêve*, Vérités, 1975.

Collaboration aux revues : *Le Journal des poètes*, *Marginales*, *Odradek*, *Vérités*, *Fanal*, *Dire*, *Entailles*, *Varech*, 25, ...

Claire Lejeune

Née à Havré (Hainaut), en 1926. Secrétaire permanente du Centre interdisciplinaire d'études philosophiques de l'Université de Mons (CIEPHUM). Fondatrice des *Cahiers Internationaux du symbolisme* (1962) et de *Réseaux*, revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique (1965), dont elle continue à assumer le secrétariat et l'administration.

Poésie : *La gangue et le feu*, Phantomas, 1963 ; *Le pourpre*, éd. Le Cormier, 1966 ; *La geste*, José Corti, 1966 ; *Le dernier testament*, éd. Rencontre, 1969 ; *Elle*, Le Cormier, 1969 ; *Mémoire de rien*, Le Cormier, 1972 ; *L'Atelier*, Le Cormier, 1979 ; *L'Issue*, Le Cormier, 1980.

Publication de textes poétiques et d'essais dans différentes revues belges et étrangères.

Marc Lesir

Né à Surice en 1950. Marchand de fromages aux marchés de Bruxelles, de Châtelet, Jodoigne, Wavre et Linkebeek.

En préparation : d'autres marchés, des poèmes et des nouvelles.

Suzanne Lilar

Née à Gand en 1901. Débute par le journalisme et fait carrière au Barreau d'Anvers. Membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises.

Théâtre : *Le Burlador*, éd. des Artistes, Bruxelles, 1946 ; *Tous les chemins mènent au ciel*, éd. des Artistes, 1947 ; *Le roi lépreux*, éd. Lumière, Bruxelles, 1950.

Récits : *Le divertissement portugais*, René Julliard, 1960 ; *La Confession anonyme*, Paris, 1960 (sans nom d'auteur), 2<sup>e</sup> éd., Jacques Antoine, 1980 ; *Une enfance gantoise*, Grasset, 1976.

Essais : *Soixante ans de théâtre belge*, La Renaissance du Livre, 1951 ; *Journal de l'analogue*, Julliard, 1954, 2<sup>e</sup> éd., Grasset, 1979 ; *Le Couple*, Grasset, 1963 (Londres, New York, 1965 ; Brescia, Barcelone, 1967 ; Rio de Janeiro, Tokyo, 1970 ; Amsterdam, 1976) ; *A propos de Sartre et de l'amour*, Grasset, 1967 (Tokyo, 1972) ; *Le malentendu du deuxième sexe*, P.U.F., 1969.

Collaboration aux revues : *Synthèses*, *Bulletin de l'Académie* (Bruxelles) ; *La Nef*, *Revue de Paris*, *La Table ronde*, *Planète*, *Lettre ouverte*, *Réalités*, *Revue des Voyages*, *Nouvelles littéraires*, *Le Monde*, *Cahiers de l'Herne*, *Nouvelle revue des deux mondes* (Paris) ; *Essais* (Bordeaux) ; *Deucalion* (Neuchâtel) ; *Images* (Le Caire) ; *Théâtre Arts* (New York) ; *Episteme* (Buenos Aires) ...

Jacques-Gérard Linze

Né à Liège en 1925. Etudes classiques et musique (piano). Résistance pendant la guerre. Pianiste de jazz pour l'armée américaine puis pour les établissements

civils entre 1944 et 1955. Avocat au Barreau de Liège de 1944 à 1952. Séjour au Congo belge en 1952 et 1953. Carrière dans la publicité depuis 1956.

Romans : *Par le sable et par le feu*, Robert Laffont, 1962 ; *La conquête de Prague*, Gallimard, 1965 ; *Le fruit de cendre*, Gallimard, 1966 ; *L'étang-cœur*, Gallimard, 1967 ; *La fabulation*, Gallimard, 1968.

Poésie : *Confidentiel*, chez l'auteur, 1960 ; *Trois tombeaux*, chez l'auteur, 1963 ; *Passé midi*, André De Rache, 1974 ; *Cinq poèmes pour la mort*, hors commerce, 1974.

Essais : *Mieux connaître Constant Burniaux*, André De Rache, 1972 ; *Humanisme et judaïsme chez David Scheinert*, Pierre-Jean Oswald, 1976.

Collaboration aux revues : *Université*, *Le cocotier*, *Lettres nouvelles* (Liège) ; *Audace*, *La Revue générale* (Bruxelles) ; *Présence francophone* (Sherbrooke).

## Joan Marti

Né à Reus (Catalogne) en 1922. Peintre. Auto et vélodidacte.

Un livre : *Marti cet incognito par son Alterego*, éd. Isy Brachot, 1973.

Collaboration aux revues : *Schismes*, *Vent-Art*, *Phantomas*, *Jalons des Arts*, 25, *Aménophis*, *Revue et corrigée*, + -0, *Notre Temps*, *Littérature et Politique*, *Graphics by masters*, *Scarabée*.

Nombreuses expositions à Bruxelles et une exposition en cours à Paris (Galerie Isy Brachot).

## Pierre Mertens

Né à Bruxelles en 1939. Maître de recherche à l'Institut de Sociologie et chef de travaux à la Faculté de Droit de l'Université de Bruxelles. Professeur de littérature comparée à l'Institut National des Arts du spectacle. Critique littéraire. Chronique hebdomadaire au *Soir* de Bruxelles depuis 1971. Chroniqueur régulier à la RTB. Dirige une collection («La voie ouverte») aux éd. L'Age d'Homme. Missions d'observateur au Proche-Orient, en Europe de l'Est, en Amérique latine.

Romans : *L'Inde ou l'Amérique*, éd. du Seuil, 1969, Prix Rossel, 1970 ; *La fête des anciens*, éd. du Seuil, 1971, Bourse de la Fondation Cina del Duca, 1972 ; *Les bons offices*, éd. du Seuil, 1974, Prix belgo-canadien, 1975 ; *Terre d'asile*, Grasset, 1978.

Nouvelles : *Le niveau de la mer*, éd. l'Age d'Homme, 1970 . *Nécrologie*, éd. Jacques Antoine, 1977.

Collaboration aux revues : *Nouvelles littéraires*, *La Nouvelle Revue Française*, *L'Arc* ...

A réalisé un téléfilm «Histoire d'un oiseau qui n'était pas pour le chat» pour la RTB, en 1974, Prix du Festival de Monte-Carlo en 1975.

A écrit le livret de l'opéra «La passion de Gilles» pour le musicien Philippe Boesmans. L'œuvre sera créée au T.R.M. en 1982.

André Miguel

Né à Ransart (Hainaut) en 1920.

Poésie : *Orphée et les Argonautes*, Le Capricorne, 1949 ; *Onoo*, éd. Iô, 1954 ; *Toisons*, Gallimard, 1959 ; *Fables de nuit*, J.-P. Oswald, 1966 ; *Temps pyramidal*, Fagne, 1967 ; *Fleuve-forêt*, Fagne, 1968 ; *Nuage messager*, Le Bouquet, Gaston Puel, 1971 ; *Boule-Androgyne*, éd. Saint-Germain-des-Prés, 1972, Prix Antonin Artaud ; *Corps du jour*, éd. Saint-Germain-des-Prés, 1974 ; *Liberté de figures*, Lettera Amorosa, 1976 ; *Œil immense*, André De Rache, 1977 ; *L'œil dans la bouche*, éd. Jacques-Marie Laffont, 1978 ; *Parler au dédale*, Le Temps parallèle, 1978 ; *L'alphabet des astres* (avec Cécile Miguel), éd. Cyclope, 1979 ; *Ovales naturels* précédé de *Onoo*, éd. Saint-Germain-des-Prés, 1979.

Romans, contes : *L'Equilibre*, Galimard, 1961 ; *Contes du dragon blanc*, éd. Saint-Germain-des-Prés, 1974 ; *L'Oiseau Vespasien*, Francis Tessa éditeur, 1977.

Essais : *Achille Chavée*, Poètes d'Aujourd'hui, Seghers, 1969 ; *L'Homme poétique* (suivi de 20 entretiens avec des poètes contemporains), Les Cahiers de Poésie, éd. Saint-Germain-des-Prés, 1974.

Critique : *La Nouvelle poésie française de Belgique*, Poésie 1, n° 25, 1972 ; *Les Nouveaux poètes de la nature*, Poésie 1, n° 33, 1974.

Théâtre : Dix pièces mises en ondes et diffusées à France-Culture, Radio-Montpellier, Radio Suisse-Romande, Radio-Montréal, RTB et RTB Namur. *Une journée immobile* (France-Culture, 1968) a reçu le prix Charles Plisnier.

Collaboration comme poète et comme critique à de nombreuses revues : *Les Cahiers du Sud*, *Le Journal des poètes*, *La Nouvelle Revue Française*, *Europe*, *Sud*, *Clés pour le spectacle*, *Le Temps parallèle*, *Phantomas*, *Iô*, *Marginales*, *Botteghe Oscure*, *Le Mercure de France*, *Parler*, *Aménophis*, *Les Hommes sans épaules*, *Sens plastique*, *La Nef*, *Dire*, *La Tour de feu*, *Solaire*, *La Sape*, *Les Cahiers des Saisons*, *Création*, *Encres vives*, *Entailles*, *L'Etoile et la Clef*, *Les Dossiers du Cacef*, *Exit*, *Revue et corrigée*, etc...

Marcel Moreau

Né à Boussu (Borinage) en 1933.

Romans et essais biographiques : *Quintes*, Buchet-Chastel, 1962 ; *Bannière de bave*, Gallimard, 1966 ; *La terre infestée d'hommes*, Buchet-Chastel, 1966 ; *Le chant des paroxysmes*, Buchet-Chastel, 1967 ; *Ecrits du fond de l'amour*, Buchet-Chastel, 1968 ; *Julie ou la dissolution*, Christian Bourgois, 1971 ; *La pensée mongole*, Christian Bourgois, 1972 ; *L'Ivre livre*, Chr. Bourgois, 1973 ; *Le bord de mort*, Chr. Bourgois, 1974 ; *Les arts viscéraux*, Chr. Bourgois, 1975 ; *Sacre de la femme*, Chr. Bourgois, 1977 ; *Discours contre les entraves*, Chr. Bourgois, 1979 ; *A dos de Dieu ou l'Ordure lyrique*, Luneau Ascot, 1980 ; *Orgambide, scènes de la vie privée*, Luneau Ascot, 1980.

A paraître : *Le Grouillon couillu*, en collaboration avec Roland Topor.

Jean Muno

Né à Bruxelles en 1924. Philologie romane à l'Université de Bruxelles. Long-temps professeur.

Romans : *L'Hipparion*, Julliard, 1962 ; *L'île des pas perdus*, La Renaissance du Livre, 1967 ; *Le joker*, Musin, 1972, rééd. 1980.

Récits : *L'homme qui s'efface*, Brepols, 1963 ; *Ripple-Marks*, Jacques Antoine, 1976.

Nouvelles : *La brèche*, Saint-Germain-des-Prés, 1973 ; *Histoires singulières*, Jacques Antoine, 1979.

Pièces radiophoniques : notamment *Comptines*, *L'Anti*, P.-J. Oswald, 1970.

Paul Neuhuys

Né à Anvers en 1897.

Principales œuvres poétiques : *La source et l'infini*, Lamberty, Bruxelles, 1914 ; *Loin du tumulte*, Dirix, Anvers, 1918 ; *Le canari et la cerise*, Ça ira, Anvers, 1921 ; *Le zèbre handicapé*, id., 1923 ; *L'arbre de Noël*, Lumière, Anvers, 1927 ; *Le marchand de sable*, Renaissance du Livre, Bruxelles, 1931 ; *Naissance d'Adonis*, Ça ira, 1932 ; *La fontaine de Jouvence*, id., 1936 ; *Fables*,



id., 1939 ; *Inutilités*, A l'Enseigne des Quatre Vents, s.l. (Anvers), 1941 ; *Le secrétaire d'acajou*, Ça ira, 1945 ; *La joueuse d'ocarina*, id., 1947 ; *L'herbier magique d'Uphysaulune*, id., 1949 ; *Les archives du prieuré*, id., 1953 ; *Salutations anversoises*, Écrivains Réunis, Lyon, 1954 ; *La Draisiennne de l'Incroyable*, Ça ira, 1959 ; *Le Carillon de Carcassonne*, Bibliothèque Phantomas, 1960 ; *Le cirque Amaryllis*, Ça ira, 1963 ; *Les poiriers de Béotie*, id., 1965 ; *Septentrion*, Librairie des Arts, Anvers, 1967 ; *Le pot-au-feu mongol*, Belfond, 1980.

### Joseph Noiret

Né à Bruxelles, en 1927. Fonde Cobra avec Christian Dotremont en 1948. Cofondateur et codirecteur de la revue *Phantomas* (1953).

Poésie et textes : *L'aventure dévorante*, éd. Cobra, 1950 ; *Histoires naturelles de la Crevêche*, Acoustic' Phantomas Museum, 1965 ; *Tas de mots mise en scène des regards*, éd. Phantomas, 1965 ; *Mise en scène de l'éphémère*, éd. Framart Studio, Naples, 1974 ; *L'œil, l'oreille et le lieu*, Phantomas, 1980.

Essais : *Cobra*, éd. Phantomas, 1972 ; *Des logogrammes*, éd. Ubacs, Paris, 1978.

Gouaches-mots avec Serge Vandercam (1979).

### Hubert Nyssen

Né à Bruxelles en 1925. Direction des éditions Actes-Sud (le Paradou). Conseiller littéraire aux éditions Alain Barthélémy (Avignon).

Poésie : *Préhistoire des Estuaires*, André De Rache, 1967 ; *La mémoire sous les mots*, Bernard Grasset, 1973 ; *Tel un miroir en mer* (poèmes de Chine), Millas-Martin, 1976 ; *Stèles pour soixante-treize petites mères*, Saint-Germain-des-Près, 1977 ; *Douze versants des Alpilles*, Alain Barthélémy, 1977 ; *Pour qui sonne Avignon dans la mémoire à vif*, Alain Barthélémy, 1978.

Romans : *Le nom de l'arbre*, Grasset, 1973 ; *La mer traversée*, Grasset, 1979.

Impromptu : *Un résident très secondaire*, éd. Actes-Sud, 1978.

Essais : *Sémantique à bâtons rompus*, Irène Dossche, Bruxelles ; *Les voies de l'écriture*, Mercure de France, 1969 ; *L'Algérie* (deux essais), Arthaud.

Collaboration aux revues : *Marginales*, *Synthèses*, *L'Arc*, *Sud*, *Terriers*, etc.

## Joseph Orban

Né à Jadotville (ex Congo belge) en 1957.

Livres et plaquettes : *L'attente*, Auto-édition, 1975 ; *Elle, ailes frêles*, La Soif Etanche, 1976 ; *L'Eurasienne ou la marée montante*, Auto-édition, 1977 ; *Le sexe tachycarde*, Atelier de l'Agneau, 1979.

A paraître : *Entre le blue et le jeans*, Atelier de l'Agneau.

Collabore à la revue mensuelle 25.

## Benoît Peeters

Né à Paris en 1956. A vécu à Bruxelles de 1958 à 1973. Après un séjour de cinq ans à Paris, il est revenu s'installer à Bruxelles au mois de mars 1978.

Romans : *Omnibus*, éd. de Minuit, 1976 et *La Bibliothèque de Villers*, Robert Laffont, 1980. Un troisième livre, *Correspondance*, ensemble d'échanges entre vingt-cinq textes brefs et vingt-cinq photographies de Marie-Françoise Plissart, doit paraître à l'automne 1980 aux éditions Yellow now.

Divers textes de théorie et de fiction dans *Minuit* et *La Revue nouvelle*.

## Gabriel et Marcel Piqueray

Jumeaux nés à Bruxelles en 1920. Codirecteurs de la revue *Phantomas* en 1960.

Textes et poèmes : *Au-delà des gestes* (1937-1941), éd. de la Nouvelle revue Belgique, Bruxelles, 1941 ; *Les poudres lourdes*, éd. Fontaine, Coll. «L'âge d'or», Paris, 1946 ; *Een Lovely Badjou*, éd. Daily-Bul, Coll. «Les poquettes volantes», La Louvière, 1966 ; *White canetons*, n° spécial de la Revue *Phantomas*, 1969 ; *Non Inhibited poems*, éd. Acoustical Phantomas Museum, 1971 ; *Vins puis faons pour les Anzacs*, éd. Maeght, 1971 ; *Die Damen*, éd. Daily-Bul, Coll. «Les poquettes volantes», 1975 ; *Monument Tobacco* (1944-46), éd. Yves Rivière, Paris, 1978 ; *Au-delà des gestes et autres textes*, *Phantomas*, 1980.

Livres de Marcel Piqueray en collaboration avec Paul Colinet : *La bonne semence*, Fontaine, Paris, 1947 ; *La maison de Venose*, éd. Fontaine, 1947 ; *Le délégué de la Guadeloupe*, éd. M.M.A. Comunicazione, Milan, 1964.

Livre de Paul Colinet en collaboration avec Marcel et Gabriel Piqueray : *La Cantate*, éd. Daily-Bul, 1976.

Collaboration aux revues : *La Nouvelle Revue Belge*, *Le Ciel Bleu*, *Les Quatre Vents*, *Festival*, *La Nef*, *Temps Mêlés*, *Le petit Jésus*, *La carte d'après nature*, *De Tafel ronde*, *Daily-Bul*, *Le Périscope*, *Phantomas*, *Le Journal des poètes*, *Stuip*, *Hvedekorn*, *Situationist Time*, *N.R.F.*, *Aménophis*, *Barriera*, etc.

Maja Poláčková

Née à Trnava (Tchécoslovaquie) en 1954. A fait une licence en sociologie à l'Université de Prague. Vit en Belgique depuis 1978.

Réalise des collages à partir de journaux et de documents écrits.

Marc Quaghebeur

Né à Tournai en 1947. Docteur en philosophie et lettres. Thèse : *L'œuvre nommée Arthur Rimbaud* (1975). Attaché littéraire et théâtral au Ministère de la Culture française.

Poésie : *Forclaz*, P.-J. Oswald, 1976 ; *L'herbe seule*, L'Age d'Homme, 1979.

Préface de la réédition de Maeterlinck chez Jacques Antoine.

Collaboration aux revues : *Esprit*, *La Quinzaine littéraire*, *Les lettres romanes*, *La revue des lettres modernes*, *Les Cahiers F. Mauriac*, *Cahiers internationaux du symbolisme*, *La Revue nouvelle*, *Les Dossiers du Cacef*, *Studia Belgica* (Marburg), *Rue des Usines*, *Alternatives théâtrales*, *Surréalisme en Hainaut*, *Archives du futur*, *Nouvelles à la main*, *Courrier du Centre international d'études poétiques*, *Réseaux*.

Daniël Robberechts

Né à Bruxelles en 1937. Candidat en sciences, ULB. Depuis 1972, rédacteur-éditeur de la revue *Schrift*. Depuis 1977, secrétaire de rédaction de la revue *Heibel*.

Œuvres : *De labiele stilte*, non roman, Standaard, 1968 ; *Tegen het personage*, six textes, Manteau, 1968 ; *De grote schaamlippen*, une autodescription

dynamique, Nijgh & Van Ditmar, 1969 ; *Aankomen in Avignon*, récit, Manteau, 1970 ; *Praag schrijven*, de Bezige Bij, 1975. En collaboration : *Het mes in het beeld e.a. verhalen*, de Bezige Bij, 1976 ; *OnderwerpeN*, Elsevier-Manteau, 1978.

Collaboration aux revues : *Heibel*, *Raster*, *Nieuw Vlaams Tijdschrift*, *De Nieuwe*, *Kreatief*, e.a. En français a paru, en collaboration avec Paul Claes, *Rhétorique érotique* (in : *Revue d'Esthétique*, 1979 1/2, coll. 10/18).

### Dominique Rolin

Née à Bruxelles en 1913, d'un père belge, bibliothécaire au Ministère de la Justice, et d'une mère française (fille de l'écrivain Léon Cladel), professeur de diction. Elevée avec son frère et sa sœur dans des maisons toujours proches de la forêt. S'installe à Paris dès sa rencontre en 1946 avec le sculpteur Bernard Milleret. Membre du Jury Fémina de 1958 à 1963.

Romans et récits : *Le marais*, éd. du Seuil, 1942 ; *Moi qui ne suis qu'amour*, Denoël, 1948 ; *Le souffle*, éd. du Seuil, 1952, Prix Fémina ; *Le gardien*, 1955 ; *Artémis*, 1958 ; *Le lit*, 1960 ; *Le for intérieur*, 1963 ; *La maison, la forêt*, 1965 ; *Maintenant*, 1967 ; *Le corps*, 1969 ; *Les éclairs*, 1971 ; *Lettre au vieil homme*, 1973 ; *Deux*, 1975 ; *Dulle Griet*, 1977 (tous aux éditions Denoël) ; *L'enragé*, éd. Ramsay, 1978 ; *L'infini chez soi*, Denoël, 1980.

Prix Franz Hellens et Kléber Haedens pour l'ensemble de son œuvre (1980).

### Marc Rombaut

Né à Gand en 1939. Producteur à la RTBF.

Poésie : *Le festin*, Guy Chambelland, 1968 ; *La jetée et autres solitudes*, Guy Chambelland, 1969 ; *Le regard sauvage*, suivi de *L'absence des mots*, Librairie Saint-Germain-des-Prés, 1972 ; *Nuit et parole*, Librairie Saint-Germain-des-Prés, 1975 ; *Matières d'oubli* (mis en musique par André Riotte sous le titre d'«Anamorphoses»), in *Le récit et sa représentation*, Payot, 1978.

Récit : *Suite en joui-dire*, Christian Bourgois, 1978.

Essais : «Antilles et océan Indien», in *La poésie contemporaine de langue française depuis 1945*, éd. Saint-Germain-des-Prés/Bordas, 1973 ; *La poésie négro-africaine d'expression française*, Seghers, 1976 ; *La parole noire*, Poésie 1, n<sup>os</sup> 43, 44, 45, 1976 ; «Transécritures», in *Le récit et sa représentation*,

Payot, 1978 : «La violence des modérés», in *Les minorités dans la pensée*, Colloque Idem, Payot, 1979.

Collaboration aux revues : *Présence africaine*, *Présence francophone* (Québec) ; *La Nouvelle critique*, *Exit*, *TXT*, in *Hui* (Amiens) ; *Entailles* (Montpellier) ; *Tel Quel*, *The French Review* (USA) ...

Eugène Savitzkaya

Né à Liège en 1955. Vit en Belgique.

Poésie : *Les lieux de la douleur*. Liège, 1972 ; *Le cœur de schiste*. At. de l'Agneau, 1974 ; *Rue obscure* (en collaboration avec Jacques Izoard), At. de l'Agneau, 1975 ; *L'Empire*. At. de l'Agneau, 1976 ; *Mongolie, plaine sale*, Seghers, 1976 ; *Plaisirs solitaires* (en collaboration avec Jacques Izoard), At. de l'Agneau, 1980 ; *Les couleurs de boucherie*, Chr. Bourgois, 1980.

Romans : *Mentir*, 1977 ; *Un jeune homme trop gros*, 1976 ; *La traversée de l'Afrique*, 1979 (tous trois aux éd. de Minuit).

Participation à des ouvrages collectifs : *Le jardin, lectures et relations*, 1977 ; *Manger*, 1980 (Yellow now, Liège).

Collaboration aux revues : *Minuit*, *Odradek*, *Luna-Park*, *Le Monde*, *A suivre*, *Exit*, *Jungle*, *Revue et corrigée*, *Rue Rêve*, *Stardust*, *Succion*, *Ubacs*, *Verticales 12*, *Zone*, *Copirate*, *Création*, *Curtains*, *Donner à voir*, *Ecbolade*, *Le Bout des Bordes*.

Louis Scutenaire

Né en Picardie, à Ollignies près de Lessines, en 1905. Docteur en droit de l'ULB.

Ont paru, entre autres : *Les haches de la vie*, Paris, G.L.M., 1937 ; *Frappez au miroir*, Bruxelles, Wellens, 1939 ; *Mes inscriptions*, Gallimard, 1945 ; *Les degrés*, Paris, Fontaine, 1945 ; *Les vacances d'un enfant*, Gallimard, 1947, 2<sup>e</sup> éd. Jacques Antoine, 1980 ; *Le bâton de Jean de Milan*, Bruxelles, 1970 ; *Les jours dangereux*, *Les nuits noires*, Bruxelles, 1972 ; *Mes inscriptions*, 1945-1963, Bruxelles, Brassa, 1976 ; *Avec Magritte*, Bruxelles, Lebeer Hossmann, 1977 ; *La Santé*, Brassa, 1977 ; *La bonne semaine*, Bruxelles, Les Lèvres nues, 1978 ; *Le monument de la guenon*, Brassa, 1979.

## Jean Sigrid

Né à Bruxelles en 1920. Chargé de cours à l'Institut National supérieur des Arts de spectacle (INSAS). Journaliste, critique dramatique à *La Libre Belgique*. Président de la Commission consultative du Jeune Théâtre.

Théâtre : Onze pièces créées à Bruxelles. Quatre pièces ont été publiées aux éditions De Visscher (Bruxelles, 1954) sous le titre *Jean Sigrid Théâtre (Bijoux de famille, 1949 ; Les beaux gestes, 1950 ; L'homme à la branche, 1951 ; Pitié pour Violette, 1953)*. Quatre pièces aux *Cahiers du Rideau*, n° 5 et 10 (*Quoi de neuf, Aruspice ?*, 1970, Grand Prix de littérature du gouvernement, 1972 ; *L'espadon*, 1976 ; *L'auto-stoppeur*, 1977 ; *Le bruit de tes pas*, 1979). Nombreuses adaptations de pièces étrangères jouées dans divers théâtres à Bruxelles, à Paris, en Suisse et au Canada. Deux adaptations publiées : *En cause J. Robert Oppenheimer*, de Heimar Kipphardt, éd. de l'Arche, Paris, 1967 ; *Outrage au public*, de Peter Handke, éd. de l'Arche, Paris, 1967.

## Georges Simenon

Né à Liège, en 1903. Journaliste à Liège. A Paris dès 1923 ... et à la machine à écrire. Naissance de Maigret en 1930. Voyage dans le monde entier. Vit en Suisse depuis 1957.

Innombrables romans policiers, mais aussi psychologiques et métaphysiques. Traduits dans à peu près toutes les langues. Œuvre publiée aux éditions Rencontre, chez Gallimard, aux Presses de la Cité, aux éditions Fayard.

## Jacques Sojcher

Né à Etterbeek en 1939. Professeur de philosophie et d'esthétique à l'Université Libre de Bruxelles. Dirige la *Revue de l'Université de Bruxelles* et les *Annales de l'Institut de philosophie*. Cofondateur, avec Maurice Olender, des «Colloques de Bruxelles».

Essais : *La démarche poétique*, éd. Rencontre, 1969, Union générale d'éditions, 10/18, 1976 (édition revue et augmentée) ; *La question et le sens. Esthétique de Nietzsche*, Aubier Montaigne, 1972 ; *Le professeur de philosophie*, Fata Morgana, 1976.

Récits, poésie : *Itinerer*, Orange Export Ltd., Paris, 1976 ; *La mise en quarantaine*, Fata Morgana, 1978 ; *Un roman*, Flammarion, 1978.

En volume collectif : «Eden ce soir», in *Le jardin, lectures et relations*, éd. Yellow now, Liège, 1977 ; «L'emportement de la voix», in *Le récit et sa représentation*, Payot, 1978 ; «Du mensonge à la politesse», in *La Séduction*, Aubier, 1980 ; Préfaces à *Jim le téméraire* de René Kalisky («Jim ou le phantasme de l'histoire»), Gallimard, 1972), au *Récit et sa représentation*, à la *Séduction*, in *op. cit.*

Collaboration aux revues : *Les Annales de l'Institut de philosophie*, *Revue internationale de philosophie*, *Revue de l'Université de Bruxelles*, *Cahiers internationaux du symbolisme*, *Courrier du Centre d'études poétiques*, *Critique*, *Europe*, *Les Lettres Nouvelles*, *La Quinzaine littéraire*, *Exils*, *Liberté*, *Obliques*, *Digraphe*, *Première livraison*, *Phantomas*, *Terriers*, *L'Humidité*, *Le Bout des Bordes ...*

### Alberte Spinette

Née à Rebecq en 1948. Docteur en philosophie et lettres. Sa thèse : *Les structures narratives du Decameron* (1976). Chargée de cours à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales à Liège (français). Italianisante.

Publications : Articles dans les *Actes des Congrès Boccace de Florence* (1975), Leuven (1975), Avignon (1976) . la notice «Boccaccio» dans l'*Enzyklopädie des Märchens* (1978) ; l'article introductif du dossiers *Surréalisme en Hainaut* (1980).

### Stefaan van den Bremt

Né à Alost en 1941. Licencié en philologie romane.

Poésie : *Sextant*, Desclée De Brouwer, Bruges, 1968 ; *Een valkuil in de wolken*, J. Sonnevile, Bruges, 1971 ; *Lente in Vorst*, Kreatief, Wevelgem, 1976 ; *Andere gedichten*, Frans Masereelfonds, Gand, 1980.

Traductions : Emile Verhaeren, *De Stad Het Land Het Geld*, W. Soethoudt, Anvers, 1974 ; *Nicolas Guillén, Cubaanse gedichten*, Frans Masereelfonds, Gand, 1978. En préparation : Bertolt Brecht, *Svendborgse gedichten*, SUN, Nimègue.

Collaboration aux revues : *Kreatief*, *Heibel*, *Nieuw Vlaams Tijdschrift*, *Dietsche Warande & Belfort Poëziekrant* (revues flamandes) ; *Gedicht*, *Raster*, *Te Elfder Ure* (Pays-Bas).

Jean-Pierre Verheggen

Né à Gembloux, en 1942. Codirecteur de la revue et de la collection *TXT* (Christian Bourgois, éditeur). Collaborateur au quotidien *Libération* et à la *RTBF*.

Principales publications : *Le degré zorro de l'écriture*, Christian Bourgois, 1978 ; *Divan le Terrible*, Christian Bourgois, 1979 ; *Vie et mort pornographiques de Madame Mao*, Hachette/Littérature – P.O.L., 1980.

Collaboration aux revues : *TXT*, *Dirty*, *Exit*, *25*, *Textuerre*, *Tel Quel*, *Obliques*, *Art Press*, *Promesse*, *Spirali* (Milan), *A Suivre*, + -0, *Star Screewer*, *Zone*, *Aménophis*, *L'œil lisant*, *L'ennemi*, *Critique*, etc...

Fernand Verhesen

Né à Bruxelles en 1913. Rédacteur du *Journal des poètes*. Directeur et fondateur du Centre International d'Etudes Poétiques, de la Bibliothèque Internationale de Poésie, du *Courrier du C.I.E.P.*. Dirige les Editions Le Cormier.

Poésie : notamment : *Franchir la nuit*, 1970 ; *Les clartés mitoyennes*, 1978, aux éditions Le Cormier.

Essais : notamment : *Etude sur les «Autos Sacramentales» de Calderón*, 1953 ; *Poètes d'Espagne et d'Amérique latine*, 1960 ; *Voies et voix de la poésie française contemporaine*, 1966 ; *Poésie vivante en Argentine*, 1962 ; *De l'incidence des pierres*, 1966 ; *Edmond Vanderammen*, 1969 ; *Poésie de Belgique*, trad. de A. Mouratov, 1969 ; *Un quart de siècle de poésie française de Belgique* (en collaboration avec P. Bourgeois, 1970) ; *Poésie française de Belgique*, 1972 ; *Le Citoyen de l'oubli*. V. Huidobro, 1974 ; *P.-H. Spaak*, 1976, etc...

Traductions : de L. Felipe, J. C. Andrade, Lope de Vega, V. Huidobro, R. Juarroz, Diaz-Casanueva, A. Pizarnik, Silva Estrada, M. del Cabral, U. Gonzalez de Léon, etc...

Collaboration aux revues : *Le Journal des poètes*, *Marginales*, *Cahiers internationaux du symbolisme*, *Univ. de Nicaragua*, *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature française*, *Création*, *Gradiva*, *Solaire*, *Origine*, *Courrier du Centre d'études poétiques*, etc...



Johnnie Verstraete

Né à Deinze en 1944. Directeur-adjoint au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles.

Récit : *Het uitzinnig gezelschap doet de revolutie falen*, 1971.

Romans : *Bessac of de wilde historiën van een progressist*, 1972 ; *Maria, een vrouw van deze tijd*, 1975 ; *Om de orde te herstellen*, 1977.

Pascal Vrebos

Né à Etterbeek en 1952. Licence en philologie romane – ULB. Professeur au Conservatoire Royal de Mons, au Studio Herman Teirlinck et à l'Université de New York-Cortland.

Théâtre : Neuf pièces jouées à Bruxelles, Paris, Avignon, La Rochelle, Bonn, New York, Mineapolis (*L'agenda orange*, 1972 ; *Le mot magique*, 1972 ; *Le Jeu du Grand Hornu*, 1974 ; *Cyclochoc*, 1975 ; *Réincarne-toi Polycarpe !*, 1974 ; *Tête de truc*, 1977 ; *Yalta 2000*, 1978 ; *Entre-chats*, 1978 ; *Le miroir des alouettes*, inédit). *Cyclochoc* et *Réincarne-toi Polycarpe !* ont été éditées chez Jacques Antoine. Adaptation de *Peer Gynt* d'Ibsen.

Cinéma : Scénario et dialogues de *La demande en mariage* de Marc Levie.

Collaboration aux revues : *Clés pour le spectacle*, *Degrés*, *Co-incidences*, *Le Monde ...*

François Watlet

Né dans le Condroz namurois en 1950.

Livres : *Tina-la-géniale est morte folle*, At. de l'Agneau, 1977 ; *Corps de la faim*, At. de l'Agneau, 1979 ; *Belgique, terre d'écrivains*, éd. «Ça» ?, 1979.

Collaboration aux revues : *Odradek*, 25, *Donner à voir*, *Entailles*, *Gambrinus*, *Jungle*, *Aménophis*, *Dossiers du Cacef*, *Inédits* 79, *Almanach Poésie* 79, *Barbare* et *Ouvertures*.

Paul Willems

Né à Edegem, près d'Anvers en 1912. Directeur général du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. Voyages dans le monde entier. Il en ramène des ballets, des

compagnies théâtrales, des orchestres, dont il organise les tournées à Bruxelles et en Belgique. Vit à Edegem dans la maison familiale.

Récit : *Tout est réel ici*, éd. de la Toisson d'Or, 1941, éd. Jacques Antoine, 1980.

Romans : *Blessures*, Gallimard, 1945, épuisé ; *La chronique du cygne*, Plon, 1949.

Théâtre : Douze pièces créées à Bruxelles, Vienne, Salzbourg ... Sept ont été publiées : *Le bon vin de Monsieur Nuche*, éd. Audace, n° 3, Bruxelles, 1949, épuisé ; *Peau d'ours*, éd. des Artistes, Bruxelles, 1950, épuisé ; *La plage aux anguilles*, 1959, éd. Théâtre en Belgique, Bruxelles, 1964, épuisé ; *Il pleut dans ma maison*, 1960, éd. Brepols «Cahiers du Rideau de Bruxelles», 1963, Prix triennal du Gouvernement Belge ; *Warna*, éd. Brepols, 1963 ; *La ville à voile*, Gallimard, 1967, Prix Marzotto 1966, prix triennal du Gouvernement Belge ; *Les miroirs d'Ostende*, éd. Jacques Antoine, 1974.

Traduit en allemand, anglais, espagnol, néerlandais, polonais, russe, suédois, tchèque et yougoslave.

#### Liliane Wouters

Née à Ixelles en 1930. Dans l'enseignement de 1949 à 1980.

Poésie : *La marche forcée*, éd. des Artistes, Bruxelles, 1954 (épuisé) ; *Le bois sec*, Gallimard, 1960 (épuisé) ; *Le gel*, Seghers, 1966 (épuisé) ; *La fille d'Amsterdam* (à paraître).

Théâtre : *Oscarine ou les tournesols*, 1964 ; *La porte*, 1967 ; *Vies et morts de Mademoiselle Shakespeare*, 1979.

Traductions : notamment : *Belles Heures de Flandre*, Seghers, 1961 (épuisé) ; *Guido Gezelle*, coll. Poètes d'aujourd'hui, Seghers, 1965 (épuisé) ; *Bréviaire des Pays-Bas*, éd. Universitaires, 1973 ; *Reynart le goupil*, Renaissance du Livre, 1974.

Anthologie : *Panorama de la poésie française de Belgique*, Jacques Antoine, 1976.

## sommaire

malgré tout	par Jacques Sojcher	iii
<hr/>		
Pierre Alechinsky	ensortilèges	1
<hr/>		
André Balthazar	miettes	9
Claude Bauwens	un bonjour de ...	15
Pol Bury	une belgitude peut en cacher une autre	17
<hr/>		
Jacques Cels	bruxelles écrit sans précédent	23
Hugo Claus	politique et art	33
William Cliff	extraits	35
Françoise Collin	bibliothèque paroissiale	43
Gaston Compère	belgiëlei	51
Jacques Crickillon	approche de détournement	71
Marcel Croës	what thou lovest well remains	79
<hr/>		
Huguette de Broqueville	interview 1985	85
Jacques De Decker	histoire de belgique racontée à irina	91
Frans De Haes	square ambiorix	103
Luc de Heusch	zwanze	109
Pierre della Faille	fluctuat nec mergitur	115
Conrad Detrez	le dernier des wallons	117
Freddy De Vree	lupanar	143
<hr/>		
Paul Emond	belges divers	151
	précédé de cimetièrre de mots par Maja Poláčková	
<hr/>		
Daniel Fano	pièces détachées	163
Serge Fauchereau	quelques notes pour un article sur la belgique	169
<hr/>		
Jef Geeraerts	la belgique : une maladie inguérissable	175
Serge Goldwicht	avant la fiction : nivelles	185
Ernest Gorbitz	ce titre est une enseigne lumineuse :	
	belgique – juif belge belge juif juif belge	191

<hr/> Gaspard Hons	j'écris : le poème le pays	197
<hr/> Jacques Izoard	de la paume à la paume	203
<hr/> François Jacqmin	l'être et l'état	209
Claude Javeau	le chocolat de trois-rivières	211
Philippe Jones	un quartier d'horizon	217
Hubert Juin	victor hugo à arlon	221
<hr/> Théodore Koenig	évidences et ambiguïtés	227
<hr/> Anne-Marie La Fère	confession d'une belge honteuse	235
Françoise Lalande	les matières des trottoirs	243
	lettres au cambodge	247
Werner Lambersy	«tiens, fume c'est du belge !»	251
Jean-Claude Legros	les tics maladroits d'un bonhomme trop poli	255
Claire Lejeune	de la mitoyenneté comme citoyenneté	265
Marc Lesir	bonjour madame ... je suis marchand de fromages	277
Suzanne Lilar	tous les chemins mènent au ciel	283
Jacques-Gérard Linze	belgique s.a.	287
<hr/> Joan Marti	le plus catalan des bruxellois le plus belge des catalans	297
Pierre Mertens	la voix de ma maîtresse	309
André Miguel	l'entre-deux, l'entre-mille	349
Marcel Moreau	une belgopathie compensée	355
Jean Muno	t'es rien, terrien !	361
<hr/> Paul Neuhuys	quatre poèmes	367
Joseph Noiret	fragments pour parler du corps des mots	371
Hubert Nyssen	assignation à résidence	373
<hr/> Joseph Orban	écrit sur terre	379
<hr/> Benoît Peeters	contrepoint	381
Marcel et Gabriel Piqueray	par ici la sortie	385
<hr/> Marc Quaghebeur	un rien, qui prélude au peut-être	389
<hr/> Daniël Robberechts	une ville natale	393
Dominique Rolin	les sept sacrements de roger van der weyden	415
Marc Rombaut	l'antre-deux-mères	419

<hr/>		
Eugène Savitzkaya	un jeune belge	425
Louis Scutenaire	l'histoire de sœur béatrice	429
Jean Sigrid	le royaume des deux mères	433
Georges Simenon	lettre	437
	liège ou furnes, par exemple	438
Jacques Sojcher	un belge peu naturel	445
Alberte Spinette	les allées de tervueren	451
<hr/>		
Stefaan van den Bremt	tel un muet qui chanta	455
Jean-Pierre Verheggen	122 vers pour tirer en portrait marie-thérèse philippot	459
	dernier hommage à achille chavée	463
Fernand Verhesen	un point focal	465
Johnnie Verstraete	avis – bericht	471
Pascal Vrebos	terre d'oubli sans cesse remémorée	473
<hr/>		
François Watlet	discordance	477
Paul Willems	j'aime le «non-état» qu'est ce pays	481
Liliane Wouters	documents	489
<hr/>		
littérature et fonctionne- ment idéologique en belgique francophone	par Marc Quaghebeur	501
<hr/>		
bio-bibliographie		527
<hr/>		
sommaire		557

revue de l'université de bruxelles – 1979  
/1-2

## Travail de Poésie

numéro composé par Claude Royet-Journoud

### Sommaire :

Jacques SOJCHER : *Préface qui n'introduira pas* ; Jean DAIVE, Joerg ORTNER : *Hypothèses d'un soleil* ; William BRONK : *Cinq poèmes* (traduits par Jacques ROUBAUD ; Pierre ROTTENBERG : *Un An plus tard* ; Roger LEWINTER : *Du travail de poésie* ; Jacques ROUBAUD) : *Paysages déductifs. Onze onzains estramps en tons distincts* ; Véra LINHARTOVA : *Intervalles* ; Keith WALDROP : *Du «jardin de l'effort»* (traduit par Jacques ROUBAUD) ; Jacqueline RISSET : *Sound of Shape A Roman J. et Gertrude S.* ; Pascal QUIGNARD : *Le Misologue* ; Dominique ROUCHE : *Un article secret* ; Roger GIROUX : *Le secret d'MNOPQ ?* ; Mathieu BÉNÉZET : *X* ; Bernard NOËL : *Fable de la langue* ; Rosmarie WALDROP : *French Poem* ; Joseph GUGLIELMI : *Aux grands hommes la P... reconnaissante* ; Larry EIGNER : *Les choses bougent ensemble ou très loin* (traduit par Joseph GUGLIELMI) ; Edmond JABÈS : *Le dernier livre est toujours avant* ; Anne-Marie ALBIACH : *La nudité comme apparat* ; Alain VEINSTEIN : *Dix pas avant les ruines* ; *Bibliographie.*

330 FB / 48 FF.

«Un numéro en tout point remarquable et consacré au 'travail de poésie'»  
(*Le Nouvel observateur*, 9-15 juin 1980).

/3-4

## Littérature, Enseignement, Société

### Lire le texte littéraire

numéro composé par Ralf Heyndels

330 FB / 48 FF (sous presse).

---

Conditions d'abonnement (pour les numéros parus avant 1980):

#### Éditions de l'Université de Bruxelles

Belgique : + 30 FB pour frais d'expédition.

Étranger : + 40 FB pour frais d'expédition.

CCP 000-0749231-03 — Banque 210-0377218-37.

*Catalogue et prospectus sur demande.*

# la belgique malgré tout

## littérature 1980

### **Malgré tout** par Jacques Sojcher

Pierre Alechinsky

André Balthazar  
Claude Bauwens  
Pol Bury

Jacques Cels  
Hugo Claus  
William Cliff  
Françoise Collin  
Gaston Compère  
Jacques Crickillon  
Marcel Croës

Huguette de Broqueville  
Jacques De Decker  
Frans De Haes  
Luc de Heusch  
Pierre Della Faille  
Conrad Detrez  
Freddy De Vree

Paul Emond  
Daniel Fano  
Serge Fauchereau

Jef Geeraerts  
Serge Goldwicht  
Ernest Gorbitz

Gaspard Hons

Jacques Izoard

François Jacqmin  
Claude Javeau  
Philippe Jones  
Hubert Juin

Théodore Koenig

Anne-Marie Lafère  
Françoise Lalande  
Werner Lambersy  
Jean-Claude Legros  
Claire Lejeune  
Marc Lesir  
Suzanne Lilar  
Jacques-Gérard Linze

Joan Marti  
Pierre Mertens  
André Miguel  
Marcel Moreau  
Jean Muno

Paul Neuhuys  
Joseph Noiret  
Hubert Nyssen

Joseph Orban

Benoît Peeters  
Gabriel Piqueray  
Marcel Piqueray

Marc Quaghebeur

Dominique Rolin  
Daniël Robberechts  
Marc Rombaut

Eugène Savitzkaya  
Louis Scutenaire  
Jean Sigrîd  
Georges Simenon  
Jacques Sojcher  
Alberte Spinette

Stefaan van den Bremt  
Jean-Pierre Verheggen  
Fernand Verhesen  
Johnnie Verstraete  
Pascal Vrebos

François Watlet  
Paul Willems  
Liliane Wouters

**Littérature et  
fonctionnement  
idéologique en  
Belgique francophone**  
par Marc Quaghebeur

dessin de couverture  
Hergé

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires publiées par l'Université libre de Bruxelles et mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », publiées par l'Université Libre de Bruxelles, ci-après ULB, et mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <[http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\\_du\\_fichier.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf)> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires publiées par l'ULB : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).



#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.